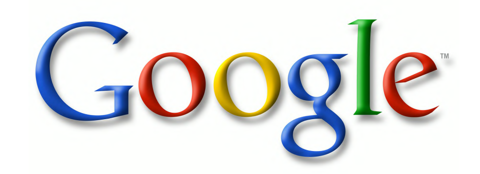
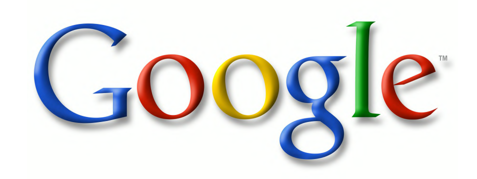
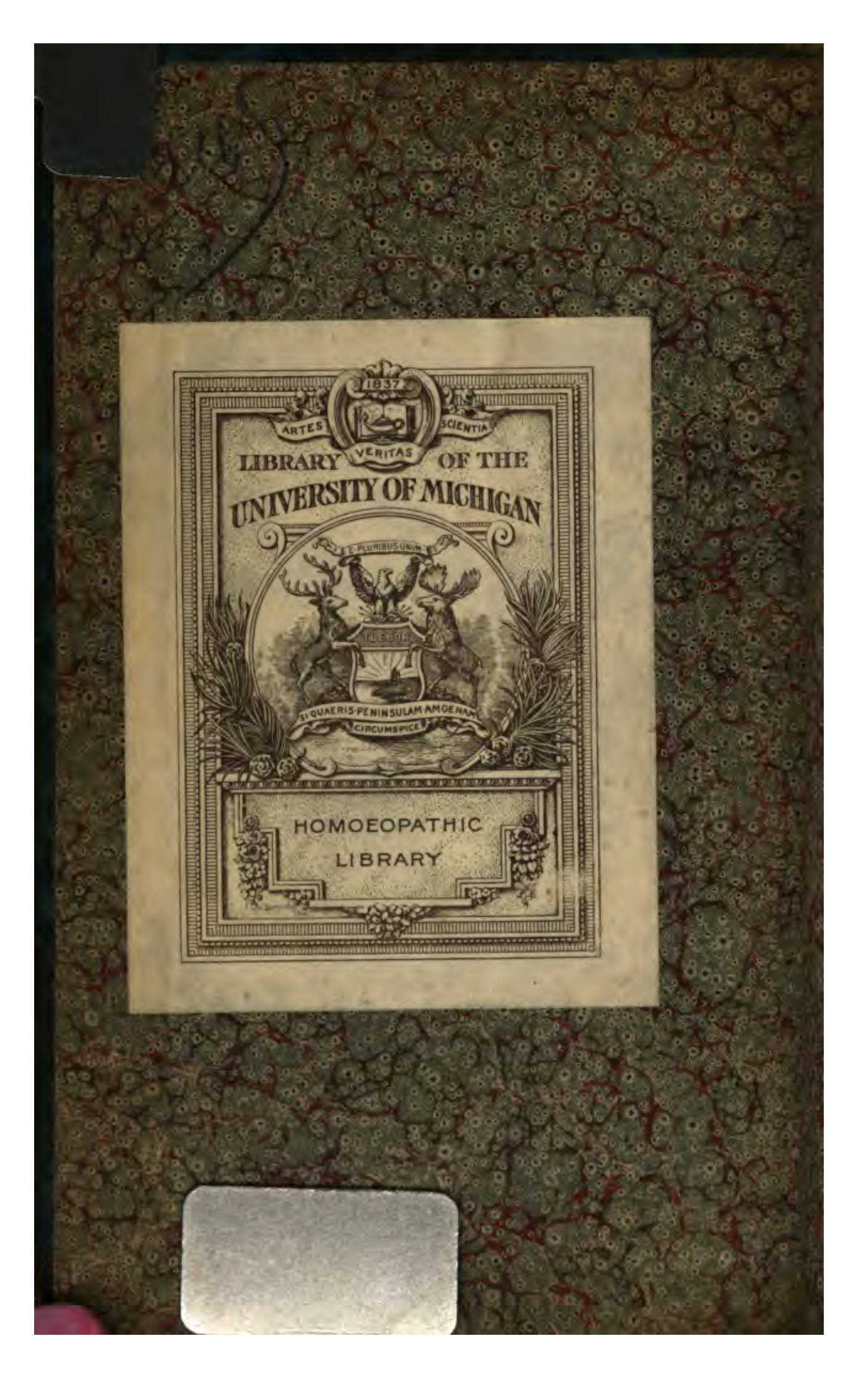
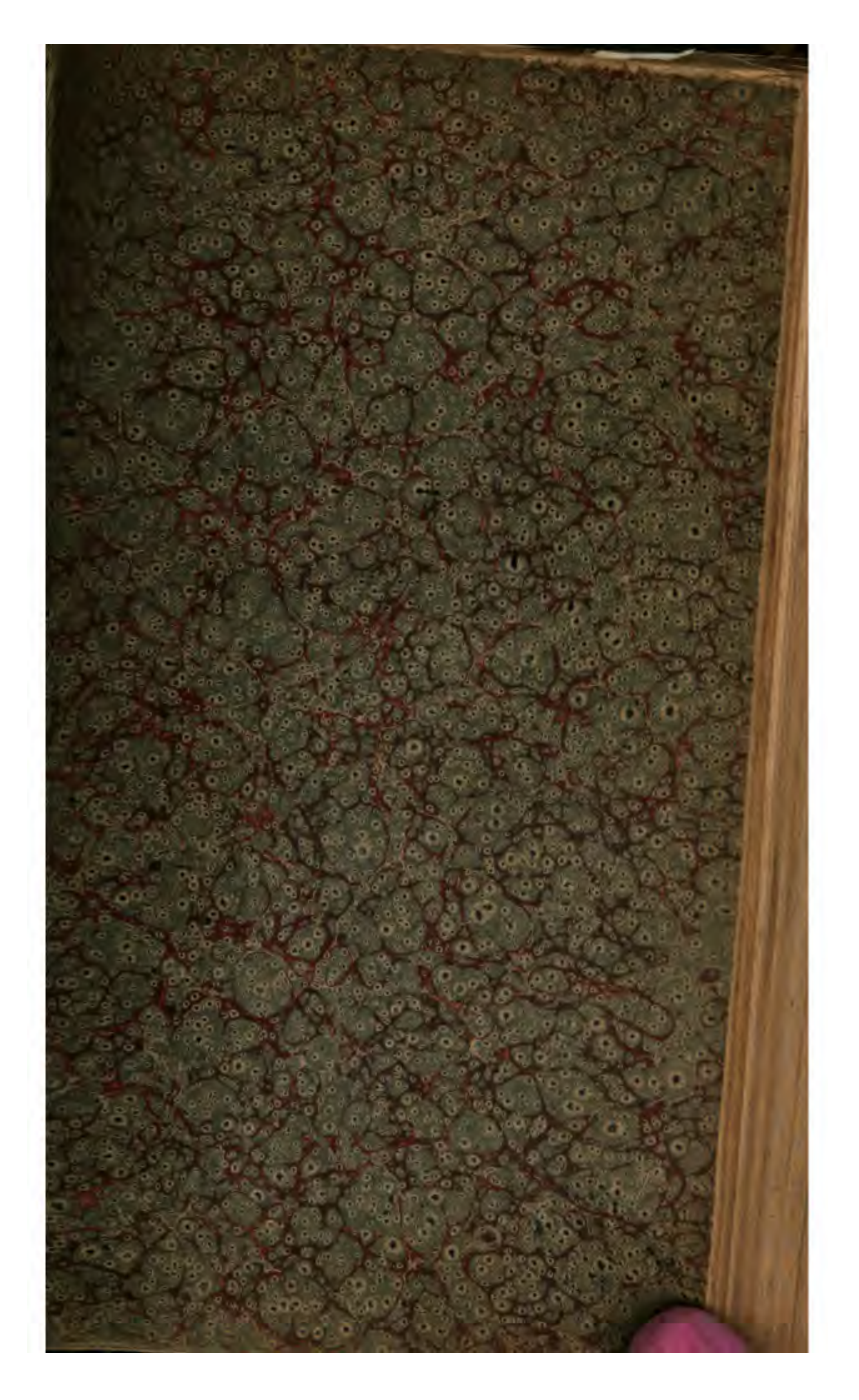

Google




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
HOMOEOPATHIC
LIBRARY



[redacted]

# MÉDECINE
# HOMŒOPATHIQUE
# DOMESTIQUE

— Corbeil, typ. et stér. de Crété. —

# MÉDECINE
# HOMŒOPATHIQUE
## DOMESTIQUE

PAR LE DOCTEUR C. HÉRING

QUATRIÈME ÉDITION FRANÇAISE

Traduite sur la sixième édition américaine, récemment publiée par l'auteur lui-même,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE D'ADDITIONS

TIRÉES DE LA XIe ÉDITION ALLEMANDE,

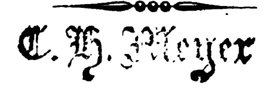
et

PRÉCÉDÉE D'INDICATIONS GÉNÉRALES D'HYGIÈNE

ET DE PROPHYLAXIE DES MALADIES HÉRÉDITAIRES

PAR

LE DOCTEUR LÉON MARCHANT.




PARIS

J. B. BAILLIÈRE ET FILS,

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

Rue Hautefeuille, 19.

LONDRES, HIPP. BAILLIÈRE, 219, REGENT STREET. | NEW-YORK, BAILLIÈRE BROTHERS, 440, BROADWAY.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

1860

# TABLE DES CHAPITRES

# PREMIÈRE PARTIE

## DES CAUSES LES PLUS COMMUNES DES MALADIES.

## DEUXIÈME PARTIE

### DES MALADIES LES PLUS COMMUNES.

# AVERTISSEMENT

---

En 1848 la *Gazette homœopathique*, publiée à Bordeaux, eut le désir de propager autant qu'il était en son pouvoir la *doctrine médicale des semblables.* Pour cela elle crut qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de porter à la connaissance de tous le livre qui a le plus fait dans un but de propagande. En conséquence, elle publia la *Médecine domestique homœopathique.*

En effet, l'ouvrage du docteur C. Héring, par suite de plusieurs éditions qui ont successivement paru en anglais soit à Londres, soit à Philadelphie, a converti à l'homœopathie, en Amérique, l'État de la Pensylvanie, d'où elle s'est répandue ensuite sur tous les autres États de l'Union. Publié originairement en allemand, il est arrivé en peu d'années à sa onzième édition; il a été traduit en espagnol il y a quelques années; en France le voilà arrivé à sa *quatrième édition*, après seulement quelques années de publicité. N'est-ce pas dire l'immense utilité du livre, et l'esprit essentiellement vulgarisateur de l'auteur ?

Cependant, ces diverses reproductions, décalquées avec plus ou moins de fidélité les unes sur les autres, se sont écartées peu à peu de l'esprit et de la lettre de l'original publié dès le principe en allemand, il y a déjà quelque vingt ans. L'auteur s'est préoccupé des altérations qui se sont successivement introduites dans le texte primitif, moins à cause de son propre nom que des atteintes portées à la pureté de la doctrine homœopathique. C'est là le motif principal de cette nouvelle édition, dont le docteur C. Héring s'est fait pour ainsi dire l'éditeur; il n'a pas voulu laisser à d'autres le soin de rendre et de reproduire ses idées. — Il s'explique un peu amèrement à ce sujet dans la *préface* qu'on lira après cet avant-propos.

C'est sur cette même édition qu'est faite la traduction que nous donnons aujourd'hui. Elle est pure de tout alliage.

Mais, que le lecteur ne s'y méprenne pas : la *Médecine ho-*

*mœopathique domestique* n'est pas un livre d'exposition, où les principes de la doctrine soient mis en lumière. L'auteur n'a pas eu même la pensée d'en donner l'idée théorique; il a cru avec raison que la meilleure manière de faire des prosélytes n'était pas d'exposer ou de disserter, mais de rendre les personnes témoins ou acteurs des faits. Les conversions réelles, les conversions inébranlables s'opèrent par les résultats positifs de soulagement ou de guérison que l'on obtient soi-même. Aussi est-ce dans le but de faire de pareilles conversions, dont l'effet est de se répandre comme la contagion, que le docteur Héring a écrit son livre, lequel n'est en réalité que le résumé pratique, que la clinique nette de l'homœopathie. — Les indications à remplir dans une maladie commençante, dans une affection habituelle, ou dans une simple indisposition, y sont précisées avec tant de netteté et de simplicité, et le remède qui lui convient si résolûment désigné, qu'il ne peut, à l'égard du choix, en résulter aucun embarras pour celui qui se charge de l'administrer. Et si, après s'être déterminé avec sécurité, on obtient un résultat prompt et satisfaisant, on n'est plus libre de croire ou de ne pas croire; la foi est faite. Il n'en faut pas davantage pour la propagande.

Quant à ceux auxquels la foi ne suffit pas, et ceci s'adresse principalement aux médecins allopathes, nous n'avons pas à les blâmer; ils ont raison de ne vouloir croire qu'à la condition d'être convaincus. Nous les renvoyons, en conséquence, aux livres de la doctrine, et ils doivent commencer par l'*Organon de l'art de guérir*, par le *Traité de matière médicale* ou *De l'action pure des médicaments homœopathiques*, et par la *Doctrine et le Traitement des maladies chroniques* de S. Hahnemann. C'est seulement là qu'ils puiseront aux sources pures. A part quelques ouvrages, parmi lesquels il faut ranger ceux de C. Héring, de Bœninghausen, et divers traités édités dans les premiers jours de la doctrine, tous les autres depuis, à quelques exceptions près, pèchent en général par des manquements à l'orthodoxie.

Cependant, écoutant des conseils éclairés et bienveillants, nous avons compris qu'*Un mot d'exposition* aurait ici son à-propos. Ceux entre les mains de qui est tombé ce livre ont signalé une lacune. Ils se sont naturellement demandé pourquoi ils ne seraient point initiés d'une manière sommaire à l'évolution historique de l'homœopathie et aux principes généraux qui lui servent de base. Cette demande était fondée. C'est dans ce but que nous avons essayé d'écrire quelques pages. Il était difficile de dire beaucoup en peu de mots. L'idée homœopathi-

que y est-elle suffisamment indiquée ? y est-elle nettement déduite ?... Si l'exposition abrégée qu'on va esquisser donne envie d'en savoir davantage, c'est assez. Le lecteur ne tardera pas à comprendre *une loi*, qui n'est destinée à gouverner définitivement l'art de guérir que parce qu'elle touche par ses profondes racines et par ses rameaux spacieux à toutes les lois de la nature et qu'elle s'y mêle sans confusion et pour le concours d'une salutaire réciprocité.

Indépendamment de cette addition, nous avons cru convenable d'introduire dans ce livre quelques idées complémentaires. — Aussi, à la suite d'*un mot d'exposition*, nous avons donné quelques pages, intitulées : *Indications générales d'hygiène pratique*; et, à cet égard, il nous est venu dans la pensée qu'il y avait nécessité de dire comment nous comprenions les rapports vrais qui doivent exister entre les préceptes d'hygiène et la loi des semblables, et mettre par là le lecteur à même de bien se pénétrer de l'utilité et de l'importance des conseils hygiéniques qui sont semés dans tout ce livre. — Car il ne doit jamais oublier que l'action curative d'un remède n'est pleine et entière que tout autant que rien ne la contrarie dans les habitudes pratiques de la vie.

Un autre sujet de la plus haute portée, après ce que nous avons jugé convenable d'exposer à l'égard des *tempéraments*, et *des conditions d'âge* et *de sexe*, etc., comme circonstances importantes dans la détermination à prendre pour le choix des remèdes, c'est la *prophylaxie des maladies héréditaires*. Ce sujet nous a paru digne de figurer nécessairement dans ce livre, qui devient le manuel indispensable de toute mère de famille.

On nous tiendra compte, je l'espère, des quelques lignes que nous avons consacrées à la *préservation de certaines maladies épidémiques*. C'est un petit complément au sujet qui précède.

En France, comme dans tous les pays où il a été publié, le livre du docteur C. Héring devait naturellement attirer et fixer l'attention de tous ceux qui se sont voués au culte de l'homœopathie. On l'a examiné, sans doute, avec tous les égards qui sont dus à l'un des apôtres les plus laborieux et les plus éclairés de la nouvelle foi médicale. Mais à côté des justes éloges, la critique avait su mettre en lumière les taches qui s'y trouvaient.— Ces taches ont disparu dans cette édition.

On avait donc adressé à la *Médecine homœopathique domestique* quelques reproches. Si à la rigueur ils étaient fondés, dans l'intérêt de la doctrine et à raison même de l'autorité imposante du nom de l'auteur, on devait les relever... Un médecin

aussi orthodoxe que le docteur C. Héring, avait eu sans doute ses motifs pour laisser dans son œuvre des traces d'une médication condamnée par ses propres principes. — Il faut en convenir, en effet, des remèdes homœopathiques étaient étrangement placés à côté de ces petits moyens domestiques que la vieille médecine consacre dans chaque page de ses annales. C'était sans doute un tort; mais le mal était-il aussi grand qu'on le disait, si l'on ne désignait parmi les agents d'une thérapeutique traditionnellement populaire, que ceux qui ne pouvaient en aucun cas aggraver la situation du patient, et s'ils devaient laisser aux nôtres le temps de développer leur action; s'ils devaient tout à la fois et contribuer à calmer l'impatience des malades, et à préparer par transition les voies d'une conversion volontaire? Peut-on exiger de prime abord une foi absolue de la part d'un laïque? Non. S'il consent à transiger avec ce qu'il sait de médecine (et chacun croit, avec plus ou moins de prétention, s'y connaître un peu), sachons lui tenir compte d'un bon mouvement et de ses intentions de progrès; ne lui imposons pas un sacrifice qui se consommera à son insu. Qu'on lui laisse donc la liberté de recourir encore une fois à ces innocents remèdes, innocents préjugés du foyer domestique, les seuls auxquels il était fait allusion dans le *Manuel homœopathique*. Il fera sa conversion par sa propre expérience, et il saura mettre de côté une pratique illusoire, pour s'attacher définitivement et irrévocablement à des médicaments dont il ne pourra plus nier la puissance.

Voilà peut-être le sens qu'il fallait attacher à cette recommandation que le docteur C. Héring faisait de ces prétendus remèdes domestiques, et dont on prenait prétexte pour une première et facile censure, du reste sans importance.

Quant aux dilutions employées, à la répétition des doses, et au changement fréquent de remèdes, ceci serait un reproche plus sérieux, s'il était réellement fondé; il y a là, en effet, des difficultés aussi délicates qu'épineuses, que l'expérience et le temps seuls peuvent résoudre... Dans cette nouvelle édition, le docteur Héring s'explique catégoriquement à cet endroit. Quand la théorie homœopathique sera complète, il restera encore beaucoup à faire à l'art pratique. Chez les grands savants, comme et même chez les demi-savants, *l'expérience passe science.*

L. M.

BORDEAUX, Novembre 1859.

# PRÉFACE DE L'AUTEUR

Depuis que la dernière édition de cet ouvrage, publiée en anglais, a été épuisée, il y a environ quatre ans, l'auteur a refusé l'autorisation d'en faire une nouvelle; il l'a refusée, non-seulement aux premiers éditeurs, mais à d'autres aussi. Les demandes de réimpression ont été nombreuses; et toujours même résistance à ceux qui désiraient faire une publication nouvelle. — Voici pourquoi :

L'auteur s'est aperçu que son livre, au lieu de recevoir des améliorations dans chaque nouvelle édition, selon l'esprit de son manuscrit écrit originalement en allemand, a subi par le fait de ceux qui s'en sont mêlés, et dans lesquels il avait confiance, des changements en opposition à ses propres vues; il a été, comme il le dit, plus ou moins défiguré, notamment par l'absurde introduction à une pauvre pathologie et à une plus misérable *diagnose*, et surtout par un avis décevant au sujet de la répétition *des doses*.

Depuis la première édition de cet ouvrage, dont la publication remonte à plus de vingt ans, une nuée de libraires s'est mise à imaginer et à publier des *Manuels* en quantité sur le patron de ce livre, tel qu'il parut la première fois. Les éditeurs, pleins d'émulation pour la vente, s'inspiraient bien plus de leur propre intérêt que de l'intérêt de la cause, et demandaient sans cesse de nouvelles améliorations, toujours considérées par l'auteur comme adultérées. Il ne pouvait se laisser compromettre et entraîner dans un trafic quelque peu honteux.

Un ouvrage populaire doit être fait exprès pour le peuple, mais sans jamais subir les préjugés ni les erreurs populaires, surtout s'il s'agit d'un livre de médecine; il doit s'attacher à l'éclairer sur ses fausses idées, et ne sanctionner jamais les grossières bévues qui se débitent continuellement. Rien de cela, sans doute, ne se trouve dans ces ouvrages, si ce n'est qu'ils articulent hautement le nom sonore des maladies, accompagné de détails de diagnostic et autres semblables : c'est le cas particulier de l'homœopathie. — La véritable homœopathie ne

doit jamais, en effet, se laisser guider par le nom d'une maladie. On le voit tous les jours : les médecins eux-mêmes sont le plus souvent trompés par le nom dans le choix qu'ils ont à faire du remède propre ; à plus forte raison, les personnes étrangères à la médecine doivent-elles commettre des erreurs, elles qui n'ont pour guide que ces livres, pour lesquelles ils sont faits, livres qui ne contiennent que quelques lignes pour établir la distinction caractéristique d'une forme de maladie d'avec une autre. Peuvent-elles arriver sûrement au véritable diagnostic ? Ce serait là de leur part une grande suffisance que d'avoir une pareille prétention. C'est cependant ce qu'on a fait et ce qu'on fait encore, et le tout en considération d'une fausse apparence de science. Écrire en termes techniques, c'est faire de la vanterie à très-bon marché. Tout homme qui a le sens commun n'aura jamais confiance en ce docteur, dans ce professeur qui a la bouche pleine de mots à la *Diaphoirus*, et s'empressera, par une conséquence naturelle, de rejeter loin de lui un livre qui, avec la prétention de donner des conseils clairs et précis, se trouve farci d'un fatras de termes scientifiques.

Mais le pis de tout, dans ces livres homœopathiques, est d'avoir ajouté, d'avoir indiqué avec une trompeuse assurance les doses médicamenteuses. On a dit des deux côtés de l'Atlantique que c'était un défaut majeur, signalé dans les premières éditions de ce manuel, que de n'avoir pas donné une instruction relative au degré de force du médicament, et particulièrement à la répétition du même remède.

Le seul avertissement qu'il y eût à donner à tous, l'était dans l'introduction de l'ouvrage; mais il paraît que cela n'a pas suffi : il aurait fallu qu'une pareille instruction eût été placée en tête de chaque chapitre au sujet des différentes maladies ou des différents remèdes. Un tel avertissement pour chaque cas particulier était tout au moins surabondant. Qu'on sache donc qu'il ne reste pas le plus léger doute parmi les médecins, quelle que soit d'ailleurs la divergence d'opinions qui les sépare à l'égard des doses, sur cette question, à savoir : *Que la puissance* (dynamisation) *et la répétition dépendent entièrement et exclusivement de l'individualité de chaque cas, et nullement du nom de la maladie et du remède à employer.*

Peut-il être possible que dans presque tous les ouvrages analogues à celui-ci, le titre ou la partie la plus ostensible de chaque chapitre serve de règle de conduite dans l'application des re-

mèdes, par la pure fantaisie d'un ignorant, et cela, n'importe que le médicament soit donné à sec ou dans l'eau, ou répété un certain nombre de fois et aux heures convenables, lorsque cela ne dépend ni de la maladie, ni du nom qu'on lui administre, mais seulement du caractère spécial du cas présent? Un médecin doit prendre et prendra toujours en considération l'âge du malade, sa constitution, les prédispositions de sa santé, les diverses particularités qui le concernent, etc.

On sait que les vrais homœopathes diffèrent encore entre eux dans leur manière de voir : quelques-uns ne peuvent se procurer des doses assez fortes, d'autres préfèrent les préparations moyennes, et d'autres encore donnent des puissances plus élevées et même très-élevées. Tout cela constitue pour le moment des questions dont la solution n'est pas donnée. Ils diffèrent aussi sur les règles qui doivent gouverner la répétition des doses. Mais tous reconnaissent qu'elle doit dépendre, dans chaque cas de maladie, de la *nature du cas* et *nullement du nom*. Hors cela, toutes les indications doivent être générales ; l'on peut cependant, dans de très-rares exceptions, se départir de cette sévérité en faveur de quelques cas tout particuliers.

Pour ce *Manuel*, on a fait un choix de médicaments, pris parmi les plus connus et le plus fréquemment mis en usage. La petite pharmacie pour les besoins domestiques ne devra guère excéder le dixième de tous les remèdes employés par les homœopathes. Quant au médecin, il devra être muni pour lui-même de façon à pouvoir disposer d'une longue série de triturations, de dilutions et de dynamisations de chaque médicament. La pharmacie domestique contiendra donc les dynamisations ou puissances les plus ordinaires et les plus employées.

Ainsi il reste établi que les règles générales suffiront ; elles sont étudiées et exposées dans l'introduction, et elles seron signalées, rappelées et appliquées dans chaque cas.

Mais si l'on croit que *c'est là un défaut*, qu'on prenne un autre livre. L'auteur de celui-ci ne s'est jamais soumis à cette vieille et proverbiale sentence : *Qui veut être trompé soit trompé* [1]. — Son intention est de venir en aide à la cause, et c'est le seul motif qui le décide à jeter de nouveau son livre dans l'arène.

[1] Qui vult decipi decipiatur.

CONSTANTIN HERING.

Philadelphie, janvier 1858.

# INTRODUCTION

**Pour qui ce livre est-il fait ?**

Ce livre est fait pour celui qui désire connaître la manière de se soulager dans un grand nombre de maladies, soit par des moyens domestiques innocents, soit, lorsque ceux-ci sont insuffisants, par des remèdes homœopathiques, remèdes qui ne nuisent jamais, et sont toujours utiles lorsqu'ils sont convenablement administrés.

C'est pour cela qu'il s'adresse à tous : d'abord à ceux qui se sont convaincus par leur propre expérience des avantages réels des principes hahnemanniens, et puis à ceux qui n'ont pas eu occasion d'acquérir cette conviction, de même aussi qu'à ceux qui n'ont entendu que mal parler de l'homœopathie.

Il suffira de tenter quelques essais dans les maladies de peu d'importance, qui se présentent journellement, telles que maux de dents, céphalalgie, douleurs rhumatismales, pour lesquelles on n'appelle pas d'ordinaire le médecin, ou dans des cas graves en attendant son arrivée, comme croup, pneumonie, etc.; il suffira de ces essais, disons-nous, pour se convaincre de l'action douce, prompte et vraiment extraordinaire des médicaments homœopathiques.

Celui qui a été témoin une seule fois des effets de ces remèdes, celui-là renoncera désormais à l'habitude vulgaire de prendre des doses massives de médicaments, tels

que purgatifs, pilules, teintures et autres préparations; il évitera également les saignées, les ventouses, les vésicatoires, les emplâtres de toute espèce, toutes choses qui font peu de bien, toujours souffrir, et aggravent souvent la maladie.

En outre, ce livre servira à ceux qui sont déjà convaincus des avantages et dé la supériorité de la nouvelle médecine, mais qui n'ont pas dans leur voisinage un médecin qui la pratique. Complétement édifiés sur les mauvais effets des drogues ordinaires, ils ne veulent plus, ni pour eux, ni pour leurs proches, d'autre médecin, ni d'autre méthode de traitement; ils préfèrent encore se passer de secours, et, en cela, ils ne font pas plus mal que d'appeler un allopathe. — On conçoit, dès lors, qu'il est indispensable d'avoir à sa disposition une espèce de *vade-mecum,* ainsi que les remèdes propres à donner du soulagement en cas de besoin.

Ce livre sera, en outre, un guide utile à celui qui se met en voyage, et aux familles qui vont séjourner à la campagne, lorsqu'on ne veut pas se confier aux soins d'un médecin qu'on ne connaît pas; on est sûr ainsi d'avoir auprès de soi un conseiller et une pharmacie.

Il est finalement destiné à toutes les familles qui ont un médecin homœopathe, mais qui ne veulent pas le déranger pour une bagatelle, ou qui, à cause de la distance, ne peuvent l'avoir à un moment donné, comme, par exemple, en cas de mal de dents pendant la nuit, ou pendant le séjour à la campagne, ou même lorsque le malade court risque de souffrir toute la nuit, en attendant l'arrivée du médecin. Avec un pareil guide, chacun peut obvier à ces inconvénients, et s'épargner de longues et inutiles souffrances. — Mais, qu'on ne s'y méprenne pas, ce manuel ne saurait faire un médecin homœopathe, serait-il encore plus complet. Et à ce sujet, les adversaires de notre doctrine, pour la mettre en discrédit, disent qu'il n'est pas utile à l'homœopathe de savoir rien de l'ancienne médecine : c'est une

grande erreur. Il n'est pas d'habile disciple d'*Hahnemann* qui ne soit versé, comme Hahnemann l'était, dans la connaissance de la littérature médicale; il lui serait impossible d'agir avec discernement s'il n'avait des connaissances en anatomie, en physiologie, en chirurgie, en pathologie, en matière médicale, en sciences accessoires; il serait semblable à cet homme qui, ignorant la navigation, la mer et ses écueils, prétendrait conduire avec sécurité un navire dans le port.

En publiant ce livre, l'auteur s'estimerait heureux s'il parvenait seulement à faire renoncer le public à l'emploi journalier des remèdes dits domestiques, tels que infusions, calmants, cordiaux, sels purgatifs; à l'emploi des panacées, des remèdes patentés, — choses prônées par toutes les commères et les feuilles publiques, plus commères encore, — qui sont une source intarissable de causes de maladies: l'auteur, dans ce cas, serait arrivé à son but principal, celui d'avoir contribué à substituer une pratique judicieuse et rationnelle à une autre, pleine de dangers et d'inconséquences.

### De la manière de s'en servir.

Pour se servir utilement de cet ouvrage, il faudra s'y prendre de la manière suivante :

Lorsqu'on aura à traiter une indisposition, on commencera par consulter la table des chapitres qui est placée en tête de ce livre, et puis la table des matières qui est à la fin : là se trouve la pagination qui doit vous guider.

Dans l'ordination des matières, on fait d'abord connaître *les causes les plus fréquentes des maladies*. C'est là l'objet de la PREMIÈRE PARTIE. A chacune de ces causes se trouve indiqué le moyen curatif qui lui convient. Que la cause soit bien connue ou qu'elle ne se fasse que présumer, il sera toujours bien de consulter, avant tout, le chapitre qui lui est relatif. —En deuxième lieu on passe à l'examen détaillé de

la maladie elle-même et du remède approprié; cet examen de détail, concernant chaque affection selon son siége, fait la matière de la SECONDE PARTIE. — Puis, pour faciliter dans cette seconde partie les recherches concernant les *divers états morbides*, on les a classés selon un ordre anatomique; on commence par la tête; on suit, et successivement on arrive à chaque organe et à la maladie qui lui est propre. — Enfin, l'ouvrage se termine par les *affections à siége indéterminé*, ou qui attaquent l'ensemble de l'organisme : ce sont les maladies générales, celles du système nerveux, les fièvres intermittentes, etc.

Expliquons-nous par un exemple. Qu'à la suite d'un refroidissement, on se sente atteint de mal de tête et de diarrhée, on cherchera d'abord dans la Ire partie, chapitre II, *Des refroidissements*, les articles *Mal de tête* et *Diarrhée*. Si le remède à choisir, dans ce cas, répond à la maladie dans sa cause, point de difficulté. — Mais s'il n'y répond qu'imparfaitement, voilà de l'incertitude, et il faut en sortir; on porte ses recherches ailleurs, dans la IIe partie, qui traite des affections selon leur siége. Alors, aux chapitres I et X, *Mal de tête* et *Diarrhée,* on examinera si ces divers symptômes, qui caractérisent et accompagnent ces deux affections, sont homœopathiques au médicament indiqué par la cause *Refroidissement.* — Si ce n'est pas le cas, et sans plus vous inquiéter de la cause, choisissez, parmi les médicaments indiqués, celui qui paraît le plus approprié à ces deux affections, soit dans ce qui l'individualise, soit dans l'ensemble des souffrances.

Il arrive souvent qu'il y a plusieurs causes à une maladie; un seul remède ne peut suffire à toutes; dans ce cas, ne donnez jamais qu'un remède; sur plusieurs qui se présentent, choisissez celui qui, dans votre idée, répond aux *symptômes les plus graves,* ou encore mieux, aux symptômes qui se sont manifestés *en dernier,* ou à la cause qui a agi *la dernière.* Ou c'est à la suite d'un refroidissement que l'esto-

mac se dérange; ou l'estomac, habituellement dérangé, ressent facilement les effets du froid; considérez ces deux circonstances et voyez si l'une n'est pas plus importante que l'autre, surtout quant à la *cause*.

Règle générale : — Ne donnez qu'un remède à la fois, et n'ayez recours à un second que lorsque le premier a cessé d'agir.

Si vous êtes appelé pour une simple indisposition ou pour une maladie sérieuse, ou si même l'affection intéresse plusieurs organes à la fois, il faudra prendre note de tous les symptômes avant de consulter le livre; car, interroger un malade d'après le livre, c'est s'exposer à ne pas avoir le tableau fidèle de ses sensations, de ses souffrances. Guidé ou pressenti par l'interrogatoire, il dira plutôt ce qu'il semble éprouver que ce qu'il sent réellement. Ses réponses peuvent vous induire en erreur sur le choix du médicament. — Ainsi, écrivez avant tout ce que le malade raconte de son état; puis adressez des questions sur chaque point en particulier, et vous complétez ainsi vos premiers renseignements.

Dans ce tableau, on notera, outre la cause présumée :

1° L'endroit précis de l'organe en souffrance;

2° Quelles sont les manifestations et le caractère de cette souffrance? Avec quoi la comparer? Est-ce avec une sensation de tiraillement, d'élancement, de battement, de brûlement, de coupure, etc.?

3° Quand et par quelle influence la douleur s'aggrave ou s'améliore; d'après l'heure du jour : est-ce le matin, le soir ou la nuit? D'après l'état de l'atmosphère : est-ce par un air humide ou sec, froid ou chaud? D'après la situation du corps : est-ce pendant le repos ou pendant le mouvement; est-ce assis ou couché, avant ou après le repas, après le sommeil, ou bien encore par l'effet du contact ou l'attouchement des choses du dehors, etc., etc.?

4° Les symptômes qui coïncident toujours ensemble : par

exemple, toux avec mal de tête, ou mal de tête avec envie de vomir, ou bien nausée avec frissons, etc.

Après avoir pris note de tout cela avec le plus grand soin, on se mettra à chercher dans ce manuel chaque symptôme caractéristique; en faisant ainsi, on ne peut manquer de trouver le remède le plus convenable. Qu'on ne se laisse pas décourager dès l'abord par la difficulté de trouver promptement le remède approprié; cet embarras s'évanouit lorsqu'on s'est rendu ce livre familier.

Si vous ne trouvez pas le remède qui réponde complétement à l'ensemble des symptômes du mal, prenez celui qui en couvre le plus grand nombre, et que ce soit toujours celui qui s'adapte le mieux aux souffrances aiguës du malade, et au phénomène le plus saillant, c'est-à-dire celui par lequel le mal se caractérise le mieux.

En donnant un remède qui ne correspond pas à la maladie, il est sûr qu'il n'y aura aucune amélioration produite, mais il est certain aussi qu'il ne surviendra rien de fâcheux pour le malade, comme cela a lieu malheureusement si souvent dans la médecine allopathique. La méthode homœopathique est ainsi faite, qu'elle soulage, si elle est bien appliquée, et ne nuit pas essentiellement, si elle l'est mal. Dans ce cas, la maladie reste la même; mais souvent aussi elle subit une certaine modification ou diminution. Mettez-vous alors à la recherche du moyen le plus analogue aux souffrances qui restent ou qu'on n'a pu modifier.

On peut cependant nuire avec les remèdes homœopathiques :

1° Quand on en donne beaucoup;

2° Quand on les répète souvent;

3° Et quand on les change, sans avoir attendu l'épuisement total de leur action.

Pour éviter cela, il faut laisser aux médicaments le temps nécessaire pour l'entier développement de leurs effets. Cette remarque est importante; voilà pourquoi on a le soin

de la rappeler de temps en temps dans ce livre. Respectez donc une amélioration commencée, et, quelque peu prononcée qu'elle soit, restez avec fermeté dans l'inaction; attendez le moment opportun pour donner un autre médicament, s'il y a lieu.

### De la manière d'employer les médicaments.

Les médicaments homœopathiques s'emploient de différentes manières; mais les principales sont l'*état sec* et l'*état liquide*.

Dans la plupart des cas, on met deux ou trois globules secs sur la langue. — Il suffit d'un seul globule pour la dose d'un enfant; et si la langue est sèche, on ajoute quelques gouttes d'eau; on fait de même pour les nouveau-nés.

Quant au remède, pour le réduire à l'état liquide, il suffit d'en faire la solution dans l'eau; et, selon les circonstances, on l'administre par cuillerées à potage ou par cuillerées à café. On répète les doses du remède à des intervalles déterminés.

Pour que la solution soit convenablement faite, il y a des précautions à prendre. Choisissez deux verres qui n'aient servi qu'à l'usage de l'eau ou du lait; si vous n'en avez pas, prenez-en d'autres que vous laverez avec le plus grand soin dans l'eau froide, puis dans l'eau chaude; et après les avoir bien essuyés, faites-les sécher dans un four très-chaud, et ensuite laissez refroidir pour l'usage. — L'eau ordinaire potable peut toujours servir. Après avoir mis le remède à l'état de globules (de 6 à 8), ou à l'état de *trituration* (ce que la pointe d'un canif peut en tenir), dans l'un des verres, on le remplit jusqu'à moitié; alors on prend le second verre, également propre, et on transvase l'eau du premier dans le second, et successivement jusqu'à cinq ou six fois. De cette manière, il se fait un parfait mélange du médicament et de l'eau, la solution est complète. — Dans le cas où il n'y aurait qu'un verre de la propreté exigée, on opère

le mélange en faisant tournoyer dix ou douze fois la solution avec une cuiller en bois, ou même avec un simple morceau de bois, ou seulement avec le tuyau d'une plume; si l'on opère avec une cuiller d'argent, on doit éviter le frottement contre les parois du verre; on doit aussi éviter de laisser séjourner la cuiller dans la solution;—on en donne ensuite au malade par cuillerées à bouche, et à café, si l'on a affaire à de tout petits enfants.

Dans les cas aigus de maladie, on répète la dose toutes les heures, deux heures ou trois heures, plus souvent même; et dans les cas chroniques, ou à marche lente, on donne au plus deux doses par jour, et le plus ordinairement une seule.

Après avoir administré le remède, il faut attendre et épier s'il ne s'opère pas de changement dans la situation du malade. Dans les cas très-graves et très-douloureux, on reste en observation de dix à quinze minutes; dans les maladies moins vives, deux ou trois heures; dans les cas chroniques, un ou deux jours. Nous nous répétons avec intention. — Dans cet état de choses, il y a ou du mieux, ou du pis, ou nul changement. — S'il y a de l'amélioration, abstenez-vous de répéter le remède, tant que le mieux se maintiendra. — Si une amélioration soudaine cesse *soudainement*, et que le cas empire, donnez une nouvelle dose; — si cette seconde dose, peut-être, est suivie d'une aggravation, ne vous en inquiétez pas; dans peu de temps, l'amélioration perdue reviendra.

Si une maladie est améliorée à la suite d'un remède, donné à raison de la cause qui l'a produite, et que cette même cause occasionne une rechute, donnez un autre médicament aussi conforme que possible. Par exemple, si, à la suite d'une frayeur, il se déclare des accidents graves qui réclament l'emploi d'*opium*, on le donnera, il les dissipera; et si les mêmes souffrances se reproduisent à l'occasion d'une nouvelle frayeur, administrez alors *aconitum*, qui les anéantira à son tour. — Si *bryonia* fait cesser les

suites hostiles d'un premier refroidissement, il faudra *aconitum* pour remédier à une rechute provoquée par un nouveau refroidissement.

*Si, après avoir pris une ou plusieurs doses de médicament, il se déclare une amélioration, quelque petite qu'elle soit, il faut le discontinuer; la guérison serait compromise si l'on en continuait l'emploi; mais aussitôt que l'amélioration cesse, reprenez le même remède, et, dans le cas où les symptômes auraient subi une modification, choisissez un médicament plus approprié au changement survenu.* Telle est la règle générale.

Si le malade voit aggraver son état à la suite de la première ou seconde dose de médicament, les symptômes sont alors ou les mêmes, mais pires, ou remplacés par de nouveaux, qui s'ajoutent aux premiers. Si c'est ce dernier cas qui a lieu, donnez un *autre* remède; mais si c'est le premier cas, c'est-à-dire lorsque le remède a aggravé le mal, et a mis le patient dans un état momentanément pire, ce qui, toutefois, est un bon signe, il doit *cesser d'en prendre*, et *attendre* ses effets. Si l'aggravation était trop violente, on la modérera avec l'olfaction du camphre ou avec de l'éther nitrique.

Il arrive quelquefois que des douleurs très-intenses sont sollicitées et exaspérées par la plus petite dose d'un remède convenable; dans ce cas, donnez une cuillerée à bouche de café noir, et dès que l'aggravation a cessé, répétez le remède; s'il se déclare une nouvelle aggravation, prenez une seconde dose de café, et cela jusques à ce que l'amélioration soit fixée. — Un médecin homœopathe d'une grande distinction a écrit à l'auteur qu'il a donné de cette façon et avec un très-grand succès, *colocynthis* et *coffea* pour la colique; *pulsatilla* et *coffea* pour des douleurs rhumatismales de membres; et *mercurius* et *coffea* pour la névralgie faciale; dans le dernier cas la guérison fut complète et ne devint certaine qu'après la quinzième dose.

Dans les affections chroniques, lorsque le vrai remède a été bien choisi et donné en une seuledose, et que le malade, après une courte aggravation des symptômes, sent un commencement d'amélioration, il pourra éprouver quelquefois une reprise de ses souffrances peu de jours après, peut-être une semaine; *il doit encore attendre,* et ne rien prendre. Les guérisons les plus remarquables et les plus rares se sont accomplies ainsi; différemment on la compromet.

Si les bienfaits du remède sont interrompus, ou cessent entièrement, ou que le malade aggrave son état par suite d'un refroidissement ou d'une irrégularité de régime dans la nourriture, etc., il prendra un remède en rapport avec la cause qui a produit l'aggravation, et il reviendra ensuite au premier remède (1).

(1) Hahnemann fait le détail suivant au sujet des accidents qui peuvent troubler le traitement homœopathique. Il combat :

« Par la *pulsatille*, l'abstinence, la surcharge de l'estomac et l'irritation de ce viscère causée par les aliments gras et surtout par la viande de porc ;

« Par l'*antimoine cru*, à haute puissance, une lésion de l'estomac qui s'annonce par des rapports après avoir mangé, et surtout par des nausées et des envies de vomir ;

« Par l'*arsenic* en olfaction, le refroidissement de ce viscère ;

« Par la *noix vomique*, son affection par des boissons spiritueuses ;

« Par la *bryone*, son état de souffrance, avec fièvre gastrique, frissons et froid ;

« Par l'*opium*, la frayeur, à laquelle on remédie, quand on est appelé sur-le-champ, mais qui, à une époque plus éloignée ou quand la frayeur est accompagnée de chagrins, exige l'*aconit*, et qui, lorsque la tristesse en a été la suite, cède à la *fève Saint-Ignace ;*

« Par la *fève Saint-Ignace,* la tristesse qui résulte des soucis intérieurs, d'un chagrin concentré ou d'une honte secrète ;

« Par la *camomille,* celle qui dépend de la colère, d'un caractère emporté et morose; et s'il y a en même temps froid par tout le corps, ce sera la *bryone;* celle à laquelle se joint l'indignation, ce sera la *staphysaigre ;*

« Par la *coloquinte,* l'indignation cencentrée ;

Quant à l'usage externe de la teinture d'*arnica*, de *ruta*, etc., il suffira d'en mettre six à sept gouttes dans un demi-verre d'eau. On fera l'application de cette solution sur les parties lésées trois à quatre fois par jour, ou aussi souvent que le cas l'exigera.

Pendant le traitement homœopathique, il faut s'attacher scrupuleusement à suivre les règles d'un régime bien entendu.

### Du régime pendant le traitement homœopathique.

« L'homœopathie étant la vraie et seule médecine, elle ne peut ni ne doit rien laisser au hasard. C'est afin de mieux assurer ses succès qu'elle s'entoure de précautions, qui, pour paraître puériles, n'en sont pas moins importantes. — Les médicaments qu'elle emploie se comportent dans leurs effets avec une délicatesse extrême ; aussi le plus petit oubli de la part du malade, à l'égard du régime et de certaines précautions, peut faire manquer une guérison sur laquelle il y avait lieu de compter. C'est pourquoi il est essentiel qu'on ait toujours présent à l'esprit ce qu'il

« Par la *fève Saint-Ignace*, l'amour malheureux avec chagrin concentré ; par la *jusquiame*, l'amour malheureux avec jalousie ;

« Par la *noix vomique*, un refroidissement considérable avec séjour dans la chambre ou au lit; par la *douce-amère*, quand la diarrhée en a été la suite; quand il a causé des douleurs, ce sera le *café pur*, et l'*aconit*, s'il en est résulté de la fièvre et de la chaleur ;

« Par l'*ipécacuanha*, un refroidissement suivi d'accès de suffocation ;

« Par le *café cru*, un refroidissement suivi de coryza, avec perte de l'odorat et du goût ;

« Par l'*arnica*, une dislocation ou une luxation, mais plus souvent par le *sumac* vénéneux ; mais par l'*arnica*, les contusions et les lésions par des coups orbes ;

« Par le *quinquina*, la faiblesse par suite de déperdition d'humeurs ou de sang ;

« Par le *poivre de Cayenne*, la mélancolie avec rougeur des joues. »

faut pratiquer pour ne pas troubler l'action du remède, actuellement aux prises avec la force vitale qui meut l'organisme. »

*Aliments permis.*

1° Dans les maladies aiguës, l'appétit est nul, la plupart du temps, et à peine si la nourriture la plus légère convient; la nature prescrit elle-même dans ce cas une diète nécessaire. En conséquence, ne permettez au malade que ce qui suit, et toujours en tenant compte de l'état présent des souffrances:

L'eau pure préférablement à toute autre boisson; l'eau panée, sucrée ou édulcorée avec le sirop de mûres framboisées, de cerises, ou de fraises, et le sirop d'orgeat, exempt d'amandes amères; l'eau d'orge, de riz, de gruau, de gomme arabique; le petit-lait, l'eau coupée avec du lait, les préparations d'arrow-root, de sagou et de tapioca, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel ou un morceau de sucre, ou même encore avec les sirops indiqués plus haut.

Les diverses espèces des meilleurs fruits, bien mûrs sans acidité, frais ou cuits, pris en petite quantité et de temps en temps, tels que raisins, melons; les fruits secs, tels que figues, raisins de Corinthe, prunes et autres; puis viennent les pommes, pêches, fraises, framboises, cerises et oranges douces; — fruits dont on devra s'abstenir s'il y a ou coliques ou diarrhée.

2° Après que les symptômes de l'état aigu ont cédé, et que l'appétit est revenu et demande une nourriture quelque peu substantielle, il faut élargir le cercle des aliments à choisir, et l'on pourra les prendre dans les choses suivantes, telles que :

Toutes sortes de pain léger un peu rassis, et de bis-

cuits salés, sans excès; gâteaux faits avec du miel, des œufs, du sucre et un peu de beurre; toutes espèces de farines ou fécules converties en aliments friands, sans assaisonnements pris parmi les substances aromatiques, pénétrantes ou parfumées;

Pommes de terre, navets, carottes, épinards, choux, choux-fleurs, pois verts ou secs, lentilles, haricots; bien entendu qu'on ne fera pas usage de ces diverses substances si le ventre était relâché ou atteint de coliques;

Lait de vache trait du matin ou de la veille, lait cuit, cacao cuit au lait ou à l'eau, chocolat sans arome, un peu clair, et même une infusion légère de thé noir;

Beurre frais, crème de lait, fromage doux, caillé et autres laitages;

Œufs frais à la coque ou au lait;

Soupes et bouillons gras légèrement assaisonnés avec le sel; eau de veau et de poulet;

Poulets, pigeons, poules-dindes, venaisons, gibiers, bœuf; mouton, le maigre du jambon, langue fourrée. — Toute espèce de poissons frais;

Sel, sucre, glace, divers sirops, pourvu qu'ils n'aient pas un parfum prononcé.

*Aliments strictement défendus.*

Toute viande fumée, le poisson salé, le veau, l'oie, le canard; le foie, le cœur, les poumons et les entrailles des animaux;

Le beurre rance, le vieux fromage fort, le lard, le porc gras, tortues, moules, huîtres fraîches ou cuites, œufs durs, bouillis, ou en omelette;

Poisson sans écailles, comme l'anguille, la lamproie; le homard, la langouste, etc.;

Toutes sortes de noix; café et thé vert;

Les mets préparés avec du sang et de la graisse, tels que boudins;

Les côtelettes de veau; toutes sortes de salaisons, et surtout celles qui sont trop fumées;

La viande des jeunes animaux;

Toutes préparations culinaires de haut goût;

Les gâteaux trop gras ou aromatisés; toute pâtisserie coloriée. (Les joujoux coloriés dont la couleur ne tient pas ne doivent pas être laissés entre les mains des enfants.)

Le cidre, vinaigre, salade ou concombre assaisonnés, saumures, marinades;

Artichauts, panais, betteraves, champignons, céleri, raifort, ail, oignons, poivre, huile rance, moutarde, safran, muscade, gingembre, écorce d'orange amère, vanille, feuilles de laurier, amandes amères; ainsi de suite pour toutes les plantes ou substances de haut goût et fortement aromatiques;

Toutes sortes de liqueurs ou boissons alcooliques et acides ou acidules; — les eaux minérales artificielles.

Dans tous les cas possibles, le malade ne fera usage que des choses qui conviennent parfaitement à son tempérament; il ne faudrait pas le forcer à prendre une nourriture qui lui répugnerait. Ainsi, il n'est pas question de lui faire une obligation absolue des aliments qui sont permis ou défendus.

Quand il aura un remède à prendre, il ne devra pas avoir l'estomac surchargé.

S'il se sent de l'appétit pour des substances solides, il pourra en faire usage, mais à des heures réglées et invariables : *la régularité des repas est d'une haute importance.*

Le régime diététique des enfants à la mamelle ne doit pas être changé durant la maladie ; mais la nourrice ou la mère devra se conformer aux recommandations précédentes.

On écartera du malade toute influence propre à troubler l'action des remèdes homœopathiques. Nous l'avons presque dit, et nous le répétons : point de médicaments empiriques, point d'infusion théiforme de plantes simples, point de cataplasmes ou de topique irritant ou médicinal appliqués sur la peau.—Nous ne reviendrons pa sur la nécessité qu'il y a de s'abstenir des évacuations sanguines, de quelque manière qu'elles soient faites. — Écartez toutes les odeurs fortes dont on fait usage pour la toilette, les eaux de Cologne, de Luce; tous les objets de parfumerie d'un effet pénétrant, les poudres dentifrices, etc. — Quant à l'usage du tabac, s'il tient à une habitude invétérée, il n'y a pas à s'en abstenir, mais à la restreindre seulement ; dans tous les cas, pour ce qui est de le fumer, il ne convient pas que les lèvres touchent le tabac ; on fumera avec un porte-cigare.

Le traitement homœopathique est troublé par l'usage des bains chauds, surtout s'ils sont aromatisés, comme aussi par les bains sulfureux et médicamenteux : il faut donc s'en priver.

La toile, le coton, les peaux mégissées doivent être préférés aux tissus de laine.

Lorsque la nature des souffrances le permettra, le malade prendra un exercice modéré, en plein air, durant une heure ou plus par jour, ou dans sa chambre, dont on aura soin de renouveler l'air de temps en temps.

Toutes choses égales d'ailleurs, la liberté et la sérénité d'esprit placent un malade dans les conditions les plus favorables pour son rétablissement.

Le travail, qui distrait l'esprit et met en même temps le corps en mouvement, est fort utile dans les maladies chro-

niques ; lorsque c'est possible, usez-en : vous entretiendrez et développerez vos forces.

Les remèdes homœopathiques doivent être pris à jeun, et deux heures avant de manger ou de boire, ou de faire usage du tabac, si l'habitude en est prise ; comme aussi, il faut attendre au moins quatre heures après avoir bu ou mangé, pour prendre les remèdes. Il serait utile que le malade fût alors affranchi de toute préoccupation morale et intellectuelle. — Ces remèdes seront pris dans (une chambre) un lieu clair, frais et sec, libre de toute odeur. — Dans une alcôve ou dans une petite chambre où l'air n'est pas pur, n'est pas renouvelé, les remèdes perdent de leur efficacité.

**Instruction à l'usage des malades désireux d'être traités par correspondance.**

Le malade doit commencer par décrire à sa manière son état de souffrance, et sans avoir égard d'abord à cette instruction : en dire le début, la marche et les causes présumées. — L'âge et le sexe ; marié ou non ; rapports avec d'autres médecins ; leurs prescriptions. — Dire son tempérament, fort ou faible ; complexion grasse ou maigre ; s'il est plus ou moins impressionnable au froid, aux diverses impressions ; s'il est pâle ou coloré ou blafard ; dire l'état des yeux et des cheveux ; les maladies concomitantes, comme hernie, descente de l'utérus ou du rectum, surdité, gibbosités, etc. ; le caractère, irritable ou patient, doux ou violent, résolu ou indécis, communicatif, secret ou taciturne, prompt ou persévérant dans ses impressions morales, inconstant ou opiniâtre dans ses opinions.

Il devra donner le détail circonstancié des accidents ou symptômes qui ont traversé ou constitué sa maladie ; indiquer avec précision la région ou partie ou le côté du corps où siége le mal ; s'il est plus ou moins étendu ; si les douleurs sont obtuses, et si elles ont un caractère particulier, comme d'être lancinantes, tiraillantes, délirantes, perforantes, tensives, gravatives, sécantes, crampoïdes, saccadées, brûlantes, picotantes, prurileuses, engourdies, endormies, ou semblables à une meurtrissure, à une déchirure, à une contusion, à une brûlure ; si elles

sont profondes ou superficielles; rampantes ou pénétrantes dans les chairs; si elles sont isolées ou combinées entre elles; — elles seront rendues en termes précis et bien caractérisés. — Il devra dire si les symptômes sont continus ou intermittents, rémittents ou variant d'intensité; et cela, selon l'heure du jour ou de la nuit, et à intervalles plus ou moins rapprochés; si leur état s'aggrave, diminue ou reste stationnaire selon les fonctions et les mouvements du corps, soit qu'ils apparaissent ou cessent, ou augmentent ou diminuent pendant le repos, couché, assis ou debout, à la promenade; par le temps froid ou humide, en plein air ou dedans, par la lumière, le bruit, la parole; en mangeant, en buvant, ou en avalant; après avoir mangé; par l'attouchement ou la pression de la partie malade; par les émotions morales, telles que la peur, la joie, la peine, le chagrin, la colère, la jalousie, par le repos ou la contention d'esprit; si ces symptômes s'associent à plus ou moins d'anxiété; s'ils empêchent l'exercice de la pensée, et gênent l'exercice des sens, comme de voir, d'entendre; si les fonctions et l'action de la partie affectée sont plus ou moins contrariées; si la maladie locale se circonscrit ou s'étend aux organes voisins; s'il y a de la rougeur ou du gonflement ou de l'engorgement; si l'engorgement est dur ou non, et douloureux à l'attouchement, et s'il reste sous la pression du doigt une empreinte plus ou moins durable.

Il dira si son esprit est calme ou rassuré sur son état de maladie, si cet état intéresse isolément un organe ou une fonction; s'il ne le dit pas, que d'autres le disent pour lui; car il peut être enclin aux larmes et à exagérer son mal; s'il est morose, passionné, colère, timide ou craintif, etc. Si ses fonctions intellectuelles, la force de sa pensée, sa mémoire, son aptitude aux choses de l'esprit est plus ou moins affaiblie. Ses aberrations mentales, les affections de son moral seront décrites avec soin par ceux qui ont pu être témoins de ce genre de désordre.

Il dira s'il est sujet aux vertiges ou s'il a la sensation d'avoir la tête pleine et pesante; si sa vue est saine, s'il voit les objets nets ou à travers une gaze ou des brouillards; s'il a des éblouissements ou s'il voit des mouches ou des étincelles ou de fausses couleurs dans le champ de la vision; si les objets lui paraissent doubles ou tremblants, s'il voit de près ou de loin; si sa pupille est large, étroite ou très-contractée; si ses yeux sont humides, secs, rouges ou enflammés, ou craignent la lumière;

si les paupières sont fréquemment agglutinées; si elles s'ouvrent et se ferment naturellement; si elles sont agitées par des mouvements spasmodiques, par des picotements ou affectées d'orgelets; si la cornée a des taches.

Il dira ce qu'il éprouve du côté des oreilles; s'il ressent des bourdonnements, des bruissements, des tintements ou du bruit dans les oreilles; si l'oreille interne est sèche ou humide; s'il en sort une matière purulente plus ou moins fétide.

Il dira si son nez est bouché; s'il est sujet au coryza avec ou sans écoulement de mucosités, aux éternuments; si son odorat est exquis, ou s'il l'a perdu, ou s'il n'est qu'affaibli; si les narines sont malades, enflées, et s'il en sort une mauvaise odeur; s'il saigne souvent du nez.

Il dira s'il a les dents incrustées de tartre, gâtées ou cariées, s'il en a perdu ou s'en est fait arracher et dans quelle circonstance; si les gencives sont pâles ou rouges, dures ou molles, fongueuses, gonflées ou saignantes; si les dents sont déchaussées ou vacillantes.

Il dira s'il a habituellement la bouche sèche, ou très-insalivée; si la salive est visqueuse, glaireuse, fétide ou sanglante; si la surface de la langue, les amygdales, la luette, le palais, les fosses nasales ou les lèvres sont couvertes de vésicules, engorgées ou ulcérées, ou recouvertes de mucosités; si la langue est sèche ou humide; si elle est d'une sensibilité excessive, gênée, douloureuse ou excoriée, nette ou couverte de saburre, blanchâtre ou jaunâtre; si la parole, la mastication ou les mouvements de la langue sont embarrassés; si la déglutition se fait sans difficulté; si la déglutition des liquides ou des solides ou de la salive n'éprouve aucun inconvénient; s'il a une bonne ou mauvaise haleine; si le goût est naturel ou manque; s'il est douceâtre, salé, amer, âpre ou mauvais; si divers aliments paraissent au goût insipides, trop doux, amers, surs, salés, ou s'il a de l'appétit ou soif; s'il a de l'appétence ou du dégoût pour tel aliment, telle boisson et non pour tels autres; ce qui peut lui faire mal en nourriture ou en boissons; s'il est sujet à des éructations, des renvois, s'ils ont plus ou moins de goût; s'il éprouve la régurgitation des liquides de l'estomac, ou une sécrétion de salive très-abondante, et dire leur saveur dans l'un et l'autre cas; si le vomissement est d'eau, de salive, de glaires, ou s'il est d'une saveur acrimonieuse, acide ou amère, ou d'un goût ou d'une odeur putride, ou d'un aspect jaunâtre, vert ou san-

glant; s'il vomit du sang coagulé ou des aliments; s'il éprouve des langueurs ou des nausées; — il dira si l'abdomen est tendu, plein, dur, aplati ou rétracté; le siége des douleurs ou autres souffrances de l'abdomen, plus particulièrement la région où elles sont fixées; il donnera à ce sujet les détails les plus précis, comme si c'est le creux de l'estomac, la région de l'ombilic, à droite ou à gauche, au-dessus ou au-dessous des côtes; il dira s'il est fatigué par les vents, s'ils occasionnent des grouillements ou des borborygmes; s'ils s'échappent ou s'ils sont retenus sans effort, et s'il en résulte des souffrances spéciales; si les fonctions du ventre sont faciles ou difficiles; si elles sont fréquentes; si les matières sont ou ne sont pas consistantes; si elles sont naturelles ou glaireuses ou sanglantes, etc. Si elles sont ou non colorées; si pendant, avant et après, il éprouve des souffrances; s'il est sujet aux vers, et s'il en rend souvent, et quels ils sont; si le rectum est ulcéré ou bourgeonné; s'il y a des hémorrhoïdes; et si elles sont borgnes ou saignantes; — quelles sont les souffrances qui peuvent avoir lieu avant, pendant et après l'émission des urines; si cette émission est abondante ou ne l'est pas; quel est l'aspect des urines; si elles sont claires, troubles; si elles déposent du mucus, du sable ou du sang; si elles changent d'apparence après avoir été rendues; après combien d'heures.

Les hommes feront connaître toutes les particularités relatives à leur sexe; ils diront s'ils ont des pertes plus ou moins volontaires, et dans quelle condition des organes; si ces pertes sont actives ou passives; s'ils ont contracté des maladies suspectes et propres à ces fonctions sexuelles, etc.

Les femmes feront connaître toutes les circonstances relatives à la menstruation. Elles diront l'âge où les règles parurent pour la première fois; si elles ont été régulières depuis; l'état où elles se trouvent actuellement; si elles sont régulières ou non; si elles sont trop fréquentes ou attardées; si elles sont abondantes ou pauvres; si elles sont aussi longues qu'en l'état de santé, ou si la maladie les a modifiées; les maladies qui ont précédé ou celles qui coïncident avec les règles; si elles ont de l'influence sur la santé en général; si elles ne sont pas l'occasion de beaucoup d'incommodités; si elles sont rouges, foncées, caillées ou fétides; s'il y a leucorrhée ou flueurs blanches; si elles durent longtemps; si elles sont constantes, ou avant ou après les menstrues; si elles sont douces ou acrimonieuses;

claires ou épaisses; blanches ou jaunes, ou verdâtres, ou fétides, ou gluantes; s'il y a eu chlorose ou pâles couleurs; si cet état a duré longtemps; s'il y a ou non des désirs sexuels, et leur influence sur la santé générale; si l'on se procure une satisfaction artificielle, etc.

La femme dira si elle est mariée ou l'a été; si elle a eu des enfants et combien de fois elle a conçu; si elle a eu des fausses couches et combien de fois; ce qui les a occasionnées et les accidents qui les ont accompagnées (par exemple une grande perte de sang); si ces accidents existaient pendant la grossesse; ce qui s'est passé pendant l'accouchement et durant les couches, soit hémorrhagies ou diarrhées, etc. Si ces accidents se sont continués après; si elle a nourri ou cessé de nourrir; si pendant l'allaitement elle a été traversée par quelque souffrance; si elle a les seins malades, engorgés, enflammés, et s'ils se sont abcédés; si les seins sont restés indurés, etc.

Dire l'âge où les règles ont cessé et de quelles maladies cette cessation a été la conséquence, et ce qu'il en est résulté pour la santé; si les organes extérieurs sont dans un état de souffrance; s'ils sont le siége de douleurs particulières, etc.

On dira si la respiration est courte ou gênée; si le malade peut monter facilement; s'il est essoufflé, asthmatique; s'il éprouve un bruit de râle; s'il éprouve quelque douleur en prenant sa respiration; si sa voix est creuse ou enrouée, ou faible ou aphone; s'il tousse, et si la toux est courte, sèche ou grasse; si elle paraît venir du fond de la poitrine; si les accès de toux sont fréquents, et s'ils s'accompagnent de la rougeur de la figure et si la tête se congestionne; si l'expectoration est facile, difficile, copieuse, muqueuse ou purulente, ou sanglante ou ressemblant à de la salive; si elle est striée de sang, ou de sang plus ou moins foncé ou épais, etc. Si elle a un goût de sel; d'amertume, ou de bile; si le larynx ou la trachée-artère sont inondés de mucosités qui semblent sortir du fond des poumons; quelle est la partie des poumons ou de la poitrine en souffrance, et d'où peuvent venir les matières expectorées, ainsi que l'irritation. On dira s'il y a des palpitations de cœur ou des battements dans toute autre partie du corps; s'il y a eu des congestions passagères de la tête; il faudra faire connaître l'état du pouls; s'il y a des glandes engorgées au cou, aux oreilles, aux aisselles, autour de la tête, aux aines; si elles sont

rouges, engorgées ou ulcérées; si le malade est goîtreux, et si son système glandulaire est prononcé.

Il dira si ses os ou ses articulations sont gonflés, s'il a des tubercules, si les veines sont grosses ou nouées; si ces diverses parties sont rouges, engorgées et douloureuses; si les pieds et les mains sont enflés; si les membres sont engourdis; si on éprouve des crampes, des spasmes, des tremblements, des tressaillements, des tiraillements, des torpeurs et des bâillements ou autres sensations dans les membres; si la peau est pâle, flétrie ou jaune, etc.; si elle est sèche ou humide, ou dans toute autre mauvaise condition de santé.

On dira si la peau est le siége de démangeaisons, de picotements, de brûlement, de rampements; si elle est soulagée par le frottement, ou si elle change de sensation pour une autre; si l'on y signale des boutons, des gonflements, des élevures, des engelures, des cors, des pédicules; si la peau est ou a été couverte d'éruptions soit miliaires, érysipélateuses, ou vésiculeuses, ou efflorescentes; décrire avec soin la forme, la couleur, la durée des croûtes, sèches ou humides; s'il y a des dartres; caractériser la matière qui en découle; si elle est ou non corrosive; s'il y a des fissures à la peau, du mal à la commissure des lèvres, au nez, aux yeux, sur les ongles, à la tête; si les cheveux tombent, s'il y a de la teigne; si les ulcères sont plus ou moins profonds, à bords plus ou moins élevés; s'ils sont blafards ou vermeils; s'il en sort une matière soit claire, épaisse, saignante, putride; s'ils ont une odeur particulière.

Il dira s'il éprouve des frissons ou de la chaleur; des frissons, de la chaleur ou de la sueur dans une partie distincte du corps; s'il sue des pieds, si la sueur est douce, froide ou puante; s'il a de la fièvre, s'accompagnant de ces trois périodes, froid, chaud et sueur; l'ordre de leur succession, ou s'ils alternent; s'ils sont plus ou moins intenses; plus ou moins longs l'un que l'autre; s'ils se comportent en général ou partiellement, avec ou sans soif; avec rougeur ou pâleur du visage et de la peau; s'il y a d'autres symptômes accompagnés des trois principaux symptômes fébriles (froid, chaud et sueur).

Il dira les paroxysmes ou crises, ou attaques de maladies, comme défaillances, crampes, convulsions, épilepsie, spasmes d'estomac, asthme, etc.; il décrira avec soin les circonstances diverses de leur début, de leur état et de leur terminaison; s elles changent, varient, s'aggravent à certaines heures du jour,

selon la lune, selon les diverses positions du corps ou fonctions de l'économie.

Il dira s'il dort bien ou mal, ou ne dort pas; si le sommeil est interrompu, ou troublé par des rêves ou le cauchemar; s'il parle ou marmotte en dormant; quelle position il prend pour dormir; s'il dort la bouche ouverte; — où il en est de ses forces; s'il sent le besoin de se coucher; s'il se sent languissant, affaibli, ou pesant, ou lourd, etc.; s'il a maigri.

Il dira tous les antécédents de sa maladie; s'il a eu des maladies cutanées, la gale, des éruptions à la tête, la teigne, les dartres, la petite vérole, des érysipèles, la rougeole, des boutons, — s'il a été atteint de scrofules, de la goutte, de rhumatisme, d'hémorrhoïdes, des vers, d'une dentition difficile, de crampes, d'épilepsie, de la coqueluche, de pneumonie, de toux, de fièvres intermittentes ou rémittentes, de la jaunisse, d'hémorrhagies, de maux de dents, d'apoplexie, de paralysie, de sueur de pieds, d'altérations diverses, d'affections syphilitiques, etc.

Il rapportera longuement le traitement qu'il a eu à subir pour chaque maladie, il dira les remèdes qu'il a employés, s'il en a pris longtemps; s'il a l'habitude de prendre des infusions, de se baigner, de se faire saigner, d'appliquer des sangsues, de se faire vomir, de se purger (pour se purifier le sang), malheureuse expression; s'il prend des calmants, la valériane; s'il prend des toniques, du quinquina; s'il a usé du mercure et autres drogues plus ou moins nuisibles.

S'il prend journellement des liqueurs ou boissons fortes; s'il a l'habitude du vin, du thé, du café, des acides, des amers (l'absinthe); s'il mange beaucoup, et des aliments gras et de haut goût. Il dira sa manière de vivre, sa profession; s'il se lève et se couche tard; s'il est très-couvert ou légèrement, s'il porte ou non de la laine ou flanelle sur la peau; il fera connaître ses passions; si elles entretiennent ou ont causé sa maladie; par exemple, un amour contrarié, une espérance déçue, des malheurs domestiques, la jalousie, le chagrin, la gêne. Si des habitudes libidineuses n'ont pas contribué à son état actuel de maladie, ou s'il n'est pas dû à une affection héréditaire, ou s'il ne vient pas d'une mauvaise nourriture étant enfant.

Tel est le magasin de renseignements où le malade pourra puiser pour éclairer le médecin qu'il veut consulter. Il en trouvera bien d'autres encore que nous n'avons pas pu donner,

parce qu'on ne peut pas tout dire. Il les trouvera dans sa mémoire et dans le désir de guérir.

## Liste des remèdes.

Aconitum.
Antimonium crudum.
Apium virus.
Arnica.
Arsenicum.
Belladonna.
Bryonia.
Calcarea carbonica.
Capsicum.
Carbo vegetabilis.
Causticum.
Cepa.
Chamomilla.
China.
Cina.
Cocculus.
Coffea.
Colocynthis.
Crocus.
Cuprum metallicum.
Drosera.
Dulcamara.
Euphrasia.
Ferrum.
Glonoïne.
Hepar.
Hepar, 3e trituration.
Hydrophobium.
Hyoscyamus.
Ignatia.
Ipecacuanha.
Lachesis.
Lycopodium.
Mercurius.
Natrum muriaticum.
Nux moschata.
Nux vomica.
Opium.
Phosphorus.
Phosphoricum acidum.
Platinum.
Pulsatilla.
Rheum.
Rhus toxicodendron.
Ruta.
Sambucus.
Sanguinaria.
Secale.
Silicea.
Spongia.
Spongia, 3e trituration.
Staphysagria.
Stramonium.
Sulphur.
Sulphur, 3e trituration.
Tartarus emeticus.
Tartarus emeticus, 3e trituration.
Variolinum.
Veratrum.

*Liste complémentaire des remèdes indiqués et non portés ici.*

Aurum.
Baryta carbonica.
Camphora.
Cantharis.
Crotalus.
Graphites.
Iodium.
Kali carbonicum.
Mercurius corrosivus.
Nitrum acidum.

même, et cette loi est inhérente à l'instinct de conservation qui régit fatalement notre organisme.

L'homœopathie, on le comprend déjà, n'est pas chose nouvelle, elle existait à l'état élémentaire. Appartenant à la famille des vérités éternelles, sœurs jumelles déposées au sein de celui de qui tout procède, elle a erré dans le monde scientifique comme celles qui l'ont précédée et comme celles qui sont encore ignorées; elle a erré longtemps dans la pratique de la vie à l'état d'empirisme jusqu'à ce qu'un homme de génie l'ait reconnue pour ce qu'elle vaut, l'ait formulée et convertie en loi afin d'en rendre l'application facile, certaine et utile.

Si c'était ici le lieu de faire l'histoire des révolutions médicales, des théories et des hypothèses qui se sont succédé sans grand profit pour l'humanité, on ne serait pas surpris d'y voir que la médecine ait pu mériter et garder à travers les siècles la qualification de science conjecturale, lorsque d'ailleurs les autres branches de connaissances humaines s'élançaient dans la voie du progrès, et s'y maintenaient par des applications sûres et profitables.

Quoi qu'il en soit, tout en doutant de la certitude des principes sur lesquels les médecins prétendaient baser l'art de guérir, le monde ne cessait pas pour cela de croire à son utilité, et à son avenir. — Hippocrate ne suffisait pas à sa destinée.

Depuis les travaux et les observations de ce puissant génie, la médecine, comme science, n'a donc point fait un pas; comme art, elle a simplifié et amélioré quelques procédés d'application; elle est parvenue à plus de précision dans la connaissance (diagnostic) des maladies, en tant que fixées localement. Mais tout cela n'implique pas le moindre progrès scientifique au point de vue de la certitude, qui est tout entier dans le choix et l'appropriation du remède. Et la preuve la plus incontestable de la vérité de cette assertion est fournie à tout propos par l'allopathie elle-même; car, elle ne cesse d'invoquer le témoignage de l'illustre Grec quand elle veut soutenir ou invalider une opinion, quand elle veut étayer un fait pratique qui est douteux: — on en conviendra, c'est là une singulière manière d'attester le progrès. Les plus sages parmi les médecins des vieilles doctrines ne prononcent jamais le nom d'Hippocrate sans ôter leur chapeau, acte de révérence bien dû à celui qui créa, il y a plus de deux mille ans, l'observation clinique.

— L'art tout entier était dans l'observation. Mais ce n'était pas encore la science.

Un mot à ce sujet ; il fera mieux comprendre la vérité promise, c'est-à-dire l'homœopathie.

Plein de foi dans les efforts médicateurs de la nature, convaincu par l'observation que l'organisme a horreur du mal ou de ce qui trouble l'harmonie des fonctions, vers lequel la vie ne cesse de réagir en vertu de la loi de l'instinct conservateur qui est en nous, Hippocrate se contentait dans le traitement des maladies de favoriser cette réaction de la force vitale par le régime et non par l'emploi de remèdes dont les effets ne lui étaient pas connus. Cette réaction de la force vitale opérait la guérison, qui s'accomplissait alors par l'aggravation du mal, d'où sortait une crise quelconque, soit une hémorrhagie, soit une éruption de boutons, un accès formidable de fièvre accompagné de sueur, etc., etc. — C'était bien là le commencement de la science que le vieillard de Cos avait pressentie dans ces paroles si vraies et devenues si importantes depuis peu : *vomitu vomitus curantur* (les vomissements se guérissent par le vomissement) ; c'était bien là le point initial de la méthode qui devait la compléter, méthode qu'il ignorait et qui consiste dans la connaissance et l'application des effets purs des médicaments. — C'est par elle, en effet, qu'on vient en aide à la force vitale (la nature) dont l'activité incessante veille à l'équilibre de l'économie animale et à son rétablissement lorsqu'il est momentanément rompu par l'état de maladie, et que les ressorts de la vie sont affaiblis.

Hippocrate s'en tint donc à l'observation pure. — Le génie est patient et ne s'emporte pas ; il sait attendre ou s'abstenir. Un autre devait continuer son œuvre et compléter son idée.

La médecine n'était donc pas constituée comme science. Cette glorieuse tâche était réservée à S. Hahnemann (1).

Et ce n'est que de nos jours qu'elle devait prendre rang parmi les sciences exactes, autant du moins que les phénomènes de la vie peuvent être soumis à une méthode précise qui leur soit invariablement applicable dans un grand nombre de circonstances et les plus importantes. — La difficulté même du sujet

(1) S. Hahnemann naquit à Meissen (Saxe) le 10 avril 1755 et est mort à Paris en 1843. — Voyez *Notice sur sa vie, ses travaux, sa doctrine,* par Léon Simon. Paris, 1852, in-8.

explique comment la médecine est restée arriérée. Il était difficile, en effet, de saisir au milieu de mille accidents qui compliquent et modifient l'activité vitale, la loi de subordination destinée à rapprocher et à assimiler en quelque sorte tous les phénomènes de l'économie animale appartenant soit à l'état normal, soit à l'état anormal. Les médecins ne s'étaient guère préoccupés jusqu'à ce temps que d'un seul côté de la question, la maladie, l'état anormal; et dans leur impatience de trouver la solution du problème, la guérison, ils négligèrent l'étude des réactions vitales qui se font incessamment et sans douleurs au milieu de conditions habituelles de vie. L'étude de la matière (l'anatomie) et du jeu de la matière organisée (la physiologie) en tant que résultats (les sensations et les fonctions) absorbaient leur intelligence. Ils étudiaient avec les sens. Détournés sans le vouloir de la connaissance du principe immatériel qui préexiste à la matière et qui se manifeste par elle, ils abandonnèrent, ils perdirent les traces d'Hippocrate.

La vie (esprit, principe ou dynamisme vital, puissance organisatrice), prise comme force pure, ne se manifeste et ne s'entretient que par le jeu harmonique des fonctions, lesquelles constituent cet ensemble d'actions et de réactions incessantes qui individualisent l'organisme, le détachent en quelque sorte de son milieu, et en font une existence indépendante des agents et des êtres qui l'enveloppent de toutes parts sans toucher en apparence à son intégrité.—Ces diverses énergies vitales ne sont probablement autre chose que la manifestation sensible de cette grande loi d'assimilation qui a engendré le monde des êtres organisés et libres; et chacune de ces actions et réactions, mise de toute nécessité, par des appareils organiques directs, en rapport avec les éléments spéciaux où elles puisent la raison de leur existence, témoigne également d'un fait secondaire très-important, l'appropriation pour ainsi dire spécifique qui aboutit à la loi d'assimilation.

Tant que les actions ou les réactions, mues par la force vitale, existent dans un état harmonique, et selon le degré de leur énergie spéciale, cette harmonie, cet accord, constitue le bien-être, *la santé; et la maladie*, si le désaccord se met dans les énergies vitales.

La régularité des actes de la vie étant troublée, il faut une action spécifique, appropriée à la nature, au caractère de la souffrance, afin que l'ordre puisse être réintégré: il faut des

agents médicateurs qui viennent, par une action analogue, *semblable*, par un acte homœopathique, en un mot, seconder les efforts réactionnaires et conservateurs de la nature (les symptômes de la maladie) qui tendent au rétablissement de l'équilibre.

Ceci n'est pas un fait accidentel, qui cesse ou se reproduit avec sa cause. — On trouve dans les phénomènes réguliers de la vie l'image de ces efforts conservateurs. N'est-ce pas ce qui a lieu dans la terminaison de la grossesse par l'acte de l'enfantement qui provoque des actes analogues (les douleurs)? C'est le besoin de satisfaire à une nécessité fonctionnelle qui s'exalte par la nécessité même. On le voit dans l'accomplissement normal d'une fonction; il s'y passe un temps ou période de réaction qui détermine un acte d'excrétion, ayant pour fin l'élimination d'un produit normalement sécrété, devenu désormais inutile, et pouvant être nuisible à l'économie animale s'il était retenu. — Des urines gardées volontairement deviennent la source de maladies graves de la vessie; le lait d'une nouvelle accouchée dont il n'est pas fait un emploi naturel, donne lieu à des souffrances qui s'éternisent chez la femme : ainsi de bien d'autres sécrétions qui sont conservées contre les vœux de la nature. — Nous l'avons dit : dans l'état morbide, des phénomènes semblables s'accomplissent nécessairement; la force vitale réagit avec douleur comme dans l'enfantement, comme dans la retenue volontaire des urines, pour se débarrasser d'une cause de souffrance. — Le médecin qui veut n'être que le ministre, — que l'interprète de la nature, doit marcher dans cette lumineuse voie, si simple. La vraie science n'en connaît pas d'autre. Hors de là, il n'y a qu'erreur et péril.

C'est cette même voie ouverte par le vieillard de Cos, qu'a prise Hahnemann et qu'il a éclairée de toute la puissance du génie. — L'empirisme, par des mains fidèles aux traditions hippocratiques, avait déjà placé des jalons au moyen des remèdes dits *spécifiques* : comme le soufre pour la gale, — le quinquina pour les fièvres intermittentes, et quelques autres.

Ayant fouillé dans les archives de la médecine pratique de tous les âges, Hahnemann n'y trouva qu'un art rempli d'incertitudes et de conjectures. Dès lors il renonça à en continuer l'exercice; il abandonna la pratique médicale. Sa conscience ne pouvait admettre comme bon ce qui n'était que doute pour

son esprit ; malgré toute sa prudence comme médecin, il avait le sentiment intime que le bien qu'il espérait pour le malade était problématique, et que les souffrances qui pouvaient résulter des moyens de soulagement qu'il employait n'étaient que trop certaines. — Cependant, il ne pouvait croire que l'homme fût abandonné sans défense au milieu des maux qui l'assaillent, et ce qui éveillait surtout son inquiète sollicitude, ce qui le frappait d'étonnement et arrêtait son esprit, c'étaient ces cures inattendues qui s'accomplissaient dans un redoublement de souffrance sans aucune participation étudiée de l'art, mais s'opéraient à l'aide d'une surexcitation aveugle de la force vitale, qu'elle fût ou non sollicitée par des agents empiriques.

Plus tard, il observa que cette aggravation de souffrance n'était pas sans similitude avec les manifestations symptomatiques de la maladie. Il s'en émerveilla. Il multiplia ses recherches; il les médita; son érudition lui fit voir que les guérisons imprévues provenaient d'une action spécifique inhérente au remède prescrit. Sur cette donnée, il poursuivit sans relâche ses observations, et il vit toujours ses pressentiments se confirmer. C'est en étudiant le *quinquina* qu'il découvrit définitivement *la loi des semblables*. Le quinquina guérit la fièvre parce qu'il peut la donner, et la donne effectivement, administré dans une certaine mesure. Ainsi du soufre, qui guérit la gale, parce qu'il provoque des démangeaisons analogues et des boutons semblables à la gale; ainsi du mercure, qui donne lieu à des souffrances similaires à celles qu'il guérit ; et ainsi de suite de tous les médicaments qui ont passé aux épreuves de l'expérience pure, expérience dont il faut dire un mot.

Elle consiste à soumettre l'organisme pris dans les conditions meilleures de santé, à l'action d'un remède — qui doit s'administrer seul et dans une progression mesurée, jusqu'à ce que cette action se manifeste par un ou plusieurs phénomènes de souffrance. — Ce phénomène de souffrance qui atteste une atteinte portée à la force vitale et consécutivement à l'organisme, est noté avec soin comme *effet pur* du remède expérimenté ; et ainsi des autres effets ressentis et obtenus par l'expérience sur l'organisme sain. — Or, c'est dans la collection de tous ces effets purs que réside la vertu particulière du remède, sa propriété curative. Cela invariablement acquis, l'application en est facile. Prenons encore un exemple ; soit toujours le quinquina. Le ta-

bleau des effets purs de ce médicament présente une image fidèle des symptômes propres à la fièvre intermittente des marais; il y a similitude entre eux. Et ce simple rapport suffit pour que le quinquina soit choisi entre tous les remèdes propres à combattre cette fièvre.

Ce serait peut-être ici la place de dire le dévouement de quelques hommes généreux, premiers disciples d'Hahnemann, qui, à l'exemple du maître, surent risquer leur repos, leur santé, leur vie, pour jeter les fondements de cette œuvre immortelle, clef de voûte de l'homœopathie, le livre de la matière médicale pure. Et ce n'est pas sans émotion qu'on lit le récit touchant qu'ils font de ce qu'ils eurent à souffrir. Il fallait être animé d'un amour bien désintéressé de l'humanité pour ne pas perdre courage au milieu de toutes les persécutions dont ils furent abreuvés. Parmi eux, il faut citer Franz et Hornburg, qui ont payé de la vie leur persévérance en s'offrant en holocauste à l'étude des effets purs des médicaments et à la haine des persécuteurs de l'homœopathie. — La vérité seule inspire le dévouement surhumain; l'erreur n'exige, ni n'impose jamais de pareils sacrifices.

La loi des semblables une fois formulée demeurait frappée de stérilité, si les agents de curation n'étaient pas mis dans des conditions propres à solliciter la force vitale à l'effet d'obtenir la réaction nécessaire pour annuler complétement, promptement et sans douleur les symptômes du mal, et cela sans crainte d'une aggravation quelque peu redoutable.

Ce problème, le plus important après la découverte de la loi de similitude, a été résolu par Hahnemann; et c'est par la dynamisation des remèdes, c'est-à-dire par le développement de leurs propriétés spéciales, à l'aide de procédés fort simples qu'il serait hors de propos de détailler ici, et qu'on peut rendre par un mot, en disant qu'ils consistent dans l'atténuation du remède par la trituration, le frottement, la dilution et la succussion, opérations qui se font successivement et selon la mesure des besoins. La matière médicamenteuse est réduite par ces procédés à l'état atomistique le plus subtil, et perd ainsi sa forme dite primitive; elle contracte alors d'autres propriétés par la mise en liberté de ses forces vives, jusque-là retenues esclaves dans les corps à l'état brut. — Il se crée par là une nouvelle source de vertus purement dynamiques qu'on ne soup-

çonnait pas et dont l'application est utilisée par le médecin selon les circonstances d'appropriation thérapeutique. De là sort le dynamisme médicamenteux, et c'est sur son rapport d'analogie avec le dynamisme vital qu'est fondée sa vertu curative. — Dans son application, les effets en sont aussi sûrs qu'étonnants.

Mais on cesse de s'étonner de l'énergie des médicaments réduits presque à néant par la dynamisation, quand on songe à la manière dont se produisent certains effets qui, devenus puissances impondérables, restent sans rapports sensibles avec leur origine matérielle. Telle est, en réalité, l'électricité. Est-il plus extraordinaire de comprendre la force du fluide électrique sorti du frottement de deux corps, que l'action d'un médicament se développant par un procédé analogue? Le bâton de cire auquel je donne par la friction la vertu d'attirer à lui la barbe d'une plume, me paraît un fait aussi merveilleux et aussi inexplicable; et cependant, il ne vient à l'idée de personne de mettre en doute un pareil phénomène. En quoi consiste cette force, cette vertu de la cire frottée; de ce frottement rotatoire de deux disques de verre; de cette tige de fer aimantée? Quelle quantité de matière y a-t-on ajoutée ou ôtée? Et l'arome des fleurs, qui porte sur la sensibilité des effets si incompréhensibles, quelle est la déperdition de substance qui s'est faite pour affecter une personne et la rendre malade? Etc.

On n'en finirait pas si l'on voulait, par de pareilles citations, prouver le mauvais vouloir des incrédules en homœopathie; c'est donc sans gravité qu'ils allèguent ne pas concevoir l'action des remèdes qu'elle met en usage, lorsqu'ils acceptent sans réflexion, d'emblée, des faits tout aussi incompréhensibles.— Et, quelque incompréhensibles qu'ils soient, on y croit pourtant, et on a raison d'y croire. Mais, pour les médecins quand il s'agit d'idées qui ne sont pas dans leurs préjugés scientifiques, alors ils nient absolument et sans merci. Lorsqu'on leur dit d'interroger l'expérience, source de toute connaissance, ils prétendent qu'ils l'ont consultée, et qu'elle n'a pas répondu à leurs espérances. Or, pour que l'expérience donne les résultats annoncés par ceux qui ont profondément examiné la matière, il faut de toute nécessité expérimenter dans la rigueur des conditions établies à l'avance? L'ont-ils fait? — Et jusque-là quel inconvénient y a-t-il à accepter comme acquis à la vérité, le sentiment de ceux qui font autorité en pareille circonstance? —

En dehors des questions médicales, on admet, les médecins admettent eux-mêmes aussi, l'autorité compétente d'autrui, pour ce qui touche aux faits qui échappent aux sens. Personne ne doute, en effet, sur la foi des savants (et nous n'entendons pas faire ici de rapprochement entre des faits qui n'ont aucune connexité, mais seulement dire qu'il y a des phénomènes plus étonnants encore que ceux qui concernent l'homœopathie), on ne doute pas « qu'une étincelle électrique ne fasse le tour du globe terrestre en moins d'une seconde; que durant une seconde, dans la seule oscillation du pendule d'une horloge, un rayon de lumière ne parcoure 192,000 milles, et n'achève le tour du monde en moins de temps qu'il n'en faut pour faire un mouvement d'yeux, et beaucoup moins qu'un habile coureur n'en mettrait à faire un pas. — Qui pourrait admettre sans démonstration que le soleil est près d'un million de fois plus gros que la terre? que la vitesse de notre planète dans sa translation autour du soleil est de 31 kilomètres par seconde? Qui croirait que cet astre, placé à une distance telle qu'un boulet de canon qui conserverait toujours sa vitesse initiale, mettrait vingt ans à l'atteindre, exerce néanmoins son attraction sur notre globe dans un espace de temps inappréciable?... Voilà quelques-uns de ces résultats scientifiques qui semblent passer les bornes de notre intelligence. — En retour, il y en a d'autres qui sont si exigus qu'on a peine à s'imaginer que la pensée puisse les saisir et encore moins les apprécier, les mesurer. Qui cherchera à s'assurer si l'aile d'un moucheron bat plusieurs centaines de fois dans une seconde? Qui prendra la peine de s'enquérir s'il est vrai qu'il existe des êtres vivants, régulièrement organisés, et qui, réunis par milliers, ne présenteraient pas un volume comme le pouce? — Qu'est-ce même que des résultats de ce genre, en comparaison de ceux auxquels ont conduit les recherches qu'on a récemment faites sur l'optique? On s'est, en effet, convaincu que chaque point d'un milieu que traverse un rayon de lumière, est affecté d'une suite de mouvements périodiques qui reviennent régulièrement par intervalles égaux, au moins 500 millions de millions de fois dans une seule seconde; c'est par des mouvements de cette espèce communiqués aux nerfs optiques que nous voyons! Il y a plus; c'est de la différence qui existe dans la fréquence de leur retour, que résulte la diversité des couleurs. Dans la sensation que nous cause le rouge, par exemple, nos yeux sont affectés 482 millions de

millions de fois, — dans celle du jaune 582, — dans celle du violet 707 millions de millions de fois par seconde... Des nombres semblables ne ressemblent-ils pas plus aux extravagances d'un insensé qu'aux conclusions d'un homme sage? » W. Herschel, *Discours sur l'étude de la philos. natur.*

Après ces faits si inaccessibles à l'appréciation des sens et des idées courantes de la vie, qu'est-il besoin d'en citer d'autres? Ceux que nous invoquerions, quelque déliés et ténus qu'ils fussent, seraient encore comparativement matériels, tels que ceux qu'on trouve partout et qu'on a l'habitude d'emprunter aux réactions chimiques et aux actes de la sensibilité vitale. Ce serait donc en vain qu'on chercherait à les faire valoir contre ceux qui nient absolument l'action des remèdes homœopathiques. Rien ne les convaincra, s'ils ne veulent pas être convaincus. — Il n'y a que les esprits vraiment libres qui ne craignent pas de se soumettre : ils croient aux faits de l'expérience, quelque extraordinaires qu'ils soient, mais ils donnent leur croyance avec cette réserve que commande l'amour même de la vérité.

Reprenons. Si la matière médicale pure est, avons-nous dit, la clef de voûte de la conception homœopathique, la dynamisation du remède en est le couronnement. — Les agents dynamisés, ramenés à la forme liquide ou restés à l'état sec, recèlent, ce n'est pas douteux, de véritables forces douées d'une vertu qui est propre à chacun, forces qu'on peut élever par les procédés en usage, à divers degrés de puissance. — Il fallait, en effet, pour solliciter l'énergie vitale dans un but salutaire, des énergies médicatrices impondérables analogues à celle avec laquelle elles devaient être mises en rapport. — C'est ainsi qu'Hahnemann est arrivé à la détermination rigoureuse des propriétés du médicament par l'expérimentation pure, à laquelle il a consacré quarante ans de son existence. — Puisse un dévouement aussi soutenu et aussi intelligent se présenter encore!

C'est sur cette donnée générale, bien incomplétement et bien imparfaitement exposée ici, que reposent la vérité, la doctrine homœopathique. Qu'on le remarque bien; elle a le caractère propre aux sciences exactes; c'est-à-dire que les éléments sur lesquels elle prend fondement ont une valeur réelle, intrinsèque, qui ne dépend pas de l'homme, parce qu'elle échappe aux spéculations de son esprit; car, d'une part, ces éléments s'ap-

puient sur la nature même des phénomènes de la vie qui sont connus, et, de l'autre, sur l'action pure des médicaments, qui ne peut être autre chose que ce que l'expérience l'a faite. Incessamment vérifiés par la pratique de tous les jours, ces éléments ne peuvent qu'acquérir par le temps, et plus de fixité et plus de sûreté. — D'où il suit que la médecine, servie par une pareille méthode, doit être considérée désormais comme placée dans une véritable voie de progrès, et se sentir élevée à la dignité de science.

Oui, la doctrine homœopathique croit avoir donné à l'art sanitaire cette tendance d'amélioration progressive que l'on cherchait en vain depuis tant de siècles; elle se flatte que l'unité de vues qu'elle enseigne imprimera à l'esprit cette force calme et sereine, qui voit avec précision et prévoit avec assurance, sans rien laisser au hasard et aux conjectures, et qui permet d'embrasser la généralité des phénomènes, afin de mieux servir les détails. — Les actes de la pratique et les données de la doctrine étant indissolublement groupés et liés autour d'un seul et unique principe, la loi homœopathique, la science médicale ne peut que sortir définitivement de l'ornière; elle en sort tous les jours et se soustrait au morcellement pratique et à l'abus de théories qui lui ont fait perdre la considération dont il faut qu'elle soit entourée. Placée sur la voie nouvelle, et ne relevant alors que d'elle-même, elle saura s'affranchir à tout jamais des spécialités, cette plaie honteuse et vivace de la vieille médecine, qui donne à vivre aux esprits faibles et cupides; elle ramènera les âmes honnêtes dans ces grandes lignes scientifiques qui conduisent aux progrès, à la noblesse de l'art et à la dignité de l'homme. — La chirurgie elle-même, cette dernière raison du praticien, reconnaissant qu'elle n'est et ne peut être que la partie purement mécanique de la thérapeutique, abdiquera ses prétentions à des notions spéciales et distinctes, et cessera de se poser orgueilleusement comme l'émule infaillible de la médecine proprement dite, lorsqu'elle n'en doit être que l'intelligente esclave.

C'est ici, il faut le reconnaître, qu'apparaît cette dignité de la science; elle se révèle, non-seulement dans la grandeur et l'unité de ses principes, mais encore dans la nature même des services qu'elle rend. Prenant son appui sur une méthode d'application presque certaine, elle rehausse d'une façon honorable

l'homme qui se voue à son culte ; car elle lui donne les moyens d'agir avec la conscience de la bonté de ses actes et le sentiment de son indépendance. La loi homœopathique lui garantissant en quelque sorte la réalité de son savoir, il peut alors accomplir ses devoirs avec une noble satisfaction et avec cette modeste fierté qui lui permet de compter, sans orgueil, sur des résultats utiles, prévus à l'avance, et sans avoir besoin d'éloges pour bien faire. — La médecine ordinaire, chacun le sait, n'est pas ainsi et aussi heureusement partagée. Incertaine dans ses principes comme dans ses jugements, tergiversante dans ses moyens comme dans ses promesses, où puiserait-elle les conditions de sa dignité et de sa propre force? Sans l'encadrement officiel qui en maintient les parties, qui favorise et paye son enseignement, qui lui donne toutes les positions d'influence pour résister aux éléments de dissolution qui la minent, elle ne résisterait pas comme elle fait à la marche ascensionnelle de l'homœopathie ; et le jour où l'opinion publique sera assez puissante pour réclamer en faveur de la méthode nouvelle, la médecine traditionnelle verra plus que jamais s'introduire l'anarchie parmi ses servants comme elle a existé de tout temps dans ses principes.

La véritable science fait elle-même sa destinée, elle ordonne qu'on l'estime et qu'on la considère; elle élève l'homme qui la cultive et l'applique. — La fausse science, au contraire, ne compte quelque chose que par la valeur privée de ceux qui la fréquentent ; et si la personne ne peut rien pour elle, la science et l'homme tombent dans la servitude; l'une est livrée aux hypothèses et aux sophismes; l'autre à ses passions et aux préjugés. — Non, le médecin n'est plus libre dès qu'il dépend de ses besoins matériels, des hommes ou de son ambition, dès qu'il dépend d'une opinion scientifique où d'un asservissement moral. Il ne peut plus remplir ses devoirs, selon sa conscience, car elle est faussée ; selon ses lumières, car elles ne viennent pas d'une source vraie et pure. Or, le jour où l'homme est passé à ce point sous le joug, il perd, dit le vieil Homère, la moitié de son âme; aussi le médecin ne doit-il faire aucun cas des hommes et des richesses, lorsqu'ils peuvent, dit Hippocrate, lui coûter son indépendance.

# INDICATIONS GÉNÉRALES

## D'HYGIÈNE PRATIQUE.

On ne saurait trop le dire : La santé est le premier des biens ; car, sans ce bien, nul autre n'est possible.

A ce titre, la science qui enseigne les préceptes et indique les moyens de conserver et d'améliorer la santé devrait être la première de toutes, puisqu'elle serait la plus utile.

Or, l'hygiène est cette science ; considérée d'une manière générale, elle n'est pas seulement une partie essentielle de la médecine, elle est encore une partie non moins importante de l'éducation et de la morale. Car, on n'a pas l'âme pure, on n'a pas l'esprit sain, si l'on n'a le corps dans un état de parfaite intégrité.

L'homme est un et indivisible : il est tel parce que la force initiale (dynamisme vital) qui l'anime, est unique dans son essence. Aussi les énergies dont il est doué, les fonctions qui s'accomplissent en lui sont liées, dépendantes, solidaires ; elles s'influencent réciproquement. Toucher à un point de l'organisme, c'est toucher à l'ensemble ; c'est provoquer un retentissement universel. La plus légère cause devra donc agir comme par une sorte de vibration ; ce sera une communication instantanée.

§ I. **De la vie et du rôle de la sensibilité.** — La vie, telle que nous la sentons, la voyons et la concevons, est la synthèse de toutes les activités physiologiques ; elle est fomentée et entretenue par la force initiale préétablie. On peut se la figurer comme un courant continuel d'action et de réaction, dans lequel il y a place pour tous les faits de la sensibilité et pour tous les phénomènes de la nutrition.

L'état normal de la vie est dans le juste équilibre de toutes les opérations par lesquelles elle se manifeste.

Or, à l'égard de cet équilibre, de cette régularité des fonctions, des facultés et des sensations, l'homme en ressent instinctivement une satisfaction qui n'est autre chose que le bien-être ou la *santé*.

Mais la santé parfaite est une pure conception. Elle ne peut

exister. Nous sommes dans la dépendance d'influences diverses qui altèrent, qui font varier l'harmonie des actions vitales. Il n'y a qu'à considérer les circonstances dans lesquelles nous vivons pour en juger. Tout autour de nous est instable, et nous sommes nécessairement soumis aux variations, aux changements, aux révolutions de notre milieu, qui est la nature entière, avec laquelle nous avons, comme tous les êtres, une existence commune.

On le conçoit facilement : l'équilibre physiologique ou la santé, est mis en péril et se perd, non-seulement par les perturbations du milieu, mais aussi par les besoins naturels non satisfaits ou satisfaits outre ou contre mesure, et par la rencontre obligée de causes étrangères à notre propre organisation.

Ces causes, inhérentes à notre milieu, sont placées hors de nous ; elles nous enveloppent de toute part ; il y a plus : elles contiennent les éléments essentiels à l'entretien, à la restauration, à l'amélioration de la vie, dont la source tend sans cesse à s'affaiblir, à s'épuiser par le jeu même de la vie. — Car, si la force vitale, comme force, est inépuisable, les ressorts qu'elle meut et qui constituent notre identité s'usent et disparaissent..... Nous ne faisons que passer dans ce monde. Or, tâchons de passer sans trop de douleur.

Tel est, en effet, le but et la fin de l'hygiène, à laquelle nous devons nous intéresser, parce qu'elle est destinée à nous faire comprendre le prix de la santé, nous faire connaître les conditions dans lesquelles elle se maintient et les causes qui l'altèrent, comme aussi à nous fournir les moyens de l'améliorer, lorsqu'elle est imparfaite.

Nous ne vivons donc qu'à la condition de subir notre milieu. Nous le subissons avec ce sentiment de résistance qui nous donne conscience de la vie, en nous faisant comprendre qu'il y a en même temps d'autres existences que la nôtre.

C'est par la sensibilité que nous sommes mis en rapport avec le monde extérieur.

Le système nerveux, véritable appareil électro-vital, est l'organe et le générateur de la sensibilité. C'est par lui, varié dans ses dispositions spéciales (les sens), que s'établissent ces relations nombreuses qui nous mettent à même de sentir et de connaître les impressions que nous éprouvons, de même que les besoins et les nécessités de notre organisme qui sont à satisfaire.

Le plaisir et la douleur naissent de l'empressement ou du retard que l'on met à cette satisfaction. C'est là la première lueur de la conscience; c'est comme un libre rayon de l'instinct conservateur.

D'où il suit que du jour où ces relations s'affaiblissent, soit par l'usure progressive des instruments organiques, soit par l'intervention fortuite d'une cause hostile, le mal naît et s'établit par la douleur, de même que le plaisir intervient lorsqu'il est donné satisfaction pleine et entière à un besoin en souffrance.

S'il est un fait acquis à l'observation et à l'expérience de tous, c'est le sentiment du plaisir inhérent aux phénomènes de la nature relatifs à la reproduction, à l'accroissement et à la perfectibilité des êtres créés; c'est l'influence contraire exercée par la douleur, qui détermine la dépression, l'amoindrissement et la destruction plus ou moins directe ou immédiate des instruments de la vie, et de la vie elle-même.

De là naissent les tendances voulues de l'instinct; elles sont, d'une part, conservatrices par le plaisir; d'autre part, répulsives par la douleur, et l'on ne peut expliquer ces lois de l'instinct que par l'intervention et les merveilleuses aptitudes de la sensibilité.

Considérées en vue de l'hygiène, ces lois de l'instinct et cette sensibilité, si variée et si étonnante dans ses effets nous donne la clé des prospérités vitales et de la déchéance organique que l'homme peut se donner ou produire en lui.

Un mot à ce sujet.

Sous l'attrait naturel du plaisir, loi primordiale de la création et de la perpétuité des espèces du monde organique, la vie poursuit et fait son évolution sans trouble, si rien d'hostile ne vient la traverser. — Ses manifestations diverses s'accomplissent chacune dans l'aptitude fonctionnelle qui lui est dévolue dans l'économie animale ; elles éclatent avec ordre, régularité et harmonie, sous l'empire de cette sensibilité qui anime tout en nous.

C'est là la pondération des activités vitales (la santé); elle se maintient, tant que le plaisir instinctif ne sort pas de ses limites naturelles; s'il en sort, et il en sort, car il n'y a jamais assez de plaisir à éprouver, c'est pour augmenter sa puissance. Or, du

moment qu'il s'est accru de manière à réveiller la conscience, du moment où il est réfléchi, il envahit encore, et il en résulte une surexcitation des organes, qui provoque en eux un nouveau surcroît de développement qui tourne toujours au profit de la fonction et au profit de la satisfaction à donner à la sensibilité. En prenant cet ordre d'idées en sens contraire, c'est-à-dire en créant des obstacles aux impulsions du plaisir, autres que ceux qui sont dans la nature des choses, en contrariant son expansion par des causes nuisibles à la loi de l'accroissement physiologique, on arrive à la douleur directement, — par la répression de la sensibilité; ou indirectement — par l'exagération même de ses effets, par ses abus.

Insistons : l'hygiène doit avoir pour but de régler l'exercice du système nerveux, de le maintenir dans un cercle assez large pour pouvoir y développer et agrandir ses aptitudes, et toutefois, assez limité pour restreindre ses écarts. La vie dans ses incidents bons et mauvais lui est subordonnée.

Un organe ou un système d'organes fonctionne avec d'autant plus d'action et d'énergie, qu'il est mieux et plus fortement constitué; que de l'activité de sa fonction se déduit un surcroît de développement matériel, qui vient à son tour augmenter encore son aptitude fonctionnelle. Mais cette progression dans la puissance vitale devient fatale. — Sous l'influence de la volonté, qui n'est qu'un désir croissant de jouissance, l'organe grossit et s'hypertrophie, c'est-à-dire qu'il dépasse en matière et activité la part qui lui est assignée par la nature dans le jeu régulier et harmonique des actes de la vie. — L'équilibre est dès lors rompu outre mesure, et l'on est arrivé sur la pente du mal; une cause quelconque, une imprudence vous entraîne à l'état de maladie; le trouble et le désaccord est dans toutes les fonctions et l'anarchie est dans les actes de la sensibilité.

Les tempéraments qui, comme cela est connu en physiologie, se constituent par la prédominance d'un système organique sur les autres, offrent un exemple frappant de ces prospérités vitales. Ils préparent les prédispositions au mal en fondant l'inégalité dans les fonctions. Cette inégalité reste dans une certaine mesure compatible avec la santé à travers plusieurs générations. Mais l'abus et le renforcement héréditaire de la fonction conduit toujours et nécessairement à l'hypertrophie organique qui rompt définitivement l'équilibre;

le tempérament est dépassé; la santé est devenue impossible, et l'organisme entier a décliné au point de se trouver dans un état permanent de souffrance.

C'est ainsi que le système nerveux devient le promoteur de toutes les exubérances vitales.

Lui-même ne se soustrait pas à cet entraînement, il augmente sa puissance matérielle par son activité fonctionnelle, et son activité de fonction par l'accroissement de son appareil organique.

Mais il y a un terme au pouvoir de sentir; l'excès du plaisir, en provoquant une émission continue de la sensibilité, en épuise les sources, en affaiblit l'organe générateur; l'appareil nerveux s'use et perd progressivement l'aptitude à se laisser émouvoir par ses excitateurs naturels, l'air, la lumière et la chaleur puisés soit dans l'atmosphère, soit dans les matériaux de la nutrition.

Plus les nécessités de la vie sont nombreuses et multipliées, plus est grande et rapide la consommation de la sensibilité. Dans la vie exubérante de l'état social, cette consommation est de tous les moments; elle se fait par tous les sens à la fois; elle précipite le cours de l'existence, qui s'accomplit par l'épuisement graduel des forces, quand il n'est pas arrêté accidentellement par la douleur et la mort. La vieillesse est avancée ou retardée, selon que les dépenses de l'innervation sont ménagées ou profuses. D'où il suit que l'on peut être vieux à tout âge. — Le sage doit quitter doucement et lentement la vie, et celui qui ne l'est pas, en sortir brusquement par la maladie, et décrépit par l'abus du plaisir.

Accumulée avec violence et sans mesure sur un point de l'organisme, la sensibilité y éclate par la douleur qui s'annonce selon la localité organique, et selon sa fonction; voilà la maladie proprement dite.

Il reste donc établi que le perfectionnement et le dépérissement des organes et des aptitudes dépendent de l'influence accrue du système sensible.

L'homme, en marchant à la conquête de la nature par la civilisation, n'a fait et n'a pu que multiplier ses relations avec son milieu; n'a fait et n'a pu qu'accroître sa puissance de sentir. — Ce n'était pas tout pour lui que de vaincre les éléments hostiles, de pactiser avec eux, et d'assurer ses moyens d'exis-

tence, il fallait encore dans ses aspirations, dans son ascension vers des voies plus élevées et meilleures, augmenter en cédant toujours à la loi, à l'instinct du plaisir, vivre aussi par les sens, par l'esprit et par l'âme. — La civilisation n'a pas d'autre tendance, d'autre but; mais c'est toujours à la condition de voir l'organisme se perfectionner dans ses détails comme dans son ensemble. Et en considérant ici la civilisation comme un instrument progressif de bien-être, l'homme a pu s'affranchir des aprêtés de la nature, de la misère, de l'ignorance et de la servitude physique et morale.

Ces grands résultats que nous attribuons aux développements pratiques de la sensibilité individuelle au profit de tous, n'ont point touché et ne toucheront qu'incomplétement à cette inégalité des conditions sociales, et des aptitudes vitales — qui donne aux uns toutes les sensualités de l'existence et aux autres, le plus grand nombre, toutes les misères. —Mais dans le *Livre de la vie*, le chapitre des compensations ne sera jamais clos, et l'on y lira toujours : Aux uns le désespoir par l'abus; aux autres la résignation par le dénûment.

Avant d'entrer dans quelques détails, ajoutons aux considérations générales qui précèdent sur le rôle du système nerveux dans l'économie animale, ajoutons comme fait universellement acquis que la chaleur est la cause excitatrice la plus générale du phénomène de la sensibilité, et que son activité est en raison du degré de chaleur qui nous pénètre, soit qu'elle nous vienne de l'atmosphère qui nous enveloppe, soit que nous la créions autour de nous à l'aide d'agents artificiels (les vêtements, le feu, etc.), ou que nous la fomentions en nous par les excitations vitales au moyen des matériaux de la nutrition (les aliments, les boissons, etc.). — C'est pourquoi, nous voyons que les fonctions de la vie ont plus d'entrain avec une température élevée, comme en été, par exemple; et qu'elles languissent, lorsqu'elle descend à un degré inférieur, comme en hiver.

C'est donc d'une part la sensibilité en pleine puissance; c'est, d'autre part, la sensibilité en retraite.

Elle est en pleine puissance, lorsque l'organisme est placé dans des conditions qui servent les prospérités vitales, l'abondance en tout; la chaleur, la lumière, l'air, les aliments, les boissons, l'exercice, la liberté, le repos, le sommeil, en un

mot, lorsque rien ne contrarie l'instinct, la loi du plaisir de l'existence.

Elle est en retraite, lorsque l'organisme se trouve, par la nécessité des choses, placé dans des conditions qui sont dépressives de la vie, comme le froid, l'humidité, le défaut d'aliments réparateurs, la presque nudité, un sommeil insuffisant, l'obligation d'un travail qui épuise le corps et ne permet pas à l'esprit de s'épanouir, l'ignorance, obstacle le plus hostile à l'émancipation des facultés humaines, en un mot, tout ce qui s'oppose au développement de la loi de l'instinct conservateur.

Maintenant, en prenant l'homme tel qu'il est aujourd'hui, et au point où la civilisation actuelle nous le représente, c'est-à-dire avec ses désaccords organiques, avec les inégalités accidentelles et toujours nécessaires qui naissent incessamment autour de lui par la pratique de la vie, nous avons deux indications générales et principales à remplir :

1° Accoutumer l'organisme à résister aux agents du monde extérieur, sur lesquels on ne peut rien ; ils sont nécessaires au fonctionnement des phénomènes vitaux ; tels sont la chaleur, la lumière, l'atmosphère avec ses vicissitudes, de vent, d'humidité, de pluie, de froid, de chaud, et ses orages ; les saisons, les climats et les influences sidérales. Car, quoi qu'il fasse, l'homme aura toujours à subir l'action de ces agents ; son système nerveux est par sa propre nature en communication avec eux. Il ne doit et ne peut s'y soustraire, qu'il éprouve de bonnes ou de mauvaises impressions ; il y sera à temps à les éviter quand elles commenceront à devenir hostiles. — Ceci tombe dans un règlement hygiénique ;

2° Éviter tout ce qui porte à la sensualité, c'est-à-dire au développement exagéré, partiel ou inégal et exclusif de l'appareil de la sensibilité. Ce sont toutes les pratiques de la vie, celles qui poussent aux exagérations organiques et créent des hypertrophies plus ou moins ostensibles ; les plaisirs des sens, de la table, de la chair, la mollesse, les veilles et les passions. C'est ici le plus essentiel de l'hygiène ; car, il s'agit de bien fixer la limite qui sépare l'usage de l'abus, et de montrer la direction qui conduit à un bien-être progressif, sans danger pour l'harmonie des fonctions, sans danger pour la santé.

§ II. **De l'air et de l'atmosphère en matière d'hygiène.** — L'air atmosphérique, ce vrai pain de la vie

par lequel nous vivons, ne devrait jamais être considéré comme cause de maladie ; et cependant il le devient quelquefois.

Dans ses conditions normales, c'est l'élément le plus essentiel de l'existence. Absorbé dans les poumons par l'acte de la respiration, il transforme le sang veineux (sang anti-vital) en sang artériel (sang de nutrition, d'entretien et de restauration) en se dépouillant d'une partie de son *oxygène*, l'un de ses principes composants (1). Et l'oxygène est si important, si indispensable à cette transformation, que l'air qui en est privé devient soudainement mortel, pour tout être qui le respire, et sa mort est d'autant plus rapide que la respiration est plus courte et plus active.

Ainsi, l'air ne sera bon pour l'entretien de la vie que s'il contient de l'oxygène, et en proportion nécessaire pour la conversion du sang noir en sang rouge.

L'homme absorbe par jour de 7 à 8 mètres cubes d'air, mais d'air qui se renouvelle incessamment ; car, sans cela, une fois épuisé par la respiration, dans un appartement clos, devenu insuffisant, on ne saurait y rester sans danger ; on ne tarderait pas à ressentir les premiers symptômes de l'asphyxie (voir page 99).

L'air le plus favorable à la santé est celui qui jouit de toute sa pureté ; ce n'est qu'à cette condition qu'il est complétement vivifiant. S'il contient dans sa composition un gaz étranger, du gaz délétère, comme celui qu'on respire dans l'atmosphère des étangs ou des marais, non-seulement il n'est pas réparateur, mais il introduit dans le sang, dans tout l'organisme, des éléments morbides qui ne tardent pas à engendrer la maladie.

L'air le meilleur est celui des montagnes : il est pur, il est léger et chargé des émanations des plantes et des bois résineux ; celui du bord de la mer : il est également pur, renouvelé qu'il est sans cesse par le jeu des marées ; il porte en même temps dans les poumons et dans le sang ces haleines chargées de sel, si salutaires aux constitutions molles et lymphatiques.

La consommation d'un bon air est d'un effet tel qu'elle peut

(1) La composition de l'air est de 21 parties d'oxygène, de 79 d'azote et d'une minime proportion d'acide carbonique.

Dans les pages suivantes, on a fait quelques emprunts à l'ouvrage substantiel du docteur L. Cruveilhier sur la matière (hygiène générale), ouvrage qui n'est lui-même qu'un résumé rapide de tout ce qui a été écrit récemment à ce sujet.

remplacer, chez les hommes voués aux travaux pénibles des champs, l'insuffisance d'une nourriture réparatrice.

Le moment du jour où il est le plus vivifiant, le plus salubre, est le matin. C'est celui que l'on doit conseiller aux convalescents, aux valétudinaires. Par conséquent, de tous les états de l'atmosphère le plus sain est l'état de sérénité. L'air est clair, brillant, et ne contient qu'une légère quantité d'eau, et d'un poids et d'une densité on ne peut plus convenables aux organes pulmonaires. Dans de pareilles circonstances, les sensations sont plus vives, l'appétit est plus grand, les forces se retrempent et l'imagination, plus gaie, est ouverte à tous les sentiments bienfaisants de la nature humaine.

L'air vital est inépuisable, comme l'atmosphère d'où il procède; mais il n'est pas incorruptible. Il cesse de l'être dans certaines conditions locales. Dans les pays marécageux il est profondément altéré par les effluves qui s'y dégagent; dans les hôpitaux, par les miasmes putrides qui s'engendrent de l'encombrement des malades en temps épidémiques. — L'air se charge aussi de principes hostiles à notre organisation dans les lieux resserrés, comme dans les fosses d'aisances, dans les vieilles masures, les caves souterraines, etc. Voyez plus loin aux pages 75, 98 et 519, pour les mesures hygiéniques.

*De l'habitation.* — S'il faut à l'homme une quantité déterminée d'air respirable pour l'entretien régulier de sa santé, il est de nécessité absolue que son habitation soit assez grande et construite de manière à faciliter le renouvellement de l'air.

Les maisons seront donc bâties dans un lieu sec, un peu élevé et généralement orientées en regard du soleil levant. Dans cette situation, on ne peut que respirer un air sain, pur et vif. Si cela est possible, elles seront avoisinées ou entourées d'arbres et d'une eau courante; la salubrité de l'atmosphère s'en ressentira favorablement. L'eau facilitera un courant d'air salutaire, et les arbres, en dégageant de leur feuillage l'oxygène, absorberont l'acide carbonique ambiant, indispensable à la végétation.

Mais ce n'est qu'à la campagne qu'on peut tout disposer ainsi, parce que là tout abonde pour le développement de la vie; on y prend l'air sans gêne et sans frais.

A la ville, dans ces grandes agglomérations d'existences, où l'on fait pour ainsi dire à chacun sa part exiguë d'atmosphère, tout concourt à la corrompre par les mille immondices qui

s'y produisent ; le plus grand nombre d'individus manquent de la ration journalière d'air pur, c'est-à-dire, de 7 à 8 mètres cubes.

Ainsi, dans les villes, plus qu'à la campagne, les habitations seront tenues avec la plus grande propreté; l'air sera renouvelé plusieurs fois par jour dans les chambres étroites et à petites ouvertures. On n'y laissera pas des fleurs s'y faner et s'y pourrir. On aura soin d'écarter, la nuit surtout, tout ce qui est susceptible d'altérer les conditions de l'air. Les pauvres à cet égard sont fort à plaindre ; réduits la plupart du temps à un local exigu, ils ne peuvent pas toujours faire ce que commande la stricte propreté. — Si dans les grandes maisons on doit cirer, épousseter et frotter les appartements, dans les petites il serait à désirer que les murs intérieurs fussent passés à la chaux deux ou trois fois par an.

Donc, pour donner à toute demeure les éléments de salubrité, chacun, selon ses moyens, tiendra la main à faire disparaître l'humidité, à donner du jour et de la lumière aux logements, à les aérer avec soin, à supprimer ces petits réduits à coucher qu'on appelle alcôves; à ne point laisser les fenêtres ouvertes la nuit, même pendant l'été; à faire procéder à des balayages complets; à se sevrer au moins la nuit de la jouissance des fleurs en bouquet ou cultivées en pot. Quand les fleurs répandent une trop forte odeur, il est malsain de les tenir dans l'appartement où l'on couche. — C'est encore pis que d'avoir à conserver dans la même chambre des provisions d'aliments; il en est dont la nature est de s'échauffer promptement : en peu d'instants ils deviennent délétères et corrompent l'air. — Il faut se garder d'avoir avec soi la nuit des animaux, chiens ou chats; ils consomment leur part d'air, et dans une chambre réduite à un petit espace, ils finissent par rendre malsain l'air qui est calculé pour une ou deux personnes.

Ce qui contribue aussi à vicier l'air dans nos maisons, c'est la combustion de l'huile, du suif, de la bougie, du gaz d'éclairage et des charbons. Cette combustion en diminuant l'oxygène de l'air local, y introduit divers gaz impropres à la respiration. Il est bon de savoir que le bois qu'on brûle consomme moins d'air que le charbon, que la bougie en consomme moins que la chandelle de suif. Chacun doit faire à cet égard selon ses moyens; mais tous doivent renouveler l'air ambiant

par des ventilations afin de chasser les résidus volatils qui en proviennent et fatiguent les bronches et les poumons.

*Chauffage des maisons.* — C'est dans l'usage de chauffer les habitations que se trouvent souvent des dangers des plus sérieux pour la santé.

Le plus sain, le plus hygiénique de tous les procédés de chauffer une maison, c'est, sans nul doute, la cheminée. Il s'établit un courant d'air entre le foyer et les ouvertures, portes e fenêtres, qui constitue un véritable ventilateur. L'air est sans cesse renouvelé, et ne peut perdre ainsi aucune de ses qualités vivifiantes.

Mais le chauffage par les poêles, les fourneaux où l'on brûle du charbon, est vraiment dangereux, s'il n'est pas entouré de toutes les précautions désirables. Non-seulement l'aération ne se fait pas naturellement comme par les cheminées, mais le gaz acide carbonique qui se dégage par la combustion, change tellement les conditions de l'air respirable, qu'il devient dangereux de rester longtemps dans des appartements, dans des chambres, des bouges, sans courir un véritable danger. Ceci est suffisamment connu de tous; d'ailleurs, l'expérience proclame assez souvent, par la voix des journaux, les sinistres effets du gaz acide carbonique pour qu'il soit utile d'insister davantage sur ce point.

C'est donc dans de pareilles circonstances qu'il est nécessaire de renouveler fréquemment et de toute façon l'atmosphère qui ne peut que s'altérer par la production du gaz acide carbonique.

Un inconvénient, qui a aussi sa gravité, c'est le chauffage clos, comme par les poêles ou les calorifères ; il a pour effet de sécher l'air respirable, de le dépouiller de son humidité, et nous savons que l'air le meilleur à la respiration est celui qui contient une légère proportion d'eau. On remédie à cet inconvénient, en tenant dans la chambre un vase découvert plein d'eau. L'évaporation qui s'ensuit, supplée à celle que la combustion vaporise à siccité. Dans tous les cas, la chaleur des appartements ou des maisons ne devra jamais dépasser la température de 15 à 20 degrés centigrades. Si, à ce degré, la chaleur naturelle fait défaut, l'exercice doit y suppléer. Il faut éviter de devenir frileux.

*Assainissements.* — L'hygiène privée, l'hygiène domestique, doit entourer la famille des précautions que nous signalerons,

et qui se trouvent détaillées dans le cours de ce livre. Il appartient à l'hygiène publique de faire disparaître les grandes causes d'insalubrité, et de garantir les populations contre les fléaux épidémiques. Il est du devoir de l'administration centrale de dessécher les marais, et de les remplacer par la culture ; c'est aux municipalités d'assainir les villes, en ouvrant de grandes voies de communication, de créer des promenades et des places, qui seraient, selon la destination, plantées d'arbres ; en faisant ruisseler l'eau dans tous les quartiers, eau courante, qui vient en aide au renouvellement de l'air, lave et entraîne toutes les immondices qui résultent de la grande consommation de toutes choses ; de prendre des mesures propres à éclairer les esprits et à obliger, au besoin, les habitants de construire leurs maisons selon les règles de la salubrité, tant à l'égard des dispositions intérieures, qu'à l'égard de leur orientation.

*Pression atmosphérique.* — Passant maintenant à un autre ordre de faits, considérons succinctement l'air, et l'air atmosphérique surtout. Il peut devenir, malgré sa pureté, cause de maladie, moins à raison des éléments hétérogènes qui s'y introduisent quelquefois, comme nous venons de le voir, qu'à raison des mauvaises conditions de notre santé, où nous nous trouvons souvent, par l'inégalité acquise de nos impressions vitales.

L'atmosphère, avec sa légèreté apparente, pèse sur nous d'un poids égal à 16,000 kilogrammes, placé qu'il serait sur les épaules. Mais cette pression s'établit en équilibre par les points d'appui qu'elle se fait également sur toutes les parties de notre corps, tel que cela se passe à l'égard de la masse d'eau qui nous enveloppe dans un bain ; d'où il s'ensuit qu'elle ramène à zéro, pour nos sensations, le poids de l'atmosphère.

La pression atmosphérique est aussi en raison de la hauteur où nous nous élevons dans les régions de l'air. Sur les sommets des montagnes, dans les ascensions en ballon, on dépasse la pression ordinaire, et, sans que l'équilibre soit rompu, l'air nous manque ; il est devenu plus léger ; nous sommes oppressés ; et si nous montons plus haut, l'air plus raréfié devient encore insuffisant, et ne peut retenir le sang dans la poitrine ; nous avons des hémorrhagies et les liquides portés à la surface de la peau, sortent par les pores.

*Mesures de variations atmosphériques.* — Si dans ses conditions ordinaires, l'atmosphère réclame de notre part des pru-

dences, qui sont basées sur nos relations avec elle ; c'est bien autre chose, lorsque, par le fait d'une impressionnabilité maladive, nous avons à subir les variations barométriques de l'air.

Elles agissent incessamment sur l'organisme à divers degrés, à divers titres, par l'intermédiaire de la peau, organe des sens, de tous le plus universel, le plus excitable et le plus sensible aux effets de l'atmosphère, car c'est par la peau que nous arrivent du dehors le plus grand nombre de nos sensations. Or, les impressions sont hostiles, selon que l'air est sec, chaud, froid, humide, sombre ou lumineux ; selon que sa tension électrique est plus ou moins sensible ; qu'il y a des vents, de la pluie et des orages ; selon l'état des saisons et le passage des solstices et des équinoxes ; selon aussi certaines influences sidérales qui agissent à travers l'atmosphère ; selon mille et une circonstances météorologiques qu'il est impossible d'apprécier et de prévoir absolument.

Ce qu'il y a de positif en ceci, c'est que les changements divers de l'atmosphère pénètrent subitement et incessamment notre sensibilité, cette faculté rayonnante de notre être, sur laquelle vient en décalque le milieu où nous vivons avec tous ses détails et tous ses accidents. Jamais cette pénétration n'est aussi marquée que sur les santés délicates, sur les êtres maladifs, sur les *sujets nerveux*. Dans les grandes villes, ces foyers d'une civilisation fiévreuse où l'on est toujours en souci de la douleur, et où l'on ne connaît que l'abus réfléchi ou irréfléchi de toute chose, là notre pouvoir de sentir est monté à un tel diapason que le système nerveux, dans une continuelle surexcitation, ne peut qu'accroître sa sphère d'activité. La cause la plus légère devient l'origine de mille misérables petites souffrances, qui, quelquefois, aboutissent à des maladies graves. Ces natures impressionnables sont esclaves du temps qu'il fait. Elles ont à compter avec lui, parce qu'il est ou trop chaud, ou trop froid, ou trop humide ; parce qu'il est au vent, à la pluie, à l'orage ou à la neige ; ou parce qu'il est trop tôt ou trop tard pour sortir ; à la moindre vicissitude de l'air, on les voit se plaindre de leur affection chronique, qui s'appelle goutte, rhumatisme, lumbago, migraine, gastralgie, obstruction du foie, bronchite, et même cors aux pieds. Ce sont des baromètres incarnés qui indiquent l'état du ciel.—Il est encore des individus à organisation encore plus sensible : ils ont à compter avec la *lune*, comme Bacon, délicat de complexion, qui tombait en dé-

faillance à chaque renouveau ; comme une certaine fille épileptique, à laquelle il survint des taches au visage, dont la couleur et l'étendue variaient avec les phases de notre satellite ; et comme cette autre toute petite fille d'nn batelier de la Tamise qui tombait en crise spasmodique à l'heure du *flux* et du *reflux de la mer*, et avec une telle précision, qu'il n'en fallait pas davantage au père pour régler ses occupations ; ils ont à compter avec la conjonction des astres et tombent en convulsion un jour d'*éclipse* ; avec le *froid intense*, comme Henri III de France, qui entrait en fureur toutes les fois qu'il y avait un brusque abaissement de la température ; c'est dans un de ces moments qu'il fit assassiner le duc de Guise ; ou encore avec la *pluie*, comme cette fille dont les mains et les pieds, ordinairement humides, sèchent à l'approche du temps pluvieux. — Si l'on voulait fouiller dans les archives de l'art, on y trouverait un grand nombre de cas analogues. Mais ceux que nous venons de rapporter et que chacun peut multiplier par son souvenir, car, il n'est personne qui n'ait connaissance de pareils faits, suffisent amplement pour démontrer combien les santés maladives se laissent impressionner par l'atmosphère lorsqu'elle est modifiée et troublée par les variations auxquelles elle est sujette.

*Médicaments selon les circonstances atmosphériques.* — Puisque les variations atmosphériques, ont prise sur nous, que nous ne pouvons fuir les influences sidérales et météorologiques — qu'elles réveillent nos prédispositions morbides et mettent à nu les infirmités qui se cachent pour un temps, voyons si nous n'avons pas de nouvelles et particulières indications à remplir, et si nous ne trouverions pas dans la matière médicale des remèdes propres à contre-balancer les impressions douloureuses qui surgissent en nous par suite des changements de temps, de saisons, etc.

L'étude expérimentale a démontré qu'il y a des médicaments dont les effets purs se manifestent plus nettement dans certaines conditions de l'atmosphère, et impressionnent alors l'organisme plus vivement. Le médecin met à profit cette circonstance pour donner avec plus d'à-propos l'agent de curation.

Comme nous avons des remèdes dont l'action thérapeutique se prononce plus particulièrement le matin ou le soir, la nuit ou le jour, de même il y en a qui agissent plus spécialement pendant que la température est basse ou élevée, pendant

que l'atmosphère est humide ou sèche, pendant qu'elle est troublée par le vent, la pluie, la neige ou l'orage, et même selon la position des corps célestes à l'égard de notre planète. — Aussi on donne comme suffisamment démontré, que la *belladonna* aggrave ses effets en plein soleil; la *pulsatilla* à son coucher; que le *cuprum* sollicite particulièrement des spasmes et des convulsions à la nouvelle lune; que les principaux remèdes de l'hiver sont *aconitum, bryonia, nux vomica, rhus;* que ceux du printemps, lorsqu'il est variable, sont *rhus* et *veratrum*, comme parmi ceux de l'été, on compte *belladonna, bryonia, carbo vegetalibis;* parmi ceux de l'automne : *china, mercurius, rhus.* Dans les temps variables — qui remuent irrégulièrement les organisations, et mettent en saillie les maladies pour lesquelles il y a prédisposition, on doit compter sur *mercurius, pulsatilla, rheum ;* si le temps est sec et froid, sur *aconitum, nux vomica, sulphur ;* si l'humidité prévaut, sur *dulcamara, nux moschata,* etc.

Nous nous bornons à ces simples indications; on peut les compléter au besoin en consultant les dernières pages du chapitre II, première partie de ce livre, mais non sans faire observer que l'important sera toujours d'adapter et de subordonner le remède principalement à l'état du ciel, et toutefois sans négliger de prendre en considération les souffrances qu'il sollicite (les symptômes).

Nous concluons au sujet de ce dernier aperçu que certains remèdes peuvent selon les circonstances être regardés et employés comme des agents hygiéniques ou plutôt comme agents prophylactiques ; à ce point de vue, ils ont le pouvoir, en maîtrisant les prédispositions, de prévenir les maladies en germe.

*Vêtements.* — Il y a aussi d'autres moyens que l'hygiène met en usage pour garantir l'organisme des brusqueriès de froid et d'humidité de l'atmosphère ; nous voulons parler des vêtements. — Les complexions délicates, les enfants, les femmes, les malades réclament à cet égard de nombreuses précautions.

En pleine santé, on doit braver les intempéries, en se couvrant raisonnablement et sans surcharge.

On portera des vêtements amples, légers et attachés au corps de manière à ne jamais gêner les mouvements. — La cravate sera large et à peine serrée ; la chaussure sera souple et à semelle large; la coiffure devra n'avoir rien de gênant; dans tous

les cas, il vaudrait mieux savoir sans passer; il est sain de rester nu-tête chez soi, le jour et la nuit. C'est un sûr moyen de ne pas avoir à craindre les courants d'air et les refroidissements — qui d'ordinaire, à l'entrée de l'hiver, réveillent d'anciennes et d'opiniâtres affections, les affections catarrhales surtout.

Quant aux tissus en usage, ils sont tous bons; nous nous élevons seulement contre la coutume exagérée de la laine (gilet de flanelle). On ne doit se la permettre que dans des cas exceptionnels. Son action sur la peau est mal comprise, comme nous allons le voir.

Les vêtements qui devraient seulement servir à nous préserver contre les rigueurs du temps, ont aussi leurs abus. Nous disons, généralement parlant, qu'ils doivent être amples et légers, et ils le seront toujours assez s'ils s'opposent à une émission, s'ils empêchent une déperdition inutile de notre propre chaleur; car, ils n'ont d'autre destination que de nous garantir du vent et du froid, — et à nous ménager à la surface de la peau une sorte d'atmosphère qui devient comme un réservoir de calorique — où peuvent puiser nos organes pour le fonctionnement de la vie. Et considérons en outre que cela n'est presque qu'une précaution ; car, comme la chaleur animale est de 32 degrés centigrades, elle se trouve par conséquent supérieure à la chaleur ambiante; elle doit, dans l'état naturel des choses, suffire amplement aux besoins de l'organisme; se renouvelant sans se ralentir dans la poitrine par l'acte respiratoire, elle peut remplacer celle que nous perdons incessamment et réchauffer encore l'air qui nous entoure, surtout si son rayonnement est limité à un espace clos, comme il l'est dans une chambre.

Les vêtements trop étroits ont ce désavantage qu'il faut signaler : c'est de ne pas permettre, d'une part, l'accumulation de la chaleur, et, d'une autre part, de provoquer le frottement continuel sur la peau, qui tient, pour ainsi dire, dans un émoi constant l'activité nerveuse cutanée, en augmente la faculté de rapport et la rend ainsi beaucoup plus apte à s'impressionner des conditions atmosphériques qui l'enveloppent. — C'est toujours le même mécanisme physiologique ; la sensibilité qui est poussée incessamment à augmenter outre mesure sa sphère d'activité.

S'il ne faut pas être trop couvert, on ne doit pas non plus

l'être d'une manière exagérée. C'est ce qui a lieu dans nos habitudes. Au lieu de fomenter en nous la production naturelle de la chaleur par l'exercice et l'emploi de nos facultés, nous aimons mieux nous procurer une chaleur d'emprunt en nous vêtissant à l'excès, en tenant nos maisons très-closes et en les chauffant de manière à permettre à peine le renouvellement de l'air.

*Lit.* — Nous faisons les mêmes réflexions au sujet de la manière dont on doit prendre son sommeil. Le lit, ce vêtement de nuit, est généralement trop mou et point assez ferme : nous parlons ici aux gens aisés et non aux pauvres (ils font comme ils peuvent). Il se crée, sous l'édredon, une atmosphère artificielle plus chaude ; cela doit être, soit parce qu'on est couché sur la plume, soit parce qu'on est couvert trop chaudement. On dort dans une moiture constante qui énerve le corps, en jetant progressivement la peau dans des prédispositions aux refroidissements, c'est-à-dire, aux refoulements brusques des activités fonctionnelles. — Nos précautions à cet égard ne sont donc pas conformes à nos besoins. Elles sont exagérées comme toutes les mesures que l'on prend en vue de la conservation et de l'entretien de la vie. Elles font trop la part, non pas du bien-être auquel nous avons droit de prétendre, mais de la sensualité qui est une suite permanente de l'excitabilité, établie volontairement et au détriment de nous-mêmes et de notre race.

*Bains.* — Ajoutons ici et pour n'avoir pas à y revenir, que les bains constituent un abus, lorsque, en pleine santé, ils sont pris au delà des besoins de propreté. — L'habitude de se baigner fréquemment ne peut qu'attendrir plus qu'il ne faut, l'enveloppe cutanée, et la rendre par conséquent très-impressionnable ; et cette impressionnabilité est accrue et par les savons, les parfums et les aromates que l'on ajoute aux bains, et par la température ordinairement trop élevée à laquelle ils sont pris, et par les pratiques de massage à l'aide desquelles on développe un surcroît momentané de forces.

On se baignera donc rarement, et seulement tant qu'il faudra pour maintenir la propreté et favoriser les fonctions de la peau en les tenant dans un juste équilibre, et l'on ne fera rien pour les exagérer. Aussi, point de raffinement, point de recherches

cosmétiques dans la manière d'user les bains. Les bains seront d'une température modérée, et de courte durée; elle sera d'autant plus limitée, que l'eau sera moins chaude. On aura le soin de se sécher avec des linges froids et secs. — L'on séchera la peau par un mouvement de friction. Si le bain a été pris frais, ce sera le moyen de favoriser une réaction utile et salutaire. Le bain peut avoir abaissé la chaleur animale à la surface, le frottement la remettra à son niveau.

Il ne doit pas être question ici des bains minéraux et thermaux.

A propos de bains ordinaires, mentionnons, en passant, l'emploi de l'*eau froide*. Il n'est pas de pratique hygiénique plus efficace pour fortifier le corps; il n'en est pas qui provoque plus puissamment ces salutaires réactions vitales, dont l'effet capital est d'affaiblir et de détruire même les prédispositions morbides, et de restaurer les forces des êtres les plus chétifs. Nous ne saurions donc trop la recommander dans un but de propreté et de santé. C'est un détail à ajouter à la toilette; il consiste à se laver à grande eau toutes les parties du corps, et de le faire à l'eau froide avec promptitude. Une grosse éponge ou une serviette immergée dans une cuvette sera rapidement promenée de la figure aux pieds, devant et derrière. L'essuiement avec des linges secs sera prompt et ferme. Les habits seront prestement endossés, et avant d'aller à ses affaires ou à la promenade, chacun avalera deux ou trois verrées d'eau froide. La réaction ne tardera pas à s'établir par l'accélération de la circulation du sang et de la chaleur. Dès ce moment, on est en possession de toutes ses forces et du bien-être de la vie; on se sent régénéré.

§ III. **De la nutrition et du régime.** — La vie est le mouvement dans la matière organisée. — Comme tout mouvement, la vie exige la réparation des forces dépensées à son entretien, car elle ne peut durer que par le renouvellement incessant de nos forces amoindries et devenues insuffisantes.

L'alimentation sera donc proportionnelle à la dépense que nécessite l'exercice de la vie. Comme en tout, elle varie avec les conditions d'âge, de sexe, de travail, de saison, de climat, de tempérament et des excès en tout genre qui peuvent se commettre. — Mais la dépense ou la perte journalière de nos

forces se compense par une réparation qui équivaut à environ 1,400 grammes (trois livres environ) de substance alimentaire. C'est là, comme on le voit, une question de chiffres de *doit* ou *avoir*. Si nous sommes en déficit de forces, comme 14, nous devons nous nourrir de manière à nous récupérer au moins d'autant pour maintenir la balance, l'équilibre physiologique, que nous avons appelé la santé. D'où il suit que les organisations en pleine prospérité ou florissantes sont celles qui ont des réserves, et que celles qui sont réduites, ont épuisé les leurs; d'où il suit encore qu'une nourriture insuffisante, pour peu qu'elle dure, amène nécessairement des effets déplorables. C'est la décroissance graduelle des énergies vitales ; pour les populations entières, les épidémies après la disette ; pour les individus pauvres, les prédispositions à la maladie, et la maladie elle-même lorsque l'insuffisance de nourriture s'aggrave.

1. **Nourriture animale.** — Le besoin senti de la réparation des forces s'exprime par la faim. — La faim met en éveil l'instinct, ce ressort infaillible de la vie qui nous porte directement et involontairement sur les matériaux de notre alimentation, et justement sur ceux que nous pouvons assimiler à notre propre substance. — Chose merveilleuse ! L'homœopathie est tellement dans les vues de la nature, qu'elle se fait pressentir déjà dans l'assimilation des matières alimentaires, qui ne sont réellement assimilables que parce que leurs divers éléments sont semblables aux éléments constitutifs de chacun de nos organes, de nos tissus, de notre sang d'où ils sortent tous.

Une substance n'est donc réparatrice des forces, que parce qu'elle est assimilable, c'est-à-dire, que parce qu'elle peut être convertie en notre propre substance par les éléments similaires correspondants, et replacer l'organisme dans la régularité et la puissance de ses fonctions en état de déchet.

En effet, la chimie, par ses voies analytiques, a fait connaître les composants du sang (1), les transformations qu'ils subissent dans la grande élaboration de la vie; elle fait connaître aussi ses éléments simples. — Cela établi, il résulte que tout aliment, pour avoir la propriété nutritive, doit pouvoir être rendu assimilable par la digestion, et contenir les parties intégrantes du

(1) Ces composants sont : albumine, globules sanguins, fibrine, graisse, sels et eau. — L'albumine est la représentation du blanc d'œuf, comme la fibrine de la chair musculaire.

sang; et il le sera d'autant plus que les principes réparateurs se rapprocheront davantage de la composition de ce précieux liquide.

Voilà pourquoi le lait, la viande et le pain qui contiennent la plupart des éléments du sang, sont les substances alimentaires les plus nutritives et pourquoi elles sont tout à la fois plus faciles à digérer. Cependant, il ne faut pas croire que l'alimentation puisse se faire par l'usage exclusif et isolé de chacun des éléments nutritifs. L'entretien de la vie ne peut avoir lieu que par la réunion de tous les composants du sang, et non par l'emploi séparé d'un seul. — C'est ainsi qu'on a dû renoncer aux tablettes économiques, l'expérience ayant démontré que la *gélatine* dont elles étaient composées était tout à fait insuffisante pour soutenir les forces. — Les chiens nourris exclusivement de gélatine meurent dans l'espace de deux mois.

En outre, tous les aliments n'ont pas une digestibilité égale. Elle est d'autant plus facile que leurs principes sont plus solubles dans les sucs de l'estomac, et que la substance alimentaire a plus d'analogie avec la nature de sang. C'est pour cela que l'*albumine* se digère plus promptement que la *fibrine;* elle est plus soluble que celle-ci. D'après cela, on comprend pourquoi le blanc d'œuf passe avec plus de facilité que la viande; la chair des jeunes animaux, la *chair de lait,* plus que celle des animaux faits; les viandes blanches, plus que les viandes noires; celle des animaux domestiques, que celle des animaux vivant à l'état sauvage; ainsi de suite et toujours pour la même raison : la substance albumineuse se dissout plus facilement que la fibrine dans les liquides digestifs. — Conséquemment, les estomacs délicats, les estomacs dit paresseux, les convalescents doivent s'accommoder mieux des viandes légères, des viandes blanches, que de la chair de bœuf, de mouton ou de celle de gibier. Et par une conséquence diamétrale, les personnes qui prennent une grande peine et font une dépense de forces considérable doivent se nourrir de préférence avec les substances animales les plus riches en fibrine, comme les viandes fortes, parce qu'elles contiennent des éléments puissants de réparation. Elles conviennent aux estomacs vigoureux; aux organisations dans lesquelles prédomine la lymphe; aux tempéraments épuisés par les excès.

Tout n'est pas également réparateur et fortifiant dans les animaux dont nous faisons notre nourriture. — Si la chair mus-

culaire est la meilleure partie, elle n'est telle que parce qu'elle contient relativement moins d'albumine que le reste. — Le foie, la cervelle, les ris de veau, les rognons, etc., — sont moins restaurants, et cela à raison de leur plus grande abondance d'éléments albumineux et d'une proportion plus faible de fibrine, et cependant ces parties contiennent les mêmes principes qu'on trouve dans le sang, qu'on trouve dans la chair.

Ainsi la chair fait la chair plutôt que le sang; le sang a plus d'albumine; la chair plus de fibrine. D'où il suit, comme nous l'avons déjà énoncé, que la viande est beaucoup plus propre que le sang à refaire les pertes des muscles. En marchant de conséquences en conséquences, nous arrivons à reconnaître que les hommes, que les peuples, — qui par nécessité sont privés d'une nourriture animale et ne vivent que d'aliments végétaux sont faibles et languissants, et sans énergie morale; que les individus sont d'autant plus aptes au travail corporel, qu'ils consomment plus de viande, et que si nous voyons les gens voués aux travaux des champs, pâles, maigres, et vieillis avant l'âge, c'est parce qu'ils perdent plus de forces qu'ils ne peuvent en récupérer ; ils n'ont jamais pu en faire provision pour le lendemain ; et leur faiblesse, acquise et maintenue par le travail et la privation, se transmet d'âge en âge.

Nous devons voir là une atteinte portée à la faculté nerveuse. Manquant d'excitation suffisante, elle doit déchoir, et elle est déchue dans ceux qui n'ont pu ou ne peuvent se nourrir de substances animalisées, indispensables à la réparation et à l'augmentation des forces. Tels sont les ouvriers de toute classe dont le travail journalier opère une déperdition continuelle d'énergies vitales. — Par contre, nous voyons que les oisifs de ce monde, ceux qui prennent à discrétion une nourriture pleine de sucs fortifiants et de principes réparateurs, ont une surabondance de vitalité dont ils ne savent que faire. — Cette plénitude de santé entraîne avec elle une surexcitation qui fatigue l'organisme et sert d'origine à la plupart des maladies. La puissance nerveuse exaltée n'a pu sortir des limites matérielles où elle est emprisonnée. Toutes les fonctions ont pris plus d'animation ; portées à l'excès, elles aboutissent à la souffrance. Les grands mangeurs, qui ont en réserve plus de forces qu'ils n'en dépensent, finissent par être goutteux, apoplectiques, hémorrhoïdaires ou hydropiques, etc. ; ils sont devenus impatients, irritables, colères. Qu'on ajoute à cela la filière des modifications qui se font et

qui prospèrent dans et par les organes et les aptitudes organiques, à l'aide de la transmission héréditaire, et nous voilà arrivés au comble des prédispositions morbides.

Tel est le résultat le plus général de la nourriture animale poussée au delà des besoins réguliers. — On n'atteint, toutefois, à une pareille extrémité qu'avec le concours et l'abus d'autres habitudes dont il va être question un peu plus bas.

Avant de passer à la nourriture végétale, disons en passant un mot des œufs et du lait. Ils appartiennent à la catégorie des aliments tirés du règne animal dont nous venons de nous occuper sommairement.

Sous un petit volume, l'*œuf* contient beaucoup de substance nutritive. — Les éléments qui le constituent offrent une très-grande analogie avec ceux de l'albumine du sang; c'est ce qui le rend si facile à digérer; comme tel il est très-nourrissant et convient, à tous égards, aux enfants, aux malades et aux convalescents, et il est reconnu comme le déjeuner préféré des hommes adonnés aux travaux intellectuels. — L'œuf est plus ou moins digestible, selon la manière dont il est cuit. Toutes sont bonnes sauf une seule qu'il l'est moins. — La moins favorable à la digestion c'est la cuisson poussée jusqu'au durci. Les œufs durs ont besoin d'acides pour être dissouts. Voilà pourquoi on les mange en salade; le vinaigre en facilite la digestion. Les personnes dont l'estomac est pauvre en sucs gastriques en sont incommodées, si ce précieux aliment durci par la cuisson n'est préalablement acidulé.

Aliment et boisson tout à la fois, le *lait* est une nourriture universelle d'une digestion facile essentiellement réparatrice. Il suffit seul à la formation du sang. Il en contient les principes constitutifs. Il est, comme on dit, l'aliment des aliments. Cependant, il varie dans sa digestibilité selon sa provenance. Les estomacs délicats s'accommodent assez difficilement du lait de vache et de brebis; le lait d'ânesse leur convient mieux. Les tempéraments épuisés, les convalescents allanguis par des maladies longues, et dont on a fatigué les organes digestifs doivent préférer le lait d'ânesse; c'est un moyen de réfection très-avantageux.

Le lait, à raison de son énorme consommation, est devenu l'objet de nombreuses falsifications. Nous renvoyons à cet égard aux pages 73 et 77. — Nous recommandons particulièrement aux familles le pèse-lait ou galactoscope.

**2. Nourriture végétale.** — Commençons par le *pain*, qui constitue la base de l'alimentation générale de la plupart des peuples.—Moins nutritif que la viande, parce qu'il contient moins de principes albumineux, le pain, malgré sa grande faculté réparatrice, peut conduire à toutes les conséquences fâcheuses d'une alimentation insuffisante. C'est un fait que tout le monde peut constater. Il se digère moins facilement que la viande, parce que le gluten qui forme son élément principal de nutrition se dissout aussi plus lentement dans les liquides digestifs; il tarde pareillement à s'associer à l'albumine du sang; cela tient à ce qu'il met plus de temps à se transformer en chair coulante, en sang. Il produit peu de fibrine, substance que nous avons dit se convertir en chair musculaire, et si propre à réparer puissamment les forces dépensées. Tel est le motif, et nous le répétons, qui fait que la fibre de gens livrés aux travaux agricoles, et qui vivent presque exclusivement de pain (souvent quel pain!), est plus lâche et plus molle que celle des ouvriers des villes, qui consomment plus de viande. — Le pain provenant de la farine de pur froment est le plus délicat et le plus nutritif. — Cet aliment n'échappe pas plus à la fraude que les autres. Voir les pages, 74, 75, et 112.

Néanmoins, quelle que soit la bonté du pain, il ne faut pas en faire un usage exclusif; qu'il soit composé de seigle ou de froment, les digestions engendrent des aigreurs et chargent à la longue tous les tissus de l'organisme de matières grasses. Telle est la raison pour laquelle on interdit dans une certaine mesure le pain aux personnes disposées à l'embonpoint, à l'hypertrophie du cœur, à l'exubérance du sang.

Les *légumes secs*, tels que les pois, les fèves, les lentilles, etc., sont sans doute moins nutritifs que le pain et que la viande, mais comme ils contiennent des principes qui entrent normalement dans la composition de nos tissus (le phosphore et le soufre), ils ont une vertu nutritive très-bien établie. S'ils ne remplacent pas la viande, le pauvre peut en tirer une alimentation presque suffisante. Pour en rendre la digestion plus facile, il faut les débarrasser de leur écorce, en les passant au tamis, après les avoir fait cuire dans l'eau de pluie. Sans cela, ils sont indigestes et flatulents.

Les *légumes verts*, tels que l'oseille, les épinards, la salade, l'asperge, etc., sont très-peu nutritifs. Leur rôle principal est, à raison des sels constitutifs qu'ils renferment, de faciliter la

digestion en aidant à la dissolution des matières albumineuses ingérées dans l'estomac, et inhérentes à la nature de nos aliments principaux ; c'est à cette circonstance, que les légumes verts doivent la propriété proverbiale de rafraîchir et d'alléger le sang. — Les épinards sont, dit-on, le balai de l'estomac.

Les *légumes tuberculeux*, en tête desquels il faut placer la pomme de terre, appartiennent aux aliments peu nourrissants. La pomme de terre est toutefois supérieure comme matière alimentaire aux légumes proprement dit; elle est en outre d'une digestion plus facile, et contient aussi plus de principes albumineux. Mais elle ne peut donner ce qu'elle n'a pas, elle ne peut donner aux muscles, ni fibrine, ni force par conséquent. Aussi ne s'étonne-t-on pas que les peuples qui ne vivent à proprement parler que de pommes de terre soient faibles et incapables d'efforts prolongés et sans énergie morale. — Mais si on lui associe le lait ou la viande, si on l'assaisonne avec le lard ou la graisse, elle devient un aliment parfait, par les qualités nutritives qu'elle a acquises. Elle est d'une grande et précieuse ressource pour les gens de la campagne et des villes qui ne peuvent faire mieux. Son introduction dans la culture et dans l'alimentation a été un véritable bienfait. — Les betteraves, les topinambours, etc. — sont moins riches en amidon, mais contiennent plus de sucre que la pomme de terre. A cet égard, ces tubercules ne sont pas à dédaigner comme aliments, pas plus que les carottes et les salsifis.

Nous ne mentionnerons ici certaines autres substances végétales, telles que : oignons, échalottes, ail, poireau, radis, raiforts, moutardes, piments, etc., que comme assaisonnements. — Animées d'une saveur et d'une odeur piquantes, que ces substances doivent à l'huile essentielle qui les distingue, elles aident la digestion et rendent ainsi plus assimilables des aliments qui sont, selon une expression vulgaire, lourds à l'estomac ; elles agissent à la manière des épices et des condiments.

La science des analyses, la chimie, a fait connaître les principes constitutifs des *fruits*. Elle n'a fait que confirmer leur propriété nutritive et rafraîchissante. Leur saveur dépend d'un ordre de choses non encore expliqué. Ils sont tous plus ou moins sucrés. — Leur faculté rafraîchissante tient aux acides qu'ils renferment, et chaque fruit a son acidité particulière. Chose particulière! l'acide qui leur est inhérent ne varie pas en intensité, que le fruit soit mûr ou vert. La proportion d'acide

reste la même, bien que sa qualité sucrée s'accroisse; c'est la seule maturité qui augmente la proportion de sucre. — La cuisson qui n'est qu'une maturité improvisée, produit en quelque sorte le même phénomène, seulement en tempérant l'amertume, elle développe un nouvel acide, qui sous forme de gelée, émousse les autres. Voilà la raison qui fait que les fruits cuits et les gelées préparées avec du sucre se digèrent mieux que les fruits crus, et sont particulièrement favorables aux estomacs délicats; enfin, voilà pourquoi, même après un repas très-copieux, les fruits mangés au dessert, loin d'être indigestes, favorisent une digestion laborieuse.

Voyez les pages 8 et 78 — relativement à l'altération des fruits.

3. **Des boissons.** — On a dit de tout temps que l'*eau* (plus loin, Ire part. p.76) était le meilleur des digestifs. C'est qu'en effet elle dissout facilement les substances alimentaires, non-seulement parce qu'elle est liquide, mais aussi parce qu'elle contient des sels qui vont au même but. Elle est donc indispensable à la digestion, et plus tard à la formation du sang. Elle donne, en outre, de la souplesse aux organes les plus actifs par l'humidité dont elle les abreuve, délaye les matières excrémentitielles et en facilite la sortie hors du corps, par les sueurs, les urines, etc. — Puisque l'eau est le plus actif dissolvant des aliments, et qu'elle hâte les fonctions digestives, il ne faut pas s'étonner si les buveurs d'eau sont de grands mangeurs et s'ils parviennent en général à une grande vieillesse.

C'est donc la boisson par excellence. Elle convient à tous les âges et à toutes les constitutions. C'est aussi la première et la meilleure des tisanes. Son emploi universel lui a valu le nom de *panacée*.

Pour qu'elle soit bonne et parfaitement digestible, l'eau doit être claire, limpide, légère, fraîche et inodore; elle doit contenir une certaine proportion d'air atmosphérique, car, c'est ce qui en fait la légèreté. Il faut qu'elle puisse dissoudre facilement le savon; si elle le dissout lentement et grossièrement, c'est qu'elle contient des sels dans une trop grande proportion. Cependant, ce n'est pas un défaut qu'elle n'en soit pas complétement exempte.

Si une eau destinée aux usages domestiques offre une certaine coloration, elle n'est pas pure : il y a lieu de croire qu'elle

contient en solution quelque substance étrangère. Si toutefois elle était légèrement nuancée en gris jaune, cela dénoterait la présence du fer; il n'y aurait pas là une raison suffisante pour la repousser. — On sait que les meilleures eaux semblent chaudes en hiver et froides en été. Cela prouve en faveur de leur température invariable, l'une de leurs bonnes conditions de salubrité.

Au cas que l'eau soit insalubre ou qu'elle le devienne, il faut la filtrer, et le meilleur filtre est une couche de charbon porphyrisé étendue sur une autre couche de sable fin; ce filtre est sûr et désinfectant.

Quant à la conduite des eaux dans les réservoirs, il faut préférer à tout les tuyaux en fer. Ces réservoirs devront aussi être confectionnés du même métal. S'ils venaient à s'oxyder, à se rouiller, ce qui arrive le plus souvent, cette oxydation n'aurait aucun mauvais effet sur l'eau, et son usage rien de compromettant pour la santé.

Sans avoir la prétention de réformer des habitudes qui ont l'autorité de la chose jugée, et qui ont pour elles la sanction des siècles; sans vouloir condamner dès lors des jouissances qui, pour le plus grand nombre, sont d'un prix inestimable, nous croyons pouvoir présenter quelques observations sur l'usage mal réglé des *boissons alcooliques*, sur le *vin*, la première en date. (Voir plus loin, aux pages 44, 47, 68, 69.)

Le vin, comme toutes les boissons qui sont le produit de la fermentation, telles que les *liqueurs spiritueuses*, le *cidre*, la *bière*, etc., a pour effet de porter sur le système nerveux une surexcitation qui, lorsqu'elle reste dans les bornes de la modération, ne peut que communiquer à l'organisme entier un sentiment de bien-être, indice certain d'un accroissement des forces de la vie. Hors de là, l'abus et la dégradation de la dignité humaine (p. 49).

L'usage bien réglé du vin est souhaitable pour tout le monde; car, après l'eau, il n'est pas de meilleure et de plus salutaire boisson. Elle est tonique et stimulante. On lui donne aussi une vertu nutritive : c'est une exagération. Mais il est certain que le vin, dans certains cas, restaure d'une manière très-manifeste et très-prompte en même temps. C'est pour cela qu'il est, de toutes les boissons spiritueuses, celle qui peut aider à l'alimentation insuffisante.

Tous les vins n'ont pas, au même degré, la double vertu tonique et stimulante; cette vertu varie selon la proportion d'alcool et des éléments constitutifs que l'analyse chimique découvre dans leur composition, qui, indépendamment de leur principe spiritueux, contient de l'eau en certaine quantité, du sucre indécomposable, du mucilage ou gomme, quelques acides et sels, et, pour les vins rouges, une matière colorante.

C'est à la présence d'alcool qu'il faut rapporter sa propriété stimulante et enivrante, et qui est d'autant plus prononcée que la proportion d'esprit est plus forte. Mais quant aux autres effets sur l'organisme, qui sont si divers, on ne peut en fournir une explication plausible. Ils sont subordonnés à des circonstances trop variables elles-mêmes pour pouvoir risquer un mot à ce sujet. Comment apprécier justement l'influence tirée de l'exposition, de la nature du sol et du climat, de la culture de la vigne, de la variété des cépages, de l'époque de la récolte du vin, du mélange des espèces, des procédés de la fermentation, de la conduite des vins une fois rendus dans les celliers, etc.? Tout ce qu'on peut affirmer en général, c'est que les vins rouges sont plus toniqes et les vins blancs plus excitants, et que c'est sur cette appréciation générale que l'usage doit être réglé.

Nous ferons ici une remarque toute particulière pour les vins rouges de Bordeaux, et l'homœopathie doit en tenir bon compte. Les vins de Médoc-Bordeaux sont toniques par excellence, et cette précieuse qualité leur est exclusivement acquise par la présence du *fer* (tartrate de fer) qui entre avec tous les autres éléments dans leur composition; ce principe essentiel, paraît ne pas exister dans les vins étrangers à cette localité. — Aussi ne s'étonne-t-on pas de l'antique et juste réputation qui leur a été dévolue par l'observation traditionnelle des médecins. — Elle recommande le vin de Bordeaux, notamment dans l'état de convalescence. C'est le vin de Bordeaux, et pas un autre vin.

Au point de vue hygiénique, le vin est avant tout, avons-nous dit, stimulant; il porte directement son action sur le système nerveux. Pris avec ménagement, il réchauffe, nourrit, entretient et relève les forces, excite le cerveau, active les facultés et les mouvements, fait cesser la fatigue et fait naître une sensation de bien-être qui bannit la crainte et la tristesse. — L'alcool, au contraire, et les eaux-de-vie, surtout les eaux-de-vie de grain, quel que soit d'ailleurs l'usage modéré qu'on en fasse, désorganisent lentement l'estomac, en épaississent les parois, et exer-

cent sur le cerveau et le système nerveux une influence meurtrière; les forces s'épuisent et perdent graduellement tout leur équilibre; de là le tremblement des mains, l'incertitude de la marche, et toutes les irrégularités de la sensibilité.

Si le vin et les spiritueux exercent de pareils effets dans l'économie animale, il est naturel que l'homœopathie s'étudie à ne pas les mettre en concurrence avec les remèdes qu'elle prescrit dans le traitement des maladies. Elle ne peut vouloir mettre en opposition deux substances qui se neutraliseraient, ou plutôt dans laquelle succomberait l'action médicamenteuse, l'isolement d'un remède quelconque étant la condition rigoureuse de son effet curateur.

Toutefois, du moment que l'usage du vin est devenu un besoin de la vie par suite d'une longue habitude, il peut être toléré et conservé au malade; mais alors il sera mitigé par l'eau. Hors ce cas, il entravera toujours la guérison, et le plus souvent la rendra impossible.

En considération de ce qui précède, le vin, par la vertu tonique et excitante qui lui est propre, sera recommandé aux santés faibles et délicates, aux tempéraments froids et qui manquent d'énergie, aux gens dont le système nerveux est allangui et épuisé par le travail, par l'emploi continuel des forces musculaires; aux enfants scrofuleux, aux femmes lymphatiques et à fibres molles. Ce ne sera jamais qu'exceptionnellement qu'il sera prescrit dans sa pureté. Pour l'ordinaire boisson, il sera coupé avec beaucoup d'eau. — Mais cependant, lorsqu'on a une forte et plantureuse organisation, il faut en faire un usage très-modéré. Ce serait assez d'en prendre une fois par jour, dans un seul repas. Si l'on en exagère l'usage, ce ne sera pas sans danger pour l'avenir. Tant qu'on est dans la force du tempérament, cela est bien, on le supporte facilement, on double ses forces et sa vie. Mais qu'on sache bien qu'arrivé à un certain âge, le passé porte ses fruits : on se trouve en face de la goutte, des hémorrhoïdes, de l'apoplexie ou d'un état d'hydropisie par affection du cœur.

Si le vin naturel a ses dangers dans l'abus, que penser de la gravité des accidents qui peuvent être la suite de l'usage du vin frelaté? (Voyez p. 68.) — Ceci est une question moins du ressort de l'hygiène que de la police médicale.

Un des dérivés du vin le plus employé, et qui a son impor-

tance comme boisson mélangée, c'est le *vinaigre*. C'est un des dissolvants des corps gras et albumineux. C'est à ce titre qu'on s'en sert pour diminuer l'embonpoint; mais si la recette a son avantage, combien en sont déplorables les résultats !

Le vinaigre attendrit les viandes et rend la digestion des salades facile. — Mêlé à l'eau, il fait une boisson rafraîchissante qui aide à la dissolution des aliments en les liquéfiant. — Attendu qu'il détruit le caséum du lait, il doit être interdit aux nourrices.

Comme toutes les substances alimentaires, il est plus ou moins souvent falsifié par l'acide sulfurique. (Voir plus bas, p. 72.) Il se comporte, ici, comme un véritable poison (p. 104), mais agit avec lenteur.

Le *café* et le *thé* ont, à titre de boisson, une action excitante bien marquée sur le système nerveux; mais l'excitation du café semble agir plus particulièrement sur le cœur et porter à l'expansion de la joie, et celle du thé sur le cerveau et sur le centre épigastrique, il paraît disposer spécialement à la méditation et à l'hyponcondrie.

Et si tous deux précipitent la digestion et activent la circulation du sang, s'ils stimulent l'activité de la pensée, ce n'est que pour donner plus de vivacité à la vie, c'est-à-dire pour en étendre et multiplier les rapports avec notre milieu, et toujours par le développement des aptitudes de sensibilité.

Ainsi que nous l'avons constaté, les matières alimentaires fortement et essentiellement nutritives sont réparatrices de notre propre substance corporelle; elles réparent notre sang, notre chair, nos os, tous nos organes. Mais ce qu'elles ne font pas, bien qu'elles y contribuent, c'est d'entretenir l'excitabilité du système nerveux, c'est d'agrandir sa sphère d'activité. Ce rôle appartient aux boissons particulièrement stimulantes ; c'est ce que nous venons de voir en parlant du vin, des boissons spiritueuses, du thé, du café, etc.

Par cette simple remarque, nous avons voulu signaler l'heureuse combinaison qu'il y aurait à faire au sujet de tout ce qui sert à l'entretien et à la perpétuité de la vie. — Il faudrait pousser au développement organique par l'alimentation, au développement de la sensibilité par l'emploi étudié des agents d'excitation inhérents aux boissons stimulantes. Mais ceci est moins le fait du régime dont nous allons exposer quelques principes, — que de l'éducation, dont il nous restera à faire l'esquisse. — Ajoutons encore cette réflexion : en consi-

dérant l'homme dans ses rapports avec l'atmosphère, nous voyons un être passif, obligé de subir la conséquence de sa position avec l'impossibilité de s'y soustraire ; car on ne se soustrait pas aux conditions de la vie même. Sa volonté peut un peu les modifier; voilà tout. — Mais considéré comme être actif et libre, sa volonté peut presque tout à l'égard des matériaux de son alimentation ; il peut choisir, transformer ses aliments et ses boissons ; il le peut, selon ses besoins et ses caprices, hors toutefois les cas exceptionnels, tels que la disette ou la pauvreté, qui sont une nécessité permanente de privations. Il faut subir sa loi.

Le *régime* étant un acte volontaire de l'homme, c'est à l'homme à lui donner une bonne et salutaire direction. A défaut de l'instinct obscurci par la pratique empirique de la vie, il s'adressera à l'expérience, qui s'éclaire de l'observation et de la science.

4. Le **régime,** c'est comme le redressement des lois déviées de l'instinct conservateur ; c'est comme le défaut de lumières naturelles dans la voie normale de la vie. — L'homme ne subit pas la nécessité des choses nées de l'état social, sans qu'il ne se sente et ne se croie modifié dans son organisation et dans ses aptitudes. Ses besoins purs sont faussés, et ce qui lui semblait d'instinct le mieux indiqué est mis à l'écart. Le jugement, altéré par des appétits factices ou dénaturés, hésite sur l'adoption et l'emploi de ce qu'il y a de plus salutaire, et la préférence est donnée à ce qui satisfait le plus la sensualité : l'intempérance en est la conséquence la plus ordinaire ; et l'*intempérance* en tout, c'est-à-dire l'abus dans la satisfaction de nos besoins, après avoir exalté la sensibilité générale et la sensibilité relative à chaque fonction, amène le dégoût de toutes choses, avec l'affaiblissement graduel de l'organisme. On est blasé ; et l'on ne peut sortir momentanément de l'insensibilité physique et morale où l'on est tombé que par des excès qui finissent par nous ôter la faculté de jouir.

Celui donc qui ne sait pas être tempérant ne saurait avoir le goût du vrai plaisir. — Le régime, qui n'est que l'étude raisonnée de ce qui convient à l'entretien de la santé, peut seul nous réintégrer dans les conditions normales de la vie, lorsque nous nous en sommes écartés.

Le régime, comme il doit s'entendre, considère non-seulement

l'abus dans l'alimentation, mais aussi l'abus dans tout ce qui compromet la santé par la surexcitation du système nerveux, comme l'abus dans la jouissance des sens, dans les plaisirs charnels, dans le repos sans nécessité, dans les passions. Le régime est presque un code de morale en action; sa première règle est la tempérance, car qui ne sait pas être tempérant est près d'être malade.

On ne peut point déterminer à l'avance la quantité d'aliments nécessaire; elle sera basée sur la déperdition de forces occasionnée par la fatigue ou par l'excès de travail intellectuel, ou encore par la perte ou la prodigalité d'une humeur précieuse à l'existence, comme le sang ou le fluide de procréation; elle sera basée aussi sur l'accroissement naturel de l'enfance. En général, il faut à l'enfance et au jeune homme une alimentation plus abondante qu'à l'âge mûr et à la vieillesse, à celui qui perd beaucoup qu'à celui qui perd peu. De là vient que les enfants, les jeunes gens et les hommes de peine supportent difficilement l'abstinence; et si l'on mange beaucoup plus en hiver qu'en toute autre saison, c'est que la perte de forces est aussi plus considérable.

Une seconde règle est de ne jamais prendre des aliments sans avoir éprouvé le besoin de manger, sans avoir faim. Les heures de repas seront combinées de manière à ce que toute digestion soit accomplie avant de soumettre l'estomac à une nouvelle. La locution proverbiale « l'appétit vient en mangeant » ne peut avoir qu'une application restreinte. Qu'on s'en méfie; elle porte à l'abus et à la maladie. — Au lieu de manger sans faim, on se trouvera mieux de faire de grandes libations d'eau fraîche; car forcer l'appétit par des assaisonnements, c'est d'autant plus dangereux qu'ils flattent plus agréablement le goût et l'odorat.

Ainsi, peu ou point d'apprêts dans les aliments; qu'ils soient préparés simplement : ce sont les seuls salutaires. Les mets exquis ruinent les meilleures santés, les tempéraments les plus forts. S'il y a nécessité, qu'on y satisfasse, mais avec une sage réserve. Dans ce cas, préférez les condiments de haut goût, employés sobrement; ils peuvent convenir aux personnes dont la fibre est lâche, molle, aux constitutions lymphatiques.

Ceux qui demandent ou exigent des aliments épicés, dans un but de sensualité, seront peu touchés de nos conseils; mais qu'ils soient avertis, ils tomberont dans une série de digestions mal faites, et de là dans les amers, les stomachiques, c'est-à-dire dans la perte de la faculté de digérer les mets les plus

simples. Cependant on leur donnera un dernier et suprême conseil : c'est de s'adresser directement à l'homœopathie. S'ils prennent une autre voie, ils arriveront à l'incurabilité, et rien ne pourrait alors les relever de leurs cruels mécomptes.

Il est encore d'une certaine importance de fixer les heures des repas : on conçoit que cette importance est relative; elle ne doit guère concerner que ceux dont la digestion n'est ni franche ni vigoureuse. — La régularité des repas est donc chose nécessaire; il ne faut pas en dévier ; elle est essentielle pour les enfants surtout. Répétons-le : une digestion commencée doit être terminée avant de soumettre l'estomac à une seconde. L'origine des vers chez les enfants tient à une série de fausses ou d'incomplètes digestions. Il n'y a pas de cause plus fréquente que celle-là.

Cette attention portée aux heures des repas est sérieuse; et ce qui devrait être la règle devient l'exception. — Nous avons, en effet, tellement mis le désaccord dans les activités vitales, qu'on est enclin à se demander souvent si la sévérité du régime que nous recommandons n'est pas une exagération, et si réellement la nature ne peut se suffire à elle-même.

Au surplus, il est certain que le régime peut et doit varier selon plus d'une circonstance. Il sera conforme aux constitutions robustes ou débiles, selon que l'on se livre à des travaux corporels excessifs ou à des travaux sédentaires; selon que la vie que l'on mène est sensuelle ou dure ; selon les saisons et les climats. Nous avons dit aussi que le régime devait être selon les âges et selon les époques critiques de la vie : la dentition, la puberté, la virilité, l'âge critique des femmes, la vieillesse. Les considérations générales, que nous n'avons fait qu'indiquer, sur les fonctions de la vie et les attributions de la sensibilité, doivent servir à éclairer cet ordre de circonstances, et à faire apprécier la solidarité qui existe entre les divers attributs de l'économie animale.

Il est une règle plus générale que toutes les autres, c'est qu'il faut que la nourriture soit appropriée aux besoins et à la nature des pertes que nous éprouvons. A l'ouvrier, à l'homme de peine, la chair du bœuf et du mouton, avec force légumineux ; aux personnes sédentaires et oisives, des viandes blanches et des légumes frais, et force laitage ; aux gens d'études, la viande des jeunes animaux; aux esprits méditatifs, des aliments phosphorés (page 44), les cervelles, le poisson, les œufs, des fruits, et un peu de vin délicat.

La boisson, dans le régime, est aussi à considérer. Quelques lignes peuvent suffire :

On sait déjà que l'eau est le meilleur des dissolvants des aliments soumis à l'action de l'estomac, au travail de la digestion ; elle devra donc être la première des boissons, sinon l'unique. Tant que cela se pourra, on devra lui donner la préférence sur les autres boissons, soit bière ou cidre, et même sur le vin. La première condition de l'eau, est d'être claire, fraîche et inodore. — Si elle n'est pas irréprochable, si la source où elle est puisée n'est pas pure, si on ne sait la purifier, il est bon alors de la mélanger avec quelques principes alcooliques ou acides, le vin avant tout. Comme elle est presque indispensable à l'élaboration digestive des aliments, il y a nécessité à la rendre potable et praticable.

Dans aucune circonstance l'eau n'est plus utile que dans ces laborieuses digestions qui suivent ces grands et longs repas, où l'on consomme tant de mets divers, tant de boissons alcooliques. Ces véritables empoisonnements raffinés, où la sensualité le dispute à la gloutonnerie, seront traités par les antidotes, et le meilleur de tous, c'est encore l'eau, l'eau sucrée : on y est porté d'instinct. (Plus bas, page 30.)

Quoiqu'on dise de l'habitude, qu'elle est une seconde nature, nous n'admettons pas ici sans restriction cette façon de parler, qui est bien plutôt usitée pour couvrir ou pallier un penchant sensuel que pour être l'expression d'une sérieuse observation. Oui, l'habitude est une seconde nature tant qu'elle est prise en vue de satisfaire des besoins naturels ; mais si elle tend à faire contracter des nécessités contraires à tout développement normal, à toute aptitude qui n'est pas indiquée par une disposition organique quelconque, cette seconde nature, loin d'être favorable, est nuisible ; elle agit en opposition à la régularité des activités vitales. Elle est une distraction permanente des forces, faite au détriment de l'ensemble et au seul profit d'une tendance particulière. Elle se fait par des efforts lents et successifs, sans trouble appréciable d'abord, mais elle finit plus tard par rompre l'équilibre des fonctions. C'est encore le même thème, le système nerveux poussé à la surexcitation. — Ainsi, qu'un homme dépende durant plusieurs années d'une habitude qui l'oblige à mettre en jeu sa puissance musculaire, il verra, s'il s'agit d'un danseur, ses muscles prendre un grand et prodigieux développement, tandis qu'il perdra de ses facultés intellectuelles. La pauvreté d'esprit

du danseur est proverbiale. Et cet autre, après avoir toujours abusé du droit de manger et de boire copieusement et sensuellement, perd ses facultés digestives; et les forces générales, distraites au profit du ventre, sont de jour en jour en moins pour la locomotion. Les gros mangeurs sont rarement de grands marcheurs.

On ne se fera donc jamais une règle de manger toujours les mêmes aliments. Des personnes ont l'habitude de prendre imperturbablement soit du chocolat, soit du thé, soit des œufs, soit du café au lait à déjeuner. On ne peut approuver une pareille régularité. Il faut que l'estomac se familiarise à la diversité des mets, à la diversité des boissons, et même à la diversité des heures, quoique en général les heures de repas doivent être fixées et respectées.

Lorsque la soif est vivement sollicitée par une marche forcée ou par un violent exercice quelconque, qui met le corps en transpiration, ou que l'on entre facilement en sueur, comme en été, il ne faudra pas toujours se laisser aller au désir de se *rafraîchir* avec des boissons aqueuses et froides, et surtout acidulées. Ce serait manquer aux règles de la prudence. Que de personnes sont prises de coliques, après avoir avalé avec avidité une limonade ou une glace, lorsqu'elles étaient en pleine transpiration! En temps épidémique, on a vu le choléra sévir mortellement à la suite de boissons frappées de glace, alors même que la température du corps n'avait rien d'exagéré. — Le principe homœopathique doit nous éclairer en hygiène, comme il nous éclaire dans le traitement des maladies : c'est à lui qu'il convient de rapporter la pratique vulgaire de donner un breuvage de son un peu chaud aux chevaux qui viennent de fournir une longue course. — On connaît cette chemise du capucin, que l'on prend lorsqu'on est exténué de soif, de chaud et de fatigue; elle consiste, chacun le sait, à boire du bouillon chaud, auquel on ajoute une égale quantité de vin pur. On veut par là soutenir la chaleur de la peau, et éviter le refroidissement qui en résulterait, si la sueur venait à s'arrêter brusquement. — En été, donc, quand on a chaud et soif, il faudra, généralement parlant, s'abstenir de boire froid, et de boissons aqueuses à longs traits. La boisson, si on veut la prendre fraîche, devra être animée, soit avec du vin, soit avec quelques gouttes d'eau-de-vie ou de rhum, etc.

En hiver, on prendra le contre-pied. On croit en général

qu'un des moyens de supporter le froid de la saison est de se couvrir beaucoup, de boire chaud, et d'user de boissons alcooliques. On cède là à une habitude purement empirique. Loin de répondre au but que l'on se propose, elle ne fait que prédisposer davantage aux refroidissements, aux rhumes, aux affections catarrhales, maladies si fréquentes dans cette saison. Il faut réformer cette habitude, aussi bien que les précautions irrationnelles dont on s'entoure. — Ainsi, au lieu de faire usage de boissons spiritueuses, excitantes et chaudes, on fera justement de boire habituellement froid, et de l'eau pure. On comprend que la réaction vitale qui suit cette pratique est autrement efficace pour lutter contre le froid que la chaleur artificielle dont on a le soin de s'entourer. (Voyez, plus loin, pages 22, 72, 24, 27, 40, 47, 43.)

Que dire des restrictions imposées par des rites religieux à l'alimentation trop animalisée, pendant certaines périodes de l'année, comme les jours de maigre de la semaine, le jeûne aux Quatre-Temps et pendant la quarantaine de carême, sinon qu'au point de vue purement hygiénique, c'est une mesure disciplinaire appliquée à la force vitale? Peut-être a-t-on pensé qu'il y a des circonstances dans la vie physiologique où il est nécessaire de refréner l'activité vitale, qui peut, au printemps ou à l'âge de puberté, faire des écarts si elle est exagérée par une nourriture trop forte. Le système nerveux, surexcité par la crise de quinze ans ou par le retour du printemps, qui est pour nos climats l'époque de la recrudescence de la vie universelle, pourrait s'impressionner de manière à troubler la régularité des fonctions, d'où sortirait l'état de maladie, s'il n'était retenu par une certaine abstinence. La force vitale, dans nos organisations entachées de quelque vice héréditaire ou de quelque inégalité native, tend à se porter en excès sur la partie la plus excitable. Elle a besoin d'être retenue ; on remplace l'alimentation animalisée par la nourriture végétale, et même par le jeûne. Dans certains monastères, on allait jusqu'à la saignée. C'était là ce qu'on appelait *diminuer le moine*. — Mais l'homœopathie a d'autres voies. Pour elle, la force vitale doit être entretenue, et non réduite. Elle dispose d'agents qui ont la puissance de l'équilibrer, d'en régulariser l'activité. Elle ne saurait donc admettte qu'il puisse y avoir surabondance de force vitale.

Nous passerons sous silence ce qu'il y aurait à dire en matière

d'hygiène, au sujet des fluides *sécrétés* et *excrétés*, tels que le lait, les sueurs, les urines, les sérosités, les mucosités, etc., dont la perte excessive, dans certaines circonstances, occasionne une soustraction notable de forces (pages 31 et 32); mais nous ne ferons pas de même quant à la *sécrétion*, qui donne le suc prolifique. Nous en dirons un mot.

Les organes destinés à la propagation de l'espèce humaine n'ont, à l'égard de leurs fonctions, qu'une existence temporaire. L'homme et la femme ne sont complets qu'entre l'âge de puberté et l'âge de retour. Entre ces deux époques est l'âge de la puissance, âge où l'homme et la femme sont en pleine possession de l'existence. La vie coulant à plein bord, ils peuvent la déverser sans porter atteinte à leur force individuelle. Avant et après cette époque, il y a abus.

Le réveil des organes génitaux se fait par une révolution qui marque l'âge pubère. C'est le moment où l'organisme jouissant de son intégralité, soit dans ses appareils de nutrition, soit dans les organes des sens, se complète par l'aptitude dont n'était pas encore doté le système sexuel.

Le sentiment de bien-être qu'on éprouve, lorsqu'on jouit d'une santé régulière, résume les plaisirs plus ou moins vifs qui appartiennent en particulier à chaque besoin satisfait. Il n'est pas une nécessité, il n'est pas une fonction qui ne s'accompagne, naturellement exécutée, d'une certaine volupté. Voilà pourquoi nous sommes si avides de la vie, malgré nos misères.

Mais ce qui devrait faire notre bonheur par l'usage, fait notre malheur par l'abus. Nous anticipons même sur le temps, dans les joies qui nous sont promises, tant est puissant pour nous l'attrait du plaisir. Nos mœurs efféminées, notre vie sensuelle, semblables dans leurs effets à une serre chaude, donnent aux enfants une précocité effrayante. Les fruits qui mûrissent promptement ne sont pas de garde. — La grande sensibilité dont ils sont doués les porte souvent, malgré eux, à des pratiques dont malheureusement ils ne comprennent pas d'abord les terribles conséquences. — Il faut dans ce cas beaucoup de surveillance et une extrême sévérité. Le système nerveux, ce levier de la vie, tourmenté par les secousses convulsives qui lui sont imprimées, perd son équilibre, et met en péril la santé et la vie. Les enfants, les adolescents, qui promettaient une belle santé et d'heureuses dispositions, sont arrêtés dans leur croissance et dans leurs aptitudes : on en a vu devenir rachitiques,

idiots, épileptiques. On doit se hâter de corriger, d'arrêter ces horribles penchants, par un régime rigoureux dans les habitudes de la vie, dans la nourriture, dans les boissons, dans l'exercice, le repos et le sommeil. Quelques médicaments, administrés avec intelligence et à propos, peuvent venir efficacement en aide au régime (page 32).

Une des causes particulières et assez fréquentes, qui poussent les enfants et même les adultes à ces manœuvres ruineuses, c'est l'affection vermineuse; et il n'est pas sans exemple que des vers ascarides, réfugiés dans le voisinage des organes sexuels, n'aient provoqué, notamment chez les femmes, des désirs furieux, insatiables, par le prurit qu'ils entretiennent d'une manière permanente (page 384). On ne saurait donc appeler trop l'attention sur la recherche des causes.

Mais les atteintes portées aux forces radicales, par les ébranlements du système nerveux, ne sont jamais aussi graves et aussi profondes que lorsque le suc vital se sécrète pleinement, et qu'il est rejeté avec prodigalité.

Les pertes solitaires, fréquemment provoquées, sont très-énervantes, à un âge surtout où le tempérament n'est pas encore entièrement constitué. Ce vice amène quelquefois à sa suite une faiblesse locale, qui rend impropre au mariage, en annulant les facultés viriles. La déperdition est passive; il survient dans ce cas chez l'homme une inaptitude dans l'acte générateur qui finit par allanguir et perdre l'intelligence; et ce résultat arrive d'autant plus sûrement, que le cerveau n'est pas encore tout à fait formé comme organe et comme puissance.

Mais si, mieux inspiré par l'instinct ou plus osé; si, plus sûr de ses forces et plus en situation de les réparer par une alimentation abondante, l'homme établit les rapports naturels, alors commence pour lui une vie dans laquelle les passions prennent la plus grande part; en s'y laissant aller sans frein et sans mesure, il aboutit fatalement à une série de souffrances qui n'ont souvent pour terme qu'une mort désespérée et toujours anticipée. Si ceux qui abusent avec une sorte de frénésie savaient tout ce qu'ils perdent de forces, lorsqu'ils vont au delà d'une satisfaction permise, ils ne seraient pas aussi prodigues de leur santé ; ils modéreraient leurs passions, s'ils pouvaient être convaincus de ce fait, que deux ou trois livres de sang perdu affaiblissent moins qu'une perte minime (une once) de suc prolifiqué.—Aujourd'hui plus qu'autrefois, on est frappé d'é-

tonnement quand on songe au grand nombre d'affections dépendantes du système nerveux. On n'avait jamais remarqué, comme depuis quelques années, tant de maladies connues sous le nom de ramollissement du cerveau et de la moelle épinière. On rencontre, en effet, assez fréquemment des hommes mûrs et même des jeunes hommes qui ont une marche incertaine et chancelante; ils sentent à peine le sol qu'ils foulent; ils posent les pieds sur un parquet cotonneux, sur un pavé qui remue; leurs mains fourmillent et sont incapables de bien distinguer la qualité des corps; leur goût s'émousse, leur vue s'affaiblit; un rien les impatiente et les irrite, comme un rien les attendrit; ils sont atteints de myélite : ils finiront, soyez-en sûr, par la paralysie. Si, en en recherchant la cause, ils veulent être sincères, ils la trouveront dans l'abus dont il est question. Quel remède à cet égarement? La raison, quand l'homme voudra l'entendre.

Le mouvement est l'essence de la vie; le mouvement est en nous et malgré nous. — Les fonctions ne sont qu'une manière d'être du mouvement: la respiration, la circulation, la nutrition ne s'arrêtent jamais; et leur activité, toute centralisante et permanente qu'elle est, centraliserait la vie entière, s'il n'existait pas d'autres forces qui agissent en sens opposé. Cela serait sans doute, si le système nerveux qui sert à établir nos relations avec le monde extérieur n'était servi par des organes qui ont aussi la faculté du mouvement: la puissance musculaire, la vue, l'ouïe, la pensée. Avec les muscles, nous parcourons l'espace; avec la vue, nous mesurons l'étendue; avec l'ouïe, nous saisissons le son; avec la pensée, nous nous approprions tout ce qui convient à notre nature. Ces diverses activités sont la manifestation du mouvement qui décentralise et qui vient en distraction du mouvement interne.

Le *repos* est nécessaire après l'agitation de l'état de veille, de la journée; il est nécessaire à la réparation des forces qu'on a employées à la recherche des moyens d'existence; car, de près ou de loin, tel est l'emploi de notre temps à tous. — Le repos est donc utile, et il n'est jamais plus profitable que lorsqu'il est associé au *sommeil*. Mais le sommeil et le repos naturellement attrayants ne devraient jamais se prolonger au delà du temps qu'il faut à la réintégration de nos forces. — Pour cela, on évitera de dormir et de se reposer dans des conditions qui peuvent en faire une sensualité, un plaisir entraînant. Les couches trop douces, trop molles, et qui conservent trop la chaleur, ne doivent pas être

adoptées. En laissant dans une inaction trop prolongée les organes de vie de relation, en dormant plus qu'il ne faut, on ne fait que favoriser l'activité de fonctions perpétuelles qui s'exercent à l'intérieur. — Les personnes qui se reposent beaucoup, qui dorment hors de toute mesure, et qui sont largement repues, engraissent et s'hypertrophient le cœur, le foie, etc.

L'*exercice* proprement dit n'est que la vie en action. Il agit en contre-poids des forces centralisantes de l'organisme; il est la vie même; et celui qui sait multiplier ses mouvements, ses sensations par la vue et par l'ouïe, qui sait féconder sa pensée pour en tirer de nouveaux motifs d'action sur le monde extérieur, celui-là vit le plus et le plus largement. S'il agit beaucoup, il perd beaucoup aussi; il sent le besoin de réparer ses forces, et cette réparation même est la source pour lui des jouissances vraies de la vie; il jouit de la plénitude de la santé.

Mais, comme le repos, l'exercice a ses abus. C'est moins dans l'emploi des forces musculaires — que dans l'exercice des sens, que dans l'exercice de la pensée, que gît l'abus.

Exercer toutes ses facultés d'une manière exagérée et avec passion; demander aux excitants de toute sorte les moyens de servir le désir insatiable de vivre pour la sensualité; voir, entendre, toucher, goûter, sentir, désirer, vouloir, posséder dans le même moment et sans relâche, c'est l'activité de la vie dans toute sa plénitude, ou plutôt c'est le système nerveux fonctionnant à outrance, et marchant à son épuisement par l'irritabilité. Que faut-il d'années d'une pareille animation pour en arriver là? — L'irritabilité commence là où la sensation cesse d'être normale; elle marque le premier degré d'infirmité nerveuse: — on n'est plus *nerveux*; on est devenu *irritable*. Alors se dessine plus nettement cette inégalité des aptitudes vitales dont nous avons parlé, — qui n'est en définitive que le résultat d'une inégale surexcitabilité des organes, nous tenant en suspens sur l'abîme du mal, où nous tombons pour rien dans un moment donné. Lorsque la surexcitation est tendue et universelle, on peut sortir de la vie soudainement, ou par un épuisement subit de la force vitale, ou par une attaque d'apoplexie, ou par la rupture interne d'un gros vaisseau; et si la surexcitation est localisée par un travail désorganisateur, il se déclare une odyssée de douleurs, par où s'écoule lentement un reste de puissance nerveuse. Ainsi, après son exaltation longtemps soutenue, anéantissement brusque ou douloureux du système nerveux.

L'observation nous rend témoin d'un état opposé. L'exercice forcé par les travaux corporels, une vie de labeur, qui généralement est aussi une vie de privation, déprime le système nerveux ; il n'a jamais d'apogée : son épuisement commence avant d'avoir eu son plein d'activité. Voyez, dans les ateliers, les enfants; dans les champs, celui qui les cultive. — C'est, d'une part, l'arrêt de développement; de l'autre, l'atrophie de l'organisme par une dépense continue des forces, sans réparation suffisante.

Les maladies des *artisans*, les maladies *professionnelles*, qu'est-ce autre chose que la suite d'une concentration vitale sur un point, par le système nerveux, aggravée par des conditions ordinairement malsaines? Après une série de plusieurs années, l'aptitude à un travail donné s'est perfectionnée; l'ouvrier atteint la plénitude de son talent par la perfection acquise de l'organe. Mais cette perfection locale, devenue une source de satisfactions, un encouragement instinctif à vivre, ne s'est pas établie sans avoir porté un préjudice au reste ou à une partie de l'organisme. L'harmonie vitale a perdu son équilibre, et c'est là le mal. Il n'y a pas pu y avoir accroissement fonctionnel d'une part, sans qu'il y ait eu décroissance de l'autre.

La vie contemplative des couvents, et la vie méditative des hommes de lettres et des savants, amènent un résultat analogue. Dans l'un et l'autre cas, il y a dépression de la sensibilité générale au profit de la culture, de l'exaltation des facultés de l'esprit ou du sentiment, ou plutôt il y a affluence de toute l'activité nerveuse sur un point donné. On vit par l'esprit, on vit par le sentiment : le reste vit comme il peut. Les organes des fonctions assimilatrices languissent, et les organes des fonctions de la reproduction de l'espèce perdent toute aptitude, si même ils ne sont pas laissés en oubli, comme chez ceux ou celles qui vivent dans une continence complète. Chez les religieuses, que de maladies qui ne s'observent pas dans le monde, où l'on vit de toute son organisation !

La puissance vitale est une force qui a et son théâtre d'action et ses limites ; mais il faut qu'elle agisse dans ses limites. S'il est mis gêne ou obstacle à son activité, et que ce soit partiellement ou universellement, elle fera effort à les surmonter, parce qu'elle doit toujours agir avec la régularité et l'harmonie qui sont dans son essence.

*L'exercice*, considéré hygiéniquement, est, comme on le voit,

inséparable d'une bonne santé; il est absolument nécessaire: on ne devra jamais cesser d'en faire, soit qu'il ait lieu comme une obligation du travail, soit qu'il ait lieu par pure distraction ou par oisiveté. — Que de gens meurent en peu de temps, pour avoir quitté brusquement une vie active pour une vie de repos! Quelle fatale parole que celle-ci : J'ai assez travaillé; il faut que je me repose! Le repos, c'est la mort.

On conçoit la portée et l'importance de la *gymnastique* pour les enfants et les écoliers. Je n'ai pas une réflexion à ajouter.

Les tempéraments nettement accusés, nous l'avons dit, sont presque des infirmités; les prédispositions maladives, les santés délicates, qui annoncent une souffrance latente d'un ou de plusieurs organes, réclament un emploi étudié et raisonné de l'exercice. — Il faut qu'il redresse l'organisme dévié avec tendance prononcée vers un ordre de maladie.—L'exercice, selon les principes de Ling, ne peut recevoir ici qu'une très-heureuse application. Il nous apprend, dit le docteur Mure, à saisir les propriétés infinitésimales de nos mouvements divers, et à modifier heureusement notre santé par des exercices ingénieusement combinés; il nous apprend à éveiller la réaction vitale au dedans de nous. — C'est de la prophylaxie au premier chef. C'est rentrer dans les indications pures de la nature, qui veut l'emploi synergique de nos organes et de nos forces.

En continuant à marcher dans cet ordre d'idées, on trouve sous ses pas une réforme importante à faire, mais qui sera difficile à obtenir; elle est dans nos mœurs une convenance sociale : c'est de réformer l'habitude vicieuse qu'on a contractée, d'exercer une partie du corps au détriment de l'autre. On voit mieux d'un œil que de l'autre; on entend mieux d'une oreille que de l'autre; l'action musculaire est plus assurée à droite qu'à gauche, etc. D'où vient cela; de l'habitude? Et qui sait si les paralysies partielles unilatérales, ou hémiplégies, si les déviations de la taille, ne dépendent pas beaucoup de cette déférence que l'on a pour un côté?—Francklin, dans la *Pétition de la main gauche*, fait ressortir avec le bon sens qui lui est propre, les inconvénients attachés à cette préférence donnée au côté droit sur le côté gauche. Car, indépendamment de l'inégale distribution des forces, qui entraîne une faiblesse relative du côté opposé, il reste à savoir si les impressions qui arrivent au centre commun, à la conscience, par les sens et l'exercice des facultés, ne sont pas de nature à porter atteinte aux opérations de l'es-

prit, à la rectitude du jugement. Et pourquoi a-t-on l'esprit faux ? Voir ronde une tour qui est carrée, à une distance ordinaire, c'est avoir la vue courte; croire qu'elle penche à gauche ou à droite, lorsqu'elle est régulièrement droite, c'est peut-être avoir les yeux d'une inégale force. Ceci est matière à réflexion; la logique ne saurait y perdre.

L'exercice régulier de nos organes, ou l'emploi synergique de nos forces, n'est que l'augmentation et le perfectionnement de nos sens et de nos aptitudes. C'est la marche graduelle vers la beauté physique et morale : c'est-à-dire, l'harmonie des sens et du corps, d'une part; de l'autre, l'harmonie de l'esprit et du sentiment.

La culture de l'intelligence n'est que l'*exercice* du cerveau, appliqué à la recherche et à la connaissance de choses utiles et belles, reversibles au bonheur de l'humanité.

Quelle étrangeté, cependant ! L'homme manque toujours le but qu'il se propose; oui, c'est moins aux imperfections de sa nature physique qu'à la mauvaise direction donnée à sa nature intellectuelle et morale, qu'il doit rapporter la plus grande part des maux qui l'affligent. Et l'acte phénoménal qui lui prête quelque chose de divin, de surnaturel, et qui devrait l'éclairer dans la voie des ténèbres, l'intelligence, seul instrument qui puisse lui servir à le faire lutter avec avantage contre les éléments du mal physique, l'intelligence devient la source de ses plus grandes et de ses plus longues misères, et cela par la fausse impulsion donnée à ses aptitudes. — Le cerveau, masse nerveuse et centre des opérations intellectuelles, mal sollicité par les impressions, qui lui viennent plus des désirs des sens que des incitations organiques inhérentes à la loi du plaisir vital, domine, par son influence, toute l'économie vivante. Elle se soumet à ce dominateur, soit qu'elle agisse conformément au bien-être pur de l'individu, soit qu'elle agisse en vertu d'une appétence toute sensuelle, chose ordinaire dans l'état de civilisation.

Un corps pénétré de toute part d'une sensibilité *sensuelle*, qu'un rien fait jouir, qu'un rien fait souffrir, a besoin d'être surveillé. Il consent à ne pas souffrir, mais il ne veut pas renoncer à la sensation du plaisir. L'intelligence, tenue dans l'incertitude par la raison, cède et finit par devenir complice; convaincue que la sensualité est un mal, elle n'en vient pas moins à exagérer les besoins naturels; elle en provoque de nouveaux,

en donnant les moyens de les satisfaire. Mais comme les désirs contentés sont toujours plus impérieux, le pouvoir de satisfaction ne peut les suivre; il a ses bornes, si les désirs n'en ont pas. L'esprit, affaibli, s'irrite, et l'homme se trouve entraîné, avec le délire des idées, dans le délire des passions; il perd toute moralité; et la nécessité croissante de donner satisfaction à des besoins factices produit les maladies de l'esprit, les aliénations mentales. C'est là le lot des heureux de ce monde, qui entendent si bien, disent-ils, l'art de vivre confortablement. — Mais voici le contraste : l'imbécillité, l'atrophie de l'intelligence, amenée par l'épuisement graduel des forces physiques, est la part de cette masse de travailleurs qui semblent délaissés par la civilisation. C'est ici l'abrutissement presque primitif de l'espèce humaine. La matière a absorbé l'esprit; l'emploi perpétuel de la puissance musculaire a empêché la manifestation de la puissance intellectuelle.

Au point de vue de l'hygiène pure, l'excès dans l'exercice du cerveau par surexcitation ou par la méditation prolongée; le défaut d'exercice par paresse ou par négligence, sont également dommageables pour la santé. Tout se réduit encore ici et toujours, à faire une juste et impartiale répartition des forces.

Quelque grande et souveraine que soit l'intelligence sur le monde extérieur, qu'elle exploite au profit de besoins vrais ou faux de la vie, l'intelligence, qui marque son apogée par le règne de la raison, n'en est pas moins subordonnée aux nécessités de l'organisme; car, en définitive, elle est un instrument au service de la perpétuité du phénomène vital. Vivre est la suprême nécessité.

*Plutôt souffrir que mourir,*
Est la devise des hommes.
(La Fontaine.)

Les *passions*, comme la pensée, comme les idées, sont un fait immatériel. Elles partent des appétits conservateurs, comme l'intelligence part de la sensation perçue par le cerveau. Dans l'un et l'autre cas, il ne faut voir là que des phénomènes médiats.

Limitées dans l'expression d'un simple besoin à satisfaire, elles ne doivent pas se confondre avec les appétits qui leur servent d'origine. Ce n'est que lorsque ceux-ci ne peuvent recevoir la satisfaction qui leur est due que les passions naissent et fleurissent de cette situation impérieuse. C'est alors qu'énergiques

comme des forces libres, elles font une sorte d'appel à la puissance intellectuelle, qui intervient avec ses moyens d'action, pour l'assouvissement des besoins en souffrance. Comme leur activité est proportionnelle au degré du plaisir qui doit en résulter, il s'ensuit que les natures sensuelles et fortes sont aussi les plus passionnées.

A proprement parler, il n'y a pas de passions chez les êtres inférieurs à l'homme; il n'y a que des appétits, qui, dans certaines circonstances, peuvent nous donner l'idée que l'on peut se faire de ces transports élevés de la vitalité. — A ce point de vue, les passions ne sont pas primitives, mais bien acquises par la pratique sensuelle de la vie, c'est-à-dire par le développement progressif des appétits, qui ne sont pas régulièrement satisfaits. Quand on voit, au sein du corps social, des nécessités et des goûts nouveaux et purement accessoires éclore par un accord de l'instinct et de la volonté, on doit admettre que les passions peuvent être une conséquence immédiate et comme une émanation colorée de l'amour de soi, de la vie, et qu'elles naissent et germent des appétits déterminés organiquement; et, bien qu'elles soient dégagées de la matière, elles n'en restent pas moins inhérentes à des conditions toutes vitales. C'est même leur immatérialité qui fait qu'elles sont la manifestation spontanée et sereine de l'existence morale, tant qu'elles demeurent dans la subordination de la force spirituelle, de la puissance de la raison; et elles restent subordonnées, si les facultés intellectuelles ont reçu une haute et grande culture; autrement dit, si ces facultés prévalent toujours sur les instincts. Mais si cette digue leur manque, elles débordent, et entraînent l'homme dans l'abîme.

Il y a des passions bonnes et mauvaises, parce qu'il y a de bons et de mauvais instincts.

Dans l'échelle des êtres, les divers instincts sont partagés et attribués sans confusion à chaque espèce. Tout animal porte donc son cachet distinctif et indélébile : celui du loup ne sera jamais celui de l'agneau. L'homme, être synthétique, résume en lui tous les attributs instinctifs, mais dans une mesure variable. De là la diversité des caractères et des penchants parmi les hommes. Ils sont bons ou mauvais, selon les instincts qui les dominent, et chacun reste marqué d'un type particulier, plus ou moins accentué; s'il est doté de manière à ce qu'ils se fassent équilibre, il est l'être supérieur, et ne conserve rien au front qui

le rapproche, par un côté quelconque, de l'animalité. Il marche droit, et peut contempler le ciel; il est un et semblable à lui seul, il est devenu l'image de l'être surnaturel. — Arrivé à ce point de perfection organique, il peut, par le sentiment qu'il a de ses besoins, de ses forces et de son aptitude à comprendre le milieu qui l'enveloppe, il peut régner sur la nature entière et sur lui-même. C'est là l'œuvre des facultés intellectuelles, auxquelles il appartient d'apprécier ce qui est bon et mauvais, dans le monde physique comme dans le monde moral; auxquelles il appartient de mettre l'homme en état de juger et de vouloir, pour se perfectionner encore et toujours.

Cela posé, on conçoit qu'indépendamment de leur diversité, les passions puissent être, à raison même de leur origine, plus ou moins intenses et vives, et être plus ou moins susceptibles de subir des dépressions ou des modifications; on conçoit aussi qu'il soit en notre pouvoir de les animer et de les exalter, ou de les diminuer, et de les anéantir même. A ce point de vue, cela ne paraît plus qu'une question de régime ou de discipline. — On les fomente, on les fait déborder par les excès, comme on les contient par la privation forcée ou volontaire. L'homme raisonnable, c'est-à-dire celui dont les facultés de l'esprit sont supérieures par les lumières, se suffit à lui-même; mais l'homme faible (c'est tout le monde), c'est-à-dire celui dont l'intelligence est primée par les appétits instinctifs, a besoin d'une règle qui l'oblige.

Comme on le voit, c'est toujours le même thème: solliciter, sinon surexciter le système nerveux ou l'amoindrir, selon les nécessités profitables à la santé.

§ IV. **De l'éducation.** — En conséquence des énonciations qui se sont succédé dans les pages précédentes, et le système nerveux ayant été pris pour base des indications à remplir en hygiène, on voit qu'il doit aussi servir de point de départ à l'établissement des règles de l'*éducation*. — C'est par le système nerveux que nous vivons et agissons; c'est par lui que nous devons et que nous pouvons nous perfectionner, c'est-à-dire étendre et augmenter la sphère de notre activité vitale.

Ne pouvant entrer ici dans le moindre détail, nous devons nous borner à une considération générale qui suffira, c'est notre espoir, pour ouvrir les yeux du lecteur sur un horizon d'où il pourra apercevoir en grand ce qu'on ne fait qu'indiquer.

Qu'on ne perde jamais de vue que l'éducation devant être toute dans la culture du système nerveux, elle devra être progressive et ordonnée comme l'est la nature dans toutes ses opérations. Elle procède par ordre : imitons-la; suivons-la dans les développements successifs de l'organisation; soyons successifs et réguliers comme elle. Aussi la considération sur laquelle doit porter l'attention, c'est de reconnaître avant tout l'ordre hiérarchique qui règne dans les fonctions, départies au service de la vie. Il y aurait de graves inconvénients à ne pas faire cette reconnaissance. On s'exposerait à développer avant son tour un système d'organes plutôt qu'un autre, qui, dans la marche ordinaire de la nature, vient en sous-ordre à l'égard de son évolution. — Pour ne citer qu'un exemple, et c'est le plus éclatant de tous, le cerveau (l'intelligence), chacun le sait, est, dans nos mœurs, cultivé par anticipation, c'est-à-dire avant qu'il ait acquis les conditions organiques voulues par l'exercice normal de ses fonctions. Cette culture anticipée, outre qu'elle n'atteint jamais le but qu'on se propose par l'impulsion qui lui est donnée par notre vanité, exerce par cela même une funeste influence sur le reste de l'organisme, et notamment sur les fonctions diverses dévolues à l'assimilation; elle les enraye; elle jette la perturbation dans les harmonies de la vie. — En effet, la plupart des maladies du premier âge, les spasmes, une dentition laborieuse, les épanchements, les affections vermineuses, etc., sont attribuées en partie, et avec juste raison, à un état anormal du cerveau, assez souvent indéfinissable (une surexcitation obscure?), qui ne laisse plus aux opérations de la digestion assez de liberté pour leur accomplissement régulier et définitif. Et lorsque, dans l'ordre des choses, il y aurait à surveiller tout d'abord cette grande élaboration qu'on appelle la nutrition, on s'occupe à développer prématurément le cerveau, à mûrir un organe qui ne peut apporter que des fruits avortés. Le mot, *il n'y a plus d'enfants*, fixe et juge la question.

Le cerveau, qu'on en soit bien convaincu, est de tous les organes le dernier qui arrive à terme (à 21 ans), et il n'arrive même à terme qu'après que l'organisation s'est complétée par le développement entier des organes sexuels. — A quelques temps de là, l'homme est en puissance de toutes ses facultés. Le cerveau, après avoir été dominé dans les premières années de la vie par les organes de nutrition, les domine à son tour, mais dans une certaine mesure, par les hautes facultés qu'il a acquises. —

C'est alors que l'intelligence, servie maintenant par l'intégralité de l'organisme, a la conscience absolue de l'être. C'est là tout l'homme. Il a atteint à la liberté morale de ses actions; il en jouit dans le cercle de ce qu'il peut. Plus l'éducation étendra, augmentera et perfectionnera ses aptitudes et ses facultés, plus son libre arbitre acquerra de moralité. L'homme étant perfectible, il doit marcher dans toutes les voies possibles de la perfection. C'est le dessein de la Providence.

## DE L'APPROPRIATION DES REMÈDES

### SELON LA PRÉDOMINANCE DES TEMPÉRAMENTS, DES AGES, DES SEXES, ETC.

Après ce qui a été exposé dans l'esquisse précédente, il semble qu'on aurait pu se dispenser de revenir spécialement sur un sujet qui tombait dans le cercle d'une appréciation purement hygiénique. Mais une autre considération nous guide, c'est le point de vue pratique, le point de vue du choix du médicament, et cela par des motifs que l'on va juger, et dont on jugera encore mieux l'opportunité, après ce qui sera dit de la prophylaxie.

Nous naissons tous, tant que nous sommes, grands ou petits, riches ou pauvres, hommes ou femmes, enfants, jeunes ou vieux, nous naissons tous enclins à la douleur, c'est-à-dire porteurs d'un germe virulent qui est le principe de presque toutes nos maladies; et ce germe abrége la durée normale de la vie, en nous tenant sur la pente permanente du mal. — Les organisations les plus complètes, les plus harmoniques n'en sont pas exemptes.

Les tempéraments (première inégalité introduite dans l'organisme par un concours de causes indéterminées), les idiosyncrasies (véritables tempéraments dégénérés, abâtardis, viciés), les prédispositions morbides acquises ou héréditaires, rendent, selon les circonstances d'âge, de sexe, de professions, de climats, de saisons, de régime, etc., rendent cette pente plus glissante et plus périlleuse.

Quand l'idée homœopathique, qui est un pas de plus dans cette véritable voie de perfectibilité humaine qu'on appelle la civilisation, régnera sans partage sur les esprits, l'application

qui en sera faite adoucira, avec le progrès du temps, cet entraînement, cette pente irrésistible à la douleur physique et morale, à laquelle l'humanité est livrée depuis qu'elle a perdu les instincts vrais et purs de la vie. Alors commencera cette grande restauration physiologique, tant promise, dans laquelle disparaîtra, dans la mesure du possible, par la prophylaxie, le germe de la mort anticipée que nous subissons. Ainsi, en garantissant à l'homme les fruits acquis de l'expérience et de la science, l'homœopathie le réintégrera encore dans sa longévité, en écartant de lui les excès qui y portent atteinte.

Or, tout tempérament constitue un premier désaccord dans l'harmonie vitale; d'où il suit que chaque tempérament, fortement accusé, est déjà une forme de maladie, qui ne compromet pas encore, il est vrai, l'exercice des fonctions et la jouissance de la vie, mais qui fait, selon son espèce, pencher l'organisme vers un ordre spécial de souffrances. — Personne ne doute, en effet, que le tempérament sanguin ne prédispose, par exemple, à des maladies différentes de celles du tempérament nerveux, et que l'état de *pléthore* ne soit l'expression la plus complète de la prépondérance du sang sur le reste du corps vivant.

L'étude des effets purs des médicaments (étude faite sur l'homme à l'état sain) a démontré que les remèdes ont, chacun en propre, la faculté de développer une augmentation d'activité vitale, plus ou moins restreinte, dans une portion de l'organisme, et que c'est toujours au détriment de la pondération des fonctions que cette augmentation se fait. — Tout le monde sait aujourd'hui que l'*aconit napel* à la vertu de solliciter spécialement un excès d'action dans le système sanguin et de donner à l'économie animale les attributs, passagers sans doute, du tempérament sanguin. Ce qu'on dit ici de l'aconit, on peut en dire autant de tout autre médicament à l'égard des constitutions lymphatiques, nerveuses, bilieuses, et des constitutions mixtes, les moins imparfaites de toutes.

Quant à l'influence réciproque des âges, des sexes et des tempéraments, il y aurait des considérations majeures à présenter en ce lieu. — Nous devons nous borner pour le moment à dire que certains médicaments ont une action qui se fait sentir plus particulièrement aux divers âges, et d'autres qui affectent plutôt les femmes que les hommes; qu'il y a une analogie fondée entre les tempéraments, les âges et les sexes, et que c'est à raison de cela qu'on répète de tout temps que la consti-

tution lymphatique répond à l'enfance comme la constitution nerveuse à celle de la femme, etc.

Cela posé, on comprend l'importance de prendre en considération les conditions dont il vient d'être parlé dans le choix du médicament. Ce n'est pas absolument tout que de l'approprier à la maladie à guérir, il faut encore qu'il s'adapte, s'il y a lieu, à l'individualité physiologique. Si cette concordance peut s'établir, la guérison n'en sera que plus prompte, plus douce et plus sûre. Prenons un exemple : un homme et une femme sont atteints l'un et l'autre d'une maladie semblable, contractée sous l'influence de causes identiques ; le même remède doit convenir ici de prime abord ; cependant il y a une nuance dans l'expression des symptômes qui fait hésiter dans le choix du remède. L'hésitation cesse, si l'on vient à considérer que ces deux malades diffèrent de sexe, et surtout si la femme est lymphatique et l'homme sanguin : cette circonstance indique alors deux remèdes au choix, et qu'on donnera à la condition, toutefois, que chaque remède couvrira les symptômes principaux du mal, dans les deux cas.

Il ne nous reste plus qu'à dresser le tableau des principaux médicaments que l'expérience assigne aux diverses conditions de tempérament, d'âge, de sexe, de caractère, etc., etc.

**Tempérament lymphatique.** — Il se caractérise par l'abondance des humeurs avec expansion du tissu cellulaire ; le corps prend une réplétion très-prononcée, et se fait remarquer par des formes arrondies, la mollesse des chairs, la couleur blonde des cheveux, la blancheur et la pâleur de la peau, et aussi par l'inexpression de la figure et des yeux. Dans ce tempérament, la circulation est lente, l'esprit sans vivacité, les passions sans énergie.

Les médicaments qui lui conviennent sont : *mercurius, sulphur, calcarea carbonica, pulsatilla, china, arsenicum, nitrum acidum, belladonna, phosphorus, secale, lycopodium, carbo vegetabilis, arnica, silicea, natrum muriaticum.*

**Tempérament sanguin.** — Il se manifeste par la prédominance du sang, dont la circulation est plus active ; par la coloration et l'animation de la figure, avec yeux brillants, d'une couleur plutôt bleue que foncée ; cheveux châtains ou noirs ; les formes corporelles sont accentuées autrement que dans le

lymphatique; l'esprit, l'âme et le corps sont pleins d'activité. Il entre dans les attributs de la jeunesse.

Les médicaments qui lui sont appropriés sont : *aconitum, arnica, belladonna, calcarea carbonica, ferrum, hepar, sulphur, nux vomica, bryonia, lachesis, phosphorus, pulsatilla, sulphur*, etc.

**Tempérament bilieux.** — Il se reconnaît au teint et à la coloration des yeux, du visage et de la peau en général, qui sont plus ou moins foncés, d'un brun jaunâtre; les cheveux sont noirs et huileux ; les chairs sont fermes et sèches. Chez les individus doués de ce tempérament, l'esprit est opiniâtre, énergique, et dans les traits de la figure s'expriment une grande force de caractère et de passions violentes.

Les médicaments qui lui sont favorables sont : *aconitum, bryonia, nux vomica, chamomilla, cocculus, arsenicum, sulphur, platinum, lachesis, mercurius.*

**Tempérament mélancolique.** — C'est une combinaison des tempéraments bilieux et lymphatique. Dans cette espèce, il y a une moindre activité du système nerveux et musculaire; l'esprit est disposé à la méditation et à la tristesse; les organes de la digestion fonctionnent mal; l'estomac et les intestins sont paresseux.

Les médicaments qui lui sont propres sont : *nux vomica, lachesis, sulphur, aurum, mercurius, veratrum, stannum, arsenicum, bryonia, sepia, pulsatilla, graphites*, etc.

**Tempérament nerveux.** — Il se reconnaît à la finesse des traits, à la forme grêle des membres, à la délicatesse de la peau, à la pâleur de la face, à l'impressionnabilité excessive et infiniment variable des sensations, à la promptitude et à la diversité des volontés et désirs : c'est la prédominance absolue du système nerveux.

Ses médicaments sont : *aconitum, belladonna, baryta carbonica, bryonia, ignatia, chamomilla, nux vomica, lachesis, pulsatilla, phosphorus, cocculus, valeriana, stannum, platinum, cuprum*, etc.

Tempéraments mixtes :

Le tempérament venoso-lymphatique réclame *mercurius, hepar, bryonia, sepia.*

Le tempérament venoso-artériel, *pulsatilla, sulphur, silicea, lachesis, arsenicum.*

Le tempérament artério-veineux, *nux vomica, phosphorus, phosphoricum acidum.*

**Constitution affaiblie, épuisée.** *Arsenicum, sulphur, calcarea carbonica, china, mercurius, nitrum acidum, natrum muriaticum, nux vomica, calcarea carbonica,* etc.

**Constitution sèche et maigre.** *Nux vomica, bryonia, silicea, nitrum acidum, lachesis,* etc.

**Constitution pléthorique, replète.** *Aconitum, arnica, ferrum, hyoscyamus, pulsatilla, belladonna, bryonia, calcarea carbonica, lycopodium, natrum muriaticum, phosphorus, capsicum, sulphur,* etc.

**Caractère irritable.** *Bryonia, nux vomica, chamomilla, cocculus, aconitum, sulphur, china,* etc.

**Caractère doux** (calme et facile). *Pulsatilla, ignatia, stannum, sulphur, lycopodium.*

**Caractère sensible.** *Ignatia, pulsatilla, capsicum, phosphorus.*

**Personnes blondes.** *Belladonna, calcarea carbonica, chamomilla, mercurius, silicea, sulphur, lachesis, rhus toxicodendron,* etc.

**Personnes brunes.** *Aconitum, nux vomica, arsenicum, bryonia, platinum, arnica, sulphur,* etc.

**Personnes à taille élancée.** *Sepia, phosphorus, nux vomica,* etc.

**Personnes d'une vie sédentaire.** *Aconitum, nux vomica, sulphur, calcarea carbonica, lycopodium.*

**Enfants.** *Belladonna, calcarea carbonica, capsicum, chamomilla, hyoscyamus, ignatia, mercurius, silicea, sulphur.*

**Enfants qu'on allaite.** *Calcarea carbonica, pulsatilla, sepia.*

**Femmes.** *Belladonna, calcarea carbonica, chamomilla, cocculus, crocus, platinum, pulsatilla, sepia, valeriana.*

**Femmes enceintes.** *Belladonna, chamomilla, cocculus, crocus, pulsatilla, sepia,* etc.

**Femmes en couches.** *Belladonna, chamomilla, pulsatilla, rhus toxicodendron, secale cornutum, sepia,* etc.

**Jeunes gens.** *Aconitum, belladonna, bryonia, lachesis,* etc.

**Jeunes gens faibles par croissance trop rapide.** *Phosphoricum acidum.*

**Vieillards.** *Aurum, baryta, arsenicum, opium, china,* etc.

# PRÉSERVATION OU PROPHYLAXIE

## DES MALADIES HÉRÉDITAIRES.

Il est bon, je crois, d'ajouter à ce livre de propagande homœopathique, dans l'intérêt de la race humaine, un appendice qui enseigne ce qu'on croit savoir de la préservation ou *prophylaxie* des maladies héréditaires, maladies qui s'établissent plus tard à l'état chronique, et préparent une mort prématurée.

Si ce livre tombe, ce qu'il faut espérer, dans les mains d'une tendre mère, elle n'hésitera pas, en commençant par elle, à employer le traitement prophylactique sur lequel nous allons donner les indications principales (1). La femme sait mieux que l'homme que les enfants sont la continuation de son propre sang, de sa propre vie, et que celui qui a mis au fond de son cœur un amour inépuisable pour le fruit de ses entrailles, leur inspire en même temps un dévouement sans limites. Vivre pour son enfant, ce n'est donc pas absolument mourir, puisque ces êtres aimés sont une modification de nous-mêmes. — La loi de l'instinct conservateur doit adopter la loi de préservation.

Où donc est cette voie de conservation? Tâchons de l'indiquer.

C'est une croyance universelle, acceptée de tous les temps, à savoir : que l'homme est né pour une existence heureuse, et que néanmoins, en venant au monde, il est en butte à la douleur et aux maladies. Sa vie est un long travail ; il ne mérite de vivre d'une manière tolérable qu'au prix de ses sueurs.

Au point de vue des croyances religieuses, il faut voir là un effet du péché originel; les médecins disent que c'est le résultat d'un miasme ou virus contagieux transmissible, véritable instigateur des maladies héréditaires. — L'enfant le plus pur, à sa naissance, souffre ; à toutes les crises d'âge, à la première dentition comme à la seconde, quoique moins ; à la puberté ; à l'époque critique où la vie va en décroissance d'activité et d'aptitude ; dans la vieillesse, où les énergies vitales s'épuisent, il se

(1) Pour de plus amples détails, voir l'ouvrage du docteur Gastier, intitulé : *De la Prophylaxie en général et de son application aux maladies épidémiques et aux affections chroniques héréditaires*. Paris, 1852.

passe une lutte plus ou moins douloureuse, qui accuse en nous un principe nuisible. Il n'y a que l'âge adulte, âge de l'amplitude des forces, où l'homme, s'il est prudent, peut résister avec avantage et sans souffrance dans cette lutte du bien contre le mal. — Si les organisations les moins imparfaites n'échappent pas à ces évolutions d'épreuves, celles qui sont moins bien partagées la subissent avec plus de difficultés encore. C'est là le lot de l'humanité. — Les animaux sont à cet égard mieux dotés : sauf le mal accidentel qui les atteint comme l'homme, ils n'ont pas généralement de maladies héréditaires. Et l'être qui est fait à l'image du Créateur, lui qui exerce sa toute-puissance dans l'univers, est plus fragile que les animaux qu'il assujettit, dompte, gouverne ou détruit, selon la nature des nécessités que lui impose sa propre existence.

Il est admis que le virus principal qui trouble de la sorte l'organisme est la *gale*. Ainsi nommé à l'état aigu, il prend le nom de *psore* à l'état chronique. Il arrive à ce second état par les modifications successives qu'il subit dans la profondeur des organes, où il a été refoulé par suite de médications inconsidérées, que l'ancienne médecine emploie. — Il suit de là que la plupart de nos maladies héréditaires ne sont en définitive que des *gales rentrées*, qui se manifestent diversement selon les parties du corps sur lesquelles le virus s'est retiré. Établi au milieu de notre substance, il s'y mêle, on le conçoit, à tous les éléments de la vie ; il y séjourne plus ou moins longtemps, et s'y perpétue par l'hérédité. L'harmonie des fonctions et des sensations n'est pas d'abord sensiblement troublée ; mais elle est travaillée lentement, jusqu'à ce qu'il arrive un moment où un concours de causes dépressives de la force vitale rendant au virus en quelque sorte sa liberté, il fasse explosion, et qu'il en sorte les souffrances caractéristiques des maladies chroniques. — On pourrait voir là un phénomène analogue à celui qui se passe dans la germination tardive d'une graine végétale que des circonstances fortuites auraient soustraite à son milieu, et qui y a été ramenée par des circonstances favorables.

Voilà comment nous pouvons être sujets, sans causes appréciables, à ce cortége de misères humaines que les médecins nomment scrofules, vers, phthisie, dartres, hémorrhoïdes, névroses, rhumatismes, etc. C'est donc dans ce sens que la gale a reçu en homœopathie le nom de *psore*, et les médicaments propres à la combattre, celui d'*antipsoriques*.

Il existe un second miasme ou virus qui sert d'origine à des affections d'un genre particulier, mais qui sont beaucoup moins nombreuses que celles qui sont fomentées par la psore. C'est la *sycose*, ou principe générateur de taches ou excroissances qui naissent à la peau ou à la surface des membranes muqueuses : telles sont les verrues, les loupes, les polypes, etc.

Enfin, il est un troisième principe producteur de prédispositions morbides : c'est le virus connu sous le nom de *syphilis*. Depuis trois cents ans il infecte l'organisme ; il s'attaque d'abord aux organes qui sont la source de la vie, et s'étend ensuite au reste de l'organisme. Sa transmission par hérédité est un fait universellement connu. Sa présence dans l'économie animale est trop récente pour que le temps lui ait fait perdre complétement sa forme caractéristique ; il est généralement facile à reconnaître.

Ces trois virus se combinent et se confondent par la marche du temps : et cet alliage arrive à un tel point, que chacun y perd sa manifestation particulière ; d'où il suit qu'il devient presque impossible de les attaquer isolément. L'œil le plus exercé, l'observation la plus attentive n'y peut rien pour établir la moindre distinction entre eux. Et d'ailleurs, à l'état latent où ils sont, lorsqu'il s'agit de les neutraliser, il n'y a pas à songer à faire à cet égard la plus petite reconnaissance. — C'est par une série de moyens propres à tous et à chacun qu'il faut procéder pour remplir le but qu'on se propose en prophylaxie.

Ce n'est pas tout : indépendamment de l'infection de l'organisme par ces virus, il s'y fait d'autres combinaisons qui ajoutent encore au dommage que la force vitale éprouve déjà, et avec lesquelles la prophylaxie doit compter. Ce sont les altérations profondes qu'occasionne l'abus à outrance que la vieille médecine fait des remèdes dont elle se sert ; ces altérations sont de véritables incarnations qu'on ne détruit pas toujours facilement, alors même qu'on peut y parvenir. — Pour ne citer que les plus en usage, ce sont le soufre, le mercure, le fer, l'iode, l'opium, le quinquina, la rhubarbe et le sainbois.

Or, les substances dont la prophylaxie se sert contre les virus primitifs se trouvent heureusement les antidotes de ces médicaments, dont l'abus amène une désorganisation lente et infaillible.

C'est donc pour remédier aux effets nuisibles produits par les virus et les remèdes dosés par l'allopathie, qu'on a dû songer à leur opposer des agents propres à les neutraliser, afin de faire

prévaloir la force vitale dans toute sa pureté. C'est là le but où tend la prophylaxie, — qui doit conduire à une sorte de restauration physiologique.

Trois principaux remèdes répondent spécifiquement à chacun des virus : ce sont le *soufre* pour la psore; le *thuya* pour la sycose le *mercure* pour la syphilis. Il y a plus : à raison de l'existence plus prononcée d'un des virus sur l'autre, des alliages plus ou moins intimes entre eux, on leur a associé d'autres médicaments que nous nommerons plus bas avec leurs attributs les plus essentiels; ils ont été choisis parmi ceux qui s'adaptent le mieux à la tendre organisation des enfants, chez lesquels la force vitale est facile à émouvoir, et par conséquent propre à recevoir et à garder l'impression qui lui est communiquée.

Nous commençons par les trois remèdes cardinaux, et donnons ensuite le dénombrement des autres dans l'ordre qui sera adopté pour leur emploi, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas lieu à intervertir cet ordre par suite d'une contre-indication formelle, soit qu'elle vienne d'une intoxication allopathique récente venant du père ou de la mère, ou par suite de toute autre circonstance majeure :

1° Le *mercurius* : il agit principalement sur le système de la lymphe et sur la peau; c'est un des remèdes de l'enfance. Il s'antidote ou se modifie par *hepar*, *belladonna*, *iodium*, *lycopodium*, *thuya*, *silicea*, *calcarea*, *sulphur*.

2° *Sulphur* : c'est le premier des antipsoriques; son emploi est presque universel. Aux sources thermales sulfureuses s'opèrent, en effet, des guérisons d'affections en apparence dissemblables par la forme, c'est-à-dire par les symptômes. Il trouve des antidotes ou plutôt ses modificateurs dans *mercurius*, *silicea* et *camphora*.

3° *Thuya* : il est apte à détruire les dispositions de la peau aux affections sycosiques. En temps épidémique, il est préservatif de la petite vérole; il est antidoté ou modifié par *camphora*, *hepar*, *phosphorus* et *sulphur*.

4° *Calcarea carbo* est un remède de l'enfance; il est propre à combattre la lenteur des fonctions digestives (carreau), notamment les arrêts du développement organique, osseux surtout. — Il s'antidote par *camphora* et *sulphur*.

5° *Lycopodium*. Bon antisycosique, qui s'adapte heureusement aux tempéraments lymphatiques, aux femmes d'un caractère doux, et portées à la mélancolie; il compte parmi les remèdes

de l'enfance, et convient particulièrement dans les excroissances à pédoncule. Son antidote est *camphora.*

6° *Silicea* jouit d'une action élective sur le système osseux, qu'il régénère ; il est excellent dans les déviations de la colonne vertébrale : c'est aussi un remède de l'enfance. Ses antidotes sont *camphora* et *hepar.*

7° *Iodium* : remède de l'enfance, il convient dans les tempéraments qui passent à l'état scrofuleux, et altérés par des antécédents dus au mercure, avec lequel il a de grandes analogies. Il trouve ses antidotes dans *camphora, belladonna, hepar, phosphorus* et *sulphur.*

8° *Belladonna* excite la vie nerveuse générale, et augmente l'expansibilité du dedans au dehors : c'est pour cela que ce remède constitue un remède spécial de l'enfance. Il s'antidote par *camphora, hepar* et *mercurius.*

9° *Hepar sulphur* possède des effets analogues à ceux de *belladonna;* il exerce une action puissante sur les fonctions de la peau, et par cette raison convient dans les maladies héréditaires de la peau, et s'adapte parfaitement aux affections équivoques, psoriques et syphilitiques, et même sycosiques. Ses antidotes sont : *camphora* et *belladonna.*

10° Enfin, *phosphorus* : parce qu'il touche par son action à la trame dynamique et aux systèmes fondamentaux de l'économie ; il agit profondément et avec ténacité sur les nerfs et les vaisseaux sanguins, notamment sur les fonctions digestives, c'est-à-dire qu'il convient aux enfants nés de parents porteurs d'affections nerveuses et gastriques : son antidote est *camphora.*

Avons-nous besoin d'ajouter, ce que le lecteur a pu remarquer, à savoir que le camphre remplit ici le rôle d'antidote principal à l'égard de dix remèdes prophylactiques? Il trouve son emploi dès qu'il se déclare des aggravations médicamenteuses intempestives. Nous complétons ceci en faisant connaître les antidotes spéciaux qui conviennent à chacun des médicaments dont l'allopathie use innocemment et opiniâtrément, et dont nous avons donné la liste plus haut :

Le soufre reconnaît pour antidotes : *mercurius* et *camphora.*

Le fer : *belladonna, hepar* et *mercurius.*

Le mercure : *hepar, iodium, belladonna, sulphur , silicea, lycopodium, thuya.*

L'iode : *camphora, belladonna, hepar, phosphorus, sulphur.*

L'opium et ses préparations : *mercurius, calcarea, camphora, sulphur.*

Le quinquina et ses dérivés : *arnica, sulphur, belladonna, mercurius, calcarea, pulsatilla.*

La rhubarbe : *mercurius, camphora.*

Le daphné mezereum (sainbois) par la pommade de sainbois, *mercurius, camphora.*

Cette indication tirée des antidotes n'est pas sans utilité pour le choix des remèdes prophylactiques. Lorsqu'il y aura lieu de croire que l'un de ces médicaments donné à l'excès par la vieille médecine peut avoir une grande part dans le vice organique, il faudra choisir et insister sur son antidote; comme aussi, lorsque l'hérédité se prononcera par une lésion particulière, on devra donner la préférence à l'antipsorique qui répond le mieux à cet écart de la force vitale; comme, par exemple, *calcarea carbonica* et *silicea*, dans les déviations osseuses. Tout ceci demande un grand discernement et une appréciation réfléchie des choses. Un médecin homœopathe éclairé ne saurait être appelé plus à propos.

Pour compléter tout ce qui est relatif à l'importante question de la *Prophylaxie*, nous ne saurions mieux faire que de rapporter ici le point de vue pratique sous lequel le D. Alexis Espanet l'envisage. Il dit : « Les maladies héréditaires, latentes, chez l'enfant, peuvent être appréciées dans les auteurs de leurs jours, et, par conséquent, prévenues à l'aide de médicaments similaires.

« Dans les familles où règnent les dartres, les ulcères dartreux, la teigne, les éruptions psoriques, les médicaments prophylactiques seront :

« 1° *Sulphur*, 2° *calcarea carbonica*, 3° *sepia*, 4° *graphites*, 5° *arsenicum*, 6° *lachesis.*

« Dans les familles travaillées de verrues, de loupes, de fics, de condylomes, de boutons divers, on préférera les médicaments suivants :

« 1° *Nitrum acidum*, 2° *calcarea carbonica*, 3° *graphites*, 4° *thuya*, 5° *lycopodium.*

« Si ce sont des *noli me tangere*, des boutons qui s'ulcèrent, des ulcères rongeants, des squirrhes, des cancers, on choisira :

« 1° *Carbo vegetabilis*, 2° *sulphur*, 3° *arsenicum*, 4° *silicea*, 5° *lachesis.*

« Si ce sont des ganglions, des ulcères scrofuleux, le carreau, le rachitisme, on adoptera :

« 1° *Sulphur,* 2° *calcarea carbonica,* 3° *belladonna,* 4° *mercurius solubilis,* 5° *silicea,* 6° *baryta carbonica.*

« Quand les affections héréditaires tiennent à la syphilis, soit que la manifestation de ce vice affecte les os, la peau, les glandes, soit qu'il se traduise par des névropathies, il convient de choisir :

« 1° *Mercurius solubilis,* 2° *mercurius corrosivus,* 3° *hepar sulphur,* 4° *phosphorus,* 5° *nitrum acidum,* 6° *aurum.*

« Les maladies héréditaires affectant le cerveau et la moelle épinière, outre les médicaments applicables à la cause présumée, à l'un des vices qui précèdent, demandent :

« *Nux vomica* et *causticum.*

« Lorsque ces maladies constituent la goutte et la variété des souffrances arthritiques, il faut recourir à :

« 1° *Sulphur,* 2° *nitrum acidum,* 3° *calcarea carbonica,* 4° *rhus,* 5° *mercurius,* 6° *causticum,* 7° *lycopodium.*

« Si, au contraire, c'est l'affection calculeuse, la pierre, la gravelle, on choisira :

« 1° *Nitrum acidum,* 2° *sulphur,* 3° *calcarea carbonica,* 4° *kali carbonicum,* 5° *lycopodium,* 6° *arsenicum.* »

Quant à l'opportunité dans l'administration de ces divers prophylactiques, il faut éviter l'arbitraire; l'homœopathie ne peut en souffrir. Il y a une considération à prendre entre plusieurs: c'est à l'égard de l'influence que les diverses phases de la lune exercent sur les aptitudes physiologiques. L'agriculteur en tient compte; le médecin doit le faire aussi. — Si la lune, dans ses évolutions septénaires, marque son influence sur les flots de la mer et sur la vie végétale, l'homme ne saurait s'y soustraire; il n'y a pas dans la création un être plus facilement impressionnable. Le médecin ne mettra donc pas cette considération à l'écart. — Il sait, en effet, que l'étude des effets purs des médicaments a démontré dans quelques-uns une action plus prononcée sur l'impressionnabilité vitale :

1° Au changement de lune, par *calcarea, silicea, thuya, sulphur, lycopodium.*

2° A la lune croissante, par *thuya.*

3° A la nouvelle lune, par *lycopodium, calcarea, silicea.*

4° A la pleine lune, par *sulphur, silicea, calcarea* et *mercurius.*

D'où il suit que lorsqu'il n'y aura pas de contradiction à d'autres égards, il faudra administrer préférablement le médicament dont l'action peut être heureusement influencée par l'une des phases de la lune. C'est ainsi, par exemple, que si l'on avait à combattre la psore dans sa manifestation vermineuse, on donnerait *mercurius* à la pleine lune, et *sulphur* à la lune décroissante, parce que ces deux remèdes sont en parfaite situation à l'égard de l'enfance, de la psore, de l'état vermineux, et de l'influence que peut exercer le satellite de la terre.

Que conclure de ce qui précède? Que la marche de l'application méthodique des prophylactiques est toute tracée.

On débutera par l'emploi de *mercurius*, et puis on passera à *sulphur*, après le septième jour ou époque lunaire, et ainsi de suite, de septénaire en septénaire, si dans l'intervalle d'un médicament à l'autre il ne se produit rien qui puisse faire changer cette marche. Mais si l'un des antisporiques venait à donner une aggravation quelconque, soit l'apparition à la peau d'une éruption, ou à donner lieu à une amélioration notable, il ne faudrait pas se hâter de passer au remède suivant : on attendrait que l'effet produit eût cessé. Ce n'est qu'alors qu'on reprendrait la série des antipsoriques, mais avec le soin de faire cette reprise à chaque évolution septénaire, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait épuisé la série. — Arrivé à ce terme, il y aura à examiner s'il faut en rester là pour une première fois, ou s'il convient de recommencer, après un temps donné, le traitement de préservation.

Maintenant, quel est le mode à préférer dans l'administration des médicaments? Faut-il donner le médicament en globules à l'état sec, ou délayé dans une cuillerée d'eau, ou bien par la voie de l'olfaction?... Par olfaction, l'effet est trop prompt, trop pénétrant, trop fugace, et quelquefois produit des aggravations qu'il faut éviter. — En dilution, ce moyen serait préférable... Peut-être vaut-il mieux donner le remède en globules à l'état sec. De cette manière, la pénétration médicamenteuse, quoique prompte, agit plus lentement; elle atteint l'organisme avec moins de brusquerie, et y réveille la réaction vitale salutaire avec une sorte de lenteur qui concorde à la chronicité des vices incorporés.

Quelle heure faudra-t-il adopter pour la prise du préservatif? Est-ce le matin, le soir ou la nuit, — quelques heures après le dernier repas de l'enfant? Pendant le sommeil, rien ne trouble

l'installation, pour ainsi parler, du remède dans l'économie animale. A l'état de veille, mille et une petites causes pourraient contrarier, chez un enfant surtout, la prise de domicile.

Et quel âge faut-il choisir? L'âge où l'enfant se trouve naturellement au régime, celui où il n'a pas encore contracté des habitudes alimentaires qui soient capables de troubler l'action prophylactique.

La mère pourra même anticiper sur cette époque. Si, indépendamment de l'infection de l'un des trois virus cardinaux, elle se sent prédisposée à une maladie héréditaire, et qu'elle veuille consulter un médecin homœopathe, elle recevra le conseil de commencer le traitement par elle-même, et cela pendant son état de grossesse.

Pour faire emploi du camphre à titre d'antidote, il conviendra d'être muni d'un flacon de teinture alcoolique de camphre; il suffira de faire sentir le bouchon, en le présentant une fois sous chaque narine, pour obtenir la cessation de l'aggravation provoquée.

## NOTE SUR LA PRÉSERVATION DANS QUELQUES MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

Nous ne terminerons pas cet article sans ajouter ici par une sorte de post-scriptum, un mot sur la préservation de quelques maladies épidémiques. Ce mot ne peut être mieux placé qu'après la prophylaxie des maladies héréditaires.

La terreur dont s'accompagne l'approche de ces grandes affections ne peut qu'aggraver leurs effets meurtriers, en jetant la population dans l'abattement physique et moral le plus énervant.

L'ancienne école est restée impuissante pour s'opposer non pas à l'invasion (chose impossible), mais à la propagation de ces fléaux.

Plus heureuse, l'homœopathie est parvenue à tracer des moyens préservatifs contre celles de ces maladies qui sévissent le plus souvent parmi nous; et ces moyens sont en effet si sûrs dans leur action, qu'ils peuvent à bon droit être considérés comme de vrais spécifiques. S'ils n'empêchent pas l'invasion, ils diminuent du moins le nombre des victimes, soit en atténuant le mal, soit en préservant le plus grand nombre.

Lorsqu'une maladie est au moment d'arriver à l'état épidémique, elle s'annonce, ainsi que nous le répétons plus loin (page 481), toujours par des signes précurseurs. Ils consistent en symptômes généraux, tels que vertiges, éblouissements, tremblements, lassitude, anxiétés, pertes d'appétit, faiblesse d'estomac, nausées, vomissements, diarrhée, agitation, insomnies, état nerveux indéfinissable, fièvre; dans ce cas, et avant d'en venir aux préservatifs, on donne trois à quatre doses d'*ipecacuanha*. Ce procédé suffit souvent pour faire éclater la maladie et la mettre dans son évidence caractéristique.

C'est ce qui a principalement lieu dans les affections éruptives.

Une fois la maladie mise hors de tout doute quant à sa nature spécifique, c'est le moment de la combattre par les remèdes appropriés chez les individus qui en sont atteints, et d'en préserver ceux qui pourraient en être frappés.

Toutefois, avant d'*en venir* à ces sortes de spécifiques, et si la fièvre se maintient malgré l'emploi d'*ipecacuanha*, on donnera une dose d'*aconitum*.

Ainsi l'expérience et l'observation ont démontré que :

La rougeole a son préservatif dans la *pulsatilla*.

La scarlatine, dans la *belladonna*.

La miliaire pourprée, dans l'*aconitum*.

La petite vérole, dans le *vaccinum*.

La coqueluche, dans la *pulsatilla*.

Le croup, dans le *lycopodium* et le *phosphorus*.

Le choléra-morbus asiatique, dans le *soufrage des bas* et dans le *veratrum* : mais principalement dans le *camphora*.

Pour les détails d'application, nous renvoyons à l'histoire respective de ces maladies, consignée dans le courant de ce livre.

Mais, en général, on devra délayer cinq à six globules de médicament dans huit à dix cuillerées d'eau, pour en prendre deux ou trois par jour, une heure avant de manger, et cela tous les trois à quatre jours pendant deux ou trois semaines.

---

# MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE

## DOMESTIQUE

---

# PREMIÈRE PARTIE

## DES CAUSES LES PLUS COMMUNES DES MALADIES

---

## CHAPITRE PREMIER

### DES AFFECTIONS MORALES.

#### ÉMOTIONS SUBITES.

Elles s'accompagnent souvent de suites fâcheuses, de souffrances qui se manifestent ou immédiatement ou plus tard. Il sera toujours bon d'y remédier. Si la cause produit une agréable surprise, la **Joie**, qui, malgré la satisfaction qu'elle donne, provoque une grande excitation, un tremblement, un état de syncope ou la perte de connaissance, comme cela a lieu fréquemment chez les femmes et les enfants, donnez dans ce cas *coffea,* particulièrement s'ils crient, pleurent ou rient.

En cas de **frayeur** ordinaire, produite par un bruit soudain ou toute autre impression, donnez *opium* immédiatement, si cela se peut; mais, si c'est après une demi-heure ou une heure, *aconitum* convient mieux.

Après une **frayeur,** avec une grande *terreur, opium* est le meilleur remède.

Si la **frayeur** s'accompagne de *contrariété*, donnez *aconitum*. Si elle est suivie de *tristesse* ou de *chagrin*, *ignatia*. — Mais si les enfants, après avoir été effrayés, restent craintifs, ont la tête chaude, avec tiraillement ou pincement dans le pourtour de la bouche, donnez *opium*.

Mais la **frayeur** peut avoir des suites beaucoup plus graves : comme de s'accompagner d'une douleur frontale, de renvois ou vomissements acides, de faiblesse avec sueur froide; d'engourdissement avec chaleur interne, agitation et pesanteur du ventre ; ou froid général avec tremblement ou tiraillement nerveux, resserrement de la poitrine, roideur des membres, état de somnolence avec ronflement et difficulté de respirer, etc. : dans ce cas, donnez *opium* dissous dans l'eau, une cuiller à café tous les quarts d'heure; s'il survient du mieux, moins souvent. Si, une heure après, l'oppression reste la même et fait craindre de suffoquer, particulièrement après les vomissements ou la toux, si la face devient bleuâtre, si les enfants pleurent beaucoup et s'accrochent aux personnes avec leurs mains, s'ils tremblent de crainte, si la respiration est plus sifflante que ronflante, donnez *sambucus*. — Si la difficulté de respirer augmente la suffocation, avec de violentes douleurs, spécialement au creux de l'estomac, donnez *aconitum*.

Si la **frayeur** est suivie de tiraillement dans les membres et de convulsions, et que le malade perde connaissance, momentanément la vue, tremble, respire difficilement, ou qu'il ait des évacuations involontaires, donnez *opium*; s'il n'y a pas une prompte amélioration après une demi-heure, administrez *ignatia* ou *glonoine*. Si la vue s'éteint, s'il devient pâle comme la mort, s'il est alternativement pâle et rouge avec tiraillements dans la bouche, et écarte convulsivement les doigts, donnez *glonoine*; s'il devient roide, *ignatia*.

Si la **frayeur** chez les enfants provoque des cris, tremblements, un accès de spasme avec quelques convulsions,

des tiraillements dans les bras et les jambes; s'ils ont la tête chaude et rouge, des mouvements convulsifs, et si la figure se couvre de sueur, donnez *opium;* puis *belladonna,* s'il n'y a pas d'amélioration. S'ils pâlissent, donnez *ignatia;* s'ils deviennent froids et qu'ils aient des évacuations involontaires, donnez *veratrum.*

Dans le cas de simple vomissement et de mal d'estomac, *aconitum.* Dans la diarrhée causée par suite de **saisissement,** de **peine** ou de **joie,** donnez *opium;* en cas de rechute, si le petit malade reste dans un état de surexcitation par l'effet de la crainte, *aconitum;* et s'il ne suffit pas, administrez, une demi-heure après, *veratrum* ou *pulsatilla.* — Dans les évanouissements produits par la frayeur, *opium.* Si le malade devient froid, jetez-lui de l'eau froide à la figure, et lavez-lui également les pieds avec de l'eau froide; — s'il s'évanouit de nouveau, faites-lui sentir le *camphre* à courts intervalles.

Quand, à la suite d'une grande frayeur, le sang congestionne fortement la tête, donnez d'abord *opium;* s'il ne suffit pas, *aconitum.* Si cet état se renouvelle à quelques moments de là, le lendemain ou le surlendemain, donnez *belladonna,* mais une seule prise.

Lorsque, après une **frayeur,** on continue à être agité, prenez *belladonna;* quelquefois *mercurius,* bientôt après, si les symptômes le demandent.

Si la **frayeur** ou une **mortification** donne lieu à un *dérangement mental,* — donnez *belladonna,* si le sang se porte à la tête, si les pupilles se dilatent, si la face est rouge, chaleur brûlante, sécheresse du nez, sensibilité du gosier au moindre contact, si le malade ne dort pas, s'il délire et veut s'enfuir, ou craint toutes les visions de son esprit.

Si le cou et le gosier sont très-sensibles au plus léger attouchement, si le malade parle beaucoup et change souvent de sujet, donnez *lachesis.* — S'il tombe dans un état d'indifférence ou dans une profonde tristesse, interrompue

par des éclats de rire, ou s'il montre de l'orgueil et du mépris pour les autres, s'il témoigne une grande anxiété et la crainte d'une mort prochaine, si, chez la femme, les règles fluent trop abondamment, donnez *platinum;* et si le flux menstruel est peu de chose, donnez *pulsatilla.*— Si, après avoir administré *belladonna*, le malade continue à être inquiet, et que le moindre mouvement le fasse trembler, et lui agite le sang, s'il est troublé dans son sommeil par d'effrayantes visions, s'il souffre plus la nuit que le jour, ne peut supporter la chaleur du lit, veut s'enfuir, devient querelleur, se plaint de sa famille et de ses amis, alors donnez *mercurius.*

La **peur** est assez souvent liée à la frayeur : c'est pourquoi les remèdes dont il vient d'être parlé conviennent ici. Lorsque les enfants sont naturellement craintifs ou peureux, on leur donne avec succès *aconitum* le soir, ou *belladonna* le matin. S'ils craignent d'être seuls, donnez *arsenicum.* S'ils sont effrayés par la présence des étrangers, *pulsatilla.* Administrez ces deux remèdes une seule fois, et attendez plusieurs jours sans les répéter, ou donnez tout autre remède. — Pour la diarrhée causée par la peur, donnez *veratrum*, particulièrement s'ils tremblent et ont froid; *pulsatilla*, s'ils ont chaud à l'intérieur et froid à l'extérieur, ou si le corps est chaud et les membres froids. Si la tête est chaude, *opium.*

Si la peur continue, s'ils s'imaginent qu'ils voient des morts, qu'ils rêvent aux voleurs, qui se cachent çà et là, donnez *arsenicum.*

Lorsque d'autres symptômes se manifestent, tels que stupeur, difficulté d'avaler, convulsions, rires dans le sommeil, soubresauts, crainte continuelle ou désir de s'enfuir, donnez *hyoscyamus.*

### CHAGRIN ET TRISTESSE.

Les **peines morales**, telles que le **chagrin** et la **tristesse**,

ont des suites bien plus fâcheuses que les autres affections de l'âme; ces suites sont ou immédiates ou subites, ou elles se déclarent à la longue et deviennent souvent dangereuses. On peut toujours les enrayer dans le premier cas, mais il est rarement possible d'en arrêter le cours dans le second. Si l'on n'est aidé dans ce traitement par une action toute morale, on doit peu compter sur les autres moyens ; et celui qui ne trouvera pas ce levier moral se flatterait en vain d'obtenir des effets salutaires par les remèdes que nous avons à conseiller.

Pour un chagrin profond et morne où l'amour-propre s'est trouvé blessé; pour un dépit concentré, suivi d'une grande affliction, et dont on ne peut se rendre maître; pour les peines qui naissent d'un amour malheureux; pour les soucis qui proviennent d'un revers de fortune; enfin, pour une tristesse profonde qui ronge l'esprit, prenez *ignatia*, que, dans quelques cas, vous pouvez répéter deux ou trois jours de suite : c'est presque un spécifique. Le chagrin, à la suite de reproches, se guérit par *opium*; s'il donne lieu à des vomissements, à des langueurs et des faiblesses d'estomac, suivis de mal de tête et de vertige, donnez encore *ignatia*; s'il reste sans effet, *phosphoric. acid*. Pour l'insomnie, après des événements qui jettent dans le découragement, le chagrin, la perte de ses amitiés, lorsqu'on passe les nuits sans dormir, une dose de *sulphur* réussit souvent.

Dans des accès épileptiques produits par le chagrin ou la mortification, donnez *ignatia* d'abord ; s'il ne réussit pas, donnez *opium* pendant l'attaque, et après, *phosphoric. acid*.

Dans les *peines d'amour* donnez *ignatia*, surtout si l'une des pommettes devient fréquemment rouge. Lorsque le malade est très-inquiet, taciturne, qu'il a la fièvre, donnez *phosphoric. acid.*, spécialement si les deux pommettes sont rouges de temps à autre. S'il est désappointé dans ses espérances, s'il en est mortifié et indigné, *staphysagria*.

S'il est jaloux, violent dans ses mouvements, querelleur

ou furieux, donnez *hyoscyamus*, qui sera également donné s'il cherche querelle pour le moindre prétexte. S'il parle beaucoup et d'une manière décousue, en changeant brusquement de sujet de conversation, et conte à tout venant le sujet de sa jalousie, ou s'il est bourru et méchant, si son état s'aggrave par la veille ou après avoir mangé, donnez *lachesis*. S'il méprise les personnes après les avoir aimées ou estimées, s'il témoigne quelquefois par des actes ou des paroles qu'il veut attenter à leurs jours, *platinum*. Après le chagrin et la perte du sommeil, comme suite des veilles passées auprès du lit de personnes chéries, s'il y a mal de tête et sur-impressionnabilité, donnez *cocculus*; s'il y a épuisement de forces, et que le malade puisse à peine parler, *phoshoric. acid.*; s'il ne peut en aucune façon dormir durant plusieurs nuits, *sulphur*.

Si les mortifications ont produit un dérangement intellectuel, donnez *belladonna*, *hyoscyamus*, *mercurius* ou *platinum*, selon les symptômes indiqués plus haut. Si les objets paraissent plus grands, *hyoscyamus*; plus petits, semblables à des jouets d'enfant, *platinum*; blancs, noirs ou doubles, *belladonna* ou *mercurius*; si *mercurius* reste sans effet, donnez *sulphur* une dose.

Lorsque ce dérangement mental est causé par le « *mal du pays* », et que le malade ne peut dormir, s'il ressent de la chaleur et du gonflement de la figure, donnez *hyoscyamus*; si sous peu de jours il n'y a pas d'amélioration, que les joues soient seulement rouges et qu'il y ait une sensation de chaleur dans l'arrière-gorge, *capsicum*. S'il est accompagné d'une toux courte et saccadée chaque matin durant une demi-heure, *drosera*. Si le malade va en s'affaiblissant, qu'il n'ait pas envie de parler, s'il transpire le matin, s'il reste assoupi et morne, s'il ne veut pas manger, et que toute chose soit lourde à l'estomac et l'oppresse, *phosphoric. acid*. Lorsque le malade est très-faible, tremblant, fatigué, inquiet, particulièrement la nuit, s'il est frileux et sue beau-

coup, donnez *mercurius*. Si le chagrin, la frayeur, l'anxiété ou la crainte avancent les règles ou les augmentent, ou les diminuent, ou provoquent d'autres symptômes, donnez *platinum*.

Contre les effets prolongés du chagrin et de la tristesse, lorsque le malade est irritable, contrarié, inquiet, craintif, débile, peureux par avance du danger et de l'avenir, plaignard, somnolent pendant le jour, et ne peut reposer la nuit, transpire la nuit et le jour, perd ses cheveux, et que sa voix s'affaiblit, donnez *staphysagria*. S'il est indifférent et refuse de parler, s'il est fiévreux et maigrit, donnez *phosphoric. acid*. S'il est contrariant, obstiné, irritable, et manifeste une grande anxiété, donnez *mercurius*.

## CONTRARIÉTÉ OU VEXATION.

*Chamomilla* convient en général très-bien, lorsque la vexation est provoquée par un violent accès de colère.

Si la contrariété est suivie d'un goût amer, avec rapports et vomissement de bile, mal de tête, pesanteur au creux de l'estomac ou à l'estomac, douleurs sécantes dans les intestins, diarrhée, fièvre chaude avec soif, rougeur de la face et des yeux, agitation, fièvre bilieuse ou jaunisse, donnez *chamomilla*, qui peut dans quelques cas et selon les circonstances être répété toutes les six ou douze heures. Si le malade est froid et frileux, a des éructations, rend ou vomit une eau amère, s'il a de la constipation ou la diarrhée, et se sent mieux étant couché, donnez *bryonia*, et s'il n'en est résulté aucun effet après huit heures, donnez *veratrum*. En cas de fièvre avec insomnie, avec pression à l'estomac comme par une pierre, *aconitum*.

Lorsque les aliments ou les boissons, pris immédiatement après avoir éprouvé une grande vexation, occasionnent un mauvais goût, des renvois amers, des vomissements de bile, des douleurs d'entrailles, de la chaleur à la tête, de l'inquiétude, un sommeil tourmenté, etc., donnez alors *chamo-*

*milla* une fois ou deux; mais si ce remède ne produit nul effet, donnez *pulsatilla*, *nux vomica* ou *colocynthis*.

Si quelqu'un qui a bu d'une infusion de camomille, vient à être vexé, ou s'il a pris sans raison un peu de camomille pour remédier à la fièvre qui a suivi la vexation, donnez *coffea;* s'il ne soulage pas, *nux vomica*. Si, après cela, le mal résiste, donnez *chamomilla*. Si le malade est d'une humeur patiente et douce, et que *colocynthis* n'ait pas guéri, donnez *pulsatilla*.

Si le chagrin ou la honte est la suite d'une vexation, donnez *ignatia*. Si la vexation s'accompagne de froid et de frissons et que le malade reste contrarié, donnez *bryonia ;* si *bryonia* ne suffit pas, et qu'il soit de ces personnes qui se laissent aller facilement à des emportements de colère, si par habitude il se prend de vin ou de liqueurs fortes, donnez *nux vomica*. Si la vexation s'accompagne d'une juste et violente indignation, avec horreur de la cause qui y a donné lieu, et si ce sentiment s'exprime en repoussant vivement avec la main tout ce qui est placé sur la table, donnez *staphysagria*. S'il se réveille des douleurs d'entrailles, spécialement si elles ont lieu après le repas ou augmentent en mangeant, on donnera *colocynthis*.

L'état de vexation qui ôte le repos et le sommeil par la chaleur qui s'ensuit, avec le sang porté à la tête, et en outre avec respiration courte, palpitations, demande *aconitum*.

L'inquiétude et l'affliction, l'insomnie anxieuse, la frigidité, la crainte d'être seul ou de mourir, le manque de respiration, comme dans l'asthme, suite d'une vive contrariété, réclament *arsenicum*.

Si la vexation cause la toux, ou des palpitations de cœur, l'asthme, des spasmes de poitrine, au point que le malade craigne la suffocation, donnez *chamomilla*. Dans ce cas, il ne sera pas inutile de mettre de temps en temps les mains dans de l'eau froide, et si ce moyen ne réussit pas, on baignera les bras dans l'eau chaude jusqu'à amélioration. Si cet état empire après minuit, donnez *arsenicum;* s'il s'ag-

grave encore sur le matin, ou si le malade semble entrer en délire, *veratrum.*

COLÈRE.

Lorsqu'une personne d'un tempérament violent se sent indisposée par suite d'un accès de colère, donnez *nux vomica.* Si les joues sont brûlantes, la face rouge et chaude, la respiration chaude; si elle se sent portée à des impatiences violentes, *chamomilla;* et si elle tend à rester tranquille, *bryonia.*

Si la colère s'accompagne d'indignation chez les individus d'un caractère calme, qui se plaignent de souffrir de partout, sont portés à dormir le jour, et ne peuvent dormir la nuit, *staphysagria;* s'il y a fièvre et frissons alternés, avec soif et vomissements de bile, et généralement aggravation le matin, *nux vomica.*

Dans le cas de froid interne sans frissons, aggravation dans l'après-midi jusqu'avant dans la nuit, *pulsatilla.*

Si la colère et la vexation produisent l'aliénation mentale, la crainte de la mort, avec anxiété ou rires et cris, donnez *platinum.* Aux tout petits enfants qui ont une rage de colère et tombent en convulsions ou en perdent la respiration, *chamomilla;* si la gêne de la respiration vient de flegmes restant dans la gorge, avec renâclement, *tartarus emetic.* S'ils poussent des cris et pleurent avec violence à croire que la toux vient de là, ou si la colère et les cris causent des palpitations de cœur, *arnica.* — *Arnica* conviendra si la colère donne un crachement de sang ou cause une sensation comme s'il y avait des battements partout (comme *staphysagria*), plus particulièrement dans le dos; goût amer, mauvaise haleine, sensations de coups ou meurtrissures, tête chaude, froid aux pieds; ou, d'abord s'ils sont irritables, puis comme hébétés, ou si leurs urines et leurs selles sont involontaires. S'ils continuent à crier et ne peuvent être consolés, si le sang se porte à la tête, s'ils par-

lent confusément ou restent insensibles, donnez *bella-donna;* et, s'il n'en résulte aucun effet, *hepar.*

IMPRESSIONNABILITÉ ET IRRITABILITÉ.

L'**impressionnabilité** et l'**irritabilité** sont, chez certains individus, une source de souffrances d'autant plus déplorables qu'elles éclatent sous l'influence de la plus légère cause, de la plus petite émotion morale. Si la surexcitabilité est liée à des chagrins, à des soucis qu'on tient cachés et qui ôtent le sommeil, augmentent la douleur dans les parties affectées et provoquent facilement les larmes ou les rendent cuisantes, donnez *coffea* plusieurs fois. Ayez soin d'interdire l'usage ordinaire du café. — Dans une forte surexcitation du système nerveux et des organes des sens avec disposition à s'effrayer, à s'inquiéter, à rester couché et à fuir l'air libre; si l'on devient violent et opiniâtre; quand, chez les femmes, les règles avancent, durent longtemps et parcourent leur période d'une manière irrégulière, *nux vomica* convient. Mais si le patient est doux et calme, enclin aux larmes, et que, chez la femme, les menstrues retardent et coulent peu ou même pas du tout, donnez *puls.* Si ces moyens manquent leur effet et que le malade reste inquiet et triste, administrez *ignatia;* s'il est irascible et violent, *chamomilla;* s'il est surexcité, occupé constamment de projets et est plein d'animation, surtout le soir, donnez *china;* si la peine l'exalte, c'est *coffea* qui convient; s'il ne réussit pas, et qu'il y ait des symptômes de fièvre avec dureté et vivacité du pouls, donnez *aconitum;* et si, trois ou quatre heures après, il n'y a pas d'amélioration, *chamomilla.*

Lorsque par suite d'une grande peine, et que la cause en est permanente, il se déclare une sorte de délire qui peut aller jusqu'à rendre fou, qu'on ressent plus facilement le froid et le changement de temps, que l'état s'aggrave par le moindre attouchement, donnez *china.* Si après dix heures

il n'y a pas de mieux, *mercurius*. Si une peine violente vous jette dans le délire et la fureur, *veratrum*.

Si des émotions mentales opposées, ou si un effort intellectuel trop soutenu, causent du mal de tête, de la faiblesse, ou portent le sang au cœur, prenez *glonoine*, tant qu'il est nécessaire ; et s'il reste une grande débilité et de la fatigue, prenez *cuprum*.

## CHAPITRE II.

### DES REFROIDISSEMENTS.

Les refroidissements donnent lieu à diverses indispositions ou maladies qui sont selon le tempérament et un état acquis des personnes. Tantôt c'est un rhume avec toux et fièvre, tantôt des coliques avec diarrhée; d'autres fois, ce sont ou des douleurs de dents, d'oreilles ou des membres, comme on le verra plus bas.

Les refroidissements diffèrent encore selon qu'ils sont produits par un froid sec ou humide, par un courant d'air ou par la pluie, et qu'ils coïncident avec une température plus ou moins élevée, ou que le corps est échauffé ou en transpiration.

La première règle à observer pour éviter les suites fâcheuses d'un refroidissement est de se tenir chaud dans une juste mesure, d'avoir les pieds secs, de s'abstenir de liqueurs spiritueuses qui peuvent aggraver la souffrance ; il faut se priver aussi de nourriture trop animalisée et épicée.

Lorsque, après s'être tenu à un courant d'air, on s'est attrapé un rhume, sans en avoir d'abord ressenti les premiers effets, prenez *aconitum ;* et le soir, en vous couchant, buvez un verre d'eau froide, couvrez-vous bien, et tâchez de suer ; soit dès le matin ou sur le midi, tous les symptômes auront disparu.

Quand on ne peut décider les enfants à boire de l'eau froide, ou que l'on sait qu'elle ne suffirait pas pour amener la transpiration, donnez-leur du lait coupé avec une égale quantité d'eau sucrée ; qu'ils boivent bien chaud, et la sueur s'établira.

Les hommes de peine ou les femmes robustes, qui, après s'être échauffés par le travail, se sont enrhumés, prendront le soir, avant de se coucher, un verre d'eau chaude sucrée, en ajoutant un peu d'eau-de-vie; aidé d'une dose de *glonoine*, il s'ensuivra une chaleur douce et bienfaisante.

Celui qui prend un rhume, en hiver, et se sent engourdi par suite d'un froid humide, boira une tasse de *café très-fort*, avec ou sans lait; et, s'il ne peut s'endormir, qu'il s'administre dans la nuit *nux vomica.*

Donnez *glonoine* aux enfants qui, ayant joué dans la neige, ont patiné ou folâtré sur le pas de la porte en plein hiver, se sont enrhumés étant en moiteur, ayant peut-être les pieds humides, spécialement s'ils ont la tête chaude, le pouls très-vif, la figure et les yeux rouges, avec battement des artères du cou; également s'ils tiennent la tête roide, s'ils sentent qu'ils ont besoin qu'on leur presse le front, disant qu'ils ont la tête trop grosse, ou s'ils commencent à extravaguer. — Après cela, donnez *belladonna* ou *bryonia,* si c'est nécessaire.

Si, par suite d'une transpiration supprimée par le froid, il se déclare des maux de tête, d'oreille, de dents, ou des coliques, donnez *chamomilla;* et *rhus,* dans le cas où il n'y aurait du mal qu'aux oreilles.

Aux femmes en couches, donnez *chamomilla,* en cas de transpiration supprimée. Si elles se plaignent de mal de tête, spécialement du côté droit, à l'occasion d'un refroidissement ou d'une douleur au cou, pour s'être découvertes en restant assises, donnez *belladonna;* si cette douleur s'étend aux épaules, pour avoir porté l'enfant sur ses bras, *rhus* sera utile pour la dissiper; si elle est plus sur le côté gauche, avec sensation d'élancement et de battement, donnez *bryonia* ou *spigelia :* — le premier, quand les souffrances se portent à la mâchoire inférieure, aux bras et à la poitrine; — le second, quand elles se font sentir plus particulièrement aux tempes, aux yeux, à la mâchoire

supérieure ou à la poitrine, vers la région du cœur.

Si, pendant un état de grande transpiration, on est surpris par une pluie battante et qu'on se sente saisi de froid, donnez alors *rhus;* — et, si après dix ou douze heures, il n'a pas suffi et qu'il reste une grande fatigue, *bryonia.*

Sur la fin de l'été, lorsque, après une forte chaleur, la température se refroidit subitement, et que tout le monde se sent comme grippé et s'en plaint, *belladonna* conviendra dans la plupart des cas; mais si le froid, un temps humide se maintient, donnez *nux moschata,* particulièrement aux enfants, aux femmes et aux hommes délicats.

Pour le rhume de cerveau par suite de l'*humidité des pieds,* donnez *cepa;* pour la toux et les douleurs des membres, *rhus.* Pour les autres souffrances, ce sera *chamomilla, pulsatilla, mercurius.*

Pour la suppression *de la transpiration des pieds,* choisissez parmi les précédents, ou *cuprum* ou *silicea.*

Si ces moyens n'y remédient pas, employez le suivant : Il faudra, après avoir fait fortement chauffer dans un four une suffisante quantité de son, de froment ou de seigle, en mettre une partie dans un bain de pieds ou baquet, tout autant qu'il en faut pour en couvrir le fond à la hauteur de quatre travers de doigt, et les jambes étant dans ce bain, on verse le reste du son, toujours très-chaud, jusqu'à ce qu'il ait atteint au-dessus des mollets. On doit y rester une demi-heure. — On peut aussi rétablir la transpiration des pieds, en les posant sur des briques chaudes couvertes de sel.

Si, après un refroidissement, il se déclare un *rhume de cerveau* (coryza), avec perte de l'odorat et du goût, donnez *pulsatilla;* si le rhume est accompagné d'une grande chaleur à la tête et aux yeux, que le nez soit rouge et douloureux, *belladonna;* si les narines sont complétement obstruées, *nux vomica* et quelquefois *ipecacuanha.* — Si, par un vent nord-est, il se déclare un coryza

fluent, pire la nuit et dedans, mieux en plein air, avec mal de tête, larmoiement, chaleur et soif, donnez *cepa*.

Si le rhume est réprimé par le froid, et que dans l'après-midi, il y ait de l'aggravation dans les symptômes, que le malade soit abattu et frileux, donnez *pulsatilla ;* s'il y a augmentation la nuit ou le matin, avec irritabilité, donnez *china*.

Après une éruption répercutée, donnez *ipecacuanha*, et s'il ne réussit pas, *cuprum*. Dans quelques cas, ce sera *bryonia*, *pulsatilla*, *sulphur* ou *nux moschata*, selon les symptômes. Si la guérison du coryza a été empêchée par un refroidissement, suivi de douleurs au-dessus des yeux, pire sur le côté droit, et bouffissure de la figure, donnez *belladonna*; si la douleur est, au contraire, pire sur le côté gauche et la face pâle, *spigelia*.

TOUX. — Si le coryza s'accompagne d'un rhume de poitrine, que la toux ait résisté jusqu'ici aux médicaments pris, et qu'elle soit sèche, administrez *nux vomica ;* est-elle sèche jusqu'à produire le vomissement, *ipecacuanha ;* est-elle creuse et produit-elle des vomissements, *carbo vegetabilis ;* est-elle accompagnée d'une expectoration tenace, mais particulièrement chez les enfants, en hiver, donnez *chamomilla ;* est-elle humide, donnez *dulcamara* ou *pulsatilla*. Quant aux autres remèdes, voyez l'article « toux », II[e] partie. — Si la toux se reproduit toutes les fois qu'on éprouve un peu d'air froid, donnez *phosphoric. acid. ;* si elle se renouvelle chaque fois que l'on se découvre les bras ou les pieds étant au lit, et, en outre, si elle est caverneuse et fatigante, prenez *hepar ;* si la toux est pire après s'être mis au lit, et par la chaleur du lit, *nux moschata*.

Lorsque la toux provenant de l'air froid est sèche et convulsive, et s'accompagne de vomissement ou d'expectoration sanguinolente, alors donnez : ou *bryonia*, si elle s'accompagne d'un point de côté, ou si, à chaque effort,

il y a mal de tête et douleurs sous les côtes, si elle s'annonce par un chatouillement du larynx, et si, outre cela, la poitrine est comme déchirée; si le pouls est fréquent et dur; — ou bien donnez *carbo vegetabilis*, si le pouls est moins dur, s'il y a douleur d'excoriation constante dans la poitrine, moins d'élancement, mais plus d'ardeur, d'oppression et de battement de cœur.

Difficulté de respirer. — Si, par suite de refroidissement, il se manifeste un état de souffrance comme si le malade allait être suffoqué, donnez *ipecacuanha*, toutes les heures, et, au besoin, toutes les demi-heures ; si cela ne paraît pas suffisant, *arsenicum*, toutes les heures, jusqu'à ce qu'il y ait soulagement. Quelquefois il convient aussi de donner les remèdes qui sont indiqués à l'article « asthme », et ce sera plus particulièrement *nux vomica*, *cuprum* ou *sambucus*.

Diarrhée. — Si après un refroidissement subit, il survient de la diarrhée, donnez *opium*; s'il n'en résulte aucun soulagement, ou si elle cessait un jour ou deux, et qu'il y ait en même temps douleurs abdominales, donnez *dulcamara*. S'il n'y a pas de coliques, et que la diarrhée ait commencé dans le jour, et se soit aggravée dans la journée et améliorée le soir, donnez *ferrum;* mais si la diarrhée s'aggrave après minuit ou vers le matin, *phosphoric. acid.*, surtout si elle se déclare après avoir mangé une glace, ou bu de l'eau glacée. Voyez Ire partie, chap. IV.

*Bryonia* convient dans la diarrhée par suite de refroidissements causés par la boisson d'eau froide en état de sueur, ou pour avoir pris un bain froid après une forte chaleur, et surtout si elle est accompagnée de chaleur à la tête, précédée de légères coliques, ou d'une douleur à l'épigastre et au ventre, qui s'aggrave par la moindre pression exercée par la main ou toute autre cause, et que la diarrhée amène des matières non digérées ; — et si elle

provient des eaux de mauvaise qualité, et qu'elle dénote une digestion mal faite, si *bryonia* n'a pas suffi, alors donnez *china.* — Si elle est accompagnée de flatulence, de coliques autour du nombril pendant la selle, s'il y a en même temps, ténesme et faiblesse avec évacuation de matières muqueuses ou sanguinolentes, et que le malade soit habitué aux boissons fortes, donnez *nux vomica.* — Si elle est très-mauvaise et qu'il y ait un grand mélange de mucus et de sang, donnez les remèdes appropriés à la dyssenterie : et si l'état traîne en longueur, *sulphur.*

COLIQUES, DOULEURS D'ENTRAILLES. — Dans des douleurs de ce genre (coliques), si elles sont violentes, spasmodiques et pressives, suivies de diarrhée, et à selles liquides, âcres et brûlantes, donnez *china.*

Donnez *nux moschata,* dans les douleurs crampoïdes ressenties sous les côtes, se portant de droite à gauche, avec diarrhée complète et affaiblissante; donnez-la encore aux personnes sensibles au froid, qui ont la langue blanche et chargée, la bouche mauvaise, avec mal de tête matutinal, avec hébétude et somnolence tout le reste du jour.

Si les douleurs s'accompagnent de flatuosités, et qu'elles soient tellement intenses et déchirantes qu'elles obligent le malade d'aller de côté et d'autre, s'il éprouve la sensation d'une grosse boule qui s'est placée dans l'un des côtés, ou si, le ventre lui semblant vide, il a des nausées et des vomissements accompagnés d'une diarrhée aqueuse, muqueuse ou verdâtre, répandant une odeur d'œufs gâtés, donnez *chamomilla.*

Si la diarrhée provient de la fraîcheur du soir, et que la matière diarrhéïque soit verte et aqueuse, et s'accompagne de grands efforts pour l'expulsion des selles; si elles sont rendues en petite quantité et sont suivies d'un état voisin de la défaillance ; si la douleur pressive qui existe vers l'ombilic se caractérise par des tranchées accompagnées d'un constant malaise et même de ténesme ;

ou encore si le malade se sent pris au même moment de diarrhée, avec borborygmes, maux d'estomac, douleurs déchirantes de l'abdomen, qui laisse à la main la sensation de froid, et si ces divers symptômes s'accompagnent de nausées, de tremblement et de frissons, donnez alors *mercurius*.

Si, indépendamment de ces causes, la diarrhée est la suite de l'usage de viandes de porc, d'aliments gras, de pâtisseries, etc., etc., et si les tranchées sont plus fortes après midi, et surtout le soir ou dans la nuit; si les vents roulent et montent dans l'estomac, ou si l'abdomen est douloureux et sensible à la pression exercée par la main, donnez *pulsatilla*. Donnez le même remède aux femmes enceintes chez lesquelles les coliques ressemblent aux douleurs de l'enfantement.

Si le refroidissement donne lieu à des douleurs accompagnées d'une grande sensibilité, d'insomnie, violentes à faire crier, donnez *coffea*. — Lorsque les douleurs sont violentes au point de mettre le malade hors de lui, c'est *chamomilla* qui convient; — si les douleurs s'aggravent au frais et en plein air, et s'améliorent à l'air chaud, et que le malade soit changeant, donnez *nux moschata*.

Mal de tête. — Le mal de tête, provenant d'un rhume, avec une disposition du sang à se porter à la tête, qui s'aggrave par la marche, à chaque pas, au moindre mouvement, soit en montant l'escalier ou en se baissant; s'il augmente au grand air, avec une sensation comme si la tête allait éclater et avec battement intérieur, se traite par *belladonna*. Si la céphalalgie est plutôt compressive, et bornée à quelques points, si elle s'accompagne de bourdonnement dans les oreilles et de dureté de l'ouïe, donnez *dulcamara*; si le malade a la sensation que son cerveau remue, et qu'il va frapper contre les parois du crâne à chaque mouvement de tête; dans le mal de tête après déjeuner, ou s'aggravant après chaque repas, avec vertige et assoupissement, donnez *nux moschata*.

Si le mal de tête est occasionné par un courant d'air et purement externe, donnez *nux vomica*; s'il est interne, *belladonna*. Est-il produit par l'effet d'un bain, *belladonna* ne suffisant pas, surtout s'il y a nausées, vertige et dérangement du ventre, s'il s'aggrave par la fumée du tabac, alors donnez *antimonium crudum*, ou, selon les symptômes, *bryonia*.

Affections des yeux. — Comparez avec ce qui est recommandé dans les « maladies des yeux, » IIe partie. Mais les remèdes dont l'indication est le plus fréquente, ce sont *belladonna*, *dulcamara*.

S'il y a douleur, chaleur, inflammation des yeux, et larmoiement avec horreur de la lumière, donnez *belladonna*; si elle ne suffit pas, *mercurius*; si celui-ci reste sans effet, *hepar*.

Si la douleur n'est pas intense, mais que le malade ait de la difficulté à lire, à fixer les objets, s'il voit des étincelles devant les yeux, ou s'il souffre des yeux après chaque refroidissement, donnez *dulcamara*, et plus tard *sulphur*; et si cela ne suffit pas, *calcarea*.

Douleurs d'oreilles. — Ce genre de souffrance vient souvent à la suite d'un refroidissement. S'il y a bourdonnement avec dureté de l'ouïe, donnez *dulcamara*, et si, après quelques semaines, le mal reparaît, *sulphur* ou *bryonia*.

Déchirement externe, élancement interne et oreilles sèches, indiquent *chamomilla*. Avec aggravation de ces symptômes, donnez aussi *nux vomica*. — Si le malade est d'un caractère doux, a les larmes faciles, si ses oreilles sont humides et en suppuration, ou si elles sont chaudes et rouges, et s'accompagnent de douleurs tiraillantes et déchirantes qui se propagent quelquefois à la figure, alors *pulsatilla* est préférable, s'il y a des élancements et des tiraillements avec bruissement; sans trop de chaleur ni trop de rougeur; s'il s'est établi une suppuration d'une nature corrosive et sanguinolente, et si les glandes situées autour des oreilles et

du cou sont engorgées, donnez *mercurius;* et s'il n'en résulte pas une guérison complète et qu'il y reste un peu de chaleur, rougeur et tressaillement, si, en se mouchant, on provoque des élancements, des battements et des bourdonnements, donnez *hepar.* Le mal d'oreilles des enfants, après refroidissement, demande *rhus.*

S'il reste un écoulement purulent avec bruissement et brûlement dans les oreilles, donnez alors *sulphur.*

Mal de dents. — Ce mal, par suite de refroidissement, se guérit ordinairement par *chamomilla, rhus* ou *nux moschata.* Consultez, pour cela, l'article des « maux de dents » IIe partie. Si ces moyens ne suffisent pas, donnez *dulcamara.* Si à chaque refroidissement le mal se renouvelle, alors adressez-vous à *china,* et plus tard à *mercurius* et *sulphur.*

Mal de gorge. — Le mal de gorge par refroidissement se guérit le plus souvent par une dose de *belladonna, dulcamara, mercurius* ou *sulphur;* mais il faut savoir attendre patiemment le résultat de leur action. (Voyez IIe partie, chap. vi.)

Lorsqu'il se déclare après avoir bu de l'eau froide, il faut donner *belladonna;* quand il est la suite d'un froid général, préférez *dulcamara.* Lorsque le gosier est constamment chaud et sec, avec fréquents efforts pour avaler, si la salive inonde la bouche, que les amygdales soient gonflées et douloureuses, soit en parlant ou en avalant; quand le malade crache beaucoup, avale avec difficulté, et craint d'étouffer, que le gosier lui semble rétréci en ingurgitant, et que les boissons sortent par les narines, et s'il s'impatiente et s'emporte, donnez *belladonna;* s'il n'y a pas de soulagement, *sulphur.* Quand la douleur est moins forte, que la langue est comme paralysée, que le malade transpire beaucoup, quelquefois avec une odeur désagréable de la bouche, sans soulagement, qu'il est en outre inquiet, chagrin, alors donnez *dulcamara.* Si ce moyen ne suffisait pas, *mercurius,* ou l'un des remèdes pris parmi ceux qui sont in-

diqués à l'article « angine », comme étant subordonnés à des indications particulières.

NAUSÉES ET VOMISSEMENTS. — Ce genre de souffrances, conséquence d'un refroidissement, surtout quand il y a coïncidence avec la rétrocession de la rougeole et de toute autre éruption, réclame l'emploi d'*ipecacuanha* toutes les deux ou trois heures. Si cela ne suffit pas et que le vomissement soit acide et amer; s'il s'accompagne d'inutiles efforts, donnez *belladonna*. Si le malade rend des glaires épaisses, *dulcamara*. S'il se reproduit sans cesse; s'il est accompagné de nausées, surtout après l'exercice, les repas, la parole, le sommeil, ou la promenade à cheval ou en voiture, donnez *cocculus*; s'il se manifeste à chaque mouvement du corps et que le patient ne puisse nonobstant rester tranquille, quoique très-faible, s'il a soif et ne supporte pas les boissons en abondance, alors donnez *arsenicum*, et s'il le rejette, *arsenicum* par olfaction. Pour spasmes avec nausées, *cuprum*. — Voyez chap. IV.

DOULEURS RHUMATISMALES. — Si à la suite d'un refroidissement il se déclare de ces douleurs (rhumatismes), et que le malade éprouve un sentiment d'inquiétude dans la partie affectée, qui l'oblige à changer constamment de place, qu'il se trouve partout placé trop durement; ou si le membre est comme engourdi, disloqué et douloureux, surtout que la moindre secousse lui cause une impression pénible, au point de le faire crier d'avance, soit qu'on aille et qu'on vienne autour de lui, soit qu'on le touche ou même qu'on fasse semblant de le toucher ou de l'approcher, soit aussi qu'on lui parle très-haut, donnez *arnica*. Il est parfaitement indiqué. S'il y a chaleur et fièvre, donnez *aconitum*; et, deux heures après, *arnica*. Il y a des cas où il est bon d'alterner ces deux remèdes. Dans tous les cas, l'emploi alterné de l'*arnica* et d'*aconitum* sera réglé sur l'augmentation ou la diminution des souffrances. S'il reste encore quelques symptômes de

la maladie, administrez des médicaments indiqués à . ticle « rhumatisme » (IIe partie, chap. XIV).

Si les douleurs s'aggravent dans la position couchée, et, la nuit, qu'il y ait froid et engourdissement des membres, avec pâleur de la figure et chaleur des pieds, ou gonflement rouge des gros orteils, que la nuque soit roide, la peau sèche, ou la transpiration fétide, et qu'il ne soit résulté aucun soulagement des remèdes administrés, donnez *dulcamara;* et si elle ne suffit pas, *mercurius.*

Si ces douleurs récidivent (ce qui arrive souvent) après un nouveau refroidissement, et surtout si le malade craint l'approche des personnes qui l'entourent, ou s'aggravent pendant la déglutition; si elles augmentent pendant le repos et s'améliorent en se promenant dans la chambre, et qu'il y ait gonflement, tiraillement, ardeur et pulsation dans les gros orteils, donnez *phosphoric. acid.* — S'il y a gonflement du genou, nodosités aux articulations de la main et des doigts, donnez *sulphur*, et, plus tard, *calcarea.*

Lorsque la *fièvre* est produite par le refroidissement, donnez *aconitum.* — Si la fièvre augmente, ou qu'elle dure déjà depuis quelque temps, choisissez un des remèdes qui sont indiqués à cet article, où leur action est mieux déterminée. Tels sont : *nux vomica* ou *chamomilla, belladonna* ou *dulcamara, ignatia* ou *pulsatilla,* et d'autres encore qui seraient mieux appropriés.

En général, toutes les affections par suite de refroidissements qui ont un caractère aigu et s'accompagnent de douleur, se trouvent bien de l'emploi des remèdes suivants : *coffea, aconitum, chamomilla, rhus, nux vomica, pulsatilla, belladonna, colocynthis.* Si elles sont peu douloureuses, donnez *dulcamara* ou *ipecacuanha.* Si ces affections sont chroniques et reviennent souvent, et que le malade ait pris auparavant beaucoup de mercure, administrez *carbo vegetabilis, sulphur* ou *china;* après ceux-ci, *silicea* ou *hepar.* Si elles reparaissent après s'être baigné, donnez *antimonium crudum, sulphur;* et après

quelques semaines, *nux moschata, carbo vegetabilis* ou *calcarea.* — Si les souffrances dépendent d'une **transpiration** trop copieuse, donnez *mercurius, phosphoric. acid., carbo vegetabilis sulphur*, ou *hepar.*

On remédie à la **disposition aux refroidissements**, à la trop grande **sensibilité** aux effets du **froid**, en buvant plutôt froid que chaud, en se modérant dans l'usage des boissons fortes et s'abstenant de café ; et cette susceptibilité disparaît plus facilement en employant, selon les circonstances, les remèdes suivants : *coffea, belladonna, nux vomica, china, dulcamara, nux moschata* ; et surtout *silicea, carbo vegetabilis, calcarea*, de loin en loin. Durant cette sorte de traitement, on doit se laver avec de l'eau froide et s'habituer insensiblement à l'air froid, au lieu de l'éviter ; il faut également s'accoutumer aux changements de temps.

Celui qui se laisse facilement impressionner par l'air froid, et dont l'état s'aggrave dans une chambre chaude, doit prendre *apium virus;* s'il a un grand désir d'aller dehors, et qu'il prenne froid toutes les fois qu'il sort, *cepa.*—Mais si l'on ne peut se faire à ces nouvelles habitudes, et que le moindre refroidissement produise des frissons, donnez *nux vomica* ou *chamomilla.*— Si l'exposition au froid provoque des douleurs, prenez *arsenicum.* — Si l'on est sujet aux engelures, soit des doigts ou du nez, ou de toute autre partie, qu'on consulte les remèdes indiqués à « cet article ». — Si l'on prend mal toutes les fois qu'on s'expose à l'air froid, alors, selon les circonstances, on emploiera *bryonia* ou *rhus, nux moschata, veratrum* ou *mercurius*, et si ces remèdes restent sans effet, on devra employer *carbo vegetabilis* ou *calcarea ;* — si l'on ne s'expose pas au vent sans inconvénient, *carbo vegetabilis;* si l'on est sensible au courant d'air, *belladonna, sulphur, silicea* ou *calcarea*, les uns après les autres, à l'intervalle de cinq à six semaines.

Si l'on est particulièrement sensible à l'**air du soir** et qu'on le supporte non sans peine, c'est alors *mercurius*, puis, après un certain temps, *sulphur.* Il sera suivi, au besoin, de *carbo vegetabilis.* Si *sulphur* reste sans effet, et qu'il faille attribuer à l'humidité par l'eau la cause de ce dérangement, donnez la préférence à *dulcamara, rhus* ou *veratrum*, et, plus tard, *carbo vegetabilis* ou *calcarea ;* si c'est la poitrine qui en souffre, *dulcamara* ou *carbo vegetabilis.*

Celui qui est vivement ému par les effets du **tonnerre** fera

usage de *bryonia*, et plus tard, durant l'orage, de *silicea*; *sulphur* produit aussi de bons effets. — Parmi le peuple, on parle avec confiance du moyen suivant : c'est de boire un verre d'eau de la pluie qui tombe avant l'orage ; l'on prétend que c'est d'un bon effet pour préserver les personnes qui craignent et tremblent à chaque coup de tonnerre, ou qui se plaignent de boiter ou de chanceler à l'approche de l'orage.

Si l'on souffre à chaque **changement du temps**, commencez par donner *mercurius*, *rheum*, ou *rhus*. Si cela ne suffit pas, *sulphur*, et puis *silicea*. — Dans les transitions du chaud au froid, *dulcamara*, et quelquefois *rhus* ; du froid au chaud, *carbo vegetabilis* ou *lachesis* ; dans le temps humide, *nux moschata*.

Dans les froids du **printemps**, sont bien indiqués *veratrum*, *rhus* ou *carbo vegetabilis* ; **en été**, *belladonna*, *bryonia*, *carbo vegetabilis*, **en automne**, *veratrum*, *mercurius* ou *rhus* ; **pendant l'hiver**, s'il est sec, *aconitum* ou *belladonna*, *bryonia*, ou *nux vomica*, *chamomilla*, *sulphur*, quelquefois *ipecacuanha* ; s'il est humide, *nux moschata*, *dulcamara*, *veratrum*, *carbo vegetabilis* (1).

Toutefois, avant de faire usage de ces divers remèdes, il est nécessaire d'étudier avec soin les affections spéciales dont il est question dans chaque chapitre de cet ouvrage ; on y puisera les raisons pour faire une application plus exacte de ces médicaments, que nous mentionnons ici dans le seul but d'indiquer quels sont ceux qui doivent avoir la préférence dans les cas douteux.

On attribue fréquemment au froid, chez les enfants surtout, des indispositions qui sont le fait seul de la **coupe des cheveux** ; — pour l'abattement soudain, des secousses ou des convulsions ; pour la congestion, la chaleur à la tête, la rougeur de la face, ou pour la crainte avec défiance ou anxiété, donnez *glonoine* ; pour la crainte avec penchant à pleurer ou à s'enfuir, *belladonna* ; aux enfants, pendant l'évulsion des dents, *chamomilla*. — Pour le mal de tête, *belladonna*, *bryonia*, *glonoine*, ou *pulsatilla*, selon les symptômes.

(1) Prenez *opium*, contre la suppression brusque des menstrues dans le cas de refroidissements, surtout s'il y a eu frayeur.

Quand les blanchisseuses, peu sujettes aux refroidissements dans l'eau, en éprouvent accidentellement des inconvénients, on les fait cesser avec de la râpure de noix muscade.

## CHAPITRE III.

### AFFECTIONS PAR EXCÈS DE CHALEUR, DE TRAVAIL ET PAR SUITE ÉPUISEMENT.

Après un **travail excessif**, on se trouvera bien d'un bain chaud d'une demi-heure, ou même d'un bain russe. L'endolorissement des membres cessera aussi, ainsi que la chaleur, par la pratique de frictions, faites dans le bain, auquel l'on aura mêlé une solution alcoolique de savon.

#### ÉCHAUFFEMENT.

Après s'être fortement échauffé en été, on fera bien de faire usage de quelques gouttes de rhum, de bonne eau-de-vie sur un morceau de sucre, ou une gorgée de vin généreux; et on s'abstiendra de boire de l'eau froide tant que la chaleur du corps est plus élevée que de coutume. Si vous êtes très-fatigué, prenez une tasse de thé vert, légèrement infusé. — Après une grande fatigue, buvez de l'eau fraîche ou de la bière légère, par un temps froid, et quand on est obligé de nouveau d'aller au froid; et un lait de poule coupé avec de la bière chaude ou du bouillon, si l'on doit rester dedans. — Les boissons fortes, même en petite quantité, ne sont pas bonnes en hiver, puisqu'elles rendent plus sensible au froid; elles ne conviennent en été qu'après qu'on s'est échauffé; mais, prises en grande quantité, elles produisent un affaiblissement qu'on ressent le lendemain. —Si l'on éprouve quelque affaissement par l'effet de la chaleur, il est convenable de prendre un peu de café; mais il faut toujours s'abstenir de boissons spiritueuses.

Ceux qui, après avoir été longtemps exposés à un grand froid, tombent dans un état d'engourdissement et dans une invincible propension au sommeil, sont promptement et sûrement débarrassés de cet accident et du danger de la congélation par le *flair d'un morceau de camphre* ou de l'*alcool camphré;* il est dès lors prudent pour celui qui est obligé de rester longtemps exposé à un froid rigoureux d'avoir avec lui un flacon de camphre.

**Coup de soleil.** — Durant les grandes chaleurs de l'été, les adultes comme les enfants, qui travaillent durement ou jouent ardemment en plein air, sont quelquefois pris d'une si forte chaleur, qu'ils tombent soudainement comme frappés d'apoplexie ; ils commencent par chanceler, font des efforts pour se tenir debout, et tombent. Dans ce cas, donnez *glonoine*, et plus particulièrement s'il existe les symptômes suivants : yeux fixes et sans expression, vitrés, pupilles contractées ; pouls à peine sensible ou si précipité, qu'on ne peut le suivre ; perte de la parole, ou au moins difficulté de parler ; quelquefois vomissements ; figure pâle, blanche ou d'un rouge jaunâtre ; sueur froide ; tête chaude au toucher, particulièrement lorsque la main reste longtemps appliquée sur la tête.

Dans tous les cas de [illegible] tête tant interne qu'externe, on emploiera l'eau froide soit en application de compresses mouillées, soit en arrosoir.

L'application de la glace est une pratique absurde, la saignée une pratique meurtrière. — Dans quelques cas de coup de soleil, donnez *aconitum* en solution, si la tête ainsi que le corps sont pris d'un grand chaud ; si les pupilles sont contractées, si la couleur de la figure est changeante ; le pouls large, dur et plein ; si le malade éprouve parfois dans ses divers mouvements des saisissements et de l'anxiété, comme de peur, de porter ses mains à la tête, de grincer des dents, de rouler ses yeux, etc.

*Belladonna* sera administré une fois dans les circonstances suivantes : yeux fixes, à moitié ouverts, ou convulsés en haut ; pupilles larges ou très-petites, ou toutes deux de différente dimension ; figure rouge ; tête et corps chauds ; urines et selles involontaires ; pouls plein et dur ; tiraillement et tremblement des membres par moments ; de porter ses mains sur la tête ; de jeter son corps en arrière sommeil lourd et pesant.

Donnez *nux vomica* aux ivrognes de profession, ou à ceux qui sentent encore la boisson qu'ils viennent de prendre, si *belladonna* n'a produit aucun soulagement.

On recourra aux remèdes dont il vient d'être question, si les mêmes symptômes se produisent, soit que l'insolation ait porté sur la tête nue ou sur la nuque, soit qu'ils aient été causés pour s'être endormi auprès d'un poêle, ou qu'on se soit chauffé à un foyer ardent, pour y sécher ses pieds mouillés, ce qui arrive souvent aux vieillards et aux enfants. — Les mêmes médicaments, ou l'un des suivants, seront employés selon le genre de mal de tête.

**Mal de tète.** — Lorsqu'il y a plénitude de tête, comme si elle allait s'ouvrir, aggravation par le repos; sensation comme si le cerveau sortait à travers le crâne, augmentée par la [illegible] contention d'esprit, fièvre chaude, soif, vomissements et insomnie, donnez *belladonna* ou *bryonia*.

*Belladonna* sera préféré, s'il y a grande anxiété et inquiétude, fureur réelle ou activité incessante d'idées et grand abattement, frayeur et peur des choses présentes, avec larmes faciles, gémissements et cris;

*Bryonia*, si le malade est de mauvaise humeur le matin, s'il ne peut pas supporter ses vêtements, qui le serrent trop, et qu'il soit plutôt colère et irritable qu'abattu et plaignard; s'il a peur de l'avenir.

Mais si la moindre chaleur provoque le mal de tête; qu'il y ait pesanteur, battement, pression sur les yeux, et que par le fait de leur propre mouvement les yeux deviennent douloureux, donnez alors *carbo vegetabilis*.

Si le mal de tête est produit par le chaud et par la fatigue, après s'être agité en plein soleil, ou après un échauffement pour être resté trop longtemps auprès du feu, ou même en repassant le linge, et si on a la tête comme trop pleine et que l'appétit vienne à manquer, surtout le matin; qu'il y ait en outre grande soif, fièvre,

tremblement, et même quelquefois nausées et vomissement, ou encore diarrhée; dans ces cas, *bryonia* est indiqué.

Lorsqu'on se sent la tête trop pleine, avec sensation de pulsation progressive, qui menace de rompre la tête, battement douloureux, pire en remuant la tête, donnez *glonoine*.

**Diarrhée.** — Les diarrhées d'été qui s'accompagnent de fièvre, et surtout si le lait provoque des coliques, guérissent promptement par l'usage de *bryonia*. — On est quelquefois obligé de la répéter le lendemain.

Celui qui ne peut supporter la chaleur de l'été, ou ne peut travailler à la chaleur, surtout s'il est sujet à des sueurs nocturnes, s'il est entraîné au sommeil, et qu'il éprouve des douleurs d'estomac et du ventre; si, dans ce cas, *bryonia* n'a pas suffi, donnez *antimonium crudum*. — Si la chaleur a pour effet de provoquer des nausées, et qu'elles reviennent malgré l'usage des moyens indiqués, alors administrez *silicea*.

### FATIGUE.

Après une longue marche ou après un travail excessif, particulièrement en été, la fatigue est quelquefois tellement grande qu'on ne peut prendre aucun repos, et même, dans ce cas, ce qui devrait délasser ne fait qu'augmenter cette mauvaise disposition du corps; dans ce cas, on prendra un bain chaud; si ce n'est pas possible, qu'on mette au moins les pieds dans l'eau chaude avec une poignée de sel de cuisine. Si par ce moyen on ne parvient pas à se délasser, prenez *coffea*. — Ce qui soulage le mieux en pareil cas est une tasse d'infusion légère de thé vert de bonne qualité.

Après une fatigue débilitante, comme après un grand épuisement, donnez *arsenicum*. — Si la lassitude est la suite de beaucoup d'efforts pour soulever des fardeaux; si elle s'accompagne d'une grande transpiration, après laquelle

le corps s'est refroidi, soit dans un courant d'air ou dans l'eau, donnez *rhus*. — Si la fatigue va jusqu'à la défaillance, *veratrum;* par un manque de nourriture de quelques jours, *coffea;* par suite d'une grande faiblesse après une sueur profuse, *china*.

Si l'on vient à éprouver un échauffement intérieur, avec respiration chaude, et que en outre le pouls soit fréquent, donnez *aconitum;* s'il ne diminue pas, *bryonia*. — Si l'on ressent encore, après quelques jours, des bouillonnements de sang, ou si, après une nouvelle fatigue, le sang se porte à la tête, au visage ou à la poitrine, donnez *mercurius*. Mais si l'on se sent les membres, surtout les chairs, comme brisés, *arnica* soulagera promptement. — Si les pieds sont gonflés et font mal en marchant, prenez une petite cuillerée de teinture d'*arnica* dans une demi-tasse d'eau fraîche, et après avoir lavé les pieds avec de l'eau pure, mouillez-les avec cette eau d'arnica préparée et laissez-les sécher à l'air. — Si après la marche, les pieds sont entamés et ampoulés, *arnica* ne convient pas dans ce cas; si vous avez à marcher le jour d'après, appliquez une compresse fine enduite de suif. Le soir, prenez *cepa*, et appliquez un linge mouillé. Dans la plupart des cas, vous serez bien le lendemain matin. Si la fatigue est si grande qu'elle cause des douleurs internes et de l'insomnie, si ce sommeil n'est pas rafraîchissant, si le moindre attouchement fait mal, si rester assis ou se tenir debout donne une grande faiblesse, si marcher soulage un peu, si les battements du pouls se font sentir sur toutes les parties du corps, donnez *natrum muriaticum*. Si tout effort ou mouvement cause du picotement partout, *apium virus;* si cette sensation va et vient, *hepar*.

Quand les membres sont pris de douleur par suite des efforts faits pour porter ou soulever des fardeaux, et que les douleurs augmentent en les mettant en action ou même en les laissant en repos, donnez *rhus*, ou *bryonia* quand

les souffrances se manifestent plus particulièrement aux reins et qu'elles s'aggravent par le mouvement. S'il est impossible de mouvoir les reins sans provoquer de vives douleurs, donnez alors *sulphur*. — Comparez ceci avec ce qui est dit plus loin, Ire partie, chapitre IX, des « moyens employés contre les entorses. »

Si quelqu'un, même dans l'état normal de santé, se fatigue facilement par le moindre travail et le plus petit effort; si tout l'indispose, même la conversation, donnez *cocculus;* si la parole fatigue particulièrement la poitrine, *apium virus;* s'il ne suffit pas, *veratrum;* et enfin *calcarea*, si *veratrum* manque son effet.

Quand à la suite d'une course rapide on se sent essoufflé, ou qu'on est pris de toux, d'un point de côté et de douleurs dans les membres, administrez toutes les deux ou trois heures *aconitum;* si le point de côté persiste, donnez *arnica*, et douze heures après, si le mal continue, *bryonia;* si c'est l'essoufflement qui s'aggrave par une marche précipitée ou en montant rapidement, si la toux complique cet état et s'accompagne de crachats muqueux, *silicea*.

Si par suite d'une émotion quelconque on se sent menacé de suffocation, avec une forte moiteur du cou, donnez *sambucus*.

### LONGUES VEILLES.

Les longues veilles affaiblissent toujours, mais il est bon pourtant que chacun puisse les supporter en cas de nécessité; si elles produisent une faiblesse trop considérable, plus grande qu'à l'ordinaire, et qu'on ne puisse se permettre même une heure de repos, administrez *cocculus* ou *phosphoric. acid.* dans l'eau. — Si une longue veille occasionne du mal de tête, et qu'on ait fait usage du café ou du vin pour se tenir éveillé, qu'on prenne *nux vomica* avant de se coucher. Si la cause n'est pas dans l'abus des boissons spiritueuses, et que le malade ne puisse se cou-

cher, ou qu'il ressente des envies de vomir, administrez *ipecacuanha*. — Si les symptômes de la tête se sont aggravés la nuit, et qu'ils se soient améliorés le matin, donnez *pulsatilla*, dans le cas surtout que ce soit une femme. — S'il a congestion du sang à la tête, ou sensation de pesanteur qui s'aggrave par le mouvement des yeux, donnez *nux vomica* ou *pulsatilla*; — *nux vomica* aux individus passionnés et énergiques; — *pulsatilla*, aux personnes douces; — *nux vomica*, avec aggravation le matin; — *pulsatilla*, avec aggravation le soir, et amélioration le matin; — *nux vomica*, avec aggravation en plein air, et amélioration par *pulsatilla*. — Si le mal de tête s'aggrave par la marche, qu'on chancelle, donnez *nux vomica*. Donnez encore *nux vomica*, si la tête est lourde, comme dans un état d'ivresse, avec bourdonnement et lourdeur du front, pâleur, air hagard, nausée, frissons, faiblesse et mauvaise humeur. — Si la tête semble légère et vide, qu'on ne puisse supporter la lumière, avec aggravation, lorsqu'on est couché, donnez *pulsatilla*.

Lorsque la tête est tremblante, qu'elle est légère, la figure animée, les yeux cernés d'un cercle bleuâtre, la bouche sèche sans soif, avec répugnance pour les aliments, renvois, nausées jusqu'à défaillance; s'il y a ballonnement du ventre, respiration oppressée, aggravation à l'air libre; en parlant, ou par l'usage du café; si le malade est triste, se réveille en sursaut et est agité par des rêves pénibles, donnez *cocculus*. Lorsqu'il se trouve surexcité, le soir surtout, qu'il a mal dormi et qu'il est fatigué dès le matin, donnez *china*; s'il se sent brisé, c'est *arnica* qui convient.

Les effets d'une digestion pénible se combattent avec *pulsatilla* ou *nux vomica*, d'après les caractères qui sont propres à chacun de ces remèdes; ou bien *carbo vegetabilis* : tout cela en consultant l'article relatif à « l'abus des boissons spiritueuses. »

VIE SÉDENTAIRE ET ÉTUDES FORCÉES.

Les habitudes sédentaires et la contention d'esprit produisent les symptômes de la dyspepsie et affaiblissent le corps ; si on le peut, on doit restreindre ses occupations et se promener tous les jours une heure au grand air. — Mais si le ventre est sujet à des souffrances habituelles et sourdes, ou qu'on soit adonné au café ou aux boissons chaudes, prenez *nux vomica* le soir ; et si après quatre ou cinq jours le mal reparaît, prenez *sulphur ;* s'il y a nécessité, on pourra le répéter dans trois ou quatre semaines. Si les souffrances semblent se porter préférablement vers la tête, c'est encore *nux vomica* qui sera même ici le meilleur remède ; plus tard, *belladonna,* quelquefois *pulsatilla :* voyez pour cela « mal de tête », plus loin, dans la deuxième partie de ce livre. Si tous ces moyens ne réussissent pas, et qu'une fatigue intellectuelle produise le mal de tête, usez de *calcarea* en olfaction. Si l'on vient à en éprouver une sorte d'ivresse avec éblouissement, donnez pour les tempéraments violents *nux vomica ;* pour les lymphatiques, *pulsatilla.* Pour les maux de dents, la toux et autres indispositions à la suite des contentions d'esprit, *nux vomica* convient encore, où tels autres moyens cités.

EXCÈS.

Les excès tiennent le corps et l'âme dans la plus grande surexcitation. Pour ce qui regarde les excès de table et de boisson, il en sera fait mention au chapitre IV. — Mais si d'autres excès sont de nature à occasionner la perte de fluides précieux essentiels à l'organisme, il faut alors, en observant une indispensable continence, faire usage des moyens suivants :

Le médicament principal qu'on doit employer dès le commencement, et même après qu'on a fait usage des autres, c'est *china.* Plus tard, et quand le malade s'afflige de ces vices, donnez *phosphoric. acid.* Recherchez du reste avec le plus grand soin la nature des souffrances que le malade

accuse, et choisissez alors plus particulièrement vos remèdes parmi *china, phosphoric. acid., staphysagria, nux vomica* ou *sulphur* et *dulcamara,* selon ce qui conviendra le mieux.

Les mêmes agents sont applicables aux malades épuisés par des vices contre nature : on commencera par donner *china,* ou *staphysagria,* ou *nux vomica;* plus tard, *phosphoric. acid.,* ou *sulphur,* ou *calcarea.*

En même temps, il faut relever le moral du malade, l'encourager à faire effort sur lui-même, et soustraire à la tentation son imagination déréglée, par un travail attentif et soutenu, par beaucoup d'exercices; en lui donnant peu à manger, en abrégeant son sommeil, en conseillant la suppression de toutes boissons chaudes, la cessation de toutes relations dangereuses, et la privation de la lecture des mauvais livres qui ne font que fomenter les passions.

Et s'il s'y joint une surexcitation morbide, ce qui arrive souvent chez les enfants, ayez alors recours de préférence aux moyens suivants : *china, mercurius, carbo vegetabilis, nux vomica, pulsatilla, staphysagria;* ou *antimonium crudum, silicea, platina, calcarea,* ou *colocynthis.* Très-souvent, lorsque *china* et *carbo vegetabilis* sont insuffisants, *mercurius* produit de bons effets, ou sinon *sulphur.* — Dans l'intervalle de ces médicaments, qu'on doit rarement répéter, on administrera, selon l'occurrence, *coffea, opium, aconitum, ignatia.* — Tous ces médicaments seront donnés à sec ou en solution, et répétés selon les circonstances.

Ceux qui se sont affaibli la constitution par toutes sortes d'excès sont très-sensibles aux effets du froid, de l'humidité; ils sont chagrins et inconstants, ils devront faire usage de *nux moschata.*

Si, par suite de ces vicieuses habitudes, le tempérament s'est affaibli au point d'en ressentir les funestes conséquences dans l'accomplissement des devoirs du mariage, fût-on même modéré, et qu'on éprouve par ce fait un certain embarras de la tête, donnez *calcarea.* Si, après l'accomplissement de l'acte, il y a une grande faiblesse, avec tremblement des jambes, donnez le même remède. — Contre l'oppression, *staphysagria;* contre la

sensation d'ardeur dans les parties, *mercurius*, ou *carbo vegetabilis*. Si, après l'acte, il y a faiblesse des jambes, brisement et pesanteur des membres, étourdissement, mauvaise humeur et abattement, *cocculus* agit promptement (1).

### PERTE D'HUMEUR.

La perte des humeurs par suite de sueurs abondantes, de purgations, d'une diarrhée de longue durée, d'un allaitement trop prolongé, et d'un écoulement spontané de lait, de même que par l'effet de saignées abondantes ou d'autres pertes sanguines, produit souvent des maladies incurables, si l'on ne s'empresse d'administrer *china*, qu'on répétera selon la circonstance à certaines époques. Si par suite de la même cause, et principalement par une perte de sang chez les enfants, consécutive à l'application de sangsues, perte qui, si elle se prolonge à l'insu des assistants, peut amener l'évanouissement ou des convulsions, donnez aussitôt *china*, et rien de plus. Aussitôt que le malade revient à lui, s'il sent de la sécheresse dans la bouche, et qu'il puisse remuer la langue, faites-lui avaler un peu d'eau fraîche. S'il retombe de nouveau dans l'évanouissement et dans les convulsions, ou s'il ne reprend pas complétement ses sens, administrez une petite cuillerée de bon vin vieux, quelque temps après, s'il le faut, répétez *china* et la prise de vin. — Puis permettez-lui de boire de l'eau fraîche autant qu'il voudra; mais au commencement peu à la fois.

Dans quelques cas, on peut avoir besoin d'autres médicaments, et selon les circonstances, on choisira *staphysagria* ou *sulphur* ; très-souvent *phosphoric. acid*, rarement *nux vomica*, et plus tard *arsenicum*.

(1) Pour faire cesser au plus tôt la douleur des tiraillements dans les cordons spermatiques et dans les entrailles, produite par l'acte sexuel, administrez une prise d'*iodium*.

Dans toutes ces circonstances, c'est le cas ou jamais de s'entourer des conseils d'un bon médecin homœopathe.

## CHAPITRE IV.

### EMBARRAS GASTRIQUES.

Si après avoir trop mangé ou fait usage d'aliments lourds, on ressent bientôt après ou un peu plus tard un dérangement, qu'on prenne *une tasse de café* pur un peu fort; mais s'il survient un mal de tête ou autre indisposition, suivi de nausée sans vomissement, trempez l'extrémité d'une plume dans l'huile, et titillez le fond de la gorge jusqu'à faire vomir. Si on n'y réussit pas, donnez un peu d'eau tiède. S'il n'arrive rien, et qu'on éprouve avec le besoin de vomir une sensation de chaleur, surtout à la tête, suivie de toux, d'anxiété et de souffrance, donnez *aconitum*. Avec frissons, *pulsatilla*, qu'on répétera toutes les heures jusqu'à ce qu'on obtienne du soulagement. S'il reste de la pression et un poids sur l'estomac avec langueur, donnez *chamomilla*; si l'effet est manqué, *nux vomica* deux heures après; si les nausées persistent, *ipecacuanha;* et *veratrum* s'il y a grande sensation de froid et douleur violente dans l'estomac. Si le malade rejette de la bile avec amertume de la bouche, qu'il boive quelques verres d'eau froide; si la pression de l'estomac continue, donnez-lui une tasse de café sans lait.

Si le lendemain matin il n'y a aucune amélioration, et si l'on éprouve des nausées, vomiturition, renvois de mauvais goût et d'odeur de moisi, ou un goût qui rappelle les aliments pris la veille, administrez *antimonium crudum;* pour le renvoi amer, *bryonia;* putride, *nux vomica;* d'odeur des œufs couvis, *arnica;* gras, *pulsatilla;* âcre et amer, *arsenicum*. — Dans tous les cas, il faut s'abstenir pendant plusieurs jours d'une nourriture solide; on ne doit se permettre que quelques bouillons légers, un peu d'eau d'orge

ou de gruau, ou mieux de l'eau pure, pour donner à l'estomac le temps de se rétablir.

L'embarras gastrique qui reconnaît pour cause l'usage de la graisse, des corps gras, viande de porc, pâtisserie, beurre rance, l'huile, se guérit par *pulsatilla,* et sinon par *carbo vegetabilis.*

Si cette indisposition a lieu par suite d'autres aliments, avec renvois et arrière-goût de la nourriture prise, nausées et vomiturition, donnez *antimonium crudum* et *pulsatilla,* en les alternant quelquefois.

L'estomac dérangé par les *fruits* se rétablit avec *arsenicum* ou *pulsatilla. Pulsatilla,* lorsqu'il y a nausées et renvois; *arsenicum,* s'il y a vomiturition et vomissements; bouche sèche sans soif, *pulsatilla;* constant désir de boire peu et souvent, *arsenicum;* pour ceux qui ont l'habitude de boire de la bière et des boissons fermentées, *pulsatilla;* des liqueurs alcooliques, *arsenicum.*

Aux *enfants* d'un caractère doux et léger, donnez *pulsatilla;* à ceux qui sont obstinés, mauvais, et qui craignent l'isolement, *arsenicum.* Aux enfants questionneurs sur toute chose, *pulsatilla;* à ceux qui n'aiment pas à donner, et qui sont contrariants, *arsenicum.* Comparez avec « diarrhée ».

Le dérangement occasionné par de mauvais vin, acide, s'accompagnant de beaucoup de nausées, demande *antimonium crudum;* par du vin soufré, *pulsatilla,* par de la bière acide ou du vinaigre, *aconitum,* surtout s'il y a douleur pressive dans l'estomac, nausées, vomiturition, vomissement muqueux ou sanguinolent. Mais quand le vomissement est acide, avec ardeur dans le gosier, colique et diarrhée, donnez *hepar;* quand il y a vomissement des aliments, brûlement dans l'estomac et dans le ventre, colique avec frisson, agitation et soif, donnez *arsenicum;* s'il s'y joint une grande faiblesse avec impressionnabilité par un temps chaud ou froid, sec ou humide, administrez *carbo vegetabilis.*

L'estomac est-il malade à la suite de l'usage de poissons ou de viandes gâtés, donnez immédiatement du charbon réduit en poudre fine, mélangé avec de l'eau-de-vie, aux hommes ; avec de l'eau sucrée, aux femmes et aux enfants ; si plus tard le dérangement continue, *china;* s'il reste encore des renvois putrides, avec le même goût dans la bouche, administrez *pulsatilla.*

Les souffrances d'estomac par suite d'aliments salés réclament *carbo vegetabilis;* par abus de sel de cuisine, *arsenicum,* une seule dose, et attendre quelques jours sans donner d'autre remède ; ou flairez souvent un flacon d'esprit de nitre dulcifié. A l'état liquide, il affaiblit les nerfs, sans guérir.

L'estomac dérangé par les choux, et surtout par la choucroute, exige *bryonia.*

Pour l'indigestion par le vieux fromage, vieux saucisson, par des viandes fumées, gâtées, etc., voyez plus bas, à l'article « empoisonnements. »

### SURCHARGE DE L'ESTOMAC DES ENFANTS.

Une **nourriture trop abondante** chez les enfants, surtout si elle est composée d'aliments difficiles à digérer, comme pâtes farineuses, pain mal cuit, etc., est la source de fréquentes indispositions, surtout quand ces petits êtres sont trop emmaillottés ou bercés trop souvent, et qu'ils sont en outre tourmentés par des purgatifs, tels que rhubarbe, sel de Glauber, huile de ricin, etc. Avant tout, il faut éviter toutes ces mauvaises drogues ; puis, contre le vomissement, donnez plusieurs fois *ipecacuanha,* surtout s'il y a diarrhée ; si cela ne produit pas un prompt soulagement, *pulsatilla.* N'y a-t-il que diarrhée avec matière non digérée, et l'enfant est-il déjà affaibli par des purgatifs ou par un long dévoiement, administrez *china;* et contre la constipation avec vomissement, *nux vomica.*

Ne donnez pas aux enfants toujours les mêmes aliments; qu'ils soient variés. Le lait doit être bouilli, mais pas trop. Il y a des enfants qui supportent mi-cuits les légers mucilages de gruau ; ne donnez pas des bouillies farineuses, préférez-leur le gruau d'orge mondé. Il vaut encore mieux faire bouillir pendant trois heures un peu de farine de froment dans un nouet plongé dans de l'eau, et après l'avoir laissé refroidir, on sépare du linge le grumeau durci, on l'émiette, et l'on en fait une bouillie soit avec du lait, soit avec du bouillon, ou simplement avec de l'eau. Les biscuits et la râpure de pain conviennent aux enfants, seulement qu'ils ne soient pas trop brûlés. — L'orge perlé, bouilli jusqu'à consistance de gelée et passé à travers un tamis, est une des meilleures nourritures qui conviennent à l'enfance.

**Mal de tête.**— S'il est consécutif à une indigestion, avec une sensation de meurtrissure de tout le cerveau et nausées, donnez *ipecacuanha*. Pour le mal de tête pressif avec chaleur dans le cerveau, aggravé par le manger, la marche, ou la lecture, avec un goût putride de la bouche, donnez *arnica*. Si cette douleur est pulsative, lancinante, plus forte en parlant et donne envie de vomir, donnez *aconitum*; — si elle est générale, obtuse, augmente en montant l'escalier ou en fumant du tabac, et s'accompagne de manque d'appétit, bouche amère, renvois, hoquet, nausées et vomituritions, et surtout si elle est aggravée par l'usage du vin, administrez *antimonium crudum*. — Contre le mal de tête brûlant, pressif, explosif, plus fort en se penchant, avec la sensation comme si le cerveau allait sortir par le front, battement, déchirement, élancement en marchant, ou sensation d'eau qui ballotte dans le crâne; apparaissant le plu s souvent le matin, et s'accompagne de frissons, donnez *bryonia*; — pour le mal de tête déchirant, pulsatif et lancinant, aggravé le soir au lit, ou occupant la moitié du crâne, accompagné d'un goût putride, terreux de la bouche, sans soif, *pulsatilla*. Contre la pesanteur de la tête, douloureuse à l'extérieur, avec tremblement des mâchoires, goût salé,

crampe d'estomac, surtout chez les personnes qui ont fait usage du mercure, donnez *carbo vegetabilis*. — Pour les souffrances de même nature, voyez «mal de tête, » IIe partie.

VOMISSEMENT. — Par suite d'indigestion, si la langue est chargée, il demande *ipecacuanha;* quand elle est nette, *tartarus emeticus*. Après avoir mangé du pain avec excès, accompagné d'une grande oppression vers le creux de l'estomac et dans le ventre, *bryonia*. Après trop de réplétion, quand les aliments ont donné un goût d'amertume à la bouche en mâchant et qu'il reste une sensation de brûlement dans le gosier après le vomissement, *pulsatilla*.

FLATUOSITÉS. — Quand elles distendent le ventre, oppressent et gênent la respiration, et après l'usage d'une nourriture flatulente, telle que choux et choucroute; si elles sont produites par de la bière fraîchement faite et autres boissons analogues; si le ventre est douloureux et tendu, s'il y a colique, pression autour du nombril, avec la sortie de vents fétides, si on se sent frileux, donnez *china;* ou si, après avoir bu, on ressent une pression à l'épigastre qui gêne la respiration, rend les vêtements gênants à la ceinture, et comprime le ventre comme ferait une pierre, donnez *nux vomica*. *Pulsatilla* convient quand la flatulence est produite par l'usage d'aliments gras, après lesquels on a bu de l'eau fraîche, si les vents circulent avec bruit dans le ventre (borborygmes) et avec aggravation le soir.

Quand les vents semblent se porter vers la poitrine et y occasionnent, sur plusieurs points successivement, des douleurs et des élancements, et que l'épigastre et les hypochondres paraissent tendus, sans gonflement réel, et rendent impossible le moindre repos, c'est le cas de *phosphorus*. — Pour combattre la grande disposition à la reproduction des flatuosités et à la fréquente sortie des vents fétides, on emploiera avec avantage du charbon réduit en poudre, dont on prendra une parcelle sur la pointe d'un couteau, une ou deux fois par jour; prenez aussi *carbo vegetabilis*;

quelques globules donnent du soulagement, et ce soulagement dure plus longtemps. — Toute personne qui est sujette aux vents de mauvaise odeur doit s'abstenir de manger des œufs.

Colique. — Si par indigestion ou par excès de table elle se manifeste subitement, elle disparaît le plus ordinairement par l'usage du café pur; s'il ne suffit pas, par *pulsatilla, colocynthis*, ou tel autre moyen indiqué à l'article « colique », IIe partie. La colique après l'usage des concombres ou de la salade, veut *cepa*.

Diarrhée. — Si elle est produite par un désordre de l'estomac, se guérit souvent par *pulsatilla;* chez les enfants qui éprouvent en même temps des nausées et des vomissements, par *ipecacuanha;* — s'ils ont de l'insomnie ou sont trop surexcités, par *coffea;* — avec douleur sécante du ventre, qui se porte du bas en haut et occasionne du malaise et une grande faiblesse après chaque selle, par *nux vomica* et autres remèdes conseillés contre la « diarrhée », IIe partie.

Insomnie. — Celle qui survient pour avoir trop mangé cède souvent à *coffea*, surtout chez les enfants, ou à *pulsatilla*. — Si elle est due à l'usage du café, *nux vomica*. Si l'on a trop mangé à souper, il convient de prendre un verre d'eau fraîche sucrée; si elle produit de l'aigreur sur l'estomac, prenez de l'eau pure.

Cauchemar. — Le moment n'est pas encore arrivé de parler des remèdes qui peuvent prévenir cette affection : disons ici en attendant que quand elle a lieu par suite d'excès de table, il est douteux qu'un verre d'eau sucrée puisse l'empêcher. Mais celui qui y est sujet doit s'abstenir d'une nourriture trop abondante; il devra prendre les médicaments conseillés contre le « cauchemar ». (Voir au chapitre xv, IIe partie.)

Fièvre. — Celle qui a lieu avec frisson et froid et s'accompagne d'un dérangement constant de l'estomac, de diarrhée ou de constipation, chez les individus violents et

emportés, se guérit par *bryonia.* — Chez les personnes flegmatiques, gauches et d'une humeur irritable, par *capsicum.* Si la fièvre revient à jours fixes, donnez *antimonium crudum ;* — si elle est quotidienne, *ipecacuanha.* — Dans le jour libre de fièvre, on donne quatre fois *ipecacuanha ;* dans le jour de fièvre, deux fois, avec le soin de ne pas donner dans la période de froid et de chaud. — Le septième jour, donnez *nux vomica.* Pendant ce traitement, on doit s'abstenir de manger des fruits.

Éruption. — Les **ébullitions de sang** par suite d'un dérangement dans la digestion, avec frissons et mauvaise humeur, disparaissent souvent par l'usage de *pulsatilla;* avec nausée et difficulté de respirer, par *ipecacuanha ;* et si ce moyen ne suffit pas, *bryonia.* Si le désordre qui se passe à la peau est produit par des choses malsaines ingérées, voyez plus loin pour cela l'article « empoisonnement». — Pour les autres espèces d'éruptions, consultez l'article « maladie de la peau », IIe partie.

Indispositions par l'usage de la glace ou de l'eau froide. — L'eau est la boisson la plus naturelle; tout le monde doit donc être en état de la supporter sans inconvénient; mais les personnes adultes peuvent faire usage de la bière et même du vin pur ou coupé avec l'eau, surtout si elles sont livrées à des travaux pénibles. Si, après avoir bu de l'eau, on se sent indisposé, cela prouve que l'estomac ou quelque autre partie de l'organisme est malade. Alors il faut avoir recours aux moyens suivants :

Si l'usage de l'*eau* comme *boisson*, amène un état de souffrance quelconque et qu'il en résulte un embarras de la tête avec nausée et chaleur, prenez *cocculus ;* — mal de tête et toux, *aconitum ;* — toux, vomissement et frisson, *arsenicum.* — Si elle laisse un mauvais goût dans la bouche, comme si l'eau était pourrie, et provoque une sensation de froid dans le ventre, colique et frisson, administrez *china.* — S'il y a nausée et douleur de ventre, employez *pulsa-*

*tilla;* — et si cela ne suffit pas, *rhus toxicodendron.* Des nausées continuelles produites par l'usage de l'eau se guérissent quelquefois avec une légère pincée de sel.

Si l'eau produit le hoquet, prenez *ignatia;* — pression dans l'estomac, *ferrum.* — Si le ventre est fortement ballonné, comme par des flatuosités, avec pression sur l'épigastre, oppression de la respiration, frisson, donnez *nux vomica.* — Contre le ténesme et la diarrhée, *capsicum;* — contre la douleur de la poitrine et frisson, *veratrum album.* — Pour combattre le mal de dents occasionné par l'usage de l'eau, employez *bryonia*, ou, selon les circonstances, *mercurius*, ou *staphysagria.* — S'il y a seulement irritabilité des dents sans douleur fixe, *mercurius*, ou *sulphur.*

Celui dont l'estomac est alangui par suite de l'habitude de boire de l'eau froide, et qui, à raison de cela, s'est accoutumé à y mettre un peu d'eau-de-vie et qui veut cesser ce genre de boisson sans inconvénient pour sa santé, doit essayer des remèdes que nous venons de recommander. Si cela ne suffit pas, il pourra encore mettre une goutte d'*acide sulfurique pur* dans un demi-litre d'eau, en faire un mélange parfait en le transvasant plusieurs fois d'un verre dans l'autre, et il prendra une ou deux cuillerées le matin, à jeun. Par ce moyen, l'estomac se réchauffera et retrouvera la faculté de supporter de l'eau pure.

Le dérangement de l'estomac qui a lieu par suite de la mauvaise habitude de *boire avec avidité*, se guérit par *silicea.*

Si c'est pour avoir bu de l'*eau froide*, on aura recours à *nux vomica*, *staphysagria*, ou *calcarea.*

Si par suite de l'usage *de l'eau de glace* ou d'*eau froide*, bue durant la forte chaleur, il se déclare des souffrances subites et qui s'annoncent dangereuses (1), elles seront

(1) *Voy.* un bon mémoire de M. le docteur Guérard sur les *Accidents qui peuvent succéder à l'ingestion des boissons froides, lorsque*

immédiatement combattues par *opium* ou *glonoine*, surtout s'il y a congestion du sang vers la tête, perte de connaissance, convulsions dans les muscles de la face et vertige jusqu'à tomber. — Chez les buveurs de liqueurs fortes, il faudra *nux vomica*. — Si la face est pâle, qu'il ait été fait des efforts pour vomir et s'il y a faiblesse extrême, on pourra administrer quelques gouttes d'*eau-de-vie camphrée* sur un morceau de sucre.— Contre l'indisposition consécutive à l'eau glacée, et surtout contre le mal de tête avec un commencement de congestion cérébrale, donnez *belladonna* ou *glonoine*. — Si la douleur est fortement lancinante, *bryonia*. Pour des souffrances de l'estomac avec fièvre et autres, *carbo vegetabilis*, ou *arsenicum*, comme on va le voir dans ce qui suit.

Dans les souffrances gastriques de longue durée, causées par l'usage de l'eau glacée en été, accompagnées de grande faiblesse, de défaut d'appétit; si, en outre, la nourriture, quelle qu'elle soit, reste sur l'estomac comme un poids, ou si elle est rejetée avec un goût acide; qu'il y ait douleur épigastrique aggravée par la pression; que l'estomac et le ventre soient remplis de vents et que ces souffrances s'aggravent à l'air libre, donnez *carbo vegetabilis*.

Quand l'estomac est le siége de douleurs, et que d'autres symptômes viennent à se manifester après avoir avalé des morceaux de glace, ce que font les enfants, *arsenicum* conviendra, ou quelquefois *pulsatilla*.

*Arsenicum* conviendra dans le cas d'une douleur pressive sur l'estomac, surtout s'il y a sensation d'ardeur sur un point et de brûlement dans tout l'estomac et dans le ventre, accompagnée d'angoisse, d'inquiétude et d'anxiété; quand il y a, en outre, sécheresse de la langue, grand soif, saveur salée de tout ce que l'on prend, nausée

*le corps est échauffé*, dans les *Annales d'hygiène publique*. Paris, 1842, t. XXVII, p. 43.

par le mouvement et après avoir bu, jusqu'au vomissement, qui est quelquefois bilieux.

*Pulsatilla* conviendra quand il y a pression en quelque sorte crampoïde au centre épigastrique et dans l'estomac, qu'elle est plus forte après le repas, et qu'elle va jusqu'à provoquer le vomissement des aliments; quand la figure exprime la souffrance, que la langue est blanche, et conserve un goût fade de paille; que la soif est nulle, et qu'il y a nausée après avoir mangé ou bu, avec exacerbation après midi et le soir, suivie de renvois acides ou rapports des aliments ingérés.

Les mêmes remèdes seront également utiles dans les dérangements de la digestion par suite de l'usage des **fruits froids**, ou autres choses froides, glacées, etc.

Le **lait** est toléré par presque tous les individus d'une bonne santé,— et il faut que l'estomac ne soit pas dans son état normal pour qu'il ne puisse être supporté. Dans ce cas, on doit y remédier. S'il produit un goût aigre dans la bouche, donnez *nux vomica*; des coliques et la diarrhée, *bryonia* ou *lycopodium*; s'il y a renvois ou vomissement glaireux, avec autres souffrances gastriques, et que ces remèdes soient restés sans effet, employez *sulphur*; si, après avoir pris du lait, on sent des nausées continuelles, donnez *calcarea*.

Si l'usage de **la bière** fatigue, on fera bien de s'enabstenir, et surtout si c'est de la bière forte, de celle qu'on assaisonne ordinairement avec des substances vénéneuses, afin de la rendre plus amère et plus active. Mais si la bière est bonne et qu'on n'ait pas autre chose à boire, prenez le matin, si elle porte à la tête, *rhus*; s'il n'en résulte aucune amélioration, *belladonna*; et si la bière provoque constamment des vomissements, *ferrum*; des nausées, *arsenicum*; des coliques du ventre, *colocynthis*. La bière réellement bonne doit être préparée avec de la drêche modérément desséchée et du houblon pur. Toutes les additions et mélanges artificiels sont plus ou moins nuisibles, plusieurs même éminemment dangereux. — Si, après avoir bu de la bière le soir, on éprouve le matin du mal de tête au réveil, ou lorsqu'on s'est levé, cela indique que cette boisson ne convient nullement.

Si l'usage de **l'eau-de-vie** rend malade, celui qui en éprouve les suites fâcheuses doit s'en féliciter; car le meilleur moyen de les éviter, et en même temps le plus rationnel, c'est de *n'en plus boire.*

## CHAPITRE V.

### DES SUITES DES BOISSONS SPIRITUEUSES, DU CAFÉ, DU TABAC, DES ACIDES, ETC.

#### IVROGNERIE.

L'ivrognerie habituelle est la ruine des individus, le malheur des familles, et une perte sérieuse pour une nation; il n'est donc pas étonnant que des esprits élevés aient proposé des moyens de remédier à une pareille calamité; il n'est pas surprenant non plus qu'il y ait des hommes qui, ignorant l'histoire, aussi bien que les lois de la vie humaine et des nations, se soient jetés dans une opposition fanatique contre l'alcool, en repoussant, sans exception, toutes sortes de liqueurs fermentées, même la plus noble production de la nature, le vin.

L'histoire de l'esprit humain prouve très-clairement, et *sans exception,* qu'il n'y a pas de nation qui ait vu développer le goût de la littérature, des sciences et des beaux-arts avant l'introduction de la culture de la vigne ou avant la facile importation du vin, telles sont l'Angleterre et la Suède.

Les analyses chimiques les plus récentes démontrent que le vin contient, parmi ses éléments, le phosphore; cet élément est le plus important du cerveau, puisque c'est de lui que dépend son énergie et son développement le plus élevé.

Le vin n'est pas, pour l'homme individuellement parlant, une condition indispensable sans laquelle il ne puisse produire des ouvrages d'esprit remarquables: non; mais il n'en est pas ainsi pour les nations: il n'existe pas en effet de grandes intelligences chez un peuple où l'on ne remarque parmi les hommes les plus distingués un cerveau très-développé.

Là, la religion des Juifs reconnaît que le raisin fut, après le déluge, un don de Dieu, pour prévenir la race humaine d'un nouveau cataclysme;

Là, chez les Chrétiens, le vin est sacré comme lien indispensable entre le Seigneur et l'humanité;

Là, le Mahométan ne défend le vin, moins à cause de sa bonté, que pour introduire l'usage de l'opium, du suc de chanvre (haschisch) et autres substances analogues et aussi dangereuses.

Et là où manque le vin, on invente le pernicieux usage de l'alcool, source de l'ivrognerie.

On accorde que l'ivrognerie pourrait être plus fréquente dans les pays producteurs et consommateurs de vin; voilà pourquoi le meilleur remède, pour l'empêcher, serait de favoriser la plantation de la vigne et l'importation du vin.

Mais, comme tous les produits dépendent du soleil, du sol et des saisons, la chose n'est pas facile, car, il n'est pas donné à toutes les contrées d'en produire; et ce qui est encore préjudiciable, ce sont les tarifs qui gênent la circulation du vin naturel. — Les tarifs créent les monopoleurs, véritables usuriers qui grèvent impitoyablement les substances les plus nécessaires à la vie; ce sont de vraies tumeurs cancéreuses placées entre le producteur et le consommateur. D'où il suit l'adultération du vin ou son imitation artificielle, qui, en mettant en question ses bons effets, engendre tant et de si longues maladies.

Le libre commerce du vin et des denrées alimentaires est l'élément promoteur de la santé publique le plus sûr. La pratique du bon marché et du bon vin aura probablement, dans un siècle, dissipé l'ivrognerie, et ce sera là la cure vraiment homœopathique de cette grande infirmité de l'humanité. Mais nos hommes d'État sont à courte vue comme ces allopathes qui, semblables au docteur Sangrado, purgent et saignent le monde, et imposent la faim, sans se douter qu'ils aggravent le mal.

Cet état honteux, l'ivrognerie, qui devient tous les jours de plus en plus rare en France, mais qui est encore trop fréquent, réclame, pour le combattre utilement, quelques moyens que nous allons faire connaître. — Chacun sait qu'à quelque degré que soit l'ivresse, le mieux est de la laisser se dissiper par le sommeil. Mais il ne faut rien négliger pour rendre promptement un homme ivre à ses sens, afin qu'on puisse plus facilement le déplacer.

Le remède principal est l'application de l'eau froide à l'extérieur. — Ainsi, si un ivrogne est couché sur la voie publique, arrosez-le avec de l'eau aussi froide qu'elle puisse être; si cela ne suffit pas, faites-la tomber sur lui, en douche, d'une cer-

taine hauteur, afin qu'elle puisse le heurter violemment. — S'il éprouve des nausées ou des vomissements, donnez-lui du café noir, très-chaud, autant qu'il pourra en boire.

Si l'état d'ivresse n'est pas arrivé à ce point, il suffit souvent, pour le dissiper, d'appliquer des linges trempés dans de l'eau fraîche sur le ventre et sur les parties voisines, comme à la nuque et au derrière de la tête.

Si l'ivresse est produite par la bière, administrez du thé vert au lait ; par le vin, donnez des amandes amères à manger (excepté aux enfants) ; par de l'eau-de-vie, employez de l'eau salée, et si cela ne suffit pas, mettez dans la bouche de l'ail broyé.

Si un homme en état d'ivresse a le visage pourpre, les yeux fixes et hagards ; s'il ne peut recouvrer ses sens et que l'eau froide ne produise qu'un soulagement momentané ; s'il y a tremblement et contraction du visage et de la bouche, ou qu'il lui soit impossible d'ouvrir la bouche, c'est le cas d'employer des affusions d'eau froide sur la tête et des serviettes mouillées ; on donnera en même temps tous les quarts d'heure *opium*, jusqu'à ce qu'il y ait du mieux ; si l'on aperçoit que *opium* a cessé d'agir favorablement, que l'on administre, selon les circonstances, *aconitum* ou *belladonna*. — L'olfaction des médicaments peut servir très-utilement (1).

Quant aux enfants enivrés par des personnes imprudentes ou coupables, ou qui auraient bu de l'eau-de-vie par mégarde, qu'on leur lave la tête et les parties inférieures du tronc avec de l'eau froide, et qu'on leur donne tous les quarts d'heure une cuillerée à thé d'eau chaude, dans laquelle on aura fait infuser une amande amère. S'ils

(1) A ce sujet, je rapporterai le fait suivant :

Dans une circonstance, je fus appelé auprès d'une femme qui, à la suite d'une violente contrariété, éprouva un tel état de contraction spasmodique de la mâchoire qu'il n'y avait pas à songer à lui faire ouvrir la bouche, même en interceptant l'air respirable par les narines, pour lui faire prendre la moindre boisson. Elle était sur l'âge de retour ; et informée qu'elle avait autrefois craché fréquemment le sang, je lui passai sous les narines deux fois mon flacon d'*aconitum*. A l'instant même, à mon grand étonnement et encore plus à celui des assistants, l'état de spasme cessa, la malade bâilla et se vit couverte d'une sueur ruisselante. L. M.

ne s'endorment pas de suite d'un bon sommeil, donnez-leur *nux vomica*. Sont-ils pris d'un sommeil comateux avec ronflement, le visage est-il rouge et la tête chaude, donnez-leur *opium;* sont-ils trop surexcités, trop gais, et ne peuvent s'endormir, donnez-leur *coffea;* ont-ils une forte fièvre, donnez-leur *aconitum*, et si cela ne les soulage pas en deux heures, *belladonna;* s'ils ont des convulsions, donnez d'abord *opium;* si cela ne suffit pas, *nux vomica;* et si ce remède reste sans effet, *chamomilla*.

Beaucoup de femmes en couche, soit par ignorance ou par un sot usage, ou même conseillées par des sages-femmes ignares, boivent des spiritueux pour se donner le sommeil et en procurer à leur enfant. C'est une habitude stupide et abominable, qui les expose, ainsi que leur nourrisson, à un danger immédiat; et s'il n'en arrive rien, cela peut encore prédisposer l'enfant à devenir plus tard un ivrogne. Que l'on fasse employer dans ce cas, à la mère et à l'enfant, les moyens indiqués plus haut.

Outre les ivrognes d'habitude, il y a des hommes qui peuvent s'oublier une fois, mais qui en ressentent du moins de la honte; nous conseillons à ceux-là de jeter un globule de *nux vomica* dans un verre d'eau, de le laisser dissoudre complétement et de le boire en se couchant. Le lendemain on emploiera les moyens indiqués contre les suites de l'ivresse.

En descendant au fond de leur conscience, les ivrognes qui le sont devenus par dépit, par chagrin ou par inquiétude, doivent trouver combien est abominable et absurde le moyen qu'ils emploient pour s'étourdir. Nous leur conseillons de prendre aussitôt la résolution de ne plus toucher à aucune liqueur forte, sous aucun prétexte, et de prendre l'obligation avec eux-mêmes de boire tous les jours de l'eau froide, jusqu'à ce que leur estomac en soit complétement affaibli; de faire usage, en outre, des remèdes indiqués contre les suites de l'excès des boissons, de même que de ceux qui sont indiqués contre les effets du chagrin et du dépit. Une fois redevenus hommes, puissent-ils se tourner avec ardeur vers celui qui nous enseigne à supporter tous les chagrins, qui assure à chacun le repos de l'âme, pourvu qu'on le supplie avec persévérance et sincérité de le détourner d'une habitude si laide et si vicieuse!

Il y a des ivrognes enchaînés, pour ainsi dire, à ce vice, par

quelque disposition fatale de l'organisme, par un genre particulier de dyspepsie. Nous pouvons volontiers leur pardonner et les plaindre, mais ils ne doivent pas trouver d'excuse à leurs propres yeux; car, si l'un est poussé par sa maladie à la colère, un autre est porté à la paresse, comme un troisième au libertinage : ce n'est une excuse ni pour les uns ni pour les autres, car, de cette manière, chacun pourrait s'imaginer quelque maladie particulière pour atténuer une faute par une autre. Quand un homme colère donne un libre cours à ses emportements, un voluptueux à ses désirs, un ivrogne à sa soif, leur maladie ira toujours en empirant. Non, ils doivent essayer de résister à leur penchant. L'homme emporté doit se maîtriser, et se laisser contrarier sans mot dire; le voluptueux doit chasser de son esprit toutes les pensées dissolues, il doit éviter même jusqu'aux occasions les plus innocentes; le paresseux doit se forcer au travail, jusqu'à l'épuisement de ses forces; et l'ivrogne doit fuir et ne pas respirer l'odeur de l'eau-de-vie, du vin et de la bière, dût-il se consumer dans la privation. Chacun doit dire en son âme : Dieu a permis qu'une si terrible maladie ait son siége dans mon corps, non pour que je cède au mal, mais pour que je puisse exercer mes forces, pour que j'apprenne à résister à la tentation; car celui qui la surmontera, aura certainement deux fois plus de forces pour marcher vers le bien; la bénédiction du ciel ne peut lui manquer. Il en fut ainsi de Job, qui sut résister.

Celui qui est animé par ces bonnes pensées trouvera dans les moyens snivants une ressource pour s'aider à vaincre ce penchant pernicieux.

Pour tous les cas où cette maladie engendre un désir invincible,une affection morbide pour l'alcool, consultez un médecin homœopathe. — *Sulphur* est le premier remède. Il sera pris en solution tous les matins, pendant sept jours. — Si le penchant faiblit, mais revient, il prendra huit ou quatorze jours après la dernière dose de *sulphur*, *nux vomica* le soir; si le désir s'éveille encore, après deux ou trois jours, *sulphur*; et après une pause de sept jours, il renouvellera dans le même ordre les mêmes moyens. S'il n'est point guéri, il prendra *arsenicum*; et si cela même ne réussit pas et que le mal revienne, nous lui conseillons un jour *nux vomica*, et quatre jours plus tard, *arsenicum*.

Ces moyens suffisent pour l'ordinaire; il y a cependant des cas où ils ne produisent aucun résultat. Il faut alors étendre une goutte d'*acide sulfurique* dans un verre d'eau, et après que la

solution en est faite, il faut la boire le matin à jeun; on peut y revenir tous les deux ou trois jours, jusqu'à ce que l'on commence à ressentir quelque douleur. Le meilleur antidote est, dans ce cas, de respirer le *camphre*. Si le malade ne se trouve pas mieux, qu'il s'adresse à un médecin homœopathe, et il saura le conseiller.

Si un homme est enclin à l'ivrognerie et qu'il ne veuille se soumettre à aucun traitement, nous conseillons à sa malheureuse femme, à ses enfants ou amis, d'employer à son insu le moyen suivant : ce sera de délayer quelques gouttes d'acide sulfurique dans de l'eau jusqu'à une agréable acidité, et de lui en servir dans tout ce qu'il mange et dans tout ce qu'il boit, notamment dans les substances préparées au vinaigre ou au citron, autant et aussi souvent que possible. Si cela affaiblit son estomac, donnez-lui une infusion d'écorce d'orange amère ou de racines amères, et toujours un peu d'eau acidulée, jusqu'à produire du mal dans la bouche ; cessez alors. S'il ne se déclare pas d'accident fâcheux, abstenez-vous de tout antidote ; mais si le remède occasionne un long dévoiement, des faiblesses d'estomac, des vomissements, des vertiges, donnez *pulsatilla ;* s'il produit des ulcérations permanentes (aphthes) dans la bouhe, donnez *mercurius* ou *calcarea*. Les suites n'en sont pas dangereuses et peuvent facilement et efficacement être combattues.

### SUITES DE L'IVROGNERIE.

Souvent, après un état d'ivresse contracté la veille, on se sent mal disposé ; quelquefois même, après quelques verres de vin, dès le matin, la tête est alourdie et étourdie, les joues sont pâles et creuses, les yeux fuient la lumière, la bouche est sèche et âpre ; en outre, il y a des nausées et des douleurs dans la région épigastrique, de l'enrouement ; les mains sont brûlantes, tous les membres comme brisés, disloqués ; il y a somnolence, frisson, fatigue, irritabilité générale, quelquefois même saignements de nez, crampes d'estomac, etc. : dans tous ces cas, employez *carbo vegetabilis* ou *nux vomica*.

Si le mal de tête est pulsatif, ou pressif au-dessus des yeux, et qu'il s'améliore au grand air, prenez *carbo vege-*

*tabilis;* s'il est pire en plein air, et plus fort aux tempes, *nux moschata;* s'il s'y produit une sensation comme par un clou enfoncé dans le cerveau, sur un côté seulement, s'il s'aggrave en marchant et à chaque mouvement, ainsi qu'au grand air et par la contention d'esprit, ou en se courbant, prenez *nux vomica;* avec des langueurs, *carbo vegetabilis;* avec envies de vomir, *nux vomica;* les selles sont-elles claires et pâles, *carbo vegetabilis;* s'il y a dévoiement, ténesme, selles muqueuses, *nux vomica; nux vomica* encore, s'il y a vertige, yeux rouges, humeur ramassée dans leurs angles, grande sensibilité à la lumière, et tussiculation sèche.

Si le mal de tête ne diminue pas quelques heures après l'emploi de *nux vomica,* prenez *coffea.* Le mal ne cède-t-il pas à ces moyens, et l'estomac est-il fortement affaibli, la langue chargée, saburrale, prenez *antimonium crudum.*

*Nux vomica,* prise le soir, produit généralement de bons résultats contre la ténacité de certains effets de l'ivrognerie, tels que céphalalgie chronique, plénitude et pesanteur de la tête, ou crampes et faiblesse d'estomac, constipation, hémorrhoïdes et souffrances hémorrhoïdales, douleurs de reins, éruptions miliaires, démangeaison universelle. Il faut, dans ce cas, prendre ce remède le soir, et, tant que son action se soutient salutairement, il faut s'abstenir de café, de vin et de toute boisson spiritueuse. — Plus tard, selon le besoin, et si *nux vomica* est restée insuffisante, *carbo vegetabilis* ou *lachesis;* le premier quand le mal s'aggrave le matin à l'air; le dernier quand il y a une plus forte aggravation après le sommeil, surtout dans l'après-midi et pendant les chaleurs.

Dans le mal de tête chronique, produit par l'abus des liqueurs, et continuellement empiré par la même cause, aussi bien que par une contention forcée d'esprit, par l'action de la parole, ou par la position courbée, surtout si le malade est affaibli par un excès de lecture et d'écriture,

— s'il est gras et sanguin, faites-lui respirer *calcarea;* s'il est maigre, *silicea;* alors attendez et revenez-y de temps en temps, jusqu'à ce que le mal commence à augmenter. *Lachesis* est également efficace dans ce cas.

Celui qui, à la suite de l'usage du vin, se sent irrité, nerveux, tremblant, s'il ressent une chaleur sèche et désagréable, et est continuellement d'une humeur chagrine, doit prendre *coffea.*

Délire tremblant. — Il n'est pas toujours possible de donner le moindre secours dans le délire tremblant, cette triste maladie qui attaque souvent les ivrognes (*mania a potu, delirium tremens*), qui exalte leur imagination et leur fait voir des êtres bizarres, des monstres et des animaux, etc.; et cela avec des mouvements de fureur, des cris, des crampes et des convulsions. Cependant on pourra donner au malade, au lieu de ces remèdes désagréables et débilitants, en usage dans la pratique ordinaire, toutes les cinq ou six heures, une cuillerée de la solution d'une goutte de teinture d'opium, noyée dans une verrée d'eau qu'il absorbera toute, et à recommencer si le mal se renouvelle.

Si les accès sont moins graves, si le malade ne voit que par intervalles des animaux ou du feu, avec la crainte et le désir de s'échapper, donnez *belladonna.*

S'il n'en résulte aucun effet, si la gorge se prend, que les attaques soient plus fortes après midi ou après le sommeil, que le malade parle beaucoup, passe d'un sujet à l'autre, qu'il ne puisse supporter ni sa chemise ni sa cravate, et qu'il fasse effort pour s'en débarrasser, donnez *lachesis.*

*Veratrum* sera donné avec sueur froide de la figure, un désir anxieux de fuir, avec visions diaboliques, etc.

Les *symptômes précurseurs*, tels que de voir des animaux rampants, de tourner la tête de côté comme pour voir quelque chose, d'entendre des voix, etc., c'est là la présomption d'un accès, donnez soit *arsenicum*, soit *calcarea.*

*Arsenicum* pour les individus maigres et mâcheurs de tabac; s'ils entendent les voix de leurs parents ou d'autres, généralement au-dessus de leur tête, dans les coins de leur chambre, en haut ou derrière les escaliers; s'ils voient des insectes ramper dans le lit; s'ils voient des voleurs ou des spectres; s'ils les chassent avec anxiété du lit; craignent de mourir; spécialement après un grand chagrin ou un remords de conscience.

*Calcarea* pour les individus d'une forte complexion, bons viveurs, doués d'une grande impressionnabilité, désespérant de l'état de leur propre santé, et craignant de devenir fous; insomnies; visions horribles lorsqu'ils ferment les yeux.

Ces remèdes seront donnés après l'attaque passée, selon les symptômes, et dans quelques cas même ils ont opéré une guérison par une seule dose; on a pu rester plusieurs semaines sans donner autre chose.

Régime: abstinence presque complète; eau froide à boire fréquemment, point de glace; usage modéré de bière, si le malade en désire; ainsi que du tabac. Mais si le tabac aggrave les symptômes, donnez *arsenicum*, et qu'on ne permette que le tabac à priser. — Si les symptômes précurseurs d'apoplexie sont menaçants, cessation complète de bière et de tabac; donnez alors *belladonna* et *lachesis*; appelez un médecin homœopathe.

### SUITES FUNESTES DU CAFÉ (1).

Quand on n'est pas accoutumé au café, ou quand on en prend trop, ou qu'il est bu trop fort, il en résulte des indispositions auxquelles il est facile de remédier immédiatement.

*Nux vomica* suffit presque toujours pour faire cesser l'insomnie, les battements de cœur et la grande irritabilité des nerfs, avec crampe d'estomac.

*Ignatia* ou *nux vomica* seront employés avec succès dans les grands maux de tête, avec sensation d'un clou enfoncé dans le cerveau, ou en cas d'alourdissement et de douleurs déchirantes et tressaillantes. — Si le mal s'amé-

(1) Voyez ce que dit Hahnemann sur les *Effets du café* dans les *Études de médecine homœopathique*. Paris, 1855. T. I, in-8, p. 607.

liore en se baissant, et que l'on sente de forts battements dans toute la tête, donnez *ignatia,* surtout si le patient est d'un caractère inconstant et indécis. — Si le mal s'aggrave en se courbant, en marchant, et s'accompagne de vertiges, si la tête est embarrassée, confuse ou pesante, et que l'on soit d'un tempérament sec et bilieux, donnez *nux vomica. Nux vomica* guérit ordinairement les violents maux de tête semi-latéraux; s'ils sont accompagnés de gémissements, de cris et d'un grande irritabilité, donnez *chamomilla.*

Les effets chroniques du café, quand on est coutumier du fait, se traitent par ces mêmes remèdes. *Nux vomica* est le principal; et s'il ne suffit pas, on donnera quelquefois *coffea* pour revenir encore à *nux vomica.*

Les fréquents maux de dents qui éclatent immédiatement après avoir pris du café, sont soulagés généralement par *chamomilla.* Lorsque le mal de dents est tel que le patient est hors de lui, donnez *coffea* et après *chamomilla,* on prendra aussi en considération, *cocculus, belladonna, mercurius, carbo vegetabilis, pulsatilla* et *rhus.* Comparez « avec mal de dents », IIe partie.

Dans les violentes crampes d'estomac, qui augmentent après l'usage du café, employez *nux vomica* ou *cocculus;* si le malade se trouve mieux pour un moment, mais plus mal bientôt après, *chamomilla.*

Contre les violentes douleurs du ventre et la colique, donnez *chamomilla* ou *nux vomica;* souvent *colocynthis* ou *belladonna.*

Une douleur dans l'aine semblable à une hernie, se guérit par *nux vomica.*

Si après avoir quitté l'habitude du café, ses mauvais effets persévèrent, et que *chamomilla* et *nux vomica* ne les aient pas enlevés, les remèdes suivants rendront service :

*Cocculus,* si le moindre exercice amène une sueur affaiblissante, des tremblements dans les membres, des frayeurs

pendant le sommeil, une chaleur passagère, des maux de dents en mangeant, du vide dans la tête, de la tristesse et de l'inquiétude; surtout si tous ces symptômes augmentent au grand air par le mouvement, le manger, le boire, le sommeil, ou même le tabac fumé.

*Ignatia*, lorsqu'il y a une grande faiblesse, une sensation de vacuité dans l'estomac, des pincements et des crampes fréquentes dans le bas-ventre, ainsi qu'un état de somnolence ou des douleurs dans les membres, ordinairement semblables à celles qu'exercerait la pression de corps durs et pointus, et dont les souffrances forcent à un changement continuel de position, qui s'accompagne d'un soulagement momentané, lorsque l'esprit est changeant, et qu'il passe facilement de la gaieté à un état de tristesse qui va jusqu'aux larmes.

Si ces divers remèdes n'amènent aucun changement favorable, voyez un médecin homœopathe.

### SUITES DE L'ABUS DU THÉ.

Dans les souffrances produites par l'usage du thé, surtout du thé vert, donnez *coffea* ou *ignatia;* et si le malade ne se trouve pas mieux quelque temps après, *china.* Dans les maux chroniques produits par l'usage immodéré du thé, employez *china* ou *ferrum.*

### SUITES FUNESTES DE L'USAGE DU TABAC.

*Pulsatilla* fait disparaître presque toujours les mauvais effets du tabac chez les personnes qui n'y sont pas encore habituées. Dans des maux de tête violents accompagnés de nausées, employez *aconitum;* dans des vertiges qui vont presque jusqu'à l'évanouissement, et provoquent des vomissements de bile et le dévoiement, *chamomilla;* et si ce remède ne soulage pas immédiatement, ou si le malade ressent un grand froid, *veratrum*, et s'il ne se trouve pas

mieux après cela, faites-lui respirer du *camphre*. Les convulsions violentes, accompagnées d'autres symptômes, cèdent à *cuprum* ou à *cocculus*. Pour les autres remèdes qui pourraient être indiqués, voir plus bas le chapitre des « Empoisonnements ».

Si quelqu'un, accoutumé depuis longtemps au tabac, finit par en ressentir les mauvais effets, donnez-lui *cocculus* ou *ignatia*. Dans les maux de dents, employez *bryonia*, et quelquefois *china*; dans les nausées, *ignatia* ou *pulsatilla*; dans le malaise avec inquiétude et nausées, *staphysagria*. — Les mêmes remèdes peuvent également servir dans les souffrances produites par le tabac chiqué; on se sert cependant de préférence de *nux vomica*, de *chamomilla*, de *pulsatilla* ou de *cocculus*; et quelquefois de *cuprum* ou *arsenicum*.

On détruit difficilement les effets chroniques de l'usage excessif du tabac; en cas de grande sensibilité et de faiblesse d'estomac, on peut se servir avec avantage de *nux vomica* ou *cocculus*; dans les constipations opiniâtres, donnez *nux vomica*, *staphysagria*, *mercurius*.

Les maladies des ouvriers employés aux manufactures de tabac sont encore plus difficiles à guérir; il sera presque impossible de leur rendre la santé, s'ils ne s'éloignent de l'odeur du tabac pour quelques mois au moins, et ne prennent toute autre occupation. Les meilleurs remèdes sont encore *arsenicum*, *colocynthis* et *cuprum* étendus dans de l'eau (1).

Dans les souffrances occasionnées par l'usage des épices,

(1) Dans un livre aussi populaire que l'est celui-ci, et qui veut avoir sa part dans la propagation de l'homœopathie, c'est-à-dire dans la propagation de l'une des vérités les plus utiles à l'humanité, on ne peut passer sous silence, sans le blâmer et le flétrir, l'abus inouï qui se fait du tabac, et qui envahit incessamment les peuples civilisés d'une façon si déplorable. — On comprend à la rigueur des vices qui ont une raison organique d'être, mais peut-on concevoir un usage, celui de fumer le tabac, qui n'est motivé par aucun besoin naturel à satisfaire? La gourmandise, l'ivrognerie, le libertinage, etc., sont des

tels que poivre, gingembre et autres, donnez *nux vomica;* par le safran ou la noix muscade, *ignatia,* ou quelquefois *opium* ou *coffea.*

### SUITES NUISIBLES DES ACIDES.

Lorsque ces effets se produisent immédiatement et qu'il y a de la diarrhée, le soir ou la nuit, donnez *nux vomica;* si la diarrhée a lieu le jour, administrez *antimonium crudum;* accompagnée de tranchées, *staphysagria* et *bouillon chaud; belladonna,* si la tête et la poitrine sont prises, et s'il s'y joint une vive sensation de froid, *veratrum;* enfin, s'il s'ensuit de la fièvre avec chaleur, *lachesis.* L'éruption rouge scarlatiniforme et miliaire, avec maux de gorge produits par les oranges, les citrons et autres fruits acides, disparaît par l'emploi de *belladonna* ou de *rhus; — calcarea, causticum* ou *ferrum,* sont, selon les circonstances, avantageusement employés contre l'usage d'acides qui ont des effets d'une longue durée.

Pour les autres symptômes, provenant par suite de l'usage des choses acides, on y remédie en général par

passions abjectes, mais, encore une fois, elles sont d'origine organique. — En est-il de même de l'usage du tabac? — Et quelles pourront en être les conséquences?... Transcrivons le passage suivant que nous avons trouvé dans nos lectures; et souhaitons qu'il frappe les esprits comme il a frappé le nôtre. « L'influence sociale du tabac aura été immense. Par une lente intoxication, par une action stupéfiante, exercée de génération en génération, il a pu largement contribuer à jeter l'Europe, où rien n'a pu, comme en Amérique, contre-balancer son influence, dans cet état d'affaissement où nous la voyons. Cette mollesse de la fibre musculaire, cette inertie cérébrale, ce désintéressement des grandes choses, cette résignation et ce désenchantement, ce lâche fatalisme, enfin, si commode à la paresse et à l'égoïsme, l'usage immodéré du tabac est une de leurs principales causes. Étonnez-vous que des gens assoupis soient plus enclins aux rêves qu'à l'action, qu'ils voient trouble, vivant dans une atmosphère de fumée, et que mis, de père en fils, depuis près de trois cents ans, au régime du poison, ils n'aient point cette énergie vitale et cette force expansive des gens sains de corps et d'esprit! Que sont devenus en France cette verve intarissable et ce généreux patriotisme, et ces ardentes aspirations qui embrassaient toute l'humanité pour le présent et dans l'avenir? »

*arsenicum* ou *sulphur*. — *Arsenicum* pour les personnes qui mangent beaucoup et ont un grand appétit; — *sulphur*, pour celles qui sont insatiables des choses douces. — Lorsque les acides aggravent les symptômes qui existent, donnez *belladonna* ou *lachesis*.

S'il y a une grande avidité pour les acides ou les aliments aigres, donnez *arsenicum*, *arnica*, *belladonna*, *china* ou *lachesis*. — *Arsenicum*, dans le cas d'aversion pour tout, à l'exception des aliments aigres. — Si l'avidité est purement pour les boissons acidulées, *bryonia*; — *natrum muriaticum*, pour le goût permanent d'aigreur.

Pour le pyrosis ou *aigreurs* avec vomissement après des aliments acides, *ferrum*; s'il y a vomissement d'un liquide aqueux après les acides, *phosphorus*.

Lorsque l'estomac se dérange par l'usage des acides, *arsenicum*; s'il ne suffit pas, *lachesis*; si l'état ne change pas, donnez alternativement ces deux remèdes.

Pour la diarrhée venant de l'usage des acides et de fruits aigres, donnez *lachesis*; et seulement des fruits, *china*.

Voyez chapitre IV, Ire partie.

## CHAPITRE VI.

### DES EFFETS DES REMÈDES GÉNÉRALEMENT EMPLOYÉS ET DES MOYENS DE LES COMBATTRE.

Lorsque, par suite de l'usage qu'on a fait de ce qui a été appelé jusqu'à ce jour **remèdes**, il survient un effet promptement nuisible, il faut voir là un empoisonnement, pour lequel nous renvoyons plus bas à l'article des « poisons ». C'est qu'effectivement il n'existe pas de poison sur la terre qui n'ait été employé dans l'ancienne médecine comme salutaire et qui n'ait été essayé contre les malades. Et l'on voit encore des médecins qui vous déclarent, avec assurance et hypocrisie, qu'ils guérissent sans danger toutes les maladies avec les simples plantes; mais

cela ne se conçoit pas, car ils n'ignorent pas que certains végétaux, soit l'acide prussique, sont beaucoup plus violents que les minéraux, le mercure, par exemple; or il n'est pas de médecin raisonnable et de naturaliste qui ne sache parfaitement cela. Le venin ou le poison d'un animal, à son tour, est bien plus dangereux que celui qui vient d'un végétal; citons pour exemple le venin du serpent ou du crapaud; la prétendue innocuité des médicaments végétaux n'est donc, pour l'ordinaire, qu'une déception et un mensonge.

Il est reconnu cependant qu'il existe des *simples* qui n'ont aucune action dangereuse, et des médicaments dont l'effet pernicieux n'est point toujours sensible : dans ce cas même il convient de les administrer avec prudence, et d'avoir égard au temps et à la dose. Car il est prouvé que si l'on emploie un remède réellement salutaire, une petite quantité doit suffire, tandis qu'une substance inefficace peut devenir dangereuse en raison de la quantité employée. D'où il suit que tout remède peut à la longue agir comme poison, à plus forte raison, s'il a une action prompte.

L'**usage de l'infusion de camomille** a fait mourir beaucoup d'enfants de la fièvre scarlatine, et la **quinine** beaucoup plus de monde que la fièvre intermittente. Mais comme on ne savait pas apprécier la cause réelle de la mort, on se payait de mots. Sur cent individus morts d'hydropisie, il y én a certainement quatre-vingts qui sont devenus hydropiques par suite d'une médicamentation irrationnelle. Que l'on demande à ces malades combien de sang ils ont perdu ou combien de drogues ils ont avalées, soit en purgatifs, mercure, quinine, soufre ou sel de nitre; digitale, opium ou autres remèdes narcotiques, et vous connaîtrez alors la véritable cause de leur état d'hydropisie.

Celui qui par ignorance a fait usage de ces mauvaises drogues ou les a données à ses enfants, conseillé par son docteur, ou par son pharmacien qui n'en savait pas davantage, peut encore en conjurer les mauvais effets, s'il veut suivre le conseil que nous allons lui donner.

## DES INFUSIONS VÉGÉTALES.

L'**infusion de camomille**, ou d'autres plantes, donne souvent lieu à de vives douleurs, ou les aggrave, si elles existent : dans ce cas, administrez *coffea*, et plus tard, si c'est nécessaire,

*nux vomica.* Si elle provoque des nausées et du dévoiement, *pulsatilla.* Si les coliques et les douleurs qui précèdent les règles sont aggravées par la camomille et deviennent insupportables, donnez *pulsatilla* chaque demi-heure. — Les attaques et les convulsions chez les enfants, produites par l'infusion de camomille, cèdent à *ignatia*; la fièvre, et la chaleur jointes à une grande sensibilité, à *coffea*; la fièvre, la chaleur, les douleurs déchirantes ou tiraillements moindres par le mouvement, à *aconitum.*

DE L'OPIUM OU LAUDANUM.

Après l'usage de l'**opium** ou du **laudanum**, il arrive souvent, et d'une manière inattendue, des accidents dangereux, surtout lorsqu'un médecin ignorant ne craint pas d'employer l'opium en lavements, procédé par lequel son action se développe avec dix fois plus de force : pour porter remède à ces accidents, voyez plus bas, à l'article « empoisonnements ». — Il y a peu de chose à faire contre les suites chroniques de l'opium, qui tôt ou tard ne manquent pas de se produire chez ceux qui en font un usage abusif. Le meilleur moyen est de donner de temps à autre *coffea*, et quelquefois *mercurius* ; en laissant une semaine d'intervalle, ou plus longtemps ; on pourra également donner *nux vomica* ou *belladonna.*

DU QUINQUINA OU DE LA QUININE.

L'écorce de **quinquina** ou la **quinine** est celui des médicaments qui, après l'opium et le mercure, mine le plus fréquemment la santé, et engendre des affections souvent incurables. L'heureux malade qui échappe à la mort n'en est pas quitte pour cela; il en ressent les funestes effets pendant de longues années, et ils sont encore plus difficiles à détruire que ceux qui sont produits par le mercure. Il n'y a qu'une grossière ignorance qui puisse prétendre que les sels purgatifs ont la vertu de débarrasser le corps humain du quinquina. Il passe dans le sang et dans toutes les humeurs, et aucun purgatif au monde ne l'en pourra plus ôter ; le purgatif ne fera que soustraire quelques sucs des plus nécessaires à la santé. Il faut donc s'armer de beaucoup de patience, car ce n'est que lentement et à l'aide des remèdes suivants qu'on pourra délivrer le malade des suites de cette drogue pernicieuse.

Le moyen principal dans le plus grand nombre de ces cas est *ipecacuanha*, donné une ou deux fois par jour, jusqu'à un état d'amélioration prononcée. Dans des douleurs comme de rhumatisme, avec pesanteur, atonie, douleur dans tous les membres comme s'ils étaient brisés, contusionnés, tiraillements dans les os, grande sensibilité dans tout le corps et redoublement de douleurs aggravées par le mouvement, la conversation, l'action de se moucher, donnez *arnica*; si le corps est froid et se couvre de sueurs froides, avec constipation ou dévoiement, employez *veratrum*; contre la toux phthisique et l'expectoration, permettez une infusion de *lichen d'Islande*; contre la jaunisse, *mercurius*, et peut-être, plus tard *belladonna*; contre la chaleur du visage, avec congestion fugace de la tête, céphalalgie intense et mal de dents, donnez *belladonna*; contre les maux d'oreilles, *pulsatilla*; l'enflure des pieds, *ferrum*; contre les ulcères aux jambes, contre l'hydropisie, avec une toux courte, l'asthme, *arsenicum*. En cas d'autres souffrances, voyez plus bas, et choisissez de préférence, outre les remèdes indiqués, *sulphur*, *calcarea*, *carbo vegetabilis*, *china*.

Quand la fièvre intermittente, supprimée par le quinquina, a été convertie en toute autre maladie, mais bien plus dangereuse que la fièvre elle-même, comme c'est le cas le plus ordinaire, ou qu'elle reste, et devient plus difficile à guérir qu'elle ne l'était au commencement, servez-vous des moyens suivants :

Si la fièvre s'est arrêtée et est remplacée par des douleurs dans les membres, les oreilles, les dents ou la tête, donnez *pulsatilla*, et si le mal persiste, *calcarea*; contre les affections de l'estomac, employez *ipecacuanha* ou *pulsatilla*; contre les enflures, *arnica* ou *arsenicum* ou *ferrum*. En général, choisissez selon les circonstances dans les remèdes ci-dessus indiqués, ou même encore parmi *belladonna*, *veratrum*, *mercurius*, *pulsatilla*, *arnica*, *sulphur*, *arsenicum*, *ipecacuanha*, *cina*, *carbo vegetabilis*.

Si la fièvre intermittente persiste, cas assez fréquent, employez un des moyens indiqués contre cette maladie : ce sera d'abord *ipecacuanha*, qui réussit presque toujours; en second lieu, et le plus souvent, *arsenicum* ou *carbo vegetabilis* ; rarement *china*, *veratrum*, *arnica*; plus rarement encore *belladonna*, *mercurius*, ou *sulphur*, *calcarea*.

DE QUELQUES AUTRES DROGUES.

Si les breuvages ou les potions que le patient, deux fois malheureux, a été forcé d'avaler pendant toute la durée de sa maladie, contenaient l'une des plantes suivantes : **ciguë d'eau** ou **grande ciguë, digitale, laurier-cerise** ou **acide hydrocyanique,** il est presque impossible de le sauver, à moins que la nature ne le sauve elle-même, aidée par une bonne nourriture, un air frais, l'exercice, et beaucoup d'eau employée comme boisson.

Après avoir fait usage de la digitale, même à petite dose, et qu'on l'ait prolongé, s'il se déclare des accidents immédiats souvent dangereux, que l'on dissipe généralement par l'olfaction du camphre, quelquefois avec quelques gouttes de vinaigre ou de vin. Le flair de l'éther ou du chloroforme donnerait de l'aggravation. Plus tard, selon les cas, donnez : *glonoine*, *opium*, *nux vomica* ou *ignatia*. Gardez-vous de donner *china*.

Les personnes qui ont avalé beaucoup d'assa fœtida, ou beaucoup de valériane et ces autres drogues qui entrent en abondance dans la composition de ces pilules charlatanesques, tombent en général dans un état de santé très-critique. — Contre les effets de l'assa fœtida, donnez *china* ou *mercurius*; — contre ceux de la valériane, *coffea*, *nux vomica*, *chamomilla* ou *sulphur*.

Contre les effets du **colchique,** employez *pulsatilla* ou *nux vomica*. La fatale diarrhée produite par les grandes doses de ce prétendu antigoutteux cédera immédiatement à quelques gouttes de la *teinture d'opium* non délayée, une toutes les demi-heures et quatre à cinq fois. Contre ceux du **polygala senega,** c'est *belladonna*, *bryonia* ou *arnica*; contre la **salsepareille,** ceux de *mercurius* ou *belladonna*.

Si un malade ressent de grandes douleurs immédiatement après l'application vésicante de **daphné mezereum** (sainbois), ou que cette application ait été faite souvent, et que ce ne soit que plus tard qu'on ait commencé à en ressentir les suites, faites respirer d'abord le *camphre*, et donnez ensuite, si le siége du mal est dans la bouche ou dans les os, *mercurius*; s'il est plutôt dans les articulations, *bryonia* ou *rhus toxicodendron*.

Dans les souffrances causées par l'emploi des **cantharides,**

donnez à respirer souvent du *camphre*; et si le mal ne cède point, administrez *aconitum* ou *pulsatilla*.

Aux enfants malades par suite de l'usage du **lycopode**, comme cela arrive quelquefois, donnez d'abord à respirer du *camphre*, plus tard *pulsatilla*; s'ils éprouvent en même temps une trop longue constipation, *nux vomica*; des convulsions, *chamomilla*; de la fièvre et la chaleur, *aconitum*.

Quand les enfants souffrent par suite de l'abus de la **rhubarbe**, s'ils ont des vents, des dévoiements de matières muqueuses, donnez-leur *nux vomica*; en cas de vomissements acides pendant la nuit, ainsi que de dévoiement saburral, *pulsatilla*; pour des selles acides, vertes ou sanguinolentes, *mercurius*; contre les douleurs du ventre et les déjections vertes, donnez *chamomilla*, et si les douleurs ne se calment pas, *colocynthis*.

DE LA MAGNÉSIE.

Si à la suite de l'usage de la **magnésie**, et surtout de la **magnésie calcinée**, il survient un dérangement, donnez à respirer de l'*esprit de nitre* (*spiritus nitri dulcis*); en cas d'insomnies, donnez *coffea*, de violentes douleurs de ventre (coliques, employez *chamomilla*, et si la douleur devient insupportable avec beaucoup ou point d'évacuation, *colocynthis*, s'il n'y a pas eu de selles, même après vingt-quatre heures, *nux vomica*; si les douleurs sont violentes et surtout brûlantes, accompagnées de fièvre, *arsenicum*. Quand la magnésie, si souvent employée contre telle ou telle maladie, produit des dévoiements acides et clairs avec des douleurs de ventre, donnez *rheum*; et si le malade ne se trouve pas mieux, *pulsatilla*. Les mêmes moyens peuvent être avantageusement employés contre les souffrances de la même nature occasionnées par les **sels purgatifs**, comme, par exemple, le **sel de Glauber** ou le **sulfate de magnésie**.

DU SOUFRE ET DE L'IODE.

Le **soufre** est aussi nuisible que le **mercure**; il est souvent et également difficile de détruire ses fâcheux accidents. Celui qui peu de temps après en avoir fait usage se trouve indisposé doit respirer du *camphre*; et si le mal ne cède pas, ou si la douleur est trop violente, surtout dans la tête, et s'accompa-

gnant de chaleur, il faut prendre *aconitum*. Plus tard, et pour en neutraliser les suites chroniques, il faudra adopter l'emploi de *mercurius* ou *pulsatilla*, et, selon les circonstances, très-souvent aussi de *silicea*. — Le meilleur moyen contre les maux produits par la vapeur du soufre, l'ignition des allumettes dont l'effet est de provoquer quelquefois chez les enfants de la toux, de l'oppression, des douleurs au gosier et dans la poitrine, ce moyen est *pulsatilla*.

Si les enfants, après leur avoir fait prendre du soufre, ce que beaucoup de parents considèrent comme très-sain, par exemple, au commencement du printemps, sont pris de fièvre avec des douleurs de ventre, ou qu'il y ait eu rétrocession de l'éruption contre laquelle on s'en était servi, ou encore contre des furoncles très-douloureux, on remédiera à ces diverses souffrances par *belladonna* quelquefois répétée ; il faudra ensuite garantir ces petits malades contre les refroidissements, non point en les tenant renfermés dans une chambre chaude, mais en les empêchant de s'exposer aux courants d'air, de s'asseoir par terre, etc.

Contre le pernicieux et long usage de l'iode (usage à la mode) ou l'*iodure de potassium*, que l'on donne à si haute dose, donnez *hepar*.

## DU MERCURE.

Le principal et universel moyen des médicastres dans le traitement de presque toutes les maladies est le mercure : ils ne savent pas qu'ils empirent l'état de leur malade au lieu de le guérir. — Tenez-vous donc en garde contre les ordonnances où vous voyez figurer le *calomel*, le *sublimé corrosif*, le *précipité de mercure*, le *chlorure de mercure*, le *bi-chlorure de mercure*, l'*argent vif*, et surtout contre l'usage extérieur de l'*onguent napolitain* (*pommade mercurielle* ou *onguent gris*), qui produit tant de mal; méfiez-vous également des *pilules laxatives mercurielles* (*pilules bleues*). On trompe souvent les malades en leur faisant croire que, pour se débarrasser du mercure, ils n'ont qu'à prendre un purgatif. L'homme qui prétend être médecin et tient des propos semblables donne la preuve de sa complète ignorance ou de la plus insigne mauvaise foi : car, même en admettant qu'il fût aussi facile d'expulser du corps le mercure qu'il est aisé de l'y introduire, l'im-

pression qu'il a exercée sur tout l'organisme ne peut s'effacer immédiatement; elle y restera comme l'ouverture que laisse dans une jambe le clou qui vient d'en être retiré. La blessure, ce n'est pas douteux, pourra se cicatriser plus tard, mais il faudra du temps, et, de plus, un traitement rationnel, car autrement il en résulterait les conséq uences les plus graves. Donner des laxatifs contre les suites du mercure, serait aussi peu raisonnable que de farfouiller un morceau de bois dans une blessure faite par un clou de fer, et de prétendre qu'il n'en faut pas davantage pour en obtenir la guérison.

On ne se débarrasse pas facilement ainsi du mercure et de ses préparations et encore moins par la voie des selles. — Il se répand subitement dans tout le corps, se mêle à toutes les humeurs, et gagne par là les glandes et les os. D'où il suit que ces lents empoisonnements par les remèdes mercuriels sont beaucoup plus difficiles à guérir que toute autre maladie naturelle : il faut presque toujours un temps infini, et, dans un grand nombre de cas, on ne peut qu'en alléger les souffrances.

En général, soit immédiatement après l'usage interne ou externe du mercure, soit longtemps après, on pourra employer avec avantage *hepar* (3e tritur.), surtout contre les souffrances suivantes qui lui sont propres : maux de tête nocturnes, chute des cheveux, boutons douloureux sur la tête, inflammation des yeux avec douleurs dans le nez par la pression, éruption autour des lèvres, salivation abondante et ulcération des gencives avec accumulation de mucosités dans l'arrière-gorge; si, en outre, les amygdales sont gonflées, et les glandes du cou indurées; si l'on éprouve des douleurs lancinantes, en respirant, en toussant, ou si l'on est vertigineux. Il conviendra contre les furoncles ou les tumeurs inflammatoires et suppurantes placées dans les aines, sous les aisselles ou sur la poitrine; contre les selles diarrhéïques avec ténesme, quelquefois sanguinolentes, muqueuses, vertes; si l'urine est rouge, foncée, chaude et âcre; contre la toux par suite du refroidissement des mains ou des pieds, ou contre la toux, après avoir bu, suivie quelquefois d'une expuition de sang; contre le panaris ou le gonflement rouge et chaud qui se voit à la main et aux doigts, même sur le genou, simulant alors la goutte; si la peau est maladive, que la cicatrisation s'y fasse difficilement, et s'ulcère à la moindre cause, suppure et se corrode; si les téguments des mains et des pieds se crevassent; si les ulcérations,

qui saignent facilement, sont brûlantes la nuit, et deviennent le siége de douleurs pulsatives ou lancinantes; si l'on est trop impressionnable au grand air, au froid, pendant la nuit, avec aggravation des douleurs des membres; surtout contre cette espèce de fièvre nocturne qui s'accompagne d'une sueur visqueuse et acide, et enfin contre la sur-impressionnabilité et la douleur qui va jusqu'à l'évanouissement.

On fera bien d'attendre quelques jours les effets de *hepar*, après l'avoir pris toute une semaine, une dose par jour; et, si l'on s'aperçoit d'une légère amélioration, on attendra au moins quatorze jours; alors, si l'amélioration n'avance plus, on pourra répéter la dose; si elle ne durait pas, et qu'il fallût absolument donner quelque autre remède, ce sera *belladonna* qui est le plus en situation, et qui répond le mieux lorsque *hepar* a été donné deux ou trois fois, à la distance d'une quinzaine, et qu'il a perdu son efficacité.

Contre les souffrances de la bouche et du gosier, lorsque les moyens précédents cessent d'agir favorablement, donnez *staphysagria*, non sans avoir mis en usage *hepar* — et *belladonna* que l'on pourra employer de nouveau avec succès contre le gonflement des amygdales et la surdité.

En cas d'une trop grande impressionnabilité à l'air, des douleurs intenses nocturnes surtout, et qui augmentent par l'attouchement; en cas de l'alanguissement des forces, suite inévitable des fréquentes purgations ou d'une longue salivation mercurielle, donnez *china;* et si ce remède, administré deux ou trois fois tous les quatre ou cinq jours, cesse d'agir favorablement, surtout si l'état de l'atmosphère aggrave toujours la maladie, donnez *carbo vegetabilis.*

Si, après l'emploi de tous ces mo yens, il y apersistance des souffrances, telles que déchirements dans les os, gonflements arthritiques, donnez *dulçamara,* et après *phosphoric. acid.*; contre les exostoses ou les nodosités, employez *phosphoric. acid.*, et plus tard *staphysagria.* Ce n'est que lorsque ces remèdes ne produisent plus d'effet que *calcarea* convient.

Le mal résiste-t-il à ces moyens employés avec persévérance, donnez une fois *sulphur*, et quelque temps après revenez à un des médicaments mentionnés; ou, si *sulphur* produit des résultats satisfaisants, attendez quelques semaines pour donner *calcarea,* et plus tard un autre remède convenable, peut-être *lachesis.*

Au malade qui a consommé beaucoup de mercure et pris ensuite du soufre, vous ferez bien d'administrer *mercurius*, et ensuite *belladonna* ou *pulsatilla*. Lorsqu'on a fait usage de fortes doses de mercure et qu'on n'a point employé le soufre après, et que *hepar sulphur* ne répond pas exactement aux symptômes sus-mentionnés, donnez *sulfur*.

Dans les maladies chroniques occasionnées ou empirées par l'emploi du mercure, choisissez de préférence un des remèdes suivants : *hepar*, *belladonna*, *china*, *phosphoric. acid.*, *carbo vegetabilis*, *dulcamara*, *staphysagria*, *lachesis*. Souvent, là où une médicamentation rapide est désirable, on pourra avoir recours à *opium*, *pulsatilla*, ou à l'un des moyens indiqués dans l'article « empoisonnement; » dans les cas les plus rares, on aura recours à *arsenicum*, *ferrum*, *rhus toxicodendron* ou *silicea*.

### DU PLOMB.

Les souffrances produites par l'usage du plomb ne sont si fréquentes que parce que cet ingrédient est combiné avec certains médicaments, tels qu'onguents blancs, emplâtres, eau de Goulard, dite *Eau blanche*, composés qu'on emploie, selon les circonstances, pour faire sécher ou faire disparaître une éruption ou un ulcère, et qu'on emploie aussi contre les contusions, blessures, brûlures ; et que son application soit externe ou interne, il constitue dans les deux cas un poison qui donne lieu ordinairement à la constipation, aux coliques, aux affections de poitrine; — dans ces divers cas, donnez *opium* à plusieurs reprises, *glonoine*, suivi de *nux vomica* ou de *belladonna*; et après, si c'est nécessaire, *mercurius* ou *platinum*.

### DE L'ARSENIC.

Contre les fâcheux effets de l'arsenic ou des préparations arsenicales employées comme remède dans les fièvres intermittentes, qui ont résisté à la quinine — et contre le cancer, employé à l'intérieur et à l'extérieur contre certaines maladies de la peau, qui, comme c'est l'ordinaire, ne manquent pas d'aggraver l'état du malade, donnez *ipecacuanha*, en répétant les doses de temps à autre, suivant que le malade se trouve plus ou moins souffrant; et quand l'amélioration, si elle a lieu, s'arrête, donnez une fois *nux vomica*. — En cas d'inefficacité de ces deux remè-

des, ou si les circonstances l'exigent, donnez *veratrum album*, *ferrum* ou *china*.

### DU FER.

Le fer se donne le plus ordinairement aux malades sous forme de pilules, de gouttes, etc., et ce qui devrait guérir le mal ne fait souvent que l'empirer. — Si les règles ne viennent pas à leur temps, et surtout si les malades sont pâles et faibles, messieurs les médecins s'imaginent qu'ils peuvent les enluminer en appliquant en quelque sorte la couleur à l'intérieur; c'est ainsi qu'ils prétendent donner un meilleur teint aux filles chlorotiques; ils vont même jusqu'à croire que le fer s'introduit dans le système organique et augmente les forces. Mais le fer est nuisible comme tous les autres métaux; seulement il a une action toxique plus lente : on peut s'en convaincre en observant les sources ferrugineuses qui déposent lentement leur rouille; ni les hommes ni les animaux qui en boivent n'en tirent un grand avantage, et même ceux qui s'y habituent doivent plus tôt ou plus tard s'en repentir, comme cela se voit dans les pays où les eaux sont chargées des principes ferrugineux. En ce cas, si l'on veut y remédier promptement, on emploiera *pulsatilla* ou *china*; et si ces remèdes ne réussissent pas, *hepar*, et, quelque temps après, on devra revenir aux moyens précédents, *china* et *pulsatilla*.

Dans tous les cas *d'empoisonnements pharmaceutiques*, consultez directement les articles spéciaux, et donnez de préférence les remèdes que nous venons d'indiquer. — Celui qui, ayant abusé des médicaments, est tombé dans un état pire de maladie, fera bien de s'abstenir, plus que jamais, de toutes sortes de drogues, quel que soit le nom qu'elles puissent porter. Si quelque temps après, son état ne s'est pas amélioré de lui-même, et que les moyens indiqués ne le soulagent pas suffisamment, qu'il s'adresse à un médecin homœopathe, mais qu'il ne s'attende pas à des miracles. C'est ordinairement une chose bien difficile que de détruire les suites funestes des remèdes dont on a fait abus; souvent ce n'est qu'après un an que la guérison commence à être manifeste et durable, en admettant encore que le malade n'ait aucune lésion irrémédiable, irrémédiable soit par l'ancienne, soit par la nouvelle méthode.

peuvent occasionner de longues maladies, souvent réfractaires à tout traitement.

E. Par la *craie*, ou carbonate de chaux : elle est souvent employée pour ôter au vin piqué son acidité, ou pour donner au vin encore nouveau le goût d'un vin fait. Dans ces deux cas, elle est préjudiciable à la santé. — Prenez quelques grains de sel d'oseille (acide oxalique) ou un peu de vinaigre (acide acétique) et dissolvez dans quelques cuillerées d'eau distillée; versez ce mélange (qui est une mauvaise chose par soi-même) dans un verre de vin. Si un nuage blanc trouble le liquide, et si le lendemain il y a un sédiment blanchâtre, cela prouve qu'il contenait de la chaux. Ce vin ainsi frelaté, pris pendant longtemps, peut produire la pierre de la vessie, l'engorgement des glandes, des tumeurs, des ulcérations, l'ophthalmie, des maux de tête chroniques, la diarrhée, etc.

F. Par le *soufre* : le vin contient souvent une petite quantité de *soufre*, et il y a des personnes qui prétendent qu'il ne peut en être différemment, à raison de l'emploi qu'on en fait pour sa conservation. Mais un excès de soufre ne peut agir que comme poison, surtout sur les individus d'une poitrine délicate, ou qui ont le foie et les organes du bas-ventre dans un état de souffrance; il nuit même à ceux qui jouissent d'une bonne santé, après en avoir fait un certain usage. — On constate la présence du soufre dans le vin de la manière suivante : Mettez un œuf frais, dont la coque soit propre, dans un verre contenant du vin, et laissez-le tremper toute la nuit : si le vin contient du soufre, l'œuf sera recouvert le lendemain d'une couche noirâtre. — On peut encore obtenir le même résultat en mettant dans le verre une cuiller d'argent bien polie. — Un troisième moyen consiste à laisser tomber quelques gouttes de solution d'azotate d'argent (pierre infernale) qui ne tarde pas à produire un sédiment brunâtre.

G. Par l'*alun* : il se trouve quelquefois mélangé au vin pour fixer la couleur artificielle qu'on veut lui donner, et pour exciter en même temps la soif; ce vin est très-nuisible si l'on en boit souvent : un demi-verre suffit quelquefois pour indisposer. — On peut s'assurer de la présence de l'alun en ajoutant dans un peu de vin une solution de potasse; s'il se forme un dépôt de poudre grisâtre, il est probable qu'il contient de l'alun. Si l'on veut s'en convaincre complétement, que l'on soumette cette poudre à l'examen d'un chimiste; ou bien mettez-la dans

de l'acide sulfurique étendu, et, après y avoir ajouté du sulfate de potasse, laissez évaporer jusqu'à cristallisation; goûtez ces cristaux et vous y trouverez le goût acerbe de l'alun.

**H.** Par le *plomb* et d'autres *substances métalliques* : ils se rencontrent généralement dans les vins doux et même dans ceux d'une espèce différente. Ces mélanges sont beaucoup plus nuisibles que les autres ingrédients qui servent à la sophistication, et constituent un poison d'une action lente. Celui qui a un goût délicat découvrira sans peine ce poison métallique; il a quelque chose d'agaçant dans sa douceur. — Faites une solution aqueuse de sulfate de chaux, mettez-en quelques gouttes dans un verre de vin : s'il devient brun ou noir, il est certain qu'il contient un poison métallique. Ou bien suspendez une lame de zinc poli dans le vin : le plomb, s'il y en a, ira se déposer à la surface. — En troisième lieu, faites dissoudre jusqu'à saturation dans l'eau chaude du sel de Glauber (sulfate de soude); laissez refroidir cette solution, et ce qui restera de clair, mélangé avec le vin, donnera lieu, après une nuit de repos, à un sédiment blanc de plomb. Enfin, si, après avoir ajouté dans un verre de vin quelques gouttes d'acide sulfurique étendu, il devient trouble, et s'il s'y forme un précipité blanc, c'est un signe qu'il contient de ce poison.

**I.** Par le *sublimé corrosif* : si l'on met quelques gouttes d'ammoniaque liquide dans un peu d'eau, et si ce mélange est versé dans un verre de vin et produit un léger précipité, dites qu'il y a du *sublimé corrosif*. Soumettez alors ce vin à l'épreuve suivante : Accouplez une lame de zinc avec une pièce d'or, assujettissez-les dans une fente faite à un morceau de bois, et plongez-les dans un vase contenant du vin : si sur la surface polie de l'or il se dépose une poussière grise, vous pouvez être convaincu qu'il y a du sublimé corrosif.

**K.** Par l'*arsenic* : si après avoir dissous jusqu'à saturation dans l'eau un morceau de chaux, et que le lendemain on déverse ce qu'il y a de clarifié à la surface dans un verre transparent, et qu'à cette eau de chaux on ajoute un peu de vin; soupçonnez-y la présence de l'*arsenic*, s'il vient à s'y former des nuages blancs.

Si l'on veut mieux s'en assurer encore, dissolvez alors du sel de Saturne (acétate de plomb) dans de l'eau-forte (acide nitrique), versez-en la valeur d'une verrée dans une bouteille du vin suspect auquel on a ajouté préalablement du sel de corne-de-

cerf (ammoniaque); secouez ce mélange, laissez-le reposer, et décantez avec soin ce qui est clair, et puis agitez le reste que vous ferez filtrer à travers du papier Joseph. Ce qui restera sur ce papier doit être séché et mis sur des charbons ardents : s'il se répand une odeur d'ail, elle est due à l'arsenic. Cette substance ne se trouve pas d'une manière intentionnelle dans le vin : mais ceux qui soignent les vins ne savent pas que le soufre le plus pur dont ils se servent contient un peu d'arsenic. Les autres preuves corroborantes de l'existence de l'arsenic dans le vin et dans les autres liquides, sont : 1° le nitrate d'argent ammoniacal qui précipite une riche couleur jaune d'arséniate d'argent, laquelle passe rapidement à une couleur vert brun; 2° le sulfate d'ammoniaque de cuivre qui donne un riche précipité vert qui varie de couleur selon la proportion d'arsenic dissoute dans le réactif.

Nous n'avons pas la pensée de soutenir qu'on met sciemment de l'arsenic dans le vin vendu par le commerce; mais les cabaretiers qui brûlent le soufre dans leurs barriques, ignorent que le soufre le plus pur contient de l'arsenic, et qu'il s'y est conservé à son état primitif.

Le **vinaigre** — qui se vend au débit est souvent falsifié (1). C'est pour cela qu'il vaut mieux le préparer soi-même lorsqu'on ne le peut, à moins que l'on préfère le vinaigre de cidre, qui est toujours pur. Le vinaigre peut être adultéré par les substances toxiques que nous venons de signaler dans le vin d'où il provient; — on y ajoute souvent l'*acide sulfurique*, que l'on reconnaît facilement avec la solution de sel de Saturne qui lui fait déposer un sédiment blanc. On y mêle fréquemment des végétaux âcres pour ajouter à sa force. Le vinaigre ainsi falsifié, laisse sur les lèvres une sensation d'ustion, ce qui n'arrive pas s'il est naturel. Le palais y trouve quelque chose d'ardent et de corrosif, qui n'est pas le propre du vinaigre ordinaire, auquel on reconnaît des qualités moins pénétrantes. On constate encore d'une manière plus positive cette falsification, en laissant tomber dans le vinaigre quelques gouttes d'une solution de potasse, autant qu'il en faut pour rougir le papier de tournesol. Alors le vinaigre pur perd toute son acidité et son piquant prend un

(1) Voy. *Essais sur le vinaigre, ses falsifications, les moyens de les reconnaître, d'apprécier sa valeur*, par MM. Chevallier et Gobley (*Annales d'hygiène publique*; Paris, 1843, t. XXIX, p. 55.)

goût salin t un peu alcalin : tandis que le vinaigre altéré avec ces substances végétales conserve son goût d'âcreté et d'ardeur.

La **Bière** — est fréquemment adultérée. Ses falsifications sont difficiles à découvrir, si ce n'est par leurs effets nuisibles. Le porter anglais contient souvent du fruit de la *coque du Levant*, du *tabac* ou de la *noix vomique*. On reconnaît la présence de ces substances à un prompt enivrement, ou au mal de tête qui se déclare le lendemain, ou bien encore lorsque, en pleine santé, on se trouve subitement indisposé, après en avoir avalé un verre à jeun.

Tout brasseur qui met dans sa bière autre chose que de la drêche et du houblon, celui-là brasse le poison. Qu'on y ajoute du sel ou du sucre ; passe encore. Telle autre substance y sera reconnue par tout buveur un peu connaisseur. C'est toujours une tromperie dommageable que de mettre des racines ou des plantes amères au lieu d'une quantité déterminée de drêche et de houblon. La coque du Levant est presque aussi nuisible que l'*arsenic*. On y ajoute quelquefois aussi de l'alun et du vitriol. On reconnaîtra leur présence par le procédé que nous allons indiquer plus bas au paragraphe « pain ».

L'**Eau-de-vie** et **autres liqueurs**. — Quelquefois on découvre du poison dans l'eau-de-vie, et il s'y trouve avec ou sans intention ; ce qui a lieu selon que l'on active ou prolonge la fermentation. Le meilleur moyen de s'assurer de la présence de l'agent toxique consiste à évaporer une bouteille d'eau-de-vie au bain-marie jusqu'à complète évaporation de l'alcool. C'est dans le résidu que se trouvera la substance étrangère ; on la reconnaîtra au goût corrosif ou nauséeux qu'elle laisse au palais, et que l'on peut soumettre aux essais indiqués à l'article « vin ». Le plus ordinairement c'est le plomb qu'on y trouve.

L'**Huile**. — L'huile est souvent falsifiée avec le plomb ou le cuivre. Faites une solution aqueuse de sulfate de chaux, et mélangez par égale quantité avec l'huile ; secouez le mélange : si elle devient brune ou noire, elle est vénéneuse.

Le **Lait** et **Crèmes à la glace** — sont souvent adultérés avec la potasse et la chaux : si l'on y ajoute un peu d'eau forte (acide nitrique), il fait effervescence. S'il est falsifié avec l'amidon, il épaissit par l'ébullition, ou passé à travers un linge fin, il s'y dépose en petite quantité ; ou bien encore il bleuit par l'addition d'une goutte de teinture d'iode. Son adultération par les cervelles d'animaux, fréquente dans les grandes villes, se

constate au microscope. Le lait sur contient du zinc dont il se sera chargé dans un vase du métal. Neutralisez le petit-lait par l'ammoniaque avec addition d'hydrosulfate d'ammoniaque, et il se fera un dépôt blanc qui prouve la présence du zinc.

**Beurre.** — Le beurre contient souvent de la craie, de la terre ou du mauvais suif. Faites-le fondre dans de l'eau chaude : dans ce cas, les substances étrangères se précipitent ou se mêlent à l'eau.....

**La Farine.** — Elle est souvent falsifiée avec le sable, le plâtre, etc. Brûlez-en un échantillon ou bien du pain jusqu'à incinération, et vous trouverez la fourberie dans les cendres, vous y constaterez des grains blancs.

Le **Pain** — est souvent falsifié par les substances suivantes : la *potasse* en petite quantité ; elle n'est nuisible qu'aux personnes faibles et irritables ; mais si elle s'y trouve en excès, elle produit même chez les individus les plus forts les suites les plus graves : elle occasionne la phthisie et des affections gastriques. — Versez de l'eau chaude sur un morceau de pain et assez pour le couvrir ; laissez refroidir. Alors plongez-y une bandelette de papier bleu de tournesol, préalablement rougie par le contact du vinaigre affaibli. Si ce papier reprend sa couleur bleue, le pain contient de la potasse, et en quantité d'autant plus grande, que cette revivification de couleur est plus prompte.

Le *carbonate de magnésie.* — Il s'y trouve quelquefois mélangé, pour donner un meilleur aspect au pain confectionné avec une farine de mauvaise qualité. — Ce pain-là est surtout nuisible aux enfants et aux personnes d'un estomac délicat. Il y a même des individus qui y reconnaissent la magnésie au goût légèrement amer qui lui est propre. Brûlez une livre de ce pain jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendres, et vous y trouverez la magnésie.

L'*alun* — est une substance très-dangereuse fréquemment employée. Les boulangers anglais n'en font un secret pour personne, et dans le but de donner du pain très-blanc, ils font un mélange étudié de farine et d'alun, ou d'alun et de sel, et le vendent publiquement, au détriment de ceux qui le mangent. La plupart ignorent qu'ils commettent une mauvaise action et qu'ils opèrent un lent empoisonnement. Pour dévoiler la falsification, faites comme suit : — Pétrissez un morceau de ce pain dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit réduit en bouillie,

laissez-le reposer pendant une nuit ; le lendemain, filtrez pour séparer l'eau, et mettez-la en ébullition pour ensuite la laisser reposer : il se forme dans ce cas des cristaux d'alun que l'on reconnaît à son goût caractéristique.

Le *cuivre* — est de tous les poisons le plus dangereux. On peut le soupçonner dans le pain lorsqu'il présente un joli aspect; il est blanc, mais pesant. Si l'on brûle de ce pain, on voit que la flamme est par-ci par-là verdâtre. Si l'on veut acquérir plus de certitude, submergez plusieurs livres de pain dans l'eau ; laissez fermenter, et cela jusqu'à ce que l'eau se clarifie : si l'on trempe dans ce liquide une tige de fer poli suspendue à un fil, et que le fer devienne un peu rouge, il est certain par ce fait que le pain contient du cuivre, et que les personnes qui en usent, peuvent contracter des maladies incurables.

Nous allons traiter, en peu de mots, des poisons qu'il suffit de connaître pour s'en préserver.

L'**Air** — est celui dont nous allons parler. Avec l'air on peut respirer des substances nuisibles.

Il ne faut jamais s'approcher sans précaution des citernes, des grottes, des caveaux et surtout des anciens lieux d'aisances, qu'on ne les ait préalablement enfumés avec la paille enflammée ou avec la poudre à canon, ou purifiées soit au chlorure de chaux ou au chlorure de zinc. — Il est imprudent de dormir dans une chambre fermée où l'on a laissé des charbons allumés ou du bois dégageant de la fumée : on peut y trouver la mort. — On évitera également d'habiter des lieux où la moisissure végète et détruit les bois ou s'attache aux murs : elle produit des maladies dangereuses, comme c'était connu du temps de Moïse. Il est donc utile de reconstruire les habitations, ou de détruire ces productions malsaines par des moyens que nous indiquerons plus bas. — Les vêtements et le linge moisis sont nuisibles au corps, malgré le lavage et le nettoyage qu'on leur fait subir. — Dans les maisons récemment construites et qui viennent d'être blanchies à la chaux, ou peintes à l'huile avec des couleurs vertes ou rouges, ou passées au vernis, dans ces maisons l'air se vicie et devient dangereux. — Il faut se garder de dormir dans les lieux où l'on fait sécher le linge ou qui renferment des substances d'une odeur forte, telles que plantes, fleurs, foin frais, matières en fermentation, remèdes, mercure, etc. L'air qu'on y respire est nuisible, mais surtout aux enfants et aux femmes en couche ; cela, parce que, pendant le

sommeil, on est exposé à subir plus facilement les effets des corps environnants; et ce qui, dans l'état de veille, est presque sans action, peut devenir nuisible et même mortel dans l'état opposé. Voilà pourquoi il est dangereux de se livrer au sommeil sur une terre humide, dans un courant d'air, aux rayons du soleil ou de la lune, auprès d'un poêle allumé, ou dans un réduit obscur où l'air ne se renouvelle pas; il se charge des émanations ambiantes et amène une altération sensible dans la santé. Il y a plus, c'est que cet air ainsi vicié dispose plus particulièrement au sommeil. Et l'on a vu dans des chapelles peu spacieuses, que l'on n'avait pas eu l'attention d'aérer pendant la semaine, tout le peuple dévot s'assoupir malgré tout le talent oratoire du prédicateur. — Les convalescents surtout doivent être de la plus grande prudence; ils retomberaient facilement malades, s'ils s'exposaient à respirer un pareil air.

L'**Eau** — n'est pas bonne dans tous les endroits, et l'usage qu'on en fait donne lieu à de fréquentes indispositions. Il arrive souvent qu'on boit de l'eau de source ou de puits qui dépose un sédiment rougeâtre ou foncé, et cette eau-là dont l'homme ne craint pas d'user, les animaux, cédant à l'instinct, l'évitent autant qu'ils peuvent. Quand on songe à tout le temps que des individus ou toute une famille perdent dans des souffrances longues et à peine supportables, qui les rendent paresseux et indifférents au travail, on s'étonne qu'ils n'en emploient pas une partie à se donner de l'eau potable. — On doit s'abstenir de boire de l'eau provenant de petites rivières servant de amont à des usines qui laissent échapper des matières nuisibles.

Les eaux de puits et de source sont quelquefois crues et contiennent souvent de la chaux et du fer, dans une proportion telle que le savon s'y dissout difficilement. Des eaux semblables doivent être cuites, afin de les dépouiller des corps étrangers qu'elles contiennent. On ne boira ni souvent ni beaucoup de ces espèces d'eaux, et l'on donnera la préférence aux eaux pluviales, qui sont reçues dans des citernes ou dans des vases à moitié couverts. — On ne doit boire d'eaux sulfureuses ou salines que dans une extrême nécessité. Il n'est aucun moyen de les rendre potables, pas même la coction. — Quant aux eaux putrides ou stagnantes, telles que celles des étangs, des fossés, etc., on n'en fera usage qu'après les avoir passées à l'action du charbon grossièrement pulvérisé et filtrées à travers un

linge en double. — On sait que les eaux qui contiennent des principes putrides imperceptibles, ainsi que le frai des animaux qui s'y procréent, engendrent des fièvres et des maladies interminables. Il est inutile de chercher à les corriger par l'addition du vinaigre, des sirops, de l'eau, etc.; l'action seule du charbon les purifiera assez pour les rendre potables. — Tout puits doit être nettoyé, et s'il est mal situé, il conviendra de le protéger contre les feuilles et les débris végétaux qui peuvent y tomber, et qui, en pourrissant, en rendent l'eau malsaine. — Les pompes ou conduits en plomb, en zinc ou en cuivre communiquent à l'eau des effets nuisibles; voilà pourquoi il convient toujours de laisser perdre la première eau qui s'y trouve retenue. Dans tous les cas, il faut leur préférer les conduits en terre cuite, en verre ou en *gutta-percha*.

Le **Lait** — est souvent nuisible et peut devenir poison s'il provient d'une vache malade. Il vaut sans doute mieux savoir supporter une légère perte, que d'exposer les consommateurs à des maladies réelles. Il peut arriver aussi que la vache, quoique bien portante, ait un mauvais lait : cela tient à ce que la nourriture qu'on lui donne fait, sans lui nuire, contracter à son lait une qualité nuisible à l'homme. Cela a lieu plus particulièrement lorsque les vaches sont nourries avec les résidus de la distillation des eaux-de-vie que l'on tire des grains. On a fait à cet égard des recherches minutieuses, et il est hors de doute que ce lait produit des maladies qui, si elles ne se déclarent point subitement, ne sont pas pour cela moins graves et moins dangereuses. Ainsi, on sait, par exemple, que lorsqu'on nourrit longtemps les cochons avec de pareils résidus, ces animaux perdent leurs dents, maigrissent et finissent par mourir. Ce genre de maladie ne disparaîtra que lorsque la source de l'ivrognerie sera détruite. — Ceci est pour le pays où la bière est la boisson ordinaire.

La **Viande** — des animaux malades est on ne peut plus nuisible, surtout celle qui vient de ceux qui sont atteints d'affections de la peau ou des viscères. Si les suites fâcheuses qui accompagnent l'usage qu'on en fait ne se déclarent pas soudain ou en quelques jours, elles n'en sont pas moins inévitables. — Il y a plus : c'est que ces suites sont autrement graves, si la viande provient d'animaux malades, nourris avec des résidus d'eau-de-vie de grains. — Et de toutes, la viande de porc est la pire, si elle se trouve en de telles conditions alimentaires.

Il est des viandes mal préparées qui recèlent une action toxique si violente, qu'elles tuent quelquefois promptement ou produisent des maladies longues et difficiles à guérir : telles sont les viandes mal fumées, qui n'ont pas été tenues constamment à l'action de la fumée, ou qui n'ont pas été exposées à la gelée ; les saucisses et les boudins qui ont été trop attendus pour être passés à la fumée, ou s'ils sont trop vieux et trop gras; les jambons qui n'ont pas été suffisamment salés et immergés dans la saumure, et qui ont été fumés d'une manière interrompue, comme au printemps, exposés qu'ils ont pu être aux variations du temps, tantôt chaud, tantôt froid, ou ont été entassés encore humides dans des caisses fermées, où ils contractent un goût rance et une odeur désagréable, dus à l'acide sébacique. Cet acide se développe plus aisément lorsqu'au lieu de la fumée on emploie l'acide pyroligneux. Il faut bien se garder de toucher à ces viandes. — Le poison qui s'engendre dans la graisse, le vieux fromage et le jambon, se reconnaît facilement; il suffit de le mettre en contact avec le papier bleu de Prusse ou le papier de tournesol. Si le papier devient rouge ou rougeâtre, qu'on ne touche ni à la graisse, ni aux saucissons : ils sont vénéneux.

Le **Lard**, le **Beurre**, la **Graisse** et l'**Huile rances** — contiennent souvent le même poison, mais en moindre quantité. Il est prudent de n'en pas faire usage, et, dans une grande nécessité, ou dans un but d'économie, il faut au moins les laver, et d'abord à l'eau froide, puis on change l'eau pour la faire bouillir pendant dix minutes; enfin on relave à l'eau froide. Et, avant de s'en servir, soumettez-les à l'épreuve du papier bleu de tournesol, ainsi qu'il est dit plus haut.

**Tout ce qui est gâté,** — soit viandes, sang, œufs, fromages, même les fruits, et surtout les cerises, est très-nuisible, et dans quelques cas vénéneux. Tous les correctifs n'y peuvent rien. La viande que l'on conserve l'été dans la glace, si elle perd l'odeur qui lui est naturelle et acquiert une certaine rougeur, ne peut faire qu'un plat malsain. Le poisson gâté, vieux et mollasse, constitue une nourriture nuisible, même préparée avec le plus grand art.

La **Bile,** — de quelque animal qu'elle provienne, constitue un venin.

Les **vieux Fromages** — et ceux qui sont trop mous et non suffisamment salés contiennent aussi un principe toxique.

Depuis que l'on a pu reconnaître qu'une substance vénéneuse pouvait se trouver dans le fromage, la graisse et les saucissons, on a constaté qu'un grand nombre de personnes en sont tombées dangereusement malades et que plusieurs ont succombé à une mort douloureuse et lamentable. Et combien de gens périssent sans que l'on puisse remonter à la cause réelle de leur mort! Et pourtant qu'il est facile de prévenir ce résultat! Que l'on évite donc de manger ce qui est vieux et sent mauvais.

La propreté et la sobriété sont surtout les moyens les plus efficaces contre les effets des aliments malsains. On a vu des familles entières tomber subitement malades, et réclamer à la hâte les soins d'un médecin, qui, en présence des vomissements et des dévoiements réitérés, aurait pu croire à l'existence ou du choléra ou d'un empoisonnement. Ces accidents étaient le résultat de quelques parcelles de couleur dont était peinte la table sur laquelle on avait haché imprudemment des viandes et des légumes ; ce qui n'est pas étonnant, puisque la plupart des peintures à l'huile contiennent des poisons métalliques.

Ainsi, parmi plusieurs exemples à citer d'**empoisonnements par le venin des animaux**, nous rapporterons les suivants : Deux hommes, après avoir bu dans un cabaret, tombèrent morts presque immédiatement. L'hôtelier, pour se disculper, crut ne pouvoir mieux faire que de boire du même vin, et il mourut aussi. Après toutes recherches faites, on trouva dans la barrique une vipère qui y avait pénétré avant qu'ont l'eût remplie. On parle aussi de divers empoisonnements provoqués par le fait d'insectes et de crapauds qui avaient communiqué leur venin à des substances alimentaires.

Une cuisinière rôtissait une oie ; la famille, avant de se mettre à table, mangea du pain détrempé dans la lèchefrite ; tous en moururent. La cuisinière, interrogée par le médecin et la justice, déclara qu'on n'avait touché qu'à la graisse. Pour s'assurer de la vérité de cette allégation, on en donna à un chien, qui en mourut promptement. Alors on ouvrit l'oie, et l'on trouva un crapaud dans son ventre. — On appliqua un vésicatoire derrière les oreilles à un enfant pour une surdité. Pour le premier pansement, la mère prit une feuille de chou couverte de chenilles ; elle se contenta de la secouer, et l'appliqua sans la nettoyer. L'enfant éprouva bientôt après une douleur ardente ; mais la mère, l'attribuant à l'effet du panse-

ment ou à un caprice d'enfant, ne s'y arrêta pas, et son fils mourut le troisième jour dans les souffrances affreuses d'une gangrène qui s'était étendue sur tout le dos. — N ous avons ex périmenté le venin des serpents (1), des crapauds, des chenilles et des araignées, et nous nous sommes assuré qu'appliqués à l'extérieur ou à l'intérieur, ces venins produisent les suites les plus dangereuses.

Voilà pourquoi nous ne saurions trop recommander la propreté et la prudence, pour ne pas se voir exposé à ces dangers,

Les insectes déposent souvent leur venin sur les légumes, et surtout sur les choux. — La nielle des blés, qui rend la farine noire, est aussi vénéneuse. Pareillement l'ergot, qui s'engendre sur le blé, est dangereux pour les hommes et les animaux. Il en est de même de la semence de l'ivraie et d'autres plantes qui se récoltent avec le blé. Dans les légumes secs se rencontrent des insectes et des vers qu'il faut prendre garde de manger.

Tout homme raisonnable doit éviter de se nourrir de légumes et de racines qu'il ne connaît pas exactement; et l'on doit habituer les enfants à ne manger que ce qui leur est bien connu.

Les **Raisins,** les **Figues** et les **Prunes** — font un dessert bon et sain, s'il n'y a rien de gâté. Néanmoins il y des est gens qui leur attribuent un effet laxatif. Mais au lieu de discuter à ce sujet, il vaut mieux examiner la chose de plus près; et tel qui ne croit voir à la surface de ces fruits que le sucre dont ils se couvrent souvent, y rencontre quelquefois, par un examen attentif, de petites houppes de corail remplies d'animalcules aiguillonnés. Voilà pourquoi il est prudent, avant de les servir sur la table, de les laver soigneusement, d'abord à l'eau froide, et puis à l'eau chaude. Il n'est donc plus si étonnant que les enfants aient la diarrhée, s'ils viennent à sentir l'aiguillon de ces hôtes incommodes.

Les **Fruits** — qui sont mûrs d'un côté et gâtés de l'autre ne doivent être mangés qu'après en avoir ôté le gâté. La moitié des enfants n'auraient pas la diarrhée, et plus tard, en avançant en âge, ils n'auraient pas l'estomac affaibli, s'ils prenaient ou si on leur faisait prendre cette précaution.

(1) *Le venin des serpents dans ses effets pathogéniques et curatifs*, dans le *Journal de la médecine homœopathique*. Paris, 1847, 1848, 1849. — Voyez aussi Ch. Ozanam, *Études sur le venin des arachnides, et sur son Emploi en thérapeutique*, Paris, 1858, in-8.

Les **Noix** — peuvent conserver leur douceur, et avoir néanmoins un principe âcre. Voilà pourquoi les meilleures deviennent nuisibles, car en vieillissant elles rancissent, et provoquent ainsi, chez les enfants surtout, des toux opiniâtres et des diarrhées qu'on est disposé à attribuer aux effets d'un refroidissement.

La moitié des **Champignons** — sont vénéneux. Il n'est pas exact que l'oignon noircisse au contact d'un champignon vénéneux; sans exception aucune, on devra s'abstenir de manger d'un champignon, s'il laisse échapper un suc laiteux, s'il est vieux, trop mou et vermoulu. — D'après cela, attachez-vous à étudier et à distinguer le champignon comestible de celui qui ne l'est pas. — On doit les goûter crus : s'ils laissent au goût quelque chose d'âcre, de nauséeux, et en même temps s'ils ont une odeur repoussante, il faut les rejeter. — S'ils vous paraissent bons, lavez-les bien à l'eau froide, pelez-les, et enlevez tout ce qui a été entamé, et après les avoir échaudés à l'eau bouillante, remettez-les dans l'eau froide pour leur préparation définitive.

Puisque le **Sel de cuisine** — est d'une si grande importance pour la santé, chaque père de famille doit veiller à ce qu'il soit pur et sain. — Si le sel se liquéfie facilement à l'air, il est mauvais; si 20 centigrammes de sel pulvérisé ne se dissolvent pas complétement dans 16 grammes d'eau de pluie froide, il contient du *stuc* (plâtre de Paris) il est par conséquent nuisible.

C'est une grande erreur que de supposer que le sel est toujours une bonne chose, et qu'on n'en saurait trop manger. Une petite quantité suffit pour rendre les aliments agréables au goût et sains, une plus grande consommation peut encore être supportée par quelques estomacs; mais pris avec excès, il devient en général préjudiciable à la santé; il peut donner lieu à la dyspepsie, à la constipation, aux catarrhes chroniques, aux maladies de la peau, etc. Ajoutons que le sel pour remplir utilement son but dans la coction des aliments, doit être employé plutôt avant qu'après la cuisson.

Les **ustensiles de cuisine** — devront être pris en grande considération. — Les pots de terre sont souvent vernis avec des poisons violents. On peut s'en assurer en y laissant toute la nuit du vinaigre et en y ajoutant le lendemain une solution de foie de soufre (sulfure de chaux). Si le vinaigre noircit, c'est une

preuve que le vernis contient du poison : alors tenez-vous en garde, et n'y faites rien préparer ni conserver.

Il ne faut pas non plus trop se fier à la vaisselle en fer recouvert d'un émail de porcelaine.— L'ustensile de cuivre ne doit, en aucun cas, servir à la préparation des substances acides; il faut qu'il soit tenu constamment propre et luisant; et jamais l'on ne laissera les mets s'y refroidir, car c'est alors qu'ils se chargent le plus facilement du principe toxique (vert-de-gris). On aura la même précaution pour la vaisselle étamée. Il ne faut plus s'étonner si l'on rencontre tant de maladies lentes et rebelles, quand on songe à la facilité avec laquelle se détache l'étamage, par suite du frottement qui se fait au fond de cette vaisselle avec une cuiller ou tout autre instrument de cuisine, et qui est nécessaire à la préparation des mets. — Celui qui est assez ignorant pour préparer les *cornichons* et les *haricots crus* dans des vases de cuivre, et qui les mange ensuite parce qu'ils ont une belle apparence, ou bien encore, s'il tire de son baril le vinaigre par un robinet de cuivre, ce qui arrive tous les jours en Angleterre, qu'il ne vienne pas se plaindre de maux d'estomac, de coliques, de crampes, et d'autres maladies nerveuses, ni exiger alors d'un médecin qu'il le débarrasse du cuivre qu'il a bu, et qu'il a si facilement absorbé. — Le cuivre est moins dangereux à l'état de métal que lorsqu'il est bu dans du vinaigre; il devient alors un vrai poison. C'est ce qui explique pourquoi les fondeurs de cuivre ne sont pas tous malades, et que celui qui avale une pièce de cuivre la rend sans en être incommodé. De même une balle de plomb peut séjourner des années entières dans les chairs; mais la même, dissoute dans un acide, tue en peu d'heures.

Les **Peintures** — ne sont nuisibles que parce qu'elles sont faites avec des substances métalliques. La céruse, le blanc de plomb laminé, le blanc de crème ne sont autre chose que des préparations saturnines; les blancs d'étain et de bismuth sont aussi dangereux. Le minium n'est que du plomb, et le cinabre que du mercure. Le massicot, le jaune de Naples, le jaune de chrome, le jaune de Cassel sont aussi des combinaisons de plomb; le réalgar, l'orpiment sont de l'arsenic. Les peintures bleues contiennent souvent du cuivre, comme l'ocre bleu; ou bien elles contiennent les poisons les plus subtils, tels que l'acide prussique qui entre dans le bleu de Prusse, le bleu de Paris, le bleu minéral et le cobalt, qui, s'il n'est pas aussi mal-

faisant que l'arsenic, l'est néanmoins assez pour engendrer des effets aussi nuisibles que le bleu d'émail, le bleu de roi, l'amidon bleu. Les peintures à couleur verte proviennent presque toutes du cuivre, comme le vert-de-gris, le vert de montagne, le vert minéral et les verts de Brunswick, de Vienne, etc. Le vert de chrome est moins nuisible; le vert de Schéele est de tous le plus nuisible, puisqu'il contient de l'arsenic et du cuivre; il l'est d'autant plus qu'il nuit par son évaporation. On reconnaîtra facilement que la peinture contient de l'arsenic en la mettant sur des charbons ardents : si elle répand une odeur d'ail, il y en a.

Le faux or ou le faux argent dont on se sert pour couvrir les bijoux contiennent du cuivre, du mercure, du zinc, de l'étain et du bismuth.

D'après cela, on concevra qu'on ne saurait être trop prudent dans l'usage que l'on peut faire de ces couleurs. Cachez-les soigneusement, et faites en sorte que leurs atomes pulvérulents ne se répandent pas dans l'air, et n'employez jamais dans votre maison des peintures préparées à l'arsenic, et que votre vaisselle en soit à l'abri. — Ne donnez pas aux enfants des boîtes de couleurs; c'est comme si vous mettiez le poison à leur disposition. Il en sera de même des jouets coloriés et des jouets en plomb, ainsi que des pains à cacheter coloriés. Les papiers à lettres frais dont on se sert aujourd'hui, surtout ceux qui sont d'un blanc de lait ou verts, contiennent des substances nuisibles, voire même de l'arsenic, que l'on découvre en les brûlant par l'odeur d'ail qui se répand.

Quoique les couleurs minérales soient les plus malfaisantes, celles d'une autre nature ne laissent pas de l'être aussi. La **gomme-gutte**, qu'on emploie pour le jaune, est une substance éminemment purgative; l'**indigo** provoque des crampes violentes et des ballonnements; la **cochenille** produit des maux de dents et des difficultés d'uriner. Nous pourrions en citer plusieurs autres. Cependant, si les couleurs sont nécessaires, que l'on emploie la craie, le curcuma, l'indigo, l'ocre, et autres couleurs martiales, le pastel des teinturiers, la garance, la cochenille, le carmin et le roucou.

On le comprend; que dire des maisons récemment peintes, et des odeurs délétères qui y sont répandues? il suffira de placer dans chaque chambre un bassin contenant de la chaux non éteinte.

Le **Fard.** — Nous pourrions nous dispenser d'en parler;

l'usage s'en perd heureusement tous les jours; toutefois, il n'est personne qui ne sache que tous les cosmétiques de cette espèce, sans exception, contiennent des substances nuisibles. Le fard qui n'est pas composé avec des matières métalliques ne résiste pas longtemps à la réaction de la peau ; mais celui, au contraire, qui en admet dans sa composition, y adhère fortement. — Il n'y a qu'un véritable fard, et il ne doit pas y en avoir d'autres : c'est un air frais, de l'eau fraîche et un régime convenable. — Le moyen infaillible de déshabituer les femmes et les jeunes filles de se farder, c'est de leur recommander, après s'en être servies, de se laver la figure avec de l'eau sulfureuse. Ce moyen ne peut nuire et sera certainement utile; car alors la femme apprendra à préférer ses couleurs naturelles à un teint noir, qui résulte de la décomposition qui s'opère dans le fard par son contact avec le principe sulfureux.

Certaines **matières métalliques** — doivent être soigneusement soustraites à la curiosité des enfants et des ignorants. On n'en exceptera aucune substance, qu'elle soit sèche, saline ou liquide, et surtout si elle est *acide*. L'huile de vitriol (acide sulfurique), l'eau-forte (acide nitrique), l'acide muriatique, l'eau régale (acide nitro-muriatique), l'acide oxalique, que l'on emploie pour le nettoyage, sont des agents d'une action violente et dangereuse. L'acide sulfurique très-étendu n'a pas une action toxique; l'acide nitrique, mélangé avec l'alcool pur, n'est pas très-dangereux ; mais les autres acides, fussent-ils même très-délayés, agissent infailliblement comme poisons. Le sel anglais odorant (acide acétique concentré), la potasse, la pierre caustique, l'acide tartrique, la soude, l'ammoniaque liquide, le sel de corne de cerf, la chaux éteinte et même celle qui ne l'est pas, constituent des agents très-nuisibles. — Il n'est pas sans exemple que l'ammoniaque liquide et l'esprit de corne-de-cerf aient occasionné la mort, lorsque par ignorance on les a fait flairer par fortes aspirations souvent répétées dans un cas de défaillance : on ne fera aspirer ces substances que fort légèrement et étendues dans beaucoup d'eau. L'alun, le vitriol, le sel de nitre, le sel d'ammoniaque et le foie de soufre sont très-nuisibles, si on les emploie à doses exagérées.

Les préparations où entrent l'arsenic, le plomb, le mercure et le cuivre ne sont pas les seules nuisibles ; il en est d'autres qui ne le sont pas moins : ce sont celles qui contiennent de l'antimoine, comme tartre stibié, beurre d'antimoine, soufre

doré d'antimoine, poudre d'Algaroth, kermès minéral et plusieurs autres ; celles qui renferment du zinc, du bismuth et de l'étain, la pierre infernale, en un mot tout ce qui sort des pharmacies, soit substances minérales ou chimiques, sont plus ou moins dangereuses, même les plus innocentes, si elles sont employées mal à propos.

Les poisons fournis par le règne végétal et le règne minéral sont innombrables; aussi arrive-t-il souvent qu'on joue sans s'en douter avec la santé de ses semblables. Je connais un mauvais plaisant qui, pour faire pièce à une jeune fille, lui fit prendre de la digitale pilée; elle en souffrit les angoisses les plus affreuses; peu s'en fallut qu'elle n'en mourût, et que le facétieux ne payât de la prison sa sotte imprudence.

On devra éviter de donner aux enfants des **vermifuges**, comme chose sans importance. Celui qui, sans en connaître la composition, donne à ses enfants de ces sortes de remèdes aura, s'il m'en croit, la précaution d'en prendre avant une cuillerée tous les matins ; il pourra alors juger de leurs effets. — Voir plus bas : « Remèdes secrets. »

Il en est de même des agents destructeurs qu'on emploie contre les **poux** et toute espèce de **vermine** : ils contiennent tous des poisons. Voilà pourquoi il ne faut faire usage que de ceux qui ne nuisent pas à l'homme. Le meilleur moyen contre les *poux*, c'est la propreté et le peigne ; si cela ne suffit pas, frottez la tête avec de l'huile, et, au besoin, avec du tabac en poudre mouillé. — Contre les *puces*, la propreté est encore un bon moyen; ayez recours toutefois au jus de citron ou au fort vinaigre, avec lequel on asperge le plancher et le bois de lit. On peut également se servir d'un vase rempli de poils de chien, que l'on met sous son lit. Le lendemain on l'échaude ; on le sèche ensuite pour le replacer sous le lit. La laine de brebis peut rendre le même service. — On emploiera contre les *punaises* le procédé suivant : il consiste à laver avec une forte lessive la chambre à coucher et les jointures du lit, que l'on oint ensuite avec un corps gras ou du savon noir. On peut en empêcher la reproduction en remplissant toutes les fentes du mur avec du plâtre; comme aussi on peut les détruire en leur donnant un abri dans une claie que l'on place sous les couches. Le lendemain on secoue violemment la claie, et l'on écrase les insectes incommodes. De temps en temps on échaudera les claies. De cette façon, on se dispense d'employer contre les

punaises des moyens toxiques, qui contiennent généralement du sublimé corrosif, ou quelque chose de pareil, dangereux déjà par leur facile évaporation. C'est ainsi que, par une soigneuse propreté, on parvient peu à peu à détruire cette vermine.

On emploie souvent, contre les *mites* qui s'attachent aux vêtements de laine ou à la pelleterie, le camphre et même le musc. Ces odeurs sont nuisibles dans une chambre à coucher. — Le camphre nuit aux couleurs, et le musc produit un genre d'altération après lequel l'odeur persiste, même après l'évaporation du musc. Il vaut mieux se servir du cuir de Russie, de l'essence de térébenthine, du serpolet sauvage et de la lavande. Les feuilles de tabac étalées entre les vêtements empêchent la production de ces mites.

Le *blé*, on le préservera mieux des insectes en l'entourant de plantes aromatiques et en le remuant souvent, qu'avec des matières dangereuses. La molène vulgaire, cueillie pendant la floraison, étendue sur le blé, suffira pour cela. — Il n'y a pas de meilleure garantie contre l'invasion des *rats* que de garnir les trous avec de la suie, ou de les boucher avec de la paille enduite de goudron, que l'on recouvre ensuite avec du plâtre ou d'un mortier composé de chaux et de verre pilé. Un autre moyen consistera à leur servir un gâteau composé de farine, de lard et de verre pilé; ils ne supporteront pas longtemps ce régime. On peut également leur donner un mélange de farine, de plâtre et de sirop. Enfin, un troisième moyen infaillible, c'est de leur servir des tartines de pain couvertes d'une légère couche de pommade myocide, qu'on trouve chez tous les pharmaciens au prix de 50 centimes. Cette pommade n'est autre chose qu'un peu de phosphore mêlé dans une proportion donnée de graisse. Dans les maisons ou dans les caves où ces animaux pullulent, le moyen de les détruire est de placer un baquet peu profond qu'on remplira d'un mélange de cidre, de bière douce, de chaux et d'eau-de-vie. S'ils y goûtent, ils s'enivrent, et c'est le moment de les livrer aux chiens et aux chats. L'époque la plus opportune pour cette chasse, c'est le mois de juin, de juillet et d'août, époque où ils sont encore jeunes. Ces divers moyens sont beaucoup plus convenables que celui de leur jeter du poison; car il n'est pas sans exemple qu'avec la meilleure volonté et malgré toutes les précautions, on ait empoisonné des hommes au lieu de rats. En outre, c'est que là où l'empoison-

nement a réussi à souhait, il vous reste à souffrir encore d'une mauvaise odeur, l'odeur de rat mort.

**Panacées** ou **Remèdes secrets.**— De toutes les substances vénéneuses, il n'en est pas de pires que ces **remèdes** qui se débitent sous les noms les plus attrayants. Aucun médecin ne peut nier qu'on n'en obtienne des guérisons, mais il sait aussi que ces guérisons sont rares. Tout médicament est bon à sa place; mais, employé mal à propos, il doit encore nuire, quoique préparé selon les formules adoptées. Les annonces et les réclames dont on se sert pour les mettre en vogue prouvent suffisamment, pour tout le monde, qu'il s'agit bien plutôt de la vente d'une marchandise que de l'intérêt de l'humanité.

Le nombre des remèdes secrets est considérable; ces spécifiques tant vantés dans une maladie donnée sont une grande honte pour les citoyens d'une nation civilisée; ils dénotent de l'ignorance et de la crédulité de l'acheteur. —Ainsi, il n'y a pas de maladie dont la nature soit moins déterminée que celle de la phthisie pulmonaire; or, le premier soin d'un médecin c'est avant tout d'être fixé à cet égard, soit qu'il s'agisse de cette cruelle affection ou de telle autre. Il faut toujours, en effet, que les remèdes s'adaptent d'une manière exacte et particulière aux symptômes à guérir, et un seul remède ne peut répondre à tous les cas. Tout le monde devrait savoir cela.

Celui qui achète et se sert de ces moyens peut être comparé à cette dupe qui met à la loterie où le vendeur est toujours gagnant. Les guérisons sont aussi rares que les lots gagnants; ceux que le hasard favorise en font grand bruit, mais on n'entend plus parler de ceux qui ont perdu leur argent. Il n'est pas un homme raisonnable et réfléchi qui puisse mettre à la loterie; il faudrait pour cela qu'il eût trop d'argent, et que celui qu'il expose gratuitement lui fût à charge. Mais le malade qui met à la loterie des remèdes secrets ne perd pas seulement son argent, il perd encore sa santé, il aggrave son état, et rend sa maladie incurable s'il tombe sur un mauvais numéro. — S'il reçoit le médicament de la main d'un médecin, il sait au moins quel est ce médicament; et s'il nuit, il est facile d'en neutraliser les effets par un antidote; si les doses prescrites n'étaient pas trop fortes, et qu'elles fussent récemment prises, il serait encore possible de réparer le mal. Mais on n'a pas cette ressource avec les médicaments secrets, puisqu'on ne sait pas ce à quoi on a affaire; et celui qui croit aux promesses qu'ils n'ont

rien de nuisible n'est pas un homme sensé. — Nous avons déjà mentionné plus haut que le règne végétal contient des poisons plus subtils que ceux du règne animal.

La plupart de ces remèdes universels sont composés de poisons minéraux. Les gouttes antifébriles renferment de l'arsenic; les pilules impériales sont composées de mercure; ainsi de suite. Le plus grand nombre est vendu à un prix très-élevé, tandis que les mêmes, préparées dans une pharmacie, ne coûteraient pas le dixième. Par exemple, l'huile de Harlem qui n'est autre chose qu'une combinaison de soufre et de l'huile, ne revient à ceux qui la préparent qu'à quelques décimes. Il en est de même pour tous les remèdes secrets.

Il n'est pas une seule de ces drogues qui ne puisse être promptement reconnue et dénoncée à l'opinion publique par un médecin d'une expérience éprouvée; et s'il voulait, il pourrait encore en faire un emploi convenable. Quant au charlatan, il lui suffit de vendre ses drogues, il se soucie peu du résultat. Et il y a des gouvernements qui autorisent ces ventes !

# CHAPITRE VIII.

## DE L'EMPOISONNEMENT

### ET DE LA CONDUITE A TENIR DANS CE CAS

La principale indication à remplir est d'éliminer le poison, d'empêcher son absorption et de neutraliser, par les moyens convenables, ce qu'on n'a pu évacuer. Le succès, dans cette circonstance, dépend presque toujours de la promptitude avec laquelle on porte secours. — Cependant la promptitude a ses dangers, surtout pour les ignorants, car dans un cas pressant on procède trop souvent sans réflexion.

La première règle est de conserver le calme et la présence d'esprit. Celui qui sait se posséder doit seul se charger du traitement, et coordonner dans sa pensée les dispositions qu'il doit prendre à l'égard des choses dont il a besoin et du choix des personnes qui à son entour peuvent le servir.

Si l'empoisonnement s'est fait par la voie de l'estomac, l'indication à remplir immédiatement est de provoquer le vomissement, lorsqu'il y a prédisposition, et de l'entretenir s'il y a lieu.

Le meilleur moyen de l'exciter est de faire boire de l'eau tiède et de titiller le gosier avec la barbe d'une plume. Si l'on avait sous la main une plume de paon, on s'en servirait préférablement, parce que, outre sa souplesse, sa longueur permet d'atteindre jusque dans l'estomac. On peut l'enduire d'huile ou de graisse; mais, si le temps presse, qu'on se dispense de cette précaution, il suffira de la nettoyer. On fera tenir la bouche ouverte, et, en pinçant le nez, on glisse la plume par-dessus la langue, jusqu'à l'arrière-gorge, d'où elle est poussée dans l'œsophage. Si l'on se butte dans le fond du pharynx, on soulève légèrement la main, et, faisant pivoter la plume dans les doigts, on la pousse sans discontinuer jusqu'à ce que les vomissements se déclarent. — Comme ce moyen n'offre aucun inconvénient, on commencera toujours par là. — Pendant ce temps, on se procure ce dont on peut avoir besoin : de l'eau tiède, des blancs d'œufs battus, une solution légère de savon blanc, du sucre, du vinaigre, du lait, du beurre; en même temps, on fait préparer du café fort et des boissons mucilagineuses, de gruau de lin, d'avoine ou de toute autre farine.

Il en est de même des autres moyens que nous allons faire connaître et qui se trouvent généralement sous la main dans chaque ménage.

Pendant que l'on provoque le vomissement et qu'on dispose tout ce qui est nécessaire, il faut s'informer de la nature et de l'espèce du poison ingéré. Quelquefois dans les maladies qui éclatent subitament, on suppose trop facilement l'existence d'un empoisonnement. Il est bien de délibérer sur ce que l'on croit le plus vraisemblable; mais s'il y a incertitude, qu'on ne se presse pas trop d'agir. Employez d'abord les moyens qui ne peuvent nuire en rien, et continuez-les jusqu'à ce que vous soyez certain que vous avez affaire à un empoisonnement réel.

On peut le présumer avec quelque probabilité, lorsque les accidents que nous décrirons plus bas se déclarent subitement et avec danger, et surtout immédiatement ou peu après avoir bu ou mangé. On sera d'autant plus fondé dans son idée que ce qui a été ingéré est plus étrange et hors des habitudes du patient.

Voilà pourquoi on recherchera avec soin, par des questions adressées au malade et aux assistants, les circonstances relatives aux personnes et aux endroits qu'il a fréquentés, etc. On re-

cueillera avec attention tout ce qu'il a vomi, ainsi que ce qui reste de la nourriture et des boissons prises; ces substances, fussent-elles même dans un état de putréfaction, il faut les ramasser. Dans cet état, on y découvre encore le poison par des recherches minutieuses; cela n'est pas sans utilité et pour le malade et pour ceux qui l'entourent; on les conservera en les mettant dans un vase avec de l'eau-de-vie et de l'alcool; elles pourront ainsi être soumises, selon les circonstances, à l'examen analytique d'un homme de l'art.

Quant au traitement, il n'y a pas un seul moment à perdre. On doit se hâter à l'instant de porter secours pendant que d'autres seront à la recherche de la cause véritable de ce très-grave accident.

Il ne faut pas perdre de vue que l'on peut occasionner la mort, si l'on emploie coup sur coup divers moyens, et si l'on procède brusquement. Qu'on les applique l'un après l'autre et avec tout le calme nécessaire pour ne pas nuire au malade.

Quand on est arrivé à connaître avec certitude le genre du poison, ou que toutes les vraisemblances sont en faveur de cette certitude, employez les moyens qui sont formellement indiqués, et gardez-vous bien de faire usage de ceux qui seraient nuisibles ou contraires.

Si l'on n'a pas encore acquis cette certitude, il faudra se borner aux moyens généraux dont il va être question; mais on procédera de manière à commencer par les plus faibles, et pour arriver progressivement aux plus forts, au cas que les premiers ne suffisent pas. — Dans un danger imminent, il faut employer le moyen le plus à portée.

Provoquez le **vomissement** quand il y a des nausées ou que l'accident a lieu après le repas. Mais donner un vomitif est souvent très-dangereux; le mieux est d'employer l'eau tiède mais sans huile, ni graisse, ni beurre. Laissez-en boire autant que le malade pourra en supporter; il en prendra un demi-verre toutes les minutes et même davantage. — On engagera les enfants à s'y soumettre, d'abord avec bonté, par les promesses et des cadeaux, et si cela ne suffit pas, par des menaces et enfin par la violence. — On écartera avec force la mâchoire en portant le doigt jusque dans l'articulation maxillaire, et l'on saisira ce moment pour verser l'eau tiède dans la bouche; ou bien encore, on obligera le petit malade à ouvrir la bouehe en lui pressant le nez après l'expiration.

En même temps, introduisez dans l'arrière-gorge le doigt ou une plume que vous ferez pénétrer en la tournoyant jusqu'à ce que le vomissement s'ensuive. Inclinez le malade en avant, appliquez la main sur le ventre, qu'on soutienne la tête, et tapotez-le avec l'autre main entre les épaules. Après le vomissement, faites-lui rincer la bouche, qu'il se gargarise et accordez-lui ensuite quelques minutes de repos. Mais du moment que la douleur ou d'autres accidents reparaissent, tels que nouveaux efforts pour vomir, renvois, agitations, faites-le boire derechef jusqu'à ce qu'il ait rejeté tout ce qu'il a avalé.

Si le vomissement n'a pas lieu, ou si le malade ne peut avaler l'eau tiède, ou s'il n'en avale pas assez, ou s'il faisait des efforts inutiles pour vomir, et qu'il rejette en moindre quantité que ce qu'il a bu, ou s'il s'obstine à ne pas boire, ou si ce qu'il avale revient par régurgitation, alors prenez un morceau de *mie de pain*, et après l'avoir humecté, pétrissez-le en y ajoutant une demi-cuillerée de *tabac* à priser; puis mettez et maintenez cette boulette sur la langue du malade jusqu'à ce qu'il vomisse, et puis faites-le boire. Ce procédé réussit rarement sur les personnes habituées au tabac; donnez-leur en ce cas une cuillerée à café de *farine de moutarde* avec autant de sel de *cuisine*, mêlés dans un verre d'eau qui sera bu en une seule fois. Plus tard on reviendra à l'eau tiède. Ces moyens sont presque toujours suffisants; et l'on doit bien se garder d'en employer d'autres. Quant aux patients auxquels on ne peut rien faire avaler, ou à ceux qui sont dans un état complet d'engourdissement, et dont les mâchoires sont fortement serrées, insufflez de la *fumée de tabac* dans le rectum. Pour cela, on charge une pipe de tabac, on l'allume, et puis on en introduit la queue enduite de graisse ou d'huile dans le fondement avec précaution et ménagement, jusqu'à la profondeur d'un pouce : ensuite abouchez à la première pipe une seconde vide, et soufflez dans le tuyau de celle-ci pour chasser la fumée de l'autre dans l'intestin. Après avoir poussé trois ou quatre insufflations, arrêtez-vous pour recommencer.

Si ce moyen ne suffit pas, il en est un second très-important, c'est l'eau battue avec plusieurs **blancs d'œufs**. Cette eau albumineuse ne pourra jamais nuire; on l'emploie avec succès dans les empoisonnements métalliques, surtout lorsqu'il y a des douleurs violentes de l'estomac et du ventre, suivies de grands efforts avec selles diarrhéiques, principalement dans l'empoi-

sonnement par le sublimé corrosif, le vert-de-gris, les préparations d'étain, de plomb, d'alun et de vitriol. Dans ces circonstances, donnez l'eau albumineuse en grande quantité et répétée souvent, surtout si les matières vomies sont d'une couleur rougeâtre ou verte, et quand le malade trouve à la bouche un goût salé et métallique. Si, après l'emploi répété du blanc d'œuf, le malade ressent du soulagement, sachez vous en tenir à ce moyen. Si la diarrhée a lieu avec des douleurs à l'anus, donnez des lavements avec la même substance.

Dans le cas où l'eau albumineuse ne produirait aucun soulagement, il est un autre moyen non moins important dans le plus grand nombre d'empoisonnements, c'est **l'eau de savon.** Pour cela il faudrait faire exclusivement usage du meilleur savon blanc, et, dans l'extrême nécessité, on pourra prendre du savon poisseux ordinaire. Les autres savons, tels que le noir, et surtout le rouge, nuiraient plutôt que de servir, car ils contiennent tous un principe toxique. — On en fait une solution dans quatre parties d'eau chaude et l'on fait boire une bonne tasse toutes les trois minutes.

Le savon n'est nuisible que dans les cas où le poison est alcalin, c'est-à-dire s'il contient de l'eau de lessive (qui de sa nature est alcaline), de la pierre caustique, de la potasse, de la soude, de l'ammoniaque liquide, du sel d'ammoniaque, du sel de corne-de-cerf, de chaux éteinte, de la chaux vive, de la baryte, (qui se vend souvent pour une poudre contre les rats avec l'assurance qu'elle ne peut nuire à l'homme, puisqu'elle ne contient pas de l'arsenic), du sel de tartre (qui peut quelquefois être confondu avec le tartre tartarisé). — Si les matières vomies ne sont pas acides, mais bien plutôt alcalines et non effervescentes; quand le papier de tournesol que l'on rougit préalablement avec le vinaigre revient au bleu; quand elles font effervescence par l'addition des acides sulfurique, nitrique ou muriatique; dans ces divers cas, il ne faut pas employer l'eau savonneuse, mais bien *le vinaigre.*

L'eau de savon est le moyen principal dans les empoisonnements par l'arsenic, le plomb, l'huile de vitriol, l'eau forte et tous les acides concentrés, ainsi que contre les solutions métalliques. — On doit supposer l'existence de l'empoisonnement par les acides, lorsque la bouche est comme brûlée, et que les matières vomies rougissent promptement le papier de tournesol. L'eau de savon est pareillement utile lorsqu'on aura avalé

de l'alun ; il en est de même pour les substances végétales âcres qui ont une saveur brûlante et qui contiennent un suc laiteux, caustique. Dans les accidents produits par l'huile de ricin, on emploie également avec avantage l'eau de savon.

La **Magnésie calcinée**, vendue chez les droguistes, est quelquefois préférable aux blancs d'œufs, il faut la débrouiller dans un peu d'eau, et on en donne à grandes doses, qui sont répétées tant qu'il y a vomissement. Elle convient principalement contre les accidents provoqués par les acides et par quelques métaux, tels que le mercure, l'antimoine, le zinc, le bismuth, l'étain.

Le **Vinaigre**, ainsi que nous l'avons dit, est un excellent moyen contre les poisons alcalins. Aussitôt qu'on a acquis la certitude que l'empoisonnement est dû à l'ingestion d'une substance alcaline, empoisonnement qui se prouve par le caractère des souffrances ressenties, il faut administrer immédiatement cet antidote en grande quantité par la bouche et en lavements; dans l'intervalle, on donnera des boissons mucilagineuses et l'on provoquera le vomissement. Il ne saurait convenir aux empoisonnements dus aux substances végétales âcres, à certains sels, aux acides minéraux et à l'arsenic, surtout si l'estomac est douloureux au toucher.— Par contre, il sera d'un grand avantage dans l'empoisonnement par le datura stramonium, l'aconit, l'opium, les champignons vénéneux, les vapeurs de charbon, ainsi que par le foie de soufre. Dans ces divers cas, alternez le vinaigre et les boissons mucilagineuses, et provoquez en même temps le vomissement; et quand le malade a assez vomi, revenez au vinaigre pour apaiser les envies de rejeter. — Il aura la même utilité contre les effets des coquillages et les poissons malsains, et surtout contre la graisse dégénérée et gâtée. Hâtez-vous de l'employer, lorsque, après l'usage du jambon et des saucissons vieux et gâtés, on ressent une sécheresse incommode au gosier, et des envies de vomir, tout en ne perdant pas de vue les autres moyens que nous avons recommandés.

L'**Huile** est employée généralement dans les empoisonnements, mais c'est à tort qu'on la regarde comme moyen principal. Il en est de même de la graisse, du beurre et du babeurre. Si l'on vient à en faire usage, il faut bien s'assurer de sa qualité. L'huile rance, l'huile de poisson et l'huile dite purifiée, doivent être rejetées. Il est alors préférable de se servir d'une

eau mucilagineuse qui enveloppe mieux le poison, du sucre qui calme plus vite l'estomac, ou de tel autre moyen qui rende le poison moins actif. Quand on est certain que l'empoisonnement est alcalin et que le vinaigre a produit un bon résultat, on peut donner aussi dans les intervalles quelques prises d'huile ou de crème de lait, surtout lorsque le malade éprouve du brûlement dans la bouche, le gosier et l'estomac. On emploie avec un égal avantage l'huile lorsque des acides concentrés, tels que l'acide nitrique, sulfurique, etc., ont atteint l'œil, la bouche, l'arrière-gorge ou l'estomac. Elle sera utile dans les empoisonnements par les champignons vénéneux. — Elle sera contraire lorsqu'il faudra agir contre les effets de l'arsenic, et inutile dans la majorité des cas des intoxications métalliques; très-nuisible lorsque l'œil ou l'estomac ont été mis en contact avec les cantharides. Il est vrai de dire alors que l'on verse l'huile sur le feu. Il en est de même à l'égard des insectes morts, ainsi qu'à l'égard des scarabées venimeux, des punaises, etc. Elle est au contraire très-bonne pour agir contre tous les animaux qui viennent à s'introduire dans les oreilles.

Le **Lait** réussit moins bien que les boissons mucilagineuses ; mais, comme on l'a presque toujours sous la main, il vaut mieux l'employer que d'attendre que les autres moyens soient à votre disposition. La crème est bonne là où l'huile convient ; elle est nuisible là où elle ne convient pas. Le lait aigri est bon là où le vinaigre est bon, et nuisible où il est nuisible. Si la bonne huile vous manque, remplacez-la par la crème même aigrie et dans le cas où le malade ne peut supporter l'huile. Le lait aigri est préférable au mauvais vinaigre et employé même après l'usage du vinaigre. Le lait est surtout utile plus tard, quand l'orage est passé et qu'il n'en reste que quelques souffrances. Mais pour cela il faut que le malade en boive volontiers et qu'il en éprouve du soulagement. — Si l'on n'est pas arrivé à la connaissance de la nature du poison pour y remédier par l'antidote le plus convenable, et que dans le premier moment on ait fait boire du lait, qui a produit une amélioration, restez-en là, pourvu toutefois que le malade ait assez vomi pour vous faire croire à l'élimination du poison.

Le **Sucre** et l'eau sucrée sont l'un et l'autre d'excellents moyens dans le plus grand nombre de cas. Cependant, dans les cas d'empoisonnement par les acides minéraux ou par les alcalis concentrés, on leur préférera les antidotes dont il a été

question. Mais si l'on en usait sans nécessité, ils ne pourraient nuire dans aucune circonstance. — Si le malade en a un grand désir, donnez-lui-en autant qu'il en voudra. Dans les empoisonnements métalliques, provenant des couleurs minérales, du vert-de-gris, du cuivre, de l'étain, du vitriol, de l'alun, etc., le sucre aura ici la préférence, et tenez-vous-y si le patient s'en trouve bien ; dans le cas contraire, alternez avec le blanc d'œuf ou l'eau de savon. — Il est employé comme principal moyen contre l'arsenic, ainsi que contre les empoisonnements par les substances végétales âcres et caustiques, qui provoquent des brûlements ou du gonflement dans la bouche et l'arrière-gorge. — On peut l'administrer à l'état sec ou aqueux.

Le **Café** est un antidote indispensable dans plusieurs empoisonnements. Il faut préférer le café légèrement torréfié à celui qui l'est trop, lequel agit mal, indépendamment de ce qu'il a mauvais goût. On commencera par une forte infusion et progressivement on descendra à une plus faible. Durant son emploi, il ne faudra pas négliger de recourir au vomissement, si le patient en éprouve l'envie, on le favorisera, plus tard on le laissera agir seul. Quand le poison n'est pas connu, le café sera toujours le meilleur moyen dans le cas où le malade est tombé dans un état de torpeur, de somnolence, ou qu'il a perdu connaissance ou s'il chancelle comme dans un état d'ivresse ; s'il a la figure rouge, bouffie ou pâle, froide et affaissée, ou s'il est dans un état de fureur et d'emportement ; s'il se débat, veut s'enfuir, ou s'il fait des farces. Dans ces diverses circonstances, donnez beaucoup de café pur, excitez les vomissements, administrez même le café en lavement, jusqu'à ce qu'il se déclare une amélioration. Quand l'estomac s'est débarrassé de ce qu'il contenait, continuez toujours le café pur sucré.

Dans **tout empoisonnement**, donnez le **café**, si le malade en témoigne le désir.

Quand le poison est connu, et que ce poison contient de l'acide prussique, ce qui se reconnaît à une odeur d'amandes amères, ou de noyaux d'abricot, donnez tout de suite, après les premiers vomissements, de l'eau tiède, titillez la luette pour en provoquer d'autres et administrez en grande abondance l'infusion de café. — Agissez de la même manière contre l'empoisonnement par l'opium, la pomme épineuse, les champignons vénéneux, qui jettent les forces dans la torpeur ; il convient aussi contre les effets toxiques des semences vénéneuses et

autres; contre ceux de la belladone, de la coloquinte, de la valériane, de la ciguë et de la camomille. Le café est d'une importance égale dans les empoisonnements par les préparations d'antimoine, le phosphore et l'acide phosphorique. Mais son action antidotaire la plus éminente éclate dans l'empoisonnement par la noix vomique.

Le **Camphre** est le principal agent contre la plupart des empoisonnements par les plantes vénéneuses dont l'action caustique et corrosive donne lieu à un état inflammatoire. Dans les cas où le malade éprouve des vomissements et du dévoiement immédiatement après avoir mangé, qu'il est pâle, et d'un froid glacial, et qu'il a perdu presque connaissance, ne craignez pas d'employer le camphre dans cette circonstance, quand bien même la nature du poison ne vous serait pas connue. Il suffira de le faire flairer ou d'en frotter la peau; ces frictions se font avec un liniment d'huile camphrée, ou avec un peu de camphre dissous dans de l'eau-de-vie chaude.

On trouve aussi dans cette substance un moyen capital contre les accidents occasionnés par les *insectes*, et notamment contre l'effet toxique des *cantharides*, soit qu'on en ait introduit dans l'estomac, dans les yeux et sur la peau sous forme de vésicatoire; soit encore contre les accidents provenant de divers insectes ingérés, ainsi que contre les gonflements et empoisonnements que produisent les chenilles velues, le miel vénéneux, les aliments contenant accidentellement des vers et d'autres insectes venimeux, et aussi contre les piqûres de ces petits animaux.

Si, indépendamment des symptômes qui leur sont propres, il se déclare des souffrances du côté des voies urinaires, telles que strangurie, suppression complète des urines, ou pissement de sang, on peut avec certitude attribuer cet accident aux cantharides et à d'autres insectes. Qu'on se serve dans ce cas du camphre avec confiance; c'est là un excellent moyen.

Le camphre convient également pour corriger les suites fâcheuses de certains médicaments; il conviendra, par exemple, aux enfants que l'on tourmente par des doses répétées de vermifuges; aux personnes qui ont fait des abus du tabac, ou qui ont mangé par habitude et avec excès des amandes amères, d'autres noyaux analogues, et même des noix.

Il sera employé avec un égal succès contre les suites de l'empoisonnement par le phosphore, par les métaux ou les acides,

et surtout s'ils sont occasionnés particulièrement par les choses très-salées. — Ce n'est qu'après que l'estomac se sera complétement débarrassé par les effets du vomissement que l'on donnera le camphre; on le fera sentir de temps en temps. On s conduira de la même manière à l'égard des occidents produits par les champignons vénéneux et par la vapeur du charbon.

Il est d'autres moyens encore qui peuveut devenir nécessaires dans les empoisonnements : ce sont tout d'abord ceux qui se trouvent sous la main, dans tous les ménages, tels que charbon de bois, lessive, sel de cuisine, amidon, thé vert et tabac ; et ensuite quelques autres substances qu'il serait toujours utile d'avoir en réserve, parce qu'elles peuvent convenir non-seulement contre les empoisonnements, mais aussi dans quelques incommodités : ce sont la magnésie, l'esprit de nitre et l'ammoniaque liquide. On ne doit en faire usage que lorsque le poison est bien connu; il en sera question en temps et lieu.

Eu résumé, il résulte de ce que nous venons de dire que les indications capitales à remplir dans les souffrances causées par les empoisonnements sont :

1° De provoquer le vomissement;

2° D'affaiblir l'action du poison.

On satisfera à ces deux indications alternativement d'abord, et puis on s'en tiendra à la dernière.

Comme les vomitifs ordinaires sont eux-mêmes des poisons, et par conséquent souvent nuisibles, on aura recours : 1° à la boisson d'eau tiède autant que le malade en pourra supporter; 2° à la titillation de la luette, si l'eau tiède ne suffit pas; 3° à l'application sur la langue de tabac à priser; 4° à l'emploi de la farine de moutarde et d'eau de sel de cuisine chez les individus habitués au tabac; enfin, quand on n'obtient aucun résultat par la bouche, 5° aux lavements de fumée de tabac.

Les agents principaux pour affaiblir les effets du poison, quand on ne connaît pas sa nature, sont : l'eau albumineuse au blanc d'œufs, s'il y a douleur; le café, s'il y a engourdissement et privation des sens.

Dès qu'on est parvenu à déterminer le genre de poison, qu'il soit acide, métallique ou alcalin, donnez : contre les acides et les métaux, l'eau de savon; contre les alcalis, le vinaigre. — Les divers autres antidotes ne seront administrés que lorsqu'on sera fixé sur l'espèce du poison.

### DU TRAITEMENT QUAND LE POISON EST CONNU.

En général, on se conduira selon ce que nous venons d'établir; seulement, et dès que le vomissement aura lieu, il conviendra de s'en tenir aux moyens qu'il nous reste à faire connaître.

A l'égard de chaque espèce d'empoisonnement, nous avons classé les antidotes d'après le degré de leur importance, de manière que ceux qui ont le plus d'efficacité précéderont toujours ceux qui en ont moins. — Si vous ne les avez pas à votre disposition, donnez ceux que vous pourrez vous procurer le plus promptement. Par exemple, si quelqu'un a avalé de l'acide sulfurique, il serait peu raisonnable d'attendre qu'on eût apporté de la pharmacie de la magnésie ou du savon blanc. S'il n'y en a pas dans la maison, prenez à l'instant même une poignée de cendres, que vous jetez dans l'eau, et faites boire de cette solution, bien qu'elle soit moins bonne que les moyens plus convenables. Agissez ainsi en toutes circonstances.

### 1. — Empoisonnement par les gaz respirés et par des substances ingérées dans l'estomac.

#### 1. — Gaz délétère. — Antidotes et traitement.

A. Il s'élève des **fosses d'aisances murées**, des cloaques qui n'ont pas été nettoyés depuis longtemps, des voiries, et des lieux destinés à recevoir toutes sortes d'immondices, et où l'air ne se renouvelle pas, il s'élève des gaz méphitiques d'une odeur d'œuf couvi qui noircissent les métaux polis, et surtout l'argent. En respirant cet air, on éprouve des nausées, de l'anxiété, de la difficulté à respirer, le pouls devient intermittent les yeux deviennent ternes, les oreilles froides, le ventre se contracte; et si l'on reste longtemps exposé à cette influence, il s'ensuit des convulsions et l'asphyxie. Si l'on ne porte un prompt secours, la mort apparente (l'asphyxie) se transforme en mort réelle. — Le meilleur moyen à employer, et qu'on trouve dans toute pharmacie, est le *chlorure de chaux* ou autres préparations chlorurées. Il est d'une grande prudence de se munir de ces substances, lorsque, par état ou autrement on se trouve exposé à ces dangers. Il suffira d'un mélange aqueux de chlorure de chaux et d'acide sulfurique pour neutraliser

promptement cet air empoisonné, et rendre par là non dangereux des travaux exécutés dans un milieu infect. — Les émanations qui s'en dégagent se corrigent aussi, mais lentement, par l'action de la chaux récemment calcinée, que l'on y jette par pellées quelques jours avant d'en entreprendre le curage. Il y a mieux: celui qui a à sa disposition des cendres de charbon de terre fera bien de les verser dans les fosses d'aisances; car, tout en détruisant les mauvaises odeurs, elles produisent un engrais excellent. Il est un charbon de terre sulfureux qui, jeté dans les latrines à l'état de brisure, fait un engrais remarquable, corrige en même temps la fétidité insalubre des gaz qui s'en dégagent et soustrait ainsi le travailleur à tout danger.

En cas d'**asphyxie**, portez l'asphyxié à l'air libre et pur; déshabillez-le, placez-le sur le dos, avec le buste élevé; aspergez avec de l'eau froide la figure et la poitrine. Si vous avez de l'eau chlorurée, tenez-en sous son nez, et par intervalles, une éponge imbibée de cette solution, qui sera pourtant assez faible pour ne pas fatiguer ceux qui entourent le malade, et provoquer chez eux une toux importune. Pour que cette solution soit telle qu'elle doit être pour l'usage intérieur, prenez-vous-y comme il suit : mêlez une cuillerée à bouche de chlorure de sodium liquide à une verrée d'eau, et faites avaler par demi-cuillerée à café toutes les cinq ou dix minutes, en ayant soin d'éloigner les doses à mesure que l'état du malade s'améliore.

On se procure plus facilement du vinaigre : délayez-le avec une égale quantité d'eau que vous jetterez sur la figure. Dans le même temps, tenez sous le nez et sur la bouche une éponge trempée dans le vinaigre.

Pendant ce temps, on fera des frictions avec une laine chaude. Si la figure a été aspergée avec de l'eau froide ou du vinaigre, essuyez-la après une pause; frictionnez et aspergez de nouveau. Les frictions seront pratiquées principalement sur les bras, les jambes, la poitrine et le ventre. On pourra, au besoin, se servir d'une brosse un peu forte pour la plante des pieds et le dos.

On procédera sans violence et sans précipitation, mais avec douceur et persévérance; car la vie ne revient quelquefois qu'au bout de trois ou quatre heures.

Si l'asphyxié ne respire pas, l'éponge placée sur la bouche est sans utilité. Alors on doit s'assurer de temps en temps si la respiration se rétablit, en tenant sous le nez quelques brins de

duvet. Insufflez de moment en moment de l'air dans la bouche. Si par suite de l'insufflation on remarque que la poitrine se soulève, laissez que l'acte d'expiration se fasse de lui-même. Si l'air ne sort pas naturellement des poumons, alors entourez la poitrine d'une nappe, et serrez-la doucement et progressivement, de manière à chasser l'air insufflé. — Par ce procédé, qui entretient une sorte de respiration artificielle, et que l'on rendra plus efficace en mélangeant à l'air insufflé quelques émanations de vinaigre, on arrive souvent à rappeler à la vie des individus près de mourir. Aussitôt qu'un acte vital de respiration ou d'expiration s'est fait, cessez de porter l'air dans les poumons. C'est le moment d'agir par la ventilation, en ramenant avec ménagement l'air frais sur le patient ; et c'est alors, quand la respiration devient plus libre, qu'il faut tenir l'éponge vinaigrée ou chlorurée sur la bouche. — Il convient toujours de procéder progressivement, et avec la plus grande circonspection, pour ne pas éteindre une vie rallumée à grand' peine. Quand le malade a repris ses sens, donnez-lui quelques gouttes d'eau chlorurée affaiblie ou du vinaigre. S'il se plaint de froid, du besoin d'aller à la selle, de nausées, et si cet état de choses ne se dissipe pas par le vinaigre ou qu'il lui soit contraire, donnez un peu de café pur. Se plaint-il de chaleur, de prostration, faites-lui prendre un peu de bon vin pur et vieux. L'olfaction du camphre est quelquefois utile. A cet égard, conformez-vous au désir du patient. Ce qui est le plus à son goût, et qui le soulage promptement, devra lui être donné.

Il existe d'autres espèces de **gaz délétères**, tels que ceux qui se dégagent des puits d'une grande profondeur, des caves et des fours à chaux ; leur action n'est pas moins dangereuse. Ce n'est pas la mauvaise odeur de fosses d'aisances ; mais ils ont, en les respirant, une action qui porte à la somnolence, au vertige et jusqu'à la syncope.

On rappelle promptement à la vie les asphyxiés de cette espèce, et cela en les exposant à l'instant même à l'air libre, en les aspergeant avec de l'eau froide ou avec du vinaigre, et surtout en leur faisant avaler du café pur. — Il ne faut pas donner ces soins avec trop de précipitation ; une lenteur réfléchie est plus convenable. Si la respiration ne revient pas, il sera nécessaire de recourir à l'insufflation de l'air dans les poumons.

**B. La vapeur du charbon** constitue un gaz très-dangereux, surtout pour les personnes qui dorment. On se gardera donc de coucher dans les appartements où l'air extérieur n'a pas d'accès, et dans lesquels le charbon de terre ou de bois est allumé. — Il est arrivé que de vieilles poutres sont restées en ignition sans flamme et sans fumée, et que les habitants d'une vieille maison faisant une faible attention à un peu de fumée, ont couru le risque d'être asphyxiés avant que la combustion fût découverte. Il est à remarquer que tous ceux qui ont été exposés aux effets de la vapeur de charbon tombent dans une sorte d'inertie qui leur ôte le désir et la possibilité d'aller à l'air libre, d'ouvrir la croisée ou la porte et d'appeler du secours. — La même chose a lieu pour les individus qui, pendant un froid rigoureux, veulent s'asseoir quelques instants à l'air, et, tout en sachant bien ce qui les attend, ils perdent la volonté de résister à ce penchant.

Les signes qui indiquent l'invasion et la marche graduelle de l'asphyxie par le charbon avant qu'elle s'accomplisse définitivement sont : pesanteur, embarras de la tête, avec nausées, vomituritions et vomissements — quelquefois sanguinolents; il semble qu'un poids énorme comprime la poitrine; le visage devient rouge et violacé avec gonflement des veines de la face; puis le patient est pris de pleurs involontaires et d'une loquacité incohérente; il tombe soudainement de tout le poids de son corps dans les spasmes et les convulsions, perd complétement connaissance et arrive l'apoplexie.

Dans cet état, il faut porter l'asphyxié à l'air frais, le frotter avec du vinaigre en lui en faisant respirer la vapeur. Si le visage est très-rouge et qu'il y ait de la divagation, du délire, couvrez-lui la tête d'eau froide; il est bon de réchauffer les pieds au moment où l'on porte les réfrigérants sur la tête. Aussitôt que le patient peut avaler, donnez-lui du café pur; s'il reprend ses sens, administrez *opium*; et si *opium* ne donne qu'une amélioration passagère, vous devez le répéter. Si, quelques heures après, *opium* n'a produit aucun effet, donnez *belladonna*, et laissez agir un peu plus de temps. — L'asphyxié est-il surexcité, parle-t-il avec vivacité, se plaint-il de douleurs vagues, a-t-il des vertiges étant couché, donnez-lui du café pur et attendez le moment opportun pour l'emploi de *belladonna* ou de *nux vomica*.

**C. La pourriture sèche des vieux bâtiments.** — Une

action analogue, mais plus lente que la vapeur de charbon, exerce son influence sur les hommes qui habitent de vieilles maisons qui tombent en pourriture. Pour remédier à cet inconvénient, le mieux serait, ou de quitter cette habitation, ou de la rebâtir; mais tout le monde ne peut refaire une maison; on essayera alors de détruire cette pourriture sèche avec du charbon pulvérisé. Dans ce but jetez-en une grande quantité sur les endroits attaqués dessus et dessous; et puis versez et lavez avec une forte solution de vitriol blanc (sulfate de cuivre ou mieux encore de chlorure de zinc). — Enfin pour neutraliser les fâcheux effets ressentis par l'organisme, prenez par gorgée, et de temps en temps, de l'eau acidulée par l'acide sulfurique (quelques gouttes dans environ un litre d'eau).

**D. La vapeur du chlore.** — On agira avec efficacité contre les mauvais effets de la vapeur du *chlore*, en fumant du tabac ou en tenant dans la bouche un morceau de sucre imbibé d'eau-de-vie ou de rhum. — Si ce gaz cause de la douleur à la gorge et à la poitrine, s'il provoque de la suffocation et de la toux, que le patient aille respirer l'odeur des fosses d'aisances, ou des œufs pourris, ou mieux le foie de soufre, en vente chez les droguistes; il devra user de ces moyens avec précaution, et tant que dureront ses souffrances.

**E. Acides prussique et minéraux.** — Le moyen pour combattre les accidents provenant de la vapeur de l'*acide prussique* ou des *acides minéraux*, c'est l'esprit de corne-de-cerf ou l'ammoniaque liquide. Et, ce n'est pas en faisant respirer grandement ces substances qu'on parviendra à dissiper ces accidents, il suffira de tenir le flacon ouvert à une certaine distance des narines, de manière que l'odorat ne soit que légèrement affecté; on répètera ce moyen autant qu'il sera nécessaire. Une seule goutte de l'un de ces alcalis, versée dans le flacon, suffira à l'olfaction. — Si les vapeurs malfaisantes étaient alcalines, il serait inutile d'y avoir recours; il faudrait, dans ce cas, leur préférer le flair du vinaigre.—On reconnaîtra la nature acide ou alcaline de ces vapeurs avec la teinture de tournesol. Les acides la rougissent, les alcalis la rendent à son bleu primitif. —Dans les cas graves et par suite de l'inspiration des vapeurs acides, on peut aussi donner l'ammoniaque à l'intérieur, en en versant une goutte dans un verre d'eau, dont on fait prendre toutes les dix minutes une cuillerée à café; — et contre les effets des

vapeurs alcalines, une cuillerée à café de vinaigre administrée de temps en temps.

**Indications générales.** — Rien n'est plus nuisible que de dormir dans une chambre restée longtemps fermée, et dans laquelle on n'a pas renouvelé l'air; dans ces lieux, l'air lui-même contracte quelque chose de méphitique qui ressemble à l'eau stagnante des marais. Dans ces chambres, le sommeil est troublé par le cauchemar, par des rêves anxieux, par des visions fantastiques, par des frayeurs épouvantables. Une ventilation bien entendue est le moyen le plus efficace pour les assainir; elle se fera non-seulement en tenant les croisées et les portes ouvertes, mais aussi en battant l'air avec des serviettes en guise d'éventail, et en allumant du feu dans la cheminée. Il conviendra en même temps de placer çà et là quelques larges baquets remplis d'eau. Si l'assainissement a été négligé, et que les souffrances ci-dessus aient eu lieu, donnez *aconitum*; dans l'état de grande épouvante, *opium*; si l'impression de la peur se prolonge, avec horripilation, *veratrum album*. Dans les maux de tête provoqués pendant le sommeil par l'émanation des fleurs odorantes ou par le foin frais, il sera avantageux de donner *nux vomica* ou le camphre en olfaction, en même temps qu'on respirera l'air libre, et qu'on se lavera le visage et le front avec de l'eau fraîche.

Lorsque des souffrances sont occasionnées par suite d'un sommeil pris dans une chambre récemment blanchie, ou dans laquelle on aurait fait sécher une grande quantité de linge, ou dans un lieu où on a renfermé les hardes fraîchement séchées, ou bien des herbes, des fruits et des racines qui servent à l'usage journalier, donnez *bryonia*, ou quelquefois *belladonna*, mais toujours en se conformant aux préceptes indiqués à l'article « mal de tête. »

Dans les indispositions ayant pour cause les couleurs à l'huile, dont on se sert pour peindre les chambres et les meubles, et que l'air frais et l'eau froide ne dissipent pas, on emploiera avec succès *aconitum*, *bryonia*, *sulphur*, et quelquefois *opium*, — *mercurius*, s'il y a des coliques, nausées, vomissements qui s'aggravent par le mouvement. — Il est également bon de tenir dans les chambres à coucher des baquets d'eau froide, et que l'on enlève le matin, et qu'on remplace chaque soir : elle pourrait donner une mauvaise odeur; cette précaution est utile pour absorber les miasmes répandus dans l'air ambiant. — Il en

est encore une autre qu'il ne faut pas négliger, c'est de placer autour de la maison et de loin en loin des écuelles pleines de chaux vive. — Il est bien entendu que nous ne parlons ici que des habitations de pauvres gens. — En finissant, nous devons recommander de ne faire l'application des peintures que dans un automne sec et frais : dans cette saison, les émanations sont moins pénétrantes ou fatigantes, les couleurs se dessèchent plus facilement, adhèrent plus fermement, et risquent moins d'être dégradées par la poussière et les insectes.

On détruit promptement et surement par la *vapeur du café grillé* la plupart des mauvaises odeurs renfermées dans un appartement et qu'on n'a pu chasser autrement, telles sont celle qui résultent d'un rat mort ou d'une personne malade. — Sur une pelle à feu ordinaire brûlante, mettez quelques grains de café, et promenez-là dans les diverses chambres de la maison. L'action purifiante de cette vapeur de café est vraiment étonnante; les parfums généralement usités, les sels aromatiques, etc., sont inutiles ; ils trompent l'odorat, mais ils ne détruisent pas les mauvaises odeurs. Le chlorure de chaux n'est pas aussi efficace et a l'inconvénient de fatiguer certains tempéraments.— Ne craignez pas en pareil cas d'employer les remèdes homœopathiques ; la vapeur de café peut affaiblir leurs effets, mais ne les annihile pas; continuez donc leur emploi. L'air méphitique est le pire des deux inconvénients.

### 2. — Empoisonnements par divers acides minéraux et autres. — Leur antidote et traitement.

Dans les cas d'empoisonnement par l'*acide sulfurique* ou huile de vitriol, *acide muriatique* ou esprit de sel, *acide nitrique* ou eau-forte, *acide nitro-muriatique* ou eau régale, *acide oxalique, acide phosphorique, acide acétique, acide pyroligneux, vinaigre ordinaire* concentré pris en grande quantité, ces divers empoisonnements se reconnaissent au goût aigrelet et ardent, à l'odeur, à la sensation de chaleur mordante et brûlante qu'ils laissent au gosier et dans l'estomac et les entrailles ; les boissons ordinaires augmentent ces douleurs ; la respiration devient promptement fétide ; la matière des vomissements est aigre, écumeuse, et rougit le papier bleu de tournesol. L'intérieur de la bouche est souvent comme brûlé et couvert d'aphthes.

*Moyens.*

1° Eau de savon tiède en grande quantité, comme il a été dit plus haut ;

2° Magnésie, une cuillerée dans une tasse d'eau, répétée après chaque vomissement, tant que dure et augmente la douleur ;

3° Craie : elle sera broyée et dissoute dans l'eau ;

4° Cendres de bois, une pleine cuillerée dans un verre d'eau chaude ;

5° Potasse de soude, une prise sur la pointe d'un couteau, dissoute dans un grand verre d'eau chaude.

On peut alterner à plusieurs reprises l'eau de savon avec la magnésie; les autres substances seront administrées en attendant qu'on se soit procuré les deux premières.

Après des vomissements assez répétés, donnez des boissons fortement mucilagineuses, telles que l'eau d'orge, d'avoine, de gruau; d'une décoction de graine de lin ou de riz; en un mot, ce qui se trouvera sous la main, et restez quelques jours sans rien faire. Les premiers dangers passés, donnez sur l'acide sulfurique, *pulsatilla* ; sur l'acide muriatique, *bryonia* ; sur l'acide nitrique, *hepar sulphur*; sur l'acide phosphorique, *coffea;* sur les autres acides, *aconitum*. Avant de recourir à ces moyens, on peut essayer à l'olfaction du camphre.

Si les acides concentrés ont rejailli sur les yeux, le meilleur moyen de remédier au mal qui en résulte est l'huile d'amandes douces ou du beurre frais non salé; usez aussi de temps en temps de l'eau blanchie avec un peu de craie broyée; de l'eau pure ne convient pas; elle nuit: ce n'est que plus tard que vous pourrez vous en servir pour lotions. — Si l'on vient à se brûler la peau avec l'un de ces acides, employez l'eau de chaux ou un liniment fait avec de l'huile et de l'eau de chaux, ou bien encore quelques gouttes d'une solution de *causticum* de la sixième dilution, mélangées à un peu d'eau tiède, dont vous useriez en friction.

### 3. — Des poisons alcalins. — Leurs antidotes et leur traitement.

On reconnaît la *potasse*, les *cendres gravelées*, la *pierre caustique*, la *lessive*, le *sel de tartre*, la *soude*, l'*ammoniaque*,

l'*ammoniaque liquide*, la *corne-de-cerf*, la *chaux calcinée* et *vive*, à leur saveur alcaline, urineuse, brûlante, âcre. La matière des vomissements n'est ni acide ni écumeuse; elle rougit le papier de tournesol et le rend à sa couleur primitive. L'ingestion des alcalis s'accompagne, du reste, des mêmes accidents que ceux qu'occasionnent les poisons acides.

*Moyens.*

1° Vinaigre, deux cuillerées à bouche mêlées à un verre d'eau, préférablement chaude; donnez-en une verrée toutes les cinq minutes;

2° Jus de citron ou autres acides étendus, fruits aigrelets mélangés avec du sucre;

3° Lait aigre;

4° Boissons mucilagineuses et lavements.

Huile, particulièrement l'huile d'amandes douces.

Limonade avec crème de tartre.

Tout vomissement provoqué autrement que par la titillation est très-nuisible. Servez-vous de la barbe d'une plume.

Dans les empoisonnements par le carbonate de baryte, espèce de terre poudreuse blanche que l'on emploie comme mort aux-rats, l'usage du vinaigre pur est nuisible. Donnez ici des boissons mucilagineuses, de l'huile; provoquez les vomissements en attendant que vous vous soyez procuré du sulfate de soude, qu'il faudra dissoudre dans du vinaigre; et donnez-le étendu dans l'eau. Plus tard vous ferez flairer fréquemment le camphre; et, si cela ne suffit pas, employez l'olfaction de l'esprit de nitre dulcifié. — Après l'empoisonnement par la potasse, employez *carbo vegetabilis*; par l'ammoniaque, *hepar sulphuris*.

### 4. — De quelques autres substances nuisibles. — De leurs antidotes et leur traitement.

**Foie de soufre.** — Contre ses effets, donnez des boissons mucilagineuses mêlées à une légère solution de chlorure de chaux ou de soude, et cela tant qu'il sortira de la poitrine une odeur sulfureuse. Si les boissons et la titillation de gosier ne produisent pas de vomissements, donnez une faible solution de tartre émétique. Après que le malade a cessé de vomir, et qu'il ne s'exhale plus par la respiration l'odeur sulfureuse, donnez une dose de *belladonna* à sec.

**Iode.** — Cette substance, qu'on emploie malheureusement trop souvent comme remède, produit quelquefois des accidents prompts et dangereux. Pour y remédier donnez :

1° Amidon délayé dans l'eau ;

2° Mucilage amidonné bouilli ;

3° Farine de froment ;

4° Vomissements provoqués par la boisson d'une solution de carbonate de soude, ou par la titillation du gosier avec la barbe d'une plume. Plus tard, des boissons légèrement mucilagineuses. Contre les souffrances consécutives, *hepar* quelquefois *belladonna*.

**Phosphore.** — L'huile et toutes sortes de graisses sont très-utiles dans le cas d'empoisonnement par le phosphore, agent très-dangereux. Sollicitez au plus tôt le vomissement, et donnez à boire purement des boissons mucilagineuses ou albumineuses avec de la magnésie en suspension. Si le vomissement n'a pas lieu instantanément, il faut l'obtenir forcément par le tabac et la moutarde ; plus tard, donnez le café pur. Après un certain temps, on donnera avec avantage une cuillerée de magnésie ; la meilleure manière d'en user c'est de la délayer dans une faible solution de chlorure de chaux. Si ce dernier moyen ne réussit pas, non plus que l'olfaction du camphre, administrez alors *nux vomica* ; plus tard, la magnésie sera mieux appropriée. Si le malade a envie de vin ou d'eau-de-vie, donnez-lui-en quelques gouttes sur un morceau de sucre.

**L'alcool** (esprit-de-vin) et **l'éther** peuvent produire des accidents fâcheux, lorsqu'ils sont avalés par mégarde. Pour y remédier, il suffit le plus ordinairement de prendre des boissons mucilagineuses et du lait. Si ces moyens n'agissent pas promptement, donnez alors une goutte d'ammoniaque liquide dans un verre d'eau sucrée, par cuillerées à café. On fera concorder des fomentations froides sur la tête et des compresses mouillées sur l'épigastre. Si cela ne suffit pas, donnez *nux vomica*, et continuez les boissons mucilagineuses autant que l'estomac pourra les supporter ; plus tard, le café pur.

**Acide prussique.** — Il se reconnaît à son odeur d'amande amère. Son action est si rapide, qu'il faut se hâter d'apporter des remèdes efficaces et d'une action prompte. Il reste à peine le temps de penser à solliciter le vomissement. Faites sentir l'alcali volatil immédiatement et à une certaine distance. Mettez-en aussi quelques gouttes dans un mouchoir et portez-le

sous le nez, de manière qu'une faible odeur impressionne le malade ; ou bien encore, mettez-en une seule goutte dans un demi-verre d'eau, et qu'on en donne à boire toutes les trois ou quatre minutes une cuillerée à café, au plutôt, et au cas qu'il y ait perte de connaissance, placez le malade de manière à lui verser de l'eau froide sur l'épine dorsale, et cela jusqu'à ce qu'il ait repris ses sens. Dès que vous aurez du café à votre disposition, faites-en boire en grande quantité, et même administrez-le en lavement. En cas d'urgence, empressez-vous de faire respirer le vinaigre ou le camphre, en attendant que vous puissiez employer les vapeurs de l'ammoniaque. Plus tard, donnez *coffea* ou *ipecacuanha* ; et s'ils ne suffisent pas, administrez *nux vomica*.

**Alun.** — L'eau de savon ou l'eau sucrée, jusqu'à effet vomitif ; puis *pulsatilla* ou *veratrum*.

**Vitriol bleu, blanc ou vert.** — L'eau sucrée chaude, ou l'eau albumineuse froide, jusqu'à ce qu'on ait obtenu de vomissements fréquents. Plus tard, des boissons mucilagineuses, l'eau de gruau, etc.

**Nitre et sel ammoniac.** — L'eau tiède, l'eau beurrée, qu'on donne jusqu'à produire des vomissements abondants ; puis beaucoup de boissons mucilagineuses.

**Bichromate de potasse.** — Ces beaux cristaux rouges sont un poison très-énergique. L'acétate de chaux ou le foie de soufre passent pour être de vrais antidotes.

### 5. — Des substances métalliques. — Leurs antidotes et leur traitement.

**Arsenic.** — Il entre dans la mort aux rats, dans le poison contre les mouches, dans le cobalt, dans les couleurs jaunes dites de roi, dans l'orpiment, dans les gouttes antifébriles, dans l'onguent et l'emplâtre contre le cancer, et dans plusieurs autres remèdes secrets que l'on vend notamment contre les maladies des chevaux et du bétail.

Dans le cas d'empoisonnement par l'arsenic, voici comment on doit procéder :

S'il n'y a pas eu de vomissements, donnez des boissons mucilagineuses, telles que l'eau de graine de lin, du petit lait ou de l'eau albumineuse. — Le meilleur vomitif est la moutarde en

poudre, une ou deux bonnes cuillerées à café dans un verre d'eau. — On peut donner aussi une boisson alcaline faite avec partie égale d'huile et d'eau de chaux. — On emploiera également la pompe de l'estomac ou œsophagienne.

Le peroxyde de fer, de préparation récente, produit d'excellents effets pris par cuillerées àcafé, mélangé à l'eau. — Dans les cas urgents, on peut se servir du dépôt martial qui se trouve dans le baquet où les forgerons et les serruriers éteignent leur fer rougi. — Ces diverses préparations de fer n'ont pas un effet antidotaire aussi sûr qu'on l'avait d'abord pensé. Elles n'ont pas un grand avantage sur les boissons mucilagineuses.

On a proposé aussi comme moyen préférable le sang frais. Des expériences ont été faites avec le sang de veau ; mais cependant dans un cas urgent, on peut prendre le sang des autres animaux : tel est celui des pigeons, des poulets, etc. Ce moyen n'est pas toutefois supérieur aux précédents. — Il reste toujours du danger, même après que tout le poison a été rejeté par l'estomac, surtout s'il y a séjourné longtemps. — Ici, le vinaigre est inutile, et l'huile nuisible.

Après que le poison a été éliminé, autant que faire se peut, donnez *ipecacuanha* à plusieurs reprises. Si le malade est encore très-irritable, inquiet la nuit, s'il a de la fièvre, c'est *china* ; s'il y a aggravation le jour et après le sommeil, s'il y a constipation ou dévoiement muqueux, *nux vomica*. Si après *ipecacuanha* il reste des nausées fréquentes ou des vomissements avec chaleur ou froid, accompagnés d'une grande faiblesse, administrez *veratrum*.

La substance colorante que l'on emploie pour teindre les chapeaux fins contient de l'arsenic. Lorsqu'on porte cette espèce de chapeaux, on voit se former souvent des boutons sur le front, venir du mal aux yeux, et hâter la calvitie chez les jeunes gens. Dans ce cas, faites-le doubler soigneusement avec de la soie et du cuir; contre les suites, servez-vous d'*hepar*.

Les peintures vertes, les tapis où entrent des couleurs vertes, les papiers de tapisseries aux mêmes couleurs comprennent dans leurs composés de l'arsenic et du cuivre; elles occasionnent souvent des symptômes propres à l'empoisonnement par l'arsenic. On y remédie par *hepar*.

Il y a des bougies où entre l'arsenic, leur usage n'est pas sans inconvénients.

**Sublimé corrosif.** — Pour ce poison donnez : 1° eau al-

bumineuse; 2° eau sucrée; 3° lait; 4° solution d'amidon; 5° gluten.

Le moyen principal est l'eau albumineuse; l'eau sucrée sera employée en l'alternant avec la première; les souffrances consécutives seront traitées comme il a été dit dans les empoisonnements par le mercure.

**Cuivre, vert-de-gris ou autres préparations de cuivre.** — Pour cette substance et ses préparations donnez : 1° blanc d'œuf; 2° sucre (l'un et l'autre peuvent s'employer sans être dissous dans l'eau); 3° lait; 4° toutes autres substances mucilagineuses. — On prétend aussi qu'il y a son antidote dans le proto-sulfure de fer; il sera donné par cuillerée à café, toutes les demi-heures.

Si l'on a à donner de prompts secours dans l'empoisonnement par le cuivre, on peut se servir du soufre qui se trouve sous la main. Il faudra faire rougir un plateau de fer et y laisser fondre le soufre, de manière à le recevoir à l'état de fusion dans un vase plein d'eau; on agite cette eau, et dès que le dépôt s'est fait, donnez à boire par petites tasses, coup sur coup. Ce moyen est également utile dans les empoisonnements par les autres métaux. Si l'on n'est pas en mesure d'employer immédiatement le soufre, servez-vous de blanc d'œuf.

**Plomb.**—Dans ce cas administrez : 1° sulfure de fer comme il a été dit à l'article **cuivre**; 2° sulfate de magnésie ou sel d'Epsom; 3° sulfate de soude, ou sel de Glauber : le premier de ces moyens est le meilleur; le second suppléerait le premier s'il manquait; faites dissoudre 30 grammes de ce sel dans une bouteille d'eau chaude, et donnez-en à boire souvent et beaucoup, en raison de la quantité du poison; 4° blanc d'œuf; 5° savon; 6° lait. Après le sel ou le savon, administrez des boissons et des lavements mucilagineux.

Pour remédier aux souffrances, donnez *opium*, *belladonna*, *glonoine* ou *nux vomica*.

Pour les maux chroniques causés par le plomb chez les peintres ou chez ceux qui vivent près des établissements où se font les préparations de plomb, employez, outre *opium* et *belladonna*, *platina*. — Un bon préservatif à l'usage des ouvriers en plomb, c'est la limonade sulfurique qui se fait avec une ou deux gouttes d'acide dans un verre d'eau. — L'empoisonnement par le plomb a lieu aussi par les substances alimen-

taires qui ont séjourné dans des vaisseaux d'étain, car l'étain est presque toujours combiné au plomb. — Les choses acides ou aigrelettes ne doivent jamais être oubliées dans les vases de métal, pas même d'argent, ni dans des cuillers d'étain. Elles seront réservées seulement pour les vases de terre, de porcelaine ou de verre.

**Pierre infernale** (azotate d'argent). — Administrez dans ce cas : Sel de cuisine dissous, pris en grande quantité; faites vomir; après, donnez des boissons mucilagineuses.

**Antimoine** (tartre stibié) et ses dérivés. — Ici convient : 1° décoction de noix de galle; d'écorce de chêne ou de grenade; 2° thé noir; 3° café pur en grande quantité; 4° boissons mucilagineuses ou albumineuses.

Contre les convulsions, *opium; contre les nausées et autres souffrances, qui ne cessent pas de suite, mettez le malade dans un bain chaud, ou appliquez sur l'estomac et l'abdomen des serviettes chaudes, et donnez *opium* ou *ipecacuanha*, alternés toutes les cinq ou dix minutes; s'il ne se déclare pas une prompte amélioration, *lachesis*; contre les nausées et autres symptômes, *ipecacuanha* ou *nux vomica*.

**Étain.** — Dans l'empoisonnement par l'étain, donnez : 1° blanc d'œuf; 2° sucre; 3° lait.

Les souffrances chroniques consécutives aux effets de l'étain sont heureusement modifiées par *pulsatilla*.

**Chlorure d'étain.** — 1° lait; 2° sucre; 3° blanc d'œuf; après *hepar* et *pulsatilla*.

**Zinc. Sulfate de zinc.** — Procédez comme dans les empoisonnements par l'antimoine; après, *hepar*.

### 6. — Des poisons végétaux. — Leurs antidotes, leur traitement.

**Des champignons vénéneux.** — Les effets de ces champignons ne se font sentir que quelques heures après l'ingestion. Le ventre se ballonne, et l'on sent des coliques vers la région épigastrique. Presque en même temps ont lieu, avec la soif, des nausées, le hoquet, et l'anxiété, des vomissements et la diarrhée; il y a en outre, froid des extrémités, pouls petit, étourdissement, vertiges, rêvasseries et convulsions. — Dans ce cas, provoquez le vomissement principalement avec l'eau froide et en grande quantité; dans les intervalles, donnez le

charbon végétal pulvérisé et mélangé avec de l'huile jusqu'à consistance de cérat; si cela ne soulage pas, donnez à sentir avec prudence l'ammoniaque liquide. — Contre le reste des souffrances, le vin ou le café conviendront le plus souvent.

**Du seigle ergoté.** — Le seigle comme le blé, le riz, etc., et autres grains analogues frappés de l'ergotisme sont nuisibles aux hommes comme aux animaux. Le meilleur moyen d'agir contre leurs mauvais effets consiste à faire respirer la vapeur d'une infusion de morelle noire. On pourra, à l'égard des animaux, l'employer en fomentations ou en lotions, son suc exprimé et étendu dans l'eau froide.

**Des plantes vénéneuses.** — Les effets toxiques de ces plantes sont de produire l'enivrement et la perte de connaissance, le délire et des rêvasseries. Le principal antidote est ici le café à forte dose soit en boisson, soit en lavement; et le vinaigre principalement, contre les effets de l'opium, du laudanum, des pavots et du datura. Si le malade a la face rouge, les yeux rouges et hagards, employez l'eau froide en aspersions.

Dans le cas où l'empoisonnement proviendrait de substances contenant de l'acide prussique, qui se reconnaît à l'odeur de l'amande amère, et qu'on trouve dans les amandes amères proprement dites, dans les noyaux de pêche, de cerise, de prune, dans les feuilles de laurier-cerise, ainsi que dans les eaux distillées de ces substances, et dont l'action toxique se révèle par la pesanteur, l'ivresse, l'anxiété, surtout de la poitrine, par une accélération du pouls qui ne tarde pas à se ralentir, par un engourdissement paralytique, ou par une sensation comme si la paralysie allait survenir; dans ces diverses circonstances, le café noir est le moyen principal, de même que l'ammoniaque, alors qu'il se présente un danger imminent: dans ce cas, on emploiera avec ménagement l'ammoniaque en olfaction ; on pourra même en verser quelques gouttes dans un grand verre d'eau, dont on donnera une cuillerée à café de temps en temps. — Dans le cas d'une grande gravité des symptômes, il faut administrer des effusions d'eau froide le long de la colonne vertébrale.

Dans les empoisonnements par l'**opium**, qu'ils aient lieu par l'opium brut ou le laudanum, ou par des graines de pavot, ou par suite d'une décoction de têtes de pavot administrée imprudemment et sans réflexion aux enfants pour leur procurer un peu de sommeil, le café est encore ici le meilleur

moyen. En attendant qu'on l'ait préparé, employez le vinaigre. Si le malade est tombé dans un complet engourdissement, on peut recourir à la flagellation sur le dos et sur les fesses jusqu'à ce qu'il revienne : l'émétique est inutile; et si le café ne provoque pas le vomissement, il faut le déterminer par des boissons d'eau froide ou par la titillation de la luette à l'aide de la barbe d'une plume. — Une infusion d'avoine sera quelquefois utile; et on la préparera en versant trois tasses d'eau bouillante sur une poignée d'avoine préalablement lavée. On en donnera une cuillerée à thé de temps en temps. Il sera bon de donner plus tard quelques prises d'*ipecacuanha* et, s'il reste quelques souffrances, administrez peu de jours après *mercurius sublimatus*. — Contre les effets du datura stramonium, donnez pareillement le café ou le vinaigre en grande quantité, et, s'il ne survient pas de vomissement, employez le tabac; contre les souffrances consécutives, *nux vomica*.

Dans l'empoisonnement par le **sumac vénéneux** (*rhus toxicodendron*), qui détermine une éruption semblable à l'érysipèle, abstenez-vous de pratiquer de fortes frictions cutanées, et encore moins d'employer des moyens répercussifs, comme l'eau de Goulard et divers onguents. Mais faites des lotions soigneuses avec l'eau de savon, et, si elles ne suffisent pas, cherchez à apaiser les démangeaisons de la peau et ses brûlements avec de l'amidon ou la poudre à poudrer que vous emploierez en frictions avec un grand ménagement; ne donnez rien d'échauffant et de fort à l'intérieur, et administrez *bryonia*, qui sera répété après chaque aggravation. Si cette éruption atteint plutôt la figure, ou si elle s'accompagne de grandes chaleurs contre lesquelles *bryonia* reste sans effet, administrez *belladonna*. — Et si c'est nécessaire, lavez avec une légère solution de sulfate de fer (couperose).

Dans les empoisonnements par la **spigélie** (*poudre aux vers*), que l'on donne contre les vers, faites sentir le camphre, donnez à l'intérieur le café pur, et si, après quelques jours, il reste encore quelques symptômes consécutifs, comme battements de cœur, vertiges, etc., administrez *mercurius*.

Dans les empoisonnements par le **camphre**, donnez du café pur jusqu'à produire le vomissement. Contre ses suites, *opium*, toutes les heures, jusqu'à ce qu'il y ait amélioration.

Contre les effets du **safran**, employez les mêmes moyens.

Contre les suites de l'**huile de térébenthine**, *opium*, *bella-*

*donna* ou *bryonia*. — Si les effets se portent sur les reins, administrez *cantharis*.

Contre les effets nuisibles de toute autre substance végétale, donnez le camphre à sentir; s'il ne suffit pas, café pur à boire; si ces effets sont étourdissants, employez le vinaigre mitigé; s'ils se traduisent en de grandes douleurs, l'eau de savon et le lait.

### 7. — Des poisons animaux. — Leurs antidotes et leur traitement.

Les mouches **cantharides**, et les emplâtres cantharidés, renferment un poison violent, dont l'action devient très-dangereuse s'il s'en introduit dans l'estomac ou dans les yeux. Il en résulte un brûlement très-intense qui s'augmente par l'application de l'huile et des corps gras. — Le meilleur moyen de le combattre à l'intérieur et à l'extérieur, c'est le blanc d'œuf ou des boissons tièdes mucilagineuses. Pour l'application qui en sera faite aux yeux, on aura soin de n'employer le blanc d'œuf que dans un état de consistance assez épaisse, et même, au besoin, on se servira de farine. On évitera de les laver et de les frotter avec force, mais on s'attachera à en extraire avec l'extrémité d'un petit morceau de linge roulé les parcelles de venin, ainsi que les substances qui auraient été employées comme moyen de soulagement.

Pour les suites fâcheuses des cantharides, des emplâtres-vésicatoires et d'autres insectes, le *camphre* est le moyen principal. Faites-le flairer à tout moment, et frictionnez les parties souffrantes avec l'alcool camphré; les tempes, quand il y a céphalalgie; les lombes, les aines et la région supérieure et interne des cuisses, quand il se déclare des douleurs violentes des reins ou de la vessie. — Si le camphre ne réussit pas, donnez *apium virus*.

On emploiera encore le camphre en olfaction et en frictions contre les effets du **miel vénéneux**; à l'intérieur, on donnera du thé ou du café pur.

Le **poil des chenilles velues** produit quelquefois de violentes inflammations. Il ne faut pas se frotter les parties qui ont été touchées; on ne ferait qu'augmenter le mal; mais appliquez-y des compresses camphrées ou imbibées d'alcool camphré.

Les **coquillages venimeux** se trouvent quelquefois mêlés

avec les bons, et produisent des accidents toxiques que l'on combat, soit en provoquant des vomissements s'il y a nausées, soit en donnant à prendre d'un mélange de charbon de bois pulvérisé, de sucre et d'eau; ensuite en faisant sentir le camphre, et plus tard en donnant à boire du café pur. S'il survient des éruptions et un gonflement du visage, donnez *belladonna*.

Si des accidents toxiques surviennent après avoir mangé d'un **poisson venimeux**, donnez du charbon pilé et mélangé avec l'eau-de-vie; si cela ne soulage pas, administrez quelques heures après du café pur; si c'est insuffisant, donnez du sucre à manger en grande quantité, ou de l'eau sucrée à boire; et si ce dernier moyen reste impuissant, le vinaigre mitigé sera administré à l'intérieur et à l'extérieur.

Le **venin** ou l'**urine des crapauds**, des **lézards**, **des grenouilles**, vient-il à rejaillir dans les yeux, nettoyez-en le dedans avec la salive d'un homme sain qui ne fume pas; cette salive neutralise l'acidité du poison plus que toute autre chose (1); et donnez toutes les heures *aconitum*, tant qu'il y a aggravation. Si ce venin s'est introduit dans la bouche, prenez d'abord une petite cuillerée à café de charbon pilé, que vous mêlerez avec du lait ou de l'huile; et, s'il produit subitement des accidents dangereux, donnez à sentir l'esprit de nitre. Plus tard administrez *arsenicum*.

Le **principe toxique** ou **poison** qui s'engendre dans la graisse rance, dans le sang, dans les fromages, dans les vieux saucissons, dans les viandes gâtées, dans les boudins, dans toute espèce de charcuterie, comme fromage de cochon, saucisses, andouilles, jambon, etc., et cela parce que ces diverses substances n'ont pas été assez bien préparées pour une longue conservation; alors elles acquièrent un goût huileux, aigrelet, désagréable, âcre et rance. Ce poison, très-dangereux, se produit

(1) Dans le monde et même parmi les docteurs en médecine, il y a des gens qui sont d'une délicatesse de tempérament si susceptible qu'elle dégénère en un état vrai de maladie; ils pensent que c'est agir contre les règles de la bonne société, que de toucher avec la salive d'une personne, l'œil d'une autre. Le docteur écrit une prescription, l'envoie à la pharmacie voisine, où l'on fabrique une pauvre imitation de la salive naturelle, avec des blancs d'œufs et $\frac{1}{500}$ partie de sulfo-cyanate de soude, préparation qui prend beaucoup de temps, et prolonge d'autant plus les souffrances du malade.

quelquefois très-rapidement, et à ce point qu'il peut arriver que ce qui est bon aujourd'hui soit malfaisant le lendemain. Les principaux symptômes de son action malfaisante sont : un pyrosis véritable (fer chaud) avec nausées aussitôt après avoir mangé; sécheresse du gosier qui gagne progressivement la bouche, les fosses nasales, les oreilles et même les yeux, puis les paupières, les narines; l'extrémité des doigts se dessèche, se gerce et souvent même s'atrophie complétement. La voix devient rauque aussitôt, le pouls lent et faible ; la faim et la soif se prononcent d'une manière extrême, et à peine si le malade peut avaler. Ces symptômes s'accompagnent d'une grande faiblesse avec tendance à la paralysie ; les paupières sont comme paralysées, la pupille se dilate et la vue devient faible comme si elle se couvrait d'un voile; il peut même y avoir diplopie. Le ventre est tendu, il y a douleur et constipation : sur la fin, cet état se complique de la roideur des articulations du genou et du pied. Et si la mort ne survient pas au bout de quelques jours, il en résulte dans tous les cas une maladie longue et incurable (1).

Celui qui a mangé de ces mauvaises viandes ne tarde pas à éprouver quelques-uns des symptômes précédents; qu'il y prenne garde, il n'y a pas de temps à perdre pour user des remèdes appropriés : ces accidents peuvent marcher rapidement. Le mal peut éclater dans les quatre à cinq heures qui suivent le repas; s'il y a envie de vomir, empressez-vous de boire de l'eau tiède, et excitez le vomissement, s'il n'arrive pas naturellement. On prend souvent à tort les symptômes d'ardeur et de sécheresse du gosier comme dépendant des aigreurs de l'estomac, et l'on s'empresse sans raison d'administrer la magnésie; ou on s'imagine même qu'ils sont la suite d'un poison caustique, et l'on fait boire de l'huile et du lait; aussi restent-ils sans résultat. Les acides et l'huile de térébenthine sont les seuls moyens qui puissent soulager. — Aussitôt que l'estomac est débarrassé par le vomissement, donnez à l'intérieur du vinaigre affaibli ; employez-le aussi en lotions et en gargarismes. On doit donner la préférence au suc de citron ; et si les acides finissaient par fatiguer l'estomac, on les remplacerait par le sucre. On peut pa-

(1) Ce tableau de symptômes a une grande analogie avec ceux de la Pellagre des Landes et de la Lombardie, comme aussi avec ceux du mal de la rose des Asturies, maladie que l'on attribue à l'usage du lard rance, que les pauvres gens mangent toute l'année. Voyez l'ouvrage que nous avons publié : *Documents pour servir à l'étude de la Pellagre des Landes*. Bordeaux, 1847, in-8. L. M.

reillement permettre une tasse de café pur, et encore mieux une forte infusion de thé noir. Néanmoins, si la sécheresse résiste ou revient toujours, si après des lavements mucilagineux il n'y a point de selles, donnez *bryonia* et attendez tranquillement six heures. Si quelques symptômes s'amendent, mais pour peu de temps, répétez *bryonia*. Toutes les fois qu'il y a aggravation, n'employez de lavements que ceux qui seront composés d'eau tiède mucilagineuse, acidulée avec le vinaigre ou jus de citron.

Ce que *bryonia* n'enlèvera pas cédera à *veratrum* ou à *phosphoric. acid.*; s'il reste encore des symptômes de paralysie ou d'atrophie, alors *arsenicum* est quelquefois très-utile. — Dans un cas récent, on a fait disparaître tous les accidents avec *arsenicum* et *phosphorus* alternés toutes les vingt-quatre heures.

### 18. — Des poisons engendrés par la maladie dans les hommes et les animaux.

Il se développe chez les **hommes** et les **animaux malades**, quel que soit d'ailleurs le genre d'affection qu'ils aient, une **espèce de miasme** analogue à celui que nous avons vu se produire dans les substances animales en décomposition, ou qui passent au rance. Ce miasme varie comme les maladies qui l'engendrent. Quelquefois doué d'une influence peu marquée sur les organisations qui s'y trouvent exposées, d'autres fois il contracte une activité essentiellement délétère quand il pénètre dans l'estomac ou le torrent circulatoire. Ce n'est donc pas sans raison qu'on doit se tenir éloigné des émanations des malades, et qu'on doit obéir au mouvement tout instinctif de répugnance qui nous avertit de leur nuisible influence. Dès lors il faut avoir la précaution de ne pas se servir des vêtements et du linge des personnes qui ont été longtemps et dangereusement malades. On n'a pas assez de cette prudence, et l'on n'en prend pas assez à l'égard des animaux malades; on doit redoubler de précautions. On sait combien cette émanation miasmatique est dangereuse dans la morve, maladie qui se transmet à l'homme sous les apparences d'une maladie différente. Les excréments des animaux malades sont encore plus nuisibles; leur salive et la matière ichoreuse qui découle de leurs abcès sont toujours toxiques. Les cochons ladres ou couverts de pustules

et d'exanthèmes, n'en sont pas moins tués pour servir d'aliments et même avec la certitude que leur chair est nuisible.

La maladie la plus dangereuse dans cet ordre est la **pustule maligne des bêtes à corne.** Leur sang peut, en tombant sur la main, avoir un effet contagieux. On a vu cet accident se produire en écorchant ces animaux, pratique à laquelle on ne se livre pas autant par avidité que par ignorance. Il en est de même de la préparation et du tannage que l'on fait subir à leur peau. Et leur chair, fût-elle même salée et fumée, n'en reste pas moins un véritable poison ; elle amène toujours la mort ou une maladie lente et incurable.

La maladie charbonneuse ou pustule maligne est reconnaissable chez les animaux à un état de tristesse subite, au chancellement, au tremblement qu'ils éprouvent surtout après l'abreuvage, à une chaleur sèche, à une respiration courte ; c'est pendant la manifestation de ces souffrances que le charbon se forme. Si l'on ne peut sauver les animaux par de fréquentes et fortes aspersions d'eau froide ou par l'*arsenicum*, la mort survient très-promptement. Dans ce cas, on s'attachera à préserver les autres animaux par l'usage externe de l'eau froide. L'animal mort doit être profondément enfoui dans la terre, et l'on se gardera bien de le toucher avec les mains. Tout ce qui s'est trouvé en contact, même le plus léger, doit être brûlé, ou enterré, ou purifié par l'eau chlorurée (solution de chlorure de chaux).

L'individu auquel cette maladie aurait pu être communiquée, commence par se sentir abattu, faible, frileux ; il lui survient çà et là des éruptions plates avec un point noir dans le milieu, qui se convertit bientôt en un bouton bleu, et puis en un charbon gangréneux. Il faut bien se défendre d'y appliquer des cataplasmes, ni rien de chaud et d'humide ; pratiquer une saignée est très-nuisible. Le seul moyen convenable est le repos, la diète absolue, secondés par l'usage d'une grande quantité d'eau froide en boisson à l'intérieur, et en aspersion à l'extérieur, en ayant soin de sécher tout aussitôt. Par la bouche on donnera *arsenicum* que l'on répétera à chaque aggravation.

Les objets qui ont servi à un cheval charbonneux ou morveux doivent être soumis aux lotions d'eau chlorurée ; néanmoins ils peuvent encore être dangereux, s'ils ne sont exposés longtemps au soleil. Si une personne a touché un cheval atteint de charbon ou morveux et qu'elle en ait été infectée, elle

doit exposer la partie contaminée à l'action d'une forte chaleur, comme cela est conseillé pour la morsure des serpents. Si les symptômes d'infection se sont déjà déclarés, donnez *phosphoric. acid.* toutes les six, huit ou dix heures; et, ce dernier remède restant sans effet, *arsenicum*. Plus tard, si c'est nécessaire, on peut donner *sulphur;* et si après trois à quatre semaines les suites de l'infection n'ont pas disparu totalement, *calcarea carbo.* Aucun de ces deux remèdes ne doit être donné à plus de cinq à dix jours d'intervalle, et ils ne doivent pas être répétés tant que l'amélioration se poursuit.

Lorsqu'il y a lieu de croire qu'un animal a contracté la maladie, il faut l'exposer à une haute chaleur. La meilleure manière de remplir cette indication est de le soumettre à l'action d'un bain de vapeur ordinaire ou d'un bain russe, ou plus simplement à l'air chaud, usité dans les établissements hydropathiques. Si la maladie est participée, *lachesis* est un excellent remède. On a guéri fréquemment des chevaux contaminés par *aconitum, rhus* et *arsenicum* employés dans l'ordre qui vient d'être désigné.

### 9. — Des empoisonnements par lésions externes, piqûres ou morsures des animaux. — Leurs antidotes et leur traitement.

Les **piqûres** des *araignées,* des mille-pieds, des scolopendres armés d'un dard à la bouche, des scorpions qui portent leur dard à l'extrémité de leur queue, des abeilles, des guêpes, des frelons, de quelques espèces de mouches, des punaises avec leur suçoir, sont rarement dangereuses; mais elles deviennent souvent fort incommodes, et peuvent avoir des suites fâcheuses, par la multitude des petites plaies qu'elles laissent si elles atteignent les parties délicates du corps, comme cela se voit chez les enfants et les personnes impressionnables et dont la peau est fine.

Le principal moyen dans cette circonstance, c'est l'*olfaction du camphre* et le lavage à l'eau froide. Si l'on peut se procurer un insecte de l'espèce qui a fait la piqûre, on l'écrase et on l'applique sur la partie souffrante. — Si l'on peut supporter l'ardeur du feu, on affrontera le mal, soit à un charbon en flammé, soit à une tige de fer rouge, soit à un cigare ou une pipe

allumés, aussi près que faire se pourra, et jusqu'à ce que la douleur ait disparu.

Lorsqu'on est poursuivi par les **abeilles**, il faut bien se garder de les chasser en se débattant avec les mains, ce qui est tout au moins inutile et ne fait que les exaspérer. Si, après qu'on est parvenu à se débarrasser d'une première attaque survenue dans la proximité d'un bouquet de broussailles, on est surpris par un nouvel essaim, et qu'il s'en soit posé grand nombre sur la tête, et qu'il n'y ait pas dans le voisinage de l'eau où l'on puisse se plonger, alors il ne reste plus qu'à se coucher à terre, la figure contre le sol, en se garantissant les tempes avec les mains; on reste dans cette position jusqu'à ce que les insectes s'en soient allés.

Les piqûres seront touchées avec la salive, et puis on les grattera avec les ongles de manière à en faire sortir le dard et le venin. Ensuite on prend après avoir creusé aussi profondément que possible, de la terre noire et fraîche qu'on applique sur les plaies, et l'on renouvelle cette pratique aussi souvent que la douleur l'exige; ou bien encore on racle de la craie sur la piqûre, ce qui soulage instantanément. On peut encore frotter de miel les parties vulnérées, si l'on n'a pas employé un des moyens précités.

Si une abeille a piqué l'œil ou la bouche, mettez du miel sur la piqûre; on fera son possible pour faire sortir le dard de la bouche en grattant avec l'ongle, et de l'œil, au moyen d'une petite pince bien fine.

Ce que nous venons de dire au sujet des piqûres des abeilles s'applique aux **piqûres des guêpes**; seulement, dans les piqûres des guêpes et de tous les autres insectes, le dard ne reste pas dans la plaie. — On aura soin de recommander aux enfants de ne point mordre, ou de le faire avec précaution, dans les pommes ou poires piquées, car il s'y loge souvent des guêpes, et une piqûre ainsi faite dans la bouche ne laisse pas que d'être dangereuse.

Dans les cas où les piqûres ont porté sur les parties délicates, à la suite desquelles il y a rougeur, engorgement et fièvre, donnez *apium virus*, et s'il n'agit pas promptement, *arnica*. Si l'œil en est enflammé, donnez *aconitum* et *arnica*, alternativement, d'une heure à quatre heures l'un de l'autre, et, augmentant cet intervalle à raison de l'amélioration obtenue. A l'extérieur, bornez-vous à faire une application d'eau froide.

Dans les cas les plus graves, si le malade est obligé de se coucher, faites-lui sentir l'esprit de nitre, de l'éther ou du chloroforme; avant d'opérer ainsi, obligez le malade à respirer vivement en le faisant courir entre deux personnes, et s'il ne peut le faire, ouvrez-lui la bouche, tirez sa langue en dehors, enfoncez le doigt médius par-dessus la langue, et aussi loin que vous pourrez, pressez dessus et sur son derrière dès que le malade commence à respirer, abandonnez par degré la pression de la langue, et s'il veut vomir, retirez votre doigt, laissez la langue libre.

On parvient à chasser les **cousins** qui ont envahi une chambre, en faisant brûler du sucre brut sur une pelle rougie; quelques instants après, on ouvre les croisées pour laisser sortir la fumée, et l'on se hâte de les refermer. Quant aux piqûres qu'ils font, il suffit, pour en détruire l'effet, de se frotter les parties piquées avec du suc de citron.

On se gardera de faire disparaître trop promptement les piqûres des insectes, si elles sont trop nombreuses; il y aurait là l'inconvénient qui suit la répercussion des éruptions; il convient de donner d'abord *aconitum* et quelques heures après, *arnica* et si le lendemain il n'y a pas d'amélioration, *natrum muriaticum*.

On ne peut recommander rien de mieux contre les morsures ou piqûres des insectes que ce qu'on vient d'indiquer; on doit y persévérer tant que dureront les souffrances.

De la **piqûre des serpents.** — Il importe avant tout de s'assurer si le reptile est ou non venimeux. Ceux qui le sont portent à la mâchoire supérieure deux glandes à venin, correspondant à deux dents très-grandes et très-longues; et ceux dont les mâchoires sont armées de deux rangées de dents n'ont pas de poison. — A la suite d'une morsure d'un s rpent venimeux, on ressent ordinairement une douleur violente, lancinante et quelquefois brûlante.

Si le serpent n'a pas de venin, il suffira de mettre dans la plaie un peu de sel ou de la poudre à canon. — Dans le cas contraire, si la morsure est venimeuse, on placera au-dessus de la plaie une ligature au moyen d'une bande large de deux travers de doigt, ou bien un mouchoir, ou ce qu'on a, même une courroie ou une corde, qu'on serre fortement et de manière à intercepter la circulation pour empêcher momentanément le sang de se porter au cœur. On laissera en place cet appareil

tout le temps qu'il pourra être supporté, ou jusqu'à ce que tout danger soit passé.

La principale indication à remplir, c'est de faire sortir le poison, et dans ce but, le meilleur des moyens est d'appliquer des ventouses, ce qu'on fera souvent et jusqu'à ce qu'il ne transsude plus rien de la plaie. On peut au besoin improviser une ventouse avec un verre où l'on fait brûler un morceau de papier ou du linge huilé, et qu'on applique hermétiquement sur la plaie, mais avec l'attention de ne pas intéresser la peau. Ou bien encore, on expose la partie mordue à une forte chaleur ; et ce qu'on peut se procurer au plus tôt est bon, soit un fer rouge ou un charbon ardent, et au besoin un cigare allumé, qu'on approchera autant que possible de la partie blessée, mais point trop près, pour ne pas brûler ou cautériser la plaie ; il s'ensuivrait certainement la destruction des vaisseaux sanguins. — Dès que l'instrument rougi par la chaleur se refroidit, il faut le remplacer immédiatement par un autre. En conséquence, on aura à cet effet un petit foyer ardent en permanence. Cette chaleur devra porter uniquement sur la plaie, et dans un petit rayon. On ne soufflera pas sur l'instrument qui affronte la plaie, parce que la peau en subirait un refroidissement. On se servira d'huile ou de graisse pour oindre le pourtour de la plaie dans l'étendue de deux travers de doigt, et l'on renouvellera ces onctions à mesure qu'elles sècheront. Si l'on n'a ni huile, ni graisse, qu'on emploie le savon ou même la salive. Qu'on ait l'attention d'essuyer avec précaution tout ce qui sort de la plaie. On continuera de se servir de la chaleur jusqu'à ce que le malade éprouve des frissons et des tiraillements. Si les frissons et les tiraillements se déclaraient trop tôt, on n'en persévérerait pas moins pendant une heure à appliquer la chaleur, pourvu que le malade puisse la supporter, ou jusqu'à ce que les effets immédiats du venin aient cessé. Si les souffrances se reproduisent, il faut recommencer le procédé ci-dessus indiqué.

On emploiera en même temps, et sans perdre une minute, des remèdes à l'intérieur, soit un peu d'eau salée ou une pincée de sel, ou de la poudre à canon, ou même un peu d'ail qu'on met sur la plaie. Si, malgré cela, les souffrances persistent, il faut administrer du vin ou de l'eau-de-vie par goutte, ou même par demi-cuillerée à café à la fois, et l'on fait ainsi toutes les deux ou trois secondes, jusqu'à ce que la douleur ait cédé. On recom-

mence de la sorte toutes les fois que le mal semble renaître. Si les douleurs lancinantes deviennent plus vives et se portent de la plaie au cœur et que la plaie devienne bleue, tachetée et enflée; s'il y a des vomissements, des vertiges et des évanouissements, qu'on donne à l'instant *arsenicum*. Si, les symptômes augmentent, on répète la même dose quelques heures après. Si rien n'y fait, qu'on y revienne une demi-heure après. S'il y a amélioration, qu'on attende jusqu'à ce que le mal reparaisse. Si l'on a employé ce médicament à deux ou trois reprises sans succès, qu'on donne *belladonna*. — La racine de sénéga est également utile prise en infusion. — Contre les douleurs consécutives et persistantes, on fait souvent usage, et avec avantage, de *phosphoric. acid.*, quelquefois de *mercurius* ou de *hepar*.

On a recours quelquefois à la succion de la plaie, ce qui, dans aucun cas, ne nuit sensiblement à celui qui s'en charge; si du moins il est exempt d'égratignures ou d'aphthes sur les lèvres ou dans la bouche. Cependant il est bon de passer préalablement un peu de sel ou d'ail dans la bouche. Il faut sucer fortement et de continue, et cela, après avoir élargi et surbaissé la plaie en la tiraillant avec les doigts; et pendant la succion, il convient de la frictionner avec force dans son pourtour, et de porter surtout des frictions vers la région du cœur. Immédiatement après on frotte la plaie, saupoudrée qu'elle est, avec un peu de sel pulvérisé, et tant qu'elle peut en recevoir, ou avec de la poudre à canon, de la cendre de tabac, du tabac à chiquer, de la cendre du foyer, ou, en un mot, avec ce qu'on a à portée; mais le feu reste le plus efficace. Pendant l'application qui en est faite, le malade se tiendra calme et tranquille autant que possible, car chaque mouvement, chaque émotion de crainte rendrait sa position pire.

**De la rage.** — Les morsures des **chiens** ou d'autres **animaux enragés**, ou même de tout **animal en colère**, seront traitées dès le principe comme celles des serpents.

L'ustion de la plaie, sa cautérisation, sa déchiqueture, la provocation à la faire suppurer, et tous autres procédés cruels, sont tout au moins inutiles; car, plus on tourmente la plaie, plus on rend facile l'absorption du venin dans l'organisme. Certains médecins ne font ainsi que pour se donner des airs capables, que pour servir leur manie d'opérer; d'ailleurs, on sait bien que ces sortes de manœuvres n'ont jamais produit le moindre résultat avantageux.

On commencera par appliquer une seule ventouse sur la plaie; après on emploiera la chaleur rayonnante deux ou trois fois par jour, et une heure durant chaque fois, autant que la plaie reste ouverte. Dès que la cicatrice se formera, on abandonnera la plaie à elle-même; la nature saura bien en opérer la guérison; mais, par précaution, on ne négligera pas de se conformer à ce qui est plus bas indiqué, ou tels autres moyens qui commandent la confiance, et cela jusqu'à ce que la cicatrice ait pris le ton naturel de la peau. — Si la plaie menace de se rouvrir et que la cicatrice redevienne dure, il ne faut pas hésiter à recommencer le traitement. Quelquefois après sept jours, ou même plus tard, et si le malade a de légers accès de fièvre, on voit se former au-dessous de la langue une vésicule qu'il faut enlever avec les ciseaux ou par tout autre instrument; le malade se lavera la bouche avec de l'eau salée.

Un autre moyen, qu'on a employé avec succès dans la rage, c'est le bain de vapeur. Si on le peut, on doit y avoir recours plusieurs fois; on fait en cela une chose fort utile. Qu'on l'emploie donc et à la moindre apparence de signes suspects, comme s'il se déclarait, par exemple, une soif subite, immodérée, des frissons, de la répugnance pour les boissons et de l'horreur pour tout scintillement, avec grande sensibilité à l'air froid, et à l'encontre du vent, avec tristesse et abattement. Le bain de vapeur sera employé même quand les convulsions et les crampes auraient commencé. Cet appareil de bain ne devra point laisser échapper de vapeur; la moindre fuite nuirait aux effets qu'on en attend. Il suffirait d'une petite chambre hermétiquement fermée, et dans laquelle on charrierait des briques brûlantes qu'on arroserait avec de l'eau. On ne laisserait pas le malade seul; car il n'y a pas à négliger le renouvellement des briques chaudes qui devront être apportées sortant du feu. — Ceci est une imitation grossière du bain russe, qu'il faudrait toujours préférer si on pouvait en disposer. — Si les crampes et convulsions se sont déclarées, le malade sera au bain, ayant les pieds et les mains maintenues, mais le cou et la tête seront complétement libres. Comme on ne fait usage de ce bain que pour aller au-devant des accidents, il sera de deux heures; mais si la maladie s'est manifestée, il devra durer tout le temps que les crampes et les convulsions persisteront.

Comme préventif des spasmes, donnez ***hydrophobin***, qu'on

répétera tous les sept jours, et cela jusqu'à ce que la fièvre, la diarrhée, une perte de sang et tels autres symptômes aient lieu ; après quoi on donnera une goutte de teinture de *cantharis* dans de l'eau, plein une tasse à thé tous les jours, jusqu'à réaction maladive. — S'il se manifeste des éruptions à la peau, il n'y a pas lieu à les combattre; elles disparaîtront d'elles-mêmes. Si, après avoir employé ces divers moyens, il vient à se déclarer une véritable horreur de l'eau, tant mieux ; le mal n'en deviendra que plus facile à attaquer. Alors, si les symptômes d'hydrophobie se déclarent tout à fait, donnez *lachesis* à chaque crise de convulsion. Si l'accès augmente d'intensité, donnez-en encore une fois, et continuez tant que s'accroîtront les accidents; et s'ils se maintiennent au même degré de souffrance, donnez *belladonna ou hyoscyamus*.

Quant à tous les remèdes que l'on préconise contre l'hydrophobie, et à tous ceux qu'on invente toujours et partout, il ne faut en faire aucun cas, car pas un n'a jamais guéri un chien enragé. On ne leur donne un grand crédit que dans l'idée qu'ils peuvent prévenir le mal. Or, règle générale, comme sur vingt personnes mordues, il n'y en a qu'une qui devienne enragée, n'importe qu'on ait ou non employé l'un de ces moyens, on ne prouvera jamais qu'ils ont prévenu la maladie sur les autres, car sur beaucoup de gens elle n'est qu'imaginaire, et alors tous les moyens sont bons. Voilà pourquoi il ne faut pas compter sur les vertus tant vantées de ces remèdes. Il devient dès lors absurde d'exposer tout individu mordu aux diverses tortures, telles que le feu, les saignées abondantes, etc. Chez la plupart, tout cela n'est point nécessaire, et chez d'autres, où le venin s'est réellement introduit, cela ne peut servir à rien.

Parmi les moyens vulgaires, on doit signaler les vers luisants; mais ceci demande à être examiné.

Si à la suite de la morsure d'un animal furieux, ou même de l'homme, il se déclare de fâcheux accidents ou des abcès, employez *hydrophob*.

Dans le cas où une *substance animale en putréfaction* viendrait à toucher la plaie, que ce soit du pus ou une matière en *détritus* provenant soit de l'homme ou d'un animal, donnez *arsenicum*.

S'il tombe sur une plaie du sang ou de la salive provenant des animaux atteints de la pustule maligne, ou de la morve, etc.,

employez *arsenicum* et la chaleur, comme il est dit plus haut.

Le principal remède à employer dans ces diverses circonstances où la putréfaction est en jeu, et qu'il faut appliquer tout de suite, est l'eau chlorurée que l'on trouve dans toutes les pharmacies.

Dans toute morsure faite par un animal irrité et furieux, et que l'on suppose être contaminé par des sucs maladifs, putrides et de sang corrompu, ou encore si l'on a été soi-même obligé de toucher des animaux ou une personne atteints d'affection contagieuse ou dangereuse, le meilleur préventif sera de présenter les mains à une chaleur très-élevée, et cela tant qu'on pourra la supporter, de cinq à dix minutes, après quoi on se lavera soigneusement avec de l'eau chaude et du savon, puis on prendra *arsenicum*.

---

Nous joignons ici un tableau abrégé de ce qui a été le sujet de ce dernier chapitre. On y trouvera promptement les indications les plus urgentes, dans un cas d'empoisonnement dont la marche rapide donne à peine le temps de la réflexion.

En considération de ce qui précède, nous avons cru utile de dresser le tableau ci-joint; pour rendre plus prompt et plus facile, le choix d'un antidote dans un cas d'empoisonnement qui n'admet aucun retard.

(Voir le tableau.)

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES POISONS LES PLUS ÉNERGIQUES ET DE LEURS ANTIDOTES.

| POISONS. | ANTIDOTES. |
|---|---|
| I. — Gaz. | |
| Gaz provenant des lieux privés d'air frais, comme des latrines, des citernes. | Chlorure de chaux, vinaigre. |
| Vapeur de charbon. | Vinaigre et vapeur de vinaigre. |
| II. — Acides. | |
| Acides prussique et minéraux. | Esprit de cornes-de-cerf (ammoniaque); affusion froide droite sur l'épine dorsale. |
| Acides sulfurique (huile de vitriol), muriatique, nitrique (eau forte), phosphorique, et vinaigre concentré. | Eau de savon, magnésie, eau de chaux, eau de lessive, potasse ou soude. |
| III. — Poisons alcalins. | |
| Potasse, cendres gravelées, pierre à cautère, sel de tartre, ammoniaque, etc. | Vinaigre, jus de citrons et autres acides, lait tourné, boissons et lavements mucilagineux. |
| IV. — Substances métalliques. | |
| Arsenic. | Eau de savon, blancs d'œufs battus avec de l'eau, eau sucrée, lait, limaille de fer. |
| Sublimé corrosif (deuto-chlorure de mercure), cuivre, vert-de-gris. | Blancs d'œufs, eau sucrée, lait, amidon, fleur de froment. |
| Plomb. | Sel d'Epsom (sulfate de magnésie), sel de Glauber (sulfate de soude). |
| Pierre infernale. | Eau salée. |
| Etain. | Blancs d'œufs, lait, sucre. |
| V. — Poisons végétaux. | |
| Opium, laudanum, pomme épineuse (datura). | Café, vinaigre. |
| Amandes amères, noyaux de pêches ou feuilles de pêcher. | Ammoniaque, café. |

# CHAPITRE IX.

## LÉSIONS MÉCANIQUES.

### § I. — DES COMMOTIONS, DES MEURTRISSURES, DES ENTORSES, DES LUXATIONS, DES FRACTURES, ETC.

Les **commotions du cerveau** peuvent résulter d'un coup reçu sur la tête, d'une chute, ou quelquefois aussi d'un ébranle-

ment violent par tout le corps. Dans le cas de violence, mais de peu de gravité, il se déclare quelques désordres dans les facultés intellectuelles, avec vertige, obscurcissement de la vue, tremblement des membres, lassitude, etc. — Dans un cas plus grave, les symptômes prennent un autre caractère; l'accident s'accompagne immédiatement d'insensibilité, de relâchement des extrémités, du refroidissement de la peau, de la faiblesse et de l'irrégularité du pouls, de la difficulé de respirer et de la dilatation des pupilles.— La respiration, quoique faible et laborieuse, est ordinairement libre de ronflement.

Bientôt après le malade sort de cet état, et la température du corps passe graduellement à la chaleur normale, la respiration devient plus naturelle, le pouls s'élève, et la sensibilité se rétablit partiellement; il sort de l'état d'un sommeil en quelque sorte léthargique, il peut déjà répondre aux questions qui lui sont faites, relativement à l'accident qui lui est arrivé.

A mesure que la stupeur et les autres symptômes disparaissent peu à peu, l'inflammation du cerveau, d'un caractère aigu, ne tarde pas à se développer, et, si elle n'est pas enrayée de suite par un traitement approprié, elle peut se terminer fatalement par l'épanchement ou la suppuration.

Une chute ou un coup violent qui a porté sur la tête peut déterminer la fracture des os du crâne. Pour s'assurer du fait, on s'y prendra de la manière qui suit: attachez un bout de ficelle, soit à une cuiller ou fourchette d'argent, soit à un morceau de fer, non fêlé; que le malade prenne l'autre extrémité du lien entre ses dents; ou entortillez-en votre doigt ou bien un petit morceau de bois, introduit délicatement dans l'oreille du patient; frappez alors sur la cuiller ou sur le fer, il vibrera clairement et ce son se propagera jusqu'aux os; il se manifestera une vive douleur, et cette douleur portera sur le point fracturé.

Dans une commotion du cerveau ou dans la lésion de toute autre partie, *arnica* est le principal remède.

Il suffira de quelques cuillerées d'eau fraîche données au malade au moment de l'accident, pour le faire revenir à lui. On fera sur la tête des applications froides, ou de compresses mouillées, avec addition de quelques gouttes de *teinture d'arnica*. Faites tenir la tête dans une position élevée pendant le traitement; c'est ainsi qu'on préviendra et qu'on dissipera l'inflammation.— Si la blessure ou le coup est d'une grande gravité, le malade devra se tenir tranquille et silencieux, et rester dans

l'isolement pour éviter ainsi les occasions de se surexciter. Le régime sera des plus simples : point de vin, d'eau-de-vie, de café, rien de stimulant. — La saignée, qui est si usitée par les médecins de la vieille école, ne sera jamais pratiquée; elle est tout au moins inutile, si elle n'est pas dangereuse.

Dans l'*inflammation* active du *cerveau*, indépendamment des moyens indiqués ci-dessus, on aura recours à *aconitum*, *belladonna* et autres remèdes appropriés.

Les commotions portant sur les autres parties du corps varient beaucoup dans leur effet. Il peut arriver que des organes internes soient distendus ou déchirés, et se déclarer une douleur qui s'aggrave le jour suivant; en outre, céphalalgie violente, engourdissement, douleur de poitrine, asthme, toux courte, crachement de sang, douleur dorsale, gagnant la région abdominale, etc. Dans ces divers cas, *arnica* est encore le principal remède. Le malade se tiendra dans le plus grand repos de corps et d'esprit; il devra boire beaucoup d'eau fraîche, se laver les parties contuses avec l'eau froide soit pure, soit additionnée de quelques gouttes de teinture d'*arnica*, et se conformer au régime plus haut indiqué.

Si l'accident s'accompagne d'un sentiment de frayeur soudaine, donnez d'abord *opium*, et quelques heures après, *arnica*. Si le malade s'évanouit, jetez-lui de l'eau à la figure, à la tête, et lavez les bras avec de l'eau froide, et donnez, si cela se peut, quelques gouttes de vin pur; mais s'il s'est déjà écoulé un quart d'heure depuis l'accident, donnez *aconitum* ou *glonoine*, et après, si cela est nécessaire, *arnica*. Jamais de saignée; *aconitum* pour la période d'inflammation, et *arnica* pour accélérer la guérison.

Si à la suite d'une chute, d'un faux pas ou de tout autre accident analogue, une *femme enceinte* éprouve des douleurs abdominales violentes, on lui donnera *arnica*, et elle gardera un repos complet; elle se tiendra étendue pendant quelques heures, et évitera durant plusieurs jours toute espèce d'efforts ou de fatigues: c'est ainsi qu'elle évitera de se blesser. Si, après avoir pris *arnica*, les douleurs conservent encore leur violence, leur gravité, quelques heures après l'accident, qu'on donne *chamomilla*, ou tel autre remède qui est indiqué dans l'avortement.

Si à la suite d'une commotion il se déclare des maux de tête, et qu'*arnica* n'ait produit aucun effet, donnez *glonoine*, *belladonna* ou *phosphoric. acid.*, suivant les symptômes qui sont indiqués à l'article « mal de tête. »

Contre les contusions violentes de la poitrine, *arnica* est très-utile; rarement on a besoin de recourir à *aconitum* ou *rhus*. (*Voyez* plus loin, dans la seconde partie, l'article relatif aux « souffrances de la poitrine. » )

**Tours de reins.** — Si l'on éprouve une violente douleur interne, après avoir soulevé un énorme poids, ou qu'on l'a soulevé trop vite, ou quand on a porté un fardeau trop lourd, donnez *rhus*. S'il s'ensuit un mal de tête, et que *rhus* n'ait pas agi favorablement, donnez une fois *calcarea*. Si les douleurs sont violentes et lancinantes, et qu'à chaque mouvement du corps elles augmentent, surtout dans les reins, donnez *bryonia*; si après cela il n'y a pas d'amélioration sensible, donnez *sulphur*.

Quand le corps s'est roidi dans un grand effort; si l'on a excédé ses forces, soit en grimpant par-dessus un mur ou en luttant en plein air, et que quelque temps après on se trouve subitement mal, avec envie de vomir, douleur violente dans une partie limitée du ventre, et avec la sensation comme si tout voulait sortir, sensation qui inspire une vive inquiétude et beaucoup d'anxiété, et jette le malade dans des mouvements involontaires désordonnés; et si sa figure est pleine d'agonie, donnez une ou deux fois *veratrum*.

**Faux pas.** — Ils produisent quelquefois des douleurs semblables à celles du tour de reins; dans ce cas, administrez *bryonia*, plus rarement *rhus*. Si l'on en éprouve des souffrances d'estomac, ce sera *bryonia* ou *pulsatilla*. Quand il arrive de faire un faux pas, ou qu'on est sujet à en faire, par suite de débilité ou d'une faiblesse naturelle, on prendra chaque fois *phosphorus*.

**Meurtrissures ou plaies contuses.** — Ces lésions sont généralement causées par un instrument contendant, ou par un corps dur qui est poussé violemment contre une partie de l'organisme. Il en résulte d'ordinaire un gonflement des tissus qui est proportionné à la puissance du coup, la peau est plus ou moins altérée dans sa couleur, selon le nombre de vaisseaux sanguins qui laissent extravaser le sang sous la peau. La douleur n'est pas en général bien forte. Quand la violence a été excessive, il y a broiement et mortification des tissus.

On ne peut guérir plus vite ce genre de lésions qu'en donnant *arnica* à l'intérieur, et en couvrant les parties meurtries avec des compresses froides arniquées. Mais si les douleurs s'aggravent, et que la fièvre survienne, on donnera *aconitum*, et, six ou huit

heures après, *arnica*. Il est rare que l'on puisse avoir besoin plus tard d'une nouvelle dose d'*arnica*. Quand un membre a été entièrement écrasé dans l'une de ses parties, il faut tâcher de le mettre en situation, ce qu'on fera au moyen d'un appareil contentif en carton, ou un morceau de gutta-percha, légèrement chauffé pour le rendre souple et propre à s'adapter convenablement à la partie qu'il doit couvrir; et puis on le maintiendra dans sa position naturelle; on le comprimera de temps en temps avec ménagement pour le ramener à son état normal. Toute espèce d'emplâtre ou de friction est absolument inutile; ils sont la plupart du temps nuisibles. En adoptant les moyens ci-dessus, aidés de l'emploi de l'eau froide et d'un régime convenable, on guérit beaucoup plus vite que par tout autre procédé. Chez les individus d'une mauvaise santé, et chez lesquels la suppuration s'établit vite et en abondance, on donnera pendant quelques jours *hepar*. Si l'on a négligé ce moyen, et que l'inflammation tourne en gangrène, rendue manifeste par l'aggravation de l'engorgement et de la douleur, douleur qui devient lancinante et brûlante; par la perte de la sensibilité, de la chaleur et de la couleur, et par le changement de la plaie qui se couvre de points noirâtres; dans ce cas, donnez *china*, et si la peau prend une couleur noire et livide, *arsenicum* et *lachesis*, qui seront donnés alternativement, à courts intervalles. Comme il s'agit de prévenir la mort et la perte du membre, donc l'amputation sera différée le plus possible. Que de malheureux ont conservé leurs membres pour avoir su résister aux sollicitations du chirurgien!

Si par suite d'une plaie par écrasement, un os a été lésé, le tibia, par exemple, ou que la lésion soit consécutive à un choc, à une chute ou à un coup, alors il faudra se servir de compresses trempées dans de l'eau froide, où l'on aura laissé tomber quelques gouttes de teinture de *symphitum*.

Ce moyen est surtout efficace quand la lésion est très-violente, et que la douleur semble partir du centre de l'os; si les souffrances se font sentir à l'extérieur, et qu'elles s'aggravent par l'attouchement, ou quand la partie est rouge, et que cette rougeur s'étend et prend les apparences d'un érysipèle, employez *ruta* ou bien sa teinture mère, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, comme il vient d'être dit pour *symphitum*. *Ruta* convient également dans les chutes légères qui n'entraînent pas d'accidents graves.

**Les bosses ou coups à la tête** — que se font les enfants ne doivent jamais être comprimés par un corps plat, s'ils sont le résultat d'une chute violente. Appliquez des compresses d'eau froide avec *teinture d'arnica* et donnez *arnica*. Si, malgré ces soins, le mal s'aggrave, que l'enfant, au moindre mouvement de tête, éprouve des vertiges ou des douleurs, ou des éblouissements; s'il ne dort pas ou mal; s'il balance la tête sur son traversin, si la fièvre ou des convulsions se déclarent, on doit craindre qu'il ne se forme un épanchement; donnez *belladonna*; s'il n'y a pas d'amélioration et qu'il y ait un prurit constant du nez, qui y fait porter le doigt, *china*. Si l'aggravation s'augmente et que les pupilles se dilatent, soit dans l'obscurité ou en pleine lumière, revenez à *belladonna*, s'il n'en résulte aucun bon effet à la seconde dose, donnez, après quatre ou cinq jours, *hepar sulphur*. qu'on laissera agir douze à quinze jours. Si la marche des symptômes ne s'arrête pas et que la tête prenne un grand développement, s'il se forme une grosseur sous la peau, au sommet de la tête, qui se rend manifeste par un battement visible à l'œil, dans ce cas donnez *calcarea carbo*. En telle circonstance, il vaut encore mieux consulter un médecin homœopathe.

**Yeux pochés** — par suite d'un coup de poing, de bâton, de pierre, ou de tout autre accident, seront traités ainsi qu'on fait dans les cas précédents; mais ayez soin de renouveler fréquemment les compresses à mesure qu'elles s'échauffent et qu'elles fatiguent le malade; que l'on bande convenablement les deux yeux pour les soustraire à la lumière. On donnera alternativement *aconitum* et *arnica*, et chaque fois que les douleurs deviennent plus vives.

L'**entorse** consiste dans une violente douleur éprouvée sur les attaches qui lient les membres entre eux; elle a lieu par suite d'une chute ou d'une autre cause mécanique. Quand on ne peut remuer sans douleur le membre contusionné, qu'il s'enfle et devient rouge, *arnica* convient, et, plus tard, on pourra avoir recours à *bryonia*, *rhus* ou *ruta*; s'il se fait une extravasation de sang (une ecchymose,), c'est *arnica* qu'il faut donner. On fera toujours l'application des compresses froides; il sera utile en même temps de faire subir parfois au membre de légers mouvements et toujours sans le fatiguer. Si le gonflement persiste avec plus ou moins de douleur, faites une application chaude de vinaigre. Si le gonflement est souple

dans la jointure, et garde l'impression du doigt, donnez *sambucus*.

**La luxation.** — Elle consiste dans la sortie de l'os de son articulation.

Dans ce cas, les douleurs sont excessives, le mouvement est presque impossible, et s'accompagne de grandes souffrances.

En explorant le mal, on peut s'assurer facilement si la tête de l'os est déplacée; soit en palpant avec soin la partie, soit en le comparant avec l'autre membre, car il peut se faire aussi que le membre soit ou plus court, ou plus long, ou qu'il prenne une mauvaise position. Très-souvent cet accident est accompagné d'engorgement, de douleurs violentes, de tension du membre, et de fièvre. Le meilleur remède pour l'instant est *arnica*, ou si l'inflammation se déclare, *aconitum*, secondé par des compresses d'eau froide. A défaut de médecin ou de chirurgien, on trouvera difficilement quelqu'un qui veuille se hasarder à rétablir le membre dans sa position naturelle; il ne saura s'il faut tirer dessus ou bien pousser en haut. On comprendra, du reste, combien il serait imprudent de faire des tentatives tout au moins inutiles; en conséquence, qu'on envoie chercher sur-le-champ un bon chirurgien, et le plus tôt ne sera que le mieux. Ainsi, dans beaucoup de cas, il est préférable de transporter le blessé sur un brancard chez le médecin, malgré la nécessité de le rapporter ensuite chez lui. Les compresses d'eau froide et de *teinture d'arnica* donnent toujours un grand soulagement; et une fois le membre arrangé, il est inutile de faire autre chose; on s'en tiendra donc là, car tout autre procédé, soit saignées, soit frictions, etc., est nuisible. On se contentera de faire un pansement convenable; mais dès que l'inflammation commence à disparaître, ce qui arrive après l'emploi de *arnica* et dans quelques cas après *aconitum*, on aura soin de faire mouvoir le membre avec précaution; on évitera ainsi qu'il contracte de la roideur.

**Fractures.** — Le signe le plus certain de la fracture est la *crépitation*, bruit qui résulte du frottement des deux bouts de l'os fracturé. Lorsqu'en remuant le membre, on entend ce petit son, c'est la preuve caractéristique de la fracture; ajoutez à cela la difformité, la douleur, le gonflement, l'incapacité du membre à se mouvoir et encore moins à agir; quelquefois même il est plus court.

Dans tous les cas d'une fracture présumable qu'on s'adresse

à un chirurgien expérimenté; car ici une fausse manœuvre se répare difficilement. Aussi vaut-il mieux attendre une journée entière pour se donner le temps de le trouver, que de prendre le premier venu dans un moment de presse, car la guérison des os fracturés ne s'opère pas promptement. Cependant, pour les enfants, il ne faut pas trop différer. Dans les cas les plus ordinaires, il n'y a pas grand inconvénient à retarder de deux fois vingt-quatre heures la réduction de la fracture.

En attendant l'arrivée du chirurgien, on ne perdra pas de vue l'engorgement qui se forme et qu'on doit prévenir, si l'on peut. Il faudra laisser le membre en repos autant que possible. Qu'on applique des compresses froides sur les parties lésées; qu'on donne à l'intérieur, si le malade est faible à s'évanouir *aconitum*, et quelques heures après *arnica*. S'il survient des douleurs très-violentes, insupportables, accompagnées de mouvements nerveux, donnez *chamomilla*, et plus tard *arnica*. Dans les cas les plus rares, où la douleur est intolérable au dernier point et où les accidents les plus graves se déclarent, on peut procurer quelque soulagement en faisant subir au membre une légère extension. On devra pour cela l'entourer de deux serviettes placées l'une au-dessus et l'autre au-dessous de la fracture. On attachera à ces deux liens des cordons que l'on fixera solidement aux deux extrémités du lit, et, dans cette situation, de légères et fréquentes extensions seront exercées sur le membre.

Après avoir mis en rapport les fragments de l'os fracturé, on donnera *symphitum*. En procédant ainsi, il arrive souvent que la guérison s'opère plus vite qu'à l'ordinaire; cependant, si cette guérison se fait trop attendre, et que les extrémités de l'os ne se prennent pas, comme cela s'observe principalement chez les vieillards, faites tomber quelques gouttes *phosphoric. acid.* affaibli dans de l'eau de chaux, il se forme un précipité qu'on laissera sécher, et donnez-en à l'intérieur une très-petite pincée tous les trois ou quatre jours. — Si cette guérison se retarde chez les enfants, donnez-leur de bons bouillons et des gelées de viande; conduisez-vous comme nous l'indiquons à l'article « mort apparente par inanition. »

### BLESSURES.

Il faut d'abord distinguer les blessures qui guérissent d'elles-mêmes de celles qui ont besoin d'un traitement médical; il faut connaître aussi la manière d'en favoriser la guérison et ce qu'il

convient de faire dans les cas les plus graves, jusqu'à l'arrivée du médecin.

Toute blessure qui n'est pas mortelle guérit spontanément sans aucune espèce d'onguent, de drogues, de frictions, etc. Les remèdes extérieurs sont presque toujours nuisibles; aussi, depuis quelque temps, sont-ils abandonnés par les gens sensés. On doit se borner à l'application d'un bandage convenable, qui sera mouillé de temps en temps avec l'eau froide; — selon les circonstances, on donnera à l'intérieur un médicament que l'on aidera du régime.

*Du pansement.* — Le point le plus important du traitement pour la prompte guérison d'une blessure, c'est d'en rapprocher les bords; on soustrait ainsi la plaie à l'air. Les petites blessures superficielles se guérissent par le rapprochement des tissus divisés, que l'on maintient en rapport, soit par un pansement, soit avec des bandelettes agglutinatives ou la toile-Dieu, préparée à la *teinture d'arnica*; il faut avant tout prévenir la perte de sang. — Celles des doigts sont ennuyeuses, parce qu'elles rendent souvent pour longtemps les fonctions de la main difficiles, mais elles se cicatrisent promptement chez les personnes bien portantes, si l'on a soin de faire tout de suite un point de suture, opération bien simple quand on a un peu d'habitude, et qui, du reste, est peu douloureuse. — Commencez par rapprocher les bords de la plaie avec les doigts pour arrêter l'hémorrhagie, et laissez une partie de la blessure en dehors des doigts, afin de laisser de la place pour le point de suture, lequel sera fait avec une aiguille très-fine, chargée d'un fil de lin ou de soie. Si la blessure n'est pas trop étendue, il suffira, pour tenir en rapport les lèvres de la plaie, d'un seul point de suture. On aura soin de ne pas faire de nœud à l'extrémité du fil. — Si la blessure est triangulaire et profonde, on pointera chaque côté de la plaie avec l'aiguille, et l'on nouera les fils au-dessus; on les coupera, et l'on continuera ainsi le point de suture commencé. Dans ce cas, on se servira préférablement d'un fil court; on évitera par ce moyen beaucoup de souffrance et peut-être une déchirure inutile. On aura donc le soin de s'armer de plusieurs aiguilles, afin de rendre l'opération plus courte.

Si la blessure est large et pénètre au milieu des chairs, on renoncera aux moyens précités comme insuffisants; on aura

recours alors au sparadrap fortement agglutinatif (toile-Dieu); on coupera des bandes de manière à les rendre plus étroites sur leur milieu qu'aux extrémités; et, après les avoir légèrement ramollies par la chaleur, on les appliquera méthodiquement, de manière que la partie étroite de la bande tombe sur la plaie. Dans ce pansement, le rapprochement des lèvres de la plaie sera complet, et sera maintenu tel à l'aide de bandes assez longues pour leur donner un point d'appui plus étendu. Entre chaque bande on laissera un petit jour, et notamment sur la surface de la plaie, pour que, si la suppuration vient à s'établir, le pus puisse s'écouler facilement.

On mettra le membre blessé dans la position la plus favorable au rapprochement naturel des lèvres de la plaie, et l'on engagera le malade à garder cette position.

Quant aux plaies avec déchirure de la face, du cou, des sourcils, etc., on est quelquefois obligé de faire une suture très-large, ce qui ne peut être fait convenablement que par un homme de l'art.

Dans les plaies pénétrantes produites par les armes aiguës et autres blessures étroites qui ont une grande profondeur, on devra procéder différemment : en faisant le pansement comme il est dit plus haut, on s'exposerait à n'obtenir qu'une cicatrice superficielle, tandis qu'à l'intérieur, au fond de la plaie, il s'établirait un foyer de suppuration; cependant, s'il était possible de faire la compression dans toute l'étendue, dans toute la profondeur de la lésion, tout en la cousant à l'ouverture, qu'on le fasse provisoirement, jusqu'à ce que le médecin vienne, car il faudra toujours le consulter dans ce cas.

Toute blessure, qu'on lui ait appliqué un point de suture ou un emplâtre adhésif, sera pansée dans le but spécial de favoriser la réunion par première intention, comme disent les chirurgiens, afin d'éviter que l'air ne la pénètre; on aura soin que le membre ne soit pas serré outre mesure par l'appareil de pansement.

Si l'on peut fermer la solution de continuité (blessure) avec un emplâtre adhésif plus simple, qu'on le préfère; il sera toujours meilleur que le sparadrap dit anglais, lequel est, pour la plupart du temps, fort incommode, attendu que les ingrédients qui entrent dans sa composition provoquent souvent l'inflammation. En conséquence, on préparera soi-même l'emplâtre

comme suit : on brisera de la colle de poisson qu'on fera fondre dans l'eau ; on y ajoutera de l'eau bouillante et un peu d'esprit-de-vin, et l'on fera bouillir le tout jusqu'à ce que la colle soit complétement fondue ; et puis un morceau de toile ou de soie étant fixé sur une table, on y étendra cette colle. Quand la toile ou la soie sera sèche, on en coupera pour l'usage. — On peut aussi faire entrer dans la confection de cet emplâtre, l'*arnica, calendula, hypericum, ruta*, ou d'autres plantes cicatrisantes. — Il est encore une excellente préparation, c'est le collodium (solution éthérée de coton-poudre.) Il sera étendu avec légèreté sur la plaie à l'aide d'un pinceau, il en laisse une couche mince et transparente, que l'eau ne peut enlever. On s'en servira avec grand avantage dans beaucoup de cas.

Quand on s'écorche la peau qui recouvre immédiatement les parties osseuses, comme les articulations, les doigts, le genou, etc., il en résulte des plaies qui peuvent devenir très-mauvaises : cet accident est, surtout chez les enfants, une souffrance qui a son importance. — Dans ce cas, voici ce qu'il y a à faire : on détache avec soin la pellicule qui tapisse la coque d'un œuf frais et on l'applique sur la plaie par le côté qui regarde le blanc d'œuf, et cela dans la plus grande étendue possible.

*De l'hémorrhagie consécutive aux blessures.* — Quelque soigneux qu'on ait été dans le pansement d'une blessure, il n'est pas dit pour cela qu'il ne se déclare pas une hémorrhagie consécutive ; dans ce cas, il faut s'empresser de couvrir la plaie de compresses à plusieurs doubles, que l'on fixe à l'aide d'un bandage méthodiquement compressif. Tout l'appareil de pansement sera fréquemment arrosé d'eau froide. — Mais cela ne suffit pas toujours.

Si l'hémorrhagie s'échappe d'une blessure faite au cou, à la cuisse ou au bras, et que le petit appareil ne suffise pas pour la prévenir, il faut s'empresser d'exercer une forte pression sur tout le membre ou sur une partie du cou ; puis, on se hâtera d'appeler un médecin.

Si le sang qui sort de la plaie est rouge, rutilant, clair, qu'il jaillisse par saccades, l'hémorrhagie présente encore un plus grand danger ; qu'on ne perde pas un instant pour s'entourer des soins d'un médecin ; en attendant son arrivée, que l'on comprime le membre au-dessus de la plaie, car chaque minute

perdue aggrave le mal. Cette compression sera faite entre la plaie et le cœur, au moyen d'une serviette soigneusement et fortement appliquée et liée. Puis, qu'on recherche l'artère dans la pulsation du pouls au-dessus de cet appareil, jusqu'à ce qu'on l'ait sentie. Dès qu'on l'aura trouvée, qu'on y applique un bouchon en long, et qu'on presse dessus en le couvrant d'une épaisseur de linge qui sera fortement fixée à l'aide de plusieurs tours de bande, de manière à arrêter le cours du sang. Quelquefois, après une compression ainsi faite, le sang sort encore avec plus de force, mais ce n'est que momentané. — Pendant ce temps, qu'on ne néglige pas d'appliquer de l'eau froide ou de la glace sur la blessure.

On accepte souvent avec légèreté, dans l'espoir d'arrêter plus promptement une hémorrhagie, des pratiques tout à fait inutiles et même nuisibles. Dans un moment de préoccupation, on charge la plaie de plusieurs épaisseurs de linge pour s'opposer ainsi à l'effusion du sang, et l'on ne fait que la masquer. En outre, l'eau froide ne peut pénétrer à travers ce tas de linges.— Dans les cas les plus graves, on devra faire l'application d'un appareil de compression au-dessus et quelquefois au-dessous, et l'on réunira ces deux pansements sous une bande commune, de manière à ne former qu'un appareil; on le mouillera ensuite avec de l'eau froide, et l'on suivra les autres prescriptions.

On emploie fréquemment, pour arrêter les hémorrhagies, des moyens empiriques de toutes sortes qui sont tous plus ou moins nuisibles, parce qu'ils rendent la circulation plus difficile en salissant la surface de la plaie et en y déposant des corps étrangers dont le travail suppuratif aura à la débarrasser ; tels sont le vinaigre, toute sorte de baume, toile d'araignée, eau-de-vie, amadou, eau de Saturne, colophane, blanc d'œuf, suif, et autres qu'on trouve dans la pratique des commères, aussi bien que dans les pharmacies.

S'il arrive que la compression, l'eau froide, la glace, le repos ne puissent rien pour arrêter l'hémorrhagie, qu'on appelle le médecin, et qu'en attendant on procède ainsi qu'il suit :

On mettra sur la langue du malade une pincée de sel; si cela ne fait rien, qu'on lui donne du vinaigre étendu d'eau; qu'on ne l'oblige pas à trop boire, et surtout rien de chaud; qu'on place la partie blessée dans une position élevée, mais avec l'attention de ne produire aucune gêne dans une partie quelconque du corps. Si le blessé se trouve mal, on ne le fatiguera pas

par le flair d'essences pénétrantes. Cette défaillance est salutaire, car pendant cet accident le sang devient plus calme et se caille plus facilement dans la plaie par suite de l'application de l'eau froide. Seulement, quand le malade devient tout à coup pâle et bleu, et qu'il est pris de mouvements convulsifs de la face ou des membres, ceci commence à devenir très-sérieux; alors qu'on lui donne *china* une fois; plus tard, s'il y a aggravation, un peu de vin vieux pur, et ensuite, s'il est nécessaire, répétez *china*.

On emploiera les mêmes moyens dans les fortes hémorrhagies; mais dès que le sang se sera arrêté, qu'on fasse boire au malade de l'eau fraîche à petites doses, et aussi souvent qu'il le demandera.

Quand le premier pansement et que l'emploi de l'eau froide ne suffisent pas pour arrêter le sang, donnez *arnica*; s'il reste sans effet, *ipecacuanha*. Dans un cas d'urgence, on peut se servir de la matière résineuse empyreumatique qui suinte dans les parois de la cheminée, sous forme de gouttelettes luisantes et résineuses. Prenez-en de la grosseur d'un pois; faites dissoudre dans une cuillerée d'eau-de-vie jusqu'à ce qu'elle brunisse; ajoutez un demi-verre d'eau, et faites-en couler dans la plaie goutte par goutte, et cela dans le cas où l'on n'aurait pas pu se procurer de la créosote.

Les *piqûres de sangsues* coulent quelquefois beaucoup trop longtemps, et l'on a vu des enfants mourir dans la nuit par suite d'hémorrhagie. Le mieux est de ne pas s'en servir. — Dans ce cas, on arrêtera le sang, en tenant le doigt sur la plaie ou en la comprimant comme il faut, et en y appliquant un petit tampon de cire grasse; on veillera au pansement toute la nuit. — Les mêmes précautions seront prises à l'égard d'une saignée par la lancette. — Le malade, moyennant ces soins, s'endormira sans préoccupation; mais il se tiendra toujours quelqu'un auprès de lui pour s'assurer que le sang ne coule pas.

*Du soin qu'exigent les blessures.* — Pour obtenir promptement la guérison d'une blessure, il faut avoir le soin de la *nettoyer* avant tout pansement. Si la plaie se trouve contenir quelque malpropreté, du sable, de petits éclats de bois, des morceaux de verre, des arêtes de poisson, du petit plomb ou de la bourre, ou des morceaux d'habit ou de linge; si le fer qui a fait la blessure se trouvait rouillé; toutes ces diverses causes aggravent la position et rendent la guérison plus difficile. Qu'on ait donc l'at-

tention de nettoyer la plaie à grande eau, et qu'on s'attache, à l'aide de petites injections, à en faire sortir les corps étrangers. Si l'on ne peut parvenir à les enlever à la première fois, qu'on procède à un simple pansement; il suffira, pour le moment, d'empêcher l'action de l'air sur la plaie. Dans tous les cas, ce traitement, toujours compliqué, a besoin de la présence d'un médecin.

S'il s'agit d'un clou ou d'une arête, ou d'un éclat de bois, ou d'un morceau de verre rentré dans la plante du pied, on ne peut pas toujours les faire sortir en entier. Il arrive alors que le chirurgien est obligé de faire une incision cruciale (en croix), et cela souvent sans succès. Dans ce cas, il faut introduire dans la plaie une goutte d'un baume vulnéraire, et le meilleur, ici, est celui du Pérou. On appliquera par-dessus un carré de linge en le fixant au pied. S'il s'agit d'une blessure profonde, on la remplira peu à peu avec des boulettes de baume; on renouvellera ce genre de pansement tous les jours, jusqu'à ce que la plaie soit guérie dans son fond. Il est essentiel de faire au malade l'obligation de marcher, malgré ses souffrances; on sait qu'en marchant, une plaie du pied se nettoie incessamment. Si l'inflammation devenait trop forte, qu'on ait recours, pour l'extérieur aux applications d'eau froide, et, pour l'intérieur, qu'on se serve des moyens ci-dessus indiqués.

Quand une blessure du pied est tout à fait cicatrisée, mais qu'en marchant on y éprouve des douleurs violentes, il est à croire qu'il y a encore quelque chose en dedans; dans cette supposition, on fixera au pied une semelle de liége, de carton ou de bois uni, à laquelle on fera un trou à la partie correspondante à la douleur, puis on prescrira au malade de marcher vivement, et on lui donnera matin et soir un globule *silicea*; s'il reste sans effet, sept jours après, *hepar* et encore sept jours après, *silicea*. — A la suite de ce traitement, on verra sortir de la plaie le corps qu'on supposait y être séquestré. Si la douleur est superficielle, et que la peau soit unie, mince et souple en cet endroit, qu'on y fasse une incision pour donner passage à la matière qui entretient le mal.

*Régime et traitement complémentaire.* — Indépendamment des moyens qu'on emploie pour arrêter l'hémorrhagie, et du pansement de la blessure, il est nécessaire, pour en compléter la guérison, d'accompagner ces moyens d'un *traitement et d'un régime convenables*. Dans le cas d'une vaste plaie, il faut que

le malade se tienne dans une grande tranquillité d'esprit et de corps, qu'il boive beaucoup d'eau fraîche; qu'il évite tout ce qui est chaud, salé, épicé, fumé, etc.

Si l'on s'aperçoit que le premier pansement est trop serré, et qu'il devient gênant, on lâchera un peu l'appareil, ce qu'on pourra faire à l'instant ou dès le lendemain. Si ce pansement a été convenablement fait, on le laissera tel quel pendant deux ou trois jours, pourvu que la plaie ne soit pas entrée en suppuration; c'est le moment de donner un peu d'aisance.

On enlèvera la toile adhésive avec précaution; on la détachera par les deux bouts à la fois en les ramenant et les relevant sur le centre. On la remplacera immédiatement par une autre, de telle façon que la plaie ne reste pas entre-bâillée. Si elle est en un bon état, on n'y touchera pas; qu'on laisse la plaie se fermer d'elle-même. — En été, il conviendra de renouveler souvent le pansement, et surtout à l'égard des plaies qui suppurent beaucoup. Quant aux fils des sutures, ils finissent par tomber d'eux-mêmes.

L'eau froide ne sert pas seulement à calmer le mouvement du sang et à nettoyer la plaie, elle contribuera aussi plus tard à la guérison. En conséquence, qu'on arrose comme il faut et fréquemment les compresses, surtout s'il y a de l'engorgement, de la douleur et de la rougeur. On aura soin de remettre ensuite par-dessus une enveloppe de papier huilé ou de toile cirée, ou un tissu de gutta-percha, afin de garantir les autres parties de l'humidité. Au début de la maladie, on renouvellera ces ablutions trois fois par jour; plus tard, deux fois; quand l'inflammation commence à tomber et la plaie à guérir, on les éloignera, et on les cessera tout à fait quand l'inflammation aura disparu en totalité.

Quand une plaie aura suppuré longtemps et beaucoup, il n'en faudra pas moins continuer le traitement, en mettant en usage celui qui convient aux ulcères, comme il sera dit plus tard, et, au lieu d'eau froide, c'est l'eau chaude qu'il faudra employer.

Mais toute plaie déchirée, contuse, et dont on ne peut rapprocher les bords, sera ramassée sur elle-même autant que possible, et sera traitée à l'eau fraîche, sauf, plus tard, à lui appliquer l'eau chaude, si elle dégénère en ulcère; elle serait alors traitée comme telle.

Toute plaie osseuse qui a son siége, soit sur la tête, ou sur le sternum, comme sur le cou, les articulations, les doigts, les

yeux, sur le tibia, etc., ne sera jamais traitée qu'à l'eau froide, à l'exclusion de tout pansement par compression, de tout emplâtre, ou d'applications balsamiques, etc. Seulement au début, s'il s'agit d'arrêter le sang, on appliquera un appareil suffisant de compression, et, bientôt après, une simple bande roulée pour faire obstacle à l'action de l'air. Mais qu'on soit bien convaincu que toute autre médication, quel que soit son nom, est très-nuisible; qu'on sache qu'il peut en résulter des ulcères qui vont jusqu'à attaquer la substance osseuse. On se contentera d'employer ici à l'extérieur, des remèdes que nous avons indiqués au sujet des fractures, ayant soin de les étendre dans une solution aqueuse.

*Des remèdes.* — C'est avec eux qu'on doit favoriser la guérison des blessures, et on les mettra en usage dès que le malade sera revenu d'une première émotion, qu'il sera plus tranquille.

S'il y a fièvre, que la peau soit sèche, et si le malade est inquiet, donnez *aconitum;* si son inquiétude est accompagnée d'une grande surexcitation, donnez *coffea;* s'il a perdu beaucoup de sang, *china,* toutes les six, sept ou huit heures, ou même plus souvent. Si l'amélioration n'a pas lieu, donnez un des médicaments appropriés aux divers cas de blessure comme il suit :

*Apium virus,* si la blessure causée par une piqûre devient rouge, si elle est enflammée et que l'inflammation s'aggrave par le toucher; particulièrement si la douleur est brûlante, picotante, et si la rougeur prend l'aspect d'un érysipèle. Si la rougeur gagne le dedans des bras ou des jambes par raies séparées, *rhus* sera préféré, et puis *arsenicum.*

*Arnica* convient mieux dans les blessures par écrasement que par incision, ainsi que lorsque la partie lésée est devenue brune ou bleue (ecchymosée), quand on a pu fermer facilement la plaie, qu'elle est simple, superficielle et bornée à la peau.

*Calendula* convient quand la blessure est faite par dilacération, qu'elle est grande, ouverte et profonde, qu'elle est difficile à fermer; quand, après chaque pansement, le moindre mouvement donne lieu à une douleur vive; quand il y a des fragments de peau détachés, et que la plaie est irrégulière et en zigzag; quand la douleur est de la pire espèce.

*Staphysagria* convient quand c'est une blessure faite par un instrument tranchant, et qu'elle pénètre profondément

dans les chairs, par suite d'un coup de couteau ou d'un éclat de verre, ou par suite d'une opération chirurgicale.

Quand les os sont intéressés dans la blessure, qu'on n'oublie pas les remèdes recommandés plus haut.

Dans tous ces cas, *arnica*, *calendula* et *staphysagria* seront employés à l'extérieur de cette manière : délayez quelques gouttes de teinture-mère dans une grande quantité d'eau, trempez-y de petites compresses qui seront placées sur la plaie.

*Contraction spasmodique de la mâchoire* (Trismus). — Chez les personnes d'une santé délicate et dont la *peau* est *mauvaise*, ces plaies suppurent beaucoup et sont lentes à guérir : alors on donne *chamomilla*; si cela ne suffit pas, *hepar*; quand il se forme des abcès, *silicea*.

S'il se présente des accidents de manière à donner lieu à des serrements ou contractions spasmodiques de la mâchoire, il ne faut pas hésiter un instant à appeler un médecin; mais, le cas échéant, gardez-vous d'avoir recours à un médecin ordinaire, parce qu'il ne pourrait y remédier; et si dans cette grave circonstance il n'y a pas moyen d'avoir un médecin homœopathe, que l'on tâche d'y suppléer tant bien que mal. Si le blessé se plaint de douleurs d'entrailles, sans autre cause, la contraction de la mâchoire est à craindre. *Staphysagria* et *colocynthis* administrés alternativement, la préviendront. S'il se plaint d'une douleur dans la nuque, et d'une roideur extraordinaire qui se fasse sentir dans toute l'épine dorsale; s'il éprouve un resserrement léger de mâchoire; s'il s'étonne pour rien, et devient très-irritable à la moindre occasion; s'il ne peut ouvrir la bouche et qu'il ait la respiration gênée, que l'on donne dans ce cas *ignatia*, trois ou six globules toutes les deux heures, jusqu'à ce qu'il se déclare une amélioration. Si cette position s'aggrave, et que les mâchoires deviennent le siége d'un véritable trismus avec roideur et tension des muscles du dos, donnez alors *mercurius*; si cela ne réussit pas, surtout si le blessé a la figure rouge, donnez *belladonna*; si le visage est alternativement pâle et rouge, *aconitum*. Dans les cas où le malade devient froid, on y remédie par *bryonia* ou *veratrum*. Si la chaleur donne de l'aggravation, donnez *secale*. Toutefois on conçoit qu'une personne étrangère à la médecine doive éprouver de l'embarras à saisir ces diverses indications. Si au moindre contact ou impression le patient éprouve une crise, le principal remède est *ignatia*; si l'attouchement cause

une douleur plus vive, et rend alors le malade dans un état pire, donnez *china*; si la plaie est entourée d'une rougeur qui ressemble à une érysipèle, *ruta* ; si préalablement on a donné du mercure à lente dose, *rhus*, *hyoscyamus*, ou *stramonium*.— En général, qu'on sache que le choix du médicament approprié dépend souvent de circonstances plus ou moins minutieuses.

*Hémorrhagie des gencives.* — Les blessures par suite d'arrachement de dents saignent d'ordinaire très-longtemps. Le vinaigre est toujours nuisible; que l'on tâche d'arrêter le sang avec de l'eau fraîche; si cela ne suffit pas, que l'on porte sur la mâchoire un petit tampon de coton écru ou de linge ou un morceau de bouchon, et qu'on le tienne ferme jusqu'à ce que le sang ait cessé de couler.

S'il se déclare beaucoup d'engorgement et une forte douleur, que l'on donne *arnica*; avec fièvre, *aconitum*. Quelquefois il sera utile d'alterner ces deux remèdes. Quand le patient ressent du refroidissement, et que ces moyens sont restés insuffisants, *rhus* et *bryonia* pourront servir avantageusement. En présence d'une douleur pulsative et insupportable de l'os avec de la fièvre, que l'on donne *hyoscyamus*; si la gencive reste engorgée et suppure longtemps, *silicea*, tous les sept jours, jusqu'à complète guérison.

Les *blessures étendues de la tête*, qui se compliquent de fracture des os, comme celles du visage, du cou, de la poitrine, du bas-ventre, ainsi que celles où il y a luxation ou écrasement, doivent être traitées par un médecin.— Toutefois, nous indiquons ici en peu de mots ce qu'il y a à faire dans le cas où l'on n'a pas un chirurgien à portée.

Si un membre a été *partiellement écrasé*, on peut quelquefois le conserver en faisant des applications de compresses à l'eau froide ou à la glace, et en donnant à l'intérieur *arnica*, et quelquefois *aconitum*, alternativement; même dans le cas où il se déclare un commencement de gangrène, il est encore possible de le sauver en donnant *china*, et plus tard, quand la peau devient d'un noir bleuâtre, *lachesis*. Cependant il n'appartient qu'à un médecin de juger de l'opportunité de ce qu'il y a à faire, et nous ne faisons ici que proposer les moyens qui conviennent lorsque le malade se refuse à l'amputation, et qu'il n'y a pas de chirurgien assez expérimenté pour pratiquer cette grave opération, ou que le moment favorable d'amputer est passé.

Quant aux vastes **blessures de l'abdomen**, si elles consistent dans une large ouverture par où sortent les intestins, qu'on ne laisse pas le blessé sans secours ; et bien que ce grave accident paraisse présenter le plus grand danger, on peut encore avec un peu d'attention y remédier facilement. Que l'on s'attache tout de suite à mettre les intestins en place, mais non sans les avoir nettoyés, dans le cas où ils se seraient salis; que l'on fasse ce lavage avec de l'eau tiède, sans frottement, et avec le soin de ne pas laisser s'introduire de l'eau dans le bas-ventre ; que l'on ne touche pas le paquet intestinal avec les mains nues, mais à travers un linge de toile; qu'on ne donne rien de fort à flairer ou à prendre par la bouche.

Si le blessé paraît tout à fait indifférent et étourdi, donnez *opium*; s'il est hors de lui, *coffea*; s'il se déclare des crampes, des convulsions, *ignatia*; s'il devient plus pâle, avec nez effilé, et extrémités froides, *china*; mais, dès que la première émotion est passée, *arnica* ou *calendula*. S'il n'y a pas de médecin, que l'on couse la blessure avec un fil ciré, mais avec le soin de laisser dans la partie la plus déclive une petite ouverture, que l'on pansera soigneusement avec l'attention d'empêcher l'air de pénétrer, et qu'on la traite comme il a été dit plus haut, sans faire autre chose. Si plus tard, comme cela arrive quelquefois à la suite de cette opération, il se déclare de la diarrhée, donnez *colocynthis*, et plus tard encore, s'il y a aggravation, *staphysagria*. On peut continuer à administrer ces deux médicaments alternativement, jusqu'à ce que l'état du malade soit rassurant. Dans les cas les plus graves, *lachesis* et *phosphorus* ont produit de bons effets ; il faut en essayer.

### DES BRULURES OU ÉCHAUBOULURES.

Quand on s'est brûlé ou échaudé, le meilleur moyen pour y remédier est d'exposer la partie au feu, et le pire de tous est l'immersion dans l'eau froide ou l'application de substances froides, telles que pommes de terre, betteraves, etc. Tout le monde sait qu'à la suite d'une brûlure, il se forme des vessies ou phlyctènes et des plaies. La chaleur ôte en peu de temps l'inflammation et ses effets consécutifs. — L'emploi de la chaleur sèche est souvent inapplicable dans les brûlures à grande surface, parce qu'il est impossible que son rayonnement porte uniformément. Ce procédé, douloureux pour les enfants, doit

être employé avec ménagement ou pas du tout. Il est également contre-indiqué dans le cas où la peau est détruite, et que la lésion a atteint le visage. C'est pour cela qu'on a pensé à d'autres moyens qui sont d'une application plus facile, et dont les effets se rapprochent de ceux d'une chaleur modérée.

Le meilleur moyen est l'*esprit-de-vin*, l'*eau-de-vie forte*, ou le *rhum*, etc., surtout quand on les applique chauds. A cet effet, on mouille avec une compresse la partie brûlée jusqu'à ce que la douleur s'affaiblisse, sans s'inquiéter de son exacerbation momentanée. — Ce procédé s'emploie également dans les brûlures étendues, à l'aide de compresses trempées dans un peu d'alcool. Cependant si la brûlure occupait une trop grande surface, comme la moitié du corps, et que les parties fussent trop profondément atteintes, on s'en abstiendra ; il en sera de même si la brûlure a atteint un organe délicat, comme l'œil, ou tout autre également susceptible. Il faut s'attendre que à ce ces fomentations alcooliques restent sans effet, si, dans les premiers moments d'angoisse et de trouble, on a eu recours à des applications d'eau froide.

Un moyen qu'on recommande depuis quelques années dans les brûlures assez étendues est le *coton cardé*. On l'applique par couches superposées sur la partie souffrante. On commence par percer les phlyctènes, et puis on lave avec de l'eau chaude. Si la plaie vient à suppuration, on changera les couches supérieures en laissant en place la première. On procédera à ce pansement avec soin. Plus cette application est promptement faite, mieux on s'en trouve. Mais si déjà on a employé des applications froides, ce dernier moyen (le *coton cardé*) devient presque inutile.

Dans beaucoup de cas, il est un autre bon moyen à employer : c'est le *savon*. Il conviendra surtout dans les brûlures graves et profondes, et dans le cas où l'on aura eu recours à des moyens sans efficacité, et dont on a compromis la guérison. On râpe du savon ordinaire dans de l'eau tiède ; on lui donne la consistance d'un liniment, et on l'étend sur des compresses qui seront appliquées sur les parties brûlées, compresses qui seront assez grandes pour les couvrir complétement, parce que là où elles ne porteraient pas, la guérison ne s'opérerait pas. Si les phlyctènes se sont déjà formées, qu'on les crève, et qu'on enlève l'épiderme détaché de la peau. C'est alors qu'il faut faire le pansement, qu'on laissera en place pendant dix-huit ou vingt-

quatre heures; au bout de ce temps, on lèvera l'appareil avec une précaution extrême, sans essuyer ni laver, et on le remplacera par un autre. Ce pansement provoque d'abord une sensation de brûlure, qui ne dure pas. Si les douleurs qui se sont apaisées recommencent encore une fois, il faut panser de nouveau. — D'après cela, on conçoit qu'il convient de faire une certaine provision de ce liniment, qui alors sera plus homogène que celui qu'on aura fait à la hâte. — On procédera ainsi jusqu'à ce que les plaies soient cicatrisées, ce qui aura lieu beaucoup plus vite dans les cas simples que dans les cas compliqués, et dans ceux-ci beaucoup plus vite que si on les avait déjà traitées par l'eau froide, l'eau de Goulard, etc., etc. Dans les brûlures simples, la guérison a lieu au bout de deux jours; dans les brûlures compliquées, il faut en général huit jours. — Ce procédé est également bon lorsque la brûlure a détruit la peau jusqu'à l'os. D'ordinaire, la guérison s'opère sans suppuration; et il n'en reste pas la moindre trace, si le pansement a été fait avec tout le soin nécessaire.

L'*eau de chaux* mêlée avec l'huile douce forme un excellent topique pour les brûlures. Il peut s'appliquer comme le savon, et le remplace, si dans un moment donné, il paraît trop irritant. Dans les cas les plus graves de brûlure de la main par l'huile de térébenthine ou l'alcool, lorsque la teinture cantharide ou le savon n'ont pu être utilisés, faites un liniment avec une solution de chlorure de chaux et d'huile d'olive; l'emploi est suivi d'un soulagement marqué, et la main est guérie en peu de temps. Il est particulièrement applicable dans les temps chauds, lorsqu'il s'est établi une suppuration. — En procédant au pansement, on aura soin de garantir la plaie de l'impression de l'air: aussi ne faites pas ce pansement trop souvent pour ne pas laisser la plaie à découvert plus de temps qu'il ne faut; couvrez exactement et avec précaution toutes les parties lésées; veillez à ce que des plis ne se forment pas sous la compresse; et qu'en l'enlevant aucun débris de la plaie ne la suive, ni que rien du liniment n'y reste attaché. On coupera donc avec soin toutes les phlyctènes qui se forment; on étendra la peau si elle tendait à se plisser, et le pansement sera fait d'une manière solide, mais cependant sans avoir trop d'épaisseur; il y aurait quelque inconvénient à ce qu'il fût trop lourd.

La *teinture de cantharide* étendue à la dose de cinq à dix gouttes dans un demi-verre d'eau, forme un remède précieux

pour les brûlures. On mouillera la plaie avec des compresses trempées qu'on laissera en place et cela deux ou trois fois par jour, ou toutes les fois qu'il se déclarera de l'aggravation.

On en fera usage dans les brûlures légères comme dans les profondes, immédiatement après l'accident, et même plus tard, qu'on ait ou non employé de remèdes appropriés.

Lorsqu'on n'a pas sous la main des moyens plus efficaces et plus prompts pour calmer les douleurs violentes de brûlures, on emploiera avec avantage la poudre à poudrer ou la fleur de farine, dont on couvrira la plaie par couches épaisses; cela constituera un pansement sec, qu'on renouvellera aussi souvent que les douleurs reviendront; on n'enlèvera jamais la dernière couche : il faut que la poudre finisse par former une croûte d'une certaine épaisseur.

Dans les **brûlures produites sur les parties internes,** par les boissons ou les aliments trop chauds, comme la bouche, la gorge ou l'estomac, ou encore dans le rectum, à la suite d'un lavement trop chaud, il faudrait faire dissoudre quelques globules d'*arsenicum* dans une tasse d'eau : on prendra une gorgée de cette solution si la bouche est le siége de la brûlure; ou bien on en avalera une cuillerée à café de temps en temps, si c'est l'estomac; et on le donnera en lavement, si c'est l'intestin. Si *arsenicum* ne suffit pas, qu'on essaye alors de *causticum*, *rhus*, ou *carbo vegetabilis*.

Quand la brûlure est le résultat de l'action de l'*acide sulfurique* ou de tout autre acide, employez l'eau de chaux ou de la craie dissoute dans l'eau. Pour les petites brûlures qui atteignent les mains des ouvriers, il n'y a pas de meilleur remède que le *gutta-percha* dissous dans l'huile de térébenthine, ou le *collodium.*—Si elle dépend de l'action des substances alcalines, employez alors le vinaigre ou des pommes râpées.

Contre les brûlures par le *phosphore*, il n'est pas de moyen préférable à l'huile, surtout l'huile d'olive, dont les onctions seront renouvelées souvent, et toutes les fois que les douleurs augmenteront.

Si, par suite de brûlures violentes, il se déclare de la fièvre, donnez *aconitum*; l'*arnica* ne sera jamais employé dans ce genre de lésion. Si des spasmes et des convulsions se déclarent, donnez *chamomilla*. Il arrive d'autres fois qu'on est pris de diarrhée ou de constipation : il n'y a dans cette double circonstance rien à faire. Seulement, dans le dernier cas, si la constipation se

prolongeait quatre ou cinq jours, on donnera un lavement d'eau tiède. Mais si, par suite de la diarrhée, on ressent des coliques, donnez d'abord *pulsatilla* et plus tard *sulphur*. *calcarea*, surtout si elle a lieu entre le soir et minuit. Toutefois, comme la diarrhée est un accident favorable au malade, il ne faut pas la combattre. Si elle durait après la guérison complète, on doit l'arrêter ; donnez alors *ipecacuanha* et deux jours après *bryonia ;* s'il y a débilité, et que la diarrhée ait lieu le matin, *arsenicum*.

Dans les cas les plus ordinaires, cette diarrhée disparaît d'elle-même quand le malade a eu soin de prendre souvent de l'eau froide et de se promener au grand air : ces deux choses sont indispensables à la guérison des brûlures à grandes surfaces. Si les pieds et les mains enflent, donnez *calcarea*.

Les emplâtres de plomb et l'eau de Goulard sont des moyens dont on n'a jamais eu à se louer. Les suppurations abondantes, les ulcères, les cicatrices difformes qui en résultent n'auraient pas amené un état pire si l'on eût abandonné les brûlures à elles-mêmes. — Qu'on reste donc bien convaincu que tout individu qui a le malheur de se brûler, et le malheur plus grand d'employer des préparations de plomb, subit un véritable empoisonnement, ainsi que le prouvent les expériences de tous les jours. Cet accident est encore plus prompt, plus funeste chez les enfants, puisqu'ils ne peuvent manquer de succomber, et non pas, comme on dit, par suite de brûlures, mais bien par suite du poison, ce dont il est facile de se convaincre par le relevé des symptômes. — On recommandera donc d'une manière expresse de ne faire jamais usage de ce remède dangereux.

## CHAPITRE X.

### DES CORPS ÉTRANGERS INTRODUITS DANS L'ORGANISME.

**Dans les yeux.** — Le simple lavage n'est utile que pour en faire sortir la poussière ; mais, si la substance introduite est soluble dans l'eau, les lotions ne peuvent qu'aggraver les souffrances. Le frottement est encore plus nuisible ; mieux vaut le lavage, surtout quand on a soin de mettre l'œil dans un verre plein d'eau. L'huile est un calmant contre les acides ou

les sels caustiques, mais elle offre de très-graves inconvénients contre la poussière de cantharides, ou autres insectes morts. Le blanc d'œuf est très-bon, dans le cas où il est tombé dans l'œil des parcelles acérées de substances minérales, des couleurs ou tels autres corps aigus. Si c'est de la chaux, de la cendre, quelque éclat de couleur non fondue, ou du tabac en poudre, il faudra dans ce cas se servir de lait caillé acide, ou de la crême tournée.

S'il est entré dans l'œil un petit corps qui occasionne une pression incommode, et qu'on n'ait pu le dégager à l'aide des moyens précédents, qu'on écarte les paupières, et qu'on tâche de le faire tomber, à l'aide d'une petite allumette de papier fortement roulée; son extrémité ne portera point droit sur l'œil; l'on s'en servira comme d'un pinceau. Puis, on laissera l'œil se mouvoir dans toutes les directions pendant l'écartement des paupières, et l'on examinera si dans l'intérieur il n'y a pas d'autres corps étrangers. Le papier sans colle sera préféré, parce que ces petits objets s'y attachent plus facilement. S'il était utile de porter profondément ce petit cylindre de papier, on le mouillerait préalablement avec la salive.

Les forgerons, par exemple, sont exposés à être atteints dans l'œil par de petits éclats de fer chaud, qui adhèrent fortement; on peut s'en débarrasser et les extraire au moyen d'un crin doublé que l'on promène çà et là sous la paupière, ou bien encore à l'aide d'un cure-oreilles bien nettoyé. L'aimant a souvent servi à enlever ces parcelles de fer : qui veut l'essayer, le fasse : il n'y a pas d'inconvénient.

Comme tout frottement est toujours nuisible, il vaudra mieux, surtout chez les enfants, se servir d'un petit appareil de compresses trempées dans l'eau froide. Souvent les souffrances s'apaisent par le sommeil. Quand il y a rougeur et inflammation de l'œil, donnez *aconitum*, qui est encore utile alors même que le petit corps ne serait pas sorti, et qu'il y aurait quelque difficulté à l'extraire. Ce remède calme beaucoup les douleurs, ce qui est d'un grand avantage, puisqu'il peut faire attendre avec patience l'arrivée du médecin, ou bien procurer au malade une nuit supportable, jusqu'au retour du jour, où l'inspection de l'œil est plus facile. Si, après avoir continué *aconitum*, l'œil reste sensible et rouge, donnez *sulphur*; si cela ne suffit pas, donnez *calcarea* ou *silicea*.

**Dans les oreilles.** — S'il y est entré des insectes, qu'on se

tienne couché sur l'oreille opposée, afin de laisser tomber dans l'autre de l'huile goutte à goutte, jusqu'à ce que l'insecte se fasse voir; on l'ôtera alors avec une allumette de papier roulé ou avec une paire de petites pinces bien fines. — S'il s'est introduit dans l'oreille d'un enfant quelque chose qui soit susceptible de se gonfler par l'humidité, tel qu'une graine, ou bien tel autre petit corps dur, un gravier, un éclat de bois, qu'on se hâte, parce que chaque heure de retard rend le cas plus grave. Prenez une épingle à cheveux, pliez-la sur le milieu, et faites-lui subir en ce point un angle obtus, ce qu'on peut faire facilement à l'aide d'une clef; elle doit former ainsi une espèce de curette, dont les extrémités libres seront fixées dans un bouchon.

Qu'on se place de manière à être derrière l'oreille, qu'on la tire avec une main en haut et vers la nuque, de façon que l'œil de l'opérateur y voie aussi profondément que possible. Qu'on trempe l'instrument dans l'huile, et qu'on le fasse glisser assez résolûment dans l'intérieur de l'oreille, de façon à saisir le corps étranger par derrière; et une fois qu'il est embrassé, on le soulève légèrement en le ramenant à soi. — On peut encore tenter de le faire sortir avec des injections d'eau chaude, à l'aide de ces petites seringues qui se vendent chez les pharmaciens.

Si, antérieurement à tout essai pour l'extraction du corps étranger, il y a inflammation et douleur dans l'oreille, qu'on donne *arnica;* quelques heures après, *pulsatilla;* si l'inflammation est assez intense pour que l'oreille en soit enflée au point d'empêcher l'extraction, donnez alors *pulsatilla;* s'il arrive, par exemple, que l'enfant éprouve de fortes douleurs, de la fièvre, du délire, s'il se débat avec rage, *pulsatilla* ne suffit plus, donnez *belladonna;* et plus tard, s'il reste encore de la douleur, on peut s'en défaire par *sulphur.*

Après que les accidents inflammatoires ont disparu, procédez à l'extraction du corps étranger.

**Dans le nez.** — Dans le cas où l'on aurait à extraire un corps étranger logé dans les narines, qu'on attende que le malade fasse une forte inspiration; on lui ferme ensuite la bouche afin que l'air s'échappe avec force par le nez, ou bien encore on en chatouille l'intérieur avec une barbe de plume, ou on lui fait prendre une prise de tabac pour l'obliger à éternuer. On peut aussi se servir du petit instrument décrit plus haut, pour l'ex-

traction des corps introduits dans l'oreille. Selon les circonstances, on donnera à cet instrument des proportions telles, qu'on puisse le porter jusque dans l'arrière-bouche. Cependant qu'on ne se laisse pas trop aller à des tentatives de cette nature; il vaut toujours mieux s'adresser à un médecin qui doit avoir des instruments adaptés à de pareils accidents. — L'inflammation qui en résulte et forme obstacle à l'opération, de même que celle qui se déclare consécutivement, se guérissent l'une et l'autre par *aconitum* ou *arnica*. Lorsque cela ne suffit pas, donnez *belladonna* ou *rhus*. Contre les douleurs persistantes de la suppuration consécutive, donnez *sulphur*.

**Dans le gosier.** — Si pareil cas se présente dans le gosier, qu'on provoque à faire cracher avec force et promptitude en frappant entre les épaules; qu'on fasse ouvrir la bouche, et après avoir fixé la langue en bas avec un cuiller, qu'on regarde dans le gosier pour s'assurer s'il y quelque chose qui puisse se prendre avec le doigt et être enlevé.

Si c'est une grosse bouchée qui s'y soit arrêtée, il est urgent, à cause de son volume et de sa dureté, de provoquer la régurgitation, surtout quand, en pressant la gorge, on sent que la bouchée se porte vers le haut. Afin de faciliter la régurgitation, il suffira de chatouiller le gosier, et, selon le cas, de mettre une prise de tabac sur la langue, ou même encore de faire des injections d'une infusion légère de tabac. — Si l'on peut s'assurer par une exploration extérieure de la présence du bol alimentaire, il suffit quelquefois d'une simple pression dirigée de bas en haut pour le faire rendre. Si l'on a affaire à un enfant, il faut le contraindre à cracher ce qu'il a avalé, mais que ce ne soit pas avec trop de violence. — Si la bouchée est descendue assez en avant pour qu'on ne puisse la voir en regardant au fond du gosier, et qu'elle est parvenue jusque dans la région inférieure de l'arrière-bouche, il faut en favoriser tout de suite la chute dans l'estomac, si c'est une substance d'une digestion facile. Si le patient sent que le bol commence à cheminer, qu'il laisse faire, le bol descendra de lui-même; seulement, pour aider, il boira de temps en temps une gorgée d'eau, pourvu toutefois que le corps engagé ne soit pas de nature à se gonfler par l'humidité: car, dans ce cas, il faudrait donner du beurre fondu; si enfin la déglutition est par trop difficile, on l'aidera avec une baguette de bois souple, ou mieux, avec une baleine très-lisse, dont l'une des extrémités sera raboteuse et dentelée tout à la fois,

afin d'y fixer fortement une éponge avec un lien de fil ou de soie. Ainsi disposé, cet instrument improvisé sera trempé dans l'huile et introduit avec précaution dans l'arrière-bouche, où il doit forcer l'obstacle.

S'il se déclare une contraction spasmodique qui empêche le morceau de descendre, s'il y a douleur, difficulté de respirer et autres symptômes semblables, donnez *ignatia*. Si cela ne suffit pas, *chamomilla;* alors, donnez à avaler un peu d'huile ou de beurre, et recommencez les tentatives mécaniques de la déglutition. — Si la face pâlit, qu'il y ait des nausées avec aggravation, perte de la parole, donnez *cocculus;* si la face devient rouge, et qu'il y ait des mouvements constants de déglutition, *belladonna*.

Il reste souvent dans la gorge, à l'endroit où était l'empêchement, une sensation comme s'il y avait encore quelque chose d'arrêté. Mais cela n'est rien, cette sensation disparaît d'elle-même, ou après avoir pris un remède. On se convainc que ce n'est qu'une fausse sensation, car, les douleurs, qui précédemment étaient fortes, n'augmentent pas, restent les mêmes, et qu'il ne survient pas d'autres souffrances. Aussi peut-on alors avaler sans difficulté aucune, soit un peu de boisson, soit une bouchée molle. Toutefois, en avalant, on éprouve encore, au passage qui a souffert, une douleur qui cesse toute seule. Dans ce cas, on peut donner *arnica*, et s'il ne suffit pas, *mercurius*. Si cependant il restait encore quelque chose dans la gorge et que la douleur persistât, donnez *silicea*.

Si c'est un os qui s'y soit arrêté, et qu'il soit d'une dimension telle qu'il ne puisse descendre, il faut l'ôter de la manière indiquée ci-après, ou en faire opérer l'extraction par un médecin.

Si l'on a affaire à des *corps aigus, pointus*, à des *morceaux de verre*, à des *arêtes*, à de *petits os*, à des *épingles*, à des *aiguilles*, etc., qu'on se garde bien de faire des tentatives violentes. Dans ce cas, on se contentera d'avaler de temps en temps une bouchée de pain un peu forte, sans être trop mâchée toutefois; une figue peut remplir le même office; ou, si ce sont de petits corps acérés qui se soient attachés à la gorge, qu'on avale des boulettes de cire de la grosseur d'une balle de plomb, enduites préalablement de miel ou de sirop.

S'il survient des symptômes qui offrent du danger, tels que douleurs violentes, pression qui va jusqu'à l'étouffement, grande anxiété, mouvements convulsifs, etc., qu'on se hâte de faire l'ex-

traction du corps engagé dans la gorge. Pour cela, on se servira d'une corde de violon ou d'un fil de fer qui sera doublé de manière à faire une anse dans son milieu; on le plongera dans la bouche et on le poussera jusqu'au-dessous du point douloureux; là, pour le saisir, on lui fera subir un mouvement de va-et-vient, quelquefois un mouvement de rotation, et on le sortira tout doucement. Dans certaines circonstances, il est préférable de se servir d'un morceau de baleine, monté comme il a été dit plus haut. On enfoncera cette baleine jusqu'au-dessous du corps étranger; en même temps on donnera à avaler une gorgée d'eau pour gonfler l'éponge; alors on tournera tout légèrement la baleine et l'attirera à soi. On peut également se servir d'une large barbe de plume attachée à un fil de fer. Plongée dans l'arrière-gorge, ainsi qu'il vient d'être dit de la baleine, on la fera pivoter avec précaution, et l'on ramène quelquefois l'objet engagé. — D'autres fois, quand ce sont des aiguilles ou des arêtes qui se sont introduites, on peut faire usage, avec quelque succès, d'un morceau de viande ou de lard qui sera attaché solidement à un fil; le malade devra l'avaler, et quand il sera arrivé à la partie douloureuse, on le retirera vivement. Si, dans un cas d'urgence, il s'agit d'un fragment de verre, qu'on se serve de l'extrémité supérieure d'une chandelle de suif, qu'on attachera par sa mèche à un fil; on la donnera à avaler, et on la sortira après qu'elle aura eu franchi le point douloureux : on répétera cette opération plusieurs fois. Il est bien entendu que, dans de pareilles circonstances, on se servira des moyens qui sont le plus à portée, et que l'on prendra toujours en considération la nature du corps engagé. C'est ainsi qu'un enfant qui courait les plus grands dangers pour avoir avalé un hameçon en fut débarrassé à l'aide d'une balle de plomb, qui, ayant été percée et puis enfilée par un bout de fil, arriva sur l'obstacle, pesa dessus, détacha l'hameçon et le ramena heureusement.

Dans le cas où ces diverses manœuvres sont indiquées, opérations toujours assez délicates pour ne les confier qu'à un praticien expérimenté, on fera appuyer la tête du malade sur la poitrine d'un assistant; on baissera et l'on tiendra baissée la langue avec le doigt indicateur, puis on introduira l'instrument, préalablement préparé, huilé, avec une grande précaution dans l'arrière-gorge, et aussi profondément que cela sera nécessaire. On sera averti que l'instrument est arrivé sur le corps étranger à la résistance instinctive du malade, ou à la douleur ou aux

mouvements brusques et presque convulsifs qu'il manifeste. Pour retirer l'instrument, on ne saurait apporter trop d'attention afin d'éviter d'obstruer la trachée-artère et de ne pas abandonner le corps étranger qu'on ramène. Qu'on porte plutôt l'instrument un peu de côté, et qu'on se hâte de faire pencher la tête du malade en avant dès qu'on en aperçoit l'extrémité.

Dans les cas les plus graves et les plus difficiles, cette opération, pratiquée même par un médecin habile, peut échouer; alors il ne reste plus qu'à faire une ouverture à la gorge : on peut encore espérer de sauver par ce moyen extrême un malade sur le point d'étouffer.

**Dans le larynx et la trachée-artère.** — Si pendant la déglutition on se met à parler ou rire, si l'on fait une forte inspiration en tenant quelque chose dans la bouche, ou qu'un enfant en jouant saisisse un objet quelconque avec la bouche, il peut arriver que ce corps étranger s'engage dans le larynx ou dans la trachée-artère. Dans ce cas, on a recours à la pratique vulgaire qui consiste, soit à frapper entre les épaules pendant que le patient porte la tête inclinée en avant, soit à provoquer l'éternument ou le vomissement en chatouillant le gosier, moyens utiles seulement dans les accidents les plus simples, mais qui peuvent aggraver aussi la position du malade; ainsi, qu'on n'en abuse pas. On peut pareillement, en jetant avec force la tête en arrière, faciliter une toux violente qui dégage le corps et l'oblige à sortir. Cependant, qu'on ne compte pas sur ces divers petits moyens, si le corps est engagé trop avant dans le larynx. — On s'assurera de sa présence, en saisissant doucement avec les doigts le larynx à l'extérieur, et en lui faisant subir un petit mouvement de haut et de bas; il devient alors assez facile de le sentir et de le faire claqueter contre les parois, s'il n'est pas trop adhérent. Quelquefois on parvient à rassurer le malade à l'aide de quelques médicaments, et il s'endort la tête peu élevée, il arrive que le corps sort de lui-même. Si le danger augmente malgré les remèdes, il faut procéder à l'opération. Qu'on se hâte alors d'appeler un médecin capable d'entreprendre cette opération, qui est l'unique moyen de salut, et cela lorsque le malade paraît être dans un état désespéré. La trachéotomie, si elle est bien pratiquée, n'est nullement dangereuse, comme elle paraît l'être à beaucoup de gens; elle n'est pas même très-difficile. La plaie qui en résulte guérit assez promptement d'elle-même, comme tout le monde le sait; on voit, en effet, souvent des gens qui

se sont coupé accidentellement ou autrement la gorge, se rétablir en peu de jours. Ce serait donc un tort que de reculer devant cette opération, quand il se trouve un chirurgien assez expérimenté pour la pratiquer.

Comme les accidents sont ici à peu près semblables à ceux que nous avons fait connaître au sujet des corps engagés dans l'arrière-bouche, les mêmes moyens s'y appliqueront après un examen préalable et selon les mêmes précautions. Nous renvoyons donc à cet article. — On reconnaîtra qu'un corps étranger est engagé dans la trachée-artère aux signes suivants : La douleur se fait sentir plus avant, le malade l'indique avec le doigt; si c'est dans la gorge, la douleur est plus en arrière. Les symptômes que nous connaissons se déclarent ici comme dans le cas relatif à la gorge, seulement la respiration est courte et surtout plus gênée; la figure est également bouffie, plus bleuâtre; les yeux plus saillants, la voix plus changée, rauque, et quelquefois elle s'éteint. Ces souffrances sont d'abord presque insignifiantes, mais elles ne tardent pas à s'aggraver peu à peu; d'autres fois elles cessent tout à coup, mais elles reprennent subitement et ont plus d'intensité.

Si le corps étranger n'est pas assez gros pour empêcher complétement la respiration, et qu'il ne soit pas engagé dans l'épiglotte, mais plus bas, alors il arrive que le malade paraît être assez bien pendant quelque temps; car il ne tousse pas et ne souffre d'aucune incommodité, et cet état peut même durer plusieurs semaines. Il n'est pas guéri pour cela; on voit plus tard se déclarer une toux suffocante qu'on peut prendre pour une espèce d'esquinancie. Dans ce cas, si *tartarus emeticus* ne soulage pas promptement, ou *silicea*, le malade est sans ressource. L'incision elle-même ne pourrait rien, si la respiration, entre les accès de toux, est difficile et pénible. La langue alors se gonfle et le malade meurt asphyxié, qu'on fasse ou qu'on ne fasse pas l'opération.

Dès qu'on a reconnu que le corps étranger est dans la trachée-artère, qu'on donne aussitôt *ipecacuanha*. S'il apporte du soulagement, il faut le répéter après chaque aggravation, et l'on ne donnera au malade rien autre chose que de l'eau sucrée ou du sucre. En attendant l'arrivée du médecin, donnez plusieurs fois *ipecacuanha;* s'il ne suffit pas, on donnera *belladonna* étendus dans l'eau, qui produit souvent un grand résultat. Avant comme après l'arrivée de l'homme de l'art, on se contentera de donner

du sucre ou de l'eau sucrée. — Si le malade s'endort, qu'on le laisse tranquille; et si les accidents se représentent, qu'on ne se hâte pas de lui donner trop vite une nouvelle dose, mais seulement dans le cas où il y aurait une aggravation réelle. Souvent le corps étranger sort de lui-même durant le sommeil. Si *belladonna* ne suffit pas, ou si les souffrances persistent après que le danger est dissipé, on peut faire l'essai de *hepar* délayé dans l'eau. Si malgré tous ces moyens, il survenait une suffocation, qu'on donne *tartarus emeticus* (3e tritur.); ou si le visage devient rouge foncé, donnez *opium*.

*Belladonna* sera le remède approprié dans le cas où il serait entré dans la bouche, et par suite dans la trachée-artère; de la poussière, des cheveux ou de la barbe de plume, qui agissent ici en provoquant la toux; plus tard *hepar*. L'amélioration se fait, toutefois, lentement. Il est bon de tenir de temps en temps du sucre ou de la gomme arabique dans la bouche.

Si, lorsqu'un objet s'est engagé dans le haut du larynx d'un enfant, ou à côté, il se déclare des accès d'une toux suffocante, donnez avec espoir de succès *tartarus emeticus* (3e tritur.). Si les accès se renouvellent fréquemment, et qu'en toussant il se dégage une mauvaise odeur de la bouche, donnez *silicea*. Il en résulte presque toujours un bon effet : le corps étranger est chassé au dehors par la toux, ou il est avalé. Dans les cas les plus opiniâtres, donnez *hepar* alterné avec *silicea*.

**Dans l'estomac et les intestins.** — Il suffira souvent d'avaler des substances molles, gluantes et liées, d'éviter tout ce qui est échauffant, acide et irritant, et d'attendre patiemment que le corps étranger, réfractaire aux forces digestives, soit rendu par les selles. Des frictions sèches, des pressions modérées sur le bas-ventre, puis rester couché dessus, faire un peu d'exercice sans fatigue, tout cela favorise, aide les intestins dans leurs efforts expulsifs.— On voit, en effet, une pièce de monnaie, une balle, une bague, etc., même les corps qui ont un diamètre peut-être plus grand que celui des conduits par où ils doivent passer, sortir, quelque temps après, sans souffrance, et cela par le seul effet d'un régime convenable. — Celui qui est sujet à la constipation s'abstiendra de tout purgatif qui affaiblit la force intestinale; qu'il prenne, au contraire, une nourriture légère et du beurre en quantité; puis, qu'il ait soin de s'administrer tous les jours un lavement d'eau tiède ou de lait.

Il faudra prendre la précaution de rendre ses évacuations

dans un vase plein d'eau, afin de s'assurer que le corps étranger est sorti. On tamisera les matières rendues, et s'il s'agit de petits corps effilés et aigus, on jettera le tout sur un gros linge, et l'on constatera s'ils ont été amenés avec les selles. — Les aiguilles se frayent généralement une tout autre voie, et le plus souvent sont rendues sans aucune souffrance et sans danger pour le malade. Si elles devaient séjourner longtemps, qu'on donne toutes les semaines *silicea*, et plus tard, une seule fois dans l'intervalle, *hepar*.

Si, quelque temps après avoir avalé des aiguilles ou une pièce de monnaie, il survient des symptômes graves, des douleurs violentes dans le bas-ventre avec une sensation de serrement et de pincement, qu'on donne tout de suite *ipecacuanha*; s'il est suivi de soulagement, il faut y revenir toutes les fois que le mal reprend; s'il ne suffit pas, donnez *veratrum* ou *nux vomica*. Si, malgré ces premiers moyens, les accidents s'aggravent, suivis de coliques violentes et de constipation, *opium* y remédie souvent; s'il survient des accidents plus graves accompagnés de douleurs lancinantes sur un point; et que là on ressente comme si un abcès voulait s'y former, qu'on donne *lachesis*.

Quelquefois les objets avalés suivent sans difficulté tout le trajet des voies digestives, et ne s'arrêtent qu'à l'anus. Qu'on donne dans ce cas, pour en faciliter la sortie, des lavements mucilagineux, d'huile ou de lait; ou bien qu'on coupe de longues bandes de lard d'une certaine épaisseur, qu'on les introduise à cet effet dans la moitié de leur longueur. Si, après avoir donné le lavement, on peut faire cette introduction de manière à garantir l'intestin des blessures qu'il pourrait recevoir du corps-étranger qui s'y trouve, il deviendra facile, dès qu'il se présentera à la sortie, de l'extraire, avec une baguette arrondie ou le manche d'un cuiller d'argent. — Si l'on ne peut en venir à bout, il faut appeler un médecin pour qu'il fasse le nécessaire. Mais qu'on se garde toujours d'administrer des purgatifs, ce qui serait très-dangereux. Si l'anus se ferme avec spasmes, donnez *ignatia, belladonna* ou *lycopodium*.

Quand des sangsues s'introduisent dans l'estomac, il se déclare des symptômes alarmants, tels que douleurs brûlantes, hoquets avec suffocation, vomissements mêlés de sang, et fièvre lente qui mine le corps : qu'on se hâte alors de donner de l'eau salée en grande quantité, et, dans l'intervalle, du beurre fondu;

chez les enfants, quelquefois un peu de sucre, et jusqu'à ce que les souffrances aient un peu cessé. On donnera ensuite *arnica*, et quelques jours après, contre les souffrances consécutives, *arsenicum*.

Si d'autres petits animaux, comme des insectes, pénètrent dans l'estomac, il suffira de donner du beurre fondu salé ou de l'huile; si la douleur qu'ils causent ne cesse pas tout de suite, qu'on donne une pilule de camphre de la grosseur d'un pois, écrasé dans l'huile. S'il s'agit de vers, de petits reptiles, de grenouilles, qu'on donne à boire de l'eau sucrée, et du sucre à manger, jusqu'à effet évacuant. Si cela ne suffit pas, donnez un peu d'*ipecacuanha* ou de la poudre de moutarde en quantité suffisante pour produire le vomissement. Contre les souffrances qui en résultent, faites flairer du camphre, et répétez plusieurs fois *ipecacuanha* (s'il n'a pas été employé à titre de vomitif) ou *nux vomica*.

**Dans la peau.** — Quand des corps étrangers s'introduisent sous la peau, on peut employer les moyens indiqués plus haut à l'article **Blessures**. Cependant il est bon de noter ici ce qu'il convient de faire lorsque ce sont de petits corps aigus, tels que épines, barbes de chardon, etc., qui pénètrent dans la peau en grand nombre. S'il s'agit de piquants de diverses plantes, qu'on frotte alors la partie avec de l'huile, et qu'on l'approche du feu aussi près que cela se pourra; puis, qu'on prenne un couteau ordinaire pour racler doucement la peau, de manière à faire sortir ces petits corps. Lorsque les épines sont entrées obliquement, faites courir votre couteau dans le sens opposé, de façon que la pression porte d'abord sur l'extrémité engagée. Cette opération sera répétée aussi souvent que ce sera nécessaire, ainsi que les onctions d'huile et l'exposition au feu.

Le même procédé sera employé dans le cas où de petits éclats de verre auraient pénétré sous la peau; mais ici la douleur est forte, et il devient préférable de les abandonner au travail de la suppuration, qu'on traitera comme une blessure ordinaire. — Pour remédier à l'inflammation donnez *arnica*; si cela ne suffit pas; pour en favoriser la sortie, donnez *hepar*, et si c'est encore insuffisant, *silicea*. Dans le cas où la suppuration serait abondante, et où *silicea* et *hepar* n'auraient apporté aucune amélioration, donnez *lachesis*, et plus tard *mercurius*.

# SECONDE PARTIE

## DES MALADIES LES PLUS COMMUNES

---

## CHAPITRE PREMIER

### MALADIES DE LA TÊTE

#### VERTIGES (1).

Le **vertige** tient quelquefois à des causes qu'il faut savoir écarter ; telles sont les désordres et la plénitude de l'estomac, les pertes ou évacuations débilitantes, les boissons spiritueuses, les remèdes narcotiques, les chutes ou les coups sur la tête. Il se lie d'autres fois à des maladies dont on parlera plus bas.

Celui qui est sujet aux vertiges doit se modérer dans le boire et le manger, se lever de bonne heure, se promener beaucoup au grand air, et il devra, le soir, se frictionner avec une brosse.

Le vertige, à la suite d'un dîner copieux, est grave. Souvent un peu d'abstinence et *arnica* le matin suffisent pour le dissiper ; il en est de même à l'égard de *nux vomica*, *chamomilla*, *pulsatilla*, *rhus* et *cocculus*, qu'on administrera suivant le tempérament et les prédispositions.—Le vertige par suite de la suppression d'un ulcère est un mauvais signe : *calcarea* ou *sulphur*, suffisent souvent pour le guérir.

Dans le vertige qui s'accompagne de nausées, de vomissements et de renvois, on trouve du soulagement dans *aco-*

(1) On consultera avec intérêt un bon travail de M. le docteur Max Simon, couronné par l'Académie impériale de médecine, intitulé : *Mémoire sur le vertige nerveux et son traitement* (Mémoires de médecine, Paris, 1858. T. XXII.)

*nitum*. Plus tard, si l'estomac reste souffrant et dégoûté, donnez *pulsatilla* ou *antimonium crudum*.

Si le vertige vient le soir et s'accompagne du trouble de la vue, *mercurius;* s'il est suivi d'un éblouissement avec étincelles surtout en remuant les yeux et avec aggravation en s'arrêtant, donnez *belladonna;* au saut du lit, et par le mouvement ou balancement de la voiture, *cocculus*.

S'il a lieu avec un mal de tête pressif, sur le sommet de la tête, donnez *phosphorus*.

Le vertige, par suite d'une fatigue intellectuelle avec confusion dans la pensée, demande *nux vomica*. S'il a lieu en regardant en l'air, *pulsatilla;* en se remuant, et puis s'il s'amende en se couchant, *china;* au lit, *nux vomica;* mais en restant couché, *rhus;* en se levant, *chamomilla;* en s'arrêtant, *aconitum;* et plus tard *belladonna* et même *calcarea;* en voiture, *hepar;* et plus tard *silicea;* étant assis, *pulsatilla*.

Le vertige avec une sorte d'insensibilité morale ou avec agitation réclame *belladonna*. S'il va jusqu'à la défaillance, ou s'accompagne de la crainte de mourir, *rhus;* de bourdonnements d'oreilles, de maux de tête avec chaleur et pâleur de la face, trouble de la vue, *pulsatilla*. Aggravé dans le repos, en fermant les yeux, ou qu'ils ne voient que l'obscurité, avec mal de tête, nausées et éternument, donnez *apium virus;* s'il y a faiblesse de la tête, *china;* saignement de nez, *sulphur;* avec évanouissement, *chamomilla*, qui sera suivi plus tard de *hepar*.

### FAIBLESSE DE MÉMOIRE.

Si elle est due à des saignées fréquentes, à des purgations répétées et à d'autres causes d'affaiblissement, donnez *china* ou *lachesis*. Chez les vieillards, aux personnes frileuses qui prennent facilement froid, et qui préfèrent ne pas sortir, *nux moschata;* si elles préfèrent le grand air, quoiqu'elles prennent froid chaque fois, *cepa*. Si elle tient

à un coup sur la tête, *arnica;* à des boissons spiritueuses, *nux vomica;* à la frayeur, à un accès de colère ou à une vexation, choisissez particulièrement, parmi les remèdes appropriés à ces causes (voir ch. I, 1re part.), *aconitum* et *staphysagria;* à l'humidité de l'air, *veratrum album*, ou *rhus* ou *carbo vegetabilis*. Si elle est liée à des congestions passagères du sang vers la tête, donnez principalement *aconitum* et *belladonna;* si on peut fixer sa pensée sur un sujet quelconque, *opium virus;* et, parmi les remèdes indiqués dans cette circonstance, *china*, *rhus*, *mercurius* ou *sulphur*.

On servira l'action de ces médicaments, si on ne néglige pas de se laver tous les soirs la tête avec de l'eau froide, qu'on la laisse entourée d'un mouchoir, et que chaque matin on se lave les yeux et le front avec de l'eau très-froide. Si cela ne suffit pas, qu'avant de se coucher, on mette les pieds dans un bain d'eau froide, jusqu'aux chevilles, aussi froide qu'on puisse la supporter, puis on les frottera avec force, et l'on se couchera.

### CONGESTION DE SANG A LA TÊTE.

Cet état de souffrance est fort importun, et il peut devenir dangereux, s'il dure longtemps. On ressent dans la tête des battements et des pulsations comme dans le pouls; les veines du cou et de la tête se gonflent; la tête semble pleine, des vertiges ont lieu bien souvent, surtout en se baissant ou en se promenant au soleil, et on éprouve la sensation comme si la tête allait éclater au-dessus des yeux; ici encore, et s'il y a aggravation en s'arrêtant, ou en toussant, donnez *aconitum*. S'il produit du soulagement, répétez-le; dans ce cas, les bains de pieds froids sont souvent très-utiles.— Qu'on s'abstienne, pendant le temps que dure ce mouvement congestionnel, de l'usage du café, du vin, de boissons spiritueuses, et en général qu'on ne prenne rien de chaud; mais, par contre, qu'on boive beaucoup d'eau froide, et qu'on se lave souvent le cou et la tête à l'eau froide.

Si le mouvement congestionnel se fait soudainement,

que le cerveau semble prendre de l'extension, en devenant de plus en plus large, avec chaleur et battement dans la tête, surtout dans les tempes courant vers le cou, donnez *glonoine*.

Si cela ne suffit pas, et que le malade s'irrite pour peu de chose, se laisse aller facilement à la colère, s'il a fait abus de boissons spiritueuses, et qu'il ait mené une vie plus sédentaire qu'à l'ordinaire, donnez *nux vomica*.

S'il éprouve des douleurs aiguës, brûlantes ou lancinantes dans un côté de la tête, ou une forte pression dans le front à chaque pas ou à chaque mouvement qu'il fait, et que ces symptômes empirent en s'arrêtant, ou par le bruit qui se fait autour de lui, ou par une trop vive clarté du jour ou de la lumière, donnez *belladonna*.

Quand on éprouve des éblouissements et qu'on voit des étincelles, que la vue se trouble et voit double, qu'on a des bourdonnements, des évanouissements fréquents, un sommeil lourd; si ces symptômes se déclarent chez les enfants à l'époque de la dentition, chez les filles quand elles deviennent nubiles ou qu'elles se sont refroidies pendant les menstrues, surtout par l'humidité des pieds, donnez d'abord *aconitum*, et puis six ou huit heures après, *belladonna*.

Si une **grande joie** ou une **surexcitation** provoquent la congestion, donnez *coffea;* si elle est occasionnée par la peur, *opium;* par une vive contrariété, *chamomilla;* par un ressentiment concentré, *ignatia;* par la colère, *nux vomica;* ainsi qu'il a été dit en traitan **des causes**. Si elle a été occasionnée par une chute ou un coup, *arnica;* qu'on répétera toutes les vingt-quatre heures, si le cas l'exige. Dans les hémorrhagies nasales provenant de cette disposition du sang à se porter à la tête, il n'y a rien à faire, la nature y suffit.

Si c'est la **débilité** qui est la cause de l'afflux du sang, donnez *china;* si elle reparaît toutes les fois qu'on se refroidit, *dulcamara;* si elle est la suite d'un effort pour lever un fardeau, *rhus;* si le malade transpire facilement

et beaucoup, *mercurius ;* s'il éprouve en même temps du froid, *camphre* en olfaction. — Si malgré l'emploi de ces divers remèdes, le mal persiste, donnez *sulphur* en solution tous les matins, une pleine cuiller, pourvu qu'on n'en ait pas déjà fait usage ; car, dans ce cas, il faudra lui donner *hepar;* et si cela ne suffit pas, *silicea,* après une quinzaine, mais tout au plus deux ou trois fois.

Si ces différents moyens n'agissent pas promptement, et que le cas paraisse grave, faites un cataplasme de farine d'avoine, que vous appliquerez chaud aux pieds; ou bien encore, prenez un bain de pieds très-chaud, que vous ferez durer jusqu'à amélioration ou jusqu'à ce que vous éprouviez une sorte de frisson ; s'il y a constipation, donnez un lavement chaud d'eau miellée.

### MAL DE TÊTE.

C'est une des maladies les plus communes, mais qui a de nombreuses nuances ; c'est pourquoi on doit se conduire selon la cause et selon les symptômes coïncidents. Il est donc utile de distinguer avec soin les diverses espèces de maux de tête, car souvent ce qui convient dans un cas est nuisible dans un autre.

**1° Mal de tête par suite d'une habitude congestionnelle.**— Lorsque le mal de tête provient d'une *habitude congestionnelle* du cerveau ou d'une inflammation, il s'accompagne des symptômes suivants : il y a rougeur et chaleur, battement visible des artères du cou ; la douleur augmente et provoque le vomissement ; elle s'aggrave par la moindre secousse, par le mouvement de la tête, et soit que l'on se couche ou que l'on s'arrête, comme aussi elle s'améliore en restant tranquille. — Parmi les moyens domestiques à employer dans ce cas, le meilleur est le vinaigre, dans lequel on fait tremper une croûte de pain qui sera appliquée sur les tempes ; prenez en même temps un lavement chaud : si cela ne suffit pas, mettez les pieds dans un bain chaud, auquel vous aurez ajouté un filet de vinaigre ; après quoi

séchez vos pieds et frottez-les avec de la flanelle. On doit conseiller aux personnes qui sont sujettes à cette espèce de mal de tête, de boire beaucoup d'eau froide, de se frotter la tête tous les matins avec une serviette trempée dans l'eau froide, particulièrement le front et le nez, et de prendre chaque soir un bain de pieds froid qui ne durera que quelques minutes.

Dans de tels cas, on a l'habitude dans la vieille école d'appliquer de la glace sur la tête, quelquefois à l'aide d'une vessie.— S'il est utile d'employer l'eau froide, faites-la refroidir avec la glace; trempez des compresses qui seront appliquées sur le front; le soulagement qui en résultera sera l'effet du froid et non de la glace proprement dite. Il serait absurde de croire que des morceaux de glace qui pressent désagréablement la tête fussent plus utiles par cela même; on ne doit jamais justifier une pareille pratique.

Lorsque la douleur est très-intense et s'accompagne d'une forte chaleur de toute la tête, surtout du front; si la face devient rouge et bouffie, les yeux injectés de sang; s'il y a du délire ou des emportements presque furieux, il faut, dans ce cas, renoncer au vinaigre, et donner *aconitum;* s'il fait du bien, laissez-le agir longtemps; si le mal empire, répétez *aconitum;* s'il n'en résulte aucun soulagement, donnez *belladonna;* ou, selon le cas, administrez *aconitum* et *belladonna* alternativement.

Si le mal de tête est profondément situé, que la douleur soit sourde et pesante, la face pâle et étirée, avec perte de connaissance, délire, murmure, somnolence, donnez tout de suite *belladonna* et attendez plusieurs heures.

Si la douleur est gravative et pressive sur un côté de la tête, fatigante et affaiblissante; si, occupant le front au-dessus de la racine du nez, elle se porte sur le derrière de la tête; si elle s'améliore par la pression des mains ou par l'effet d'un bandeau, d'un mouchoir fortement attaché; si elle s'aggrave étant assis ou si elle diminue en marchant;

si la tête est lourde, le visage pâle, qu'il y ait des vertiges, de l'anxiété, avec envie de pleurer, donnez *pulsatilla.*

Administrez *rhus* dans les cas où la douleur est brûlante et battante, avec sensation de plénitude et pesanteur de la tête, avec sensation d'un ballottement d'eau à l'intérieur, comme si elle allait s'échapper, surtout si ces divers symptômes se déclarent après avoir mangé.

*Glonoine* pour le mal de tête battant dans les tempes, avec sentiment de constriction du cœur, pouls très-rapide, quand la céphalalgie s'aggrave par le plus léger mouvement et s'améliore momentanément par l'application de l'eau froide.

2° **Mal de tête par l'effet de la pléthore.** — Lorsque le mal de tête dépend du sang et qu'il se produit dès le matin ou après le repas, accompagné d'une grande faiblesse, et s'il y a somnolence, roideur et douleur dans la nuque, que la parole devient embarrassée, ou si la face se dévie et la bouche oblique, si les membres s'engourdissent, donnez *belladonna* ou *nux vomica.* S'il n'y a pas de prompte amélioration, mettez les pieds dans un bain chaud, envoyez promptement chercher le médecin, et soignez le malade comme étant dans un état d'apoplexie.

3° **Mal de tête par suite de catarrhe.** — Le mal de tête qui dépend d'un *état catarrhal* se caractérise par des douleurs frontales, compressives et brûlantes; le matin, elles sont moins violentes, mais le soir l'état est pire; il y a larmoiement, éternument, chaleur sèche du nez, frissons fréquents, et quelquefois accompagnés d'une petite toux: dans ce cas, il est bon de renifler de l'*eau chaude,* et de boire de l'eau froide avant de se coucher.

*Aconitum* sera administré avec succès contre ce genre de mal de tête, si l'on se trouve mieux au grand air, et qu'il y ait de l'aggravation en parlant.

S'il y a au contraire augmentation au grand air, si en pensant ou lisant on éprouve la sensation d'un poids et

d'un tiraillement, donnez *cina;* mais si le nez coule et donne une matière âcre et brûlante, s'il y a enrouement, manque de sommeil, bourdonnement d'oreilles, battements dans le front, nausées, et que le malade se trouve mieux à l'air ou dans un appartement chaud, donnez *arsenicum;* et *cepa*, s'il y a aggravation la nuit et dans la chambre, amélioration à l'air libre, avec étincelles devant les yeux, plénitude et pesanteur de la tête, et particulièrement derrière la tête. Pour les autres remèdes, voyez « iodure. »

**4° Mal de tête rhumatismal.** — *Chamomilla* sera le remède préféré dans ce cas-ci, spécialement si l'on est en présence des symptômes suivants : douleurs déchirantes et tiraillements changeant souvent de place.

Si *chamomilla* ne réussit pas peu d'heures après, donnez *pulsatilla*, le matin, ou *nux vomica* le soir; si la douleur se porte à la nuque, aux oreilles et aux tempes; si la tête se sensibilise au moindre attouchement ou mouvement; si elle s'aggrave vers minuit étant couché, transpiration fréquente, etc., dans ces circonstances, on prend des bains de pieds fréquents, on se brosse la tête chaque soir, et l'on se met à respirer la vapeur d'eau chaude; spécialement s'il se déclare de petits et de légers engorgements dans différentes parties du corps, ou si à la suite de vomissements, il y a de l'amélioration.

Donnez *ipecacuanha* avec espoir de succès si les douleurs ont quelque caractère de la *goutte*, c'est-à-dire si les rongements et les tiraillements sont plus intenses, et qu'elles soient amendées par la chaleur et les vomissements.

*Ignatia* convient après *ipecacuanha*, si celui-ci n'a été suivi que d'un faible soulagement, mais particulièrement lorsque la douleur est pire dans la région du nez, si elle est perforante, lancinante, déchirante, profonde dans la tête, améliorée en s'arrêtant ou restant couché; mais si les douleurs sont saccadées et battantes dans un côté de la tête, pire à l'air ou en s'arrêtant, donnez *nux vomica*.

*Colocynthis* servira à calmer la douleur rhumatismale de la pire espèce, après l'insuccès du remède précédent. — Si rien n'y fait, prenez du café pur.

Dans le *mal de tête goutteux* où les douleurs sont battantes et déchirantes dans tout le cerveau, comme si le crâne allait éclater; quand elles sont accompagnées d'agitation et d'insomnie, avec nausées et renvois à vide, donnez alors *ipecacuanha,* ou plutôt *nux vomica* ou *bryonia.*

5° **Mal de tête par suite du dérangement de l'estomac et des intestins.** — La plupart des maux de tête proviennent de l'*estomac* ou du *bas-ventre.* S'ils tiennent à une indigestion, le café pur est fort utile; s'ils viennent d'un dérangement de l'estomac, employez les remèdes indiqués au chapitre relatif aux souffrances de cet organe. S'il y a constipation, donnez des lavements d'eau chaude.

Cet état se reconnaît à l'état de la langue, qui est chargée; à l'amertume de la bouche, au manque d'appétit, aux nausées et vomissements, et si ces derniers symptômes augmentent avec le mal de tête; si, au contraire, le mal de tête a un caractère névralgique, les nausées et les vomissements ne se déclarent qu'après que les douleurs de tête sont arrivées au plus haut degré. — Si le mal de tête est la cause directe du dérangement de l'estomac, employez les remèdes indiqués contre la céphalalgie; si, au contraire, c'est le mal d'estomac qui produit la céphalalgie, employez les remèdes appropriés aux souffrances de l'estomac.

6° **Mal de tête provenant de la constipation.** — La *constipation qui donne lieu à la congestion du cerveau* et *au mal de tête* se guérit généralement par *nux vomica*, principalement si la céphalalgie augmente par la marche ou en remuant la tête, en comprimant les tempes; s'il n'y a pas de soulagement étant assis ou couché; si les yeux sont troubles et se ferment sans le besoin de dormir; si la tête est lourde, surtout en remuant les yeux; si, par le travail d'esprit, elle semble vouloir éclater; s'il y a aggravation par la promenade en plein air, le matin, ou après avoir

mangé, et surtout après une prise de café, ou qu'il donne du dégoût pour les aliments.

*Pulsatilla* convient si les douleurs occupent un seul côté de la tête, si le sang se porte modérément au cerveau; c'est surtout aux personnes d'un caractère doux que *pulsatilla* convient, surtout si elles sont frileuses et ont rarement soif, si elles sont naturellement portées aux larmes et à la tristesse.

*Bryonia*, si la tête est comprimée des deux côtés, ou si, en s'arrêtant, on a la sensation que tout va sortir par le front; s'il survient une hémorrhagie nasale, sans être suivie d'amélioration; si les yeux sont brûlants et larmoyants.

*Opium*, si les douleurs sont violentes, déchirantes dans la région du front, battantes vers les tempes, avec une grande affluence de sang, regard inquiet, soif intense, bouche sèche, rapports acides, envie de vomir, et vomissements putrides et repoussants; s'il soulage, répétez-le toutes les deux ou trois heures, et même plus souvent, tant qu'il sera nécessaire, ou donnez un autre remède s'il est plus convenable.

*Mercurius* sera souvent utile si la tête est pleine et qu'il semble qu'elle va éclater, ou qu'elle soit entourée et serrée comme par un bandeau; lorsque les douleurs sont pires la nuit, et qu'elles sont déchirantes, brûlantes, perforantes et lancinantes.

Si les nausées coïncident avec la **céphalalgie**, si de toutes parts la tête est comme meurtrie et la langue comme paralysée, et qu'il survienne des vomissements ou des efforts de vomissements, donnez *ipecacuanha*, et, plus tard, d'autres remèdes. Si une constipation habituelle occasionne les congestions du sang à la tête, et s'accompagne d'une douleur semi-latérale avec des battements par accès; en outre, si le cerveau était meurtri et serré comme par une corde; si on éprouvait à la gorge une sensation de strangulation suivie de maux d'estomac, raideur et douleur de la nuque,

avec urines claires et fréquentes, nausées et vomissements, donnez *veratrum* ou *lycopodium*.

7° **Migraine.** — *Sanguinaria* est le meilleur remède dans la plupart des cas de **migraine,** avec nausées ou vomissements. Ce remède convient surtout lorsque les douleurs se présentent par accès, ou qu'elles commencent le matin et ne finissent que le soir; quand la tête paraît être pleine et sur le point de s'ouvrir, ou qu'on dirait que les yeux vont sortir de leur orbite; ou bien encore, quand les douleurs sont fouillantes, et qu'elles traversent subitement la tête, qu'elles sont picotantes et pulsatives, au front surtout et au vertex, mais plus fortes au *côté droit;* quand on éprouve des frissons, des nausées, des vomissements, et la nécessité de se coucher, parce que chaque mouvement augmente les douleurs.

*Belladonna* vient après, et c'est le remède le plus approprié quand les douleurs prévalent dans le *côté droit*. *Belladonna* est également bon quand la tête est très-sensible à l'extérieur, quand les veines de la tête et des mains sont gonflées, quand on éprouve dans le cerveau une sorte de bouillonnement, qu'il y a des bourdonnements d'oreilles; quand les yeux s'obscurcissent, que les douleurs sont arrivées au plus haut degré d'intensité, qu'elles occupent une moitié de la tête et descendent sur les yeux et le nez, avec sensation de pression et d'éclatement, de bouillonnement et de fluctuation; quand chaque mouvement les aggrave, ou même par celui des yeux; surtout quand le malade ne peut supporter la moindre lumière, ni le plus petit bruit, ni les pas des personnes à l'entour, ni la moindre commotion; quand, à chaque pas que fait le malade et lorsqu'il monte l'escalier, il ressent dans la tête et dans le front un mouvement de saccade et de fluctuation, surtout si les douleurs ont lieu après midi et durent jusqu'à minuit, avec aggravation par la chaleur du lit ou en se couchant ou en faisant un effort, quand les douleurs se réveillent en res-

pirant fortement; qu'elles traversent avec des élancements la moitié de la tête, et qu'elles sont fugitivement poignantes, avec une telle force et si profondément, que l'on perd connaissance.

*Aconitum* fait cesser souvent de pareilles douleurs quand elles occupent le *côté gauche*, et si elles n'ont pas complétement disparu, une heure après avoir donné *aconitum*, administrez *sulphur* ou *silicea*, dont les symptômes doivent être rapprochés de ce qui va être dit plus bas (mal de tête nerveux). *Apium virus* est préférable, si la tête est comme trop pleine et élargie avec pesanteur et pression, spécialement en changeant ou non de place, aggravation constante dans un appartement chaud, mais amélioration en la comprimant entre les deux mains; également, si les yeux sont affectés; pendant la nuit, si l'on éprouve des frissons après le plus petit mouvement, si la figure et les mains sont chaudes; avec éruption d'une urticaire, avec secousses lancinantes et perçantes, ou si l'éruption a disparu soudainement, ou si les différentes parties du corps sont impressionnables au moindre attouchement.

*Spigelia* est employé dans les douleurs les plus graves du *côté gauche*, si elles sont accompagnées d'un battement intolérable dans la tempe, avec endolorissement de tout le côté gauche de la tête, et quelquefois avec douleur de la face et des dents, qui s'accroît à mesure que le soleil s'élève dans le ciel, ou augmente en s'arrêtant ou en s'agitant en plein air, avec une très-grande sensibilité au bruit, et si elle s'accompagne d'une mauvaise odeur de la bouche.

En résumé, dans le choix du remède guidez-vous sur les indications suivantes :

*Belladonna*, si le malade est très-sensible à l'action de la lumière ;

*Spigelia*, — au bruit ;

*Sanguinaria*, — aux pas des personnes qui marchent autour de lui ;

*Sulphur* ou *aconitum*, — à toutes sortes d'odeur.

8° **Mal de tête nerveux.** — Dans la **céphalalgie** qui reconnaît pour cause une souffrance nerveuse, la tête est ordinairement froide, et la face pâle ; dès l'invasion, les urines sont claires; le vomissement est suivi de soulagement; les douleurs se reproduisent fréquemment et toujours de la même manière; elles n'occupent souvent que la moitié de la tête, ou bien elles se fixent sur un point comme par un clou, et elles s'aggravent par l'attouchement. On les calme par le silence et l'obscurité; on les prévient quelquefois en se lavant la figure à l'eau froide, en se frictionnant avec des brosses sèches, et en prenant un des remèdes suivants, et point d'autre médicament. Le café est très-nuisible dans cette sorte de mal de tête, quand même il devrait soulager momentanément; aussi faut-il y renoncer complétement.

*Coffea* est un remède efficace contre les douleurs semilatérales qui sont violentes, tiraillantes et pressives, comme si l'on avait un clou planté dans la tête, comme si le cerveau était broyé, meurtri et déchiré ; elles reparaissent à la moindre occasion, à la suite d'une contention d'esprit, d'une contrariété, d'un refroidissement, d'un repas copieux, avec aversion pour le café ordinaire, avec excessive sensibilité au bruit et à la musique; ces douleurs sont intolérables et portent aux larmes; le malade est tout à fait hors de lui, il gémit et crie, il s'agite, éprouve une grande anxiété, craint le froid et ressent des frissons. *Coffea* sera répété souvent, si c'est nécessaire; et plus tard on pourra donner *nux vomica,* quelquefois aussi *ignatia* ou *pulsatilla.*

*Aconitum* remédie souvent aux douleurs les plus violentes, à celles qui obligent le malade à rester couché, sans qu'il ait conscience de lui-même; par intervalles il éprouve des envies de vomir : il se plaint et craint la mort; le moindre bruit ou mouvement lui est insupportable; le pouls est faible et petit, et s'arrête quelquefois, surtout quand la douleur est pulsative et battante, ou fixée au-dessus du nez, et s'aggrave par la parole. *Aconitum* convient aussi dans le

mal de tête par refroidissement, accompagné de coryza, bourdonnement d'oreilles et de coliques, ainsi que suivi d'une sensation pénible, et semblable à l'effet d'une balle traversant la tête, et y produisant comme un courant d'air.

*Ignatia* est approprié aux douleurs, avec compression au-dessus du nez, qui s'améliorent en s'inclinant; qui sont pressives du dedans en dehors, tressaillantes et pulsatives; déchirantes au front, comme si un clou y était implanté, et piquantes et perforantes dans l'intérieur du cerveau; avec nausées, éblouissement de la vue, aversion de la lumière, face pâle, urines abondantes, claires : ces douleurs cessent quelquefois pour un moment, quand on change de position, mais elles reparaissent fréquemment avec le repos, le soir après le coucher, et le matin après le lever; le malade est très-nerveux, versatile, taciturne et abattu.

*Aconitum* sera donné pour les symptômes mentionnés après *belladonna*, dans le précédent article «migraine», et si *aconitum* n'a pas eu un bon effet, donnez, quelques heures après, *belladonna*, et laissez-le agir de six à douze heures; si les symptômes qui précèdent persistent avec une tension pressive comme si le cerveau était plein d'eau jusque dans le front; s'ils ne disparaissent pas graduellement, administrez *platina*, surtout s'il y a sensation de froid aux oreilles, aux yeux, ou sur un des côtés du visage, ou autour de la bouche. — S'il y a tremblement, scintillement et trouble de la vue, et que tous les objets paraissent plus petits qu'ils ne sont en réalité, on donnera *mercurius* après que *belladonna* aura épuisé son action, ou lorsque la douleur se porte jusque dans les dents et la nuque, qu'elle gagne avec violence les oreilles, seulement celle du *côté gauche*, ou qu'elle devient plus intense la nuit, accompagnée d'une sueur qui ne soulage pas. — Après *mercurius* ou *belladonna*, il est quelquefois utile d'employer *hepar* quand la douleur fait l'effet d'un clou implanté dans la tête, avec une sensation perforante, et des souffrances noctur-

nes ; comme aussi si le front allait éclater, et s'il se forme des tumeurs douloureuses dans la tête.

*Veratrum album*, souvent employé dans le mal de tête nerveux, convient lorsque les urines sortent avec une douleur brûlante, qu'il y a en même temps diarrhée, et que les douleurs deviennent tellement violentes, que c'est à en perdre la raison, ou qu'on tombe dans une grande faiblesse ou en syncope, que les douleurs augmentent en se levant, ou en se couchant, qu'on est pris de sueurs froides, de frissons et de soif, enfin lorsque les cheveux deviennent très-sensibles. (*Voy.*, pour le reste des symptômes, ce qui est dit précédemment à l'article « mal de tête », par suite de *constipation.*)

*Pulsatilla* apaise les douleurs déchirantes qui s'aggravent le soir, ou qui sont pulsatives et lancinantes le matin après s'être levé, et le soir après s'être couché; battements, avec élancement et déchirement dans les tempes; quand il y a envie de vomir, pesanteur de tête, obscurcissement de la vue et photophobie, bourdonnement dans les oreilles; la figure est pâle et les larmes sont faciles; appétit nul, soif nulle; frissons, anxiété, quelquefois hémorrhagie du nez, battement du cœur. Ces divers symptômes s'aggravent en se tenant tranquille ou étant assis, et s'amendent à l'air frais; la céphalalgie diminue en comprimant la tête avec les mains ou un bandeau. Ce remède convient surtout aux tempéraments lymphatiques et aux caractères doux.

*Bryonia* remédie aux douleurs brûlantes et pressives de la tête, ou quand on éprouve en s'arrêtant une sensation comme si tout voulait sortir par le front, et que le mal s'aggrave en marchant; ou lorsqu'on ressent à l'extérieur un déchirement qui s'étend à la face et jusqu'aux tempes, ou un déchirement partiel compressif et fouillant, notamment chez les personnes sujettes au rhumatisme ou d'un caractère irascible et pétulant. Souvent, après *bryonia,* il convient de donner *rhus.*

*Nux moschata,* quand dans le cerveau on sent comme du vide et qu'il semble vaciller en branlant la tête ; aggravation après chaque repas, et surtout après déjeuner ; insomnie ; impossibilité de supporter la moindre pression sur les tempes ; si la douleur se déplace et va de droite à gauche ; s'il y a amélioration par la chaleur, aggravation par le froid, particulièrement par le froid humide, durant un temps froid, et pour les personnes sensibles et inconstantes.

*Nux vomica* convient, comme il a été dit plus haut, dans le mal de tête par suite de constipation, de l'usage du café ; il convient aussi lorsque la douleur ressemble à un clou implanté dans la tête, ou avec une sensation de mouvement saccadé, lancinant, suivi de nausées et de vomissements acides ; si l'on éprouve sur un côté des élancements avec pression ; si cette douleur commence le matin et s'aggrave incessamment jusqu'à perdre connaissance, ou à vous rendre moitié fou ; le cerveau est douloureux comme s'il était déchiré ; le visage est pâle et abattue, la tête lourde avec bruissement, vertige et tremblement en marchant ; la douleur s'aggrave par le moindre mouvement, même par celui des yeux, à l'air frais du matin, ou après le repas ou en s'arrêtant ; et aussi lorsque la tête est douloureuse à l'extérieur, et que cette douleur augmente par un temps froid.

*Chamomilla* remédie aux douleurs de tête qui sont occasionnées par un refroidissement ou par l'usage du café ; lorsqu'elles sont déchirantes et tiraillantes d'un seul côté jusqu'au menton ; aiguës dans les tempes, avec pesanteur au-dessus du nez ou avec battements très-sensibles, surtout si une joue est rouge et l'autre pâle, ou que la face est bouffie, que les yeux font mal ; lorsqu'on ressent une sorte de froid au cœur ou à la poitrine, que le goût est amer et putride. Ce remède convient souvent aux enfants et aux personnes qui supportent difficilement la douleur et sont intraitables.

*China* est approprié aux personnes sensuelles, lorsque la douleur est pressive et empêche de dormir, ou lorsqu'elle est lancinante et pulsative dans les tempes; qu'elle est térébrante et pressive au sommet de la tête, comme si le cerveau était meurtri; lorsqu'elle est tressaillante, déchirante et éclatante; qu'elle s'aggrave à chaque pas que l'on fait, à chaque mouvement, en ouvrant les yeux; quand il y a amélioration en se couchant et étant couché; lorsque la peau est sensible au moindre attouchement; chez les personnes chagrines; chez les enfants rétifs, désobéissants et gourmands, qui ont le visage pâle, et seulement quelquefois rouge et chaud; et ils deviennent alors très-babillards ou sont agités toute la nuit. Souvent, après, il convient de donner *coffea*.

*Antimonium crudum* se donne par suite d'un dérangement de l'estomac (embarras gastrique), ou par suite d'un refroidissement ou d'une éruption rentrée, qui donnent lieu à des douleurs sensibles principalement dans les os, ou dans les tempes et le front, avec sensation perforante, éclatante et déchirante; lorsqu'il y a amélioration à l'air frais ou aggravation en montant les escaliers. Précédé de *pulsatilla, antimonium crudum* est d'un meilleur effet, si l'estomac est dérangé, la langue chargée, et que, consécutivement à la céphalalgie, il y ait eu une perte abondante de cheveux.

*Colocynthis* est efficace dans le mal de tête le plus intense, le plus cruel, dans lequel la douleur est déchirante, unilatérale, tiraillante, pressive et serrante; avec pression sur le front, qui s'aggrave en s'arrêtant ou en se couchant sur le dos; lorsque les accès reviennent toutes les après-midi ou vers le soir, dans le côté gauche, avec grande inquiétude et anxiété; particulièrement s'il y a des sueurs d'une odeur urineuse, ou que les urines sont rares et puantes, tandis que, pendant la durée des douleurs, l'émission en est abondante et très-claire.

*Capsicum* est employé quelquefois contre le mal de tête, extensif, éclatant, battant avec une sensation d'effort excentrique; s'il s'aggrave par la marche ou le mouvement, ou que les douleurs soient déchirantes et lancinantes pendant le repos; lorsque par le mouvement de la tête ou des yeux, ou en s'arrêtant, elles empirent, comme aussi si l'on s'expose à l'air et au froid; chez les personnes flegmatiques, nonchalantes et susceptibles, ou chez les enfants très-obstinés et difficiles à conduire, surtout lorsqu'ils craignent de sortir et redoutent le mouvement, s'ils sont frileux, et que leur mal s'aggrave principalement après avoir bu.

Lorsque les remèdes dont il vient d'être question n'agissent pas promptement et d'une manière favorable, on peut essayer les suivants:

*Sulphur* sera employé contre les douleurs pulsatives, déchirantes et gloussantes, avec sensation de chaleur au cerveau, principalement le matin ou le soir; avec nausée; aggravation à l'air frais et amélioration dedans; avec déchirements assourdissants et pression qui revient incessamment; avec chute de cheveux à la suite d'éruptions et d'ulcères supprimés ou de sueur rentrée.

*Arsenicum* réussit dans le même cas, pourvu qu'il y ait aggravation en restant dedans et amélioration à l'air frais.

*Silicea* convient lorsque les douleurs sont pulsatives et battantes, accompagnées de chaleur et de congestion à la tête; lorsqu'elles sont provoquées par des efforts intellectuels, en lisant à haute voix, ou en se baissant, avec douleurs nocturnes et déchirantes qui se portent de la nuque au vertex, et surtout avant midi; lorsque la douleur se porte sur le front et sur les yeux; s'aggrave par la pression du chapeau; lorsque la tête se couvre d'élévations tubéreuses, se dépouille de cheveux, que la peau devient extrêmement sensible; que la douleur gagne le nez et le visage, et que la tête entre facilement en transpiration.

Un violent mal de tête, suivi de grande faiblesse, d'indifférence et de découragement, est l'indice de quelque maladie prochaine grave, qu'on peut prévenir par *veratrum album* et *arsenicum*, pourvu que ces remèdes soient adaptés aux souffrances dont il s'agit; sinon on donnera *phosphoric. acid.*

9° **Mal de tête causé par le déplacement d'affections**

**rhumatismales, goutteuses, éruptives, etc.** — Lorsque, par suite du déplacement d'*affections rhumatismales, goutteuses* ou *cutanées*, on éprouve un mal de tête intense, il ne faut pas le négliger. Donnez, dans ce cas, les remèdes appropriés à ces maladies d'où il dépend, et voyez dans les pages précédentes ce qui s'y rapporte.

Il n'y a pas de temps à perdre quand, à la suite de la *rétrocession* de la fièvre scarlatine, de la rougeole, de la fièvre miliaire, du pourpre, il se déclare une céphalalgie qui est suivie bientôt après de délire, ou après une fièvre catarrhale supprimée brusquement, ou pendant un travail difficile de la dentition chez les enfants, alors :

Prenez *cuprum metallicum* (1re trit.); dissolvez-en ce que peut en contenir la pointe d'un canif dans un verre d'eau, et donnez-en à un adulte une cuillerée à dessert, à un enfant une cuillerée à café tous les quarts d'heure; s'il survient du mieux, éloignez les doses. Quand on a un médecin homœopathe, on l'envoie chercher en une telle circonstance.

Quand le mal de tête est situé dans le globe des yeux, ou au fond des orbites, avec des élancements à travers le cerveau, accompagné de la faiblesse des yeux, il faut voir là un présage de cécité. Si *belladonna* ni *sulphur* dilué n'améliorent pas promptement, qu'on s'adresse à un médecin homœopathe.

Lorsqu'une douleur reparaît toujours sur le même côté, qu'elle atteint profondément le cerveau, et que l'autre côté du corps est presque paralysé, avec fourmillement, spasmes et autres souffrances analogues, la guérison est fort difficile; cependant ne négligez pas de réclamer les secours de l'art.

Lorsque chez les vieillards le mal de tête est continuel, qu'ils ont peu d'urines, qu'elles sont épaisses, troubles et puantes, c'est un signe de mauvais augure. Qu'ils boivent beaucoup d'eau, qu'ils se fassent frictionner la peau, et qu'ils appellent le médecin.

Voyez plus loin le chapitre concernant les « maladies de la peau », pour la teigne et les exanthèmes de la face.

CHUTE DES CHEVEUX.

Lorsqu'il pousse autant de cheveux qu'on en perd, il faut se contenter de se laver, de se brosser et de se peigner la tête souvent; il n'y a pas d'autre médecine à faire. Mais si les cheveux deviennent toujours plus clairs, qu'on les fasse couper tous les mois au *nouveau de la lune*. Lorsqu'ils se produisent avec une force végétative appauvrie, on peut y remédier en lavant souvent la tête à l'eau froide, surtout le soir, et en enveloppant la tête d'un mouchoir; si cela ne réussit pas, qu'on essaye des lotions avec *la bière*. Lorsque les cheveux sont trop secs, il est nuisible de se servir d'huiles, de graisses, de pommades ordinaires; vous préférerez, une fois par semaine, les lotions d'*une décoction de son*.

Dans le cas où les cheveux sont friables et cassants, ou se couvrent de crasses et de pellicules, il faut les laver de loin en loin avec une *lessive* légère faite avec de la *cendre de hêtre*, ce que l'on fait en trempant le peigne dans cette lessive; après quoi, on se lave la tête avec l'eau ordinaire. Si les cheveux se fendent, on se servira d'huile douce ou de la *graisse d'ours* avec le soin d'en couper l'extrémité tous les deux jours et de les nouer chaque jour de la *lune croissante*. S'il se fait des places chauves, il est utile de les raser souvent dans un rayon qui intéresse les cheveux environnants; si cela ne donne pas de résultat après quatorze ou quinze jours, qu'on frotte la tonsure chaque semaine une fois, le soir, avec un oignon coupé en deux ou bien avec de la pommade de *moelle de bœuf*, faite comme il est dit quelques lignes plus bas. Si à la suite d'une longue et violente maladie on devient chauve, on se lavera la tête avec de l'eau-de-vie, tous les soirs et tous les matins. Si la **calvitie** est héréditaire, tous les moyens sont inutiles.

Si elle vient avant l'âge, employez la pommade suivante: Faites fondre au bain-marie de la moelle de bœuf; mettez dans une soucoupe une seule goutte de teinture de cantharides; ajoutez-y peu à peu de la moelle fondue, en remuant et en battant toujours, jusqu'à ce que la soucoupe soit pleine. Prenez de cette pommade une cuillerée à café, et frottez-vous la tête tous les trois ou quatre jours, le soir en vous couchant (1).

(1) *Voy.* l'important onvrage, sous le rapport pratique, *Traité des maladies du cuir chevelu*, par le docteur Cazenave, médecin de l'hôpital Saint-Louis. Paris, 1850, 1 vol. in-8, avec planches coloriées.

Si la chute des cheveux a lieu à la suite de causes ou pertes très-affaiblissantes, donnez *china*, et, plus tard, *ferrum*. — Dans les transpirations grasses de la tête, *china* peut être utile. Si les cheveux tombent à la suite de fortes sueurs, *mercurius* est indiqué utilement; par suite de l'abus de quinquina, *belladonna*; après l'usage du mercure, *hepar* ou *carbo vegetabilis*; à la suite de chagrins ou de soucis, *staphysagria* et *phosphoric. acid.*

A la suite de maladies inflammatoires, de fièvres nerveuses, *hepar, calcarea, silicea, lycopodium*; après des maux de tête, à la suite d'affections hystériques ou goutteuses, accompagnées d'une grande sensibilité qui oblige à se tenir la tête couverte, *hepar*. Après les maux de tête produits par des désordres chroniques des voies digestives, *lycopodium*; il convient également si l'on éprouve tout à la fois et des démangeaisons au cuir chevelu et si, en même temps, il est couvert de pellicules furfuracées.

Si ces divers moyens ne peuvent empêcher la chute des cheveux, servez-vous de l'huile de laurier ou d'amendes amères. Prenez-en une goutte que vous mêlerez à de la moelle de bœuf fondue, ou avec la meilleure huile d'amandes douces, et frottez-en les cheveux avec une petite quantité. — La chute des cheveux chez les femmes est occasionnée aussi par l'usage qu'elles ont de les nouer trop serré ou pas assez (1). Le remède ici est tout simple; il ne s'indique pas.

## CHAPITRE II

### MALADIES DES YEUX.

#### REMARQUES GÉNÉRALES.

Toute espèce de collyres, de baumes et de liniments nuisent essentiellement aux yeux, parce que presque tous contiennent des substances toxiques; et si par hasard, ce qui arrive très-rarement, ils donnent quelque soulagement, dans le plus grand

(1) Jahr, *Du traitement homœopathique des maladies de la peau et des lésions extérieures en général*. Paris, 1850, p. 222 et suiv.

nombre de cas, ils provoquent tôt ou tard une maladie très-grave et quelquefois pire que la première. Celui qui tient à la conservation de ses yeux doit donc s'abstenir de l'emploi de remèdes vénimeux, dangereux ou pour le moins tout à fait inutiles, par une bonne raison, c'est qu'il existe des moyens internes très-simples qui peuvent toujours faire beaucoup plus de bien, surtout quand on n'a pas tourmenté l'organisme par de méchants remèdes.

L'eau pure et fraîche est le seul collyre qui convienne comme *moyen externe*; la plupart du temps, elle suffit dans les cas où les yeux sont douloureux, rouges et brûlants, et qu'il s'y joint la complication d'un coryza et de la toux; elle convient pareillement dans les souffrances chroniques des yeux, avec sensibilité douloureuse à la lumière, et qu'aggrave un temps froid et humide. On peut, dans cette circonstance, appliquer dessus une tranche de pain blanc mouillé.

Dans le cas où le malade ne peut supporter l'eau fraîche ou froide, ou qu'il n'en éprouve aucun soulagement; ou s'il ressent non-seulement une sensation de brûlement et comme s'il avait du sable dans les yeux, avec aversion pour la lumière, mais, si outre des douleurs violentes, il se joint des larmes abondantes ou âcres, alors préférez l'*eau tiède*, dont on fera usage au moyen de compresses ou de tranches de pain blanc; on répète cette pratique tant que les douleurs subsistent et s'aggravent.

Si les yeux sont très-secs, et que les paupières se ferment par l'effet d'une contraction spasmodique, employez l'*huile fraîche d'olive.*

Lorsque les yeux sont affectés comme dans une inflammation érysipélateuse, qui se reconnaît à la rougeur qui s'étend à toute la circonférence, n'appliquez rien d'humide : contentez-vous d'user de petits sachets remplis de *son chaud* ou de coton écru.

Mais celui qui veut absolument faire usage d'un moyen externe, devra prendre un *blanc d'œuf frais*, il y ajoutera une cuillerée à café de *sucre* raffiné et un peu de *camphre*; le tout sera bien battu jusqu'à l'état d'écume; on applique alors cette écume sur les yeux.

Mais une guérison plus prompte s'obtient au moyen des remèdes suivants, pendant l'usage desquels il faut renoncer tout à fait à la précédente médication.

### INFLAMMATION ET GONFLEMENT DES PAUPIÈRES.

**Les paupières peuvent être enflammées, rouges et enflées,** sans que le globe de l'œil soit affecté. — Dans le gonflement rouge, avec brûlement et sécheresse, donnez *aconitum*; s'il soulage, mais momentanément, répétez-le. Si les paupières sont pâles, enflées, d'un rouge jaunâtre et d'un luisant presque transparent, qu'on y ressente une sensation de brûlement avec tension; quand il s'amasse beaucoup de mucosités, non-seulement dans les yeux, mais aussi dans le nez, si en même temps il y a fièvre, donnez encore *aconitum* comme remède principal et le meilleur; et s'il n'y a pas de soulagement prompt et durable, après deux jours, donnez *apium virus*, particulièrement approprié à tout engorgement œdémateux des yeux, un peu semblable à l'érysipèle; si les paupières sont gonflées et collées ensemble, avec accumulation de matière sur les yeux; avec sensation de démangeaison, de brûlement et d'élancement; — mais dans le cas d'une douleur pressive et pénible, donnez *hepar*.

Lorsque l'engorgement est très-mauvais, et qu'*aconitum* n'a produit qu'une faible amélioration, ou que les paupières sont très-enflammées et rouges, avec sécrétion abondante de mucosités ou d'un pus brûlant, ici *sulphur* sera préférable à *hepar*, surtout si le malade ouvre difficilement les yeux le matin, que les paupières soient agglutinées et que la lumière ne puisse être supportée.

S'il ne se déclare pas une amélioration immédiate, répétez *aconitum*, qui agit alors avec plus de succès. Si *hepar* n'a produit aucun effet, alors et surtout que les paupières sont brûlantes et pruriteuses, avec gonflement et rougeur des bords libres, qui se collent et saignent en les ouvrant, et qu'elles tendent à se renverser ou se relèvent difficilement et semblent être paralysées, donnez *belladonna*.

Si les paupières sont enflammées à leur face interne, si

elles sont injectées de sang, douloureuses et très-brûlantes, et qu'on puisse à peine ouvrir les yeux, donnez *arsenicum;* mais s'il semble qu'on ne les ferme qu'avec peine, si elles sont enflées et s'ouvrent difficilement; si la douleur est plus aiguë, s'il y a des ulcérations sur les bords, avec épaississement de tissus et adhérences croûteuses des cils (chassie), administrez *mercurius;* et si ce remède ne réussit pas à votre satisfaction, donnez, quelques jours après, *hepar*.

Lorsque la face interne des paupières est enflammée, comme cela se voit souvent chez les nouveau-nés et chez les enfants plus avancés en âge, et s'ils éprouvent de la difficulté à ouvrir les yeux, spasmodiquement contractés; si elles sont gonflées, rouges et épaisses, avec sécrétion d'une matière muqueuse d'une couleur jaune, ressemblant à du pus, donnez *rhus*.

Employez *euphrasia* dans les maladies chroniques et longues des paupières si, le jour, elles sont le siége d'une démangeaison incommode, si elles se collent la nuit, si elles sont rouges et un peu enflées, avec ulcération, suintement et légère suppuration des bords, lorsqu'il y a clignotement fréquent des yeux, aversion de la lumière, coryza continuel, maux de tête intenses, avec chaleur à la tête.

Si les bords sont brûlants et démangent en y touchant, s'ils sont plus douloureux et comme meurtris, surtout le matin; quand, le matin, ils se trouvent collés par l'effet de la suppuration, donnez *nux vomica*, qui convient souvent lorsque *euphrasia* ne suffit pas; dans le cas où l'un et l'autre ne reussiraient pas, servez-vous de *pulsatilla*. — Dans l'inflammation, avec renversement des paupières, avec élancement brûlant et démangeaison, ou même sans douleur, donnez *mercurius;* plus tard, s'il y a nécessité, *hepar;* quelquefois, il y a lieu à donner *belladonna*.

Si ces remèdes ne réussissent pas, et que les bords des

paupières soient tout à fait rouges, avec sécrétion d'un mucus épais dans l'angle des yeux, toujours sensibles à la lumière et avec élancements douloureux, donnez *antimonium crudum*. Si la douleur est brûlante et incisive, surtout à la suite de la lecture, après avoir donné *sulphur*, qui a dû amener un peu de soulagement, administrez *calcarea*, qui agira avec le plus grand succès. Lorsqu'on ressent un grand picotement dans l'intérieur des paupières, qui s'aggrave le soir, avec écoulement de larmes, donnez *china*.

Dans les démangeaisons cuisantes, avec roideur des paupières comme si elles étaient paralysées, donnez *rhus*. S'il y a contraction spasmodique et occlusion, *hyoscyamus*; — s'il y a pesanteur et lourdeur de la paupière supérieure, donnez *chamomilla*; — s'il y a une grande sécheresse, malgré le larmoiement; s'il y a difficulté dans le mouvement des yeux et chaleur en même temps, donnez *veratrum*.

### ORGELET.

L'**orgelet** se guérit avec facilité par *pulsatilla*; quelquefois on peut le dissiper en le touchant avec une clef froide. S'il y a beaucoup d'inflammation et de douleur, donnez *hepar*, ensuite *silicea*, et répétez-le aussi souvent qu'on s'apercevra qu'il y a récidive. — L'eau froide est nuisible; il vaut mieux faire un cataplasme de pain et de lait, qu'on appliquera chaud pour le laisser toute la nuit. Si les orgelets se reproduisent souvent et qu'ils laissent sur la paupière des indurations, ou qu'ils n'aboutissent pas, mais se durcissent, surtout lorsque les yeux sont enclins à se fermer à cause de la suppuration, s'ils sont cuisants et brûlants dans les angles, où se ramasse toujours un pus concret, donnez *staphysagria*; s'il reste sur la paupière des indurations, donnez, après une ou deux semaines, *calcarea*.

### INFLAMMATION DES YEUX.

Dans l'**ophthalmie** ou inflammation des yeux, lorsqu'il

y a, non-seulement affection des paupières, mais de l'œil en même temps, ou de lui seul, surtout si le mal s'est déclaré subitement et qu'il ait fait des progrès rapides; si le globe est rouge ou couvert de veines injectées de sang, qu'il y ait larmoiement et vive douleur, *aconitum* est, sans contredit, le meilleur remède. Dans tous les cas, ce grand remède affaiblit la douleur, et fait disparaître principalement les symptômes inflammatoires les plus intenses; il produit un bien meilleur effet que celui qui aurait pu résulter de l'application des sangsues.

Mais, si le malade se plaint de démangeaisons, de pression, de brûlement, de sensation d'excoriation dans les yeux et les paupières; si les yeux cuisent beaucoup, surtout en les fermant, s'ils larmoient beaucoup; s'ils sont enflés, comme après avoir beaucoup pleuré, avec sensation de sécheresse; quand les paupières restent agglutinées la nuit, et que, le jour, on y éprouve des picotements et des élancements fréquents; dans ce cas, le meilleur remède est *crocus*.

*Apium virus*, si on ressent des élancements et des tiraillements dans le globe d'œil. On le donne aussi pour l'inflammation de cet organe, accompagnée de douleur perçante et perforante dans la tête, qui se fait sentir dans les yeux; avec horreur de la lumière, avec douleurs piquantes, perforantes et pruriteuses pendant le larmoiement, et si les yeux sont rouges.

Quand les yeux sont malades par *suite d'un refroidissement*, et qu'il y a coryza, mal de tête, toux, enrouement, etc., on emploie les remèdes suivants :

*Nux vomica* convient lorsque les angles des paupières sont plus rouges que le globe de l'œil, ou que celui-ci est taché de sang et qu'on y ressent une cuisson, comme par du sel; lorsqu'on y éprouve une sensation de brûlement et de pression, comme s'il y avait du sable; quand il y a larmoiement abondant, horreur de la lumière, surtout le

matin, avec fièvre et aggravation le matin et le soir.

*Chamomilla* convient surtout aux enfants lorsqu'ils éprouvent dans les yeux des picotements, pression, brûlement, comme si la chaleur en rayonnait; s'il y a le matin gonflement et agglutination des yeux, ou s'ils sont secs, et que le malade ne supporte ses douleurs qu'avec impatience.

*Belladonna* convient lorsque le blanc de l'œil est tout à fait rouge, ou qu'il s'y est fait un engorgement considérable des vaisseaux sanguins, avec chaleur intense, avec larmes corrosives et brûlantes, ou que les yeux sont tout à fait secs, très-douloureux à l'impression de la lumière; que les douleurs sont presque spasmodiques et se portent profondément en arrière; que le coryza est assez intense pour que le nez en soit excorié, et que le tour de la bouche et du nez se couvre de boutons; que la toux est courte, sèche, pénible et spasmodique, et se manifeste par des accès qui durent assez de temps. *Belladonna* convient pareillement lorsque la vue a souffert, ou qu'on voit des étincelles, qu'on éprouve des éblouissements, ou même la perte momentanée de la vue.

*Euphrasia* convient lorsqu'on ressent dans les yeux une forte pression, avec perte de mucus et de larmes corrosives; lorsque les paupières se contractent; que tout l'œil est rouge, accompagné d'un grand mal de tête et de coryza; aggravation le soir.

*Cepa,* s'il y a un larmoiement abondant, avec rougeur, démangeaison, picotement et brûlement des yeux; œdème autour des yeux, avec coryza et mal de tête sur le devant.

*Ignatia* convient lorsque la douleur est assez intense, et que la rougeur l'est moins; qu'il y a forte pression, écoulement abondant de larmes, grande aversion pour toute clarté, catarrhe nasal intense.

Si *nux vomica* n'a pas été encore employée, on s'en sert avantageusement après les autres remèdes, particulièrement s'il est resté une grande sensibilité.

### OPHTHALMIE RHUMATISMALE.

Lorsque, par suite de **rhumatisme**, les yeux rouges ne supportent pas la lumière, qu'ils laissent échapper des larmes âcres et abondantes, que les douleurs sont lancinantes et déchirantes, non-seulement à l'intérieur, mais aussi à l'extérieur, et qu'il y a aggravation par la chaleur, voici les remèdes qui conviennent :

Lorsque l'inflammation a été amendée par l'action d'*aconitum*, donnez *pulsatilla*, s'il reste encore des douleurs lancinantes, perforantes et tranchantes, si l'on ne peut encore endurer la lumière, qu'il y ait aggravation de tous ces symptômes l'après-midi et le soir; s'il y a eu plusieurs récidives qui ont chagriné le malade, et l'ont laissé disposé aux larmes, et qu'après avoir pleuré, il ait éprouvé de l'aggravation.

Quand les douleurs ont été améliorées par *pulsatilla*, donnez *bryonia* s'il reste encore de la rougeur aux yeux; s'il y a une cuisson brûlante dans l'intérieur, ou sensation de sable entre les paupières; qu'il y ait aggravation le soir et la nuit; si les bords des paupières sont engorgés, et si en les ouvrant on provoque le mal à la tête.

Quand, après *bryonia*, qui a réussi à demi, il reste une sensation de cuisson, de pression et des élancements; quand on larmoie beaucoup, que les paupières se collent la nuit ou sont enflées; que tout autour ou dans le voisinage il se développe une sorte d'inflammation érysipélateuse, donnez *rhus*.

Donnez *veratrum album* quand les douleurs sont déchirantes et empêchent le sommeil de la nuit, s'accompagnent d'une céphalalgie intolérable et d'une chaleur ardente des yeux, avec sensation d'une sécheresse excessive.

Un cas difficile, qui avait résisté à plusieurs remèdes, fut guéri par *veratrum* et *crocus*, donnés alternativement.

*Euphrasia* s'emploie quelquefois, spécialement là où

l'œil semble entouré de petites ampoules, qu'il devient moins sensible à la lumière, mais avec une douleur plus violente, et la rougeur est si intense que chaque veine s'injecte de sang.

Dans les *inflammations rhumatismales*, *nux vomica*, *ignatia*, *chamomilla*, conviennent quelquefois; mais on aura encore ici à se servir plus souvent de *mercurius* et *sulphur*, comme il sera dit plus loin.

Lorsque l'ophthalmie rhumatismale s'attaque aux tissus profonds de l'œil, comme l'iris, la maladie prend un très-grave caractère, que nous n'avons pas à décrire ici, nous ne serions peut-être pas compris; il est encore plus inutile de donner l'indication du remède qui conviendrait.

### GOUTTE AFFECTANT LES YEUX.

Si quelqu'un, sujet à la *goutte*, en ressent une attaque qui se porte sur les yeux, avec les caractères d'une franche inflammation, donnez d'abord *aconitum;* plus tard, *antimonium crudum* ou *sulphur*, comme il a été indiqué au traitement des affections des paupières, ou également *cocculus*. *Belladonna* est souvent d'un bon effet, administré selon les symptômes énoncés à l'article « Inflammation des yeux, » surtout si la douleur est fortement pressive autour des yeux, au-dessus ou à côté; s'il y a des élancements violents au-dessus, avec sensation d'arrachement, ou comme si l'œil était refoulé; si les douleurs paraissent et disparaissent; si l'on a dans le champ de la vue des éclairs ou des étincelles, ou un cercle lumineux tacheté de noir, ou que tout semble être dans un brouillard, ou comme vu à travers une gaze, si en même temps il y a vertige et mal de tête assez intense pour qu'on puisse perdre connaissance.

*Colocynthis* conviendra dans d'autres espèces de maladies d'yeux, dans celles surtout où les douleurs sont violentes, brûlantes et tranchantes; si elles pénètrent dans la

tête, surtout dans le front, ou dans un côté du cerveau, avec une sensation de pression, de tiraillement et de déchirement, ou si elles se portent au nez, ou s'étendent à tout le corps avec grande agitation et insomnie.

### YEUX AFFECTÉS DE SCROFULES.

La plupart des *maladies chroniques des yeux proviennent des scrofules :* on les reconnaîtra à la description des symptômes propres à chaque médicament, soit chez les enfants qui en sont atteints, soit sur les adultes qui en étaient porteurs dans leur enfance. Si les yeux sont frappés d'une sorte de faiblesse par suite de scrofules, ils n'en seront que plus sujets à des récidives soit à l'occasion du froid ou de toute autre cause, et contracteront plus facilement des obscurcissements de la vue ou des ulcérations de la cornée. Qu'on emploie dans ce cas les remèdes ci-dessous indiqués ; mais si les souffrances se reproduisent trop souvent, le mieux est de traiter le malade comme atteint de scrofules, et pour cela il faut s'adresser à un médecin homœopathe. Cependant on peut essayer avec succès les moyens suivants :

*Aconitum* est fréquemment employé au commencement d'une atteinte d'inflammation ; on l'arrête quelquefois tout court ; il ne faut donc pas en différer l'emploi ; les symptômes marchent vite, l'œil est très-douloureux, rouge, et d'une excessive sensibilité à la lumière.

*Pulsatilla* convient souvent au début quand les bords des paupières commencent à devenir rouges, brûlent, s'agglutinent et jettent beaucoup ; lorsque les larmes sont corrosives et brûlent les joues ; qu'il se forme comme un gonflement œdémateux ; que les yeux ne supportent pas la lumière, ou selon que l'indiquent les symptômes détaillés plus haut à l'article *Pulsatilla.* Si ce remède a agi favorablement, mais non complétement, donnez huit jours après *ferrum.*

*Belladonna* lorsqu'il y a pression douloureuse des yeux, pression qui s'aggrave en les portant en haut vers le front ;

que les vaisseaux sont injectés de sang; qu'il se forme des pustules et de petites ulcérations sur la cornée; s'il y a une coïncidence de catarrhe nasal et des symptômes rapportés au paragraphe *belladonna;* si, indépendamment, ces souffrances se trouvent être la suite d'un refroidissement, de l'humidité ou de l'influence des vents froids et humides.

*Mercurius* convient aux enfants qui n'ont pas encore fait de ce remède un usage allopathique; quand les douleurs sont sécantes, surtout si les yeux en éprouvent de la gêne; qu'il y a aggravation la nuit et à la chaleur du lit; si les yeux brûlent et pleurent à l'air frais; qu'ils ne peuvent supporter la lumière; qu'ils se troublent, s'obscurcissent; s'il se forme de petites pustules sur la conjonctive, et quand, à la suite d'un refroidissement, ces souffrances reparaissent. *Mercurius* est surtout convenable après que *belladonna* a agi de huit à quinze jours.

*Hepar* convient après *belladonna* ou *mercurius,* lorsque les enfants ont déjà pris du calomel; quand les bords des paupières et les yeux sont rouges et douloureux; lorsqu'en les touchant on y réveille une sensation d'excoriation; qu'ils se meuvent avec douleur et difficulté, et ne peuvent, le soir, supporter les effets de la lumière artificielle, et qu'ils sont alternativement obscurcis ou clairs, ou qu'on y ressent une pression comme si l'œil était poussé en dehors; quand il y a sur la cornée des ulcérations ou des taies, et autour de l'œil de petites pustules. On en donnera une dose tous les jours, c'est-à-dire un globule de la troisième trituration, et cela pendant plusieurs jours de suite.

Administrez *sulphur,* au lieu d'*hepar,* lorsque *belladonna* et *mercurius* ont été donnés préalablement mais non après *hepar,* et ce sera dans les cas suivants : lorsque les paupières sont resserrées, contractées dès le matin; que le malade peut à peine supporter la clarté du jour; qu'il y voit à peine, mais seulement dans un demi-jour;

lorsqu'il lui apparaît devant la vue quelque chose comme un brouillard; que la prunelle est trouble et comme couverte de poussière, ou lorsque les paupières sont particulièrement affectées, comme il a été dit plus haut. Il conviendra également quand le blanc de l'œil (cornée opaque) est rouge et comme teint de sang; s'il est semé de petites vésicules, qu'il y ait des larmes abondantes, et horreur de la lumière avec une sensation de pression sur le globule, qui augmente au soleil. Il sera administré dans ce cas deux globules de la troisième dynamisation une fois par jour ou tous les deux jours, selon les circonstances.

*Dulcamara* est d'un grand usage quand l'affection des yeux est la suite d'un refroidissement; quand en lisant il y a une sensation de pression, et quand tout paraît trouble et couvert d'un voile; quelquefois il semble que des étincelles et des flammes sortent des yeux, avec une douleur sus-orbitaire.—Si le malade se sent mieux dans le repos et nullement disposé d'en sortir, avec aggravation par le mouvement, et qu'il aime à rester assis, au lieu de *dulcamara,* donnez *belladonna.* Mais si son état s'aggrave dans le repos, et qu'il préfère le mouvement, donnez *dulcamara,* et attendez que son action se développe.

*Calcarea* est quelquefois convenable après *dulcamara,* ou lorsqu'il se forme sur les yeux des ulcérations et des taies, avec sensation d'une forte pression, avec démangeaison et élancements; ou lorsqu'on ressent du brûlement et une douleur incisive, le soir, en lisant; lorsqu'il y a obscurcissement, et comme si des plumes voltigeaient devant les yeux, surtout après avoir mangé, ou en lisant, cousant, etc., et aussi lorsqu'on éprouve du froid en dedans de la partie affectée.

*China* convient lorsque les douleurs augmentent le soir, comme s'il y avait du sable dans les paupières, ou si l'on y introduisait quelque chose avec force; lorsque la cornée transparente a perdu son brillant, ou que, lorsqu'on y re-

garde attentivement, on y aperçoit comme une sorte de fumée ou de brouillard.

*Arsenicum* s'emploie quelquefois lorsque les douleurs ressemblent à celles que produirait un charbon ardent, et lorsqu'il s'est formé des taches sur l'œil. Dans le dernier cas que nous indiquons on donne quelquefois aussi, parmi les remèdes indiqués plus haut, *ignatia* et *nux vomica;* et quand il y a des taies, avant tout, *euphrasia.*

Quelquefois les maladies inflammatoires des yeux reconnaissent pour cause de *petits insectes* qui s'y sont introduits. Dans ce cas, on fera usage d'un peu de *camphre râpé* sur un morceau de linge que l'on appliquera, ou bien on emploiera le baume camphré dont il a déjà été question.

L'origine de beaucoup d'ophthalmies dépend de la suppression de maladies de la peau, d'ulcères, ou de certaines autres souffrances : dans ce cas, appelez un médecin homœopathe. Si elles sont la suite de la petite vérole, de la rougeole, de la scarlatine, etc., voyez les articles consacrés à ces maladies.

Les *taies* ou obscurcissements qui se forment sur les yeux ne doivent jamais être traités par des remèdes violents et corrosifs : des milliers de personnes leur doivent la perte de la vue. Ne faites plutôt rien ; et si vous ne pouvez consulter un médecin, employez les moyens dont il vient d'être parlé, et laissez passer une ou deux semaines pour qu'ils aient le temps de développer leur action. Seront efficaces dans ce cas, principalement *apium virus* ou *pulsatilla ; belladonna,* et plus tard *hepar* ou *sulphur,* et après, *calcarea* et *silicea.*

Si le malade n'a pas assez de patience pour attendre, il fera usage d'huile de noix, fraîche de l'année ; on l'exprimera à une température douce ; on en introduira une ou deux gouttes chaque soir dans les deux yeux. Dans les cas où les taies sont très-épaisses, gonflées et blanches, employez sur l'œil, à l'aide d'un petit pinceau, un atome de *sel porphyrisé.* S'il se forme de ces taies ou obscurcissements qui envahissent tout l'œil, en commençant par les angles, mettez-y chaque jour une pincée de sucre blanc pulvérisé. Lorsque la cornée transparente ressemble à un morceau de verre dépoli, que la taie s'épaissit et menace de la perte de la vue, appelez un médecin homœopathe, et au besoin un chirurgien.

### FAIBLESSE DE LA VUE AVEC DES REMARQUES SUR L'USAGE DES LUNETTES.

**Faiblesse de la vue.** Ce nom est improprement donné à toutes les affections de la vue. Il est plus exact de l'appliquer à cet état des yeux qui résulte de la moindre fatigue, dans lequel les organes ou se refusent à leurs fonctions, ou souffrent sans qu'on puisse y reconnaître de cause. La *vue courte* n'est pas une faiblesse, car elle existe avec les yeux les mieux organisés, comme cela se voit chez les jeunes personnes dont les occupations exigent que les objets soient portés très-près du foyer visuel; c'est une impuissance qui ne permet pas de distinguer clairement les objets éloignés; plus ils sont loin plus ils nous paraissent confus, et ce n'est qu'en les fixant longtemps qu'ils nous paraissent tels qu'ils sont; à proximité, tout est beaucoup plus clair et les moindres détails paraissent. La *vue longue* n'est pas non plus une faiblesse; elle se rencontre avec les yeux les mieux organisés, principalement chez les vieillards, et surtout chez les individus qui, par état, sont obligés de porter leur vue à de longues distances. Plus un objet est près, moins ils le distinguent.

Lorsque les *yeux sont réellement faibles*, c'est une mauvaise habitude que de se servir de *lunettes*. Il n'y a que les vues courtes et les longues qui peuvent en user utilement. Comme l'abus des lunettes a déjà fait beaucoup de mal, il n'est pas inutile que les personnes qui tiennent à leur vue soient averties des erreurs grossières où elles pourraient tomber.

Que l'on ne se laisse jamais persuader qu'il est bon de se servir constamment de lunettes, ou seulement quelquefois, lorsqu'on n'a pas la vue courte ou longue. Si l'on a réellement l'une ou l'autre de ces imperfections organiques, et que l'on ait en outre les yeux faibles, il ne faut recourir aux lunettes que fort rarement; car les yeux ne peuvent que perdre de leur faculté par l'usage que l'on en

ferait de quelque espèce qu'elles soient, si même on ne s'expose pas à perdre complétement la vue.

Les lunettes vertes, presque sans exception, sont extrêmement nuisibles, et c'est une faute impardonnable de la part des médecins que d'en recommander indistinctement l'usage. Chacun peut se convaincre par soi-même de leurs fâcheux effets : si, après avoir regardé quelque temps, à travers un morceau de verre vert, un carré de papier blanc exposé au soleil, on le soustrait subitement, on verra alors une tache rouge sur le papier. Cela prouve que l'œil est forcé de produire une image rouge en opposition du vert; il en résulte évidemment une excitation anormale de l'œil qui lui enlève de sa puissance visuelle. Il existe mille exemples des mauvais effets de l'usage des lunettes vertes. Elles sont pour les yeux ce que l'eau-de-vie est pour les nerfs.

Pour protéger les yeux contre l'éclat d'une vive lumière soit quand on voyage dans les contrées couvertes de neige, ou que l'on marche en plein midi et en plein soleil, soit quand on travaille auprès du feu, on peut se servir de lunettes à large ouverture montée en fil métallique très-léger qui seront garnis d'une gaze noire très-claire et très-fine au lieu de verre. La seule couleur des verres à lunettes convenable est le bleu tendre coloré par le *cobalt*, et la nuance sera telle qu'en tombant sur le verre, elle paraisse d'un blanc de neige et n'offense pas les yeux. Elles ne conviennent que dans un très-petit nombre de circonstances, et seulement lorsqu'il est utile de provoquer une légère excitation de la vue, ou bien dans le cas de cécité où il est nécessaire de garantir les yeux du trop grand éclat de la lumière du soleil; et même dans ces deux cas, elles ne sont pas sans quelques inconvénients, si l'usage en est fait sans discernement.

Les personnes dont la vue est courte (les **myopes**) se serviront de lunettes à verres concaves, qui font que les objets paraissent plus éloignés, plus petits et plus distincts.

— Celles qui ont la vue longue (les **presbytes**) doivent se servir de verres convexes, qui font que les objets semblent plus près, plus grands et plus clairs. Comme chaque paire de verres est calculée pour voir à une distance déterminée, on ne peut s'en servir que pour cette distance ; conséquemment, il ne faut donc pas employer indistinctement toutes sortes de verres. On choisira donc les lunettes appropriées à la distance dans laquelle la vue s'exerce habituellement. — Les myopes prendront des lunettes dont les verres amoindriront les objets dans une certaine mesure, et le moins ne sera que le mieux ; car, s'ils amoindrissent trop, ils peuvent nuire. — Les presbytes choisiront des lunettes appropriées à leur vue et dans les conditions de la distance voulue pour lire, mais toujours avec le soin de ne pas prendre des verres d'un trop fort grossissement ; car moins ils grossiront, meilleurs ils seront, et ceux qui augmentent trop le grossissement sont également nuisibles. Il arrive quelquefois que l'on a besoin d'un verre différent pour chaque œil ; celui qui est bon pour l'œil gauche peut nuire à l'œil droit : généralement, l'œil droit est plus fort ; aussi, pour le choix des verres, qu'on les essaye alternativement avec chaque œil. — On ne doit pas faire son choix de suite après avoir dîné, c'est-à-dire, sur la digestion, et encore moins après avoir bu ; on ne doit pas non plus essayer beaucoup de verres au même moment, car la vue varie, et l'on peut se tromper facilement : mais qu'on essaye chaque jour un nouveau numéro, jusqu'à ce qu'on ait rencontré les verres les plus convenables.

Les verres ne doivent jamais fatiguer les yeux ; si cela était, ce serait un signe qu'ils sont trop forts, et qu'ils sont mauvais ; ou, dans quelques cas, que les yeux ont trop de faiblesse pour supporter les lunettes. Il est rare que celles qui sont trop faibles nuisent aux yeux. On doit en chercher ou en changer les verres jusqu'à ce qu'on ait trouvé le numéro convenable, ou, si on ne le trouve pas, renoncer

tout à fait aux lunettes. On devra les abandonner lorsque l'usage qu'on en fait cause un malaise, une pression sur les yeux et dans la tête ; lorsqu'il en résulte une propension au sommeil, de la rougeur et de la chaleur aux yeux, lorsqu'on sent le besoin de reposer ses yeux, ou lorsque, après avoir quitté les lunettes, on éprouve pendant quelques minutes une sorte d'éblouissement. Dans le cas où les objets viendraient à paraître ou plus gros ou plus petits qu'ils n'étaient avant de se servir des lunettes, il est temps de changer de verre, si l'on ne veut pas nuire aux yeux. C'est ainsi que, par un changement étudié et convenable de numéros, on peut souvent améliorer sa vue.

La monture des lunettes doit être aussi légère que possible, et cependant faite de manière à ce qu'elle occupe invariablement la racine du nez. Plus les verres seront grands, meilleurs ils seront. —Ils seront tenus avec une extrême propreté; ils seront clairs et limpides, sans la moindre nuance de rouge ou de vert, sans défaut, sans raie, sans fente, sans nœuds; enfin parfaitement unis et polis. Les verres divisés en deux sections sont très-nuisibles, on se gardera donc d'en faire usage, et l'on est à se demander comment on a pu avoir la pensée de ce genre de verres. — Les opticiens prendront un soin tout minutieux pour conserver les verres propres et clairs. Jamais on ne les essuiera qu'avec une peau fine, et jamais avec autre chose; on n'oubliera pas de les poser sur le travers de la monture, lorsque l'on quitte les lunettes.

### FAIBLESSE ET AUTRES IMPERFECTIONS DE LA VUE.

Ceux qui souffrent de la faiblesse des yeux à la suite de l'assiduité dans la lecture ou dans la couture et autres causes semblables, doivent être soucieux de leur vue; ils s'abstiendront autant que possible de lire ou de coudre à la lumière du gaz ou de la chandelle; on ne lira pas non plus si la lumière est vacillante ou étincelante; ni en voiture, ni à cheval, ni couché, ni lorsque le soleil donne sur le livre; le clair de lune est très-

mauvais pour la vue. Si, lorsqu'on est obligé d'occuper longuement ses yeux soit pour lire ou pour écrire, il faut savoir les reposer quelques minutes, et l'on aura soin de tenir la lumière derrière soi, lorsqu'on reprend son occupation.

On peut espérer remédier à la faiblesse des yeux et à d'autres défauts de la vue en se lavant la tête à l'eau froide tous les jours; on peut également se baigner les yeux avec de l'eau fraîche animée avec quelques gouttes de vieille eau-de-vie de Cognac; ce moyen a bien son utilité, quoique ses effets ne soient que momentanés.

Contre la *faiblesse de la vue*, dans laquelle tout paraît trouble *et enveloppé d'un nuage* qui empêche de distinguer clairement au loin, et qui est la suite de longues lectures, d'un long travail à l'aiguille et d'autres occupations analogues, s'il y a en même temps mouvement spasmodique des paupières, donnez *ruta.*

*Apium virus*, si après chaque effort, les yeux deviennent douloureux et que les globes oculaires éprouvent pendant la nuit des tiraillements et des élancements.

### VUE COURTE.

La **vue courte** récente se guérit particulièrement par *pulsatilla*, si elle est due à l'inflammation des yeux; — par *carbo vegetabilis*, si elle est la suite de l'abus du mercure; — par *phosphoric. acid.*, si elle a son origine dans des causes débilitantes et une fièvre nerveuse; — par *china*, après fièvre nerveuse avec diarrhée.

### VUE LONGUE.

La **vue longue** qui provient de l'abus des boissons spiritueuses se guérit par *nux vomica;* — si en lisant la vue se perd, si les lettres se confondent et qu'au grand jour les yeux éprouvent des éblouissements, donnez *drosera ;* — si cela ne suffit pas, donnez *sulphur*, et plus tard, si c'est nécessaire *silicea*, aux personnes maigres; — *calcarea* aux personnes corpulentes. Cependant, dans ces circonstances, il vaut encore mieux consulter un médecin.

### ATTAQUES DE CÉCITÉ.

Dans les cas de **cécité momentanée et subite**, donnez *aconitum*, si elle revient souvent, *mercurius*; — si c'est à la suite du calomel, *silicea*.

Lorsque la vue se perd la *nuit* (nyctalopie), à la chute du jour, donnez *belladonna*, et particulièrement lorsqu'il y a des apparences de couleurs rouges et flamboyantes, ou qu'il y a une auréole autour de la chandelle; — si ces apparences simulent plutôt des taches noires et des étincelles, donnez *veratrum album*; s'il ne réussit pas, *hyoscyamus*. — Dans la cécité du *jour*, c'est-à-dire lorsque le malade ne peut voir que la nuit, donnez *sulphur*, et plus tard *silicea*, si cela est nécessaire.

### AVERSION DE LA LUMIÈRE.

A la **photophobie** (aversion de la lumière), il se joint ordinairement d'autres souffrances; il faut, dans ce cas, choisir les remèdes appropriés. Dans la photophobie simple, donnez deux matins de suite *aconitum*, le soir *nux vomica*. Si cela ne suffit pas, donnez trois jours après *belladonna*, huit jours après, *mercurius*, et encore après huit jours *hepar*, quelquefois aussi *calcarea* s'est montré très-efficace. — Dans le cas où les yeux recherchent avec avidité la lumière, et la lumière plus éclatante, donnez d'abord *aconitum*, ensuite *belladonna*, et plus tard *sulphur*.

Dans la photophobie avec mal de tête, où la lumière de la chandelle semble sombre et vacillante, *euphrasia* sera donné. — *Apium virus*, si tout semble tournoyer devant les yeux, et si les yeux sont comme remplis de mucosités. Lorsqu'on voit la lumière entourée d'un cercle de feu, ou que la vue est trouble et que l'on a besoin de s'essuyer à tout moment, quand tous les objets paraissent doubles, ou que tout paraît totalement obscur, donnez *pulsatilla*; —

lorsque autour de la chandelle on voit une auréole colorée, avec taches rouges, quand les objets paraissent doubles et renversés, avec un commencement de cécité, *belladonna;* contre les visions de taches noires, avec étincelles et vue double, *veratrum album.* S'il arrive que la vue soit trouble, et qu'il apparaisse des reflets noirs comme des étincelles pendant le jour, à la nuit des météores ignés ou un cercle autour de la lumière, donnez, dans ce cas, *staphysagria.*

YEUX LOUCHES (STRABISME).

Le **strabisme**, chez les enfants qui ont la tête très-chaude, est souvent guéri par *belladonna.* Si cela dépend des vers, donnez *hyoscyamus;* — des suites de la fièvre scarlatine, *rhus* ou *cuprum.*

Si cette affection provient de ce qu'on a placé la lumière toujours du même côté du lit de l'enfant, il suffira quelquefois de changer la lumière de place, afin de l'accoutumer à voir du côté opposé ; et puis, lorsque l'équilibre des yeux sera rétabli, qu'on n'oublie pas de coucher l'enfant d'une manière convenable, soit en mettant la lumière vis-à-vis, ou en plaçant un abat-jour sur la chandelle. Pour les enfants un peu âgés, cela est à peu près utile. — Ensuite il conviendra de soustraire l'œil sain à la lumière, et cela au moyen d'un bandeau, qu'on laissera d'abord en place quelques heures, et plus tard toute la journée; c'est ainsi que l'on parviendra à habituer l'œil qui louche à voir régulièrement.

Si le strabisme existe dans les deux yeux et en dehors, on y remédiera en fixant sur le nez un morceau de taffetas noir ; s'il est en dedans, qu'on applique des deux côtés des tempes un petit appareil de taffetas luisant, qui se porte en avant. Si ces moyens ne réussissent pas, cela doit dépendre d'un état spasmodique des yeux; consultez alors un médecin.

## CHAPITRE III.

### MALADIES DES OREILLES.

Pour ce qui est relatif aux éruptions situées derrière ou dans les oreilles, voyez l'article « Eruptions. »

## OREILLONS (PAROTITE).

C'est l'engorgement de grosses glandes salivaires, qui sont situées en avant et un peu inférieurement aux oreilles. Fréquente chez les enfants, cette affection ne présente rien de grave si elle n'est pas répercutée. Quelquefois l'engorgement s'étend à toute la gorge; alors le malade ne peut ni mâcher, ni avaler, et les symptômes augmentent durant trois à quatre jours, mais il n'y a jamais de danger à craindre. Le mal disparaît du cinquième au septième jour; il peut encore se porter sympathiquement sur le sein ou sur les testicules, ce qui se voit quelquefois: alors ces glandes sont rouges et douloureuses; il se déclare, alors, des douleurs d'entrailles et d'autres symptômes. C'est là la période la plus critique de la maladie. Qu'on tienne donc le malade chaudement, mais avec modération; on devra veiller à ce qu'il ne prenne ni échauffement, ni refroidissement; on le privera de toute nourriture ou boissons excitantes. On ne fera aucun remède extérieur; la seule précaution à prendre, c'est d'entourer le cou d'un mouchoir de coton ou de fil, et jamais de laine ou de soie.

*Mercurius* est le principal remède qui a rarement besoin d'être répété deux ou trois fois pour opérer la guérison.

*Belladonna* se donne lorsque la maladie prend un caractère inflammatoire, et que l'engorgement est devenu rouge et ressemble à un érysipèle, ou s'il tend à gagner le cerveau, ce qui se reconnaît à l'affaissement subit de la joue, à la perte progressive de connaissance ou au délire. *Bryonia* est quelquefois très-utile lorsque l'engorgement disparaît soudainement et produit des symptômes alarmants du côté de la tête.

*Carbo vegetabilis*, si le malade est pris d'une fièvre lente, si l'engorgement est plus dur, et ne tend pas à se fondre; ou lorsque pulsatif il se porte sur l'estomac; et aussi lorsque *mercurius*, administré dès le principe, n'a apporté nul soulagement, ou si le malade a pris beaucoup de calomel. Si *carbo vegetabilis* est sans résultat suffisant, il sera

suivi de *cocculus*, utile spécialement dans un état de maladie qui dépend ou est accompagné des oreillons.

*Hyoscyamus* convient dans les symptômes du mal semblables à ceux de *belladonna*, si ce dernier n'a pas produit d'amélioration dans trente-six heures.

Si la parotite est accompagnée de mal de gorge, consultez le chapitre qui est consacré aux affections de la « gorge. » S'il y a grand enrouement, *carbo vegetabilis* est un moyen presque toujours efficace.

Quand les oreillons se compliquent d'autres affections, soit des oreilles ou des dents, de la teigne, d'une inflammation érysipélateuse, ou si la complication provient de l'abus du mercure, de la fièvre scarlatine, de la petite vérole, de la rougeole, ou d'autres fièvres graves, voyez à cet égard le chapitre relatif à ces affections.

### INFLAMMATION DES OREILLES.

Dans l'**inflammation des oreilles**, il y rougeur, chaleur, engorgement et douleur; le conduit auditif s'oblitère presque entièrement, et la douleur devient tellement violente, qu'on peut à peine toucher l'oreille.

*Pulsatilla* est presque le spécifique de cette maladie. Il y a utilité de couvrir l'oreille de coton, pour la protéger contre l'air et le bruit, si la douleur est plus intense dans l'oreille interne; quelquefois elle s'accompagne de douleurs déchirantes, tiraillantes, perforantes et brûlantes que c'est à en devenir fou; *pulsatilla* sera le remède approprié.

*Belladonna* conviendra complétement si la douleur vient à pénétrer dans la tête, suivie d'une grande agitation, de vomissements, du froid des extrémités et d'autres symptômes aussi graves.

### MAL D'OREILLES (OTALGIE).

L'**otalgie**, comme toute autre souffrance des oreilles, reconnaît en général pour cause le refroidissement, ou la suppression de transpiration.

*Cepa* est convenable si la douleur s'aggrave la nuit ou près

d'une porte entre-bâillée, plus douloureuse dans le côté gauche, et que la douleur se porte du gosier et de la tête à l'oreille, ou s'accompagne ou est précédée d'un coryza.

Si l'on vient à ressentir des douleurs isolées et aiguës, semblables à des coups de canif; lorsque l'oreille interne est sèche et sans cérumen, que des douleurs déchirantes s'étendent jusqu'au lobule, qu'elles rendent le malade irritable et impatient, et qu'enfin elles deviennent intolérables, donnez *chamomilla.*

*Mercurius,* s'il se déclare de la transpiration sans être suivie d'amélioration, si l'on éprouve des tiraillements qui se portent jusqu'à la joue, et si la douleur interne est tiraillante, brûlante, lancinante et pressive, ou si le brûlement se fait de nouveau sentir à l'extérieur, ou le froid à l'intérieur, avec violents élancements et tiraillements, particulièrement lorsque l'oreille est humide.

Quand l'otalgie provient d'une attaque de rhumatisme, et se signale par des douleurs lancinantes et pulsatives comme dans un effort d'élimination; que l'oreille externe est rouge, chaude et engorgée, que la douleur traverse tout le visage, particulièrement chez les personnes sensibles au froid, et portées aux larmes, donnez *pulsatilla;* — chez les personnes passionnées, colères, dont les douleurs sont lancinantes et déchirantes, donnez *nux vomica.*

Quand chez des personnes très-sensibles, ces souffrances se renouvellent souvent, avec pression et élancement dans et derrière l'oreille, et aussi avec déchirement et une sensibilité excessive au moindre bruit, donnez *arnica;* — mais si la douleur est excessive avec tiraillement et rougeur, élancement intérieur et tintement, donnez *china.*

Donnez *belladonna,* s'il y a picotements dans et derrière l'oreille, et douleur perforante et resserrante, avec des tiraillements et élancements jusque dans la gorge, accompagnés de tintement, de bruissement, de bourdonnement; si la tête et les yeux sont affectés en même temps, que les

douleurs s'aggravent pendant les accès par l'effet du moindre attouchement et du mouvement. Quand *belladonna* ne suffit pas, et qu'on éprouve en se mouchant une plus vive douleur avec tintement et bruissement, *hepar*.

*Calcarea*, si les douleurs ont leur siége principalement dans un seul côté, et sont profondes : si leur violence est telle que le malade en soit désespéré, notamment si la douleur est à droite, ou si elle est pire après minuit, vers le matin, ou après midi.

*Sulphur*, si la douleur revient souvent ; si elle est sur le côté gauche, ou s'aggrave le soir ou avant minuit.

Si ces souffrances sont crampoïdes et pressives comme par l'effet d'un étau, avec roulement et bourdonnement dans les oreilles, sensation de torpeur, de froid et de fourmillement qui gagne la figure, donnez *Platinum*. — *Dulcamara*, dans des cas analogues, et s'ils sont dus à un refroidissement ; quand les douleurs augmentent pendant la nuit, et s'accompagnent de nausées.

*Rhus* est très-utile dans l'otalgie déterminée par le froid.

D'autres remèdes, tels que *phosphoric. acid.*, *antimonium crudum*, etc., peuvent avoir leurs avantages, mais selon qu'ils seront convenablement indiqués.

N'employez aucun remède externe ; l'huile même peut avoir ses dangers ; les vapeurs chaudes peuvent brûler l'oreille : et dans ce cas, le moindre accident se répare difficilement. Un seul petit morceau d'éponge trempé dans l'eau chaude ou tiède est la seule chose qu'on puisse se permettre pour diminuer les douleurs ; cela même n'est pas encore tout à fait innocent.

Si, à l'aide des remèdes dont on fait usage, on obtient quelque résultat, il devient inutile de mettre du coton dans l'oreille. En général, on ne s'en servira que dans les cas d'une nécessité réelle, comme il va être dit à l'article « Ecoulement des oreilles. »

Si les remèdes prescrits n'agissent pas chez les enfants assez vite, attachez autour de l'oreille une mèche trempée dans le soufre : ce moyen suffit souvent pour provoquer un écoulement et pour adoucir les souffrances.

### SUPPURATION OU ÉCOULEMENT DES OREILLES.

**L'écoulement des oreilles** est une affection qu'il faut savoir supporter avec la plus grande patience, parce que sa suppression, quelque insignifiante qu'elle soit d'abord, peut avoir les suites les plus graves. Quand il est devenu chronique, il est très-difficile à guérir. Que sous aucun prétexte on ne permette aucune injection; l'huile même est dangereuse, parce qu'il en reste toujours dans l'oreille, un peu, qui passe au *rance*. Les choses qui sèchent sont encore plus dangereuses. L'eau tiède seule, et en tant qu'elle sert à entretenir la propreté de l'oreille, ne nuit pas. Il peut être utile d'y introduire un peu de laine fine, en hiver pour faire obstacle au froid, et en été aux insectes qui se glissent quelquefois dans l'oreille, et y déposent des œufs qui deviennent l'origine de grandes souffrances. Lorsque le malade sent un fourmillement dû à de petits vers, il est nécessaire de faire tomber dans l'oreille de l'huile douce, goutte par goutte, jusqu'à ce qu'elle soit remplie, et puis l'on procédera comme il a été dit au chapitre X, 1re partie.

Cependant il est important de tenir quelque chose dans les oreilles, surtout lorsque la matière de l'écoulement sent mauvais; c'est en été surtout et pendant le sommeil, qu'il faut prendre des précautions plus grandes; on emploiera un tampon d'une grosseur convenable, car s'il est trop gros, l'organe en souffre; s'il est trop petit, il peut s'enfoncer, et alors il est très-difficile de l'extraire. En conséquence, il sera prudent d'entourer le tampon d'un morceau de linge fin, qui empêchera d'une part qu'il ne pénètre trop avant, et d'autre part pour rendre facile son extraction. — Dans tout cela, il sera préférable de choisir un morceau d'éponge très-fine, qu'on taillera convenablement; sa nature se prête facilement au but qu'on se propose, car elle remplit hermétiquement l'oreille sans la blesser. On peut changer fréquemment ce tampon ou le faire servir toujours, pourvu qu'on le lave avec soin, d'abord à l'eau tiède, ensuite à l'eau froide.

Lorsque l'écoulement des oreilles est la suite d'une inflammation, ou s'accompagne d'une douleur avec le caractère d'une pression qui chasse en dehors; ou quand l'oreille est chaude et rouge, ou se couvre de croûtes pruri-

teuses, ou lorsque cet écoulement provient des suites de la rougeole, donnez *pulsatilla;* si l'on en a déjà fait usage sans succès, *sulphur;* s'il vient après la fièvre scarlatine, *belladonna,* et quelques jours après, *mercurius,* si c'est nécessaire, et puis encore *belladonna.* Si ces moyens ne suffisent pas, *hepar.* Si l'écoulement arrive consécutivement à la petite vérole, et s'il se complique de douleurs lancinantes et d'hémorrhagie auriculaire, s'il survient des ulcérations à l'extérieur, et que la matière de l'écoulement sente mauvais, donnez *mercurius.* Mais si le malade se trouve avoir abusé du calomel, *sulphur* aura la préférence; — s'il a abusé de soufre, *pulsatilla,* et plus tard *mercurius.* Si cependant l'affection passait à l'état chronique, prenez une pincée de *potasse* que vous ferez dissoudre dans une bouteille d'eau de pluie, et versez dans l'oreille, tous les jours, une cuillerée à thé de cette solution, jusqu'à ce qu'il y ait un commencement d'amélioration.

Si l'écoulement est purulent et chronique, donnez *mercurius,* et huit jours après *sulphur,* et répétez ce dernier trois fois à la distance d'une semaine. Si, malgré cela, il ne se déclare pas d'amélioration, donnez *calcarea.* Si en même temps, il y a un grand mal de tête, et que *mercurius* ou *sulphur* ne réussissent pas, donnez *belladonna,* et plus tard *lachesis.* Si cela ne suffit pas encore, donnez deux matins de suite *silicea,* et, s'il le faut, répétez *silicea* tous les huit ou quinze jours. — *Causticum* est quelquefois très-utile dans les écoulements chroniques, surtout lorsque le malade a souffert longtemps de rhumatisme. Si ces divers moyens ne suffisent pas, essayez du *borax* en solution, comme il a été dit plus haut au sujet de la potasse.

Si l'écoulement s'est supprimé brusquement, n'importe qu'il ait eu une longue ou une courte durée, cela constitue un état grave. — Qu'on examine avec soin l'oreille avec un *speculum oris* ou avec une épingle à cheveux, afin de s'assurer que ce ne

sont pas des croûtes ou toute autre chose qui ont bouché l'oreille ; qu'on introduise dans le conduit auditif de la vapeur tiède, d'une température convenable et propre à ramollir le corps qui pourrait s'y trouver ; mais si l'oreille n'est pas obstruée et que son intérieur soit tout à fait sec, alors appliquez directement sur le pavillon un morceau de pain sortant du four, mais pas trop chaud, pour qu'il puisse être supporté.— Répétez de temps en temps ce procédé, qu'on renouvelle au fur et à mesure que la mie se refroidit et jusqu'à ce qu'il y ait amélioration.

Si, par suite de la suppression de l'écoulement, les glandes du cou s'engorgent et durcissent, donnez *pulsatilla*, plus tard *mercurius* et *belladonna*.

S'il survient un grand mal de tête avec fièvre, donnez *belladonna;* si elle ne suffit pas, donnez *bryonia*. Si cette suppression est la suite d'un refroidissement ou de la mouillure des pieds, avec amélioration par le repos, *belladonna;* par le mouvement, donnez *dulcamara*; s'il y a aggravation par la chaleur du lit, *mercurius*. Si, à la suite de la suppression de l'écoulement, il survient un engorgement des oreillons, donnez les remèdes appropriés à cette circonstance. Mais si les parties génitales s'engorgent, donnez le soir *nux vomica*, et s'il n'y a pas d'amélioration, le matin, *pulsatilla*.

Quelquefois il se déclare un violent mal de tête qui devient lourd plus tard, avec sensation de tension, comme si le crâne était trop étroit ; les yeux deviennent rouges et sont douloureux en les mouvant ; cet état s'accompagne de fièvre ; quelquefois il y a des mouvements spasmodiques de la face, avec enflure de la tête, perte de mémoire, etc. ; et à la suite de ces divers symptômes il se déclare des bourdonnements et des bruissements d'oreilles ; puis surdité et écoulement subit de matière purulente sortant comme d'un abcès. On se gardera de rien tenter contre cet écoulement ; on se bornera aux seuls moyens de propreté, et l'on fera coucher le malade sur l'oreille malade, en garnissant le coussin avec plusieurs épaisseurs de compresses. — Si

l'on reconnait le mal avant que l'écoulement ait lieu, donnez *hepar*, et attendez-en les résultats. S'il n'y a pas d'amélioration au bout de quelques jours, donnez *mercurius* une fois, et attendez encore vingt heures son effet. S'il ne produit pas un résultat marqué, administrez *lachesis*, et un ou deux jours après *hepar*.

On reprendra le même traitement si l'écoulement se supprime. Si la suppuration se déclare, le malade est sauvé, et il faut s'abstenir alors de tout autre remède. Si elle n'a pas lieu, le malade meurt, et le médecin le plus habile n'y peut rien.

### BOURDONNEMENT D'OREILLES.

En général, cette affection se complique d'écoulement, de dureté de l'ouïe et autres souffrances des oreilles ; quelquefois aussi, de maux de tête avec congestion de sang.

Dans de tels cas, on ne doit pas négliger de faire un traitement approprié.

Si le bourdonnement d'oreilles existe seul, qu'il soit récent à la suite d'un refroidissement, donnez *nux vomica* s'il y a aggravation le matin, — et *pulsatilla* si l'aggravation a lieu le soir.

*Dulcamara* si c'est la nuit,— *mercurius,* chez les personnes qui transpirent facilement, et *chamomilla,* chez celles qui ne peuvent pas transpirer ; — *china,* dans le cas où le malade a abusé du mercure, qu'il est d'une sensibilité excessive, qu'il a eu des fièvres ou une maladie de foie, ou quand le bourdonnement a un caractère plus prononcé de sifflement, de tintement et de chant ; — *carbo vegetabilis,* s'il est plus fort et donne comme un bruit de grondement, et que *china* n'ait pas eu un bon résultat. — Chez les vieillards, quand cette infirmité n'existe que d'un côté, que le sang se porte à la tête, et que, par conséquent, le bourdonnement paraît en dépendre, donnez *arnica* plusieurs fois à chaque aggravation.

S'il revient toujours et s'aggrave par le temps humide,

entre deux portes ouvertes, particulièrement en se mettant au lit, si l'ouïe est dure, si elle s'accompagne de douleurs au gosier, d'écoulement de larmes, et de douleur en urinant, donnez *cepa*. — Si cela dure, appelez un médecin.

Lorsque les oreilles sont sensibles au moindre bruit, donnez *sulphur* une fois, et plus tard *aconitum* plusieurs fois. Si cela ne réussit pas, *carbo vegetabilis* une fois, et plus tard *coffea* plusieurs fois.

Si cette maladie s'accompagne d'une grande sensibilité, par suite d'une exposition au vent, ou qu'à chaque pas que fait le malade, qu'à chaque mot qu'il dit, il entende un retentissement ou une espèce d'écho, ou s'il a fréquemment souffert de tiraillements dans les membres, donnez *causticum* deux matins de suite, et attendez quelques jours ses effets.

### DURETÉ DE L'OUÏE.

Cette affection provient souvent de l'obturation des oreilles par le cérumen qui s'est endurci. Qu'on ait donc le soin d'examiner avec soin ces organes, comme il a été dit au chapitre « Introduction de corps étrangers dans l'organisme ; » et, dans ce but, il ne faudra pas négliger de placer le malade de manière à éclairer le fond de l'oreille par un grand jour; puis, on se servira avec précaution de l'instrument explorateur, qu'on portera dans son intérieur et jusqu'au point où il se déterminera un commencement de douleur. Si l'on découvre qu'il s'y est formé une sorte de tampon solide, qu'on en extraie ce que l'on pourra ; et pour faciliter ce résultat, on fera de petites injections d'eau tiède, matin et soir, ou bien on laissera tomber dans l'oreille un peu d'eau qu'on y laissera quelques minutes. La graisse de volaille, fondue au bain-marie, peut, dans beaucoup de circonstances, être très-utile en en mettant quelques gouttes dans l'oreille ; ce qui n'empêchera pas d'employer les injections.

Si cette infirmité provient de la trop grande sécheresse de l'organe et du manque de sécrétion du cérumen indispensable à la fonction, donnez *carbo vegetabilis* ou *lachesis*, qui réussissent souvent. Le conduit sera humecté à

l'aide de la glycérine, qui sera introduite dans l'oreille soir sur un peu de coton.

Si elle est accompagnée de bruissement, de tintement, d'une sorte de chant, on la guérit quelquefois très-promptement par *veratrum.*

S'il y a de la suppuration, donnez les remèdes qui sont appropriés à cette complication ; ce sera surtout *pulsatilla, mercurius, sulphur, calcarea* et *causticum.* — Si elle est survenue après la rougeole, *pulsatilla* ou *carbo vegetabilis ;* — après la fièvre scarlatine, *belladonna* ou *hepar ;* — après la petite vérole, *mercurius* ou *sulphur.*

S'il y a coïncidence avec coryza et mal de gorge, et amélioration en avalant, on se gargarisera avec de l'eau chaude ; si cela ne suffit pas, donnez *chamomilla* ou *arsenicum,* ou *lachesis.*

Si elle provient d'une affection rhumatismale, qui cesse sous l'influence du froid, pour se porter sur l'oreille, donnez les remèdes qui conviennent aux souffrances rhumatismales, *bryonia,* et plus tard *dulcamara* et *sulphur.*

Si elle est la suite de la suppression d'éruptions cutanées ou d'un ulcère, d'une suppuration artificielle, comme un cautère, administrez les remèdes qui sont appropriés à la circonstance, et principalement *sulphur* et *antimonium crudum.*

Si le malade est sujet aux hémorrhoïdes, on peut quelquefois donner avec succès *nux vomica ;* si c'est la suite d'une fièvre nerveuse, *arnica* ou *phosphoric. acid.*

Si les amygdales sont enflées et occasionnent la dureté de l'ouïe, *mercurius* ou *staphysagria.*

Si cette infirmité est de nature chronique, tenez-vous à un régime convenable et buvez beaucoup d'eau. Si cela ne suffit pas, appelez un médecin homœopathe.

Si la dureté d'oreille vient à se compliquer d'autres souffrances, qu'on choisisse parmi les remèdes qui couvrent le mieux ces nouvelles souffrances ; nous indiquons d'abord *veratrum*

*album, staphysagria, arsenicum, hyoscyamus*, et dans les cas les plus graves, *silicea, calcarea.*

Mais, avant tout, qu'on se garde bien d'avoir recours à des moyens externes. C'est une erreur grande que de croire que les oreilles sont plus endurantes que les yeux. Les oreilles sont au contraire beaucoup plus sensibles; seulement le mal ne vient pas si vite, et il guérit plus lentement et difficilement; quelquefois il ne guérit même pas du tout; tandis que les affections des yeux se guérissent plus facilement et se supportent avec plus de patience.

Ainsi, je le répète, qu'on se tienne en garde contre la pratique d'appliquer des agents externes, durs ou liquides; dans quelques cas seulement, on peut se servir d'eau tiède à l'intérieur, et d'eau froide à l'extérieur (1).

## CHAPITRE IV.

### MALADIES DU NEZ.

Pour les souffrances de la face, du nez et des joues, voyez le chapitre des « Maladies des dents; » pour les éruptions et les boutons du tour du nez, voyez le chapitre « Maladies de la peau. »

#### GONFLEMENT DU NEZ.

Donnez *arnica*, s'il est le résulat d'un coup ou d'une cause indéterminée et s'accompagne de fourmillement et d'une douleur dans les os, semblable à l'effet d'un coup.

*Belladonna*, s'il coïncide avec un catarrhe nasal, surtout si l'entrée des narines est enflée et excoriée, avec rougeur, chaleur et douleur, symptômes qui se portent quelquefois à l'intérieur, avec sensation de brûlement, de lancination, de sécheresse, d'autres fois en exaltant ou en affaiblissant l'odorat; si cela ne suffit pas, *hepar*.

*Mercurius*, si le coryza est fluent, aqueux, et qu'il y ait de l'irritation; de plus, si le nez est rouge, gonflé et luisant,

(1) Consultez l'ouvrage du docteur Triquet. *Traité pratique des maladies de l'oreille*, Paris, 1857.

avec prurit ; s'il y a une douleur qu'aggrave la pression exercée par le moucher, et plus tard *hepar*, ou peut-être aussi *belladonna*.

*Hepar*, chez les personnes qui ont fait abus du calomel, et ensuite *mercurius*.

Contre le gonflement chronique et douloureux du nez, *bryonia* convient quelquefois ; si le nez porte de petites taches noires, *sulphur* ; — des taches rouges, *phosphoric. acid.* ; — des verrues, *causticum* ; — si le bout du nez est rouge, *rhus*.

*Arsenicum*, s'il est d'un rouge cuivré, après abus de boissons alcooliques.

*Rhus* et *ruta*, si le gonflement est d'un rouge cuivré, et qu'il soit ou non la suite de l'usage immodéré des liqueurs.

### ÉPISTAXIS.

**Saignement du nez ou épistaxis.** — Cette hémorrhagie a lieu fréquemment dans le cours d'une maladie, et il en résulte en général un soulagement immédiat. Aussi, est-il conforme à ce bénéfice de nature de ne pas l'interrompre, pourvu toutefois qu'il ne soit ni trop long ni trop abondant. Il convient donc de rejeter comme très-inconsidérés tous ces moyens vulgaires mis en usage pour le réprimer, tels qu'eau froide, glace, vinaigre, eau de mer, eau-de-vie, éponge, amadou, ou tout autre tampon. — Il est inutile de boucher le nez, il vaut mieux le comprimer un peu, et puis de s'assurer de temps en temps si le sang continue à couler et à se faire jour à travers l'arrière-bouche, ou s'il s'est arrêté. — Si le sang coule d'une seule narine, il suffira quelquefois de lever le bras du même côté et de le porter sur la tête ; mais il arrive souvent qu'après l'avoir retiré, l'hémorrhagie recommence.

*Arnica* convient toujours si cette hémorrhagie est occasionnée par un coup, ou qu'elle soit précédée d'un fourmillement dans le nez ou dans le front, si le nez est chaud, que le sang soit rouge et liquide, particulièrement chez les hommes.

*Pulsatilla*, aux femmes, surtout à celles d'un caractère doux et tranquille ou qui ont des menstrues très-faibles, ou qui saignent du nez pendant la durée du coryza, avec alternative de l'humidité et de la sécheresse des fosses nasales, et que l'épistaxis a lieu après midi, le soir ou avant minuit.

Si le saignement du nez est la suite d'un grand échauffement, si le malade est pléthorique, qu'il ait le sang porté à la tête, ou qu'il ait bu du vin; s'il a la fièvre et une forte pulsation des artères du cou et des tempes, donnez *aconitum*.

*China*, si le patient est énervé et épuisé par de fréquentes hémorrhagies, avec pâleur de la face, froid des extrémités, mouvements convulsifs, etc.

*Bryonia*, contre l'épistaxis qui se prolonge, principalement durant les temps chauds, dû à un état de surexcitation ou au vin; également lorsque le saignement a lieu spécialement la nuit et oblige le malade d'interrompre son sommeil, ou le matin; s'il est naturellement irritable et obstiné.

*Belladonna* est fréquemment utile, administrée dans l'intervalle des autres médicaments; si l'hémorrhagie survient la nuit ou reparaît le matin, ou a lieu à la suite d'une surexcitation, ou après avoir pris du vin.

*Rhus*, si l'épistaxis est provoqué par suite d'un grand travail corporel, soit effort, soit tout exercice forcé, surtout s'il est aggravé par le repos.

*Crocus*, si l'hémorrhagie nasale donne un sang foncé et presque noir, visqueux, et lorsque le saignement est accompagné d'une sueur froide de la tête; si l'état moral du malade est variable, avec des accès alternés de gaieté et de tristesse.

*Nux vomica*, si le saignement se fait le matin et qu'il soit la suite d'une surexcitation, de boissons fortes, etc., ou d'une habitude bachique. *Lachesis* conviendra aussi dans ce dernier cas.

*Mercurius*, si l'hémorrhagie a lieu la nuit *pendant le sommeil*, et si le sang se coagule, à la sortie des narines, en grumeaux coniques.

*Cina*, convient aux enfants sujets aux vers, ou lorsque le sang sort après qu'ils ont eu fatigué les narines avec les doigts, par suite de démangeaison.

*Sulphur* ou *carbo vegetabilis* sont appropriés aux personnes qui sont sujettes à cette hémorrhagie. Elles devront en prendre une ou deux fois par semaine.

Si ces divers médicaments n'ont pu faire cesser l'épistaxis, après leur avoir donné le temps nécessaire pour développer leur action, espérez un bon effet, notamment dans l'hémorrhagie due à un grand échauffement ou à l'usage du vin, de l'immersion des mains dans l'eau chaude, et du repos ensuite. — Une grosse clef ou tout autre morceau de fer appliqué froid sur la nuque suffit souvent pour arrêter le saignement de nez.

Quoiqu'il soit en général inutile de tamponner les narines, cependant il arrive un moment où il faut y recourir, c'est lorsque l'hémorrhagie donne d'une manière alarmante, et que le sang passe dans l'arrière-gorge et peut faire craindre la suffocation.

Le tamponnement doit se faire à l'intérieur et à l'extérieur ; à l'intérieur, on passe un fil dans chaque narine qu'on ramène dans la bouche, saisi par son extrémité, on y attache un morceau d'éponge qu'on ramène en arrière, en tirant sur l'extrémité du fil resté hors de la narine; à l'extérieur, on bourre le nez avec quelques morceaux de charpie ou d'éponge qu'on enfonce à l'aide d'une sonde ou d'un petit bout de bois.

### POLYPE DU NEZ.

C'est une petite tumeur en forme de poire qui naît de la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur du nez .Elle est généralement très-mince à son attache et boursouflée dans son corps, de là son nom. L'une ou les deux narines peuvent être le siége de cette affection.

Le polype est quelquefois d'une consistance ferme, charnue et même dure; d'autrefois il est mou, délicat et transparent; il a quelque ressemblance avec la chair de l'huître. Lorsque les

deux narines sont pleines de tumeur, la respiration est difficile et il se fait un bruit particulier de râle dans le nez.

Les remèdes qui se sont montrés les plus utiles dans le polype sont : *calcarea*, *phosphorus*, *staphysagria*, *silicea* et *sanguinaria*. — Il est toujours mieux d'appeler un médecin homœopathe.

### OZÈNE.

Cette affection se caractérise par l'ulcération de la membrane muqueuse des narines, accompagnée d'une suppuration d'odeur fétide, quelquefois de la destruction des cartilages, et même de la carie des os du nez. Dans la plupart des cas, son origine est vénérienne, plus rarement scrofuleuse.

L'un des inconvénients les plus fâcheux de ce mal, c'est l'accumulation et presque l'incrustation de mucosités qui bouchent complétement l'entrée des narines.

*Arsenicum* et *lycopodium* ont été recommandés, le premier dans le cas où les douleurs sont très-intenses et ont un caractère de brûlement et de battement ; le second, lorsque la matière de suppuration est épaisse et jaunâtre. Mais appelez un médecin.

On a aussi assigné des remèdes aux divers états du mal : au commencement, *sulphur*, *pulsatilla*, *belladonna*, *lachesis*, *lycopodium* et *causticum* ; plus tard, dans l'ozène syphilitique, *mercurius*, *hepar* et *lycopodium* ; d'origine scrofuleuse, *phosphorus* et *silicea*. — Ils seront administrés à la dose d'une globule par jour ou à jours passés.

### CORYZA. — RHUME DE CERVEAU.

**Catarrhe, rhume de cerveau ou coryza, c'est tout un.** — *Mercurius* est le principal remède dans le cas de catarrhe épidémique ordinaire (influenza ou grippe), principalement lorsqu'il affecte beaucoup de monde à la fois ; s'il y a transpiration parfaite la nuit ; si le catarrhe s'aggrave le matin et s'accompagne de fièvre ; le malade ne veut pas rester seul ; il a beaucoup de soif, éprouve une chaleur insupportable, et cependant il ne peut endurer le froid. Si, douze heures après, il y a du mieux, attendez. Si, après quelque amélioration, il y a du pire, donnez *hepar*. Il est spécialement favorable aux enfants et dans le

catarrhe né d'une transpiration arrêtée, avec fièvre et douleur dans différentes parties du corps.

*Hepar* sera donné, en place de *mercurius*, aux personnes qui viennent de faire usage du calomel, si le moindre courant d'air renouvelle le catarrhe ou le mal de tête, ou qu'une seule narine soit affectée, ou que le mal de tête empire à chaque mouvement. Si, après douze heures, *hepar* n'a pas apporté d'amélioration, donnez *belladonna*.

*Cepa* convient dans le catarrhe ordinaire qui attaque beaucoup de personnes en même temps, est causé par l'humidité et un temps venteux; qui commence généralement par le côté gauche; éternument fréquent, morve abondante qui irrite et enflamme le nez, et étend le mal à la lèvre supérieure; larmoiement, céphalalgie, toux, soif, chaleur, douleurs des dents ou partout; aggravé la nuit et dans l'appartement; amélioré en plein air et au froid.

*Lachesis* sera utile dans le catarrhe de la pire espèce, où il se fait un écoulement abondant de matières séreuses et dans lequel toutes les parties sont douloureuses et enflées.

*Arsenicum*, lorsqu'il n'y a pas beaucoup de fièvre, de chaleur ou de soif; le malade est inquiet, particulièrement la nuit; il boit souvent, quoique peu à la fois; il est très-faible et s'impatiente facilement; le mucus nasal est âcre et corrosif; douleurs excessives des narines et brûlement violent du nez, soit en dehors, soit en dedans. L'exercice et la chaleur affectent agréablement, et n'aggravent nullement le mal.

*Nux vomica*, dans les symptômes semblables à ceux d'*arsenicum*, au cas qu'après douze heures de l'administration de ce dernier, il n'y ait point d'amélioration, ou lorsque le catarrhe est fluent le jour, et sec la nuit; que la bouche est sèche et comme brûlée, sans soif; tension de la poitrine et constipation. Ce remède est aussi particulièrement indiqué dans un mouvement alterné de fièvre et de

frissons; surtout le soir, avec grande chaleur de la tête et du visage.

*Ipecacuanha*, lorsque *arsenicum* et *nux vomica* paraissent convenir, mais ne suffisent pas.

*Dulcamara*, lorsque le malade se sent soulagé par le mouvement et se sent plus mal par le repos, et que la plus légère exposition au froid renouvelle l'obstruction des fosses nasales. (enchifrènement.)

*Pulsatilla* si le mal et la douleur du nez sont médiocres, mais qu'elles ôtent au malade l'appétit et l'odorat; le mucus qui sort est épais et jaunâtre, ou quelquefois vert et fétide.

*Euphrasia* convient dans les catarrhes accompagnés de l'écoulement d'un mucus blanc, avec larmoiement et douleur des yeux.

*Chamomilla* guérit fréquemment le catarrhe avec ulcération du nez, gerçure des lèvres, une joue rouge et l'autre pâle, avec frissons et soif.

Si l'on est sujet à un retour fréquent de l'affection catarrhale, et que la guérison en soit difficile, dans ce cas on trouve que les aliments sont trop salés. Alors il est indispensable d'user modérément de sel, et de flairer de temps en temps de l'esprit de nitre dulcifié.

*Silicea* est approprié au coryza qui dure longtemps et revient souvent; s'il est tantôt sec, tantôt fluent. Prenez-le deux matins de suite.

Lorsque le **catarrhe a été supprimé**, et qu'il en résulte du mal de tête, donnez *aconitum;* et si le catarrhe ne reparaît pas, bientôt après donnez *pulsatilla, china* ou *cepa*. Lorsque la poitrine est affectée et que la respiration est gênée, donnez *ipecacuanha* deux ou trois fois; et si cela ne suffit pas, *bryonia*. Laissez alors le malade boire de l'eau chaude sucrée, coupée avec du lait, et aspirer par le nez des vapeurs aqueuses. Si tout cela ne suffit pas, donnez *sulphur* en dilution.

Si le catarrhe se complique d'autres symptômes, et principalement de ceux dont il va être question dans le chapitre suivant, et qu'il tombe, comme on dit, sur la poitrine, ou sur les poumons, avec enrouement et toux, alors consultez à l'égard des remèdes ce qui sera dit dans ce même chapitre.

Ne supprimez jamais un catarrhe par l'action du froid ou par des drogues ; c'est toujours une voie de purification que là catarrhe. Toute personne qui en est atteinte recèle des impuretés dans son organisme, et l'on n'est jamais plus susceptible de prendre un refroidissement que lorsqu'on a bu et mangé beaucoup de choses indigestes ou superflues. La plupart des enfants ne se débarrassent si difficilement d'une affection catarrhale que parce qu'ils usent beaucoup trop de sucre, de sirops ou autres douceurs.

## CHAPITRE V.

### MALADIES DE LA POITRINE.

#### ENROUEMENT.

Parmi les remèdes domestiques qu'on emploie ordinairement dans l'enrouement, il s'en trouve qui présentent plus d'un inconvénient; et s'ils sont suivis de quelque soulagement, ils n'en laissent pas moins des germes de récidive. On peut, sans contredit, faire usage d'un lait de poule ou de boules de gomme ou de sucre candi, rouge ou blanc, ou la nuit entourer son cou d'un bas de laine chaud ; tout cela ne nuit certainement pas, mais il vaut encore mieux pour obtenir une guérison complète, employer les moyens suivants :

Donnez *chamomilla*, spécialement aux enfants, dans l'enrouement avec coryza, accompagné d'expectoration gluante, de sécheresse, de brûlement et de soif, avec chatouillement qui provoque la toux, avec fièvre le soir; aux personnes d'humeur inquiète, chagrine et taciturne.

*Nux vomica*, dans la toux rauque, sèche et profonde, ou avec ardeur de la gorge; avec tension et douleur de la poi-

trine, et sans expectoration; si la fièvre alterne avec frissons et chaleur; si le malade devient morose, acariâtre et obstiné.

*Pulsatilla,* s'il y a picotements et sensation d'ulcération à la gorge, au palais, avec douleur en avalant, coryza et expectoration jaune, verte et fétide, avec toux ébranlante accompagnée de douleurs de poitrine, frissons sans soif, et appétit capricieux; et ce remède convient d'autant mieux, que le malade sera resté plusieurs jours sans pouvoir prononcer une parole; si dans les vingt-quatre heures ce remède ne suffit pas, donnez *sulphur.*

*Mercurius* est l'un des principaux remèdes, lorsque la voix est rauque et enrouée, avec brûlement et chatouillement dans le larynx, avec disposition à la sueur, et sueur sans que le malade en éprouve du soulagement, et que le moindre courant d'air empire les souffrances.

Donnez *capsicum,* s'il y a fourmillement et chatouillement dans le nez, avec obturation, suivi d'une toux qui provoque des douleurs erratiques.

*Rhus* si, avec l'enrouement, on éprouve dans la gorge une certaine rudesse, suivie d'éternument fréquent et d'un écoulement de mucus, sans qu'il y ait coryza proprement dit, ou que la respiration soit courte et difficile.

*Apium virus,* si le gosier est sensible, non-seulement âpre, mais sec, suivi d'une difficulté de respirer après le mouvement.

*Sambucus,* contre l'enrouement accompagné d'une toux profonde, creuse et sèche, qui retentit dans la poitrine ou avec embarras, malaise et soif.

Dans l'enrouement chronique, qui est pire le matin ou le soir, qui s'aggrave après avoir beaucoup parlé, ou s'il est la suite de la rougeole, donnez *carbo vegetabilis.*

Dans les cas les plus obstinés, sans complication d'autres symptômes, ou lorsqu'il y a coïncidence de toux et d'affection catarrhale, et que presque toute la poitrine et la gorge sont prises d'une sensation de rudesse et d'excoriation,

donnez *causticum*. — Si l'enrouement coïncide avec un catarrhe chronique, *silicea* convient souvent; — si la voix est creuse et très-profonde, *drosera*.

Il y a une forme d'enrouement qui est particulière aux porteurs de parole, les prédicateurs, les avocats, les chanteurs, etc.; elle est souvent très-obstinée et difficile à guérir. Les remèdes à choisir sont : *causticum*, *calcarea*, *carbo vegetabilis*, *hepar*, *lachesis*, *phosphorus*, *sulphur*, *mercurius*, *spongia*, ou *silicea*.

S'il y a dans l'homme tendance à contracter fréquemment de l'enrouement, il y a aussi lieu de croire que les fibres de son gosier peuvent acquérir un certain développement qui semble servir les organes délicats de la voix de ceux qui sont obligés de prodiguer leur parole par toutes les températures de l'air et avec une puissance de poumons qui dépasse les efforts naturels. Il est toutefois une remarque à faire : c'est que les prédicateurs, les charlatans et les acteurs, particulièrement sujets à cette maladie, sont en même temps des gens adroits qui savent retenir et ménager leur voix. Du reste, nous n'avons pas l'idée de faire croire qu'un cas de dysphonie confirmée puisse se guérir par ce grossissement de cordes vocales, nous sommes au contraire pleinement persuadé que le métier d'orateur est une cause excitante qui produit une des affections les plus incommodes qui existent.

## TOUX.

La toux est à la poitrine ce que le coryza est aux fosses nasales; elle existe avec ou sans état catarrhal : dans ces deux cas, choisissez les remèdes appropriés. Elle peut aussi dépendre d'autres souffrances, qui donnent lieu à des symptômes différents, dont il faudra tenir compte : par exemple, si la toux est sèche et courte, avec douleur violente dans la poitrine, surtout en respirant; si le malade, après avoir eu des frissons, éprouve de la chaleur, avec un pouls précipité ou dur; on a alors affaire à une inflammation de poitrine contre laquelle il faudra employer les remèdes qui sont recommandés plus loin dans ce chapitre à l'article « point de côté. » — La toux chronique se guérit très-rarement avec les remèdes dont on va parler; il faudra, dans ce dernier cas, avoir recours à des médicaments dont l'action est plus longue, et dont il sera question plus tard. Il se rencontre

quelquefois des toux si opiniâtres, qu'elles ne peuvent être traitées avec succès que par un médecin homœopathe; le plus souvent ce n'est là que le symptôme d'une maladie antérieure qui était déjà incurable quand la toux s'est déclarée.

*Nux vomica* est indiquée dans la *toux sèche* qui est provoquée par une sensation de rudesse, de grattement et de sécheresse, et par un chatouillement du palais; lorsqu'elle est persistante et fatigante, avec douleur comme si la tête allait éclater, ou avec sensation de meurtrissure sur l'épigastre, avec douleur au-dessous des côtes, particulièrement lorsque la toux éveille le malade de bonne heure, ou qu'elle est pire le matin, ou bien que l'expectoration est difficile, et que les crachats sont rares et gluants. — Le même remède convient lorsque la toux est petite, dure toute la journée et s'accompagne d'une douleur à l'entrée du gosier, s'aggrave le soir et s'améliore la nuit; durant la nuit, la respiration est très-gênée, et donne la sensation d'un poids sur la poitrine; le malade éprouve en outre beaucoup de chaleur et une grande sécheresse de la bouche. — Il est indiqué aussi chez les personnes brunes, énergiques et *pléthoriques* qui font usage de café et de liqueurs alcooliques, et dont la toux s'aggrave par la lecture, la contention d'esprit ou le mouvement.

*Chamomilla*. Elle est pareillement appropriée à la toux sèche qui augmente la nuit pendant le sommeil, et qui a lieu par l'effet de la titillation ressentie à l'entrée du gosier, avec la sensation de quelque chose qui monte ou qui coupe la respiration, particulièrement chez les enfants, et en hiver à la suite d'un refroidissement. Elle convient aussi dans la toux chatouillante, spécialement sollicitée par la parole, le matin et le soir, mais qui se calme par la chaleur du lit, et lorsqu'on rend le matin, par voie d'expectoration, des mucosités gluantes et amères.

*Hyoscyamus*. Ce remède répond à la toux sèche qui augmente la nuit et empêche le sommeil, s'aggrave dans la

position couchée, et s'améliore en étant sur son séant, avec chatouillement dans la trachée-artère; ou lorsqu'elle est spasmodique et s'accompagne de douleurs piquantes dans les yeux, et d'une douleur de meurtrissure dans les muscles du ventre, avec un bruit de râle muqueux qui se fait dans la trachée-artère.

*Ipecacuanha* est principalement indiqué chez les *enfants*, même chez les plus petits, lorsqu'ils semblent menacés de suffocation par l'effet de mucosités accumulées; quand la toux est spasmodique ou assez intense pour les empêcher de respirer, que la face devient rouge et bleuâtre, et qu'ils se roidissent; lorsque à une sensation de chatouillement à l'entrée de la trachée-artère, il se joint comme un rétrécissement; que la toux est tout à fait sèche, et que l'expectoration est rare ou qu'elle est d'un très-mauvais goût, qu'elle provoque des nausées et des vomissements, et qu'on vomit des mucosités. Outre ces symptômes, il convient encore, s'il y a ou douleur dans l'abdomen, surtout autour du nombril, ou pression sur la vessie qui gêne le cours des urines, ou battement dans la tête, ou au creux de l'estomac, ou sensation d'excoriation dans la poitrine; et quand, après la quinte de toux, la respiration reste courte et le front ruisselle de sueur; elle s'aggrave en marchant à l'air frais. Ce remède agit plus promptement et mieux étendu dans l'eau. On en donnera toutes les heures, et plus souvent, selon les circonstances.

*Belladonna* convient dans la *toux spasmodique* qui empêche le malade de prendre haleine, lorsqu'elle est ébranlante et provoquée par un chatouillement continuel et insupportable du larynx, avec absence complète d'expectoration; ou comme si elle était causée par quelque chose qui serait tombé dans le gosier, et qui monte à la tête, avec la sensation d'une douleur pressive au cœur à le briser; ou dans la toux accompagnée d'une expectoration striée de sang, avec des points douloureux dans la poitrine, sous le côté

gauche des côtes; avec douleurs déchirantes dans la poitrine, respiration courte, précipitée et anxieuse; avec gerçure des lèvres, rougeur de la face et mal de tête; ou lorsque les quintes se terminent par des éternuments accompagnés de coryza, comme il est dit à cet article, à l'occasion d'*hepar sulphur.*, ou de douleurs lancinantes dans les hanches et dans le bas-ventre, où elles sont plus profondes et d'où quelque chose semble se détacher.

*Mercurius* convient dans la toux sèche, qui épuise et énerve le malade, avec sueurs inutiles, particulièrement la nuit; ou dans la toux chatouillante qui empêche le sommeil; quelquefois avec expectoration de sang, douleurs lancinantes dans la poitrine; chez les enfants, si elle s'accompagne d'une hémorrhagie nasale, de nausées et de douleurs comme si la poitrine et la tête allaient éclater; s'il y a en même temps enrouement, coryza fluent et diarrhée.

*Carbo vegetabilis* s'adresse à la toux spasmodique dont les accès se répètent le jour ou le soir, avec efforts pour vomir ou vomissements, avec chaleur et sueurs promptes; s'il y a douleurs brûlantes dans la poitrine; si l'expectoration est blanchâtre, verdâtre ou jaunâtre, avec expuition de sang, douleurs d'excoriation dans la trachée-artère, et avec élancements dans la tête.

*Capsicum* s'emploie dans la toux sèche qui s'aggrave le soir et la nuit, et donne quelquefois des envies de vomir, avec douleurs qui se portent alternativement d'un membre sur l'autre, et surtout à la tête, avec sensation d'éclatement; quelquefois elle s'accompagne de douleurs pressives dans les oreilles et la gorge, d'autres fois de tiraillement qui va de la poitrine à la gorge, avec picotements dans la poitrine et dans le dos, pression sur la vessie et douleurs lancinantes qui se dirigent vers l'intérieur, ou picotements et déchirements qui se portent des hanches aux genoux ou aux pieds.

*Apium virus* dans la toux qui est provoquée par une dé-

mangeaison à la fossette du cou, pire avant minuit, après s'être couché ou après le sommeil; améliorée par la sortie de quelques mucosités; avec mal de tête et respiration courte; après une éruption, et particulièrement l'urticaire, qui l'a précédée ou qui n'est pas sortie complétement.

*Rhus toxicodendron* convient quelquefois lorsque la toux est sèche, courte et nocturne, avec chatouillement dans la poitrine; qu'elle cause de l'agitation et provoque l'asthme, particulièrement le soir et avant minuit, et ébranle fortement la tête et la poitrine; ou avec tension et élancements dans la poitrine, douleurs dans l'estomac, quelquefois élancements dans les lombes, et surtout lorsque l'air frais empire la toux, et que la chaleur et le mouvement la calment, ainsi que lorsqu'il y a un goût de sang dans la bouche.

*Nux moschata* pour une toux qui s'aggrave après s'être réchauffé dans le lit; pour une toux sèche avec respiration courte; après s'être enrhumé à la suite de l'humidité des pieds, ou avoir été dans l'eau; après une surexcitation qu'accompagne un travail pénible; particulièrement pour ceux qui s'enrouent facilement en marchant contre le vent ou qui ont pris froid, ont la peau sèche et aiment la chaleur: en général ce remède convient aux gens inconstants.

*Cina* s'administre dans la toux sèche s'accompagnant quelquefois d'une expectoration muqueuse; chez les enfants, s'ils éprouvent des tressaillements et des peurs jusqu'à en perdre connaissance, et qu'ensuite ils recherchent l'air avec avidité; s'il y a gémissement et pâleur du visage, ou si la toux est petite et enrouée chaque soir; particulièrement chez les enfants qui ont des *vers;* ou qu'à la toux se joint un coryza fluent, avec sensation de brûlement dans le nez et éternument violent qui les fait crier.

*Ignatia* s'emploie contre la toux sèche diurne et nocturne, avec une sensation de duvet arrêté dans la fossette

sternale ; lorsqu'elle est plus forte le soir; avec une irritation qui s'accroît avec la toux ; ou quand on éprouve dans la fossette du cou une constriction spasmodique avec coryza fluent, et notamment chez les personnes qui s'affligent facilement ; ou que la toux est plus forte durant le jour après avoir mangé, le soir après s'être couché, et le matin après le lever. Quelquefois il convient de répéter *ignatia* après six heures.

*Euphrasia* ou *cepa, dans la toux avec coryza ;* chaleur, mucosités nasales ; yeux larmoyants et rouges ; respiration courte ; avec grande expectoration muqueuse ; frisson. — *Euphrasia*, s'il y a aggravation le jour, surtout le matin, cessation de la toux la nuit, pire en plein air, la chaleur et les symptômes des yeux s'aggravent du côté droit. — *Cepa* si la toux est pire vers le soir et pendant la nuit ; si la gêne de la respiration a lieu dans le milieu de la nuit ; si la chaleur et les symptômes des yeux s'empirent sur le côté gauche ; amélioration en plein air.

*Pulsatilla* lorsque la toux a commencé par être sèche une partie de la journée, et s'accompagne d'efforts de vomir ; si elle est suivie d'une expectoration facile, et mêlée quelquefois d'un peu de sang ; si le matin elle est d'un jaune vif, salée, amère et nauséeuse ; s'il y a sensation fréquente d'étouffement, en même temps que sentiment de rudesse dans la trachée-artère ; si le bas-ventre et les côtes font mal, avec sensation de meurtrissure, ou si la douleur se porte et se déplace d'un membre à l'autre, d'une articulation à l'autre, soit aux bras, soit aux épaules ou au dos ; ou enfin si les urines s'échappent involontairement pendant la toux.

*Bryonia* convient pour la toux sèche et humide : pour la toux sèche, lorsqu'elle est provoquée par un chatouillement dans la gorge, ou qu'elle vient après avoir mangé et qu'elle va jusqu'à faire vomir, ou qu'elle a lieu en entrant dans une chambre chaude, ou qu'elle s'accompagne d'un

violent point de côté, et que plus tard l'expectoration amène un peu de sang; — pour la toux humide, quand l'expectoration est jaunâtre, et que chaque effort de toux porte à la tête, ou qu'il y a douleurs lancinantes dans la tête, la gorge et la poitrine.

*China* s'emploie lorsqu'il semble que la toux est provoquée par l'effet d'une vapeur sulfureuse, sans expectoration de matière muqueuse, mais cependant avec la sensation de quelque chose à expectorer; quand pendant la respiration il y a sifflement et gémissement; que plus tard l'expectoration est striée de sang, avec douleur pressive et lancinante dans la poitrine et la trachée-artère ou qu'elle a lieu avec l'expuition d'un mucus clair et gluant, qui se divise difficilement, et avec douleurs dans les épaules, accompagnées quelquefois de vomissement bilieux. Il convient après une forte hémorrhagie du poumon, même dans le cas de la rupture d'un petit vaisseau sanguin; quand surtout, à cette occasion, on a eu l'imprudence d'en ouvrir un pour fermer l'autre, c'est-à-dire de faire une saignée.

*Arnica* est employé dans la toux avec expectoration de mucus et de sang coagulé, ou de sang clair et écumeux, avec accès d'asthme; ainsi que lorsque toutes les côtes et le bas-ventre sont comme meurtris et déchirés; qu'il y a élancement dans la tête, dans la poitrine, le ventre et les reins; il convient aussi dans la toux sèche et humide des enfants, s'accompagnant le matin ou pendant le sommeil de pleurs et de cris.

*Veratrum album* contre la toux profonde et creuse, qui part de l'abdomen avec tranchées, salivation abondante, visage bleu, urines involontaires, douleurs violentes dans les côtés, respiration difficile accompagnée d'une grande faiblesse; quelquefois avec des élancements qui se font sentir dans le bas-ventre comme si une hernie allait se former.

*Arsenicum album* contre la toux humide, sans qu'il y ait

cependant beaucoup d'expectoration, et qui reste comme collée sur la poitrine et rend asthmatique; si elle est provoquée après avoir bu; si elle est nocturne, avec crachement de sang, brûlement de tout le corps, manque de respiration, fatigue et faiblesse extrême; ou contre la toux sèche qui revient tous les jours, qui affaiblit beaucoup et oppresse, avec serrement de poitrine en montant les escaliers, et dans l'air froid, avec battement de cœur et anxiété nocturne. — Il convient surtout aux vieillards.

*Dulcamara* convient dans la toux humide, particulièrement après un *refroidissement*, avec enrouement, accompagné quelquefois de crachement nocturne de sang vermeil; ou dans une toux forte et aboyante comme dans la coqueluche, excitée par une respiration profonde; contre celle qui, étant la suite d'un refroidissement, s'aggrave en se tenant tranquille dans la chambre, et s'améliore par le mouvement.

*Drosera* contre la toux humide ou seulement sèche, accompagnée d'enrouement, de douleur de poitrine et du dessous des côtes, si intense qu'elle oblige le malade à porter ses mains sur le point douloureux; quelquefois avec vomituritions et tranchées ressenties dans les hypochondres, quand l'expectoration est pénible et tardive; avec vomissements d'aliments, de glaires et d'eau: avec déjection de matière amère et comme purulente; ou avec une oppression telle, que la respiration semble suspendue pendant l'accès de toux, au point d'empêcher la toux et la parole.

*Staphysagria* contre la toux avec expectoration de mucus jaunâtre et puriforme, la nuit surtout, avec douleur d'excoriation et d'ulcération au sternum, avec affluence d'eau dans la bouche, quelquefois avec expuition de sang après un grattement dans la poitrine; comme aussi avec urines involontaires.

*Phosphoric. acid.* contre la toux avec expectoration, grand enrouement, provoquée par un chatouillement du creux de l'estomac et de la gorge; sèche le soir, et le matin avec expectoration blanche ou jaunâtre; contre la toux avec oppression crampoïde de la poitrine, s'accompagnant d'une expectoration purulente; pendant la toux, mal de tête déchirant, nausées, brûlement dans la gorge et dans la poitrine.

*Silicea* convient dans la *toux chronique avec expectoration* abondante de glaires, de grumeaux transparents ou de pus jaunâtre avec pression dans la poitrine, où elle est si forte qu'elle cause de la douleur dans la gorge et le bas-ventre; ou dans la toux creuse et profonde avec expectoration sanguine; ou dans la toux sèche avec douleur de meurtrissure ou brisement de la poitrine; ou dans la toux suffocante pendant la nuit, accompagnée d'asthme et d'émaciation.

*Sulphur* contre la *toux sèche chronique*, avec chatouillement dans la trachée-artère, qui resserre la poitrine et provoque des efforts à vomir; dans la toux nocturne qui ôte le sommeil; ou dans la toux sèche nocturne accompagnée le jour d'une expectoration jaunâtre, verdâtre et puante, ou d'un mucus épais, et de pus mêlé de sang; ou s'il se déclare pendant la toux des douleurs aiguës isolées dans la poitrine ou sous les côtes du côté droit; ou si, en éternuant ou en toussant, la poitrine semble éclater; si la poitrine semble étroite et pleine; si la respiration est difficile, avec ronflement et sifflement, palpitation du cœur, état qui oblige le malade à s'asseoir la nuit sur son séant; ou que pendant la toux il éprouve une douleur de tête comme si elle allait se fendre; obscurcissement des yeux, chaleur de la tête et du visage, mais les mains froides.

*Calcarea carbonica* contre la *toux chronique* provoquée par un chatouillement, ou comme par une sensation de

duvet qui se serait attaché à la gorge; qui s'aggrave le soir et la nuit avec battement des vaisseaux sanguins; ou dans la nuit pendant le sommeil; si elle est sèche avec douleur dans la poitrine; ou ronflement, surtout chez les *enfants replets*, où *ipecacuanha* a réussi sans suffire complétement; ou avec expectoration abondante diurne avec expuition de grumeaux purulents et d'une couleur jaune, verte, brune et d'un si mauvais goût qu'elle occasionne quelquefois le vomissement; si, pendant la toux, on ressent des douleurs aiguës dans le côté et dans la poitrine; brûlement dans la poitrine, déchirements et élancements dans la tête : en outre, élancements douloureux dans le côté lorsqu'on respire profondément, en se baissant et en se promenant; le soir, chaleur, ensuite frissons et soif, sueur nocturne, surtout de la poitrine, grande faiblesse, et grande anxiété sur son état.

*Lachesis* s'emploie dans la toux que provoque la moindre pression de la main sur la gorge; si le malade ne peut rien supporter au cou et qu'il tousse la nuit pendant le sommeil; ou s'il y a chatouillement dans la fossette du cou, que toute la poitrine est endolorie jusque dans les épaules, comme par meurtrissure, avec point de côté et expectoration de sang; ou dans la toux lorsqu'il semble qu'un liquide tombe dans la trachée-artère; dans la toux violente qui provient d'ulcération à la gorge, avec efforts de vomissements, expuition de phlegmes et grande salivation; avec expectoration difficile, et plus encore après avoir mangé ou dormi, comme après s'être levé, le tout avec accompagnement de douleurs dans la gorge, les oreilles, la tête et les yeux.

*Causticum* dans la toux opiniâtre et ancienne, sèche et courte, ou creuse avec douleur d'excoriation ou de brûlement dans la poitrine et la trachée-artère, avec grattement dans la gorge et râlement dans la poitrine, douleur dans les hanches, comme si tout allait se briser, ou d'autres

douleurs rhumatismales : pendant la toux, les urines s'échappent involontairement.

Pour combattre les *toux chroniques*, nous avons indiqué particulièrement *causticum, lachesis, calcarea, sulphur, silicea, phosphoric. acid.* Choisissez d'abord parmi ces remèdes ; mais si on ne réussit pas ou que la guérison ne dure pas, quoiqu'ils aient paru convenir, il reste à s'adresser à ceux dont nous avons aussi parlé : tels sont *staphysagria, dulcamara, arsenicum, carbo vegetabilis.* Quant aux autres remèdes, ils peuvent être employés utilement si la toux est de celles qui ont une courte durée.

Lorsqu'une toux se déclare tout à coup et s'accompagne immédiatement d'une sensation d'angoisse dans la poitrine, d'une respiration difficile, d'une irritation, d'un chatouillement à la gorge et à la trachée-artère, avec sensation de brûlement pendant la nuit, et si la voix devient rauque et enrouée, avec fièvre ardente et pouls précipité et dur, donnez avant tout *aconitum*, et, cinq à six heures après ou le lendemain, les autres remèdes appropriés.

Lorsque la toux est très-fatigante ou suffocante, avec abondance de glaires dans la poitrine, commencez par *ipecacuanha*, et, deux ou trois heures après, donnez le remède le plus homœopathique.

Si la toux est rauque, creuse et aboyante, ou sifflante et gémissante, surtout chez les enfants, voyez ce qui est relatif à la coqueluche, au croup et au catarrhe suffocant, et comparez et choisissez les remèdes qui sont indiqués.

Quant à la toux récente prise à la suite d'un froid à la tête, le mieux est de se tenir chaudement et se garantir pendant deux ou trois jours des refroidissements ; cependant on ne poussera pas cette précaution trop loin, car celui qui s'habitue à rester enfermé n'en devient que plus sensible à l'impression du froid. Aussi il convient, aux enfants surtout, de sortir tous les jours quand il fait beau ; on les lavera habituellement à l'eau froide ;

comme aussi, s'ils sont exposés à se mouiller les pieds, on ne leur donnera pas de bas, on se contentera de mettre dans leur chaussure une semelle de papier buvard, qu'on renouvelle tous les jours. Qu'on ne laisse pas non plus les malades qui toussent dans une chambre humide qui donne au nord ou au nord-ouest, mais bien qu'on les tienne dans un appartement exposé au sud ou à l'est, afin qu'ils soient plus chaudement.

Ceux qui sont sujets à s'enrhumer ou à prendre des maux de gorge, feront utilement pour leur santé de contracter l'habitude de se laver et de se frictionner le corps, comme aussi de porter une cravate en soie blanche ou noire, ou un tricot de soie que l'on mettra sans intermédiaire au cou nu; on se couvrira également le corps d'étoffe de coton, à l'exclusion de la laine, qui ne convient qu'aux matelots ou gens de mer, et à tous ceux qui sont exposés à se mouiller. Les tissus de laine sont souvent plus nuisibles qu'utiles.

Pendant la toux, il conviendra de donner, surtout aux enfants, des choses douces, comme le suc de réglisse, le sucre d'orge, etc.; il est bon aussi de tenir dans la bouche un peu de gomme arabique. — Quant aux douceurs qui se vendent chez les pharmaciens à titre de remèdes expectorants et à chers deniers, elles ne valent rien; il faut s'en abstenir. Ce genre de drogues contient toujours des substances à peu près inutiles, sinon nuisibles, et dont la confection n'est pas toujours parfaite. — Le miel est dans quelques circonstances fort convenable; cependant il ne faut pas le permettre pendant l'emploi des remèdes homœopathiques. — Quand on a le nez bouché et la poitrine entreprise, on peut essayer de faire des onctions avec de la graisse d'oie ou de volaille; mais si c'est sans succès, on n'y persistera pas. — Lorsqu'on est atteint d'un violent coryza, il est dangereux de renifler de l'eau froide; on peut en user seulement quand il est chronique. On ne doit permettre les bains de pieds que dans le cas où la toux est anxieuse et suffocante, et le pouls petit et dur; mais alors les bains de mains valent mieux.

On ne doit jamais refuser de l'eau froide aux malades, quoique la toux s'exaspère chaque fois qu'il en prend; qu'on ne l'oblige pas à boire chaud : c'est un préjugé détestable, qui prolonge les maladies, quand il ne fait pas mourir les malades.

L'expérience de tous les jours prouve que l'eau froide, quand elle entre dans les désirs d'un malade, est favorable

dans ces diverses circonstances; les boissons chaudes, au contraire, le sont très-rarement, et leurs effets ne sont avantageux que momentanément, et laissent après eux un affaiblissement long et réel; seulement, pour favoriser la transpiration, on pourra boire avant de se coucher un peu de lait chaud sucré coupé avec de l'eau. — Quant aux boissons ou pâtes mucilagineuses, elles ne sont bonnes que pour surcharger l'estomac.

Il est un préjugé très-vulgaire, auquel certains médecins sont restés fidèles : c'est de purger les malades à la suite d'un rhume; il faut convenir toutefois qu'il a perdu dans l'esprit du plus grand nombre des praticiens. C'est un moyen tout à fait sans portée, qui ne peut produire le moindre soulagement, et qui est toujours pour le malade un véritable ennui et souvent n'est pas sans danger. — La pratique inconsidérée de faire vomir à l'occasion d'un rhume, dans la crainte d'une aggravation sérieuse qui n'est qu'imaginaire, est plutôt excusable. Les suites cependant n'en sont pas innocentes; souvent l'estomac en est resté plus ou moins affaibli.

### COQUELUCHE.

Rien ne prouve mieux contre l'emploi des remèdes préconisés par la vieille école dans la coqueluche, que la persistance même de la coqueluche, qui laisse après elle des souffrances d'autant plus opiniâtres, qu'on a usé plus longtemps de ces remèdes.

Il est généralement reconnu que, lorsqu'on abandonne la coqueluche à elle-même, on la voit durer trois fois six semaines, et que si l'on a recours à un médecin habile et sage, oh! alors elle dure deux fois neuf semaines; mais si l'on s'adresse à un médecin qui aime à formuler, elle dure encore beaucoup plus longtemps. Mais si vous faites usage des remèdes que nous allons indiquer, sa durée sera réduite de moitié; et si ordinairement elle est de trois semaines, dans beaucoup de cas elle est de deux seulement, quelquefois même elle ne dure que quelques jours, mais à la condition que les remèdes soient bien choisis et que le régime soit exactement suivi. — Lorsqu'on a affaire à des enfants sujets à s'enrhumer, et chez lesquels on a fait abus des remèdes énergiques, ou que déjà on a employé contre la coqueluche différents moyens, il faut s'attendre à les voir se rétablir très-lentement. Alors le mieux est encore de prendre patience, et de ne rien négliger pour l'avenir, en fai-

sant usage des moyens propres à faire disparaître promptement la toux.

Cette affection se partage en trois périodes : la *première* ou période fébrile, ressemblant au catarrhe ordinaire, s'accompagne de frissons, d'une fièvre légère, de dépression des forces, d'écoulement augmenté de larmes, d'éternument et de mucosités nasales, tout le temps avec une toux sèche et fatigante qui revient par accès, par crises. — La durée de cette période est variable; elle peut être de peu de jours comme de plusieurs semaines. Il est rare, toutefois, qu'elle dépasse quinze jours.

La *seconde*, période nerveuse et spasmodique ou convulsive, se constitue par les symptômes caractéristiques de la maladie elle-même. La toux commence par être excessivement violente et pénible; le malade, sentant venir l'accès, se jette sur l'objet qui peut le soutenir jusqu'après le paroxysme. Cette crise est plus fréquente la nuit, et consiste dans une série d'expirations forcées, courtes et inégales, qui est suivie d'une autre si prompte que l'inspiration est impossible. La face se gonfle et devient livide; les larmes coulent en abondance; les veines du cou se gonflent, une copieuse transpiration se fait jour et la suffocationparaît imminente. Bientôt après, ont lieu des inspirations courtes et incomplètes qui sont suivies d'une nouvelle inspiration longue, tardive et laborieuse, qui s'accompagne d'un cri particulier (*huée*) qui caractérise la maladie et lui laisse son nom. Les paroxysmes se succèdent toutes les cinq ou dix minutes, quelquefois on ne compte que quatre à cinq accès en vingt-quatre heures. Ils se terminent ordinairement par un accès de toux et l'écoulement abondant des mucosités nasales ou par des vomissements.— Il n'est pas rare de voir se déclarer des hémorrhagies du nez, quelquefois par la bouche et même par les oreilles; durant ce paroxysme, les yeux s'injectent aussi de sang.

La durée de cette période varie; quelquefois elle se termine après trois semaines, comme elle peut durer des mois entiers.

La *troisième période* ou *période de déclin* se reconnaît à la diminution progressive des paroxysmes; ils deviennent de plus courts en plus courts, moins violents et moins fréquents; la *huée* disparaît graduellement, et la toux, qui prend de la ressemblance du catarrhe ordinaire, disparaît enfin peu à peu.

La coqueluche est une maladie propre à l'enfance, et peu d'enfants y échappent. Elle règne à l'état épidémique, et la

majorité des médecins croient à sa faculté contagieuse. Il est probable qu'elle se communique plus ordinairement durant la seconde période, alors qu'elle est pleinement formée; elle se propage aussi pendant le déclin.

Quand la coqueluche est épidémique, et que les enfants commencent à tousser, donnez immédiatement un des remèdes indiqués plus haut contre la toux, et choisissez toujours celui qui convient le mieux. Dans beaucoup de cas, on réussira à y couper court. — Si la toux débute par être très-sèche et sifflante avec fièvre, ou que les enfants se plaignent de brûlement dans la trachée-artère, et indiquent du doigt le point douloureux, donnez tout de suite *aconitum*, et attendez quelques heures ou même une demi-journée.

*Dulcamara*, si, à la suite d'un refroidissement, elle débute par être grasse et se détache facilement, et s'accompagne en même temps d'enrouement. —*Pulsatilla*, si elle est grasse et provoque des vomissements, s'il y a éternument, faiblesse des yeux qui augmente avec l'écoulement des larmes, et un peu d'enrouement. Si elle est sèche, et qu'il y ait aussi des vomissements et de l'anxiété, avec menace de suffocation, si la figure est empourprée, quelquefois avec saignement du nez et des yeux, et que la toux se déclare principalement après minuit et dure jusqu'au matin, donnez *nux vomica*; et *ipecacuanha*, si, le vomissement ayant cessé, il reste la crainte d'étouffer avec face bleue et anxiété.

*Belladonna*, si au début la toux est courte et enrouée, rude et aboyante, pire la nuit, avec congestion de la tête, céphalalgie et douleur de gorge.

*Mercurius* contre la toux ordinairement nocturne, et se produisant par deux paroxysmes successifs qui se suivent chacun à un court intervalle, après lesquels il y a un repos assez long; contre la toux avec vomissement et saignement du nez, sang qui se coagule de suite; transpiration la

nuit avec surexcitation, convenable surtout aux enfants sujets aux vers.

*Bryonia* et *phosphorus* sont utiles lorsque la coqueluche se complique d'une affection de poitrine, avec douleur, fièvre, etc.

Dans la *deuxième période* ou *période convulsive* du mal, ayez toujours recours à *veratrum album, drosera* ou *cuprum*, soit l'un ou l'autre, quelquefois l'un après l'autre, soit alternativement avec les remèdes indiqués plus loin, particulièrement avec *nux vomica.*

*Veratrum album* agit très-promptement: voilà pourquoi il faut l'employer d'emblée dans la plupart des cas; donnez-en un ou deux globules immédiatement après un accès, et attendez le suivant. Si l'accès est aussi intense que le précédent ou est devenu pire, donnez-en un autre globule et attendez vingt-quatre heures et même trente-six, et plus longtemps s'il se déclare de l'amélioration et qu'elle continue; lorsqu'il y a aggravation, donnez une nouvelle dose, qui est spécialement indiquée lorsqu'il y a grande faiblesse, fièvre, transpiration froide, de la tête principalement, avec pouls précipité et faible et beaucoup de soif. Il est encore indiqué lorsque les enfants laissent échapper leurs urines pendant l'accès, ou qu'ils se plaignent de la poitrine, du bas-ventre et des aines; lorsque entre les accès ils ne recouvrent pas leur gaieté et restent comme abattus; que, par suite de perte de forces, ils laissent tomber leur tête; s'ils éprouvent des frissons et sont altérés; qu'ils n'aient pas envie de parler, et si en même temps leur cou se couvre d'une éruption sèche et clairsemée, ou si elle ne se montre qu'au visage et aux mains. *Drosera* et *carbo vegetabilis* conviennent généralement après *veratrum album.*

*Drosera* s'administre deux fois de suite de la même manière que *veratrum album,* et l'on attend deux ou trois jours au plus; s'il se déclare de l'amélioration, on attend

tant qu'elle dure; si elle s'arrête, on choisit un autre remède. — *Drosera* convient principalement dans les cas où les symptômes du mal sont analogues à ceux qui lui sont propres; comme lorsque le malade souffre plus dans le repos que dans le mouvement, que les frissons sont non accompagnés, mais suivis de la soif; que la transpiration n'est pas froide, mais plutôt chaude, ou seulement la nuit; ou lorsque les paroxysmes sont très-violents, avec une toux forte et rauque, qu'elle soit accompagnée ou non d'une fièvre qui prend une certaine régularité, et s'accompagne de frissons et de chaleur, seulement la fièvre n'a pas la lenteur de *veratrum album.*

*Cina* convient lorsque les enfants, pendant la toux, deviennent tout à fait roides, et qu'après les paroxysmes on entend un bruit de glouglou qui descend de la gorge dans le bas-ventre. On l'administrera avant tout autre remède, lorsque les enfants portent opiniâtrément leurs doigts au nez, qu'ils ont des tranchées et des démangeaisons à l'anus, ou que l'on aura signalé antérieurement l'existence d'autres symptômes vermineux, ou qu'il y aura eu des vers rendus.

*Cuprum metallicum* a été jugé très-utile dans les cas où il y a rigidité très-prononcée du corps ou des convulsions, phénomènes qui se produisent après chaque accès, ou qu'il y a des vomissements après les attaques et un gargottement de flegmes, sur la poitrine durant la toux. Ce médicament aura dans quelques cas un effet très-heureux; il diminue d'une manière considérable la durée de la maladie. — Il réussit généralement bien après l'emploi de *veratrum.*

*Carbo vegetabilis* est le remède capital dans les attaques spasmodiques de toux, arrivant deux fois le jour, spécialement le soir ou avant la nuit; toux creuse, avec larmoiement abondant, rougeur du palais et de la gorge, comme aussi contre la toux accompagnée de douleurs lancinantes dans

la tête, la poitrine et la gorge ou avec éruption à la tête et au corps. — Il est également très-utile dans la dernière période de la maladie après que les plus violentes crises ont été domptées.

*Arnica* convient à la suite d'une forte hémorrhagie du nez et de la bouche, ou avec injection rouge des yeux, lorsque le sang s'est extravasé autour, comme s'il y avait meurtrissure des yeux, et comme aussi lorsque chaque paroxysme de toux est suivi de cris.

*Hepar*, lorsqu'il y a diminution de la toux, mais qu'elle reste sèche et enrouée, ou creuse et résonnante, avec des envies de vomir, suivies de cris violents par accès.

*Tartarus emeticus*, pris au début de la coqueluche, peut dans quelques cas couper court à la maladie ou en diminuer grandement la violence. Il est aussi fréquemment avantageux dans un degré plus avancé, et au moment même où les bronches semblent engouées par les glaires. On administrera un grain de la troisième trituration délayé dans un verre d'eau, on le servira par cuillerées à bouche trois à quatre fois par jour.

La *troisième période* ou de déclin réclame les mêmes remèdes qui ont été recommandés dans la période commençante et dans la toux ou dans les cas de refroidissements ordinaires, et ils doivent être choisis selon leur véritable indication. — Le changement d'air, lorsqu'on le peut, est très-utile à cette période.

Pendant le traitement de la coqueluche, la *nourriture* sera légère et d'une facile digestion; on écartera avec soin toutes les choses stimulantes.

Toute émotion sera prévenue avec vigilance, car elle peut ajouter beaucoup à la violence du mal, et augmenter les crises de toux, et surtout au moment des paroxysmes les plus terribles.

## CROUP.

Cette maladie si redoutable peut, dans la plupart des cas, être facilement et promptement guérie par les remèdes homœopathiques; c'est à ce point que l'on perd à peine un cinquième

des enfants qui meurent traités par l'ancienne méthode. Toutefois ce n'est possible qu'à la condition que les parents sachent tenir compte des moindres symptômes pour en faire part au médecin, qui doit se conduire selon des circonstances précises.

D'ordinaire, quelques jours avant l'invasion du croup, les enfants toussent un peu; ils ont la voix rauque et la toux devient insensiblement creuse et sourde. Si dans cette période on sait choisir un remède approprié, on peut prévenir le mal. Lorsque la toux est creuse et sifflante, le meilleur remède est toujours *hepar;* c'est par celui-là qu'il faut toujours commencer. Après celui-là, on administre *sambucus niger*, *hyoscyamus*, *cina*, quelquefois *nux vomica*, *veratrum album*, *chamomilla*, *china*, *drosera*, ou tels autres que l'on peut consulter plus haut à l'article **toux.**

Si les enfants se réveillent brusquement la nuit, et sont pris par une toux suffocante, soit parce qu'ils manquent de respiration, ou parce qu'ils ont des glaires accumulées dans la gorge, prenez un grain de *tartarus emeticus*, troisième trituration; mettez-le dans un verre d'eau; délayez avec soin, et donnez-en à l'enfant une cuillerée à thé, et, selon la gravité des cas, toutes les dix, vingt ou trente minutes, jusqu'à ce qu'il y ait amélioration. Ce remède sera donné avec la plus grande prudence; pris sans mesure, il peut avoir ses inconvénients.

Si la toux n'est pas guérie d'emblée, le croup commence; il éclate quelquefois sans symptômes précurseurs. — Le croup proprement dit attaque d'une manière subite la nuit; les enfants s'éveillent à minuit avec la toux croupale, qui se caractérise par un son criard et aigu, semblable à celui d'un âne ou d'un jeune coq qui ne sait pas encore chanter. Elle est enrouée, elle a quelque chose d'aigu et de sifflant, ou elle est tout à fait rauque, profonde et creuse, comme l'aboiement d'un chien enroué. En même temps le malade respire avec difficulté et lenteur, et renvoie son

souffle par secousses. Il est très-agité, et tâche de se donner du soulagement en allongeant le cou.

Si la maladie est arrivée à ce degré, tout grave que soit le cas, le danger n'est pas encore aussi grand qu'on le pense; seulement il ne faut rien négliger. Le meilleur moyen pour calmer l'anxiété, pour enrayer la gravité du mal, est *un bain de bras très-chaud*. On y fera plonger les bras au plus tôt, et l'eau sera à une température aussi él vée qu'elle pourra être supportée. Le bain durera jusqu'à ce que la toux ait cédé; en même temps on donnera *aconitum*, plusieurs globules délayés, qu'on répétera toutes les dix, vingt ou trente minutes, ou toutes les heures, selon la circonstance. — On fera en même temps l'application sur la gorge d'une compresse mouillée, pliée en trois ou quatre plis, que l'on recouvrira d'une double flanelle ou d'une cravate usée; l'usage en est bon dans cette période du mal, et il sera continué la nuit, quand même les symptômes principaux auraient été amendés par l'action du remède.

Dans la plupart des cas, cette première crise passe vite; mais les enfants restent inquiets et gardent une voix enrouée. Si *aconitum* a été donné pendant la nuit, administrez *hepar* sur le matin. Tenez l'enfant chaudement le jour d'après, et qu'il ait un régime fort doux; ne lui donnez aucune espèce de fruit, tant qu'une rechute est à craindre; la flanelle sera maintenue sur le cou.

Si la maladie ne guérit pas de cette manière, et qu'au contraire elle se développe vite et devienne plus grave la nuit suivante, alors les enfants se plaignent d'un brûlement dans la gorge, et font voir du doigt le larynx, qui est d'une grande sensibilité, surtout au toucher; il paraît ou enflé ou est au moins très-chaud. Le paroxysme devient plus violent et fait craindre une suffocation; il se déclare en même temps une fièvre très-intense, avec grande soif. Le malade tombe de sommeil, dort, mais c'est pour s'éveiller bientôt après

dans une crise plus forte. La respiration est, pendant le sommeil, haletante, anxieuse, et force le malade à porter la tête en arrière, de sorte que la gorge se trouve exposée et se montre sensible au moindre attouchement. Si déjà on n'a pas donné *aconitum*, c'est le moment de le faire; et, s'il le faut, répétez-le, en l'alternant avec *spongia*, troisième trituration, et cela toutes les trente ou soixante minutes. — Les bains chauds des bras sont encore très-utiles dans cette période; qu'on laisse la tête libre et dégagée, mais qu'on tienne les pieds chauds. Administrez également des lavements d'eau chaude, jusqu'à ce que l'enfant n'en veuille plus recevoir. Une éponge trempée dans l'eau chaude sera, vers le même temps, placée sur le cou de l'enfant, et y sera tenue aussi chaude qu'il pourra la supporter. Cette pratique est souvent très-bonne à cette période du mal.

S'il obtient du soulagement à la suite de l'administration d'*aconitum*, si les crises deviennent plus rares et moins fortes, si la transpiration s'établit, attendez cinq ou six heures, après cela, répétez *aconitum;* mais s'il n'y a pas d'amendement, et que la maladie augmente, donnez *spongia*, troisième trituration, par cuillerées à thé après chaque accès ou toutes les heures. Si aucune amélioration ne se déclare après l'administration de ces moyens, donnez *hepar sulphur.*, troisième trituration. Dans le cas où il n'y aurait pas de changement favorable et décisif à la suite de *spongia* et d'*hepar sulphur.*, donnez *arsenicum*.

Durant tout ce temps, on devra tenir les enfants dans la plus grande tranquillité et ne leur donner que rarement à boire des boissons chaudes et mucilagineuses, et encore faudrait-il qu'ils en eussent envie.

Pendant que la maladie s'aggrave, les mains et les pieds deviennent froids, le pouls très-petit, et l'enfant laisse tomber la tête en arrière. A chaque respiration, le ventre s'élève considérablement et s'affaisse aussitôt; mais la poi-

trine reste immobile. Il est peu utile de soulever la tête du petit malade, ou si on le fait, que ce soit avec précaution; avec trop de vivacité, on pourrait le faire étouffer. En même temps, si l'on écoute la respiration, on entend comme un bruit de râle, qui serait placé dans la trachée-artère. Pendant la toux, il se produit des efforts de vomissements dans lesquels il se fait une expectoration d'une fausse membrane. Alors les enfants ne sont plus aussi rouges; ils sont même pâles, et, dès que la toux croupale récidive, le visage redevient bleuâtre, les yeux sortent de leur orbite avec une grande expression d'anxiété, et les mains cherchent à s'accrocher à tout d'une manière convulsive.

Si, après avoir administré les remèdes précédents, la maladie poursuit sa marche fatale, on peut encore, sans espoir trop fondé de sauver le malade, essayer *lachesis* et *phosphorus*, qui réussiront quelquefois là où tout autre médicament reste sans effet; on les alternera toutes les demi-heures, tant qu'il n'y aura pas d'amendement. Dans cette circonstance extrême, on s'est bien trouvé de verser de l'eau froide sur la tête, la nuque et le cou; mais on n'y aura recours que tout autant que le malade devient froid et qu'il se débat contre la suffocation. *Arsenicum album* a sauvé des enfants sur le point de mourir. On peut aussi tenter *sambucus niger*.

Si ces graves symptômes durent, malgré l'emploi du traitement homœopathique, on peut encore essayer, avec une ombre d'espoir de réussir, la *vapeur du sulfure de potasse*, et cela encore sans le moindre inconvénient. Si l'on adopte ce remède, les autres doivent être mis de côté; car on ne doit pas passer indifféremment de l'un à l'autre. — On ne doit jamais oublier que le croup est une des maladies dangereuses propres à l'enfance, et que même le traitement homœopathique ne suffit pas à guérir tous les cas, surtout s'il n'est pas entrepris dès le début du mal.

Donnez *hepar sulphur*. pour ce qui peut rester d'enroue-

ment; si l'on en a fait usage, *belladonna;* et si cela ne réussit pas, *carbo vegetabilis;* et si cela ne suffit pas encore, *arnica.* — Contre les souffrances consécutives, choisissez un remède approprié. — Tenez les enfants en garde contre les refroidissements; et, si la toux creuse se reproduit, répétez *hepar sulphur.* tous les quinze jours, ou plus tard encore, ou *lycopodium.*

### CONGESTION DE LA POITRINE.

Cette affection se manifeste fréquemment vers l'âge de puberté, et peu d'années avant ou après cette période de la vie.

Les symptômes les plus saillants de la congestion sont : une sensation de plénitude, de battements, de pesanteur ou d'oppression dans la cavité thoracique; les palpitations du cœur s'accompagnent d'anxiété, d'une courte et difficile respiration, etc.

*Aconitum* est utile quand il y a une grande oppression, avec grande chaleur et soif, toux courte et constante, qui fatigue le malade, particulièrement pendant le sommeil, et avec crainte d'un danger. Il est approprié aux personnes d'une forte complexion, surtout aux femmes aux habitudes sédentaires, qui se plaignent de la congestion avant et après leurs menstrues.

*Belladonna,* si *aconitum* est insuffisant, ou si les accès se reproduisent souvent, et également si la tête est entreprise.

*Nux vomica,* lorsque la congestion est causée par une vie sédentaire, par l'abus des stimulants, tels que le vin, l'eau-de-vie, la bière, etc., et aussi à la suite de la suppression des hémorrhoïdes.

*Apium virus,* pour la plénitude de la poitrine, lorsqu'on est couché et qu'on est forcé de se relever, si l'appartement est trop chaud, et quelquefois si l'on sent des douleurs au cœur.

*Ferrum, pulsatilla, sulphur* et *phosphorus* conviendront aussi dans quelques cas. Il ne sera pas inutile d'appliquer

une ventouse sèche sur la nuque. Pour d'autres remèdes, voyez l'article « congestion du sang à la tête. »

Les individus sujets à ce genre de souffrance doivent s'abstenir de marcher trop vite, de danser, etc., de boire des boissons spiritueuses et même de la bière forte; ils boiront beaucoup d'eau froide, et se laveront les bras et la poitrine tous les jours avec de l'eau froide, et se lèveront de bonne heure, pour s'arracher à un sommeil trop long et fatigant. Ils prendront un exercice modéré en plein air.

### HÉMORRHAGIE DES POUMONS OU CRACHEMENT DE SANG.

Lorsqu'en toussant on crache un peu de sang, cela ne constitue pas, dans la plupart des cas, un état dangereux, comme on le croit généralement; car, le sang peut venir du nez, ou de quelque dent gâtée, ou de la gorge. Lorsqu'il provient réellement de la poitrine, il est presque toujours accompagné d'une sensation comme s'il sortait d'une grande profondeur; il est chaud, et a un goût douceâtre; on ressent même cette douceur quelque temps avant, ou bien on éprouve de la douleur et un peu de brûlement.—Dans cette circonstance, on doit éviter tout ce qui provoque la toux, comme de parler haut et longtemps, d'appeler quelqu'un, de crier, de chanter ou de jouer des instruments à vent; on évitera de se fatiguer les bras par des mouvements violents; on se retiendra de courir, de monter, surtout les escaliers, qu'on grimpe quelquefois vite et deux par deux. — Cet accident (le crachement de sang) peut être déterminé aussi par l'inspiration des choses fortes qui tombent en poussière ou s'évaporent, comme la chaux, le plâtre, les débris de laine, le tabac, l'acide sulfurique, l'acide hydrochlorique, etc.

Si le crachement de sang est peu de chose, mais qu'il soit accompagné d'une toux de nature à réclamer l'emploi d'un remède analogue à ses symptômes, qu'on en choisisse un qui soit approprié à cette toux et au crachement de sang : tels sont, dans le nombre, *belladonna, mercurius, carbo vegetabilis, pulsatilla, bryonia, china, arnica, dulcamara, staphysagria, silicea, lachesis.*

Mais si le mal existe déjà depuis quelque temps, et que le sang sorte avec abondance, ou qu'il débute par une hémor-

rhagie violente, voilà ce qui constitue un certain danger; toutefois le malade aurait tort de s'en alarmer; ses craintes ne feraient qu'empirer son état. Il est rare qu'il soit aussi redoutable qu'il en a l'air; cependant il ne faut pas s'endormir dans une fausse sécurité. En effet, lorsqu'il y en a plusieurs récidives, ou que cette hémorrhagie est la suite de maladies antécédentes, il est à craindre alors que la mort n'ait lieu, surtout quand le sang vient en grande abondance et est d'une couleur noirâtre. Dans les cas les plus ordinaires, l'hémorrhagie cesse spontanément; le principal est de commencer immédiatement un traitement, car le mal peut devenir très-dangereux d'un moment à l'autre, soit que l'hémorrhagie se reproduise, soit qu'il se forme et se fixe dans les poumons une maladie incurable.

On se tiendra donc sur ses gardes, et l'on ne se laissera pas aller à la manie des saignées après un crachement de sang. Cette méthode est nécessairement mauvaise, car elle augmente toujours et sans exception le danger qu'on veut prévenir.

Ceux qui sont pour ainsi dire sujets aux *crachements de sang*, et qui ont éprouvé du soulagement après chaque saignée, voient leur état s'aggraver infailliblement; dans ce cas, chaque saignée a donné, en effet, plus de prise au principe du mal, soit en facilitant les récidives, qui reviennent alors avec plus d'intensité, soit en diminuant la force de la constitution, qui ne permet plus aux autres remèdes d'agir efficacement. Dans cette circonstance, il est urgent de se mettre dans les mains d'un médecin homœopathe, pour suivre un traitement long et régulier : il en est encore temps peut-être.

La saignée dans l'hémorrhagie des poumons est surtout dangereuse pour celui qui est sujet aux hémorrhoïdes, parce qu'alors le sang peut prendre un cours opposé; — elle l'est aussi chez la femme qui a encore ses menstrues. — Or, dans ces deux cas, il n'y a rien à craindre : cet état se dissipe de lui-même avec la plus grande facilité, et leurs suites fâcheuses seront prévenues par un traitement convenable.

La saignée est encore un mauvais moyen et un moyen contraire, lorsque le crachement de sang est la suite d'une chute grave, d'un coup violent reçu sur la poitrine, d'une lutte ou de coups, etc. Dans la plupart de ces cas, la saignée est pire que le mal lui-même, et c'est un grand malheur que de croire qu'il n'y a rien de mieux à faire. — Dans l'hémorrhagie après une

chute, donnez *arnica* et prescrivez la diète ; si quelques jours après il survient de la fièvre ou une douleur dans la poitrine, donnez *aconitum*, et si l'état s'aggrave, donnez alternativement les deux remèdes.

La première chose à faire en présence d'une *hémorrhagie violente*, c'est d'entourer fortement le bras gauche d'un mouchoir dans sa partie supérieure, et de faire la même ligature autour de la cuisse droite. Si cela ne suffit pas pour arrêter le sang, on en fera autant aux deux autres membres. — Dès que l'hémorrhagie a cessé, il faut avoir la précaution de ne sortir les ligatures que l'une après l'autre. Durant cette opération, le malade se tiendra tranquille dans son lit, ou étendu, ou à moitié assis, la tête et le tronc soutenus par des coussins. Bien que l'hémorrhagie ait cessé, il sera prudent de l'obliger à rester longtemps tranquille ; il s'abstiendra de parler, et l'on renouvellera l'air de sa chambre, pour que la température en soit toujours fraîche ; qu'elle ne soit ni chaude, ni froide. — Durant dix jours, il ne boira rien de chaud et encore moins des boissons fortes, mais seulement une tisane rafraîchissante et tempérante, telle que l'eau d'orge ou de riz. On devra écarter de lui toutes les émotions morales fortes. Qu'il dorme quelquefois pendant le jour, et qu'il choisisse le temps qui précède son repas.

Si les ligatures n'ont pas suffi pour faire cesser l'hémorrhagie, ou que le malade n'ait pas eu la patience de les supporter, on procédera à l'application de quelques *ventouses sèches* à la base de la poitrine, sur les côtés et au creux de l'estomac. On peut suppléer à la ventouse réelle en prenant un verre dans lequel on brûlera du coton qu'on appliquera immédiatement sur la partie. — Plus la ventouse tient, mieux cela vaut : cela prouve que le sang a afflué avec plus de promptitude et d'abondance.

Ce qu'il convient de faire encore, c'est de mettre sur le bas-ventre des compresses d'eau froide. Cependant, s'il devait en résulter une aggravation dans la toux, on devra cesser toute application froide, de même que les boissons froides ; elles nuiraient plutôt qu'elles ne pourraient soulager. On donne aussi, dans ces circonstances, un peu de sel de cuisine en poudre, qui ne laisse pas de soulager ; mais si la toux persistait, il est bien entendu qu'on n'insisterait pas.

Lorsque la toux continue, et qu'elle occasionne un crachement de sang, donnez alors du *blanc d'œuf* et du sucre, une

cuillerée à café ; ou bien une goutte d'*acide sulfurique* étendue dans un verre d'eau pour gargarisme; on en prendra aussi une cuillerée à thé toutes les cinq ou dix minutes.

Si cela ne suffit pas, il faudra passer tout de suite aux remèdes appropriés; choisissez non-seulement celui qui guérit, mais aussi celui qui prévient les récidives.

Dans les cas qui paraissent les plus graves, on donne la préférence, ou à *aconitum*, *ipecacuanha, arnica*, *china*, ou à *opium*.

*Aconitum*, si l'hémorrhagie se déclare à la suite de petites quintes de toux, si le malade a déjà senti un bouillonnement de sang dans la poitrine, ou que la poitrine lui semble trop pleine, avec sensation de brûlement, battement de cœur, anxiété, inquiétude, et que ces divers symptômes empirent dans la position couchée, avec anxiété et pâleur du visage, si le sang vient par gorgées et toujours beaucoup à la fois.

*Ipecacuanha* suivra *aconitum*, si, avec un arrière-goût de sang, il reste une petite toux avec crachats muqueux striés de sang, nausées et faiblesse.

*Arsenicum*, si *aconitum* n'a pas suffi, qu'il y ait aggravation avec palpitation de cœur et anxiété, que le sommeil en soit empêché, que le repos au lit en soit impossible, avec chaleur sèche et brûlante. Il faut l'administrer avant la nuit et lui laisser le temps d'agir. Si cet état s'aggrave encore, on emploiera utilement *ipecacuanha* ou *nux vomica* (qui s'appliquent aussi à d'autres symptômes), ou *sulphur*, ou *arnica*. Si, après l'emploi de ces remèdes, l'état du malade empire, revenez à *arsenicum*.

Par l'emploi de ces divers moyens, la maladie peut être arrêtée dans son cours, et même cesser entièrement.

*China*, si le sang ne vient pas par l'effet d'une petite toux courte et sèche, mais bien à la suite d'une toux violente, d'abord sèche et puis rauque et douloureuse, avec un goût de sang; si le malade éprouve des frissons, avec des bouffées de chaleur; s'il est très-faible, qu'il veuille rester cou-

ché; s'il a une transpiration de quelques instants; s'il éprouve des tremblements, que sa vue s'obscurcisse, ou que ses idées deviennent confuses, ou qu'il ait perdu assez de sang pour tomber en défaillance ; s'il est froid et pâle, et s'il se déclare des mouvements convulsifs dans les bras et le visage. Après avoir donné le remède, attendez le résultat, quand bien même il y aurait eu un peu d'aggravation. Plus tard, donnez *ferrum* s'il y a lieu, ou *arnica*, et quelquefois *arsenicum;* ils sont bien indiqués après *china*.

*Ferrum* si le sang arrive presque naturellement, sans effort de vomissement et en petite quantité, s'il est entièrement pur et vermeil; si le malade ressent des douleurs entre les épaules, s'il a des accès d'asthme, principalement la nuit; s'il ne peut rester assis, et se trouve mieux en se promenant tout doucement, mais avec le besoin de se coucher de temps en temps; s'il est très-faible, surtout après avoir parlé, et que le moindre mouvement le porte à tousser; donnez-le principalement aux personnes minces et maigres, qui ont la figure blême et qui ne peuvent dormir la nuit.

*Arnica,* lorsque le sang sort caillé, coagulé, noirâtre, et qu'il vient sans difficulté avec des symptômes d'asthme, et des élancements dans la poitrine, avec brûlement, contraction, palpitation de cœur, chaleur forte dans tout le corps, faiblesse jusqu'à la syncope; et lorsque le sang est craché après une petite toux, qu'il est rouge, écumeux, mêlé à des crachats muqueux en grumeaux, accompagné quelquefois de chatouillement sous les os de la poitrine, toux provoquant des douleurs lancinantes dans la tête, et que toutes les côtes sont comme brisées.

*Pulsatilla,* si la maladie dure déjà depuis quelque temps, si le sang est noir et coagulé; si le malade est anxieux la nuit; se sent froid, se plaint de faiblesse, de douleurs à la base de la poitrine; s'il a l'estomac alangui, s'il est craintif, triste et porté aux larmes, comme aussi s'il est peu disposé à faire des efforts sur lui-même. Et après *pul-*

*satilla*, selon les circonstances *secale* peut être très-utile.

*Rhus* dans les cas semblables au dernier remède, mais lorsque le sang est plus rouge, que l'esprit est trouble et et mal à l'aise, si ces symptômes s'aggravent par une légère contrariété, et qu'il y ait plus de chatouillement dans la poitrine.

*Nux vomica*, si le mal a été occasionné par l'usage des boissons spiritueuses ou par la suppression des hémorrhoïdes; spécialement chez les personnes passionnées, et si ce mal est accompagné de chatouillement dans la poitrine, que la toux retentisse douloureusement dans la tête, avec aggravation le matin.

Si l'hémorrhagie provient des règles supprimées, donnez *pulsatilla* ou *bryonia*, quelquefois *cocculus* ou *veratrum*.

*Opium* est convenable lorsque le sang rendu par le crachement est épais et écumeux, qu'il est mêlé à des phlegmes ou glaires, particulièrement chez les personnes adonnées à la boisson, ou lorsque la toux s'aggrave pendant la déglutition, s'accompagne d'asthme, avec agitation et brûlement à la région précordiale, et tremblement des bras, quelquefois avec faiblesse extrême de la voix; s'il y a assoupissement, tressaillement subit, refroidissement des extrémités surtout, ou chaleur, principalement de la poitrine, ainsi que chaleur du corps, mais sans transpiration. On peut le répéter après quelque temps, ou même plus tôt s'il le faut. — Si après *opium* il se déclare de la transpiration sur la poitrine, avec ou sans insomnie, donnez *mercurius*.

*Hyoscyamus* convient si le crachement a lieu avec une toux sèche, principalement la nuit, et qui oblige le malade à sortir du lit; lorsqu'il s'éveille en sursaut et avec effroi, etc. Il convient aussi chez ceux qui sont accoutumés aux boissons spiritueuses, lorsque *opium* et *nux vomica* n'ont pas suffi; et plus tard *arsenicum*, lorsque ceux-ci n'ont pas apporté de soulagement.

*Belladonna,* lorsque par suite d'un chatouillement au gosier on est provoqué à tousser, aggravation dans l'hémorrhagie, souffrance avec une sensation, comme si la poitrine était trop chargée de sang, avec douleurs lancinantes qui s'augmentent par le mouvement.

*Dulcamara,* si le malade souffre davantage étant couché, et s'il éprouve le même état que dans la *belladonna,* principalement si le sang est d'un rouge clair, lorsque ce crachement provient d'un refroidissement, et d'une petite toux qui dure déjà depuis longtemps.

*Carbo vegetabilis,* lorsqu'il y a dans la poitrine une sensation de brûlement violent, même après la cessation de l'hémorrhagie, surtout chez les individus qui souffrent du changement de temps et qui ont abusé du mercure.

A l'égard de la faiblesse consécutive, qu'on ne se presse pas de donner des remèdes; un bon régime est la meilleure chose; qu'on mange souvent et peu à la fois; peu de viande, beaucoup de lait, des œufs frais, des aliments féculents et farineux, et un exercice modéré pendant le beau temps. Si, malgré cela, le malade reste faible et impressionnable, donnez *china* et *ferrum* alternés. Si à la faiblesse se joint une certaine vivacité, *coffea,* ou *ignatia ;* si l'on a un motif de chagrin ou d'inquiétude, et avec une grande dépression de forces, donnez *phosphoric. acid.*

### INFLAMMATION CHRONIQUE DU LARYNX.

Cette maladie est si insidieuse au début et si lente dans sa marche qu'on peut commettre de graves erreurs avant que le malade en soit le moins du monde alarmé et qu'il ait songé à appeler son médecin. Les principaux symptômes sont les suivants : douleur dans toute l'étendue du larynx ou limitée en un seul point, avec une sensation titillante qui provoque la toux. La toux s'augmente par les efforts mêmes de la toux, par la parole et la déglutition, en respirant l'air froid ou en pressant sur le larynx. La voix est changée, elle est enrouée et presque toujours aphone; la toux est enrouée et croupale. Au début la toux est sèche,

plus tard il s'y adjoint une expectoration muqueuse mélangée de pus et de sang.

Lorsque la maladie dure depuis longtemps, il existe une ulcération des cartilages composant le larynx, et qui finit quelquefois par la fièvre lente et la consomption.

C'est cette forme de maladie qui est propre aux parleurs de profession.

Les causes qui les produisent lui sont communes aux affections du larynx et de la poitrine, ce sont : le changement brusque de température, l'inhalation de gaz irritants ou l'introduction de corps étrangers dans le larynx, etc. L'abus prolongé du mercure et celui des liqueurs fortes sont aussi des causes excitantes. L'exercice continuel et forcé de la voix est aussi allégué comme cause, et c'est le cas des charlatans, des avocats, des prédicateurs, des acteurs, etc.

*Causticum*, *calcarea*, *carbo vegetabilis*, *hepar*, *lachesis*, *phosphorus*, *sulphur*, *arsenicum*, *mercurius* et *spongia* peuvent convenir dans un cas donné.

*Aconitum*, *phosphorus*, *hepar* et *lachesis*, s'adaptent à la forme aiguë. Pour en faire le choix, consultez ce qui est relatif à l'*enrouement* et à la *toux*.

### BRONCHITE COMPRENANT LE CATARRHE SUFFOCANT OU ANGINE DE POITRINE DES ENFANTS.

Cette maladie consiste dans l'inflammation de la membrane muqueuse des bronches : elle est aiguë ou chronique. La première se présente fréquemment, soit seule ou accompagnée de la rougeole, de la scarlatine, de la petite vérole, de la coqueluche, etc.

Les symptômes les plus saillants sont : frissons suivis de fièvre, enrouement, respiration difficile; toux grave, fréquente et fatigante, d'abord sèche ou avec expectoration d'un mucus écumeux et visqueux, plus tard épaisse et striée de sang; constriction, resserrement de la poitrine avec oppression; faiblesse; langue chargée et manque d'appétit; pouls vif, avec difficulté augmentée de la respiration; pâleur des lèvres, figure anxieuse, respiration bruyante; en appliquant l'oreille, on entend un bruit plus grand que dans la respiration naturelle, et que ce bruit soit râlant, sifflant ou bourdonnant, ou bien qu'il soit sourd ou éclatant, suivant le degré plus ou moins avancé de la maladie.

Les symptômes d'amendement de la maladie sont : une plus grande liberté dans la respiration, la rémission de la fièvre ; expectoration amoindrie, devenue plus épaisse, blanche et moins abondante. — Dans un état d'aggravation défavorable, la difficulté de respirer et la faiblesse augmentent; la face devient livide, le corps se couvre d'une sueur froide, visqueuse ; les mucosités s'accumulent rapidement dans les canaux bronchiques, et la toux, qui est devenue faible par suite de l'épuisement des forces du patient, ne peut plus servir l'expectoration ; l'intelligence s'éteint et le malade aussi.

Quelquefois, et c'est dans les cas les plus graves de la bronchite aiguë, bien qu'il y ait une oppression de poitrine très-manifeste, il peut arriver qu'il n'existe ni douleur particulière, ni chaleur à la peau, ni même de fièvre ; c'est la forme la plus insidieuse de la maladie, contre laquelle on manque de prévoyance et dont pourrait triompher l'expérience médicale; elle s'observe le plus fréquemment chez les enfants qui ne semblent atteints que d'un simple sifflement de la poitrine sans importance, et auquel on fait peu d'attention, et pour lequel on n'appelle le médecin que lorsqu'on voit le petit malade menacé de suffocation , ou que l'on craint chez lui une lésion organique ; cette maladie, qu'il serait si facile de guérir, devient par inadvertance incurable, parce qu'elle a échappé à tout contrôle.

La fréquence de cette maladie dans l'enfance mérite une mention toute particulière. Elle est généralement connue sous le nom de *catarrhe de poitrine*; elle commence, comme chez les adultes, avec les symptômes du catarrhe ordinaire; la respiration devient précipitée et oppressée, et, conséquemment aux mouvements augmentés du diaphragme, l'abdomen se gonfle, les épaules et les narines entrent simultanément dans une action continuelle, pendant laquelle on observe que le sifflement est souvent plus manifeste que la difficulté de respirer, et en appliquant l'oreille sur la poitrine, on entend de toutes parts le râle muqueux ; l'expectoration s'amende quelquefois, mais temporairement, et des mucosités bronchiques sont expulsées par les efforts du vomissement ; la figure est pâle et anxieuse, et même un peu livide. — Ces symptômes s'interrompent et s'amendent par intervalles, durant lesquels l'enfant ne tarde pas à s'assoupir ; mais ils ne tardent pas à reparaître avec plus de gravité, et s'ils ne sont qu'enrayés, la mort arrive dans un accès

de suffocation. Les efforts de la toux sont suivis quelquefois d'une douleur considérable, et l'enfant, plus par instinct que par raison, s'évertue à ne pas tousser. Il n'a point d'appétit, beaucoup de soif, et à ce point extrême de la maladie, il est fort difficile de faire boire le malade, l'état de la respiration y mettant obstacle; — il y a ceci de particulier à l'égard des enfants à la mamelle, c'est qu'après avoir saisi avec avidité le mamelon, ils le happent et continuent à sucer, à crier et à jeter leur tête en arrière, et après avoir vomi des glaires, ils n'en continuent pas moins à rester dans la même position quelque temps.

Dans quelques cas, à raison du caractère de la voix et de la toux, la bronchite a été confondue avec le croup.

L'aggravation de symptômes pendant la nuit est un signe très-remarquable de cette maladie.

Les causes sont les mêmes que celles du catarrhe ordinaire.

Dans tous les cas les plus légers, donnez *aconitum* et *pulsatilla*, — et *tartarus emeticus* dans ceux qui sont graves ; cela suffit pour empêcher que la maladie ne devienne dangereuse.

*Aconitum*, tant que la peau reste chaude et sèche ; qu'il y a soif ; le pouls dur et fréquent ; la voix enrouée et rude ; la toux courte, sèche et fréquente, et comme si elle était provoquée par un chatouillement du gosier ou de la poitrine ; la respiration difficile et précipitée ; s'il y a de l'anxiété, de l'insomnie, de l'agitation et plus ou moins de soif.

*Pulsatilla* convient parfaitement avant comme après *aconitum*, s'il y a moins de chaleur, si les pieds et les mains sont froids ; mais s'il y a plus de chaleur à la poitrine, avec moins ou point de soif, moins d'anxiété, point d'angoisse, ni d'agitation ; sommeil interrompu ; toux ébranlante et râlante ; respiration courte, précipitée et quelquefois difficile ; enrouement médiocre en criant ou en parlant ; si la maladie a surgi le soir et s'est aggravée la nuit ; si elle a surpris le patient hors du lit ; s'il aime à être changé de place, mais avec précaution et lentement ; s'il rend des crachats légèrement muqueux, jaunâtres et

quelquefois teints de sang ; si cette matière muqueuse est rendue par le nez, on donne à l'enfant d'autres remèdes que *pulsatilla*.

*Tartarus emeticus* dans tous les cas, lorsque le râle de la poitrine existe dès le début du mal, lorsqu'il y a un grand penchant au sommeil, souvent avec les yeux à demi ouverts ; si le malade crie dans la crainte d'être touché et qu'il insiste pour être porté et promené sans cesse ; — s'il a peur de boire, comme il est dit plus haut, et qu'il perde sa respiration en buvant, *tartarus emeticus* est le remède qu'il faut préférer à tous les autres. Ne le donnez pas trop souvent, et cessez de le répéter au moindre amendement.

Dans quelques cas, on s'adresse à d'autres remèdes, à savoir : *spongia* après *aconitum*, lorsqu'il reste une toux creuse, sèche, jour et nuit, mais aggravée le soir ; ou toux avec expectoration rare, visqueuse, gluante ; chaleur dans la poitrine, brûlement et picotement dans le gosier, respiration précipitée, anxieuse et laborieuse ; enrouement, etc.

*Hepar*, quelquefois après *spongia*, lorsque la peau est chaude et sèche, et qu'il se fait des efforts impuissants pour vomir.

*Belladonna*, lorsqu'il y a céphalalgie aggravée par la toux, *oppression de poitrine*, et constriction comme limitée avec le râle de la *poitrine*, respiration courte, anxieuse et rapide, toux sèche et fatigante, pire la *nuit*, grande soif, douleur de la gorge. Voyez « mal de gorge. »

*Nux vomica*. Difficulté de respirer, avec une excessive *toux de la poitrine*, particulièrement la nuit ; enrouement ; toux sèche, pire vers le matin, accompagnée d'une sensation semblable à celle d'un coup ou d'une meurtrissure reçue sur les fausses côtes ; toux avec expectoration pénible et rare d'un mucus visqueux ; sécheresse de la bouche et des lèvres ; soif ; constipation et mauvaise humeur.

*Lachesis*. *Oppression* de poitrine, avec respiration courte et précipitée; anxiété et abattement; toux sèche, fatigante, quelquefois suivie de l'expectoration d'un mucus un peu tenace et *écumeux ;* après beaucoup d'effort mêlé occasionnellement à des stries sanguinolentes; enrouement aggravé par l'état de veille.

*Bryonia.* Respiration difficile et anxieuse, avec le besoin constant de prendre une inspiration profonde; enrouement; céphalalgie; toux sèche, accompagnée d'une sensation de brûlement; ou toux avec expectoration de mucosités visqueuses, qui, dans quelques cas, sont teintes de sang; *sécheresse de la bouche et des lèvres ;* soif excessive; des points ou des élancements ressentis dans la poitrine empêchent la respiration.

*Phosphorus*, si la respiration continue à être oppressée, avec grande anxiété, et chaleur dans la poitrine, ou sensation qui porte sur une partie ou sur la totalité d'un poumon; toux sèche, excitée par une titillation dans la poitrine, aggravée par la parole ou le rire. (Voyez « inflammation des poumons. »)

*Mercurius* est par occasion utile, lorsque les symptômes s'accompagnent d'une transpiration profuse; lorsque la toux est fatigante, pire le soir et la nuit, et si elle est excitée par une irritation prurîteuse, ou une surexcitation dans la poitrine, avec respiration rapide, courte et oppressée, et une transpiration plus haute qu'à l'ordinaire; de pointillements à travers le côté droit de la poitrine; ou si le malade a éprouvé précédemment une fraîcheur dans la tête, avec écoulement aqueux et corrosif du nez (coryza): gonflement du nez. — *Dulcamara* après *mercurius*, lorsqu'il y a des sueurs nocturnes d'une mauvaise odeur.

*Chamomilla* chez les enfants lorsque, après *aconitum*, il reste encore un peu de sifflement dans la respiration; ou toux sèche, aggravée la nuit, et même durant le sommeil.

*Ipecacuanha*, si l'on observe un râle muqueux dans la

poitrine, et lorsque dans les efforts de la toux le malade est presque suffoqué par la grande sécrétion des mucosités qui se fait, et que sa figure devient livide; respiration courte et légère, transpiration autour de la tête et sur le front après chaque accès de toux.

*Arsenicum*, lorsque le pouls devient très-vite, faible et intermittent, et que le malade est réduit à une extrême faiblesse.

*Sulphur*, lorsque l'expectoration est augmentée en quantité et qu'elle est devenue blanchâtre, et est moins visqueuse; il peut empêcher que le mal ne passe à l'état chronique.

Tout ce qui doit être conseillé pour la *bronchite chronique* a été indiqué à l'article « Toux. »

### PALPITATIONS DE CŒUR.

Les causes de cette affection indiquent souvent les remèdes; les violentes émotions et les boissons spiritueuses la produisent en général. Le meilleur remède pour y obvier, c'est, principalement pour les jeunes gens, de boire de l'eau froide et de manger peu avant de se coucher. Qu'on recommande à ceux qui ont des palpitations de cœur de se coucher sur le côté droit et la tête élevée; dans le régime on s'abstiendra surtout de boire soit du café, du thé, du chocolat, du vin, etc., et de manger de la viande trop forte.

Si elles sont causées par des contrariétés, donnez *chamomilla;* par la peur, *veratrum album;* par la joie, *coffea;* par une frayeur subite, *opium* ou *coffea;* par une grande émotion et anxiété, donnez encore, soit *opium,* soit une *amande amère* écrasée sous les doigts.

Une attaque soudaine de palpitations, avec refroidissement du corps et pâleur de la face, sera calmée avec la *teinture de camphre,* une goutte sur un morceau de sucre toutes les cinq minutes.

Les palpitations chez les femmes enceintes, accompa-

gnées de la faiblesse des nerfs, de spasme, de défaillance, se calment par quelques gouttes de vin vieux ou d'eau-de-vie prises de temps en temps. — Pendant l'accès, il est préférable de donner une cuillerée d'eau chaude, surtout si la peau est très-sèche ; et chez les femmes pâles ou qui pâlissent, donnez du vinaigre à sentir.

Dans les tempéraments pléthoriques, donnez *aconitum*, et plus tard *nux vomica*, ou *belladonna ;* chez les personnes nerveuses, *ignatia ;* s'il y a aggravation étant couché sur le côté, *pulsatilla.*

*Spigelia* est le principal remède pour les personnes sujettes aux palpitations, spécialement si leur respiration est mauvaise.

*Nux moschata* pour les palpitations avec évanouissement, et après le sommeil, particulièrement si elles sont la suite d'efforts; ou pour les personnes qui tombent facilement en syncope ou éprouvent, en général, les symptômes de *nux moschata*, comme il est dit aux articles « toux, mal de tête, etc. »

*Staphysagria* dans les palpitations survenant aux personnes affaiblies par des maladies longues et épuisantes.

*Glonoine* dans les palpitations après une surexcitation par suite de violentes émotions morales, après un changement rapide d'influences diverses, soit avec chaleur de la face, pouls plein, battement au vertex, soit avec pâleur de la face, pouls très-lent ou à peine sensible, chaleur précordiale et douleurs dorsales.

*China* convient toujours aux personnes qui ont été fréquemment affaiblies par des pertes d'humeurs et par des saignées.

*Belladonna* lorsqu'aux palpitations de cœur se joint un bruissement ou tintement dans la tête ; quand la poitrine semble pleine, ou qu'il y a comme une sensation gênante et battante, surtout chez les femmes après les couches, ou que le lait s'est tari, ou après une blessure ;

et dans le dernier cas, donnez *china* quelque temps après.

*Sulphur* conviendra dans la même circonstance que *glonoine*, lorsqu'il aura été insuffisant, mais particulièrement lorsque les palpitations de cœur sont dues à une éruption rentrée, ou après la cicatrisation brusque d'un ulcère; de même aussi lorsqu'elles augmentent en montant les escaliers ou une côte.

*Arsenicum* se donne quelquefois après *sulphur* lorsque celui-ci ne suffit pas, et surtout lorsque la cause se trouve dans la rétrocession d'un ulcère et d'une éruption. Il convient pareillement, lorsque le battement de cœur vient surtout la nuit, accompagné d'une grande anxiété, ou qu'il a par lui-même une certaine gravité, avec chaleur brûlante de la poitrine, difficulté de respirer, et s'aggrave dans la position horizontale et s'améliore par le mouvement.

*Veratrum album* convient dans des cas analogues, lorsqu'il y a anxiété ou difficulté de respirer, surtout lorsqu'on est mieux étant couché, et pis par la station et par le mouvement.

Si les remèdes ci-dessus indiqués n'agissent que temporairement, appelez un médecin et soumettez-vous à ses soins pendant longtemps, si vous ne voulez pas vous exposer à contracter une maladie de cœur incurable.

### COURTE HALEINE, ASTHME.

Les attaques d'asthme se manifestent tantôt subitement, et alors le malade est pris à l'improviste; tantôt il en est averti par un sentiment de plénitude et d'oppression qu'il éprouve au creux de l'estomac, causé le plus souvent par un refroidissement, avec irritation de la trachée-artère. L'accès a lieu rarement le jour, mais bien la nuit, entre dix et deux heures. Si le malade est couché, il se redresse immédiatement et est obligé de rester sur son séant; il ressent une constriction dans toute la poitrine, et porte les bras en arrière pour faciliter la respiration. Les épaules sont soulevées et la tête s'embarrasse; le malade se saisit

de tout ce qui peut le soutenir; les inspirations sont précipitées, et, après chaque expiration, il se fait une pause; le malade recommence une nouvelle inspiration, et comme s'il tentait un effort pour prendre haleine; il demande que les portes et fenêtres soient ouvertes pour laisser entrer l'air. Sa figure est pâle, quelquefois livide; ses yeux anxieux et saillants; il a une petite toux fréquente et sèche, et le corps se couvre d'une sueur froide et profuse, accompagnée fréquemment d'un dérangement de l'estomac et même de vomissements.

L'attaque d'asthme d'un caractère nerveux ou spasmodique ne dure guère que trois ou quatre heures; après quoi les symptômes se dissipent graduellement, la toux devient plus faible, et l'expectoration moins abondante, les matières expectorées plus claires et visqueuses, avec un petit goût salé ou douceâtre; la physionomie prend son expression naturelle, et le malade peut s'endormir. Après le réveil il se sent entièrement rétabli; mais il reste encore quelque embarras dans la respiration; c'est un sentiment de douleur à l'estomac, qui dure le jour suivant et jusqu'au prochain accès. L'asthme, qui provient d'un refroidissement, commence graduellement; l'expectoration qui a lieu est d'abord filante et rare, plus tard copieuse et porte un grand soulagement au malade; elle le dégage.

Les causes de l'asthme sont très-diverses : les changements atmosphériques, différents genres d'odeur, agréable ou désagréable, la fumée, la poussière; les gaz; des particules métalliques ou autres flottantes dans l'air; l'infusion de camomille; l'ipécacuanha; les vapeurs sulfureuses et autres. En outre, les irrégularités du régime, spécialement une trop forte dose d'aliments ou de boissons, ou de mauvaise qualité; l'abus des liqueurs spiritueuses; la suppression d'une habituelle *évacuation*, la surexcitation et les impressions morales. — L'asthme est une affection qui est plus particulière à un âge avancé qu'à tout autre.

Dans les accès subits, on peut trouver quelquefois du soulagement en mettant les *mains dans l'eau chaude,* ou en appliquant des *ventouses sèches* à la base de la poitrine ou sur l'abdomen, comme il a été dit à l'article « Crachement de sang ». On fera utilement aussi de recourir aux ligatures des extrémités, ainsi qu'on l'a recommandé dans le même article.

Lorsque l'accès dépend d'une infusion de camomille ou d'ipécacuanha, respirez le camphre ou prenez une petite prise

de café pur. S'il est causé par la vapeur de soufre, *pulsatilla* sera préférable.

Si la poitrine semble être prise et étreinte comme dans un corset, avec angoisse, et si la constriction alterne avec le mal de tête, donnez *glonoine*.

Lorsque l'accès arrive après avoir mangé, ou particulièrement après le dîner; lorsque le malade manque d'air, ce qui l'oblige à tendre le cou comme s'il craignait d'être suffoqué; s'il sent de la sécheresse dans la gorge qui lui semble être trop étroite, mais sans qu'il éprouve trop d'anxiété, donnez un peu de *gingembre* à mâcher avec du sucre.

Si c'est par suite d'un refroidissement que l'accès a lieu, et qu'il soit suivi d'une toux sèche, donnez par cuillerée à café d'une légère infusion d'*anis*, principalement le soir.

Ceux qui sont sujets à ce genre de souffrances doivent prendre pour habitude de *boire chaud* et de se faire frictionner le corps une fois par semaine, comme aussi de *fumer* tous les matins.

Les forts accès d'asthme sont améliorés assez promptement par l'inhalation de la fumée de papier brouillard préparé au *salpêtre*.

Dans les attaques d'asthme comme dans les autres affections pulmonaires qui sont produites par l'inhalation d'une poussière fine, ainsi que cela arrive souvent pour les tailleurs de pierre, les meuniers et autres professions qui s'exposent à de pareils inconvénients, on fera bien de laisser pousser la moustache afin qu'on ait un moyen d'empêcher la poussière volante d'arriver dans les poumons. La nature semble avoir sauvegardé les hommes des causes qui portent atteinte à leur poitrine en garnissant la lèvre d'une moustache qui est destinée moins à servir d'agrément qu'à la santé de l'individu. Il n'est pas un cheveu implanté sur notre tête qui n'ait son usage et sa beauté, mais un faux système d'hygiène et la dépravation du goût ont conspiré à fausser notre jugement à cet égard.

*Ipecacuanha* est indiqué lorsque la poitrine est comme serrée, la respiration haletante, avec bruit de râle dans la trachée-artère, comme par la présence de mucosités qui montent et descendent, ou s'il semble au malade qu'il respire un air pulvérulent qui l'empêche de respirer; s'il se

porte avec avidité et anxiété au-devant de l'air, par la crainte de suffoquer ; si son visage est pâle, ses extrémités froides. Après *ipecacuanha, arsenicum* convient généralement, ainsi que *bryonia* ou *nux vomica*.

*Arsenicum* dans les accès les plus violents, lorsqu'ils sont dus à un catarrhe supprimé, et qu'en outre la poitrine soit délicate ; lorsqu'il y a aggravation vers minuit, que la respiration devient de plus en plus difficile, qu'il y a un bruit de râle accompagné de gémissements, de soupirs, de mouvements désordonnés et involontaires du corps, ou si l'accès se déclare pendant la marche, chez les vieillards surtout ; lorsqu'on se sent le cœur comprimé, que cette sensation va et vient ; et qu'au moindre mouvement il se déclare de l'aggravation, principalement en montant au lit.

Si l'accès augmente après *arsenicum*, répétez *ipecacuanha* qui sera alors fort convenable ; ou si le lendemain il n'y a encore aucune amélioration, il y a lieu de donner *nux vomica*.

*Apium virus*, si le cou est fortement contracté ; si la région des fausses côtes est comme meurtrie, plus vers le côté gauche ; si la température de l'appartement devient insupportable à cause de la chaleur et du mal de tête qu'on éprouve.

*Bryonia* est d'une grande utilité après *ipecacuanha*, particulièrement quand il y a aggravation par le mouvement, principalement à la suite d'éruptions rentrées, ou que celles-ci ne veulent pas sortir ; lorsque le malade soupire souvent, que les accès viennent la nuit, accompagnés de maux de ventre comme pour aller à la selle.

*Belladonna* convient lorsque l'état s'aggrave par le mouvement, et que cependant on ne peut rester tranquille ; que le paroxysme empire en parlant, et que la respiration est tantôt courte, tantôt longue, ou courte et précipitée, suivie de toux sèche, et que la poitrine est comme trop pleine.

*Arnica*, lorsque le mal s'aggrave non-seulement par le mouvement, mais aussi par la parole et en se mouchant; si la respiration est haletante, avec des douleurs lancinantes dans la poitrine.

*Cepa*, si les enfants sont éveillés subitement dans le milieu de la nuit par une toux suffocante, particulièrement si l'on a été surpris par un accès en plein air par temps humide.— Donnez *euphrasia*, dans de pareilles circonstances. Voyez ce qui a été dit de ces deux remèdes à l'article « Toux ».

*China*, lorsque la respiration est sibilante et bruyante, ou qu'il y a menace de suffocation par les glaires; lorsque le mal se déclare pendant le sommeil et qu'il tient éveillé; lorsqu'on ne peut respirer que la tête très-élevée; si le malade transpire facilement et se refroidit de même.

*Coffea* est bon pour les personnes d'une excessive sensibilité, qui sont sujettes à ces excès après une grande excitation intellectuelle; lorsque l'inspiration ne se fait qu'avec peine et par des prises d'air saccadées, suivies d'anxiété, d'inquiétude, chaleur et moiteur. Si cela ne suffit pas, donnez *aconitum* ou alternez ces deux remèdes. Il convient de donner plus tard *pulsatilla* chez les personnes timides et larmoyantes, ou *nux vomica*, chez les personnes vives et passionnées.— Si le mal provient d'un chagrin concentré, *ignatia*; — s'il vient d'un violent accès de colère ou d'une querelle, *chamomilla*.

*Chamomilla* convient lorsqu'on s'enrhume facilement, qu'on ne tousse pas pour le moment, mais qu'on ressent une pression très-forte sur la poitrine ou sur le cœur, ou que la transpiration ne peut pas s'établir.

*Pulsatilla* convient aux personnes d'un caractère doux, aux femmes surtout, lorsqu'il y a vertige, faiblesse de la tête, somnolence, palpitation de cœur, chaleur dans la poitrine, ou lorsque la respiration ne se fait que par la partie supérieure.

*Sambucus*, si la respiration est précipitée, laborieuse et

forte, avec sensation de pesanteur sur la poitrine, angoisse et crainte de suffoquer; gonflement et bleuissement de la figure et des mains; chaleur, tremblement; impossibilité d'élever la voix ; toux suffocante; les symptômes s'aggravent par la position couchée, particulièrement s'il y a de la transpiration dans la région du cou.

*Sulphur*, respiration courte, respiration gênée et anxieuse avec crainte de suffoquer; l'accès surprend dans la nuit au lit, ou durant le sommeil; sensation comme si la poitrine était contractée; râle muqueux dans la poitrine; plénitude et pression comme par une pierre; toux quelquefois dure et fatigante, d'autres fois humide avec l'expectoration profuse de mucosités blanchâtres ou jaunâtres; face bleue et impossibilité de parler et palpitation de cœur.

*Phosphorus*, lorsque l'accès débute la nuit ou sur le matin, et s'il paraît dépendre d'une surexcitation ou de l'impression de l'air du jour précédent, et lorsque l'expectoration est séreuse et pleine de bulles d'air, et d'une couleur jaunâtre et brunâtre.

*Veratrum* convient souvent après *ipecacuanha*, *arsenicum*, *china*, *arnica*, particulièrement lorsque le malade est près de suffoquer; également aussi, avec aggravation en se levant ou par le mouvement, avec douleur dans le côté, toux creuse en même temps; lorsqu'il se fait une transpiration froide, ou que la figure et les bras deviennent froids; particulièrement, si l'on n'obtient qu'un soulagement partiel par le repos, étant couché.

## PLEURÉSIE, POINT DE COTÉ ET INFLAMMATION DES POUMONS.

Selon l'ancien système, ces affections se guérissent constamment par la saignée. Aussi beaucoup de gens croient-ils qu'on ne peut s'en passer ici; il en est même qui vont jusqu'à dire que les malades qui ont été guéris sans saignée n'avaient pas de fluxion de poitrine. Si on les presse de trop près et

qu'on leur présente les malades sur lesquels ils avaient reconnu eux-mêmes l'inflammation, et qui ont été guéris sans être saignés, ils soutiennent à outrance ou qu'il y a eu hémorrhagie des poumons, ou que l'inflammation réelle des poumons n'avait pas existé; ils préfèrent encore convenir qu'ils se sont trompés dans leur diagnostic, que de renoncer à leur vieux préjugé. Mais ils ont beau crier sur les toits que la saignée est indispensable, on ne se laisse plus tant influencer par les prétendues autorités médicales.

Celui qui comprend l'esprit de l'homœopathie peut toujours se dispenser de recourir à la saignée, et guérir néanmoins toute inflammation des poumons, à moins que le mal ne soit déjà trop avancé, que le cœur ou les poumons ne soient altérés profondément. Arrivé à ce point, il n'y a pas de guérison possible.

Dans la plupart des cas, l'inflammation simple et ordinaire se guérit même très-vite et très-facilement.

Nous nous abstiendrons de faire ici une description scientifique; c'est fort inutile dans un livre fait pour les familles qui n'ont que faire des grands mots. Ce qu'il importe avant tout, c'est de bien s'assurer du caractère de la maladie, d'abord à cause du danger qui la suit, et puis pour ne pas la confondre avec l'asthme, la courte haleine ou d'autres souffrances analogues, comme aussi pour bien distinguer les cas où la saignée est non-seulement inutile, mais encore nuisible.

Les principaux symptômes sont : respiration difficile, haleine brûlante, comme celle qui s'exhale de la poitrine de celui qui s'est livré à un travail pénible pendant une grande chaleur. — Dans l'asthme, la respiration n'est pas plus chaude qu'à l'ordinaire. — Dans l'inflammation des poumons, il y a toujours de la toux, le plus souvent sans expectoration, ou seulement avec quelques crachats, qui sont quelquefois mêlés d'un sang pur, écumeux ou brunâtre. — Les douleurs de poitrine varient dans toutes les maladies de ce genre.

**Fausse pleurésie ou pleurodynie.** — Qu'on ne prenne pas toujours les élancements violents qui se manifestent en respirant pour *le point de côté*. Lorsqu'il n'y a plus de toux, ou qu'elle est insignifiante, et que le mal n'a pas commencé par des frissons, on n'a pas affaire à une pleurésie réelle. — La fausse commence généralement par des douleurs rhumatismales, qui se font sentir au cou, à la nuque et aux épaules. Elle se caractérise

surtout par le déplacement facile et fréquent des douleurs de poitrine, par la grande sensibilité que provoque le moindre attouchement, particulièrement lorsqu'on pose avec force les doigts entre les côtes. — Si le malade éprouve une vive douleur sous l'impression des doigts appliqués sur les côtes, vous pouvez être assuré que l'on a affaire à une *fausse pleurésie*, et non à une inflammation; il n'est pas de docteur prudent de la vieille école qui, dans ce cas, ait jamais eu recours à la saignée.

Ces diverses nuances dans la pleurodynie se guérissent presque toujours par une seule dose d'*arnica*; s'il ne suffit pas, prenez *bryonia*, *nux vomica* ou *pulsatilla*.

*Bryonia*, si la douleur est *aiguë*, *lancinante*, comme si elle était produite par un instrument lancéolé porté sur le côté; elle est presque intolérable pendant la *respiration* ou même par le moindre mouvement du corps, et notamment si le malade est d'un tempérament nerveux.

*Nux vomica*, si la douleur de côtés est perforante et augmente pendant la respiration; particulièrement chez les hypocondriaques, adonnés aux boissons alcooliques; sensibilité douloureuse à l'extérieur de la poitrine, particulièrement entre les côtes.

*Pulsatilla*, si la douleur change de place soit d'un côté ou de l'autre, augmente sur le soir et quelquefois plus pendant l'expiration que pendant l'inspiration.

Quelquefois les douleurs se font sentir à la partie la plus inférieure de la poitrine; le malade, alors, respire difficilement : dans ce cas, il inspire mieux qu'il n'expire; c'est le contraire dans la pleurésie vraie. *Pulsatilla* ou *arnica* trouvent ici leur utilité, ou tels autres remèdes contre le rhumatisme.

Lorsqu'un individu est atteint de douleurs rhumatismales, et que la poitrine se prend subitement, comme si un poids pesait dessus, s'accompagnant d'une grande anxiété; si le cœur bat avec violence et vitesse; si la respiration devient de plus en plus difficile, la toux presque impossible, et que les membres, d'où les douleurs ont dis-

paru, deviennent froids, la mort, dans ce cas, est imminente. — Si l'on a recours alors à la saignée, la mort n'en est que plus certaine. — Beaucoup de malades, réduits à cette extrémité, ont été guéris par *aconitum*. On le répétera aussi souvent qu'il sera utile; et s'il ne suffit plus, donnez alternativement *pulsatilla* et *sulphur*.

**Vraie pleurésie.**—Elle commence par des frissons, la fièvre, et par la toux; la respiration est chaude, le pouls dur, serré et vif, c'est-à-dire qu'il bat avec plus de force que dans l'état normal, et ne se laisse pas facilement déprimer. La respiration est empêchée par une douleur lancinante qui répond le plus souvent à un point fixe placé au-dessous des côtes d'un seul côté, et sur lequel le malade reste couché de préférence. La toux est très-douloureuse et violente, les crachats sont quelquefois striés de sang, la figure est pâle; le malade ne peut parler sans douleur. Vers le matin, il y a de l'amélioration; la peau devient moite; et, lorsque l'expectoration s'établit, le malade se trouve mieux.

Cette maladie n'est pas très-dangereuse et peut se guérir facilement; la saignée y est complétement inutile.

Donnez d'abord *aconitum* qui est le principal remède; dans la plupart des cas, il suffit pour opérer la guérison. Il sera continué tant que dureront la douleur, la chaleur, la soif ou la toux, ou que du moins ces symptômes n'auront pas sensiblement diminué.

*Bryonia* est indiqué dans les symptômes suivants: douleurs aiguës, lancinantes et perforantes des côtes qui s'accroissent par l'inspiration ou le mouvement du corps; toux sèche, ou toux avec expectoration d'un mucus jaunâtre, et strié de sang; respiration oppressée; langue jaunâtre; palpitations de cœur; constipation; amertume de la bouche; nausées et quelquefois vomituritions muqueuses; endolorissement des membres; peau chaude, soif violente, toux aggravée dans la position couchée sur le côté droit.

*Sulphur* lorsque *bryonia* a fait taire la douleur, s'il reste

encore quelque sensibilité, qui se réveille, surtout par le mouvement et à l'air.

Bien que ces trois remèdes suffisent en général dans la majorité des cas, il en est cependant quelques autres qui peuvent devenir nécessaires.

*Belladonna,* si la fièvre reparaît, et que la difficulté de respirer continue, et si ces symptômes s'accompagnent de mal de tête violent, avec une grande chaleur et un commencement de divagation, de délire

*Arnica* contre la pleurésie provenant d'une violence extérieure ; ainsi que dans le cas où *aconitum* a fait cesser la fièvre, sans avoir dissipé la douleur et la difficulté de respirer.

*Mercurius,* lorsque la fièvre a diminué, mais qu'il reste encore une grande douleur avec sueur et de la difficulté dans la respiration.

*Arsenicum,* dans le cas qui a déjà une certaine durée marquée par une extrême prostration de force, et où la respiration est douloureusement oppressée.

*China* dans les cas où a été pratiquée la saignée, et si le malade est très-faible et allangui. On pourra le faire suivre de *ferrum.*

*Lycopodium, arsenicum* et *phosphorus* s'adressent principalement à l'état chronique de la maladie lorsque, à la suite de soins mal compris ou à cause d'une prédisposition organique acquise, on peut craindre avec fondement un état de consomption avec expectoration, toux persistante, gonflement hydropique, etc.

### PNEUMONIE OU INFLAMMATION VRAIE DES POUMONS.

Cette affection est beaucoup plus grave. Elle commence aussi par des frissons ; la fièvre ne discontinue pas, la peau reste chaude et sèche ; le pouls, d'abord mou, donne cinq pulsations par respiration, et ce n'est que plus tard qu'il devient dur; l'air exhalé est brûlant. La respiration n'est pas aussi gênée

par les douleurs lancinantes que dans la *pleurésie ;* elles sont ici plutôt pressives et occupent le centre de la poitrine ; mais la respiration est plus accélérée ; la toux n'est pas aussi fréquente, mais elle est plus fatigante et dure plus longtemps à chaque accès ; elle donne lieu aussi à des maux de tête. La figure est, dès le début, d'une couleur pourpre bleuâtre, et les joues sont rouges ; le malade ne peut guère se tenir sur le côté, mais bien sur le dos ; il demande le repos et le silence ; il est quelquefois indifférent à ce qui se passe autour de lui. L'un des gros vaisseaux sanguins (la veine jugulaire) situés au cou est presque toujours enflé et plus fort que celui du côté opposé ; c'est principalement du côté gauche. Fréquemment la toux commence par être très-sèche, et plus tard l'expectoration devient un peu sanguinolente.

Aussitôt qu'il vient à se faire une abondante expectoration de crachats épais, que la toux, quoique fréquente, fatigue moins la poitrine, et que la peau reste souple et moite, le danger doit être considéré comme passé ; mais il n'en faut pas moins tenir le malade au régime pendant deux ou trois semaines, et ne lui permettre de manger que peu et souvent.

*Aconitum*, quand la peau est chaude, brûlante, le pouls dur, petit et fréquent ; l'haleine, chaude et la soif ardente, qu'il y ait ou non douleur de poitrine.

*Bryonia* après *aconitum ;* il sera administré seul ou alterné, conformément aux symptômes que voici : toux avec expectoration de mucosités tenaces d'une couleur rougeâtre ou *rouillée ;* grande gêne dans la respiration et douleur lancinante aiguë dans le côté ou la poitrine ; douleurs comme rhumatismales dans les membres ou les muscles du thorax ; douleur aggravée par le mouvement ; langue chargée, jaunâtre ou brunâtre ; et constipation.

*Phosphorus* convient aux personnes dont la poitrine est d'une conformation délicate, spécialement à celles d'une complexion lymphatique, et qui ont des formes grêles et élégantes, mais qui sont sujettes aux récidives inflammatoires.

*Belladonna* sera utile après *aconitum*, si la fièvre revient

et que l'oppression et la douleur thoraciques persévèrent; spécialement si la douleur est établie dans la portion inférieure ou mitoyenne de la poitrine; si l'expectoration est sanguinolente, médiocre et difficile; grande soif; figure bouffie; langue sèche et fendillée ainsi que les lèvres; insomnie; douleur de tête et délire.

*Hyoscyamus* et *opium* quelquefois, lorsque la tête est fortement entreprise.

*Mercurius*, lorsque la fièvre n'est plus aussi vive; que la douleur et la difficulté de respirer continuent encore, avec sueurs profuses la nuit; pouls faible, mais fréquent. Si la transpiration s'établit chez les vieillards, *mercurius* fera la guérison.

*Tartarus emeticus*, lorsqu'il y a oppression de poitrine, avec peu ou sans douleur; expectoration modérée de mucosités visqueuses; avec grande faiblesse, envie de vomir et vomissements de mucosités.

*Sulphur*, lorsqu'il y a une expectoration abondante de matière purulente, respiration courte et constipation.

*Arsenicum* dans le cas d'une grande débilité, avec diarrhée, sueurs gluantes, expression anxieuse de la physionomie, etc.

*Rhus*, congestion avec palpitations de cœur, agitation, insomnie, rougeur de la face, etc.

*China*, lorsqu'on a eu recours à la saignée, et que les forces du malade ont été extrêmement réduites.

*Lachesis*, *sanguinaria* et *arsenicum*, dans le cas où la matière de l'expectoration est d'une odeur repoussante, ainsi que l'haleine.

La diète d'abord et le régime ensuite seront soigneusement observés pendant la durée de la maladie et une ou deux semaines après la guérison. La nourriture sera des plus simples et donnée avec parcimonie; on ne saurait avoir à cet égard trop de prudence. Quant aux boissons,

elles consisteront dans l'usage de l'eau fraîche ou cuite, de l'eau de riz ou d'orge, édulcorée avec sucre.

Il est une **autre espèce d'inflammation du poumon** particulièrement dangereuse, surtout si on l'attaque par la saignée. Le malade éprouve tout de suite, après chaque émission sanguine, une amélioration sensible, mais elle ne dure pas longtemps, et chaque saignée amène de proche en proche un soulagement toujours plus court; il arrive un moment où le manque de sang détermine la mort, ou bien l'inflammation passe à l'état de purulence. Dans ce cas, le malade dépérit et meurt comme dans la phthisie; mais seulement cela ne dure pas longtemps : deux ou trois semaines suffisent.

Cette inflammation dont nous parlons, et dans laquelle la saignée est si fatale, se reconnaît aux symptômes suivants : Pouls mou et accéléré; pulsations précipitées et petites; absence de douleurs lancinantes; pression sur les côtes indolore, mais respiration profonde donnant lieu à des points de côté; sentiment de tristesse et sensation d'un poids sur les poumons; la respiration est très-accélérée; la toux ne tarde pas à se déclarer; elle est très-fréquente et courte, et dès les premiers jours un crachement de sang a lieu et va en augmentant ; la la voix est faible et courte, et devient insensiblement sibillante; la parole provoque immédiatement une violente toux. Malgré cet état, le malade n'est pas aussi inquiet, ni sa tête aussi prise que dans la forme de la précédente maladie; le matin, il y a un peu de rémission; la fièvre cesse un peu; la peau reste humide, mais c'est sans soulagement.

Lorsqu'il s'établit une expectoration épaisse, la respiration commence à se ralentir, devient normale, la fièvre cesse peu à peu, et le malade ne tarde pas à entrer en convalescence.

*Aconitum* au début de la maladie, s'il y a une fièvre considérable.

*Mercurius* s'il y a sueurs nocturnes, ou peau froide ou gluante.

*Belladonna* après *aconitum* et *mercurius*, si la toux est restée sèche et entrecoupée, accompagnée de la constriction de la poitrine, qui empêche la respiration et donne une sensation de suffocation.

*Carbo vegetabilis,* si le malade est tombé dans une grande prostration ; s'il a le pouls à peine sensible, la peau et l'haleine froides, et l'expectoration pouvant être d'une couleur brunâtre tirant sur le rouge.

*Phosphorus,* s'il y a une sensation d'oppression ou d'un poids très-lourd sur l'un des côtés de la poitrine, et si l'expectoration est d'une couleur de rouille ou jaunâtre.

*Chamomilla*, si la respiration est toujours difficile, bruyante et sifflante; si cela est nécessaire, on fera suivre ce remède de *nux vomica.*

*Ipecacuanha* se donnera après *mercurius,* si la respiration est très-rapide et difficile, au cas que le dernier remède ait manqué son effet. On le répétera plusieurs fois.

*Veratrum*, lorsque les extrémités sont froides, et qu'il y a aggravation dans l'état de constriction de la poitrine ; difficulté de respirer, aggravée.

*Arsenicum*, lorsqu'il y a une grande prostration des forces et de la sensibilité; il rétablit quelquefois des malades dans un état désespéré en apparence.

Après la cessation de la période inflammatoire, et pour remédier à l'abondante expectoration purulente qui lui succède, donnez *mercurius, hepar, sulphur*, *china*, *dulcamara ; pulsatilla* sera même quelquefois utile.

Il est encore une autre espèce **d'inflammation des poumons dont la marche est lente et insidieuse**, et dans laquelle toute émission sanguine ne peut être que funeste. — Tant qu'on n'a pas tiré du sang, il reste toujours de l'espoir; après, il n'y en a plus.

Cette inflammation se caractérise par une invasion lente et perfide, tandis que, dans les autres, elle est subite et violente; le malade se sent indisposé pendant quelques jours, mais sans trop savoir définir ce qu'il a; l'appétit est nul, le sommeil mauvais, et la tête douloureuse; après, il lui survient des frissons qui ne tardent pas à être suivis d'un grand poids sur la poitrine et d'une respiration courte. Plus tard, il se déclare une expectoration muqueuse, rarement mêlée de sang; en même temps, il éclate une forte fièvre dont le malade ne se

plaint pas, et qui le laisse généralement asssez tranquille. Cependant la gravité du mal se juge à ses yeux, qui deviennent ternes et ne distinguent plus rien, à la sueur gluante qui lui couvre le front, à sa figure blafarde, à son nez effilé et à sa langue noire et sèche. Il murmure et parle constamment, comme dans un mauvais sommeil; néanmoins il répond directement lorsqu'on lui adresse nettement la parole; ses urines s'échappent involontairement, ou se suppriment tout à coup; la respiration devient toujours plus courte, plus inégale et râlante; le pouls, petit et précipité, prend de l'irrégularité; la pâleur et la faiblesse augmentent; il y a râle, et la langue est toujours sèche et noire. Le malade ne cesse pas de dire qu'il n'est pas mal, mais il se plaint de choses imaginaires; il lui semble, par exemple, qu'on scie du bois, sensation qu'il prend dans son râlement; ou bien, il lui paraît qu'il est plongé dans l'obscurité, alors qu'il est au grand jour. — Il expire bientôt après.

Dans cet ordre de maladie, il en existe une autre espèce, la plus formidable de toutes; on est pris subitement de frissons, et la peau se glace; on meurt sans qu'il se soit fait la moindre réaction.

Un signe des plus favorables dans ces affections de poitrine consiste dans le rétablissement de la transpiration sur toute la surface, répandant une certaine odeur, ainsi que dans la présence de petits grains brillants au milieu des urines; lorsque ces deux circonstances s'observent, on doit considérer que tout danger est passé. Si l'on a recours à la saignée, le malade est perdu.

Si vous n'avez pas de médecin à pouvoir consulter, donnez les remèdes suivants :

*Opium* au commencement. Il peut être répété deux ou trois fois.

*Arnica,* si le précédent remède n'a donné aucun changement favorable.

*Veratrum,* si l'on n'a rien obtenu de ces deux-là et que le malade soit devenu excessivement faible, avec sueurs visqueuses de la tête; respiration difficile, inégale et râlante, et froid des extrémités.

*Arsenicum* sera administré après *veratrum,* si la faiblesse

et la respiration râlante augmentent, si le pouls devient irrégulier, très-petit et précipité, la figure terreuse, la langue brunâtre, noire et sèche. Ces deux remèdes peuvent être alternés tout les deux, quatre ou six heures, selon l'urgence du cas.

*Ipecacuanha* quelquefois après ou alterné avec *veratrum*. Après *ipecacuanha*, *arsenicum* est fréquemment utile.

*Sulphur*, si l'amélioration obtenue par les précédents n'a été que temporaire; et alors donnez de nouveau *veratrum*, *opium*, *arsenicum*, ou tel autre déjà administré qui a produit quelque soulagement.

*Belladonna* éloignera la cécité, qui survient souvent dans cette maladie.

*Natrum muriaticum* s'opposera souvent à l'aggravation de la faiblesse et à la prostration des forces, après le défaut d'*arsenicum* et des autres remèdes; il peut changer entièrement la face de la maladie.

*China* et *arsenicum* peuvent s'administrer alternativement, s'il se fait des entamures ou des excoriations de la peau pendant le séjour au lit.

### CONSOMPTION DES POUMONS.

Cet état devra toujours être traité par un médecin homœopathe. Les allopathes, avec leur pauvre huile de foie de morue, restent simples spectateurs auprès du malade qui s'éteint, comme cette huile de lampe qui s'épuise par la combustion.

On a pu déjà voir ailleurs, dans cet ouvrage, qu'*arnica* est le remède préféré, et qu'il l'emporte sur la saignée. Dans le cas d'hémorrhagie, on a indiqué les circonstances dans lesquelles il doit être alterné avec *aconitum;* et lorsque la fièvre, après s'être déclarée, continue, et qu'il y a aggravation le soir, accompagnée d'une douleur d'ulcération dans la poitrine, donnez *pulsatilla;* si la toux persiste avec une expectoration jaune et épaisse, don-

nez *mercurius*, c'est le remède le plus approprié ; s'il se fait une expectoration douceâtre avec symptômes d'asthme, *nux vomica;* s'il reste d'autres souffrances, telles que toux courte et sèche, respiration oppressée, teint pâle, manque d'appétit et perte de sommeil, donnez *china;* si la douleur reste fixe dans toute la poitrine, et particulièrement dans les fausses côtes, comme si elles étaient brisées ou froissées, donnez *apium virus*.

S'il reste des douleurs indéfinissables, poitrine faible, douleurs vagues, ou une douleur fixe, comme si quelque chose traversait la poitrine, donnez *sulphur*.

## CHAPITRE VI.

### AFFECTIONS DE LA GORGE.

#### MAL DE GORGE OU ESQUINANCIE.

On entend généralement par **mal de gorge**, plusieurs maladies différentes qui ont leur siége dans la gorge, et où la douleur se fait aussi sentir. On devra donc tenir compte des différences. Aussi faudra-t-il toujours examiner avec soin le fond de la gorge, ce qu'on fera, ainsi que cela se pratique ordinairement, en faisant ouvrir la bouche et en abaissant la langue avec l'extrémité d'une cuiller. Si le malade, comme cela doit être, est exposé au plein jour d'une fenêtre, on distingue clairement tout l'intérieur de la bouche, la voûte du palais, l'entrée du gosier et les amygdales dans le fond et des deux côtés. — A l'égard des enfants, on aura la précaution de mettre entre les mâchoires un bouchon de liége, avec l'attention de ne pas comprimer la langue avec trop de force, dans la crainte de la blesser.

Alors comparez tout ce que vous dit le malade, et ce que vous offre votre examen avec les symptômes propres aux remèdes. Si, dans le cas actuel, il y a enrouement avec d'autres souffrances, consultez au chapitre V, ce qui y est relatif.

Si l'on tient à mettre en pratique l'un de ces moyens domestiques que l'usage a consacrés, on peut le faire; il consiste dans l'emploi de deux ou trois bandes de linge, trempées dans l'eau froide dont on enveloppe le cou, et sur lesquelles on enroule ensuite une pièce de flanelle. Le malade se couche avec cet appareil de pansement, et le lendemain il est fort agréablement surpris d'être délivré de son mal de gorge. — Les hommes qui sont sujets aux atteintes d'esquinancie n'ont qu'à bien envelopper le menton de leur barbe; qu'ils la laissent pousser; — les femmes feront bien aussi de porter leur boa pendant les temps froids-humides, mais dans les beaux jours cette fourrure ne montera pas assez haut. Nous voulons dire par là qu'il n'est pas prudent d'avoir habituellement le cou trop et trop longtemps enveloppé, parce qu'on n'en devient pas pour cela moins sujet aux maux de gorge. Que l'on s'habitue, au contraire, à avoir le cou libre, et qu'on ne porte qu'une simple et légère cravate ou un simple fichu.

La pratique de se gargariser est une antique et mauvaise méthode, qui a été même entièrement délaissée par les médecins les plus habiles de la vieille école. Quand la gorge est sèche et gonflée, que le mal est violent, faites bouillir des figues dans du lait et respirez-en la vapeur. Et plus simplement encore, la vapeur d'eau chaude suffira dans ce cas.

*Aconitum* s'emploie fréquemment ici; il sera répété de temps en temps, s'il y a nécessité; il convient lorsque le malade éprouve de l'embarras et de la douleur en avalant, de même qu'en parlant; lorsque la gorge est plus rouge qu'à l'ordinaire, avec brûlement, élancements et une sorte de constriction, ainsi qu'avec fièvre, irritabilité, impatience et un grand malaise.

*Chamomilla* convient principalement chez les enfants, ou lorsque le mal de gorge se déclare après avoir pris un refroidissement ou qu'on s'est trouvé exposé à un courant d'air dans un état de transpiration; quand il y a, outre les symptômes qui viennent d'être mentionnés à *aconitum*, soif et sécheresse de la gorge; lorsqu'en avalant, le malade éprouve la sensation d'un obstacle incommode, de même qu'en baissant le cou; lorsqu'il lui semble que quelque chose s'est arrêté dans la gorge et qu'en faisant effort pour

l'expulser il n'y réussit pas, ou qu'il sent comme s'il y avait une cheville d'engagée; lorsque les glandes de la mâchoire inférieure sont gonflées, avec endolorissement pulsatif et avec un état fébrile qui se déclare ordinairement vers le soir, tantôt en chaud, tantôt en froid; s'il y a coryza et chatouillement au gosier avec provocation à la toux; comme aussi des picotements au sommet de la trachée-artère et raucité de la voix. Après avoir pris *chamomilla*, il faut s'attendre à un mouvement de transpiration qu'il ne faut pas interrompre, ce qui arriverait infailliblement si on donnait d'autres remèdes.

*Ignatia* convient dans les mêmes circonstances que *chamomilla*, mais surtout lorsque, sans avaler, on éprouve une sensation qui fait l'effet d'un bouchon arrêté dans la gorge et qu'en avalant on ressent une douleur d'excoriation; c'est une douleur aiguë, lancinante, que le malade éprouve quelquefois même *sans* avaler; mais il avale avec plus de difficulté les liquides que les solides. Ce remède répond au gonflement et à l'inflammation des amygdales, qu'elles soient ulcérées ou indurées. Cependant, avant de se décider pour ce remède, comparez avec *belladonna*, *mercurius*, *hepar* et *sulphur*. — Quand ces glandes sont le siége d'ulcères plats, donnez d'abord *ignatia*, et ensuite *lycopodium*.

*Nux vomica* s'administre dans les cas semblables à ceux de *chamomilla* et d'*ignatia*, spécialement lorsqu'on éprouve la sensation que causerait la présence d'une cheville ou d'un bouchon, principalement en avalant; lorsqu'il y a une douleur plutôt pressive que lancinante, aggravée par la déglutition de la salive; que le gosier semble rugueux et excorié, avec sensation de grattement; si l'air froid impressionne douloureusement le gosier, si la luette est rouge et enflée.

*Pulsatilla*, comme dans *nux vomica*, lorsqu'on ressent les mêmes effets en avalant, ou que le gosier semble trop

étroit et obstrué par un gonflement; qu'il y a rougeur et même grattement, sécheresse du gosier sans soif, douleurs lancinantes aggravées par la déglutition; en outre, il y a tension dans la gorge; les glandes du cou sont douloureuses au toucher; l'intérieur du gosier est d'un rouge bleuâtre plus prononcé; fièvre sans soif; le soir, frissons, et puis chaleur.

*Bryonia,* lorsque le gosier est douloureux au toucher ou en détournant le cou; que la déglutition est difficile et pénible, comme s'il y avait quelque chose de dur dans la gorge; douleur d'élancements et d'excoriation, mais suivie de sécheresse ou d'une sensation, comme si la gorge était sèche, et s'il y avait gêne dans la parole. Ces souffrances ont lieu ordinairement après s'être échauffé ou après avoir mangé une glace ou bu à la glace, souvent aussi il y a de la fièvre avec ou sans soif, et une grande irritabilité.

*Rhus,* presque toujours comme dans *bryonia;* surtout si les douleurs se portent plus bas, s'améliorent par le mouvement, et si l'on est plus enclin aux larmes, ou que *bryonia* n'ait pas suffi.

*Capsicum,* comme dans les symptômes susmentionnés; on le donne quand les autres remèdes n'ont pas réussi, lorsque la fièvre continue avec frissons et soif, et puis avec chaleur. Les douleurs oppressent d'une manière particulière; le gosier se contracte avec spasmes; il est, ainsi que la bouche, excorié et ulcéré, avec sensation de brûlement; il y a en même temps toux avec une violente douleur dans la gorge, principalement lorsque le malade veut rester couché et dormir, et qu'il craint l'air et de se refroidir.

*Apium virus,* si le malade est toujours frileux et craint le grand air, qu'il ne peut supporter une chambre fermée, particulièrement s'il a chaud; s'il n'a pas chaud et s'il n'a pas soif; s'il a l'urticaire; si la langue et la bouche sont comme

échaudées; des traces brûlantes sur le bord gauche de la bouche; sécheresse et rougeur de la gorge et de la bouche; salive épaisse; amygdales rouges et gonflées avec douleurs brûlantes et picotantes. Ce gonflement des amygdales doit faire saillie à l'extérieur du cou; en buvant, il se produit un état de spasme.

*Coffea*, lorsque le mal de gorge s'accompagne de coryza avec prédisposition à la toux, et s'aggrave à l'air; si le malade est sans sommeil, brûlant, porté aux larmes et d'une grande impressionnabilité. On peut le répéter deux ou trois fois. Il convient surtout lorsque la douleur passe du palais dans le gosier, qu'elle est incessante, et devient pire en avalant; lorsque la luette est enflée et qu'elle est plus longue; que le malade sent dans la bouche s'accumuler des phlegmes et fait effort pour en opérer la déglutition; qu'il y a en même temps chaleur et sécheresse dans la gorge.

*Belladonna* convient presque dans le même cas que *coffea*, mais avec cette différence qu'ici la boisson est rejetée par le nez; il y a une disposition continuelle à avaler, avec douleur lancinante, qui s'augmente par l'attouchement; la déglutition est difficile, provoque des spasmes ou devient tout à fait impossible; le malade éprouve une sensation comme si la gorge était rétrécie, et qu'une cheville s'y fût arrêtée; il y a sensation de sécheresse, de brûlement, et disposition au renâclement; sans avaler il ressent un déchirement qui s'étend dans la mâchoire inférieure et dans la tête; il se forme promptement dans le fond de la gorge des ulcères qui s'étendent au loin; les amygdales et la luette sont enflées et d'un rouge vif et souvent jaunâtre, ou cette rougeur existe sans engorgement; douleur violente en avalant et en renâclant, quelquefois même en parlant; élancements dans les amygdales comme si elles allaient crever, les glandes extérieurement sont engorgées, avec fièvre violente, souvent aussi avec grande soif; salive abondante dans la bouche, céphalalgie frontale et langue

chargée. — Pendant le règne de la fièvre scarlatine, ou de ses pareilles, *belladonna* convient contre la plupart des maux de gorge, qu'on alterne quelquefois avec *mercurius*, et peut même servir de préservatif.

*Mercurius vivus*, comme *belladonna*, convient dans les maux de gorge avec ulcération; on le donne là où *belladonna* ne suffit pas; surtout si le gosier reste très-rouge, mais principalement s'il y a des ulcères et que ces ulcères soient indolores et se soient formés lentement. Dans ce cas, *mercurius* est parfaitement indiqué; il faut l'alterner quelquefois avec *hepar*. Au début du mal, ce dernier remède (*hepar*) convient mieux que les précédents, lorsque les douleurs lancinantes sont très-violentes durant la déglutition, qu'elles s'étendent presque aux oreilles ou aux glandes de la gorge et jusque dans la mâchoire inférieure; si le brûlement permet à peine d'avaler, et qu'il y ait des douleurs lancinantes dans les tonsilles et un goût désagréable de la bouche: les gencives et la langue dans la partie inférieure sont enflées et accompagnées d'une salivation abondante; le soir, tantôt frissons, tantôt chaleur, et puis transpiration qui ne soulage pas; la nuit, inquiétude ou aggravation de tous les symptômes, qui s'augmentent par l'air froid; il y a en même temps mal de tête et tiraillement dans la nuque. Après *belladonna* et *mercurius*, on aura le plus grand soin d'éviter le froid.

*Hepar* convient après *mercurius*, particulièrement à la suite d'un refroidissement; après *hepar*, on peut donner *mercurius*, s'il n'y a pas d'amélioration.

*Lachesis* se donne lorsque *belladonna*, *mercurius* ou *hepar* ne réussissent pas; particulièrement si le palais est gonflé autour de la luette, avec disposition continuelle à avaler; salivation abondante; ulcères d'un mauvais aspect; accumulation de glaire dans la gorge; état de spasme qui empêche de boire; le gosier est d'*une très-grande sensibilité au plus léger attouchement*, même par

les draps de lit; tous ces symptômes s'aggravent après avoir dormi; il est convenable surtout chez les individus qui ont pris du mercure.

*Veratrum album* convient lorsque la gorge est sèche et brûlantc, qu'elle est rude avec sensation de grattement et de pression, comme si elle était enflée, avec douleur et spasmes en avalant.

*Cocculus*, lorsque le mal est profondément situé; et qu'il y a douleur en avalant les aliments solides, ou que la partie inférieure est très-sèche, ou quand, en buvant, il se produit comme un bruit de glouglou.

*China*, lorsque le gosier est sec et picotant et que la déglutition est douloureuse; s'il y a aggravation par le courant d'air; s'il y a des alternatives dans les douleurs, qu'elles troublent le sommeil, et qu'à chaque refroidissement les souffrances reparaissent.

*Sulphur* convient ordinairement dans les maux de gorge qui récidivent fréquemment et sont d'une longue durée, surtout si la gorge, les tonsilles et la luette sont enflées: lorsque la déglutition est empêchée; et qu'en outre de ces douleurs, il y a des élancements et la sensation d'un bouchon qui s'est arrêté et rétrécit le passage avec sensation d'excoriation et de sécheresse. — Si l'un des côtés de la gorge devient le siége d'une tumeur qui passe à l'état d'abcès, il faut s'empresser d'arrêter cet engorgement, siége d'une grande douleur, en faisant des applications de compresses émollientes et de cataplasmes de farine de graine de lin; en tenant aussi dans la bouche du lait chaud ou de l'eau de gruau. Les malades, surtout parmi les enfants, seront surveillés et pansés avec soin pendant toute la nuit; il s'agit de prévenir la suffocation qui pourrait survenir par l'ouverture spontanée de l'abcès.

Les médicaments qui conviennent le mieux dans ce cas sont: *Silicea, hepar, mercurius* et *lachesis*.

# CHAPITRE VII.

## AFFECTIONS DES DENTS.

### DOULEUR DE DENTS.

L'**odontalgie ou mal de dents** s'étend souvent à toutes les parties de la tête, et peut par conséquent affecter la mâchoire inférieure, les oreilles, la mâchoire supérieure, et les os de la face, et, réciproquement, les souffrances de ces parties se réfléchir sur les dents. Voilà pourquoi nous avons placé à la fin de ce chapitre un article sur la *névralgie faciale*. Cette connexion prouve déjà qu'il ne faut pas toujours chercher la cause de l'odontalgie dans la carie des dents. — Les *dents creuses* ne sont pas malades par cela seul qu'elles sont creuses, mais bien parce qu'elles reconnaissent une autre cause; elles peuvent être creuses et tomber complétement sans faire souffrir (c'est le cas de la *carie sèche*); comme aussi on peut avoir des dents cariées sans souffrances, et, par contre, des dents qui ne le sont pas peuvent être la source de douleurs intolérables. — Dire que les nerfs dentaires peuvent être à découvert, c'est dire un non-sens; celui qui sait ce que c'est qu'un nerf, et se donne la peine de réfléchir, le comprendra facilement.

L'*extraction des dents* n'est permise qu'en présence d'une fistule incurable, d'un ulcère à sa racine, etc., chez les enfants avant la seconde dentition; dans tous les autres cas, l'extraction est un fort mauvais moyen, parce que, en arrachant la racine, on ne peut que nuire à la mâchoire, et qu'elle pourrait parfaitement rester en place sans inconvénient, lorsqu'on sait la traiter.— Une autre raison qui doit faire repousser ce moyen est qu'aussitôt qu'une dent creuse est arrachée, une autre ne tarde pas à le devenir. Lorsque les dents ne sont pas extraites, l'altération qui les frappe ne se communique que très-lentement, à moins de quelques maladies particulières qui les affectent promptement toutes ou en partie, et les carient. Quand le mal a une telle puissance, il ne servirait de rien d'en faire l'extraction, car, si on les enlevait même toutes, la maladie se porterait

sur les os. — Qu'on ne se laisse donc pas aller à la croyance qu'une dent en rend une autre malade, la rend noire et lui communique la carie. Tout cela n'est qu'une pure invention de ceux qui font métier d'arracher les dents, et qui ne savent pas guérir différemment les maladies qu'ils sont appelés à traiter.

Si l'on a à demander un conseil sur l'état de ses dents, et particulièrement quand il s'agit de remplacer les vides de la mâchoire, ce qui est fort utile dans beaucoup de cas, qu'on s'adresse à un dentiste habile et consciencieux; on est trop souvent exposé à beaucoup de tromperies et de déceptions.

La plupart des poudres et élixirs odontalgiques sont des moyens qui nuisent neuf fois sur dix, ne produisent aucun effet et, sur cent cas, lorsqu'ils soulagent une fois, c'est par hasard.

Les dents et les gencives ne doivent pas être trop fatiguées par le cure-dents; c'est une habitude fort mauvaise.

Ayez le soin de ne manger et de ne boire ni trop chaud ni trop froid; tenez vos dents propres en les rinçant souvent, mais surtout le matin et après chaque repas; servez-vous, si vous voulez, d'une brosse douce, que vous passerez légèrement sur la couronne. N'oubliez pas de rincer et de frotter la partie interne, en portant la brosse de la racine à la couronne de la dent. — « La meilleure brosse est la pulpe du doigt indicateur que l'on charge, selon le besoin, de poudre de charbon ou de crème de lait tournée. »

Une poudre dentifrice, aussi bonne qu'inoffensive, se tire du vieux son brûlé à noir, que l'on réduit en poudre impalpable en la triturant dans un mortier; on lave pour la débarrasser de tout principe salin, et puis on la laisse sécher pour l'usage. — Du sucre de lait et de la raclure d'un os desséché forment un mélange qui est vendu comme poudre dentifrice, mais il n'est pas aussi efficace que le charbon de bois pour ceux dont les dents se salissent promptement.

Mais le moyen le plus agréable pour tenir les dents propres et leur enlever le tartre dont elles s'entourent, sans avoir besoin de les gratter avec l'acier, c'est de prendre de la *crème tournée* et de les en frotter. Quand on se lave ensuite les dents avec de l'eau tiède, on ne tarde pas à s'apercevoir combien elles sont devenues propres. — Cette propriété de la crème tournée tient à l'acidité qu'elle a contractée, et qui suffit pour dissoudre les incrustations dentaires et tout ce qui se trouve dans la bouche; sa puissance est telle, qu'elle pourrait altérer l'émail des dents,

si cette substance acide était trop forte. — Maintenant, que cet acide puisse nuire à la dureté des dents, employé à faible dose et affaibli par la salive, c'est ce que je ne puis savoir encore.

Dans le mal de dents, qu'on ait recours au plus vite aux remèdes appropriés dont il est question plus bas, ils le feront cesser promptement dans la plupart des cas.

Le plus dangereux des remèdes des dentistes est l'*opium* ou le laudanum, parce qu'il est presque toujours nuisible; car les douleurs qui sont dissipées par l'opium reviennent tôt ou tard infailliblement et avec une double violence. Il est très-rare que l'opium soit le vrai remède; mais s'il peut convenir, le mieux est d'en prendre un fragment de la grosseur d'un pois et de l'appliquer à l'extérieur de la joue, et quand on l'emploie, il faut le faire avec la plus grande précaution. — La *créosote* est également un très-mauvais moyen : dans quelques cas il faut s'en abstenir, par exemple chez les femmes enceintes, ou s'en servir très-rarement; et dans la plupart, il calme la douleur momentanément, mais alors il rend les dents très-fragiles, et provoque, en outre, des ulcérations dans la bouche, la gorge et l'estomac; et, par cela seul qu'il est introduit dans la bouche, c'est assez pour que l'estomac en soit affecté. — Il est très-dangereux pour les poitrines faibles et délicates.

Lorsqu'il est démontré que le mal de dents dépend de l'accès de l'air ou d'une parcelle d'aliment qui s'est logée dans le trou d'une dent gâtée, la cavité doit être immédiatement comblée. Le meilleur bourdonnet à mettre dans la dent, c'est une *feuille d'or* pur telle que l'emploient les bons dentistes; mais lorsqu'il ne peut le faire promptement, ou que la dent est trop éloignée de la main du dentiste, on pourra se servir d'un bourdonnet de *gutta-percha*, comme nous l'indiquons plus loin, à l'article « Mauvaise haleine ». Ne permettez jamais que vos dents soient garnies de zinc, d'argent pur ou tels autres articles; ils contiennent souvent du mercure, et sont toujours nuisibles à la santé générale.

Toute personne qui est sujette aux maux de dents doit s'abstenir tout à fait de café, car il leur nuit généralement; et l'on ne doit pas oublier que lorsqu'on fait usage de remèdes homœopathiques, il faut se mettre en garde, même longtemps après, contre tout ce qui peut neutraliser les effets de ce traitement.

Un remède homœopathique bien choisi produit un effet im-

médiat, soit qu'on le prenne par la bouche en un ou deux globules ou qu'on le donne à flairer. — Souvent il détermine une aggravation passagère qu'il faut laisser passer patiemment. Dès que le mal s'améliore, il faut savoir attendre. S'il reparaît avec les mêmes symptômes, reprenez le même remède; mais s'il se déclare de nouveaux symptômes, choisissez-en un autre.

Si l'effet curatif du mal de dents n'a pas lieu dans la plupart des cas, cela tient à l'impatience du malade, qui ne donne pas le temps au remède de développer son action. Mais la guérison est généralement si prompte qu'elle tient du prestige. — Le seul cas où elle échoue quelquefois et où l'amélioration commençante ne dure pas, est celui de la *carie* des dents; il se rencontre toutefois rarement, et alors les insuccès sont aux succès : : 1 : 10.— Disons par anticipation que par la simple olfaction de *mercurius*, de *rhus toxicodendron*, de *nux vomica*, on obtient souvent, facilement et promptement, la disparition complète de bien des maux de dents.

Le mal de dents est une souffrance si générale et rend la vie si amère, que nous avons fait tous nos efforts pour rendre *facile le choix des remèdes*; car, s'ils sont mal choisis, ils restent sans effet. C'est pourquoi nous avons pris le parti d'indiquer deux manières de faire ce choix. D'une part, nous comparons les *symptômes* avec les remèdes qui leur sont applicables, et de l'autre nous comparons les *remèdes* avec leurs propres symptômes.

Cela étant, il s'agit de prendre note de chaque symptôme accusé par le malade et de noter au-dessous le remède qui convient à chacun d'eux; après cela, on recherche ce qui, sous ces remèdes, se présente le plus fréquemment sur votre liste, et en même temps ceux (les remèdes) qui correspondent aux symptômes. C'est ainsi que vous pourrez parvenir à la découverte facile du remède le plus approprié.

Et d'abord, il ne suffit pas de trouver chez le malade tous les symptômes propres au remède, il faut encore que le remède à choisir réunisse tous ou presque tous les symptômes de la maladie.

Expliquons-nous par l'exemple suivant : Un malade éprouve des douleurs violentes, tiraillantes ou déchirantes dans différentes parties, avec déchirement dans la gencive (*a*); le mal retentit quelquefois jusque dans la tête (*b*); l'air froid le provoque et puis l'aggrave (*c*); le plus souvent, c'est le matin qu'il a lieu (*d*) avec congestion sanguine à la tête (*e*).

Parmi ces divers symptômes, nous trouvons pour :

(*a*) **Douleurs dans les gencives,** *mercurius, pulsatilla, staphysagria, hepar, arsenicum, carbo vegetabilis, hyoscyamus, calcarea carbonica.*

(*b*) Douleurs qui **s'étendent jusqu'à la tête,** *mercurius, staphysagria, nux vomica, chamomilla, sulphur, arsenicum, antimonium crudum, rhus, hyoscyamus.*

(*c*) Aggravation **à l'air froid,** *belladonna, mercurius, staphysagria, sulphur, hyoscyamus.*

(*d*) Aggravation **vers le matin,** *ignatia, mercurius, pulsatilla, phosphoric. acid., staphysagria, bryonia, nux vomica, china, sulpur, arsenicum, hyoscyamus.*

(*e*) **Congestion de sang à la tête,** *aconitum, pulsatilla, china, hyoscyamus, calcarea.*

Tous les remèdes qui ne viennent qu'une fois, ou qui se répètent deux fois, seront effacés ; l'on aura ensuite *pulsatilla, staphysagria, sulphur, arsenicum,* qui reviennent trois fois ; puis *mercurius* quatre fois, et enfin *hyoscyamus* cinq fois.

C'est donc entre les derniers remèdes *mercurius* et *hyoscyamus* qu'il faut se décider, ce qu'on fera après avoir examiné les symptômes propres à chacun d'eux, et l'on se déterminera en faveur de celui qui répond le mieux au mal.

Remèdes dont l'action se porte le plus :

**Sur les dents de devant ou incisives.** — Belladonna, causticum, carbo vegetabilis, chamomilla, china, mercurius, *natrum muriaticum, nux moschata, nux vomica,* phosphorus, phosphoric. acid., *rhus,* silicea, staphysagria, sulphur.

**Sur les dents de l'œil ou canines.** — Aconitum, calcarea, hyoscyamus, *rhus,* staphysagria.

**Sur les grosses dents ou molaires.** — Arnica, belladonna, *bryonia,* calcarea, *carbo vegetabilis,* causticum, chamomilla, china, hyoscyamus, ignatia, mercurius, nux moschata, nux vomica, *phosphorus,* phosphoric. acid., pulsatilla, rhus, silicea, staphysagria, *sulphur.*

**Sur les dents supérieures.** — *Belladonna,* bryonia, *calcarea, carbo vegetabilis, china, natrum muriaticum, phosphorus.*

**Sur les dents inférieures.** — *Arnica, belladonna,* bryonia,

carbo vegetabilis, *causticum*, *chamomilla*, china, hyoscyamus, ignatia, mercurius, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, *rhus*, *silicea*, *staphysagria*.

**Sur un côté.** — Aconitum, belladonna, chamomilla, mercurius, nux vomica, pulsatilla.

**Sur le côté gauche.** — Aconitum, apium virus, arnica, carbo vegetabilis, causticum, *chamomilla*, china, hyoscyamus, mercurius, *nux moschata*, *phosphorus*, rhus, silicea, *sulphur*.

**Sur le côté droit.** — *Belladonna*, bryonia, calcarea, coffea, lachesis, natrum muriaticum, nux vomica, phosphoric. acid., *staphysagria*.

**Sur toute la rangée des dents.** — Chamomilla, mercurius rhus, staphysagria.

**Sur les dents creuses.** — *Antimonium crudum*, *belladonna*, bryonia, *calcarea*, carbo vegetabilis, causticum, *chamomilla*, china, coffea, hepar, hyoscyamus, *lachesis*, *mercurius*, nux moschata, nux vomica, *phosphorus*, phosphoric. acid., *pulsatilla*, *rhus*, silicea, *staphysagria*, sulphur.

**Sur les gencives.** — Antimonium crudum, arnica, *belladonna*, bryonia, *calcarea*, *carbo vegetabilis*, chamomilla, china, hepar, hyoscyamus, lachesis, *mercurius*, *natrum muriaticum*, nux moschata, *nux vomica*, *phosphorus*, phosphoric. acid., pulsatilla, rhus, silicea, *staphysagria*, sulphur.

— **supérieures.** — Belladonna, *calcarea*, natrum muriaticum.

— **inférieures.** — Causticum, phosphorus, *staphysagria*, sulphur.

— **à l'intérieur des gencives.** — Arnica, natrum muriaticum, phosphoric. acid., pulsatilla, rhus, *staphysagria*.

— **engorgées.** — Aconitum, belladonna, calcarea, carbo vegetabilis, causticum, chamomilla, china, hepar, lachesis, nux vomica, natrum muriaticum, phosphorus, pulsatilla, rhus, sulphur.

— **douloureuses.** — Apium virus, arsenicum, calcarea, carbo vegetabilis, chamomilla, hepar, hyoscyamus, lachesis, mercurius, pulsatilla, silicea, staphysagria, sulphur.

— **saignantes.** — Belladonna, calcarea, carbo vegetabilis, causticum, lachesis, mercurius, nux moschata, nux vomica, phosphorus, staphysagria, sulphur.

— **ulcérées.** — Belladonna, calcarea, carbo vegetabilis, causti-

cum, hepar, lachesis, mercurius, natrum muriaticum, nux vomica, phosphorus, staphysagria, silicea.

**Action pressive.** — Aconitum, *arnica*, bryonia, carbo vegetabilis, causticum, china, hyoscyamus, ignatia, natrum muriaticum, nux moschata, nux vomica, phosphorus, *rhus*, silicea, *staphysagria*, sulphur.

— **en dedans.** — Rhus, staphysagria.

— **en dehors.** — Phosphorus.

— **séparément.** — Phosporic. acid.

— **comme par l'effet d'une congestion sanguine, et comme si les dents étaient trop serrées entre elles.** — Aconitum, arnica, belladonna, chamomilla, china, calcarea, *coffea*, hepar, hyoscyamus, *nux vomica*, *pulsatilla*.

**Comme si elles étaient poussées en dehors ou arrachées.** — Arnica, causticum, nux moschata, nux vomica, phosphoric. acid., rhus.

— **comme trop longues.** — Arnica, arsenicum, belladonna, *bryonia*, calcarea, carbo vegetabilis, *causticum*, chamomilla, hyoscyamus, lachesis, natrum muriaticum, nux vomica, rhus, silicea, *sulphur*.

— **vacillantes ou branlantes.** — Arnica, arsenicum, bryonia, carbo vegetabilis, causticum, chamomilla, china, hepar, *hyoscyamus*, ignatia, mercurius, natrum muriaticum, nux moschata, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, rhus, staphysagria, sulphur.

— **comme trop branlantes.** — Arsenicum, bryonia, *hyoscyamus*, mercurius, rhus.

— **émoussées.** — Aconitum, china, dulcamara, ignatia, lachesis, natrum muriaticum, mercurius, *nux moschata*, phosphorus, phosphoric. acid., *pulsatilla*, silicea, staphysagria, sulphur.

— **ulcérées, meurtries.** — Arnica, arsenicum, belladonna, bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, causticum, *ignatia*, natrum muriaticum, nux vomica, phosphorus, *pulsatilla*, rhus.

— **brûlantes.** — Chamomilla, mercurius, natrum muriaticum, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, rhus, silicea, sulphur.

— **rongeantes, grattantes.** — Chamomilla, nux vomica, rhus, staphysagria.

— **fouillantes.** — Antimonium crudum, bryonia, calcarea, china, ignatia.

**perforantes.** — Belladonna, calcarea, lachesis, mercurius, natrum muriaticum, phosphorus, phosphoric. acid., *nux vomica*, silicea, *sulphur*.

— **saccadées, pinçantes.** — Apium virus, antimonium crudum, arsenicum, bryonia, belladonna, calcarea, causticum, cepa, chamomilla, coffea, hepar, hyoscyamus, lachesis, *mercurius*, *nux vomica*, *pulsatilla*, *rhus*, *sulphur*.

— **déchirantes, tiraillantes.** — Antimonium crudum, belladonna, bryonia, carbo vegetabilis, calcarea, cepa, chamomilla, china, glonoine, hyoscyamus, lachesis, mercurius, nux vomica, phosphoric. acid., rhus, staphysagria.

— **tranchantes, perçantes.**—Aconitum, antimonium crudum, belladonna, *bryonia*, calcarea, causticum, *chamomilla*, *china*, lachesis, *mercurius*, nux moschata, nux vomica, phosphorus, phosphoric. acid., *pulsatilla*, rhus, silicea, staphysagria.

— **battantes, pulsatives.** — *Aconitum*, arnica, arsenicum, *belladonna*, calcarea, chamomilla, china, coffea, glonoine, *hyoscyamus*, lachesis, mercurius, natrum muriaticum, phosphorus, pulsatilla, rhus, *staphysagria*, sulphur.

**Action intermittente.** — Belladonna, bryonia, chamomilla, coffea, calcarea, mercurius, nux vomica, pulsatilla, rhus, silicea, staphysagria, sulphur.

— **constante le jour et la nuit.** — Belladonna, calcarea, causticum, natrum muriaticum, silicea, sulphur.

— **pendant le jour seulement, améliorée la nuit.**—Mercurius.

———————————— **nulle la nuit.** — Calcarea, belladonna, mercurius, nux vomica.

— **aggravée au lit.** — Antimonium crudum, mercurius.

— **pire la nuit.** — Aconitum, antimonium crudum, arsenicum, *belladonna*, bryonia, *carbo vegetabilis*, *chamomilla*, china, coffea, hepar, hyoscyamus, mercurius, natrum muriaticum, nux moschata, nux vomica, phosphorus, phosphoric. acid. *pulsatilla*, *rhus*, silicea, *staphysagria*, *sulphur*.

— **à la nuit seulement, et non durant le jour.**—Phosphorus.

— **le plus souvent avant minuit.** — Bryonia, chamomilla, china, natrum muriaticum, rhus, sulphur.

— **après minuit.** —Arsenicum, belladonna, bryonia, carbo vegetabilis, chamomilla, china, *mercurius*, natrum muriaticum,

pulsatilla, phosphoric. acid., rhus, *staphysagria*, sulphur.

— **en s'éveillant.** — Belladonna, carbo vegetabilis, lachesis, nux vomica (voyez Sommeil).

— **le matin.** — Arsenicum, belladonna, bryonia, causticum, carbo vegetabilis, china, *hyoscyamus*, ignatia, natrum muriaticum, *nux vomica*, phosphorus, phosphoricum acidum, pulsatilla, *rhus*, *staphysagria*, sulphur.

— **à midi.** — Cocculus, rhus.

— **après midi.** — Calcarea, causticum, mercurius, *nux vomica*, phosphorus, *pulsatilla*, sulphur.

— **vers le soir.** — *Pulsatilla.*

— **à la nuit.** — Antimonium acidum, *belladonna*, bryonia, calcarea, causticum, hepar, *hyoscyamus*, ignatia, *mercurius*, nux moschata, nux vomica, *phosphorus*, *pulsatilla*, *rhus*, staphysagria, *sulphur*.

**Tous les deux jours.** — China, natrum muriaticum.

**Tous les sept jours.** — Arsenicum, phosphorus, sulphur.

**Au printemps.** — Aconitum, belladonna, bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, dulcamara, lachesis, natrum muriaticum, nux vomica, *pulsatilla*, rhus, silicea, sulphur.

**En été.** — Antimonium crudum, belladonna, bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, chamomilla, lachesis, natrum muriaticum, nux vomica, *pulsatilla*.

**En automne.** — Bryonia, china, mercurius, nux vomica, nux moschata, rhus.

**En hiver.** — Aconitum, arsenicum, belladonna, bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, causticum, chamomilla, dulcamara, hepar, hyoscyamus, ignatia, mercurius, nux moschata, *nux vomica*, phosphorus, phosphoric. acid., pulsatilla, *rhus*, silicea, sulphur.

**Causées par l'air humide de la nuit.** — Nux moschata.

— **l'air humide.** — Mercurius.

— **le froid, le temps humide.** — Nux moschata, cepa, rhus.

— **le vent.** — Aconitum, pulsatilla, rhus, silicea.

— **l'humidité.** — Belladonna, calcarea, china, sulphur.

**En prenant froid.** — Aconitum, *belladonna*, *bryonia*, calcarea, causticum, chamomilla, china, coffea, *dulcamara*, ignatia, *hyoscyamus*, *mercurius*, *nux vomica*, *nux moschata*, *phosphorus*, *pulsatilla*, *rhus*, staphysagria, sulphur.

**En prenant froid dans un état de surexcitation.** — Glonoine, rhus.

— **après s'être mouillé.** — Belladonna, calcarea, causticum, hepar, lachesis, nux moschata, phosphorus, pulsatilla, rhus, sulphur.

**Après une transpiration supprimée.** — Chamomilla, rhus.

**Aggravation par l'air froid.** — Belladonna, calcarea, hyoscyamus, mercurius, nux moschata, nux vomica, silicea, staphysagria, sulphur.

— **dans la bouche.** — Aconitum, *belladonna*, bryonia, calcarea, causticum, hyoscyamus, *mercurius*, nux moschata, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, silicea, staphysagria, sulphur.

**En ouvrant la bouche.** — Bryonia, chamomilla, causticum, hepar, nux vomica, phosphorus, pulsatilla.

**En prenant haleine.** — Pulsatilla.

**En aspirant l'air.** — *Antimonium crudum*, belladonna, bryonia, calcarea, causticum, hepar, mercurius, natrum muriaticum, nux moschata, phosphorus, silicea, staphysagria, sulphur.

**En se lavant au froid.** — Antimonium crudum, bryonia, *calcarea*, chamomilla, *mercurius*, *nux moschata*, nux vomica, pulsatilla, rhus, silicea, staphysagria, sulphur.

**En mangeant des choses froides.** — Bryonia, calcarea, chamomilla, nux vomica, pulsatilla, rhus, staphysagria, sulphur.

**En buvant froid.** — Bryonia, calcarea, chamomilla, causticum, hepar, lachesis, mercurius, natrum muriaticum, nux moschata, *nux vomica*, pulsatilla, silicea, staphysagria, sulphur.

**En se lavant la bouche à l'eau chaude.** — Sulphur.

**Par le froid en général.** — *Arsenicum*, antimonium crudum, calcarea, carbo vegetabilis, mercurius, natrum muriaticum, nux moschata, nux vomica, *pulsatilla*, phosphoric. acid., *rhus*, silicea, staphysagria, sulphur.

**En plein air.** — *Belladonna*, calcarea, causticum, *chamomilla*, china, hyoscyamus, mercurius, *nux moschata*, *nux vomica*, *phosphorus*, pulsatilla, *rhus*, *staphysagria*, sulphur.

— **sans changer de place.** — Belladonna, bryonia, chamomilla, hyoscyamus, mercurius, nux vomica, phosphoric. acid., staphysagria, sulphur.

— **en marchant.** — Nux vomica, phosphorus, *staphysagria.*

**Dans une chambre.** — Apium virus, antimonium crudum, *chamomilla,* hepar, nux vomica, *pulsatilla,* sulphur.

— **après en être sorti pour le grand air.** — Phosphorus.

**Dans une chambre chaude.** — Cepa, chamomilla, hepar, nux vomica, *pulsatilla,* phosphoric. acid., bryonia.

**Par la chaleur du poêle.** — Arsenicum, pulsatilla.

**Chaleur extérieure.** — Bryonia, chamomilla, hepar, mercurius, nux moschata, nux vomica, phosphorus, phosphoric. acid., pulsatilla, rhus, staphysagria, sulphur.

**Quelque chose de chaud.** — Bryonia, *calcarea,* carbo vegetabilis, chamomilla, coffea, lachesis, mercurius, natrum muriaticum, nux vomica, phosphoric. acid., *pulsatilla,* silicea, sulphur.

**En mangeant des choses chaudes.** — Bryonia, calcarea, chamomilla, nux vomica, phosphorus. pulsatilla, silicea.

**Quelque chose d'ardent.** — Belladonna, *calcarea,* phosphoric. acid.

**En buvant des choses chaudes.** — *Bryonia*, chamomilla, lachesis, mercurius, nux moschata, nux vomica, pulsatilla, rhus, silicea.

**Au lit chaud.** — Belladonna, bryonia, chamomilla, mercurius, nux vomica, phosphorus, phosphoric. acid, *pulsatilla,* rhus.

**En se mettant chaud au lit.** — *Chamomilla,* mercurius, phosphorus, phosphoric. acid., pulsatilla.

**En buvant.** — Chamomilla, calcarea, causticum, *lachesis,* mercurius, pulsatilla, rhus, silicea.

— **froid ou chaud.** — Lachesis.

— **de l'eau.** — Bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, chamomilla, mercurius, nux vomica, pulsatilla, silicea, staphysagria, sulphur.

— **du vin.** — Aconitum, ignátia (nux vomica, après le vin).

— **de la bière.** — Nux vomica, rhus.

— **du café.** — Belladonna, carbo vegetabilis, chamomilla, cocculus, ignatia, mercurius, nux vomica, pulsatilla, rhus.

— **du thé.** — China, coffea, ignatia, lachesis.

**En fumant du tabac.** — Bryonia, chamomilla, china, *ignatia,* mercurius, nux vomica

**En usant des choses salées.** — Carbo vegetabilis.

**En mangeant.** — Antimonium crudum, arnica, belladonna.

bryonia, calcarea, *carbo vegetabilis, causticum, chamomilla,* cocculus, hepar, hyoscyamus, lachesis, *mercurius*, nux moschata, nux vomica, *phosphorus*, phosphoric. acid., *pulsatilla,* rhus, silicea, *staphysagria,* sulphur.

**En mangeant un instant.** — Cocculus.

**Après avoir mangé.** — Antimonium crudum, *belladonna, bryonia,* calcarea, chamomilla, china, coffea, *ignatia*, lachesis, *mercurius, natrum muriaticum, nux vomica*, rhus, *staphysagria, sulphur.*

**En mâchant.**— Arnica, arsenicum, belladonna, bryonia, carbo vegetabilis, causticum, *china,* cocculus, coffea, *hyoscyamus, ignatia, mercurius, natrum muriaticum, nux vomica,* phosphorus, *phosphoric. acid., pulsatilla,* silicea, staphysagria, sulphur.

**En mâchant un instant.** — China.

**En avalant.** — Staphysagria.

**En mordant.** — Arsenicum, belladonna, bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, causticum, china, coffea, *hepar,* lachesis, *mercurius*, nux vomica, phosphorus, phosphoric. acid., pulsatilla, *rhus,* silicea, staphysagria, sulphur.

**— quelque chose de mou.** — Veratrum.

**— des aliments mous.** — Cocculus.

**— des aliments durs.** — Mercurius.

**Touché par les aliments.** — Belladonna, ignatia, nux vomica, phosphorus, staphysagria.

**En les curant.** — Pulsatilla.

**En les nettoyant.** — Carbo vegetabilis, lachesis, phosphoric. acid., *staphysagria.*

**En les touchant.** — Antimonium crudum, arnica, arsenicum, *belladonna, bryonia,* calcarea, *carbo vegetabilis,* causticum, *china*, coffea, *hepar*, ignatia, *mercurius*, natrum muriaticum, nux moschata, *nux vomica,* phosphorus, *pulsatilla, rhus, staphysagria, sulphur.*

**— avec la langue.** — Carbo vegetabilis, china, ignatia, mercurius, phosphorus, rhus.

**— même très-doucement.** — *Belladonna,* ignatia, nux vomica, staphysagria.

**En pressant sur les dents.** — Causticum, china, hyoscyamus, natrum muriaticum, staphysagria, sulphur.

**En suçant les gencives.** — Belladonna, carbo vegetabilis, nux moschata, nux vomica, silicea.

**En les rinçant.** — Ignatia, mercurius, platinum.

**En remuant le corps.** — Arnica, *belladonna*, *bryonia*, china, *mercurius*, nux vomica, phosphorus, staphysagria.

— **la bouche.** — Causticum, chamomilla, mercurius, nux vomica.

**En parlant.** — Nux moschata.

**En respirant profondément.** — Nux vomica.

**En restant en repos.** — Arsenicum, bryonia, chamomilla, pulsatilla, rhus, staphysagria, sulphur.

**Assis.** — Antimonium crudum, mercurius, *pulsatilla*, *rhus*.

— **beaucoup trop.** — Aconitum.

**En étant couché.** — *Arsenicum*, belladonna, bryonia, *chamomilla*, hyoscyamus, ignatia, mercurius, nux vomica, phosphorus, *pulsatilla*, *rhus*, staphysagria, sulphur.

— **sur le côté malade.** — Arsenicum, nux vomica.

— **sur le côté non malade.** — Bryonia, chamomilla, ignatia, pulsatilla.

**Au lit.** — *Antimonium crudum*, belladonna, bryonia, *chamomilla*, *mercurius*, nux vomica, phosphorus, *pulsatilla*.

**Sommeil avec bâillement.** — Staphysagria.

**Au moment de s'endormir.** — Antimonium crudum, arsenicum, mercurius, sulphur.

**Entièrement endormi.** — Mercurius.

**En s'éveillant.** — Belladonna, bryonia, calcarea, carbo vegetabilis, lachesis, nux vomica, *phosphorus*, silicea, *sulphur*.

**Émotions mentales.** — Aconitum.

**Colère.** — Aconitum, chamomilla, rhus, staphysagria.

**Passions.** — Nux vomica.

**Efforts intellectuels.** — Belladonna, ignatia, nux vomica.

— **par la lecture.** — Ignatia, nux vomica.

— **par le bruit.** — Calcarea.

— **par la parole d'autrui.** — Arsenicum, bryonia.

**Aux femmes.** — Aconitum, apium virus, belladonna, calcarea, chamomilla, coffea, china, hyoscyamus, ignatia, nux moschata, pulsatilla.

**Avant leurs menstrues.** — Arsenicum.

— **pendant.** — Calcarea, *chamomilla*, carbo vegetabilis, natrum muriaticum, lachesis, phosphorus.

— **après.** — Calcarea, carbo vegetabilis, chamomilla, phosphorus.

**Pendant la grossesse.** — Apium virus, belladonna, bryonia,

calcarea, hyoscyamus, mercurius, nux moschata, nux vomica, pulsatilla, rhus, staphysagria.

**Pendant l'allaitement.** — Aconitum, arsenicum, belladonna, calcarea, china, dulcamara, mercurius, nux vomica, phosphorus, staphysagria, sulphur.

**Aux enfants.** — Aconitum, antimonium crudum, belladonna, calcarea, chamomilla, coffea, ignatia, mercurius, pulsatilla, silicea.

**Aux personnes irritables et nerveuses.** — Aconitum, belladonna, chamomilla, china, coffea, hyoscyamus, nux moschata.

**Aux personnes qui ont abusé du mercure.** — Carbo vegetabilis, belladonna, hepar, lachesis, staphysagria.

— **qui ont abusé du quinquina et de la quinine.** — Arnica, arsenicum, ipecacuanha, mercurius, pulsatilla, sulphur.

— **qui ont pris beaucoup de café.** — Belladonna, carbo vegetabilis, chamomilla, cocculus, mercurius, nux vomica, pulsatilla, rhus.

**Amélioration due :**

— **à l'air froid.** — Nux vomica, pulsatilla.

— **au vent.** — Calcarea.

— **légèrement vêtu.** — Pulsatilla.

— **en aspirant l'air.** — Nux vomica, *pulsatilla*.

— **à un bain froid.** — Belladonna, bryonia, chamomilla, pulsatilla.

— **au froid extérieur.** — Belladonna, bryonia, chamomilla, china, mercurius, nux vomica, phosphorus, *pulsatilla*, staphysagria, sulphur.

— **au froid de mains.** — Rhus.

— **aux doigts mouillés par l'eau froide.** — Chamomilla.

**En tenant de l'eau froide dans la bouche.** — Bryonia, cepa.

**En buvant froid.** — Belladonna, bryonia, chamomilla, china, mercurius, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, rhus, sulphur.

**Au grand air.** — Antimonium crudum, bryonia, cepa, hepar, nux vomica, *pulsatilla*.

**Dans la chambre.** — Nux vomica, phosphorus, sulphur.

**A la chaleur extérieure.** — Arsenicum, belladonna, calcarea, chamomilla, china, hyoscyamus, lachesis, mercurius,

nux moschata, nux vomica, pulsatilla, *rhus*, *staphysagria*, sulphur.

**En se couvrant la tête.** — Nux vomica, phosphorus, silicea.

**En mangeant quelque chose de chaud.** — Arsenicum, bryonia, nux moschata, nux vomica, rhus, sulphur.

**Buvant quelque chose de chaud.** — Nux moschata, nux vomica, pulsatilla, rhus, sulphur.

**En se mettant chaud au lit.** — Bryonia, nux vomica.

**En buvant.** — Belladonna.

**En fumant du tabac.** — Mercurius.

**En mangeant.** — Belladonna, bryonia, chamomilla, phosphoric. acid., silicea.

**Après avoir mangé.** — Arnica, calcarea, chamomilla, phosphoric. acid., rhus, silicea.

**En mâchant.** — Bryonia, china, coffea.

**En mordant.** — Arsenicum, bryonia, china, coffea.

**En suçant les dents jusqu'au sang.**— Belladonna.

**En suçant les dents.** — Phosphoric. acid.

**En grattant.** — Mercurius, phosphorus.

**En touchant les dents.** — Bryonia, nux vomica.

**En suçant les gencives.** — Causticum.

**En pressant sur les dents.** — Belladonna, bryonia, china, ignatia, natrum muriaticum, pulsatilla, phosphorus, rhus.

**Par le mouvement.** — Pulsatilla, rhus.

**En marchant.** — Pulsatilla, rhus.

**En restant en repos.** — Bryonia, nux vomica, staphysagria.

**En s'asseyant sur le lit.** — Arsenicum, mercurius, rhus.

**En se levant.** — Nux vomica, phosphorus.

**En se couchant.** — Bryonia, mercurius, *nux vomica*.

— **sur le côté douloureux.** — Bryonia, ignatia, pulsatilla.

— — **non douloureux.** — Nux vomica.

— **dans le lit.** — Mercurius, pulsatilla.

**Étant au lit.** — Sulphur.

**Au moment de s'endormir.** — Mercurius.

**Après le sommeil.** — Nux vomica, pulsatilla.

**Les douleurs s'étendent :**

— **aux os de la pommette et à la face.** — Lachesis, mercurius, nux vomica, hyoscyamus, rhus, sulphur.

— **aux joues.** — Bryonia, chamomilla, causticum, mercurius, silicea, staphysagria, sulphur.

— **dans les oreilles.** — Arsenicum, bryonia, calcarea, cha-

momilla, hepar, lachesis, mercurius, staphysagria, sulphur.

**Les douleurs s'étendent dans les yeux.** — Causticum, chamomilla, mercurius, pulsatilla, staphysagria, sulphur.

— **dans la tête.** — Antimonium crudum, arsenicum, chamomilla, hyoscyamus, mercurius, nux vomica, rhus, staphysagria, sulphur.

**Avec mal de tête.** — Apium virus, glonoine, lachesis.

— **montée brusque du sang à la tête.** — Aconitum, calcarea, china, hyoscyamus, lachesis, pulsatilla.

— **veines gonflées, du front et des mains.** — China.

— **chaleur à la tête.** — Aconitum, hyoscyamus, pulsatilla.

— **brûlement des yeux.** — Belladonna.

— **joues animées.** — Aconitum, arnica, belladonna, chamomilla, mercurius, nux moschata, nux vomica, phosphorus, pulsatilla, rhus, sulphur.

— **face pâle.** — Aconitum, arsenicum, ignatia, pulsatilla, staphysagria, sulphur.

— **gonflement des joues.** — Arnica, arsenicum, belladonna, bryonia, *chamomilla*, lachesis, *mercurius*, natrum muriaticum, nux vomica, pulsatilla, phosphorus, phosphoric. acid., staphysagria, sulphur.

— **salivation.** — Belladonna, dulcamara, mercurius.

— **bouche sèche et soif.** — China.

— — **sans soif.** — Pulsatilla.

— **gosier sec et soif.** — Belladonna.

— **frissons.** — Pulsatilla, rhus.

— **chaleur.** — Hyoscyamus, rhus.

— **transpiration chaude.** — Hyoscyamus.

— **frissons, chaleur et soif.** —Lachesis.

— **diarrhée.** — Chamomilla.

— **constipation.** — Bryonia, mercurius, nux vomica, mercurius, staphysagria.

*Remarque.* — Qu'on ne soit pas surpris de trouver dans la liste ci-après les mêmes remèdes recommandés pour des symptômes directement opposés, comme arsenicum, dans le mal de dents, *aggravé* et *amélioré* par la chaleur; cela se présente en réalité souvent.

Les remèdes suivants avec leurs symptômes sont classés selon leur importance, et, afin d'en faciliter le choix, nous avons dressé ce tableau :

1. *Arnica* est un remède fréquemment et justement employé après **l'extraction des dents**; il arrête le sang et guérit promptement les gencives. On s'abstiendra alors de vinaigre. Un dentiste intelligent ne saurait en autoriser l'emploi. — Après avoir placé des dents artificielles, *arnica* est bon pour calmer la douleur et diminuer l'engorgement. — Après avoir limé les dents cariées (opération souvent très-salutaire), mêlez quelques globules d'*arnica* dans une cuiller à thé d'eau fraîche, et humectez-en celles qui ont reçu un coup de lime. — Contre les douleurs violentes provenant de l'extraction, *hyoscyamus* est quelquefois très-utile, ou tel autre remède plus approprié. Dans les douleurs très-fortes qui suivent l'implantation des dents, prenez *aconitum* et *arnica* alternés. *Arnica* est quelquefois bon dans le mal de dents : lorsque la douleur est pressive, pulsative, comme si la dent était poussée par l'effort du sang ou comme si elle était luxée ou qu'elle s'aggrave en la touchant : lorsque les joues restent dures et enflées, quand la douleur a déjà cessé par le fait des autres remèdes.

2. *Coffea* dans les douleurs les plus violentes, quand le malade est hors de lui, qu'il pleure et tremble, qu'il est plein d'anxiété et ne sait plus ce qu'il fait, ni décrire l'état réel de ses souffrances. Ce remède sera répété une ou deux fois. S'il est insuffisant, donnez *aconitum* ou *vera-*

*trum album, sulphur, hyoscyamus*. Mais pour les douleurs spasmodiques saccadées, piquantes et pressives avec intermittence, ou qui se réveillent en mordant ou en mâchant, *coffea* sera toujours préféré à tout autre remède.

3. *Aconitum* dans les cas les plus graves, lorsque les malades ne se connaissent plus et ne peuvent rendre leurs souffrances, et si *coffea* s'est montré insuffisant. Il convient, surtout, dans les douleurs pulsatives par suite d'un refroidissement, accompagnées de congestion de sang à la tête, de brûlement à la face, et principalement chez les enfants. On peut le répéter plusieurs fois; et s'il ne suffit pas entièrement, donnez *chamomilla* ou *belladonna*.

4. *Glonoine* pour le mal de dents après avoir pris froid, après avoir été surexcité, si le battement du pouls se fait sentir dans toutes les dents, quelquefois dans celles de la mâchoire supérieure, d'autres fois dans celles de la mâchoire inférieure, et si le sang monte à la tête avec céphalalgie.

5. *Chamomilla* convient dans un grand nombre de cas, particulièrement chez les **enfants à l'époque de la dentition**, — et chez les personnes qui se laissent facilement contrarieret qui font usage du café, — contre les douleurs des dents cariées, chez les femmes avant les règles ou après avoir eu froid en état de transpiration; — que les douleurs rendent le malade inquiet et chagrin; que les douleurs sont insupportables, et, par moments, plus intenses; pires pendant la nuit; quand on ne sait indiquer la dent qui fait mal; ou que la dent creuse semble trop longue et vacille, et si elle ne semble que vaciller (pour ce dernier symptôme, peut-être que *bryonia* est excellent); ou que la douleur occupe toute une rangée de dents, et que chaque dent paraît être trop longue; ou que la douleur se porte dans l'oreille à travers les mâchoires, ou aux yeux à travers les tempes; mais principalement si

elle n'occupe qu'un seul côté des dents, des mâchoires, des oreilles et de la tête; lorsqu'elle est fourmillante et donne une sensation désagréable de rampement, ou comme si l'on grattait et raclait sur le nerf de la dent cariée, et qu'elle va en s'exaspérant; qu'elle est déchirante et tiraillante, ou pulsative et fouillante; lorsque, arrivée à son paroxysme, elle est piquante et lancinante, par secousses, dans l'oreille, qu'elle est insupportable par la chaleur du lit; que les souffrances se réveillent principalement après avoir bu ou mangé trop chaud; lorsqu'elles sont portées au plus haut degré en buvant froid ou en prenant du café; que rien ne peut les soulager, si ce n'est l'application des doigts trempés dans l'eau froide; si, pendant la douleur, la joue est rouge et chaude, ou que les gencives et les joues soient enflées et pâles rouges; si les glandes sous-maxillaires sont engorgées et douloureuses; le tout accompagné d'une grande lassitude, dans les articulations particulièrement; s'il y a douleur dans l'articulation de la mâchoire en ouvrant la bouche, douleur qui s'étend sous les dents: dans ces divers cas, *chamomilla* est un remède sûr. S'il ne réussit qu'à demi et qu'il n'agisse qu'à peine, et cela, dans le cas d'une dent cariée, prenez en considération d'abord *antimonium crudum*, et plus tard consultez les remèdes suivants :

6. *Nux moschata* convient aux enfants, aux femmes, — particulièrement pendant la grossesse, — et à tous ceux qui ont pris froid, avec peau sèche, et qui transpirent difficilement; dans les douleurs rhumatismales provenant de l'humidité, d'un temps froid, ou à l'air de la nuit; par les douleurs qui s'aggravent particulièrement par l'air froid et humide, s'il est aspiré dans la bouche; si l'eau chaude ou des applications chaudes font du bien; si le mal de dents s'aggrave en montant ou descendant les escaliers; si la douleur commence sur le côté droit et passe au côté gauche; pour des douleurs semblables à celles qui accompa-

gnent l'extraction d'une dent, aggravées par la parole; si les dents s'usent facilement.

7. *Nux vomica* convient aux personnes d'un tempérament violent, avec face rouge, adonnées **au café et aux boissons spiritueuses,** qui mènent une vie sédentaire ou souffrent par suite d'un refroidissement; dans le cas où une dent saine devient douloureuse et semble vaciller, ou que les dents paraissent être trop longues dans la mâchoire inférieure, avec douleurs lancinantes et saccadées; qu'une douleur tiraillante se porte jusque dans les tempes, ou lorsque la douleur d'une dent creuse passe, en traversant toute la face, jusque dans les os et s'étend à tout un côté; ou pour des douleurs tiraillantes et brûlantes dans les nerfs de la dent, comme s'ils étaient arrachés, accompagnées de picotements violents dont tout le corps est ébranlé, surtout au moment d'une forte inspiration; lorsqu'une douleur sourde dans les os se change en un déchirement qui passe à travers les dents et les mâchoires, ou lorsqu'un des côtés est le siége d'une douleur perforante, fourmillante, rongeante et déchirante sur un côté; quelquefois douleurs tressaillantes ou rhumatismales avec une sensation aiguë piquante; lorsque ces souffrances se manifestent le plus ordinairement le matin au lit, ou le soir; si elles empêchent de mâcher, et qu'en mâchant elles s'aggravent; ou qu'elles reviennent en ouvrant la bouche à l'air froid; ou en lisant; ou en réfléchissant; ou lorsque les déchirements augmentent au dernier point par le contact d'un liquide froid, mais avec amélioration en prenant chaud; en général quand il y a aggravation après avoir mangé et après avoir fait un peu d'exercice; aussi lorsque, pendant la durée de l'accès, les glandes de la m choire inférieure sont devenues douloureuses; mais surtout lorsque, durant les souffrances dentaires, il se déclare un abcès sur la gencive qui tend à percer.

8. *Pulsatilla* convient aux **personnes douces, tranquilles**

**et timides**, aux femmes et aux enfants d'une humeur inquiète; quand la douleur occupe un seul côté, que le mal de dents se reproduit tous les printemps, avec déchirement dens les oreilles et céphalalgie unilatérale; lorsque dans la dent creuse il se produit une douleur lancinante, et qu'en même temps tout le côté gauche de la face est très-sensible jusque dans l'oreille; qu'en même temps il y a chaleur dans la tête et frissons de tout le corps; mais particulièrement quand la douleur est dans la gencive, ronge et pique comme avec une épingle, et lorsqu'on éprouve dans la dent même un tiraillement et un tressaillement comme si l'on tirait le nerf à soi pour l'abandonner subitement; ou lorsqu'il existe un tressaillement ou un déchirement dans lequel la dent semble se détacher de la mâchoire : avec aggravation par l'eau froide; dans une chambre chaude, par la chaleur du lit, ou en tenant quelque chose de chaud dans la bouche; quand par contre le mal s'amoindrit à l'air froid, — *le mal de dents cesse toujours entièrement au grand air, mais pour revenir dans la chambre chaude et s'aggraver davantage ;* pire dans le repos, amélioré à la promenade, pire en curant les dents, amélioration en les comprimant fortement, et sans aggravation en mâchant ; quand le mal vient plutôt vers le soir que le matin, et s'accompagne de frissons avec pâleur de la face ou ascension du sang vers la tête ; ou avec chaleur, mais sans soif ; surtout après avoir pris force infusion de camomille.

9. *Ignatia* s'emploie dans les cas où les remèdes précédents semblent convenir, mais qu'ils sont insuffisants ; si le malade a un tempérament plus délicat et plus impressionnable, s'il est tantôt gai, tantôt triste ; il est surtout indiqué chez les personnes qui s'inquiètent, se chagrinent beaucoup ; lorsque les dents mâchelières sont douloureuses comme si elles étaient cassées ; quand il y a douleur perforante dans les dents incisives, et que toutes les autres

sont malades; quand il y a aggravation après avoir pris du café, après avoir fumé, après dîner, le soir après s'être couché, et le matin en se levant.

10. *Hyoscyamus* convient principalement aux personnes très-sensibles, nerveuses et impressionnables; lorsqu'elles éprouvent au travers de la joue et de la mâchoire inférieure une douleur tellement violente et déchirante, que l'on craint d'en devenir fou; ou une douleur déchirante et enrageante dans les gencives, avec sensation d'un bruit sourd dans la dent, qu'on dirait vaciller et vouloir tomber en mâchant; ou lorsqu'il y a tressaillement, battement, tiraillement et déchirement jusque dans le front; douleurs violentes et tiraillantes, changeant de place et se portant d'une dent à l'autre; suivie quelquefois d'une douleur fugace et d'une congestion de sang à la tête; lorsque ces douleurs sont aggravées par l'air froid, généralement le matin; quelquefois avec tressaillements des doigts et des bras chez les personnes sujettes aux affections spasmodiques.

11. *Belladonna* convient le plus souvent aux femmes ainsi qu'aux enfants, particulièrement lorsqu'il y a de l'agitation et de l'inquiétude par le fait de la douleur, ou qu'il y a tristesse et disposition à crier; lorsque les gencives et les dents sont douloureusement sensibles; lorsque, en mordant, il semble que la racine des dents soit ulcérée, avec douleur tressaillante, sécante, déchirante et piquante; mais plus spécialement dans la douleur tiraillante, avec aggravation le soir après s'être couché et plus encore la nuit, ou lorsqu'il y a des douleurs aiguës dans une dent creuse, jour et nuit; ou si la douleur est dans une dent molaire creuse, et qu'il semble que le sang s'y porte avec force; s'il y a chaleur dans les gencives, et pulsation dans les joues sans autre soulagement que celui que l'on éprouve en se curant les dents jusqu'au sang; ou lorsque les gencives sont engorgées, avec brûlement et picotement, forte salivation et gonflement des joues; quelquefois avec yeux brûlants,

gorge sèche et grande soif; si la douleur revient souvent le matin, au réveil, ou qu'elle recommence quelque temps après avoir mangé; si les dents font mal à l'air frais, et par un attouchement quelconque, comme aussi par leur contact avec les aliments et la boisson chaude, et lorsqu'une forte pression exercée sur la joue donne de l'amélioration.

12. *China* convient principalement aux mères qui nourrissent, aux personnes qui, gaies naturellement, deviennent chagrines et irritables; si les dents se couvrent d'une matière noire; s'il y a de l'intermittence dans les douleurs qui sont ou battantes, déchirantes, lancinantes ou tiraillantes, avec une forte pression, comme si le sang était refoulé dans les dents, ou sensation perforante et engourdissement autour des dents, avec aggravation par le mouvement, par l'attouchement, et reparaît au courant d'air; les gencives se gonflent, la bouche est sèche; il y a soif; le sang monte à la tête; les veines du front et des mains se gonflent; le sommeil de la nuit est agité, même quand la souffrance a diminué.

13. *Mercurius* convient très-fréquemment aux enfants atteints d'odontalgie; généralement si les douleurs déchirantes se manifestent dans plusieurs dents à la fois et sont voisines de celle qui est creuse; lorsque la douleur affecte un côté de la face, ou si les souffrances s'étendent jusqu'aux oreilles par des élancements et des tiraillements, particulièrement pendant la nuit; quand on éprouve dans les dents, et principalement la nuit, des secousses excessives, comme par l'effet d'un dard, qui se porte jusque dans l'oreille et même dans la tête; si la douleur pique dans la dent creuse, avec plus de violence après avoir mangé ou bu froid ou chaud; si elle empire à l'air froid et surtout à l'air humide, et se modère dans une douce chaleur, ou en se frottant la joue; si l'air, en pénétrant dans les dents incisives, y développe une douleur; ou quand le mal de

dents se fait sentir le jour et cesse la nuit, suivi d'un mouvement de transpiration, mais pour reparaître le lendemain dans des accès plus ou moins longs, et alternés avec des vertiges ou des déchirements dans les membres; si les dents deviennent plus vacillantes, si les gencives se gonflent ou pâlissent en s'ulcérant; quand elles s'entre-bâillent, brûlent et sont plus douloureuses par l'attouchement; ou si elles commencent à démanger, à saigner, à suppurer, en s'accompagnant d'un déchirement qui traverse les racines des dents, ou d'un engorgement douloureux des joues.

14. *Hepar sulphur.* s'administre quelquefois après *mercurius* ou *belladonna,* lorsque l'enflure douloureuse des gencives persiste, ou lorsqu'il y a une douleur comme si le sang pénétrait dans la dent, ou si le tiraillement s'aggrave après avoir mangé, ou en restant dans une chambre chaude, ou durant la nuit.

15. *Carbo vegetabilis* est mis en usage lorsque *mercurius* ou *arsenicum* paraissent soulager, mais sans opérer une guérison complète; chez les personnes qui ont pris beaucoup de *calomel,* principalement quand les gencives saignent, s'entre-bâillent, et que les dents incisives se déchaussent; si les dents deviennent vacillantes, s'ulcèrent et font mal en les touchant avec la langue; si l'état empire après avoir mangé, ou détermine des douleurs déchirantes et tiraillantes dans les incisives.

16. *Sulphur* convient quelquefois dans les secousses lancinantes des dents creuses, qui se portent jusque dans la mâchoire inférieure et supérieure, et même jusque dans l'oreille; contre l'enflure des gencives avec douleur pulsative; si elles sont saignantes et qu'il y ait de l'enflure autour d'un vieux chicot; dans les maux de dents qui se manifestent le soir, ou dehors à l'air froid, et si l'aggravation a lieu en se rinçant la bouche avec de l'eau froide.

17. *Phosphorus* dans le mal de dents causé pour s'être lavé ou avoir eu les mains dans l'eau chaude ou froide.

18. *Cepa*, pour le mal de dents avec coryza, ou s'il s'ar méliore lorsque le catarrhe nasal s'aggrave, qui à son tou s'aggrave lorsque le catarrhe s'améliore; s'il est causé par un temps humide et froid, par le vent; s'il commence par le côté gauche et gagne le côté droit, s'aggrave dans la chambre chaude; s'il y a battement, tiraillement, pression avec engorgement de la joue; s'aggrave en mâchant; s'améliore par l'eau froide; si les dents jaunissent; pour les individus qui ont une mauvaise haleine, ou qui recherchent le grand air et qui aiment à se laver.

19. *Arsenicum album* convient dans les cas où les dents deviennent vacillantes avec sensation d'allongements, tiraillements successifs ou brûlement et déchirement dans les gencives; s'il y a aggravation en les touchant, comme aussi en se tenant couché sur le côté malade, et en général pendant le repas et par suite de l'impression du froid; lorsque cet état s'amende par la chaleur du poêle, par les applications chaudes ou en restant assis au lit; il est particulièrement indiqué lorsqu'on éprouve un grand déchet de forces.

20. *Antimonium crudum* est le remède principal contre les souffrances des **dents creuses**, avec douleur d'arrachement, de fouillement, de déchirement et de tressaillement; se portant quelquefois jusque dans la tête, avec aggravation le soir au lit, après avoir mangé ou bu de l'eau froide, et s'améliorant par la marche au grand air.

21. *Bryonia* s'adapte aux personnes passionnées, irritables, chagrines et obstinées; si la douleur se porte occasionnellement dans les dents creuses, mais encore davantage dans les dents saines; lorsque, à chaque douleur lancinante, on sent une secousse dans l'oreille, un déchirement jusque dans les joues et un picotement déchirant, comme si le nerf se trouvait à découvert, comme si l'air pénétrait dans le creux de la dent et frappait le nerf en y déterminant une douleur; quand les dents semblent trop longues

ou branlantes, et qu'elles ne le sont point, et qu'en mâchant on dirait qu'elles vont tomber; quand la douleur augmente en fumant ou en mâchant du tabac; si, en tenant quelque chose de chaud dans la bouche, on éprouve de l'amélioration au grand air; quelquefois par le contact de l'eau froide, mais momentanément, et également si l'on se couche sur la joue douloureuse; que le mal s'aggrave, au contraire, en se couchant sur la joue opposée; quand la douleur saute, pour ainsi dire, d'une dent à l'autre, ou va de la tête aux joues.

22. *Rhus toxicodendron* répond quelquefois aux souffrances de *bryonia*, notamment à la sensation des dents qui paraissent trop longues, ou branlantes et vacillantes, ou comme encore si elles étaient insensibles comme dans *china* et *dulcamara;* si les dents creuses sont sensibles à l'air; si les gencives sont gonflées, brûlantes et démangent comme un ulcère, qu'elles soient excoriées et détachées des dents; quand les élancements se font par secousses et par une sorte de tiraillement semblable à l'avulsion de la dent (comme dans *pulsatilla*, ou pressées contre leurs alvéoles comme dans *staphysagria*), accompagné d'un battement sourd ou d'un élancement et d'un déchirement dans les deux rangées de dents, qui vont jusque dans les mâchoires et les tempes, avec un état douloureux d'un côté de la face; si elle est due à un refroidissement ou à une contrariété; s'il y a aggravation au grand air (améliorée par *bryonia*) insupportable la nuit, et modérée par la chaleur. Quelquefois il se dégage une mauvaise odeur des dents cariées. Ce remède convient aux personnes tranquilles (non comme *bryonia*) qui sont portées à la tristesse ou à la mélancolie, ou se laissent aller aux impatiences et aux frayeurs (comme dans *belladonna*).

23. *Staphysagria*, quand les **dents deviennent noires et creuses** et s'écaillent, que les gencives sont pâles blanches, corrompues, gonflées, et sont sensibles au toucher,

qu'on y éprouve des pulsations intérieures et qu'il s'y forme des vésicules et des aphthes; contre les douleurs des dents creuses, avec tiraillement ou déchirement pénétrant et rongeant, principalement dans les racines ou à travers les deux rangées de dents, ou que la douleur d'une dent creuse s'étend jusqu'à l'oreille avec battement dans les tempes; s'il y a aggravation au grand air, en buvant froid, en mâchant, en mangeant, particulièrement la nuit et vers le matin.

24. *Lachesis*, si la **douleur de toutes les dents creuses** est causée par la congestion du sang à la tête, par le tiraillement, le déchirement, la térébration, le battement des mâchoires; si les dents creuses semblent trop longues; douleur descendant jusque dans la gorge; améliorée par l'exspuition du sang; gencives gonflées; saignant facilement ou étant d'un rouge livide, avec battement et brûlement; aggravée par quelque chose de chaud; odontalgie pire après avoir bu chaud et froid; après avoir mangé et s'être réveillé; avec mal de dent, battant sur les yeux, picotant dans les oreilles, gonflement des joues; douleurs dans la jambe du côté opposé, frissons, fièvre et soif; il est particulièrement causé par du *rhum* pris par des temps humides, chauds et au printemps; durant les règles, la perte est réduite; si la douleur est plus intense à la fin de la mastication; il convient aux personnes cholériques et mélancoliques, à imagination vive; après un long chagrin et après l'abus du mercure.

25. *Phosphoric. acid.* convient souvent **quand les gencives sont saignantes** et gonflées; dans les douleurs déchirantes qui s'aggravent par la chaleur du lit, ainsi que par la chaleur et le froid; dans le brûlement nocturne de dents antérieures; dans les douleurs qui partent de la dent cariée et s'étendent dans la tête.

26. *Apium virus* pour les **douleurs les plus violentes dans les gencives**, ainsi que pour les secousses et les bat-

tements dans les molaires avec morsure involontaire et soudaine des dents ensemble; mal de tête et saignement des gencives.

27. *Silicea* répond aux **douleurs chroniques,** fouillantes et déchirantes du jour et de la nuit, mais qui s'aggravent la nuit; ces douleurs se portent aux joues et aux os de la face; quand la racine des dents ou les gencives rendent une matière corrompue, et si les os maxillaires sont engorgés.

28. *Dulcamara* convient quelquefois contre les maux de dents occasionnés par un froid, surtout s'il y a coïncidence avec la diarrhée, et que *chamomilla* n'ait pas réussi; lorsque la tête est en même temps embarrassée et si l'odontalgie s'accompagne d'une grande salivation (comme dans *belladonna* et *mercurius*), et que les dents soient agacées ou émoussées.

29. *Calcarea* se montre favorable dans les maux de dents de **femmes enceintes;** quand les douleurs tiennent à une dent cariée, ou principalement à la présence d'un chicot qui branle; s'il y a pression, tiraillement, secousse et excoriation ; dans des maux de dents tiraillants, lancinants, perforants, rongeants, fouillants et battants, accompagnés de l'engorgement des gencives, lesquelles sont très-sensibles, saignent facilement, et sont le siége d'une douleur battante et lancinante. Il convient aussi, quand il y a affluence de sang vers la tête, principalement la nuit; quand la douleur survient et s'aggrave à la suite d'un coup d'air, de même qu'à la suite d'un courant d'air et du froid, qu'on ne peut supporter de boire chaud ou froid, et que le bruit aggrave les souffrances.

30. *Causticum* s'applique dans le mal de dents qui est causé pour avoir respiré au grand air, dont les douleurs sont lancinantes ou tiraillantes, battantes et produisent de l'endolorissement; quand les dents sont vacillantes et s'allongent, comme forcées de sortir de leur alvéole

comme dans *arnica* et *phosphor. acid.;* lorsqu'elles sont ulcérées dans leur racine, et que les gencives en suppuration sont engorgées et très-molles ou fongueuses. La douleur affecte souvent tout le côté gauche de la face, spécialement la nuit, lorsque le malade se couche dessus; on est également sensible au froid et au chaud; sa durée se mesure sur la longueur et le retour du refroidissement. Souvent c'est tout le côté gauche qui est pris, et principalement la nuit, si l'on se couche sur le côté.

### FLUXION DE LA JOUE.

Lorsque le **mal de dents a cessé** et que **les joues restent enflées**, donnez *pulsatilla*, après *mercurius* ou *chamomilla*, ou *mercurius*, après *pulsatilla* ou *belladonna;* ou *belladonna*, après *mercurius;* ou *sulphur* après *belladonna, bryonia, arsenicum,* etc., etc. Si la fluxion est d'un rouge érysipélateux, donnez *mercurius;* quand elle est dure et tendue, mais qu'elle n'est pas aussi rouge, donnez *arnica;* si elle menace de percer et de suppurer, donnez *hepar*, et faites tenir dans la bouche des *figues bouillies* dans du lait; si cet engorgement ne cède pas assez promptement à ces moyens, donnez *lachesis* une ou deux fois, et ensuite répétez *hepar*. Si l'on n'a pas encore fait usage de *mercurius*, on peut l'employer.

Il faut tenir autour du visage un mouchoir pour se garantir de l'air, à moins que la fluxion ne soit très-étendue mais dans une petite surface; dans ce cas, faites usage d'une compresse grande comme une pièce de cinq francs qui sera trempée dans l'eau tiède, et, après l'avoir égouttée, on l'applique humide sur la joue, où on la maintient à l'aide d'un linge sec; mais si l'enflure s'étend, devient d'un jaune rouge, et qu'il s'y forme des phlyctènes, on pourra alors appliquer un coussinet rempli de *farine d'orge* chaude. S'il y a en même temps des démangeaisons, ayez recours à la *poudre à poudrer* ou à la fleur de farine. Si l'abcès aboutit, qu'on en couvre l'ouverture avec un morceau de sparadrap enduit de suif très-frais; il sera maintenu à l'aide d'un mouchoir.

TIC DOULOUREUX OU NÉVRALGIE FACIALE.

La **névralgie faciale** se guérit quelquefois par les remèdes que nous venons d'indiquer; mais s'ils ne suffisent pas, il faut appeler un médecin homœopathe. Qu'on n'aille pas croire que la section du nerf ou la cautérisation des tissus puissent calmer ces souffrances; dans le plus grand nombre de cas où l'on a cru devoir en agir ainsi, la douleur est revenue, mais d'une autre manière et plus violente.

*Aconitum,* s'il y a rougeur et chaleur de la face; le paroxysme est précédé par une légère douleur picotante et rampante, grande exaspération avec agitation et insomnie, etc.; et surtout lorsque la névralgie alterne avec des douleurs rhumatismales.

*Belladonna,* si la douleur est très-violente sous les yeux, et si elle est excitée en frottant la partie souffrante; ou douleurs sécantes et tensives, avec engourdissement ou raideur de la nuque, et fixées à la mâchoire; tiraillement dans les paupières, ou violent élancement ou déchirement et douleurs entraînantes du globe de l'œil, saccades convulsives des muscles de la face, et distorsion de la bouche; chaleur et rougeur de la peau. La douleur vient en parlant, elle disparaît presque entièrement et reparaît bientôt après, elle est généralement précédée par un prurit et un rampement dans le côté affecté de la figure et devient en même temps si intense qu'elle est insupportable: c'est généralement le côté droit.

*Platinum,* lorsque la crise névralgique est précédée par une sensation de *froid et torpeur* dans le côté affecté de la face, avec douleur spasmodique ou pression tensive de la joue; avec sensation de rampement ou de reptation, pire le matin et dans la station; rougeur de la face et larmoiement.

*Colocynthis,* contre les douleurs déchirantes et lancinantes, qui occupent principalement le côté gauche de la face, s'aggravent par le *plus léger attouchement,* et s'éten-

**dent à la tête, aux tempes, au nez, aux oreilles, aux dents, etc.**

*Arsenicum*, lorsque les douleurs reviennent périodiquement, et qu'elles sont d'un caractère plus spécialement *brûlant, piquant* et déchirant, principalement autour des yeux, et quelquefois dans les tempes ; elles sont quelquefois si intenses qu'elles rendent le malade presque fou ; grande angoisse ; prostration excessive, avec le désir de se coucher ; sensation de froid dans les parties affectées ; augmentées par la fatigue, le soir, au lit ou après le repas; amélioration temporaire par la chaleur externe ; c'est d'abord le côté droit, ensuite le gauche qui est attaqué.

*China*, contre les retours périodiques des douleurs qui sont intenses, augmentées par le *plus léger attouchement*, surtout si le malade peut craindre d'être touché par les personnes qui l'entourent ou marchent autour de lui ; torpeur et faiblesse de la partie affectée ; babillard, humoriste ; la figure pâle, et rouge de temps en temps.

*Veratrum*, contre les douleurs insupportables qui sont piquantes, déchirantes et tiraillantes, à rendre le malade fou ; sur un côté, ou passé du gauche au droit : excessive faiblesse, et jusqu'à la défaillance ; pire en se mettant au lit, étant chaud, ou vers le matin ; amélioration passagère par le mouvement.

*Spigelia* pour la crise périodique comme dans la fièvre intermittente , les douleurs ont un caractère de tension et de brûlement, et principalement dans les pommettes, se portant sur les sourcils, sur le globe des yeux, pire au côté gauche.

Chaleur et battement, *arnica*. — Chaleur et douleur pressive, améliorée par une pression externe, *bryonia*. — Chaleur avec douleur battante, sécante, lancinante et pression brûlante sur les pommettes, particulièrement sur le côté gauche, *staphysagria*. — Chaleur dans la face et douleur venant de plus bas, comme s'il y avait un tiraillement

*cepa.* — Douleur déchirante, du côté gauche d'abord, du droit après, *china.* — Déchirement et tiraillement dans les os, aggravés par l'attouchement, *china* et *hepar.* Pression et traction dans les pommettes, *hyoscyamus.* — Douleur par un fil situé profondément dans les os du côté gauche, pressive, sécante, lancinante, *rhus.*

Enfin, pour les douleurs violentes qui ont des effets plus prononcés dans les os de la face, voyez *belladonna, hepar, china, hyoscyamus, staphysagria.* — Pour les douleurs saccadées et lancinantes, *pulsatilla.*

Comme remède domestique, on peut employer l'eau *froide en aspersions* sur la partie douloureuse, et même la glace; si cela ne réussit pas, qu'on essaye d'employer des compresses d'eau chaude.

## CHAPITRE VIII.

### AFFECTIONS DE LA BOUCHE.

#### MAUVAIS GOUT DE LA BOUCHE.

Si le sens du goût est altéré et que les symptômes qui se manifestent à cette occasion ne suffisent pas pour faire le choix du remède approprié, consultez la liste suivante.

**Goût amer le matin.** — Donnez *sulphur, mercurius bryonia, calcarea, silicea.*

**Si le manger a un goût amer,**— *sulphur, bryonia, rheum, rhus, hepar, colocynthis, ferrum;* si les boissons et le manger le sont tout à la fois, *pulsatilla, china.*— Après avoir bu ou mangé, s'il reste de l'amertume dans la bouche, *pulsatilla, bryonia, arsenicum;* — le matin ou le soir, *pulsatilla, arnica.* — Si cette amertume n'existe que de temps en temps, ou qu'elle soit permanente, outre les remèdes déjà indiqués, consultez *aconitum, belladonna, veratrum album, nux vomica, chamomilla, antimonium crudum, carbo vegetabilis.*

Pour le **goût douceâtre,** *mercurius, sulphur, cuprum, belladonna, pulsatilla, china, ferrum, spongia;*— le matin, *sulphur;* — si le pain laisse un goût doux, *mercurius;* — si c'est la bière, *pulsatilla;* — avec goût de sang, *ferrum, sulphur;* — goût de noix d'une très-grande douceur, *coffea.*

**Goût salé**, *carbo vegetabilis, rheum, phosphoric. acid., nux vomica, arsenicum, natrum muriaticum, cuprum;* — des aliments, *carbo vegetabilis, sulphur,* — en toussant, *carbo vegetabilis,* et *cocculus.*

**Goût aigre**, *rheum, phosphoric. acid., nux vomica, china, sulphur, capsicum, calcarea, natrum muriaticum, cocculus, cuprum;* — des aliments, *china, calcarea;* après avoir mangé, *pulsatilla, nux vomica, carbo vegetabilis, natrum muriaticum, cocculus, silicea;* — après avoir bu de l'eau, *nux vomica, sulphur;* — après avoir pris du lait, *carbo vegetabilis, sulphur;* — le matin, *nux vomica, sulphur.*

**Goût âpre et mordant**, *veratrum album, rhus toxicodendron;* — **goût de brûlé et de fumée**, *pulsatilla, nux vomica, sulphur;* — **goût herbacé**, *veratrum album, nux vomica;* — **goût de menthe poivrée**, *veratrum album.*

**Goût de terre**, *pulsatilla, hepar, sulphur, china;* — **insipide, fade**, *pulsatilla, rheum, staphysagria, bryonia, china, sulphur, dulcamara, rhus, ipecacuanha, capsicum;* **goût muqueux**, *belladonna, rheum, arnica, rhus, platinum;* — **huileux** et **graisseux**, *silicea, causticum;* — **gluant**, *causticum;* — **visqueux**, *phosphoric. acid.;* — **aqueux**, *staphysagria, china, capsicum.*

**Goût putride**, *arnica, mercurius, belladonna, bryonia, chamomilla, pulsatilla, aconitum, veratrum album, phosphoric. acid., rhus, natrum muriaticum, capsicum, causticum;* — le matin, *sulphur, rhus;* — après avoir mangé, *rhus;* — purulent, *pulsatilla.*

Lorsque le **tabac a un goût âcre**, *staphysagria;* — amer, *cocculus;* — nauséeux, *ipecacuanha;* — désagréable, *ignatia, pulsatilla, nux vomica, arnica, calcarea, cocculus.*

Lorsque les **aliments sont sans saveur**, *mercurius, pulsatilla, staphysagria, bryonia, nux vomica, arsenicum;* — si le goût manque tout à fait, *veratrum, belladonna, pulsatilla, rheum, bryonia, hepar, sulphur, hyoscyamus;* — dans les cas chroniques, *silicea, natrum muriaticum.*

### MAUVAISE HALEINE.

La mauvaise haleine reconnaît pour cause l'état de l'estomac, l'abus du mercure, les dents gâtées, les maladies des gencives, les ulcères de la bouche, ou le manque de soin à lui donner

soit pour la tenir propre, soit pour débarrasser les dents des débris d'aliments qui s'y trouvent.

Ayez soin chaque matin, après tous les repas et tous les soirs en vous couchant, de vous rincer la bouche et les dents avec de l'eau tiède, n'importe que cela y remédie ou non ; gargarisez-vous souvent ; gardez-vous de toute chose odoriférante, qui ne fait que déguiser la mauvaise odeur sans la faire disparaître, et qui ne la rend que plus désagréable pour les autres. — Si, par égard pour autrui, on croit utile de faire quelque chose, qu'on se gargarise avec du *charbon porphyrisé* étendu dans l'eau, ou bien mâchez quelques grains de café grillé. — Si cette odeur dépend de la carie, on la garnira avec de la cire; si la cire ne veut pas tenir, on mettra dans la dent un fragment de cire que l'on mâchera de manière à la faire entrer dans l'excavation de la dent cariée. — On fera encore mieux, ce sera de loger un morceau de gutta-percha dans la dent cariée. Un fragment de cette substance assez grand pour remplir la cavité sera chauffé au feu ou à la vapeur de l'eau chaude, et la cavité étant préalablement nettoyée avec soin, épongée avec du coton ou du papier buvard, la gutta percha ramollie sera enfoncée dans l'excavation dentaire. Elle ne tarde pas à se durcir et ce tampon peut durer plusieurs années. Ce procédé réussit quelquefois à faire cesser l'odeur et la douleur.

L'*odeur d'ail* ou de *raifort* passe en prenant immédiatement un verre de vin, ou en mangeant une poire ou de la betterave rouge bouillie.

Lorsque cette mauvaise haleine vient d'un estomac malade ou de toute autre affection, le remède approprié dans ce cas se trouvera aux chapitres respectifs à ces souffrances; mais lorsqu'il reste le symptôme principal, et qu'on ne peut reporter son origine à une cause déterminée, on consultera avec fruit les remèdes suivants: *nux vomica*, *silicea*, *pulsatilla*, *sulphur*, *arnica*, *chamomilla*, *mercurius*, *bryonia*, *hyoscyamus* et *arsenicum*, —qui seront adaptés au caractère et au tempérament du malade.

Spécialement :

Si cette odeur se fait sentir le matin seulement, donnez *nux vomica* ; le matin et le soir, *pulsatilla*; après dîner seulement, *sulphur* ou *chamomilla*. — Si elle a une odeur d'oignons, *cepa*; douceâtre, après avoir pris du mercure, *mercurius*; de gâté *carbo vegetabilis*; avec langue saburrale chez les personnes frileuses et d'un caractère changeant, *nux moschata*.

### SCORBUT DE LA BOUCHE.

Dans cette affection, les gencives deviennent très-chaudes, rouges et très-sensibles; elles s'engorgent, se ramollissent, se détachent des dents, et deviennent le siége de petites ulcérations qui exhalent une très-mauvaise odeur. Les aphthes, c'est le mot, se produisent sur les lèvres, dans l'intérieur des joues, dans le palais et sur la langue même; il s'exhale une odeur putride dégoûtante; des crachats glaireux et sanguinolents tombent de la bouche avec une puanteur repoussante; les glandes sous-maxillaires s'enflent souvent; les dents s'ébranlent, et la déglutition, ainsi que la mastication, devient difficile; le malade s'affaiblit et finit par tomber dans la fièvre lente.

*Mercurius* se montre efficace dans la généralité des cas de scorbut; on débute par ce remède, à moins que le malade n'en ait déjà pris à l'état de calomel; dans ce cas, on donnera comme antidote *carbo vegetabilis*, qui sera suivi, si c'est nécessaire, de *hepar* ou de *dulcamara*.

Si les désordres morbides dépendent de l'usage excessif de sel ou de salaisons, on emploiera utilement *carbo vegetabilis* ou *arsenicum*, et s'il n'en résulte pas de changement favorable, on administre avec succès une goutte d'*esprit de nitre dulcifié* une ou deux fois par jour.

*Capsicum* est indiqué tout d'abord, lorsque le mal se déclare chez les personnes flasques et corpulentes, et qu'il dépend de la malpropreté et du défaut d'exercice en plein air.

*Arsenicum*, lorsque les ulcères ont atteint un grand degré de virulence et de brûlement; si le malade est déjà très-appauvri et faible, ou lorsque *mercurius* s'est montré inefficace. — Il sera alterné avec *china* s'il y a menace de gangrène.

*Dulcamara*, peut s'administrer dès le début de la maladie, lorsque le mal provient d'un refroidissement et que les glandes du cou sont gonflées et indurées; et aussi après *mercurius* s'il n'a pas réussi.

*Carbo vegetabilis*, en outre des cas qui proviennent de

l'abus du mercure ou des salaisons, est d'un grand usage lorsque les gencives saignent beaucoup et donnent une odeur puante ; s'il ne suffit pas, on doit recourir à d'autres remèdes.

*Natrum muriaticum* réussit lorsque les ulcérations gagnent lentement l'intérieur de la bouche, et qu'elles n'ont pas été amendées sous l'influence des remèdes employés jusqu'à ce moment, surtout lorsque les gencives, engorgées et saignantes, sont très-sensibles à l'action du froid et du chaud, des aliments et des boissons, et principalement aussi lorsqu'il se forme sur la langue de petites phlyctènes et de petites ulcérations, qui donnent lieu à une sensation de morsure et de brûlement qui empêche de parler.

Parmi le grand nombre de remèdes domestiques qui sont en vogue dans cette affection, on peut recommander, sans inconvénient, le suivant, dans le cas où l'on n'aurait pas réussi par les moyens que nous venons de faire connaître : il consiste à frictionner les gencives avec une *tranche de citron*, dès le début de la maladie, en été et à bord des navires. — Dans quelques cas, on trouvera utile de faire usage de la *sauge*, et l'on aura soin de se rincer la bouche de bonne eau-de-vie.

### AFFECTIONS DE LA LANGUE.

*Aconitum*, pour son inflammation intense avec fièvre, douleurs, lancinantes, aiguës, etc.

*Mercurius* après *aconitum ;* ou tout d'abord, s'il y a douleur violente, gonflement, dureté et salivation ; et aussi ulcération de l'organe.

*Belladonna*, lorsque *mercurius* ne suffit pas et que l'inflammation s'étend à tout le reste de la bouche ; lorsqu'il se déclare une grande quantité de petits ulcères sur la langue et les gencives, etc. Il peut être alterné avec *mercurius* dans l'induration de la langue.

*Arnica* et *aconitum*, donnés alternativement toutes les

cinq ou six heures, conviennent heureusement dans les inflammations causées par des blessures.

*Arsenicum* et *lachesis* dans les cas dangereux avec menace de gangrène, avec un aspect brunâtre, grisâtre ou noirâtre de la langue.

*Phosphoric. acid.*, dans l'inflammation produite par la morsure de la langue durant le sommeil.

*Apium virus*, si la langue semble échaudée, avec vésicules brûlantes, sur les bords, brûlement, picotement, rougeur brillante et sécheresse.

Dans quelques cas, lorsque le gonflement de la langue prend des proportions énormes, à faire craindre la suffocation, il faut, même avant l'arrivée du médecin, ne pas hésiter à faire des incisions longitudinales, pour sauver la vie.

*Pour la déviation de la langue*, donnez *belladonna*, *hyoscyamus*, ou *nux moschata*, selon les symptômes et les dispositions du malade.

Si les *enfants* ne veulent pas *apprendre à parler*, donnez *natrum muriaticum*, une dose, et laissez agir plusieurs semaines.

# CHAPITRE IX.

## MALADIES DE L'ESTOMAC.

### MANQUE D'APPÉTIT.

Les moyens ordinaires que l'on emploie pour rappeler l'appétit sont précisément ceux qui doivent l'éloigner le plus. Toute substance de haut goût, qu'elle soit salée, poivrée ou acide, les épices, les plantes et racines ou écorces amères que l'on fait infuser ou macérer dans l'eau-de-vie pour la convertir en boisson stomachique, sont autant d'excitants qui ne peuvent certainement pas nourrir. Tous ces ingrédients sont, par eux-mêmes, il est vrai, d'excellents remèdes, pris en temps utile et dans une mesure convenable; et chacun a pu juger, par sa propre expérience ou celle des autres, s'ils sont réellement

salutaires dans certains cas. Or, comme tous les médicaments en général sont nuisibles pris en excès ou à trop haute dose, trop souvent et hors de propos, on s'expose à se faire grand mal en en usant sans discernement. Et ici, le pire de tout, c'est l'habitude : car, plus on use d'une chose, plus les inconvénients augmentent. A quoi sert de provoquer l'appétit pour un jour, pour le perdre plus complétement après? De même qu'il reste dans le corps une partie des aliments que l'on a absorbés, de même aussi il reste quelques éléments de ces excitants de l'appétit, qui se fixent sur un point de l'organisme. Mais comme ces ingrédients n'ont pas de caractère nutritif propre, ils ne peuvent réparer les forces du corps humain; ils ne s'en établissent pas moins peu à peu dans la profondeur des organes, et deviennent l'origine, le point de départ de maladies incurables. On se met alors à supposer qu'ils s'accumulent dans les intestins et qu'on peut les expulser, ou dans le sang, et qu'on peut les faire sortir à l'aide de la saignée : c'est là un véritable et fatal préjugé. Tout médecin qui sait un peu d'anatomie et de physiologie n'ignore pas qu'il est impossible que cela se passe ainsi, que rien ne se fixe ni dans les intestins ni dans le sang ; celui-ci se renouvelle incessamment tous les jours ; mais les solides seuls du corps hnmain subissent un changement, une sorte de rénovation, et s'approprient les substances qui ont été soumises au travail de la nutrition.

Celui donc qui fait un usage modéré de ces diverses substances ne se fera jamais grand mal. Une fois ou autre, un morceau de substance salée ou acide peut, principalement en été, avoir un excellent effet, surtout lorsque l'estomac semble l'avoir désiré, et lorsque, après cette satisfaction, cette envie ne s'est pas renouvelée ; mais si ce désir revient bientôt après, c'est une preuve que l'usage qu'on pourrait en faire finirait par être nuisible.

Le meilleur de tous les remèdes, le meilleur de tous les excitants de l'appétit, comme la meilleure de toutes les habitudes, est l'habitude de boire de l'eau froide. Qu'on en prenne régulièrement un verre tous les matins à jeun, ainsi que quelques heures avant et après le repas, et le soir en se couchant ; mais pendant le repas qu'on en boive modérément ; après un dîner copieux, on en prendra souvent et à petits coups.

### FAIBLESSE DE L'ESTOMAC. — DYSPEPSIE. — INDIGESTION.

Les choses les plus essentielles à dire à ce sujet ont été traitées au chapitre IV, 1re partie, en tant que cette faiblesse d'estomac provient de la nourriture ou des boissons récemment prises. Quant aux autres causes, il en a été question aux chapitres I, II, V; mais il est des souffrances qui sont produites par plusieurs causes à la fois et d'autres dont la cause est inconnue; quelques-unes n'ont qu'une durée passagère, quelques autres sont longues et opiniâtres : alors on dit qu'il y a dyspepsie; d'autres encore sont le commencement de maladies violentes et dangereuses. — Nous allons faire connaître seulement ici les affections de l'estomac, que chacun peut traiter chez soi. Mais il en est qui ne peuvent être traitées que par le médecin; ce sont celles que nous désignons sous le nom de **dyspepsie.** — C'est un mot savant, et voilà tout, car il ne dit rien. Quand un docteur prononce ce mot, il n'apprend rien autre chose que ce qu'il sait du malade, à savoir, que son estomac ne digère pas bien. Ce n'est, après tout, qu'un expédient dont se sert le médecin pour faire comprendre et croire qu'il est initié dans ses souffrances; et, par cela seul qu'il fait usage de ce terme, il donne la preuve de son ignorance : car il y a un très-grand nombre de maladies de l'estomac et de tout l'appareil digestif qui sont sous la dépendance d'une digestion difficile; et celui qui ne sait pas assez bien les différencier pour les traiter individuellement par des moyens appropriés leur donne néanmoins et indifféremment ce nom de **dyspepsie** (digestion lente et difficile), et il les traite, sans plus de façon, par les mêmes remèdes qui, loin d'apporter le moindre soulagement, ne font qu'aggraver la situation du malade, et, pour un qu'il a pu sauver, il en a tué des milliers.

Au début du mal, on peut toujours guérir; mais si la maladie est déjà avancée, on ne peut, dans la plupart des cas, espérer de guérison qu'en prescrivant un régime rigoureux et en employant les moyens indiqués, ou, si cela ne suffit pas, en appelant un médecin homœopathe.

Le régime strict consiste à éviter les aliments qui sont passés, les salaisons et les viandes fumées, ou les choses à moitié gâtées ou desséchées, par exemple le beurre rance; — à prendre un modeste déjeuner le matin, c'est-à-dire en faisant usage d'une

nourriture légère; rien de lourd, peu ou point de viande, tout au plus un œuf; rien de frit à la graisse ou au beurre; point de pain trop tendre ou trop chaud, seulement du pain rassis et jamais grillé; grillé, il est déjà à moitié altéré et devient indigeste; à dîner, on prendra quelques légumes avec de la viande bouillie ou rôtie; à souper, un morceau de pain rassis avec du beurre frais ou toute autre chose légère; cela suffit ordinairement : on s'abstiendra surtout de pâtisserie mal faite, celle dont la pâte n'est pas bien levée; on se privera de thé et de café; on boira de l'eau fraîche.

On se tromperait de croire que l'on peut, avec du sucre, rendre douces les choses acides; le goût se laisse tromper, mais l'estomac jamais. Il en est de même pour ce qui est amer et fort.

La première de toutes les conditions est donc d'adopter un régime bien entendu, c'est-à-dire une nourriture saine, abondante, réparatrice et variée; car l'estomac est comme un champ sur lequel on ne peut toujours jeter la même semence. Il faut savoir se tenir à ce régime d'une manière invariable, toujours et partout.

Les cas dans lesquels l'appétit vient à manquer subitement, où il y a des nausées, douleurs, et surtout tranchées, sommeil agité et faiblesse, réclament les remèdes indiqués ci-après; dans les cas chroniques, vous choisirez parmi ceux dont il est parlé plus loin.

*Arnica*, convient non-seulement dans la faiblesse d'estomac causée par un coup reçu sur l'estomac, par un effort qui sur le moment donne lieu à une vive douleur, ou par un tour de reins, mais aussi par suite de défaut de sommeil, fatigue d'esprit, grande excitabilité et irritabilité (comme quand on dit que le malade est dans un état nerveux); si la langue est sèche, couverte d'un enduit jaunâtre, avec goût putride ou amer et aigre, bouche mauvaise, répugnance pour le tabac, appétence pour les choses aigres, renvois quelquefois avec odeur d'œuf pourri; lorsque, après avoir mangé, on éprouve plénitude d'estomac, nausées avec efforts pour vomir; vents et flatulence; ventre ballonné; en même temps pesanteur

dans tous les membres, vertiges, douleurs de luxation, maux de tête pressifs au-dessus des orbites, étourdissements et chaleur dans la tête; quand on éprouve une chaleur désagréable, que le sommeil est agité, les réveils fréquents et en sursaut, accompagnés de songes pénibles. Si *arnica* ne suffit pas, donnez *nux vomica*, et, à défaut de celui-ci, *chamomilla.*

*Nux vomica,* si la maladie est la suite de débauches, de l'abus du café et du vin; principalement si le malade a pris froid, si la bouche est sèche sans altération, s'il se fait une accumulation d'eau ou de phlegmes aigres, si la langue est chargée d'un enduit blanchâtre; si le goût est nul et insipide pour toute sorte d'aliments; salive aqueuse et abondante, vomissement, chaleur et pression de l'estomac, ventre tendu, selles petites et dures ou rares (constipation); vacillement, vertige ou alourdissement de la tête; pesanteur de la nuque, tintement des oreilles, tiraillement dans les dents molaires, tantôt supérieures, tantôt inférieures; tiraillement dans les membres, manque d'énergie et paresse d'esprit; le malade est inquiet, querelleur, irritable; parfois sa figure est chaude ou marquée de plaques rouges. Si *nux vomica* ne suffit pas, donnez *chamomilla.*

*Chamomilla* convient lorsque, après avoir mangé ou bu, le mal, à la suite d'une vive contrariété, se manifeste immédiatement, que la bouche en reste amère, que les renvois bilieux s'accompagnent de vomissements de matières verdâtres ou de bile pure; qu'il y a de l'agitation pendant le sommeil, qui est souvent interrompu; en outre, il y a douleur et plénitude de la tête, avec face chaude et rouge, yeux rouges et brûlants; l'esprit est très-irritable.

*Pulsatilla* convient lorsqu'on a mangé de différents mets et pris des boissons de plusieurs espèces qui se contrarient, principalement si les aliments sont flatulents; après

avoir mangé beaucoup de choses grasses, telles que porc, mouton et saucisses, ou toute autre substance cuite au beurre, surtout au beurre rance; si le goût en est amer, salé, et laisse une sensation de viande gâtée ou putride, ou de suif; lorsque chaque bouchée de pain ou tout autre aliment laisse de l'amertume dans la bouche; quand le tabac est insipide; quand la bouche se remplit de glaires, que la gorge gratte, qu'il y a des renvois bilieux, ou des âpretés ou aigreurs d'estomac, du dégoût, particulièrement pour les aliments chauds; que le ventre est ballonné et tendu, surtout sous les côtes; qu'il y a borborygmes, grouillements, selles lentes, petites, pénibles, ou diarrhée; lassitude dans les membres, comme dans la fièvre intermittente; si le malade est frileux, faible, ennuyé, silencieux et s'irrite de la moindre chose, et est peu disposé à parler.

*China* convient souvent lorsque l'air est chargé de vapeurs nuisibles, ou au printemps et en automne, lorsque les jours humides sont suivis de sécheresse; dans les pays où l'on a récemment creusé des canaux, où les terres ont été drainées et desséchées, et dans les endroits sujets aux brouillards; dans le cas où, par suite de la profession, on est obligé de respirer des émanations nuisibles, et qu'on est privé d'un air suffisamment pur; il est utile dans les prodromes de la fièvre intermittente et pour prévenir tout à la fois la fièvre elle-même. Il convient aussi lorsqu'on éprouve une sorte de satiété, de l'indifférence pour le boire et le manger; lorsque les aliments restent longtemps sur l'estomac, qu'on a beaucoup de renvois et qu'on vomit les aliments non encore digérés; qu'on a du goût pour les choses excitantes, fortes et acides; qu'on éprouve une faiblesse générale et un besoin de rester couché, mais cependant sans avoir la force et la patience de garder la même place; si, pouvant étendre et fléchir ses membres, ils restent complétement roides le matin; si on

ressent souvent de la chaleur, et que le moindre courant d'air donne des frissons; si les urines sont brûlantes et déposent beaucoup; si on ne peut s'endormir, et si, en dormant, le sommeil est interrompu; si l'esprit est mélancolique et mal disposé.

*Antimonium crudum*, lorsqu'on éprouve un certain malaise à l'estomac avec envie de vomir; si la langue est chargée ou couverte de petites vésicules; renvois fréquents qui rapportent le goût des aliments qu'on vient de manger; bouche sèche ou salive abondante avec grande soif, surtout la nuit; phlegmes dans la gorge, ou vomissements de phlegmes ou de bile; estomac douloureux comme s'il était trop plein, ou sensibilité douloureuse à l'épigastre par le toucher; en outre, flatulences et tranchées, avec constipation et diarrhée. Si *antimonium crudum* tarde à produire un bon effet, donnez *bryonia*.

*Bryonia*, si l'estomac est dérangé et qu'on éprouve en même temps des frissons et du froid, constipation, langue chargée et couverte d'un enduit jaunâtre, ou de vésicules comme dans *antimonium crudum;* c'est la même soif; le jour et la nuit il y a un peu plus de sécheresse dans la gorge et l'estomac. Il convient surtout en été, ou lorsque le temps est chaud et humide. Cela étant, débutez par *bryonia*, que vous répéterez six ou douze heures après s'il le faut. Ce n'est que plus tard que vous donnerez *antimonium crudum*, si *bryonia* n'a pas suffi.

*Cepa*, sans faim, mais avec beaucoup de soif; très-grande nausée, éructations qui soulagent un peu; faiblesse de l'estomac, comme s'il était vide, mais plus en se courbant en avant; plénitude de la tête avec bâillement; coliques venteuses, langue toujours chargée, particulièrement vers sa base, et de bonne heure, le matin.

*Ipecacuanha*, lorsqu'on a l'estomac surchargé de glaires ou affaibli par toute autre cause; lorsque la langue n'est pas sale, quoique le malade ait des nausées ou des vo-

missements; il convient particulièrement dans les cas caractérisés par un dégoût prononcé contre tout aliment, même contre l'usage du tabac, et lorsque les vomissements sont faciles et violents, compliqués de diarrhée; et notamment lorsque ces accidents se répètent tous les jours ou tous les deux jours, à la même heure.

*Hepar sulphur.* convient lorsque l'estomac se dérange facilement, même en menant une vie régulière, soit même en prenant toute sorte de précautions; lorsqu'on éprouve de l'appétence pour les choses acides, fortes, acerbes, ou pour le vin; qu'on a des nausées, des maux de cœur et des renvois, principalement le matin; qu'on vomit des matières acides, bilieuses et glaireuses; que la bouche est inondée de glaires, le ventre douloureux, et que les selles sont dures et sèches, après surtout qu'on a fait usage de pilules bleues (mercure).

*Lachesis* est mis en usage lorsque *hepar sulphur.* ne suffit pas; quand les souffrances ont lieu après avoir mangé, ou le matin de bonne heure, ou que les selles s'arrêtent pendant plusieurs jours.

Les cas chroniques les plus opiniâtres de dyspepsie peuvent être guéris par *sulphur*, pourvu qu'on ne le répète pas trop souvent, qu'on sache attendre qu'une aggravation notable se produise; et si l'un de ces remèdes est sans effet, qu'on emploie l'autre. Si tous les deux restent sans efficacité, donnez *belladonna*, ou quelquefois *mercurius*, et de nouveau *sulphur*, — qui agira alors plus favorablement.

### SABURRES DE L'ESTOMAC.

Il y a saburres, lorsque cet organe est surchargé de mucosités, qu'on en a la bouche pleine et qu'on en rejette, ou encore lorsque, à certains égards, les symptômes rappellent ceux dont il a été question au chapitre IV (première partie); seulement le goût est plus fade et douceâtre; lorsque, avant le dîner, les

malades se sentent très-faibles et languissants, — et après, trop pleins et inquiets.

*Ipecacuanha* sera donné en premier lieu deux ou trois fois, et puis on choisira parmi les remèdes suivants celui qui convient le mieux.

*Rheum*, s'il existe en même temps une petite diarrhée brunâtre, muqueuse et d'une odeur aigre et moisie.

*Veratrum*, s'il y a vomissement de bile et selles bilieuses, que les souffrances soient très-violentes, donnez-le une ou deux fois.

*Capsicum*, si le mal est accompagné d'un brûlement dans la gorge, dans l'estomac, ou à l'anus pendant les évacuations.

Consultez aussi *pulsatilla* et *hepar* dans le chapitre précédent.

Les individus sujets à la saburre gastrique doivent s'habituer à boire de l'eau et à se gargariser avec de l'eau froide ; ils en boiront de six à douze verres par jour, et se gargariseront aussi souvent.

### PYROSIS OU AIGREURS.

Cette affection consistant dans une sensation brûlante et rongeante, a son siége au creux de l'estomac, et s'accompagne d'ordinaire de renvois et vomituritions d'un goût aigre et âcre.

Dans quelques cas, elle s'étend à toute la région de l'estomac, et s'accompagne d'anxiété, de nausées, du froid des extrémités, de faiblesse et de tendance à la syncope.

Elle se lie fréquemment à la dyspepsie et autres maladies de l'estomac, et peut se guérir à l'aide des remèdes recommandés dans ces affections.

Les médicaments qui, en général, se montrent favorables sont : *nux vomica, pulsatilla, chamomilla, china, capsicum, carbo vegetabilis, staphysagria* et *belladonna*.

Lorsque cette souffrance provient de l'habitude de fumer, prenez *staphysagria* ; si elle se manifeste après le repas, *china*; accompagnée d'une grande soif, *belladonna*. — Pour d'autres

indications particulières, voyez ce qui est relatif à la « dyspepsie, » aux « crampes d'estomac, » aux « flatuosités, » etc.

Lorsque ces remèdes ne réussissent pas aux femmes enceintes, on leur conseillera avec avantage de sucer une tranche de *citron sucrée*, qu'elles tiendront dans la bouche. — Il suffit souvent de boire un verre d'eau sucrée tous les matins; on doit même essayer d'en boire beaucoup, quoique, au commencement, on puisse en être dérangé. On peut user aussi d'eau gazeuse. On se gardera bien, comme cela se voit quelquefois, de faire usage de la magnésie, de la chaux carbonatée et des substances analogues qui finissent par produire des maladies incurables, et laissent dans l'estomac la sensation d'un corps étranger et dur, dont on croit pouvoir se débarrasser facilement en faisant usage des purgatifs surtout.

### NAUSÉES ET VOMISSEMENTS.

Dans ce genre de souffrances, il ne faut rien négliger pour remonter aux causes, car il importe de leur appliquer des remèdes appropriés. Très-souvent les symptômes cessent d'eux-mêmes après le vomissement : c'est pourquoi il faut le provoquer par d'abondantes et fréquentes libations d'eau tiède, par la titillation de la luette avec la barbe d'une plume, ou par du café noir. —N'employez jamais l'émétique, il ne peut que porter une grave atteinte à l'estomac.

Donnez *antimonium crudum* quand la langue est chargée d'un enduit épais, blanc et jaune, ou *ipecacuanha* lorsque la langue est nette. — Les nausées et les vomissements peuvent reconnaître pour cause une frayeur, un chagrin, une contrariété, un refroidissement, un échauffement, de longues veilles, une plénitude d'estomac, un excès de boissons, de tabac, de camomille, de rhubarbe, ou bien encore l'emploi abusif d'autres remèdes. Voyez à cet égard le chapitre des causes, comme aussi ce qui est relatif aux « empoisonnements ». Voyez à ce sujet divers articles placés au chapitre VII.

Quand les nausées ou les vomissements sont déterminés

par une chute sur la tête, donnez *arnica*, et voyez ce qui est dit au chapitre IX de la première partie, « blessures sur la tête ». Si la cause tient à la présence d'un corps étranger engagé dans la gorge, voyez le même chapitre, art. « Corps étrangers introduits dans l'organisme ».

Lorsque ces souffrances sont liées à des vertiges ou à un mal de tête, voyez chap. I, deuxième partie. Si les remèdes qui sont indiqués dans ces divers cas ne suffisent pas, donnez *lachesis* une ou deux fois, et ensuite *belladonna*. Si le vomissement a lieu en concurrence de la toux, voyez chapitre II, à l'article « refroidissement, » puis consultez *ipecacuanha, mercurius, capsicum* ou *pulsatilla, bryonia, cina, drosera, phosphoric. acid., sulphur, calcarea, lachesis*; s'il a lieu par l'effet de la coqueluche, voyez à ce sujet l'article qui y est afférent.

Lorsque le vomissement est causé par le mouvement de la voiture ou d'une balançoire du cheval, donnez *cocculus* une ou deux fois par jour.

Le vomissement par suite de langueurs d'estomac qui suivent un repas, demande *pulsatilla* ou *nux vomica*, alternativement avec *bryonia*. Donnez *pulsatilla* lorsque l'estomac est dans un tel état de faiblesse qu'il ne peut supporter qu'un peu de nourriture, et qu'une légère augmentation dans les aliments provoque immédiatement des vomissements, accompagnés de crampes et de tranchées dans le ventre, ou de vertiges et de vomissements de matières blanches, gluantes et muqueuses, de diarrhée et faiblesse des membres qui va jusqu'à la défaillance. *Cocculus*, pour les mêmes symptômes désignés plus haut; lorsqu'il ne suffit pas, il sera suivi, si c'est nécessaire, de *nux vomica* et *bryonia*.

*China* et *ferrum*, alternativement donnés, pourraient dans quelques cas être nécessaires pour compléter la guérison.

*Sulphur*, suivi d'*arsenicum* ou de *hyoscyamus*, peuvent être requis dans quelques cas violents où on n'aura pas réussi avec d'autres remèdes.

*Calcarea* est utile dans les cas chroniques, spécialement après *sulphur*.

Quant aux vomissements des enfants causés par la présence des vers, ils se traitent par *cina*, *mercurius*, *ferrum* et *sulphur*. Voyez l'article qui est relatif au chapitre IX de cette seconde partie.

Si l'on vomit tout ce qu'on vient de manger, et si les vomissements continuent assez longtemps pour se voir réduit à une extrême maigreur, il faut se nourrir d'aliments légers et substantiels, très-peu à la fois, mais souvent. Si l'on souffre beaucoup avant de rejeter, on devra prendre un peu de nourriture, seulement *une cuillerée toutes les heures*. D'abord on prendra du lait épais, de la crème, du gruau, de l'arrow-root, du sagou, le tout préparé plutôt au sucre qu'au sel; plus tard, de temps à autre, du bouillon consommé. Cette légère alimentation suffira pour donner aux remèdes le temps d'agir.

On donnera : *hyoscyamus*, pour le battement au creux de l'estomac; — *arsenicum*, pour le brûlement; — *ferrum*, pour la pression; — *carbo vegetabilis*, pour la pression du dedans en dehors; — *calcarea*, pour le pincement.

Il est toujours bien de consulter dans ce cas un médecin.

### MAL DE MER.

*Opium* produit un grand soulagement, et doit être répété toutes les fois que les symptômes augmentent. Dans quelques cas, *cocculus* est préférable. *Nux vomica* est souvent utile, spécialement si l'estomac était dérangé avant de s'embarquer, ou si le mal dépend de la manière dont on vit à bord. — Il faut prendre en considération les différences qui existent entre les constitutions individuelles; les personnes sont diversement affectées par le mouvement du navire; il y en a qui s'y habituent facilement, d'autres avec grande peine, et d'autres enfin, qui ne le peuvent nullement. D'où la nécessité d'adapter à chacun le remède qui lui convient.

Quelques personnes se trouvent bien de boire de l'eau-de-vie et de l'eau, et d'autres de manger des choses de haut

goût, très-épicées. Dans la majorité des cas, on trouvera un grand avantage à faire le plus d'exercice qu'on pourra, de se forcer à manger, et de placer au creux de l'estomac un morceau de papier buvard, trempé dans du rhum, de l'eau-de-vie ou du whisky. — Dans la constipation, accompagnée d'amertume de la bouche, et du saignement des gencives, prenez *staphysagria*. — La *bryonia* est utile à ceux qui éprouvent un mouvement vertigineux, et qui sont sans expérience d'un voyage sur mer.

### DOULEURS. — CRAMPES OU SPASMES D'ESTOMAC.

Il est bien reconnu aujourd'hui que l'ancienne médecine ne peut rien contre ces cruelles souffrances; et la nouvelle y peut au contraire beaucoup; dans les cas les plus enracinés comme les plus graves, même chez les personnes très-âgées, on voit l'homœopathie être d'une utilité incontestable, et guérir promptement et radicalement avec de la patience et des soins. La plupart des remèdes qu'emploie l'allopathie sont très-nuisibles: l'opium et les pilules de morphine ne sont nulle part aussi dangereuses que dans cette maladie. — Les moyens de la pratique ordinaire qu'on peut essayer sans inconvénient, et qui donnent même quelquefois du soulagement, consistent dans l'usage du lait, des frictions sur l'épigastre avec de l'huile d'olive chaude, ou une prise intérieure d'huile de lin; on a également conseillé l'eau de poulet ou des soupes légères, et même une feuille de papier buvard appliquée sur l'estomac, préalablement humectée de rhum; mais il vaut mieux encore prendre *nux vomica* dont l'effet est plus prompt et plus durable; il faut s'isoler avec soin des odeurs fortes et se priver des boissons échauffantes, du café principalement. On peut prendre aussi quelques poignées d'avoine qu'on fera griller comme du café, mais un peu moins; on la mettra ainsi torréfiée dans un petit sac qu'on appliquera tout chaud sur l'estomac. Ce moyen sera mis utilement en usage dans le cas où le malade s'est servi d'opium ou de laudanum, qui, comme à l'ordinaire, n'ont fait qu'aggraver sa situation.

*Nux vomica* convient aux buveurs d'eau-de-vie et de café, même lorsqu'ils en ont cessé entièrement l'usage, lorsque la douleur de l'estomac est constrictive, pinçante et

resserrante comme par une griffe, si les vêtements gênent, ou comme si des vents s'étaient retirés et accumulés au-dessous des côtes à gauche; s'il y a aggravation après les repas, le matin en se levant ou pendant le sommeil. Cette douleur est quelquefois accompagnée d'oppression ou d'une sensation comme si l'on avait la poitrine serrée par un lien et peut même s'étendre jusqu'aux épaules, le dos et même les reins. On éprouve fréquemment des envies de vomir, avec accumulation d'eau dans la bouche; ou bien encore, il sort de la gorge une eau amère, aigre et brûlante; il y a aussi vomissements d'aliments, goût aigre et putride de la bouche; gonflement du ventre par des vents; constipation. Quelquefois la douleur est accompagnée de mal de tête unilatéral ou d'une douleur pressive au front, ou de palpitation du cœur et surexcitabilité. Dans le cas très-douloureux donnez-en une dose toutes les trois ou quatre heures jusqu'à amélioration, et si après ces trois ou quatre doses le malade n'est pas mieux, choisissez un autre remède.

C'est généralement *chamomilla* et *cocculus* qui sont les plus appropriés. Lorsque la maladie est moins douloureuse et participe davantage du caractère chronique, une dose de *nux vomica* le soir et suivie d'une seconde le lendemain matin, suffiront souvent à opérer la guérison; si, toutefois, ce n'est qu'une amélioration temporaire, et que le mal revienne peu de jours après, on ordonnera une dose de *pulsatilla*, de *chamomilla* ou d'*ignatia*, qui seront choisis conformément à leurs propres symptômes.

Après l'emploi de l'un de ces remèdes, on peut revenir à *nux vomica*, et si malgré cela les souffrances récidivent, donnez *carbo vegetabilis*.

Si l'aggravation arrive immédiatement après l'usage du café, donnez *nux vomica;* s'il n'améliore qu'un peu, donnez *chamomilla*.

*Chamomilla* convient dans le cas où la douleur fait l'effet

de la pression d'une pierre sur l'épigastre ; lorsque le creux de l'estomac et les parties placées immédiatement sous les côtes à gauche sont enflées de manière à faire croire qu'il va éclater ; si on éprouve comme des souffrances asthmatiques, la nuit principalement ; si le malade s'agite sur son lit et transpire ; si quelquefois il ressent une douleur lancinante et battante au sommet de la tête, qui lui fait quitter le lit ; si la douleur de l'estomac s'améliore en se tenant en double sur son lit et qu'on reste tranquille dans cette position. Lorsque les douleurs sont trop violentes, donnez *coffea* ; et plus tard, si cela ne suffit pas, donnez de nouveau *chamomilla* ; et, si elle reste sans effet, *belladonna*.

Les crampes d'estomac pendant les règles sont guéries ordinairement par *nux vomica*, ou quelques heures plus tard par *chamomilla* ; mais si les menstrues sont faibles, donnez alors *pulsatilla* ou *cocculus*.

*Cocculus* doit être donné après qu'on aura obtenu du soulagement par *nux vomica*, et que la douleur récidive bientôt après ; lorsqu'elle est accompagnée de selles dures ou retardées ; si la souffrance de l'épigastre coïncide avec une douleur pressive et constrictive de l'abdomen, qui s'améliore par le dégagement des vents ; si, pendant les souffrances de l'estomac, on éprouve des nausées, et que des eaux sans aigreur s'accumulent dans la bouche ; si le malade n'est ni irritable, ni colère, ni violent (ce qui est le cas de *nux vomica*), mais qu'il soit plutôt chagrin, morose et taciturne.

*Belladonna* convient quand *chamomilla* n'a rien fait ou n'a produit qu'un très-faible soulagement ; plus fréquemment chez les femmes délicates et sensibles ; s'il y a pression déchirante et tension spasmodique qui oblige le malade à rester couché sur le dos ou à retenir la respiration, ce qui le soulage ; aussi lorsque la douleur se renouvelle après le dîner ; lorsqu'elle est si violente que le malade perd connaissance ou tombe en défaillance, qu'il éprouve

en même temps une vive soif, et que la douleur augmente quand il a bu; les selles sont tardives et petites, et le sommeil est impossible la nuit.

*Bryonia* est employé quand il y a une pression analogue à celle de *chamomilla,* principalement lorsque cette souffrance a lieu pendant le repas, ou immédiatement après, et qu'il semble que le creux de l'estomac et la région épigastrique sont enflés; quelquefois cette pression dégénère en spasmes, pincements et tranchées; si elle diminue par la pression de l'estomac et par les renvois qui se dégagent; si les souffrances s'aggravent pendant et par le mouvement (c'est le contraire avec *china*); si, en même temps, il y a constipation, douleur pressive sur les tempes, au front et à l'occiput, comme si les os de la tête allaient se disjoindre; si la pression exercée sur la tête avec un mouchoir donne du soulagement.

*Pulsatilla,* lorsque les douleurs sont lancinantes, avec aggravation par la marche, et particulièrement en faisant un faux pas; si elles s'accompagnent toujours de nausées et de vomissements; si les selles sont plus petites et plus claires; s'il n'y a pas de soif, sauf pendant la plus grande intensité des souffrances; s'il y a une forte tension et une sensation de serrement, ou pulsation avec anxiété; si on éprouve un griffement qui diminue en mangeant, ou s'il s'aggrave pendant les repas, qu'on éprouve une douleur pressive et pinçante. — Ce remède est approprié aux personnes douces et sensibles, ou quand le mal est causé par un excès de gâteaux ou de choses grasses.

*Nux moschata.* Pression, plénitude et gonflement de l'estomac; après le manger, tristesse, respiration courte, mal de tête; après avoir mangé et bu, crampes et douleurs d'entrailles; haleine, mauvaise, langue chargée; le malade aime à rester à la maison et se sent ennuyé dehors.

*Ignatia,* lorsque *pulsatilla* ne suffit pas et que la maladie n'a pas cessé au bout de quelques jours; lorsque les

douleurs ressemblent à celles de *nux vomica;* mais que les selles ne sont pas dures et que les vomissements sont moins fréquents; lorsque, après chaque repas, on ressent une pression à la partie supérieure de l'estomac ou à la partie inférieure de la gorge; — il convient aux personnes qui sont restées longtemps sans manger, ou qui n'ont pas mangé suffisamment pendant quelque temps. — Il est particulièrement indiqué lorsque l'estomac semble comme suspendu à un fil.

*China* est approprié aux personnes affaiblies qui ont abusé des vomitifs et des purgatifs, ainsi que des saignées et des ventouses, ou qui ont éprouvé de fortes pertes hémorrhoïdales; qui ont beaucoup salivé et craché, ét beaucoup transpiré. — Ce remède est très-important dans les spasmes des femmes qui viennent de sevrer, principalement lorsque la sécrétion du lait a été excessive et profuse (on donnera plus tard *belladonna*), ou lorsqu'elles ont prolongé l'allaitement trop longtemps, c'est-à-dire au delà de neuf mois; en général, lorsque le malade a une mauvaise digestion et que l'estomac est chargé de mucosités, d'aigreurs et d'une acrimonie bilieuse; si l'estomac est douloureux comme par l'effet d'une plaie; lorsque les aliments et les boissons causent une pression et un gonflement à l'estomac; qu'il y a aggravation par le repos et soulagement par le mouvement.

*Carbo vegetabilis* convient principalement après *nux vomica,* lorsque ce médicament, ayant réussi, ne soutient pas son effet; lorsqu'il y a dans l'estomac douleur brûlante, pression douloureuse, constante et anxieuse, qui s'aggrave par le toucher; que le malade éprouve une sensation de contraction et de spasme qui l'oblige à se plier en deux, lui arrête la respiration, et augmente en se couchant; qu'il y a fréquemment et en même temps aigreurs et nausées; que la seule idée de manger donne du dégoût; constipation.

*Calcarea* convient dans les *douleurs chroniques*, ou lorsque *belladonna* n'a eu qu'un effet temporaire; s'il y a douleurs pressives, sécantes, compressives, spasmodiques, pinçantes et resserrantes avec sensation anxieuse; le malade souffre davantage après avoir mangé; il vomit quelquefois ses aliments; ou s'il y a aggravation la nuit; lorsque la douleur augmente par une pression extérieure; particulièrement chez les femmes dont les menstrues sont ou étaient abondantes, ou chez les individus qui ont été sujets aux épistaxis. Une goutte de *phosphorus* sur du sucre est utile dans les fortes pressions d'estomac qui sont provoquées par le jeûne ou qui augmentent par le manger.

*Staphysagria* est bon dans quelques cas et particulièrement lorsque vers le creux de l'estomac il y a une pression aiguë et tensive qui quelquefois gêne la respiration, mais dont on est soulagé en ployant le corps en avant; — après un mouvement d'indignation.

*Platinum* conviendra dans les spasmes d'estomac des femmes, particulièrement aux époques menstruelles, et surtout si les règles sont à la fois abondantes et de longue durée; — ou après un grand chagrin.

### VOMISSEMENTS DE SANG.

Cette affection est précédée par la sensation d'un poids, d'une pression, ou plénitude, ou par une douleur tensive ou des spasmes de la région stomacale; par des tranchées ou coliques; une chaleur brûlante au-dessous des côtes; par l'anxiété, spécialement après avoir mangé, ou bu, ou par une pression exercée sur l'estomac; appétit nul, goût salé de la bouche; frissons; sueurs froides; syncope.

Les remèdes qui suivent retrouveront leur emploi : *Aconitum, china, pulsatilla, nux vomica, ipecacuanha, arsenicum, sulphur* et *arnica*. Cette maladie peut devenir grave et exiger la présence du médecin. On pourra tirer avantage de l'application des ventouses sèches sur l'abdomen et au-dessus des côtes, comme on le recommande à l'article « Hémorrhagie des poumons ».

# CHAPITRE X.

## AFFECTIONS DE L'ABDOMEN.

### TRANCHÉES OU COLIQUES.

Les **tranchées ou coliques** peuvent être occasionnées par des fruits acides et une nourriture indigeste; par le froid dans un changement de temps, les pieds humides, la pluie, etc.; par les boissons froides en état de chaleur; par les vers; par les effets toxiques du plomb, ainsi que cela se voit à l'égard des peintres, des plombiers et autres ouvriers qui travaillent ou manient le plomb; comme cela se voit aussi à l'égard des personnes qui ont bu du vin adultéré par des poisons métalliques, ou qui sont obligées d'user d'une eau fortement imprégnée d'acide carbonique dans certaines fabrications. Voyez part. Ire, chap. VI et VII, relativement à ceux qui sont exposés aux effets nuisibles du plomb et de la peinture.

Il est nécessaire aussi de consulter l'article «Coliques» dans la première partie de cet ouvrage, ainsi que «Spasmes de l'estomac,» dans le dernier chapitre.

*Chamomilla* convient principalement aux enfants et aux personnes qui, indépendamment des symptômes propres au refroidissement, ont les yeux cernés de bleu, la bouche pleine de salive, éprouvent une douleur ombilicale déchirante et dont les reins sont comme brisés; si *chamomilla* ne suffit pas, donnez *pulsatilla; chamomilla* est très-utile dans les flatuosités qui se répandent dans différentes parties de l'abdomen, comme pour s'échapper; lorsqu'on ressent des élancements qui traversent la poitrine; quand sous les côtes et au creux de l'estomac il y a un gonflement; qu'il y a agitation, inquiétude et sueurs visqueuses; qu'on éprouve en même temps des borborygmes et des grouillements avec envie de s'évacuer, mais pour rendre des selles petites, muqueuses et aqueuses; après une vio-

lente indigestion. Si ce remède ne suffit pas, donnez *cocculus.*

*Nux vomica,* quand les selles cessent tout à coup ou qu'elles sont très-dures; qu'il y a la sensation d'un poids énorme dans le ventre avec grouillements, borborygmes et chaleur inaccoutumée; que les douleurs sont pinçantes, tiraillantes, compressives, comme si les intestins étaient pris et serrés entre deux pierres; lorsqu'il y a pression dans le creux de l'estomac; que le ventre est douloureux au toucher, qu'il est tendu; la respiration, courte et difficile, avec sensation de plénitude, et le dessous des côtes, comme s'il était bourré. Pendant le plus grand paroxysme des douleurs, les mains et les pieds sont froids; on perd quelquefois connaissance; les vents et la colique se sont portés à la partie inférieure du ventre; une douleur aiguë comme par des couteaux se fait sentir sur la vessie et le rectum, et l'on dirait que les vents vont sortir en forçant le passage; le malade se courbe par la douleur et à chaque pas qu'il fait il sent augmenter ses souffrances (*Voy.* plus bas *belladonna*). Le mal diminue par le repos, étant assis et couché. Généralement il y a céphalalgie et mal de reins. La plupart de ces douleurs sont attribuées vulgairement aux obstructions, et les ignorants croient que c'est alors le cas de donner des purgatifs. Voyez à cet égard ce qui est dit à l'article « Constipation ».

*Mercurius* convient dans les coliques violentes, avec tranchées et avec douleur de torsion; lorsque la région ombilicale est tendue, qu'il se fait à la surface du ventre un mouvement spasmodique palpitant, avec gonflement et dureté de l'abdomen; lorsqu'il y a fourmillement dans la gorge, avec hoquet, voracité et dégoût pour les douceurs; nausées, vomituritions avec grand afflux d'eau dans la bouche, pressant besoin d'aller à la selle; ou quand ces coliques ont lieu, tension et brûlement à la région ombilicale; quand il y a grande sécrétion de salive, renvois,

diarrhée, évacuation de glaires par les selles et faiblesse considérable : ces souffrances s'aggravent sur le minuit; et si *mercurius vivus* ne soulage pas promptement dans ce dernier cas, et qu'il y ait en même temps démangeaison au nez, donnez *cina;* et si cela ne réussit pas complétement, donnez *sulphur.* —*Mercurius* convient généralement dans la colique des peintres.

*Pulsatilla* doit être administré dans les douleurs lancinantes, avec battement au creux de l'estomac et tension pénible du ventre comme s'il était trop plein; grouillement et borborygmes, et rétention des vents; chaleur générale; les veines du front et des mains sont gonflées; le malade est obligé de se débarrasser de ses vêtements à raison de cette chaleur et de cette tension; le bas-ventre est douloureux au toucher comme s'il était meurtri; tous les symptômes empirent par le repos et s'amendent par le mouvement; en se levant, les reins sont douloureux comme s'ils étaient brisés; pendant la durée des tranchées et des pincements, le mal s'aggrave par le toucher; déchirement et élancement au-dessus du nombril; inquiétude, pesanteur dans le ventre, avec tension douloureuse, qui empire par le toucher; vomituritions, affluence de salive blanche et écumeuse dans la bouche; diarrhée, évacuations jaunâtres et grises, avec douleurs violentes dans l'estomac; figure pâle, cercle bleu autour des yeux (comparez avec *chamomilla*); tout le corps est contracté (comparez avec *nux vomica, belladonna*); mal de tête pressif et tensif. Si ces coliques proviennent d'une surcharge d'estomac, donnez d'abord du café noir, et plus tard, si c'est nécessaire, *pulsatilla;* si cela ne suffit pas, donnez *belladonna.*

Dans les cas analogues à ceux de *pulsatilla,* si la vessie est affectée, et que le malade éprouve des douleurs violentes, si la région vésicale est comme contractée spasmodiquement, avec un besoin continuel d'uriner, sans pouvoir le satisfaire, accompagné d'anxiété et d'inquiétude, et

d'une grande sensibilité de l'abdomen : dans cette circonstance, donnez *aconitum* une ou deux fois, et plus tard, si c'est nécessaire, *nux vomica.*

*Colocynthis* est le remède capital dans toute **colique intense** lorsque les douleurs sont très-violentes, constantes, ou qu'elles ne cessent momentanément que pour reparaître plus violentes ; commencez toujours par ce remède. Il convient surtout lorsque la douleur se fait sentir sur un point fixe de la région ombilicale et récidive toutes les cinq ou dix minutes (comparez avec *belladonna*) ; quand elle commence par un tiraillement léger de côté pour se porter ensuite sur le ventre, augmente incessamment et finit par des souffrances de serrement, de pression, de griffement, de fouillement et de déchirement si intense, qu'elles arrachent des cris au malade et qu'elles lui font repousser tous ceux qui l'entourent ; il se tord comme un ver, il ruisselle de sueur, presse son bas-ventre avec les mains, ou l'appuie avec rage sur les bords du lit ou sur une table, etc. ; il se couche sur le ventre en y appliquant les carrés, et dans cette position il finit par trouver du calme.

Pour les coliques qui proviennent d'une vive contrariété donnez *colocynthis*, si *chamomilla* ne s'est pas montrée efficace.

Si quelqu'un a eu des attaques de coliques qui ont duré toute la journée ou par intervalles, et qu'il ait eu le malheur de recourir à l'opium, il doit s'attendre à une nouvelle attaque ; mais dès qu'il la sentira s'approcher, qu'il prenne tout de suite *colocynthis*, surtout si les attaques précédentes ont laissé une certaine faiblesse dans les intestins, avec une sensation de meurtrissure, et comme s'ils étaient suspendus par des fils, et qu'à chaque pas il semble qu'ils aillent se rompre. C'est dans des cas pareils que convient essentiellement *colocynthis* ; il faut s'y tenir. Si la première dose ne fait pas effet tout de suite, qu'on n'at-

tende pas plus d'une heure ; si les souffrances s'aggravent, donnez, quelques minutes après, un peu de *café noir*, par cuiller à thé, qu'on répétera tant qu'il produira du soulagement ; si l'état s'aggrave de nouveau, revenez à *colocynthis*, et donnez de nouveau un peu de café, et continuez ainsi. Si le café reste sans effet, donnez encore *colocynthis* jusqu'à ce que le mal cesse. Tant que le mal est supportable, abstenez-vous, et n'agissez que s'il vient à s'aggraver encore. Si, après l'administration d'un globule de *colocynthis*, il ne se manifeste pas d'aggravation, mais bien plutôt une amélioration progressive, cessez de donner du café et laissez agir, si c'est utile, le remède pendant deux ou trois semaines. Généralement la seconde dose est efficace, quelquefois cependant ce n'est que la troisième ; je n'ai jamais trouvé nécessaire, dans les cas les plus intenses, de faire davantage. Après la cessation de toute douleur, donnez *causticum*, deux doses, une le soir, l'autre le matin.

Quand un malade en proie à de violentes coliques a été assez mal inspiré pour prendre du laudanum ou de l'opium (moyen généralement employé dans ce cas par l'allopathie), donnez d'abord du café et ensuite *colocynthis* ; si cela ne réussit pas, essayez *chamomilla*, et revenez bientôt après à *colocynthis*. Il y a des coliques où *colocynthis* ne suffit pas ; il faudra alors s'adresser à l'un des remèdes ci-dessous indiqués, et principalement à *belladonna*.

*Belladonna* convient lorsque, pendant la douleur, il se forme transversalement sur la surface du ventre une tumeur oblongue ; quand la douleur diminue ou s'efface par la pression et par la position demi-fléchie du malade ; quand il éprouve un pincement et un tiraillement vers le bas, à croire que les intestins vont sortir, symptôme qui s'aggrave en restant debout et en marchant, et particulièrement lorsqu'il y a une selle mince et purulente. Dans ce dernier cas, on donne avec avantage *mercurius*,

qui dissipe le reste des symptômes. — En général, *belladonna* convient lorsque le visage est très-rouge, que le sang monte à la tête, que les veines se gonflent, et que les douleurs sont si violentes que le malade en devient fou. Ce remède est utilement employé lorsque les douleurs siégent dans la région ombilicale, et avec un caractère de griffement. Quelquefois cet état s'accompagne de douleurs de reins qu'il faut pareillement traiter par *belladonna.*

*Cocculus* convient dans les cas analogues à ceux de *nux vomica,* principalement quand on ressent un resserrement dans l'abdomen avec pression qui porte au bas et au dehors, accompagné de quelques nausées; ou lorsqu'on rend des vents sans amélioration, parce qu'il s'en forme toujours de nouveaux qui s'arrêtent çà et là dans le ventre (comparez avec *chamomilla*) et y occasionnent des douleurs; lorsque les vents distendent la région supérieure du ventre et de l'estomac, avec bruit et serrement dans l'épigastre, anxiété et pression sous les côtes, symptômes qui cessent dès que les vents ont trouvé une issue.

*China* répond aux **coliques produites par les vents,** comme dans le cas de *cocculus* et de *chamomilla;* lorsque les intestins se contractent dans la partie inférieure de l'abdomen, et qu'ils sont poussés au dehors avec une douleur tensive et pressive, accompagnée de tension sous les fausses côtes et d'anxiété, principalement lorsque la crise arrive la nuit chez les personnes affaiblies, ou après une transpiration excessive, ou chez les femmes qui nourrissent, avec pertes de forces.

*Ignatia* s'emploie dans les coliques qui surprennent pendant **le sommeil,** ou lorsque les douleurs lancinantes se font sentir dans la poitrine et dans les côtes; que les vents sortent difficilement, et que leur sortie diminue les douleurs; il convient chez les femmes sensibles. — Si cette souffrance a lieu sur le soir, et que la flatulence

cause des vomissements, donnez préférablement *pulsatilla*. — Les coliques qui sont précédées d'un goût amer de la bouche, avec langue sale et jaune, avec grande soif, et qui, comme on dit, sont produites par la bile, d'où il résulte quelquefois des vomissements bilieux ou des selles analognes, ces coliques demandent l'emploi de *chamomilla*, une ou deux doses; dans les cas les plus graves, *colocynthis*, et, si ces remèdes ne suffisent pas, *sulphur*.

### FLATUOSITÉS.

La présence des vents dans les intestins occasionne souvent des coliques pour lesquelles nous avons déjà indiqué les remèdes. Si les vents ne sont pas rendus et que l'abdomen se gonfle à faire croire qu'il va crever, donnez *carbo vegetabilis*; et s'ils ne donnent pas lieu à de vives douleurs, mais seulement à quelque chaleur, à un peu d'incommodité et à un ballonnement du ventre, si la respiration est gênée, comme cela arrive souvent à la suite de l'usage d'aliments flatulents, de la bière, etc.; s'ils se manifestent à la suite d'une indigestion d'eau bue après avoir mangé des corps gras, donnez alors *china;* plus tard, si c'était utile, aux individus passionnés, *nux vomica*; aux personnes douces, *pulsatilla;* après avoir mangé de la viande de cochon, *pulsatilla,* lorsque *china* n'a pas suffi. Si l'abdomen est gonflé, avec douleurs fixes dans le côté gauche, ainsi que dans l'aine gauche, comme s'il allait se former une hernie, donnez *cepa*. Si ces vents reviennent souvent, donnez *sulphur;* si ces remèdes ne sont suivis d'aucun effet, appelez un médecin homœopathe.

### INFLAMMATION DES INTESTINS ET DE L'ESTOMAC.

Il est aussi dangereux de traiter cette maladie par les remèdes domestiques que par les procédés de l'allopathie. Elle constitue toujours une affection difficile à conduire, et pour laquelle il est impossible de donner ici des détails complets pour tous les cas; il vaudra encore mieux se régler sur ce que nous allons

exposer, que de recourir à un traitement violent. Si l'on peut s'adresser à un médecin homœopathe, cela est préférable.

On doit croire à l'existence d'un état inflammatoire, lorsque le malade accuse dans l'une des parties du ventre une douleur brûlante, quelquefois lancinante : si cette partie devient douloureuse à la pression, et si la douleur augmente par le mouvement, par la moindre secousse, soit que l'on tousse, que l'on éternue, ou que l'on rie. Le lieu de l'inflammation peut être tendu et gonflé ; s'il est placé dans le voisinage de la poitrine, la respiration en devient difficile, surtout en prenant haleine; cet ensemble de souffrances s'accompagne presque toujours de vomissements ou de renvois, *qui ne soulagent pas* ; et en outre, il est rare qu'il n'y ait pas constipation.— Et c'est à cette complication qu'est due l'idée des purgatifs, véritable méthode d'empoisonnement, comme les vomissements ont donné l'idée du vomitif, qui peut être aussi considéré comme une autre voie de mort. — Ne tourmentez donc pas le bas-ventre; contentez-vous de prescrire de l'eau, et, tout au plus, de temps en temps, quelque boisson mucilagineuse, et rien autre chose: plus la constipation dure, mieux ça vaut. Lorsque le malade se rétablit et commence à manger, les fonctions reprennent leur cours.— J'ai vu des cas plus graves dans lesquels la constipation a duré quinze jours, même davantage, et cependant le malade a guéri et repris promptement ses forces.

Aux symptômes qui précèdent, ajoutez les suivants : Face pâle, plombée, creuse; fièvre violente, mais avec un pouls petit; moral abattu et anxieux. Lorsque cet état arrive à son apogée, il se déclare des vomissements d'une grande violence, ainsi que des douleurs excessives, et une faiblesse qui s'accroît incessamment; les bras et les jambes se refroidissent, le hoquet survient, le ventre se ballonne à l'excès.

Si le siége du mal est dans l'*estomac*, le patient éprouve une douleur épigastrique, douleur qui s'étend sous les côtes, vers le dos et même jusque dans le ventre; les aliments et les boissons provoquent des envies de vomir; une soif ardente s'accompagne quelquefois d'une aversion prononcée pour l'eau. Si le siége du mal est ailleurs, dans les *intestins*, la douleur s'y fait péniblement sentir; le ventre se ballonne, devient chaud, et les vomissements ne surviennent que quelque temps après avoir mangé. — Il y a, outre cela, et assez ordinairement, une grande soif, de la constipation, etc.

Dans ces divers cas, donnez dès les premiers moments *aconitum*; répétez-le toutes les heures; aussitôt qu'il y a une amélioration, on attendra, et l'on n'y reviendra qu'avec l'aggravation; s'il ne se déclare pas d'amélioration, il faut alors choisir parmi les remèdes suivants :

*Ipecacuanha*, si les douleurs se font sentir le plus vivement sur le devant de l'abdomen et s'étendent à gauche sous les côtes, d'où elles se propagent vers le dos et l'abdomen, avec gonflement de la région de l'estomac, grande anxiété et vomissements fréquents; s'il paraît convenir, il faut le répéter deux ou trois fois.

*Antimonium crudum* sera préféré à *ipecacuanha*, si la langue est chargée d'un enduit blanchâtre ou jaunâtre.

Mais, *pulsatilla* ou *nux vomica*, si la maladie est produite par un dérangement d'estomac.

*Bryonia* après *aconitum* et *ipecacuanha*, lorsque les douleurs et la fièvre sont très-intenses et qu'elles ont été provoquées par un refroidissement, particulièrement après avoir bu de l'eau froide étant en transpiration, et si ce remède reste sans effet, revenez à *nux vomica*. Lorsque le malade est dans l'état de stupeur ou qu'il déraisonne, ou qu'il ne s'explique pas sur son état, donnez *hyoscyamus*, et répétez-le aussi souvent qu'il le faut; s'il ne réussit pas, donnez *belladonna*, et attendez-en l'effet pendant un jour, si c'est possible; si les extrémités deviennent froides, que les forces diminuent, que le visage soit pâle ou très-changé, donnez *veratrum* à doses répétées; si cela ne suffit pas, *arsenicum*, qu'on administrera rarement au delà de deux fois. Après *arsenicum* on peut répéter de temps à autre *aconitum*, et redonner *arsenicum*; on alterne alors ces deux remèdes. S'il y a aggravation après *arsenicum*, donnez *nux vomica*.

*China* sera administré immédiatement après, ou il sera alterné avec *aconitum*, si les douleurs se font sentir

principalement dans le côté gauche, sous les côtes, et s'étendent de là vers le bas, qu'il y ait un commencement de vomissement de sang, avec fièvre violente. S'il se produit de l'amélioration après la première ou seconde dose, attendez l'aggravation nouvelle des symptômes pour répéter le remède.

*Arnica* conviendra dans le même cas que celui dans lequel *aconitum* et *china* se sont montrés insuffisants, particulièrement s'il y a une douleur pressive et lancinante qui gêne la respiration, ou que les symptômes ressemblent à ceux de la fièvre nerveuse (typhoïde) ; si le malade est apathique, ou qu'il reste couché et comme dans un état d'hébétude, s'il dit ne pas sentir son mal et prétend n'avoir besoin de rien. Dans la plupart des cas donnez *nux vomica,* s'il y a constipation et que la pression à l'estomac persiste un certain temps sans amélioration. Lorsque la constipation s'accompagne d'une douleur aiguë de l'estomac et de l'abdomen qui augmente à chaque mouvement, donnez *bryonia.*

Donnez *arsenicum*, s'il y a diarrhée sanguinolente sans amendement ou des douleurs, s'il y a brûlement avec diminution des forces; si le mal empire de deux jours l'un, donnez *china* une fois et le jour libre, et puis ensuite une seconde dose au commencement du jour suivant qui est le mauvais; et si cela ne suffit pas, redonnez, quelques jours après, *arsenicum.*

Lorsque les douleurs sont placées plus sous les côtes à droite, qu'elles occupent un côté du front et s'étendent sur le devant, en haut ou en bas, donnez un des remèdes suivants :

*Chamomilla,* si les douleurs sont obtuses et pressives, si elles n'augmentent pas par la pression extérieure, ni par le mouvement, ni par l'inspiration; si elles s'accompagnent de pression dans l'estomac, avec tension dans les côtés, respiration difficile, langue jaune, goût amer, peau jaune et

accès d'angoisses. Si ces angoisses deviennent plus fréquentes la nuit et s'accompagnent d'une diarrhée muqueuse verdâtre et de langueur d'estomac, donnez *pulsatilla ;* mais, au contraire, s'il y a constipation, si la peau est moins jaune, mais que la poitrine soit plus affectée donnez *bryonia.* On administrera ces remèdes par deux ou trois globules à la fois ; et si après une demi-heure ou une heure il n'y a pas d'amélioration, donnez un nouveau globule.

*Mercurius,* dans la douleur pressive, qui ne permet pas au malade de rester couché sur le côté droit, qui s'accompagne de bouche amère, de plus de soif que de faim, de frissons continuels, d'un ictère très-prononcé de la peau et des yeux ; il pourra être quelquefois alterné avec *belladonna,* et, dans les plus mauvais cas, avec *lachesis.*

Si les douleurs pressives gagnent l'intérieur de la poitrine et se portent jusque sous les épaules ; si le creux de l'estomac est gonflé, avec tension de la région ombilicale, en travers de l'abdomen, avec respiration difficile et anxiété ; lorsqu'en même temps il y a congestion sanguine vers la tête, éblouissements, vertiges jusqu'à la défaillance, souvent avec soif ardente, avec agitation continuelle et insomnie, donnez *belladonna.* Si dans les vingt-quatre heures le malade n'est pas mieux, *lachesis,* qu'il faudra répéter tant que durera l'aggravation, et lorsque *lachesis* cesse d'agir, donnez de nouveau *belladonna,* ou choisissez tout autre remède plus convenable.

Dans les douleurs pressives et aiguës avec battements, et sensibilité excessive des parties par attouchement ; s'il y a en même temps goût aigre ou amer, nausées, ou même vomissements, respiration courte et oppressée, comme si les vêtements étaient trop serrés, et suivi d'une aggravation plus forte en les ôtant ; si, en outre, il y a soif, urines rouges, céphalalgie pressive, donnez *nux vomica ;* si cela

ne suffit pas et que les douleurs lancinantes continuent, donnez *sulphur*. Pour le cas où ces remèdes ne seraient pas suivis d'une amélioration prompte dans l'espace de quelques jours, ou s'il y a amélioration sans progrès, donnez encore *sulphur*; et si elle ne se déclare pas dans six ou douze heures, donnez-en une nouvelle dose. Après cela, attendez-en les effets patiemment quatre à cinq jours; s'il y a intermittence, donnez *china*, comme il vient d'être dit pour les douleurs fixées dans le côté gauche.

Lorsque la douleur occupe principalement l'abdomen, l'ombilic ou la partie inférieure, qu'elle s'aggrave par le mouvement ou par la pression, et que le point le plus douloureux est gonflé, donnez *aconitum*, répété toutes les trois à quatre heures, jusqu'à ce qu'il y ait amélioration, ou chaque fois que la douleur reparaît; si ce remède reste sans effet et que l'abdomen continue d'être le siége du mal, devenu plus sensible au toucher, donnez *lachesis*, qu'on répétera une heure après; si *lachesis* ne réussit pas, donnez *belladonna*. Dans plusieurs cas on peut donner *hyoscyamus*, *bryonia*, *nux vomica*, *arsenicum*, quelquefois aussi *mercurius*; ce dernier, principalement, après *lachesis*. Pour ce cas, voyez ce qui a été dit un peu plus haut au sujet de l'indication de ce remède.

Qu'on se garde bien de faire usage des apéritifs dans cette maladie, dont le caractère principal est une constipation opiniâtre; car, plus elle dure, plus est prompte et complète la guérison du malade; si, au contraire, on adopte des purgatifs ou des vomitifs, il faut s'attendre à une aggravation mortelle ou à une affection chronique qu'il sera difficile de guérir. En sorte qu'il est vrai de dire que la constipation est un bon signe dans cette maladie, et que les selles claires, fréquentes et involontaires, constituent un signe défavorable. On peut encore espérer, même dans ce cas, sauver le malade par *hyoscyamus*, qu'il faudra ré-

péter s'il n'est pas soulagé après deux ou trois heures ; et si la maladie ne s'aggrave pas, sachez attendre, et abstenez-vous de tout médicament.

Les jeunes enfants sont sujets à ce genre de souffrance ; lorsqu'ils ont l'abdomen douloureux, le creux de l'estomac et le dessous du côté enflé, donnez *chamomilla*, une ou deux fois, ou *mercurius*. Voyez plus loin, 2e partie, le chapitre consacré aux « maladies de l'enfance ».

### CONGESTION DU SANG DE L'ABDOMEN.

Dans cette maladie on éprouve une impression fatigante de chaleur et de brûlement, avec dureté, tension, douleur obtuse, incommodités qui semblent dépendre d'une surcharge d'estomac récente ou ancienne, comme c'est le cas chez les hypochondriaques, habitués à une vie sédentaire ou sujets aux hémorrhoïdes : le remède principal ici est *sulphur*. — Mais si l'on ressent en même temps des douleurs dans les reins, avec sensation de brûlement, avec une lassitude qui ôte la force de marcher, donnez *nux vomica ;* s'il y a une diarrhée muqueuse, petite et claire, donnez *capsicum ;* s'il y a grande faiblesse, *arsenicum*. Quant aux autres remèdes, voyez l'article des « hémorrhoïdes ». On peut employer avec succès *belladonna, veratrum, pulsatilla, bryonia, chamomilla, rhus.*

### VERS (1).

On attribue généralement la plupart des affections à l'existence des vers, qui eux-mêmes reconnaissent diverses causes. Ainsi on dit qu'ils proviennent de ce que les enfants sont gorgés de bouillie, de gâteaux, ou de ce que la mère se nourrit, pendant l'allaitement, de beaucoup de viande, de poissons et d'aliments

(1) On consultera avec intérêt un bon ouvrage de M. le docteur Davaine, *Traité des Entozoaires et des maladies vermineuses de l'homme et des animaux domestiques*. Paris, 1859, in-8, avec figures.

salés ou cuits à la graisse, et l'on suppose alors que c'est là ce qui rend les enfants naturellement malades, ou qui les prédispose à le devenir; ou bien encore de ce qu'on les emmaillotte trop chaudement et qu'on ne les promène pas à l'air extérieur, et encore de ce qu'on les drogue pour les vers, en leur administrant soit des lavements, soit des purgatifs, ce qui, du reste, est loin de détruire ces incommodes parasites, et ne peut que les engendrer et les faire prospérer.

Du moment qu'on peut se douter de la présence des vers, la première chose à faire, c'est de mettre les enfants à un régime convenable, propre à neutraliser les conditions d'existence de ces animaux; et si après cela il reste des souffrances vermineuses, on pourra facilement les faire cesser par l'action des remèdes. — On s'alarme beaucoup trop de la présence des vers: ils ne sont pas aussi dangereux que les médicaments qu'on emploie pour les détruire, et qui sont prônés par les journaux et les commères. Les gens crédules croient aisément ce qu'on leur dit à ce sujet, et n'en payent que plus cher ce qu'on leur vend; mais s'ils savaient ce qu'ils préparent à leurs enfants, ils préviendraient le regret qui les attend; ils donneraient le double pour n'avoir pas introduit ces drogues dans leur maison.

Il est vrai qu'il arrive quelquefois qu'elles tuent les vers, ainsi que font les poisons, mais elles tuent aussi les enfants ou leur ménagent de longues souffrances par les altérations abdominales qui en résultent. Qu'on sache, en premier lieu, que les enfants ont plus ou moins de vers, même avant de naître, et que c'est déjà un indice d'une maladie grave que de voir les vers sortir spontanément; que les vers vivent de substances qui seraient plus nuisibles aux enfants que les vers eux-mêmes. La plupart des symptômes attribués aux vers ne sont que les symptômes d'une maladie générale préalable, qui favorise et augmente l'affection vermineuse, surtout si les enfants ont un mauvais régime. D'après cela, on ne doit pas s'étonner s'ils se multiplient beaucoup et occasionnent différentes souffrances qui, ajoutées à la maladie primitive, peuvent prendre une très-grande gravité. On parvient bien à chasser les vers, à faire disparaître les symptômes dont ils étaient l'occasion, mais la maladie réelle, la maladie fondamentale, s'accroît.

On voit aussi se manifester des maladies consécutives qui sont pires que les premières, bien qu'elles se développent lentement, comme cela se voit sur les enfants de dix à douze ans. La chasse

**aux vers ne remédie à rien d'essentiel. — Les remèdes dont nous allons parler guérissent l'affection vermineuse, et réussissent même à expulser les vers, fussent-ils très-nombreux. — Pendant le traitement, on donnera à manger aux enfants dans une juste mesure, mais toujours peu de pain, et jamais ni gâteaux ni choses semblables. On leur permettra de manger des substances fraîches ou bouillies, ou des fruits secs.**

Lorsqu'on n'est pas sûr de l'existence des vers, que l'enfant maigrit et vomit souvent, donnez *ipecacuanha;* mais s'il a la langue chargée, donnez *carbo vegetabilis;* si cela ne suffit pas, *pulsatilla;* si l'enfant était fatigué par une diarrhée intense, ou qu'il eût pris des purgatifs, *china;* s'il y a constipation, *nux vomica.*

Si l'enfant rend des vers de temps en temps, que le ventre soit distendu, que le nez lui démange, donnez *cina,* qui est le remède capital contre toutes les souffrances provenant des vers.

Dans les coliques produites par les vers avec envie de vomir et affluence d'eau considérable dans la bouche, avec dureté de la région ombilicale, et si l'abdomen est généralement dur et gonflé, avec des besoins fréquents et impuissants d'aller à la selle, avec stries de sang, donnez d'abord *aconitum;* quelques heures après, *cina;* et si cela ne suffit pas, *mercurius* ou *silicea.* Dans toute souffrance vermineuse, *aconitum*, administré dès le principe, est d'une grande utilité ; et si, après son emploi et celui de divers autres remèdes, le mal reste le même, donnez *sulphur* comme moyen efficace, surtout après *mercurius.* Ces remèdes opèrent en général la guérison. Dans des cas rares, accompagnés d'une grande soif, de saisissements et de peur ou frayeur, donnez *belladonna* ou *hyoscyamus.* Dans les circonstances les plus graves, *lachesis* convient, administré deux ou trois fois.

Les individus tourmentés par le **ver solitaire** en rendent, de temps en temps, des morceaux qui se déta-

chent comme d'une articulation ; ce parasite est carré, entièrement plat et large comme le petit doigt. Si l'on n'en rend pas de fragments lorsqu'on devrait en rendre, ce qui arrive ordinairement à la pleine et à la nouvelle lune, qu'on ne croie pas pour cela avoir le ver solitaire, car personne ne peut le savoir s'il n'en rend ; mais s'il se trouve qu'on dise la vérité, ce n'est encore qu'un pur hasard ; du reste, celui qui a réellement le **ténia** ne doit point s'en effrayer et croire qu'il a dans le ventre une bête dont il faut qu'il se débarrasse à tout prix, par toute espèce de poison. Si on l'expulse promptement, le succès est pire pour le malade, car il peut s'attendre, d'un moment à l'autre, à d'autres et nouvelles souffrances. — Celui qui y est sujet prendra *sulphur*, deux matins de suite, à la lune décroissante ; et à la pleine lune suivante, *mercurius*, et, huit jours après, deux fois *sulphur* ; il devra répéter cette méthode pendant quelque temps. — Il arrive que le ver sort après quelques doses de *calcarea*. *Cuprum* a réussi dans quelques cas pour chasser le ver solitaire. — Si cela ne suffit pas, il faut s'adresser à un médecin homœopathe.

Pour les **ascarides**, petits vers qui se tiennent à l'anus, voyez l'article suivant.

## DÉMANGEAISONS A L'ANUS.

Les tourments de cette affection se guérissent généralement par l'un ou plusieurs des remèdes suivants :

*Nux vomica* s'approprie aux démangeaisons internes ou externes, qui s'aggravent en étant assis ou pendant le mouvement ; pires après avoir mangé ou bu des choses échauffantes, avec douleur et hémorrhoïdes dures, sèches, humides ou saignantes ; si le malade est constipé et a l'habitude de prendre des boissons fortes, de la bière ou du café ; ou si elles ont eu lieu chez les personnes qui mènent une vie sédentaire, chez les femmes enceintes, ou qu'elles

soient produites par les ascarides, qu'on peut voir remuer à la marge de l'anus.

Lorsque le prurit est causé par les ascarides et que *nux vomica* ne suffit pas, si les enfants ont été très-inquiets durant la nuit et s'ils ont la fièvre, donnez, matin et soir, *aconitum*, suivi le matin d'*ignatia*. Si de temps à autre les enfants sont tourmentés par cette affection, surtout à la pleine et à la nouvelle lune, donnez *sulphur* — à chaque pleine lune, *silicea* à chaque renouvellement. — Répétez la dose chaque matin pendant une semaine. Si à la pleine lune suivante il n'y a pas encore amélioration, donnez *calcarea*, de la même manière que *sulphur*, que l'on peut répéter sept jours de suite.

Autant que possible, empêchez les enfants de manger de la viande de cochon et des pâtisseries. Si on ne peut y parvenir, malgré l'emploi du remède ci-dessus, donnez *ferrum* trois à quatre matins de suite ; si parfois il se déclare de la diarrhée, cessez-le ; et si la diarrhée persiste, donnez *china*.

Pendant que les enfants font usage de ces remèdes (*sulphur, calcarea, silicea* et *ferrum*), ils s'abstiendront de tout autre médicament ; tout au plus une prise d'*aconitum*, s'ils ont la fièvre ; et si *aconitum* ne suffit pas, donnez le *camphre* à flairer.

*Cina* s'adapte utilement lorsqu'il y a des mouvements fébriles pendant la nuit, avec gémissements et grincement des dents durant le sommeil, fouillement du nez avec les doigts, ou épluchement des lèvres, avec beaucoup de prurit au fondement, et grand désir de manger du sel ; particulièrement lorsque l'enfant a du chagrin et est irritable, avec un appétit variable et la langue blanche.

On peut, outre cela, s'oindre l'intérieur de l'anus avec un peu d'huile douce ou introduire dans l'anus un morceau de lard, de la grosseur du doigt, attaché à un cordon; il sera maintenu en place de dix à quinze minutes, et puis on

le retire non sans en avoir obtenu quelque soulagement ; si cela même ne suffit pas encore, on peut donner de petits lavements à l'eau froide tous les soirs ; rien de cela ne contrarie l'action des remèdes. Cette pratique restant sans effet, on peut essayer, surtout chez les enfants qui ont hérité de cette affection, les lavements à l'eau légèrement salée ; et s'ils ne suffisent pas et occasionnent de la diarrhée, qu'on donne alors des lavements acidulés (d'eau vinaigrée). Dans le cas d'un nouvel insuccès, on a vu des frictions répétées matin et soir, faites sur les parties pruriteuses, avec une moitié de citron, apporter du soulagement. (Ce dernier procédé réussit contre les démangeaisons des parties génitales de l'homme ou de la femme.)

Il est d'observation que l'usage des *asperges* dans la saison est très-avantageux pour combattre les vers et les démangeaisons qu'ils provoquent ; car on a fait la remarque que c'est à cette époque que ces parasites fatiguent le plus.

Lorsque les démangeaisons sont provoquées par les hémorrhoïdes (tumeurs à l'anus rouges et bleuâtres), donnez dans ce cas les remèdes suivants :

*Nux vomica*, dans les démangeaisons accompagnées de brûlements et d'élancements, où l'anus est contracté comme s'il était trop étroit, avec des efforts inutiles pour aller à la selle ; si elles sont accompagnées d'élancements sourds et de mouvements spasmodiques tractifs dans les reins et autour de l'ànus, et qu'à chaque mouvement il y ait aux reins une douleur sécante qui arrache des cris au malade, et qu'il ne puisse marcher, ni être assis, ni courbé. Quelquefois *ignatia* convient mieux, s'il est en rapport avec le tempérament du malade.

Lorsque, indépendamment des démangeaisons, on éprouve au dedans et autour de l'anus une douleur d'excoriation avec élancements, s'il y a en outre brûlement, que les tumeurs se ramollissent, que le rectum soit comme trop plein et trop lourd, ou que l'anus sorte ; quand on éprouve aussi un besoin continuel d'aller à la garde-robe, ou qu'on a des selles minces et sanguinolentes avec des douleurs fortement lancinantes qui vont dans les reins,

qu'il y ait de la roideur ou de la tension, donnez *sulphur* matin et soir, pendant quelques jours, et attendez-en patiemment les effets. Mais s'il y a quelque aggravation à la suite de *sulphur*, donnez *aconitum;* si cela n'améliore pas l'état, faites sentir le *camphre.*

*Apium virus* convient dans la pire espèce des démangeaisons de l'anus, dans les douleurs brûlantes et lancinantes.

### PROLAPSUS OU DESCENTE DE L'ANUS, DU RECTUM.

Cet état consiste dans le renversement extérieur du gros intestin, ou *rectum;* il se déclare, soit lorsque les intestins sont mis en action, soit seulement qu'ils soient précédés ou suivis d'épreintes, ou en s'asseyant, ou en marchant. — L'intestin revient dans sa position naturelle lorsqu'on s'étend, ou qu'on l'aide avec la main. — Pour faire cesser le prolapsus, le malade doit se mettre sur ses genoux, les parties étant écartées, on enfonce l'intestin avec un petit tampon mouillé. Si l'eau froide provoque de la douleur, on peut se servir d'eau chaude. Si l'intestin ne veut pas rentrer en place, et pour ainsi dire de lui-même, on aura recours à un tampon un peu plus ferme, on prendra une éponge fine, qu'on enveloppera d'un linge très-fin aussi; mouillez ce tampon, et introduisez-en une partie avec lenteur mais avec fermeté. Ne précipitez rien et vous opérerez avec plus de sûreté dans la véritable direction; il se fait dans l'intestin une très-courte contraction; qui procède alternativement de haut en bas et de bas en haut, c'est pendant le dernier effort que l'intestin reprend sa place. Mais s'il n'en est pas ainsi après dix minutes, et que l'intestin soit froid et mollasse, essayez de l'enfoncer avec votre doigt, préalablement huilé ou beurré et dont l'ongle aura été taillé de manière à ne pas blesser les tissus. S'il se déclare de la rougeur, du gonflement et de l'inflammation, abstenez-vous d'opérer la rentrée, et contentez-vous d'appliquer sur les parties des compresses d'eau froide, et administrez les remèdes ci-après: aux enfants, particulièrement pendant le travail de la dentition, s'ils crient beaucoup et poussent avec de grands efforts : *ignatia* ou *nux vomica*, selon la valeur des symptômes et des tempéraments.— Si l'intestin est très-enflé, ou d'une couleur bleuâtre, ou s'il saigne avec de vives douleurs en

poussant à la selle, *mercurius*, le jour d'après, *ignatia*; — si c'est à la suite de la dyssenterie, *ruta*; si le prolapsus a lieu en marchant et que l'intestin soit d'un rouge violet, *arnica*; — s'il y a un gonflement d'un rouge blanchâtre autour de l'anus accompagné d'élancements, *apium virus*. — Dans les cas chroniques, chez les enfants surtout, donnez *calcarea*; il est préférable.

### HÉMORRHOÏDES, OU FLUX DE SANG.

Cette affection consiste dans un écoulement de sang par l'anus à travers les veines dites hémorrhoïdales; il a lieu assez fréquemment toutes les quatre à cinq semaines, et qui est précédé de souffrances plus ou moins incommodes, après quoi on se trouve infiniment soulagé. Cette incommodité préserve souvent d'autres maladies plus graves. C'est précisément ce qui fait que les Allemands l'appellent *veine d'or*. D'ordinaire les symptômes précurseurs sont assez douloureux. Quelquefois l'écoulement du sang s'arrête; il n'en sort pas ou peu; d'autres fois il s'en écoule trop, et cela devient dangereux. Souvent il se forme sur la marge de l'anus des tumeurs très-douloureuses, surtout lorsqu'il ne se fait pas de flux sanguin. Cette affection peut en outre se déplacer et se porter sur une partie plus importante de l'organisme: il en résulte alors des accidents très-graves. Pour ces divers cas, il y a à la vérité différents remèdes à employer; mais il y a avant tout à modifier un genre de vie qui ne manque pas d'aggraver la maladie. — Il ne faut pas rester longtemps assis, particulièrement sur un siége mou, à moins que les hémorrhoïdes ne soient sorties; on évitera toute boisson forte, principalement la bière forte, le vin, le café, le thé, etc. Le matin on boira beaucoup d'eau; on mangera moins de viande, et l'on prendra beaucoup d'exercice.

Les médecins de la vieille école n'entendent rien au traitement des tumeurs hémorrhoïdales; s'ils ont quelquefois réussi à les faire disparaître, c'est par un pur hasard; et l'insuccès leur a fait concevoir la folle idée de les exciser, ce que chacun peut faire s'il a une paire de ciseaux adaptés à cette opération. Les douleurs de l'opération n'ont rien de très-souffrant, mais ce n'est pas moins une opération hasardée et très-irrationnelle, qui peut avoir de graves conséquences; on ne parvient souvent dans ce cas à arrêter l'effusion du sang qu'avec un fer brûlant ou de la créosote, et il en résulte des ulcères qu'on ne parvient pas toujours

à faire cicatriser. Cette excision n'a du reste d'autre effet que de suspendre momentanément les souffrances, car il ne tarde guère à se former d'autres tumeurs qui s'établissent plus haut dans le rectum, où elles deviennent naturellement beaucoup plus incommodes et plus douloureuses : on n'a plus la ressource de les exciser avec la même facilité, et, si l'on y parvient, le rectum se trouve lésé d'une manière irrémédiable. Supposons que cette nouvelle opération ait une apparence de réussite ; et puis que fera-t-on contre les tumeurs qui se forment plus haut? Là s'arrête la sagesse de ces habiles opérateurs. Mais alors la maladie étant devenue plus grave qu'auparavant, ils l'abandonnent au destin. — Nous autres homœopathes, nous avons des remèdes qui guérissent ces tumeurs sans les couper ; et nous savons aussi que plus on fait subir de ces mutilations au malade, plus il est difficile de le guérir.

Des ablutions et des lavements d'eau fraîche, une ou deux fois par jour, constituent un excellent moyen, quand les hémorrhoïdes ne coulent pas ; mais qu'on se garde bien de l'employer, quand elles saignent avec trop de force. Tout au plus y doit-on recourir quand le flux est trop abondant ; mais alors il faut toujours user des remèdes adaptés à la circonstance. Ces lavements seront pris avec une grande précaution ; l'eau ne sera pas froide ; le bout de la seringue, en gomme élastique, en bois de buis ou de tilleul, ne sera pas trop pointu ; il sera obtus et de la grosseur du petit doigt ; on aura la précaution de le tremper dans de l'huile fraîche, de la graisse, ou du beurre : on l'introduira alors avec ménagement. Mais si les tumeurs de l'anus sont trop douloureuses, et qu'on ne puisse pas introduire la seringue, on tiendra sur l'anus une éponge trempée dans l'eau froide. Le malade fera utilement d'humecter les tumeurs avec sa salive, pourvu que ce ne soit pas immédiatement après avoir mangé ou fumé ; ceux qui chiquent ou ont des ulcères dans la bouche s'en abstiendront. Lorsque les hémorrhoïdes ne saignent pas, elles deviennent très-douloureuses ; et si l'application de l'eau froide les exaspère, alors qu'on prenne une fumigation sur une chaise percée placée sur un vase d'eau de son très-chaude ; on se trouvera bien aussi de l'usage de substances mucilagineuses, et particulièrement d'une émulsion de graines de coing.

Mais le principal est dans l'emploi des remèdes. S'il y a une grande démangeaison, consultez l'article « Démangeaisons à

l'anus ; » s'il y a des coliques par suite d'hémorrhoïdes, donnez les remèdes contre la colique, parmi lesquels se distinguent principalement *pulsatilla, nux vomica* et *colocynthis*. *Pulsatilla* s'adresse aux femmes ; *nux vomica* est pour les ivrognes et pour ceux qui mènent une vie sédentaire, et *colocynthis* quand les douleurs sont très-violentes. Il faudra aussi voir l'article consacré à la « congestion sanguine abdominale. »

*Aconitum* est suivi d'un bon résultat lorsque le sang flue, et qu'il y a en même temps une douleur lancinante et pressive à l'anus ; lorsque le bas-ventre est comme trop plein, avec tension, pression et coliques ; lorsque les reins sont comme brisés.

*Nux vomica* lorsque les tumeurs sont le siége de douleurs lancinantes et brûlantes, accompagnées des souffrances indiquées à l'article « Démangeaisons à l'anus » ; lorsque, avant et après la selle, il y a un flux abondant d'un sang clair, ainsi que dans le cas de constipation ou de grossesse. Si ce remède ne suffit pas, donnez *ignatia;* et plus tard, si les souffrances reviennent, *sulphur*.

*Apium virus* lorsque les tumeurs sont petites, très-douloureuses, pinçantes, mordantes et pruriteuses ; quand il y en a de grosses avec douleur et brûlement ; si tout le pourtour de l'anus est gonflé, chaud et comme rempli, particulièrement s'il sort un sang noir fluide ; approprié aux personnes irritables, inquiètes et abattues.

*Pulsatilla* lorsque avec les selles il sort un mélange de sang et de mucosités, qu'il y a forte pression sur les tumeurs ; qu'on éprouve des douleurs dans le dos, et que la face est pâle, avec crainte de syncope ; si cela ne suffit pas, donnez *mercurius ;* et après, *sulphur*.

*Capsicum* convient quand les tumeurs sont très-enflées, que le sang s'échappe avec des douleurs brûlantes, des selles séro-sanguinolentes ; lorsqu'on ressent les tiraillements dans les reins et le dos, et des tranchées dans le ventre.

*Ignatia* convient dans les douleurs pulsatives situées pro-

fondément, avec démangeaison et fourmillement, flux abondant de sang, ou procidence de l'anus pendant les selles, ou lorsque, après les selles, on éprouve une forte douleur d'excoriation et de contraction, particulièrement à la suite d'un besoin impuissant d'aller, ou qu'il n'est sorti qu'un mucus sanguinolent.

*Chamomilla* se donne quand le flux de sang est liquide, avec douleurs compressives dans le bas-ventre, et besoins fréquents d'aller à la selle ; qu'il y a de temps en temps de la diarrhée, particulièrement si elle est accompagnée d'une sensation de brûlement et de corrosion, avec maux dans les reins, surtout la nuit.

*Antimonium crudum* convient fréquemment lorsqu'il sort de l'anus une mucosité jaunâtre qui tache le linge ; on peut dans quelques cas l'alterner avec *pulsatilla;* lorsque le mucus donne la sensation d'un fort brûlement, préférez alors *carbo vegetabilis*, principalement quand on saigne du nez et qu'il se fait un afflux de sang vers la tête.

*Carbo vegetabilis* lorsque, par suite d'un flux de sang brûlant, le malade tombe dans une grande faiblesse : s'il ne suffit pas, donnez *arsenicum ;* et s'il y a une nouvelle aggravation, alternez ces deux remèdes.

*Sulphur* est le remède principal contre les hémorrhoïdes fluentes ou borgnes; il convient particulièrement quand il y a une pression, un besoin continuel d'aller à la selle et que ce besoin est sans résultat, ou qu'il y a des selles très-minces et sanguinolentes, accompagnées de douleur d'excoriation et d'élancements violents dans l'anus et autour; quand les tumeurs sont brûlantes, qu'elles suintent, sortent beaucoup, et au point de ne pouvoir les faire rentrer; si elles sont accompagnées de douleurs violentes et lancinantes dans les reins et le dos, avec roideur des reins comme si tout y était trop court; et aussi quand en urinant on ressent une douleur brûlante.

Celui qui a déjà pris beaucoup de soufre ou d'huile de Harlem, et qui en a abusé, devra préalablement faire usage de *mercurius*, et, six jours après, de *sulphur*, le soir et le matin; mais s'il a abusé également des préparations de mercure et de soufre, qu'il prenne d'abord *lachesis* une ou deux fois; et s'il se produit une nouvelle aggravation, *mercurius*, et ensuite *sulphur*.

*Belladonna* convient dans le flux de sang accompagné de mauvaises douleurs dans les reins, comme s'ils étaient contusionnés, brisés; s'il ne suffit pas, donnez *hepar;* et si la guérison n'est pas opérée, quatre à cinq jours après, *rhus*. Dans tous les cas, le malade ne prendra de ces remèdes que deux fois par jour, le matin et le soir, ou le soir et le matin.

Dans le flux trop abondant de sang, donnez *aconitum;* s'il ne suffit pas et que le sang coule comme dans une hémorrhagie, qu'on n'attende pas longtemps et qu'on donne *ipecacuanha;* si après dix minutes il n'y a pas de résultat, *sulphur*, et de nouveau *aconitum;* si cela ne suffit pas encore, donnez *belladonna* à flairer, et ensuite *calcarea* en olfaction. Si, après l'usage de l'un de ces remèdes, il y a quelque amélioration, ne donnez plus rien; s'il y a quelque aggravation, recommencez, et ne recourez à un autre remède que lorsque le précédent a épuisé son effet. Si le malade est faible, donnez-lui *china* dans l'intervalle.

Les remèdes ci-dessus indiqués suffisent pour les cas d'urgence; ils peuvent aussi guérir les cas chroniques; et s'ils n'y réussissent pas, appelez un médecin homœopathe, et renseignez-le avec détail sur toutes vos souffrances.

DIARRHÉE.

Cette affection est déterminée très-souvent par les *causes* indiquées dans la première partie de ce livre : comme par une frayeur subite, une peur, une contrariété, un refroidissement,

un échauffement, un dérangement d'estomac, la suite de brûlures, etc.

La plupart des gens ont encore le préjugé de croire que la diarrhée est un bénéfice de nature, nécessaire au rétablissement de la santé dérangée. Il est vrai qu'il y a quelques maladies qui se jugent par la diarrhée, mais elle n'en reste pas moins une maladie si elle a de la durée; et il est très-vrai aussi que c'est par elle que commencent d'autres souffrances. — Le faux semblant d'amélioration et de faiblesse qu'on éprouve après une diarrhée quelconque (soit provoquée ou non) est considéré par beaucoup de personnes comme salutaire et agréable, par cela seul que l'état actuel est différent de celui qui précédait ce dérangement. Par comparaison, il en est de même de ceux qui regardent l'usage de la bière forte ou de l'eau-de-vie comme bienfaisant, à cause de cette espèce d'enivrement qui en résulte; il leur semble d'autant meilleur, qu'il est plus prononcé. Il se trouve aussi des gens qui croient que la santé ne peut rester dans un parfait équilibre s'ils ne se purgent pas de temps en temps. Ils n'ont qu'à essayer, s'ils sont constipés, des remèdes que nous conseillons contre la constipation, et se convaincront qu'ils peuvent guérir la plupart du temps sans purgatifs. Si l'on est pris d'une diarrhée naturelle ou artificielle, ce ne sera pas une raison pour qu'il faille l'arrêter artificiellement, comme par du vin, de l'eau-de-vie, et tout autre moyen; il vaut mieux lui laisser son cours, et ne prendre que les remèdes qui lui sont appropriés. Supprimer la diarrhée n'est pas toujours dangereux; cependant cela peut le devenir quelquefois, principalement chez les enfants et les vieillards, ou chez les personnes qui sont atteintes en même temps d'une autre maladie. — Il peut en résulter alors des affections graves, telles que la dyspepsie, des hépatites (maladies de foie), etc., mots bien savants qui éblouissent les esprits simples, qui ne mènent pas plus loin, et qui font oublier le mal principal; le pis de tout cela, c'est qu'il n'est pas toujours facile de guérir les suites fâcheuses d'une diarrhée supprimée. — Mais croire qu'il est très-imprudent d'arêter le cours du ventre, parce qu'on empêche la sortie des impuretés du corps, c'est être dans une autre erreur : la suppression de la diarrhée n'est dangereuse que parce qu'on change une maladie pour une autre, et qu'on ne connaît pas celle qui doit la remplacer; elle est généralement plus grave. La plupart de ces impuretés n'existent que dans l'imagination.

Expliquons-nous plus positivement, et cela pour détruire les préjugés qui existent sur ce sujet : en admettant que le corps contienne de véritables impuretés, il s'en débarrasse plus tôt par une évacuation naturelle que par la diarrhée, qui, quoi qu'on en dise, ne parvient pas à en délivrer les intestins. Lorsque les matières sortent fermes, rien ne reste; tout le monde sait cela. Le canal intestinal est un véritable tube, étroit à son origine, et qui va s'élargissant jusqu'à son extrémité inférieure. Il ne ressemble pas à un tuyau de pompe à incendie, sur lequel il faut agir pour en faire sortir le contenu. Non, ce n'est pas un instrument inerte, mais bien un tube tout vivant, doué d'une activité propre et constante. Cette activité, tant qu'elle est à l'état normal, ne souffre pas que rien reste dans le corps; il n'y reste quelque chose que lorsqu'elle a perdu sa régularité ou qu'elle s'arrête; ce qui ne peut avoir lieu. — Dans la diarrhée provoquée par un purgatif, cette activité, cette force est irrégulière, et s'irrite dans les efforts qu'elle fait pour débarrasser l'organisme de ces purgatifs, véritables poisons qui, lorsqu'elle y est parvenue, laissent les intestins dans une grande faiblesse, dans un relâchement extrême.— Si le purgatif n'agit pas à l'égal d'un poison, alors il n'évacue pas tout; et il ne sort du corps que parce qu'il ne peut être toléré. — Les effets funestes des médecines deviennent encore plus évidents, lorsque ces drogues restent dans les intestins; car le corps n'a plus la force de les chasser; alors elles y restent avec toute la force d'un poison. On a beau dire que c'est la maladie qui produit ces symptômes; il n'en faut rien croire; cela est faux. Il meurt beaucoup plus d'adultes par la magnésie et l'huile de ricin, plus d'enfants par la rhubarbe que par l'arsenic, dont on est tant effrayé, à juste titre. — Dans l'état de constipation, la force des intestins est plus puissante, et dans un temps donné, les excréments peuvent être expulsés, et, par conséquent, rien ne peut rester dedans, car les matières durcies remplissent toujours le gros boyau, ce qui n'a jamais lieu dans la diarrhée. Lorsque la force d'expulsion s'arrête, il est vrai que tout reste stationnaire; mais elle peut être facilement provoquée, comme cela est prouvé à l'article « Constipation ». Les médecins qui ont ouvert des corps par centaines, savent très-bien qu'on ne trouve des impuretés que dans les sujets morts à la suite de la diarrhée, et jamais dans ceux qui ont été constipés.

Lorsqu'on est pris d'une légère diarrhée et qu'on se trouve

par là soulagé ou guéri d'une autre maladie, il ne faut pas se presser de recourir aux remèdes ; il faut y recourir quand elle continue, ou qu'elle donne lieu à d'autres affections. Dans ce cas, choisissez parmi les médicaments appropriés aux symptômes.

Dans la *diarrhée de la dentition* il n'y a rien à faire, à moins qu'elle ne dure trop longtemps et qu'elle n'affaiblisse les enfants. Il suffira dès le principe d'éviter les acides, le café, le thé et toute substance salée; tous fruits, frais ou secs, les œufs ou le poulet et autres volailles sont toujours nuisibles. Ne donnez que des boissons mucilagineuses et une nourriture féculente, comme la farine d'avoine, de riz, etc. Si l'appétit se conserve, le malade prendra du bouillon, du potage avec ou sans fécule, ainsi que du lait récemment trait, s'il n'y a pas de répugnance; mais on le donnera sans excès; il pourrait augmenter la diarrhée.

*Ipecacuanha* convient dans le cas où le petit malade crie, s'agite, est inquiet, salive beaucoup, qu'il a le bas-ventre gonflé, avec des besoins impuissants d'aller, qu'il a des selles fréquentes, petites, jaunâtres, accompagnées de coliques et de douleurs au rectum, ou que les selles sont muqueuses, minces, comme fermentées, et d'une mauvaise odeur; qu'il éprouve en même temps de la faiblesse, l'envie de rester couché ou qu'il est somnolent; que le visage est pâle, avec cercle bleuâtre des yeux, horripilation, irritabilité, mauvaise humeur. Si *ipecacuanha* ne suffit pas, donnez *rheum ;* si les selles ont une odeur aigre, *rheum* sera préféré dès le principe.

*Chamomilla* s'adapte principalement aux enfants qui crient, s'agitent, et veulent toujours être portés; à ceux d'un âge plus avancé, s'ils s'agitent d'une manière inquiète et maussade, qu'ils crient jusqu'à en perdre connaissance, et qu'ils se tordent en double; lorsque les plus petits ramassent leurs jambes sous le ventre, que leur ventre est tendu, dur, que les selles sont fréquentes, séreuses ou aqueuses la plupart du temps, ou verdâtres, ou brunâtres, ou indigérées et donnent une odeur d'œufs pourris; qu'il y a des borborygmes, manque d'appétit, soif, langue char-

, renvois fréquents et soulèvements d'estomac comme
r vomir. — Ce remède conviendra aux grandes per-
nes, particulièrement quand les selles sont vertes,
euses, chaudes et puantes; qu'elles ont la bouche
re; qu'il y a renvois amers, vomissements bilieux, plé-
de d'estomac, tranchées, céphalalgie.

*ulsatilla* convient dans la diarrhée qui a la consistance
ouillie, ou lorsqu'elle est liquide, puante, qu'elle exco-
l'anus, qu'elle est brûlante; si elle s'accompagne de
ût, de nausées, de renvois désagréables, de tranchées;
fréquente la nuit que le jour; donnez *rhus*, si, rendue
tat de bouillie, elle n'a lieu qu'après minuit, mais pré-
e de maux de ventre qui cessent après la garde-robe.
*ilsatilla* convient dans la diarrhée muqueuse, lorsque
e selle change de couleur; — si elle occasionne une
le faiblesse, donnez *colocynthis*; et si ce remède
e de vives tranchées, administrez une tasse de café
– Si les selles sont claires, verdâtres, sanguinolentes
ompagnées de ténesme, donnez *mercurius*.

*satilla* est particulièrement convenable aux malades
umeur douce et patiente (les femmes et les en-
et si la diarrhée est causée par des aliments gras.

*urius* convient quand les souffrances sont à pousser
, qu'on se tord et qu'on a un besoin urgent et im-
t d'aller, avec sueur froide et tremblement, quand
s sont vertes, aqueuses et muqueuses, quelquefois
s, avec des stries de sang suivies d'une grande fai-
l'une haleine mauvaise, et comme si elle venait
omac à jeun; s'il y a manque d'appétit, et envie de
t en même temps diarrhée et vomissement. Il con-
si quand les selles sont tellement corrosives qu'en
lles brûlent l'anus, siége d'un vif prurit.

*ur* se donne dans la diarrhée où les selles sont tel-
res que tout le pourtour de l'anus en est exco-
ovoque des éruptions miliaires; souvent aussi, si

elle s'accompagne d'émaciation, ou chez les enfants, qui ont le ventre dur et ballonné : lorsque le moindre refroidissement l'a fait récidiver. Il convient surtout après les remèdes qui ont guéri la diarrhée une première fois, mais guérison qui n'a pas tenu.

*Antimonium crudum* convient dans la diarrhée aqueuse avec dérangement d'estomac et langue chargée d'un enduit blanc. Lorsque l'anus est douloureux avec spasmes, que la moindre nourriture cause une douleur pressive sur l'estomac; que les yeux sont comme hébétés; si la figure est pâle et comme livide, donnez *ferrum*, qui peut être aussi administré dans la diarrhée indolore. — Si cette affection dure depuis longtemps, et que les autres remèdes soient restés sans effet, donnez *phosphoric. acid.* à doses répétées et de plus en plus fortes.

*Rheum* convient dans la diarrhée aiguë, mince, glaireuse, et comme en fermentation (comparez avec *ipecacuanha*), et particulièrement aux enfants qui crient et se plaignent de coliques, ou ramassent leurs jambes vers le ventre, si leur bouche est pleine de salive et leur face pâle. (Si la figure est rouge, donnez *chamomilla*, et si c'est insuffisant, *belladonna*). Dans le cas où l'enfant sent l'aigre, quoiqu'on le lave souvent, si *rheum* n'a pas suffi et que les douleurs persistent, donnez *chamomilla;* et si elle reste sans effet, et que les douleurs diminuent en même temps que l'état de faiblesse continue, avec distension du ventre, donnez *sulphur*.

*Apium virus*, pour la diarrhée jaune verdâtre, liquide, indolore, particulièrement le matin, ou si le ventre est sensible même au contact du drap de lit; spécialement aux personnes irritables, qui trouvent à redire à tout, aux enfants inconstants qui mangent et boivent de tout, et qui tombent dans l'abattement et la faiblesse.

*China* répond non-seulement à toutes les diarrhées chez les individus débilités, mais aussi dans les cas où, lorsque

pendant la durée des fortes douleurs, caractérisées par un état de spasme, de resserrement et de compression, qu'il y a évacuation d'une grande quantité de matières brunâtres et minces, suivies le plus souvent de douleurs brûlantes à l'anus, avec grande faiblesse du bas-ventre, borborygmes, coliques venteuses et éructations. Lorsque les douleurs spasmodiques surexcitent le patient, et l'empêchent de dormir, ce remède lui donne un peu de calme et prévient la diarrhée.

*Bryonia* convient assez ordinairement pendant les chaleurs de l'été, et en particulier après avoir pris des boissons froides ou pour tel autre cas de refroidissement; ou que la diarrhée est causée par du fruit ou par un excès de nourriture; ou lorsqu'elle se déclare bientôt après avoir mangé; à la suite de l'usage de la choucroute ou d'un aliment analogue; à la suite d'une vive contrariété, et quand *chamomilla* n'a pas suffi.

*Nux moschata* convient à celui qui s'est enrhumé soit dans l'eau ou par l'humidité des pieds, ou qui prend facilement froid, et qui a la peau très-sensible à l'impression du froid; dans la diarrhée glaireuse; appétit nul; langue chargée; mauvaise haleine; ou évacuations claires, accompagnées d'épreintes; avec douleur sous les côtes, se portant de droite à gauche; ou abdomen ballonné par des vents; après avoir bu et mangé, coliques et mal de tête.

*Dulcamara* convient dans la diarrhée qui se manifeste à la suite d'un refroidissement, particulièrement en été et en automne, s'aggravant la nuit; qui s'accompagne d'évacuations fréquentes et plus aqueuses, avec ou sans douleurs ou coliques. Si *dulcamara* ne réussit pas après six heures, donnez *bryonia* et répétez-le toutes les six, huit ou douze heures. — Si la diarrhée est accompagnée de plus de faiblesse que de douleur, si elle éclate après le repas, et que les aliments soient rendus non digérés, *china* convient généralement; quelquefois aussi c'est *bryonia* ou

*rheum* qu'il faudra consulter. Mais si la faiblesse est considérable et coïncide avec les douleurs abdominales, donnez *arsenicum*, et s'il n'est pas suivi d'un prompt effet, *nux vomica*. Contre les selles d'aliments non digérés, *ferrum* conviendra souvent, alterné avec *china* ou *calcarea*, et quelquefois avec *mercurius*. Contre la grande faiblesse avec diarrhée, *ipecacuanha* est le meilleur remède, avec *veratrum* et *arsenicum*; pour la diarrhée sans douleur, *ferrum*. — Lorsque la diarrhée alterne avec la constipation, comme cela a lieu quelquefois chez les vieillards, donnez *antimonium crudum* et *calcarea*, surtout s'il n'y a aucune espèce de douleurs.

Pour la diarrhée des femmes grosses ou nouvellement accouchées, voyez le chapitre des « Maladies des femmes » ; et pour la diarrhée des enfants pendant l'été, voyez le chapitre des « Maladies des enfants ».

### DYSENTÉRIE.

Les principaux symptômes de cette affection sont : un besoin constant d'aller à la garde-robe avec douleurs sécantes des intestins; selles petites, courtes, consistant en mucosités blanchâtres ou sanguinolentes, sans *matière stercorale*. Ce besoin constant, ce désir de pousser une selle, sont causés par l'inflammation (gonflement, rougeur et douleur) du gros intestin et non par la présence de la matière stercorale telle qu'elle est chez une personne en santé; cette maladie *n'est pas*, comme on le croit communément, la *diarrhée*, *mais justement le contraire*, *c'est la constipation*; car la réapparition des fèces dans les évacuations est le signe certain que le malade est mieux.

La dysentérie attaque, généralement, un grand nombre de personnes dans la même localité, et si le remède qui guérit est trouvé pour un cas, il conviendra à tous, comme cela se voit dans les autres épidémies. Les médecins homœopathes devraient dans toutes les maladies populaires s'attacher à découvrir le remède vrai de l'épidémie pour en faire part au public.

Dans la dysentérie à l'état épidémique, il peut se faire qu'un malade la contracte pour avoir fréquenté une fosse d'ai-

sance commune ; bientôt après, vous aurez plusieurs personnes atteintes de la maladie ; elles l'auront prise par infection. Dans ce cas, le moyen désinfectant le plus sûr, le plus facile et le moins cher, c'est une solution de couperose (sulfate de fer), soit une partie sur trente d'eau ; un peu de cette solution sera mélangé à toutes les matières évacuées par le malade, et une autre partie en sera versée chaque jour dans les lieux d'aisances.

La dysentérie est fréquente, principalement dans les temps où les jours sont chauds et les nuits froides, et c'est alors qu'il faut être très-soigneux pour éviter cette influence du temps comme aussi de ne point boire froid en état de transpiration, de ne point quitter une partie de ses vêtements, ni de s'asseoir à terre, ni sur une pierre. On doit s'abstenir de fruits verts ou incomplétement mûrs, de boissons ou liqueurs altérées ou fermentées, de vinaigre, d'eau minérale, de limonade et autres breuvages acidulés, surtout pendant la nuit.

Quelquefois la dysentérie débute par la *diarrhée* ordinaire ; on y remédiera de suite par les remèdes indiqués à l'article « diarrhée », mais plus particulièrement par *veratrum, pulsatilla* ou *nux vomica. Veratrum* pour la diarrhée aqueuse, avec frisson, tiraillement douloureux dans le gras des jambes, anxiété et douleur autour du nombril, vomissement et soif. — *Pulsatilla* pour la diarrhée avec matières glaireuses, et vomissements ; si le malade est assoupi et d'un caractère doux (femme ou enfant); si elle est causée par des aliments gras ; frisson ; aggravation la nuit.

D'autres fois la dysentérie est précédée par *d'autres souffrances* pour lesquelles nous avons fait, au sujet des remèdes à préférer, nos recommandations aux articles qui les concernent.

*Aconitum* s'il y a chaleur et soif; si le malade est robuste et a un pouls plein et ferme, la figure rouge et chaude, particulièrement la nuit : si les douleurs d'entrailles s'accompagnent d'un désir anxieux de lâcher des urines, qui sont chaudes et d'un rouge foncé ; bouche sèche ou rhume de cerveau.

Pour la *constipation* qui précède la dysentérie, comparez *nux vomica, bryonia, platinum* ou *mercurius, staphysagria* ou *natrum muriaticum.*

*Nux vomica* convient à la constipation des malades irritables, impatients, de mauvaise humeur et passionnés, qui ont l'habitude de boire des liqueurs fortes, alcooliques, du café, et qui pour le moment les ont en horreur ; si les douleurs se font sentir

particulièrement vers les régions épigastriques, et s'aggravent le matin.

Le malade boira toute l'eau froide qu'il désirera ; de l'eau de gruau s'il en veut, ou toute autre boisson de ce genre. Lorsqu'il sera mieux il se nourrira avec des substances féculentes, qu'il mettra dans du bouillon de mouton; il mangera discrètement et peu à la fois.

Les principaux symptômes de cette affection sont :

*Mercurius ;* il est indiqué lorsque le malade éprouve un besoin urgent de s'évacuer, comme si les intestins allaient sortir ; lorsque, après de longs efforts, on rend un peu de sang clair; ou après des selles vertes et comme hachées, mêlées de sang, et lorsque, après évacuation, on éprouve un ténesme plus fort qu'auparavant; chez les enfants, quand ils pleurent et crient beaucoup ; et chez les nourrissons, quand ils refusent le sein.

*Aconitum,* lorsqu'on éprouve des déchirements dans les membres, la tête, la nuque et les épaules, semblables à un rhumatisme; frissons violents; beaucoup de soif et de chaleur ; évacuations bilieuses ou claires et aqueuses, ou mucoso-sanguinolentes; tranchées violentes. *Aconitum* convient surtout dans la dysentérie automnale, lorsque les journées sont chaudes et les nuits froides. Si une couple de doses d'*aconitum* ne suffit pas, donnez *chamomilla.*

*Belladonna* lorsque *aconitum* qui paraît convenir, ne convient plus, mais bien *belladonna,* particulièrement aux personnes vives et impatientes, aux enfants qui crient pour rien, ou aux femmes qui s'effrayent de tout ; si les patients s'éveillent en fureur, ou parlent à l'aventure pendant le sommeil ; s'ils changent fréquemment de place, entrent et sortent de leur lit sans motif; si la langue est sèche et rouge à la pointe (comparez avec *rhus*), si elle porte deux raies blanches et si elle est rouge à l'entour et dans son milieu.

*Chamomilla* après *aconitum,* s'il y a comme de la fièvre et de la soif avec souffrances rhumatismales, principalement

dans la tête; nausées, langue sale, goût amer, etc.; et spécialement si la maladie est la suite d'une brusque suppression de la transpiration, et s'accompagne d'une grande agitation et de jactation.

*China* convient dans la dysentérie épidémique qui se déclare dans les localités marécageuses, dans celles où l'on creuse des canaux, et principalement lorsque la maladie gagne et s'aggrave sensiblement tous les jours; ou si les malades éprouvent une douleur dans les côtes particulièrement à gauche; s'ils sont pâles et débiles.

*Veratrum*, si les selles sont aqueuses, mêlées de mucosités sanguinolentes; vomissements amers; grande soif; douleurs sécantes des intestins; urines rares; face pâle, tirée ou enflée; froid général ou la figure seulement; grande débilité; crampes dans les jambes.

*Arsenicum* convient lorsque les selles deviennent putrides et puantes, lorsqu'elles s'échappent involontairement, et que les urines sentent très-mauvais; que le malade perd ses forces, qu'il devient indifférent et tombe dans la torpeur, avec bouche putride et puante, lorsqu'il y a çà et là des taches rouges ou bleuâtres répandues sur le corps; lorsqu'il y a jactation, et que le malade est agité sur son lit sans trouver le moindre repos, et qu'il désire la mort; si en même temps la respiration est presque froide, ou qu'il y ait sensation de brûlement; et si *arsenicum* a été administré une ou deux fois, sans résultat, donnez *carbo vegetabilis*; si après *arsenicum* il y a aggravation, donnez *nux vomica*; si après *carbo vegetabilis* l'odeur putride persiste, donnez *china*, et plus tard encore *carbo vegetabilis*. Quelquefois après *arsenicum, phosphorus* est un excellent remède.

*Colocynthis* est indiqué lorsqu'on ressent une douleur atroce dans les intestins, tels que s'ils étaient pressés comme entre deux pierres : le malade est obligé de se plier, de se tordre; il est très-agité; les évacuations sont muqueuses, quelquefois sanguinolentes; le ventre est distendu et bal-

lonné comme un tambour ; on éprouve une pression dans le ventre comme s'il était trop plein ; des frissons parcourent tout le corps, et la langue est chargée de mucosités blanchâtres. Comparez ce qui a été dit de *colocynthis* à l'article « colique ».

*Staphysagria,* dans les cas semblables, lorsque les douleurs sont renouvelées par chaque bouchée de nourriture ou gorgée de boisson, même d'eau, et si ensuite il y a douleurs pressives et sécantes. On l'alterne quelquefois avec *colocynthis*. Si ces deux remèdes sont insuffisants, donnez *causticum*.

*Rhus* convient particulièrement dans la dysentérie causée par le froid, le froid humide, qu'on soit tombé dans l'eau ou que l'on se soit mouillé par une forte pluie, étant en transpiration ; si les évacuations sont sanguinolentes, glaireuses, brunes ou verdâtres, et si elles surnagent (comparez à *china* et *rhus*) ; il convient aux personnes qui ont les lèvres fendillées dès le commencement (comparez avec *arsenicum*).

*Sulphur* a son emploi dans les cas qui tendent à passer à l'état chronique, et dans lesquels les autres remèdes ont été insuffisants ou n'ont pas guéri complétement ; s'il y a comme quelques petites tranchées ; si le malade est dégoûté de tout, du pain, du lait, de choses douces et acerbes, de boissons fermentées, et ne veut rien qu'une soupe et un peu de liqueurs.

### TROUSSE-GALAND OU CHOLÉRA-MORBUS ORDINAIRE.

Cette maladie se caractérise par une violente diarrhée, des vomissements, des coliques, la soif, et quelquefois par des crampes et le froid des extrémités.

Il se manifeste le plus généralement par des frissons, mal de tête, nausées, douleurs dans l'abdomen, etc. Dans quelques cas, ont lieu d'une manière simultanée des évacuations alvines et de violents vomissements. Dans les cas les plus graves, il se déclare une douleur considérable dans l'abdomen, des crampes

violentes dans les muscles des extrémités, pâleur de la face, traits contractés et tiraillés, yeux caves, peau froide et gluante, grande anxiété et faiblesse excessive.

L'invasion se fait fréquemment la nuit, et le malade dès le matin est mieux ou entièrement remis.

Les causes occasionnelles ou provocations se tirent principalement de l'ingestion d'aliments indigestes, tels que les concombres, par exemple, ou des fruits verts ou légumes crus, le changement de temps, une grande fatigue, les boissons glacées, etc.

*Chamomilla,* si l'attaque de choléra a lieu à la suite d'un accès de colère, ou avec les symptômes suivants : tranchées aiguës, *douleur pressive* avec pesanteur sur la région ombilicale, s'étendant quelquefois au cœur, et angoisse excessive ; évacuation verdâtre, crampe aux mollets ; langue chargée, jaune, et quelquefois vomissements de matières acides.

*Ipecacuanha,* si l'invasion débute par des *vomissements,* et que les *vomissements prévalent ; nux vomica,* après *ipecacuanha,* lorsqu'il y a anxiété, douleur abdominale, évacuations petites et fréquentes, ténesme et maux de tête.

*Veratrum,* si la maladie augmente et se caractérise ainsi qu'il suit : *vomissements violents, avec diarrhée intense, faiblesse excessive* et *crampes dans les mollets ;* yeux jaunes ou caves, pâleur de la face, et exprimant des *souffrances aiguës ;* froid des extrémités, transpiration froide et visqueuse, *violente douleur ombilicale,* sensibilité excessive de l'abdomen au moindre attouchement, douleurs et crampes dans les doigts, plissement apparent dans la paume des mains.

*Arsenicum.* Le moment de l'employer est celui marqué par *la perte rapide des forces, une soif insatiable,* une anxiété excessive, avec crainte d'une mort prochaine, *sensation brûlante* à la région épigastrique, diarrhée presque constante, ou *se renouvelant* chaque fois qu'on a satisfait le désir de boire ; suppression des urines ou en très-petite quantité suivie d'une grande ardeur ; vomissements vio-

lents et douloureux, langue et lèvres sèches, jaunes et bleuâtres ou noires, joues creuses, nez effilé, pouls presque imperceptible, ou petit, faible, intermittent ou tremblant; crampes des doigts et des orteils; transpiration gluante.

*China* est utile dans la faiblesse qni suit le choléra; il l'est aussi dans le cours de la maladie, particulièrement s'il y a vomissement des aliments et évacuations fréquentes aqueuses et brunâtres contenant des morceaux d'aliments non digérés; lorsque la poitrine est oppressée avec éructations qui soulagent; pression douloureuse de l'abdomen, spécialement après avoir pris la moindre nourriture; grand épuisement et quelquefois allant jusqu'à la défaillance. — Ce remède est particulièrement applicable lorsque le mal a été provoqué par des aliments indigestes, par exemple, des fruits verts, etc., ou par la fréquentation de lieux marécageux.

*Cuprum*, dans le cas de *violentes crampes* des extrémités, surtout dans les mollets, les doigts et les orteils; il est également utile lorsque les évacuations sont fréquentes et blanchâtres, avec douleurs excessives de l'abdomen, bleuissement de la peau (cyanose), etc.

### CHOLÉRA ASIATIQUE OU ÉPIDÉMIQUE.

Pendant le règne du choléra épidémique, il y a des gens qui disent bravement qu'il ne faut pas avoir peur, puisque quoi que l'on fasse, on n'en est pas moins pris du choléra, et qu'on peut très-bien en mourir; ils répètent donc : bannissez toute crainte, car par la peur le mal est rendu pire. — Moi je dis : craignez; un peu de peur est salutaire, elle rend prudent, attentif et soigneux. Celui qui a quelque crainte et vit sagement ne sera pas facilement atteint, ou le sera sans gravité; tandis que celui qui fait le brave, et vit sans réserve, est plus tôt pris et court du danger; mais il peut encore être sauvé.

*Le préservatif le plus sûr est le* **soufre**; mettez une de-

mi-cuillerée de fleur de soufre dans vos bas, et allez à vos affaires; ne sortez pas l'estomac vide, ne mangez pas de pain tendre, ni rien d'acide. — Cela n'est pas seulement utile dans le choléra, mais aussi dans toute épidémie. *Plusieurs milliers d'individus ont suivi cet avis; pas un n'a été atteint du choléra.*

Si dès l'invasion l'on est pris de diarrhée, une dose de *sulphur* prise le matin suffira pour l'arrêter; s'il faut y revenir, il faudra en faire dissoudre quelques globules dans un verre d'eau et en prendre une cuillerée après chaque évacuation. — Si l'on est surpris dans son sommeil par une violente diarrhée, accompagnée de vomissements, de crampes dans les jambes, pâleur et froid, prenez *sulphur* et restez tranquille ; le lendemain ne mangez que du pain rassis, et le jour suivant vous serez bien.

J'ai eu la confirmation de tout cela dans plus de cinq cents cas durant l'épidémie de 1849. A l'égard d'un petit nombre, il devenait nécessaire de recourir à d'autres médicaments, et cela seulement lorsque le malade avait violé la règle; mais aucun ne fût mort, s'il avait eu la précaution de prendre *sulphur* dès le commencement.

Dans une attaque brusque, et en général au début, si la maladie s'aggrave rapidement, *camphora*, dissous dans l'eau ou l'alcool (teinture de camphre), est le principal remède. Si le malade est pris de crampes, de nausées, avec prostration excessive de forces, froid et couleur bleue de la face, donnez-en de suite une goutte toutes les quinze, dix ou cinq minutes, jusqu'à ce qu'il se fasse un *mouvement de transpiration*. Ce remède a été découvert et donné au monde par Hahnemann ; le camphre est devenu depuis un agent populaire dans toutes les contrées et a sauvé la vie à des milliers de personnes. Il ne faut cependant pas en abuser ; il faut s'en abstenir dans les cas légers de diarrhée, il pourrait donner un choléra artificiel, ce que tout médecin a pu constater, et lequel se guérit avec une tasse de café pur.

Les remèdes en usage contre la diarrhée, désignée quelquefois sous le nom de *cholérine*, qui se montre pendant le règne du choléra ou prélude à ses attaques, sont *sulphur* comme nous venons de le voir, *ipecacuanha*, *phosphoric. acid.*, *nux vomica*, *chamomilla*. (Voyez « Diarrhée ».)

*Ipecacuanha*, lorsqu'il y a des nausées et quelques souffrances de l'estomac, un peu de diarrhée, qui n'est souvent que l'avant-coureur des formes les plus graves du mal. *Phosphoric.acid.* est regardé par plusieurs comme le spécifique de la diarrhée qui précède le choléra, particulièrement si les selles sont fréquentes, déliées et glaireuses, ou d'une couleur d'un gris clair, et si elles amènent des aliments non digérés.

Pour les atteintes réelles du choléra : *camphora* comme il a été dit plus haut ; *arsenicum*, lorsque les selles et les vomissements sont très-fréquents; avec évacuations alvines claires, aqueuses, d'une couleur brune ou noirâtre, et d'odeur putride, ou légèrement colorées et presque sans odeur, spécialement accompagnées de douleurs excessives et *brûlantes*, ou de crampes dans l'estomac et les intestins avec soif violente, et grande prostration des forces, de brûlement à l'anus et au rectum ; ténesme. — Ces symptômes existent généralement dans la dernière période de la maladie.

*Veratrum* est, toutefois, le remède sur lequel il y a le plus à compter, lorsque le choléra est pleinement développé. Les évacuations sont presque constantes et se caractérisent par des selles aqueuses troubles comme de l'*eau de riz* ; il y a en même temps crampes dans les mollets, les doigts des pieds et des mains, et quelquefois dans les muscles de l'abdomen et de la poitrine ; le malade est dans une agitation et une anxiété inexprimables ; les extrémités sont froides, etc. Ce remède sera administré toutes les quinze ou vingt minutes; il en sera donné plusieurs doses, tant qu'il ne sera survenu aucun changement dans

les symptômes. Il est quelquefois avantageux de l'alterner avec *arsenicum*, spécialement lorsque les douleurs sont brûlantes; la soif inextinguible, et les évacuations augmentées par la boisson d'eau froide.

*Cuprum*, après ou alterné avec *veratrum*, lorsque celui-ci n'a pas suffi pour calmer les crampes qui sont très-violentes et s'étendent à tout le corps, ou se convertissent en spasmes ou convulsions, avec constriction de la poitrine et difficulté de respirer.

*Carbo vegetabilis* convient fréquemment dans la dernière période de la maladie, lorsque le malade est réduit à un état de collapsus ou d'asphyxie ; le pouls est presque éteint ; la surface du corps est glacée et bleue ; la respiration froide ; ou quand les évacuations ou les crampes ont cessé et que la poitrine se congestionne. S'il se fait une réaction sous l'influence de *carbo vegetabilis*, et que les évacuations, les vomissements et les crampes reparaissent, il faut revenir à *veratrum* ou aux autres remèdes selon l'état des symptômes.

Dans les congestions, qui sont fréquentes dans le choléra, celle de la tête sera amendée par *aconitum*, *belladonna* et *opium*; celle de la poitrine par *phosphorus*, *bryonia*, *aconitum* et autres remèdes recommandés dans « les congestions de la poitrine ». Voyez cet article.

Pendant le traitement du choléra, le malade occupera une chambre chaude, et la chaleur du corps sera entretenue autant que possible à l'aide des frictions avec la main qui sera préalablement enfarinée pour éviter les abrosions de la peau; on enveloppera les membres et le corps entier de sachets remplis de son chaud, ou avec telles autres choses analogues propres à réchauffer le malade. On apaisera sa soif qui est si violente, avec de petits morceaux de glace qu'on lui mettra dans la bouche de temps en temps; on donnera aussi à boire de l'eau froide, mais en petite quantité; il ne faudrait pas pour mieux faire aggraver le mal.

Dès que le patient commence à se remettre, et s'il veut manger, donnez-lui avec prudence une nourriture légère et

progressivement plus forte, peu et souvent. — Des malades ont payé de leur vie leur trop grand empressement à manger.

### CONSTIPATION.

La première observation à faire sur cette affection et qu'on taxera de paradoxale, c'est qu'on doit se féliciter de n'avoir pas de maladie plus grave que celle-là. Qu'on remarque, en effet, que tous ceux qui sont dans un état habituel de constipation deviennent très-vieux et restent vigoureux, à moins qu'ils n'aient fait usage des purgatifs; tandis que ceux qui sont disposés à la diarrhée, et qui l'ont quelquefois, perdent prématurément leurs forces et deviennent rarement vieux. La diarrhée n'a lieu que par l'occasion et l'effet d'un agent nuisible, qui altère la constitution, tandis que la constipation ne s'établit que par suite d'une grande transpiration et d'une nourriture animale abondante. On croit généralement que les purgatifs contribuent à la santé, et qu'ils préviennent les maladies, de même aussi que ce sont les impuretés du corps qui les occasionnent : cette opinion est entièrement erronée et n'a aucun fondement.

Chacun peut faire sur un cheval ou sur soi-même l'expérience suivante, qui lui prouvera que nous sommes parfaitement fondé lorsque nous proscrivons les purgatifs. Qu'en état de bonne santé on en fasse usage pendant huit jours, et l'on verra si l'on ne rend pas des matières abominables. Or, comme cela arrive à l'animal aussi bien qu'à l'homme, dans les conditions de parfaite santé, c'est donc aux purgatifs qu'il faut attribuer ces évacuations. On peut en effet reconnaître dans les matières évacuées les drogues dont on a fait usage. Lorsqu'on prend des sels purgatifs, les selles sentiront toujours les œufs pourris; si l'on prend des racines drastiques, elles arrivent noires et aqueuses; si l'on prend du mercure, elles sont verdâtres; si l'on prend de la rhubarbe et de la magnésie, elles sont généralement d'une très-mauvaise odeur, etc.

Toute substance médicamenteuse, quoique introduite à faible dose dans le corps à titre de purgatif ou de vomitif, n'en doit pas moins être considérée comme un poison. Il y a cette différence, que les poisons actifs pris en quantité assez élevée détruisent promptement les forces et désorganisent l'estomac, tandis que les mêmes agents, pris comme purgatifs et à moindre dose, tuent plus lentement.

Celui qui est sujet à la constipation et désire se soulager de temps en temps, ou qui éprouve en outre d'autres souffrances, doit faire usage des remèdes que nous allons indiquer; mais, avant tout, il doit observer un régime convenable : il ne mangera pas trop de viandes ni de choses salées, il mâchera comme il faut, et moins il a de dents, plus longtemps il doit mâcher; qu'il coupe tout à petits morceaux; qu'il fasse usage du laitage, des fruits secs ou crus, et des légumes; qu'il mange souvent du potage; qu'il se prive de thé, de boissons spiritueuses, etc.; il devra surtout prendre tous les jours un verre d'eau fraîche en se couchant.

Parmi les remèdes domestiques, le seul qu'on puisse recommander, ce sont les lavements, dont il sera fait usage de temps en temps. Les lavements se composeront d'eau tout simplement, et l'on n'en abusera pas : il serait plus fâcheux de s'accoutumer aux purgatifs. — Les lavements ne sont pas un traitement curatif, mais seulement palliatif; ils aident puissamment l'action des remèdes appropriés, et contribuent un peu à la guérison. Lorsque, de loin en loin, on est sujet à la constipation, on peut se guérir par l'emploi des lavements froids; et pour cela on les prendra à petite dose, tous les soirs avant de se coucher; on tâchera de les garder. Deux semaines de cette pratique ont détruit souvent cette disposition à la constipation; les selles finissent par se régulariser si l'on a observé un régime convenable. — On s'en abstiendra lorsqu'il existe des hémorrhoïdes.Mais disons que tout liquide autre que l'eau est nuisible; on ne doit en excepter que le lait fraîchement bouilli, — que l'on doit préférer quelquefois chez les enfants. — Il n'y aurait pas de grands inconvénients à se servir, selon la circonstance, d'huile douce, de beurre ou de graisse fondue; mais les occasions sont rares. — La promenade à pied, et particulièrement sur un sol montueux, contribue beaucoup à rétablir la régularité des selles; on prendra l'habitude d'adopter une heure fixe pour satisfaire ses besoins, soit tous les matins avant déjeuner.

*Nux vomica* convient aux personnes qui mènent une vie sédentaire et qui sont dans l'usage de boire des spiritueux, ou lorsque la constipation survient après un repas copieux de mets variés, et après une surcharge d'estomac, ou bien lorsqu'elle a été précédée de diarrhée, ou

lorsque la diarrhée a été supprimée; qu'il y a manque d'appétit, goût désagréable, langue chargée de mucosités, langueur d'estomac, nausées, gonflement et pression de l'abdomen, chaleur et élancements fugaces, sensation d'un poids, coliques et tranchées profondes, chaleur de la face, céphalalgie, dégoût pour le travail, sommeil inquiet, oppression, irritabilité et plaintes fréquentes. — Lorsque la constipation est accompagnée d'une humeur morose, taciturne, et qu'on a mangé des pâtisseries, de la graisse rance, etc., donnez *pulsatilla;* si en même temps on est irritable et sensible au froid, donnez *bryonia.*

*Bryonia* convient principalement en été, ou lorsque cet état du ventre augmente dans cette saison; aux personnes qui souffrent souvent de rhumatisme, on en donnera matin et soir une dose, et l'on attendra deux ou trois jours.

*Opium* convient lorsque, avec le besoin d'aller à la selle, on éprouve une sensation comme si l'anus était fermé, et qu'on n'a pas de besoin réel; si l'on vient à ressentir une pesanteur dans l'abdomen, et un battement avec pression dans l'estomac, bouche sèche, soif et manque d'appétit. On peut le prendre plusieurs fois, soit toutes les six heures.

*Platinum*, lorsque après de grands efforts il ne sort que peu d'excréments, qu'il y a ténesme et fourmillement dans l'anus, qu'on éprouve après les selles un frissonnement de tout le corps et une sensation de faiblesse dans le bas-ventre, et, en outre, une contraction, une pression en bas et une oppression de l'estomac, accompagnée d'efforts impuissants à rendre des vents; convient aussi pour la constipation, comme provenant de la fatigue après ou pendant un voyage.

*Lachesis* est indiqué dans la constipation chronique avec une pareille oppression de l'estomac, et une égale impuissance de rendre des vents.

*Mercurius*, lorsque cette indisposition s'accompagne d'un mauvais goût de la bouche, que les gencives devien-

nent douloureuses et que l'appétit se conserve toutefois. Si *mercurius* ne réussit pas, donnez *staphysagria*.

*Natrum muriaticum* convient dans les cas chroniques et dans ceux où les remèdes précédents ont échoué, et qu'il n'y a aucune envie d'aller à la selle ; — mais s'il y a besoins fréquents avec ténesme sans effet, donnez *sulphur* deux fois.

### INFLAMMATION ET SOUFFRANCES DU FOIE.

Les douleurs situées sous les côtes du côté droit, se portant en haut et en bas, avec fièvre, constituent un état maladif de foie et réclament les remèdes suivants :

*Aconitum*, si la fièvre est forte, avec chaleur de la peau, grande soif et langue chargée, accompagnée de gémissements, d'une grande inquiétude et de la crainte de la mort, surtout douleurs *lancinantes* dans la région du foie.

*Chamomilla*, si les douleurs sont caractérisées par une pression sourde, et ne s'aggravent ni par le jeu de la respiration ni par le mouvement, avec sensation d'un poids sur l'estomac, tension sous les côtes à droite, oppression de poitrine; peau jaune; langue chargée d'un enduit jaunâtre; goût amer de la bouche et accès d'angoisses.

*Nux vomica* contre les douleurs lancinantes et pulsatives, avec une grande sensibilité dans la région hépatique au moindre attouchement; nausées et vomissements; goût amer et aigre; respiration courte et sensation de pression sous les côtes et vers l'estomac ; douleur pressive au cerveau; soif; urines fortement colorées; frissons et paroxysmes d'angoisses; constipation.

*Mercurius :* douleurs pressives sous les côtes, qui ne permettent pas au malade de rester couché sur le côté droit; amertume de la bouche; absence d'appétit; soif; frissons constants, accompagnés quelquefois d'une moiteur gluante; teinte jaune de la peau et des yeux; déve-

loppement et dureté du foie. *Lachesis* convient souvent après *mercurius*.

*Belladonna* contre les douleurs de la région du foie qui gagnent la poitrine et les épaules, particulièrement à droite; gonflement et tension de la bouche, de l'estomac; respiration oppressée et anxieuse; congestion de la tête avec tournoiement; vue affaiblie et syncopes passagères; grande soif; anxiété; jactation et insomnie. Après *belladonna*, on emploie souvent *aconitum*, *mercurius* et *lachesis*.

*Lachesis* sera très-convenable dans les cas où il y a indication pour *mercurius* et *belladonna*, si ces deux remèdes n'ont amené qu'une amélioration momentanée; il convient nommément dans les souffrances physiques des ivrognes.

*Bryonia*, lorsque les douleurs sont pressives avec sensation de tension dans la région hépatique, les douleurs s'aggravent par la respiration, la toux et le mouvement; violente oppression de la poitrine; langue couverte d'une teinte jaunâtre; constipation.

*China*, lorsqu'il y a aggravation un jour, et l'autre non, avec douleurs lancinantes et pressives du foie; gonflement et dureté sous les côtes; douleurs pressives dans la tête; langue légèrement jaunâtre, et amertume de la bouche.

*Sulphur* est très-utile après l'emploi du dernier remède, lorsque l'amélioration n'a été que temporaire et que la maladie persiste.

### JAUNISSE.

Il y a différentes espèces de jaunisse; quelquefois elle dure longtemps sans danger; quelquefois elle s'accompagne de fièvre, qui dans divers cas, peut être considérée comme un bon signe; dans d'autres, c'est un signe mauvais, ce qui s'explique par l'état général du malade.

Il y a d'ordinaire un petit mouvement de fièvre dans la forme

légère ou bénigne de la maladie; mais il est des cas où la fièvre augmente et intéresse le cerveau plus ou moins; cela constitue une complication sérieuse, surtout s'il y a de l'assoupissement et une grande difficulté pour rester éveillé; dans un cas pareil, s'il y avait eu et qu'il y eût encore une grande démangeaison, et de fréquents et de forts battements, donnez *opium*, et s'il est nécessaire, répétez-le toutes les deux ou six heures.

*Mercurius* suffira dans quelques cas, si le malade n'a pas abusé de cette drogue; si cela était, on lui préférerait *china*, qui serait suivi dans les cas opiniâtres, de *hepar*, *sulphur* ou *lachesis*.

*China* sera suivi très-avantageusement de *mercurius*, si celui-ci est resté insuffisant.

*Chamomilla* sera préféré si la jaunisse est la suite d'un accès de colère, qui sera suivi de *nux vomica*, ou alterné ensemble.

*Sulphur* et *lachesis* s'adaptent très-convenablement aux personnes irritables, chez lesquelles la jaunisse fait invasion pour la plus légère cause.

La jaunisse produite par l'abus du mercure sera combattue par *china* et *hepar*, ou *lachesis* et *sulphur*. — Si elle provient de l'abus du quinquina par *mercurius*, *belladonna*, *calcarea*, *nux vomica*; et si elle est occasionnée par la rhubarbe, par *chamomilla* ou *mercurius*.

### DIFFICULTÉ ET DOULEURS DANS LE COURS DES URINES.

Ces souffrances proviennent souvent d'autres maladies qui dépendent des reins ou de la vessie, qu'elles soient vénériennes ou d'origine chronique. Dans ces deux derniers cas, il faut appeler un médecin homœopathe; toutefois on doit, dès le principe, recourir aux moyens propres à combattre l'état aigu. Ces moyens peuvent empêcher une maladie plus grave qui, la plupart du temps, résulte de remèdes allopathiques pris à forte dose. Si ces souffrances ne sont pas inhérentes aux causes que nous venons de présumer, il reste peu de difficultés à surmonter pour les guérir.

L'excrétion ou émission des urines est une fonction très-importante; il y a plus de danger à garder ses urines vingt-quatre heures qu'à s'abstenir une semaine de la garde-robe. — Comme plusieurs maladies peuvent naître de la rétention volontaire des urines, aucune considération au monde ne doit donc nous empêcher de satisfaire ce besoin, et l'on prendra dans toute circonstance ses mesures pour n'avoir pas à souffrir d'une rétention for-

cée. On ne conçoit pas, en vérité, qu'un homme de sens puisse s'exposer, par un motif quelconque, aux suites fâcheuses d'une pareille contrainte, qui a été le principe de tant de morts cruelles.

On peut sans inconvénients retenir les matières fécales pendant vingt-quatre heures; mais quant aux urines (on ne saurait trop le répéter), il y a du danger à les retenir seulement une heure.

En second lieu, on aura soin de ne point rendre ses urines dans un courant d'air; c'est ce dont se garantiront surtout les personnes qui souffrent déjà des voies urinaires.

Troisièmement, qu'on prenne le temps nécessaire pour uriner, qu'on ne s'efforce pas pour le faire, et qu'on ne s'arrête pas avant que la vessie soit complétement vide.

Enfin on boira une grande quantité d'eau, particulièrement lorsqu'on s'aperçoit que les urines sont plus rares. — A cet égard, on portera une attention toute particulière aux tout petits enfants qu'on laisse souvent souffrir de la soif, dans l'idée qu'ils ne peuvent supporter l'eau froide. Les boissons chaudes et sucrées qu'on leur donne ne font qu'exciter davantage leur soif.

Si l'on voit la quantité d'urine diminuer graduellement, on doit voir là un signe d'une maladie prochaine, qui peut devenir dangereuse. Dans cette circonstance, il est bon de faire des applications de compresses mouillées chaudes sur le bas-ventre, de boire régulièrement beaucoup d'eau, et de temps en temps quelques prises de petit-lait; mais qu'on se garde bien, dans ce cas, d'avoir recours aux boissons dites diurétiques, notamment au genièvre. Si l'on éprouve un besoin impuissant d'uriner ou des douleurs en urinant, il faut se garder encore ici des diurétiques, parce que souvent on a affaire à un obstacle qui s'oppose au cours des urines et contre lequel ces remèdes ne peuvent rien; et, dans ce cas, plus on veut le forcer, plus le mal doit s'aggraver : qu'on fasse alors usage des remèdes ci-dessous indiqués, qui souvent suffiront pour vaincre cet obstacle. On ne négligera pas non plus de faire des fomentations d'eau chaude. Si en urinant on ressent quelque douleur ou une sensation de brûlement, etc., faites usage de substances mucilagineuses, telles que le gruau, et ne mangez rien de salé ou de fumé.

*Aconitum* convient dans les cas les plus ordinaires, lorsqu'il y a un désir constant et douloureux d'uriner, et qu'il

sort peu d'urine, soit par gouttes accompagnées d'une grande douleur, soit même qu'il n'en sorte pas du tout; ou que le peu que l'on rend est rouge, foncé ou trouble ; s'il y a douleurs pressives et sécantes dans les reins et même sous les côtes, d'un seul côté généralement, sur lequel le malade ne peut rester couché ; la vessie est souvent douloureuse ; fièvre, soif; quelquefois le testicule du même côté est rentré, ou la cuisse est engourdie; il y a aussi en même temps un gonflement dans la région de la vessie, douloureux au toucher, qui augmente par le cours des urines, lesquelles sont rouges de sang ou entraînent des grumeaux sanguins. — Ce remède convient particulièrement aux femmes et aux enfants; à toute aggravation on en donnera un globule. Après *aconitum*, donnez *nux vomica* ou *pulsatilla*, *apium virus* ou *hyoscyamus*.

*Pulsatilla* est le remède le plus important après *aconitum*, surtout s'il y a des douleurs pressives, sécantes, et chaleur et rougeur vers la région vésicale. Elle convient aussi aux femmes dont les règles sont irrégulières, ou si elles sont supprimées, tardives ou pauvres.

Il arrive fréquemment que cet accident est dû, principalement chez les enfants, à un coup, à une chute, à une correction manuelle reçue sur le dos ou sur la vessie ; dans ce cas, donnez toujours *arnica*, qu'on alterne quelquefois avec *aconitum*.

*Belladonna* convient mieux quand les douleurs sont plus lancinantes et qu'elles viennent du dos vers la vessie, qu'elles s'aggravent de temps en temps, suivies de beaucoup d'agitation, d'inquiétude, de coliques ; et si l'on n'obtient qu'un soulagement passager, donnez *hepar*.

Lorsque le besoin d'uriner est très-grand, que le filet d'urine est mince, que le malade entre facilement en transpiration, donnez *mercurius*, particulièrement lorsque l'urine est d'un rouge foncé, qu'elle se trouble promptement et devient puante; si elle est âcre, corrosive, ou si

elle est suivie d'un peu de sang, on l'alternera avec *hepar*. Lorsque les urines deviennent visqueuses et gélatineuses, et que les douleurs sont intolérables, on peut donner *colocynthis*.

*Apium virus*, si les urines sont partiellement ou complétement supprimées, ou si, dans différentes parties, il y a brûlement, picotement et démangeaison; si l'abdomen est sur tous les points sensible à tout attouchement; si le malade sent froid en se remuant particulièrement vers la nuit; s'il a chaud sans soif; s'il a des bâillements et ne peut dormir.

*Cepa*, pour les urines fréquentes et pressantes, qu'elles sortent par jets ou par gouttes; si elles sortent rouges et brûlantes; après avoir pris froid en général, ou après avoir eu les pieds mouillés, et l'abdomen exposé au froid.

Lorsque les souffrances de la vessie dépendent de vésicatoires récemment appliqués, ou que par l'effet d'une intention non avouable on a avalé quelques gouttes de cantharide, faites flairer du *camphre*, ou buvez quelques cuillerées d'eau camphrée. Ce moyen est également bon lorsque ces symptômes sont dus à d'autres substances toxiques.

*Nux vomica* convient surtout si l'affection est occasionnée par des hémorrhoïdes rentrées ou supprimées, ou encore lorsqu'on éprouve une forte tension, avec brûlement et pression au dos, entre les côtes et la hanche.

Si les urines et les selles se suppriment chez les enfants à la nourrice, par suite d'une frayeur ou d'une peur qu'aura éprouvée la mère, et si leur ventre se distend, qu'on se garde bien de donner des purgatifs; ils n'y feraient rien; *aconitum* convient alors parfaitement. Si la peau de l'enfant devient chaude et sèche, tandis qu'elle est ordinairement fraîche et souple, donnez *opium*. On agira de même dans les cas les plus graves, et l'on continuera ce remède tous les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'il y ait amélioration.

Dans la rétention complète, ou bien lorsque l'urine ne

sort que par un jet très-mince et très-lent, avec sensation de brûlement dans le canal et chaleur brûlante dans le ventre, il faudra avoir recours au camphre, qui soulage ordinairement ; mais on en usera à petite dose, soit en olfaction, soit en solution dans un peu d'eau chaude dont on prendra une cuillerée à thé de temps en temps.

Lorsqu'il arrive que les souffrances urinaires ont lieu à la suite d'hémorrhoïdes mal soignées, comme c'est l'ordinaire, par exemple, lorsqu'on en a fait l'ablation, etc., on a affaire à un cas difficile à traiter ; alors les douleurs et le brûlement sont intenses, notamment lorsque les urines ne coulent que goutte à goutte; quelquefois elles deviennent sanguinolentes, d'où il suit souvent un léger soulagement. Dans cette circonstance on usera utilement de lavements d'eau tiède, ainsi que d'*aconitum*, *mercurius*, *nux vomica*, *sulphur*, ou *apium virus*. Si l'état empire après chaque refroidissement, prenez *dulcamara* ou *cepa*. S'il y a récidive dans le brûlement, *carbo vegetabilis* ou *arsenicum*. Une guérison complète ne peut s'obtenir que par les soins longtemps continués d'un médecin homœopathe.

Le *pissement de sang* ou *hématurie*, affection dépendant fréquemment d'autres maladies, doit être traité par les remèdes sus-mentionnés. S'il est la suite d'une violence extérieure, donnez *arnica*; de boissons spiritueuses, *nux vomica*; de débauches, *china*. Si pendant le sommeil il y a écoulement de sang et de sperme, *mercurius* ; si cet accident se présente souvent, *hepar*. Si l'on éprouve une sensation brûlante à l'extrémité de la verge, le scrotum et le pénis étant contractés spasmodiquement, et que des douleurs spasmodiques se fassent sentir dans les cuisses, les genoux et les aines, accompagnées de contractions et de tranchées dans les reins, jusque dans la région ombilicale, donnez *pulsatilla*.

### ÉCOULEMENT DE L'URÈTRE.

Cette affection varie beaucoup; quelquefois elle est légère, et revêt d'autres fois un caractère très-grave : elle est souvent spontanée, comme aussi elle peut reconnaître pour cause les flueurs blanches, maladie commune aux femmes. Nous allons indiquer ici les moyens de soulager les cas les plus intenses, et de guérir les plus légers ; nous obtiendrons peut-être ainsi que les malades ne s'adresseront plus aux médecins de la vieille

école et aux charlatans. J'ai vu souvent de ces affections bénignes se transformer en maladies graves par suite d'un traitement contraire, en laissant après lui des souffrances longues et opiniâtres, et quelquefois incurables; et personne n'ignore les conséquences terribles qui suivent la suppression brusque de toute blennorrhagie contagieuse.

On se soumettra ici au régime indiqué plus haut, à l'article « Urines difficiles ». On réussira à calmer les douleurs avec des lavements d'eau tiède; on s'abstiendra des injections dont on abuse tant et qui sont toujours nuisibles; on trempera la verge dans l'huile tiède, ou bien on l'enveloppera dans des compresses huilées. Les remèdes employés ordinairement dans des cas pareils, le baume de copahu et de cubèbe, nuisent fréquemment et ne guérissent pas, uniquement parce qu'on les prend à trop forte dose. Après avoir reçu l'infection, le malade fera bien d'étendre sur la plante des pieds gros comme un pois de baume de copahu, et chaussera son bas par-dessus; ou s'il en éprouve un besoin fréquent d'uriner, il placera quelques feuilles de persil à la plante des pieds; dans les cas chroniques, ce sera une cuillerée à thé de cubèbe en poudre. — C'est une véritable folie que d'avaler ces drogues : ce n'est jamais par la quantité que s'opère la guérison; car, en effet, si l'on ne réussit pas à arrêter l'écoulement, il en résultera que le baume de copahu déterminera des souffrances graves des poumons, comme le poivre de cubèbe des souffrances de l'estomac; il y a plus : c'est que l'effet résultant de l'absorption par les pieds est beaucoup plus rapide que celui qu'on se promet par l'estomac.

Si ces moyens ne réussissent pas et qu'on n'ait pas tenté autre chose, on aura recours à l'*aconitum*; on en donnera quelques globules pour calmer les douleurs les plus violentes de l'écoulement; plus tard on administrera *mercurius* trois jours de suite, s'il le faut; dès que les douleurs aiguës ont disparu, on peut espérer enlever en une semaine le reste des souffrances avec *sulphur*.

Dans la douleur brûlante, intense, avec écoulement de matière verdâtre et jaunâtre, donnez *mercurius*; si l'écoulement est blanc comme de la crème de lait, donnez *capsicum*, particulièrement lorsqu'on éprouve, en urinant, outre le brûlement, des douleurs sécantes; si la douleur est plutôt tiraillante et pressive, avec spasme, et qu'il y ait en même temps souffrance en urinant, donnez *pulsatilla*; dans les cas chroniques, *nux vomica*

enlève tout le reste des symptômes; et s'il reste un suintement laiteux, donnez *ferrum* ; dans les cas chroniques, donnez *natrum muriaticum* alternativement une fois par semaine. — Si l'écoulement contracté provient uniquement de la leucorrhée, et nullement d'une infection vénérienne, prenez *natrum muriaticum*. Le mari et la femme devront en prendre matin et soir une dose, et en attendre les effets quinze ou vingt jours.

Si l'écoulement venait d'une origine suspecte, et qu'il eût un caractère purulent, alors c'est le cas de consulter un médecin homœopathe.

MALADIE DU PÉNIS.

Si la maladie consiste dans le gonflement, la rougeur et la douleur du prépuce, ayant pour origine nne cause physique, comme le frottement, la pression, etc., donnez *aconitum* d'abord, et quelques heures après *arnica*; et si, après amélioration, le mal empire, administrez alternativement l'un et l'autre. Mais si *arnica* ne convient pas, donnez *rhus* deux fois. — Si le mal provient de la malpropreté, donnez *aconitum*, et, quelques heures après, *mercurius*. — Les petits enfants sont sujets à ce genre d'affection; employez chez eux les mêmes remèdes. Si la cause résulte de l'effet de plantes vénéneuses, qu'on aura touchées avec les mains qui ont été portées ensuite sur les parties, donnez *bryonia* ou *belladonna*; quelquefois il est mieux d'alterner avec *aconitum*. S'il se fait un écoulement de matière purulente par la verge, *mercurius* est le remède principal, et si la sensation de brûlement qui en résulte ne cesse pas, donnez *capsicum*. Si quelques jours après il reste des traces d'écoulement, donnez *hepar* ; s'il reste sur la peau du prépuce des. parties indurées, donnez *lachesis* deux fois; quand les symptômes sont très-mauvais, et qu'il y a çà et là des taohes bleuâtres, donnez *arsenicum* une ou deux fois. Chez les petits enfants, *calcarea*, une ou deux fois, si *aconitum* et *mercurius* ne réussissent pas.

Dans le cas où les *testicules sont douloureux* et *engorgés*, à la suite d'nn coup, d'une chute, etc., donnez *aconitum* et *arnica*, alternativement; si c'est après un écoulement supprimé, *pulsatilla*; quelquefois *mercurius*; après une esquinancie, voyez l'article qui s'y rapporte. Lorsque la douleur est intense et pressive en tous sens, et qu'elle s'accompagne d'élancements violents dans le ventre, donnez *spongia*; lorsque la douleur est compressive et que les élancements sont plus brûlants, donnez *staphysagria*;

si la cause est dans l'abus du mercure, consultez l'article « empoisonnements ». Si cet état dure depuis longtemps, prenez *sulphur*, et adressez-vous immédiatement à un médecin homœopathe.

### EFFORT OU HERNIE.

Les hernies reconnaissent pour causes : les grandes fatigues faites à cheval et à pied, les efforts considérables employés à soulever des poids très-lourds, ainsi que ceux qu'on fait en jouant des instruments à vent, à pousser les selles dans la constipation, à tousser dans la coqueluche, à crier, à sauter, ou quand on porte des vêtements trop serrés.

Cette maladie peut se guérir, dans la plupart des cas, par des remèdes internes, si on ne l'a pas négligée trop de temps; on ne la guérira certainement pas par les procédés de l'ancienne école : c'est pour cela que les médecins allopathes soutiennent obstinément qu'il n'y a pas de traitement interne efficace. — On a perfectionné partout les bandages, mais il y a en cela plus de spéculateurs que de gens éclairés. De même qu'un *bon bandage* est d'une grande importance, de même un mauvais est très-nuisible. S'il ne s'adapte pas bien, et qu'il comprime trop fortement ou pas assez, il peut dans ce cas rendre la hernie incurable. Un bon bandage ne doit pas fatiguer; toutefois on ne peut empêcher qu'il ne gêne un peu au commencement : le malade saura supporter cette gêne. On ne l'appliquera jamais qu'après avoir fait rentrer tout à fait la hernie, et ce n'est qu'alors qu'elle sera maintenue complétement. Dès qu'on s'aperçoit qu'il sort un peu de hernie, il faut se hâter d'ôter le bandage, de faire coucher le malade, pour le réappliquer avec plus de soin. Si la hernie sort trop souvent, comptez que le bandage n'est pas bon. — Celui qui ne veut pas supporter de bandage, ou s'il le porte mauvais, ou bien encore s'il se fatigue trop, ou s'il fait des imprudences, celui-là s'expose aux hernies étranglées, qui passent facilement à l'état d'inflammation. C'est dans cette dernière circonstance qu'il est essentiel de savoir réduire une hernie.

Celui qui est pris pour la première fois d'une hernie désire naturellement s'en débarrasser au plus tôt; voici comment il doit s'y prendre : il commencera par se coucher sur le dos, et placer sous ses fesses deux coussins ou toute autre chose, de telle sorte que la région du corps où existe l'hernie soit plus

haute que le reste de l'abdomen; il se penchera un peu plus du côté malade, et de cette façon le ventre n'éprouvera aucune tension, aucun gêne.

Il conviendra toujours mieux que ce soit tout autre que soi qui fasse rentrer la hernie; mais, à défaut, on peut le faire soi-même. On procède en appliquant la main sur la hernie; on la saisit comme si l'on voulait la contenir, et puis, avec les doigts de l'autre main, on la refoule dans l'abdomen. De temps en temps on fait avec les doigts et puis avec les mains de légères et douces frictions, qui doivent être progressivement plus fortes. Le malade sera tenu ou se tiendra lui-même dans cette position tout le temps qu'il sera nécessaire à la réduction de la hernie. — Les hernies étranglées les plus graves peuvent rentrer par ce simple procédé, mais en ayant soin de donner *aconitum* ou *nux vomica*. Si la hernie ne peut supporter la moindre pression, il faut par des remèdes appropriés enlever la sensibilité, l'irritation même. Dans certains cas, il est utile d'appliquer sur le sac herniaire des compresses tièdes. Quelques médecins ont, dans cette circonstance, fait usage d'eau froide et même de glace, à l'aide d'une vessie. Cette application ne doit pas se continuer longtemps, et même ne se fera pas, si la tumeur herniaire est chaude et rouge.

Dans le cas de hernie où la douleur du ventre est violente et brûlante, comme s'il y avait des charbons ardents, que le moindre attouchement excite des souffrances, qu'il y a nausées, vomissements âcres et bilieux, anxiété et sueurs froides, donnez *aconitum*, qu'on peut répéter toutes les fois qu'il y a de l'aggravation dans les symptômes. — Dans le cas où *aconitum* ne fait qu'amender temporairement les symptômes, sans autre effet, dissolvez quelques globules de *veratrum* dans un verre d'eau, et donnez-en toutes les deux heures une demi-cuillerée à bouche, pas au delà de trois doses. Si, après cela, on ne réussit pas à réduire la hernie, et que dans le côté gauche de l'abdomen vers la hernie, il se fait un grand bruit de vents, donnez *cepa*; si c'est sur le côté droit, *rhus*. Si la réduction ne se fait pas, et que les vomissements deviennent aigres, donnez tout de suite *sulphur*, laissez alors le malade tranquille, et, s'il s'endort, qu'on le laisse dormir.

Lorsque la douleur est moins sensible à l'attouchement des parties, et que le vomissement est moindre, mais que la respiration s'accompagne d'une grande gêne; si la cause peut

être attribuée à un refroidissement, à un échauffement, ou à un écart de régime, donnez *nux vomica*. Si après deux heures il n'y a pas d'amélioration, répétez-le. Si la figure devient rouge, le ventre ballonné, si les renvois ou le vomissement ont une mauvaise odeur ou un mauvais goût, donnez *opium* tous les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'il survienne un changement; si le vomissement est accompagné de sueur froide, ou que les extrémités se refroidissent, donnez *veratrum;* et si ce remède n'opère pas en deux doses, donnez *belladonna*. Dès que l'abdomen devient sensible et douloureux au toucher, donnez *aconitum* et *sulphur* comme ci-dessus. Si le sac herniaire a pris une mauvaise couleur, que les symptômes s'aggravent, donnez *lachesis* en l'absence du médecin; et si, après une amélioration, l'état empire de nouveau, répétez *lachesis*. Si, dans deux heures, il n'y a pas d'amélioration, donnez *arsenicum*, quelques globules, dissous dans sept à huit cuillerées d'eau, pour en faire prendre toutes les quatre heures.

En tous cas de hernie étranglée, il faut immédiatement envoyer chercher un chirurgien; mais en attendant, on ne négligera pas les moyens dont il vient d'être question : s'ils se sont montrés efficaces, tant mieux, sinon il verra ce qu'il convient de faire. Au surplus, il trouvera tout plus facile, comme mille expériences l'ont déjà prouvé. S'il prétend que les remèdes mis en usage ont compromis l'état du malade, c'est ou un ignorant ou un charlatan, et il faudra le traiter comme tel.

Pour remédier à la hernie avant qu'elle ne soit étranglée, et qu'elle n'ait produit quelques désordres, il faut, avant tout, consulter son médecin homœopathe. Si la hernie est toute récente, donnez *rhus;* il convient utilement dans la plupart des cas, mais il ne faut pas le répéter avant huit jours. Si elle vient d'avoir lieu subitement à la suite d'un effort pour soulever un poids, que le malade se couche doucement, qu'il garde le repos, en tenant sous ses jarrets un coussin, et qu'on lui donne *rhus*. Si elle se forme lentement en étant debout, donnez *cocculus; nux vomica* est indiquée en toute autre circonstance.

## CHAPITRE XI.

### MALADIES DES FEMMES.

On le sait : la femme, par la nature propre de sa constitution,

offre spécialement après la puberté des phénomènes distincts, qui sont indépendants de ses habitudes et de son éducation. Et ces phénomènes intéressent autant le moral que le physique. L'organisation qui lui est propre l'assujettit à plusieurs maladies ainsi qu'à des changements physiologiques qui n'ont rien de morbide (1).

### DE LA MENSTRUATION.

Lorsque le phénomène de la menstruation s'est établi en temps voulu et d'une manière régulière, sans trouble pour la santé, il ne se passe rien de très-extraordinaire dans l'organisme, bien que le système nerveux acquière alors une plus grande susceptibilité. La première apparition des règles est en général marquée chez la jeune fille par une certaine réserve et par une manière de se tenir, qui ne manque pas de dignité; par un changement dans la voix, par l'élargissement de la poitrine et le gonflement des seins, etc.

La quantité de sang qui se perd varie beaucoup, selon les individus; elle est environ d'une demi-livre. Lorsque le sang est normal, il ne doit pas se coaguler, et la tache qu'il fait se lave difficilement. Dans toutes les jeunes filles, ou chez celles qui sont prématurément menstruées, la quantité de la perte est petite et se mêle à un peu de mucosités; quelquefois elle est presque blanche, ou simplement tachée de stries rouges. —La durée de la période menstruelle varie selon les personnes, de deux à six jours, et la perte réelle est de cinq. Dans l'état de santé parfaite, le retour des règles se fait tous les vingt-huit jours, excepté chez les filles d'une menstruation précoce, et chez celles qui approchent de l'âge du retour.

Ces quelques lignes contiennent l'histoire de l'établissement d'une menstruation normale, et il n'y a qu'une grande irrégularité dans ce phénomène qui puisse fixer l'attention du médecin, irrégularité, désordre que nous attribuons plus loin tant à l'insuffisance des vêtements, aux écarts de régime qu'aux effets de l'imagination.

### APPARITION TARDIVE DES RÈGLES.

S'il arrive que le flux menstruel vienne à éprouver du retard, ce ne sera pas pour cela une raison de donner des mé-

(1) Consultez l'ouvrage du docteur Jahr, *Du traitement homœopathique des maladies des femmes*. Paris, 1856, in-12.

dicaments. Il faut, avant tout, éviter avec soin d'avoir recours aux remèdes secrets, aux infusions, aux huiles essentielles, aux opiats et aux divers autres moyens que l'ancienne médecine préconise dans ce cas. — Mais lorsque les signes sensibles de la puberté se manifestent, ce qui arrive le plus ordinairement vers l'âge de 14 à 15 ans, et que le sang ne vient pas, malgré les douleurs périodiques éprouvées dans les hanches, dans les reins et dans les cuisses, et bien que ces signes soient accompagnés d'une sensation de pesanteur et de plénitude dans la région inférieure de l'abdomen, qui pousse en bas, on peut, dans cette circonstance, faire usage des remèdes appropriés, avec la certitude d'un prompt soulagement. Ici se rapporte un long dénombrement d'autres symptômes avec une valeur particulière, qui réclame pour chacun un remède spécial. Tels sont : modification particulière dans l'état moral et intellectuel, plénitude vers la région de la tête, vertige, face rouge ou pâle, saignement de nez, bruissement des oreilles, palpitation de cœur, resserrement de la poitrine, respiration courte s'aggravant en montant les escaliers; difficulté et douleur dans la respiration, tiraillement et engourdissement des membres inférieurs; lassitude, faiblesse du pouls, défaillance, symptômes hystériques, froid des membres, gonflement des articulations et de l'abdomen, nausées, coliques, constipation, leucorrhée, etc.

Les causes qui peuvent empêcher la menstruation sont éloignées ou obscures, ou immédiates et sensibles. Mais les détails relatifs à tout ce qui concerne cette maladie doivent être bornés et circonscrits dans ce livre, et il ne peut y être mention que des cas les plus ordinaires, les plus fréquents, les plus simples. Nous recommandons d'avoir recours à l'expérience d'un médecin homœopathe pour les affections qui sont liées à des causes cachées ou à une altération profonde de l'organisme.

Lorsque la santé générale est légèrement atteinte par suite d'un retard apparent dans cette importante fonction, il suffira souvent d'un simple changement de régime pour amener un état favorable. Ainsi, les aliments seront simples et nutritifs; ils seront pris en proportion convenable dans le règne animal et végétal : on mettra de côté les mets composés, où il entre généralement des condiments de haut goût, ainsi que l'usage du thé et du café, et toutes les boissons excitantes, telles que cidre, porter, bière, vin, liqueurs alcooliques, etc. On prescrira

un exercice régulier, tel que la promenade en plein air, sans trop consulter le temps, soit à pied, soit à cheval ou en voiture découverte; on devra charger la jeune malade de la partie du ménage qui exige l'emploi des forces corporelles, etc., mais toujours en évitant la trop grande fatigue, et de l'exposer à un courant d'air en état de transpiration. Une vie sédentaire et des habitudes studieuses trop renfermées sont très-nuisibles. Il convient d'entretenir l'enjouement propre à la jeunesse, en choisissant des passe-temps qui occupent le corps et égayent l'esprit. Soyez attentif à la manière de s'habiller; il faut changer de vêtement selon le temps et la saison; protéger les pieds et les extrémités contre le froid, et éviter avec soin de se mouiller et de rester dans l'humidité.

Les principaux médicaments employés dans ces diverses circonstances sont : *apium virus, arsenicum, belladonna, bryonia, cocculus, cuprum, nux moschata, phosphorus, pulsatilla, sulphur* et *veratrum*.

*Pulsatilla* convient généralement aux femmes d'un caractère doux et facile, s'il y a douleur abdominale et maux de reins, vertige, plénitude de la tête et gonflement des yeux, pâleur de la face avec bouffées de chaleur passagères ; bruissement d'oreilles ou surdité incomplète ; froid des pieds et des mains, avec une grande disposition aux refroidissements ; symptômes hystériques avec rires et cris ; nausées et vomissements ; goût amer de la bouche après le repas ; découragement et tristesse ; palpitation de cœur ; douleur dans la poitrine ; perte d'appétit, avec désir pour les acides, et répugnance pour les aliments trop gras, avec aversion pour le mouvement, l'exercice. Ces diverses souffrances changent souvent de place, ou sont ressenties sur un seul côté en même temps. La malade éprouve de l'amélioration pendant qu'elle prend de l'exercice, et de même qu'au grand air ; elle ressent en général de l'aggravation le soir et avant minuit, et éprouve de la fatigue dans la matinée. — Donnez le remède sur les quatre heures de l'après-midi, deux jours de suite, et s'il se dé-

clare du mieux, attendez tant que dure l'amélioration; mais si les symptômes reviennent, et que les mois n'aient pas reparu, répétez *pulsatilla* une fois de plus. S'il ne s'opère aucun changement favorable donnez *sulphur*.

*Cocculus*, s'il y a quelque complication d'affections nerveuses; douleurs constrictives avec pincements de la partie inférieure de l'abdomen, et oppression de poitrine et gémissements; si le sang des règles est noir et coule peu; lorsque la patiente est faible, agitée, gémissante, et peut à peine parler. Donnez-le deux ou trois fois successivement le soir.

*Belladonna*, s'il y a saignement de nez, rougeur de la face, injection des yeux, sensibles à une vive lumière, ou si le pouls est plein avec rougeur foncée de la face, et vertige, surtout en s'arrêtant. — Il sera bien quelquefois de donner *aconitum* alterné avec *belladonna*.

*Bryonia*, si au lieu des règles, il survient une épistaxis; dans ce cas, répétez le remède deux matins de suite : *lachesis* et *lycopodium* conviennent aussi en pareille circonstance.

*Cuprum* est indiqué lorsque la malade est menacée de spasmes, ou lorsqu'elle a des crampes dans les jambes, avec cris perçants, nausées et vomissements; convulsions.

*Apium virus*, si les règles s'arrêtent, soit brusquement, soit qu'elles cessent de couler deux ou trois jours pour recommencer ensuite, et ainsi de suite; si le côté droit, de la hanche au nombril, est très-sensible; douleurs violentes, crampoïdes, se portant sur les reins; douleurs semblables à celles d'accoucher, écoulement menstruel pauvre et d'un sang noirâtre; ou si les femmes se prennent alors à parler sans cesse quoiqu'elles en aient peu envie.

*Nux moschata*, pour les femmes d'une humeur changeante, avec règles irrégulières, pauvres et noirâtres.

*Phosphorus*, chez les femmes de forme délicate, blondes et gaies, avec poitrine étroite et prédisposéee aux affec-

tions pulmonaires, avec expectoration de sang, mais en petite quantité, ou avec des symptômes de dyspepsie alternant avec des douleurs rhumatismales. Ce remède ne sera donné, dans ce cas, qu'une ou deux fois dans la semaine.

*Arsenicum*, si la face est pâle et gonflée le matin en sortant du lit, avec engorgement des pieds le soir, et sensation de chaleur ou de brûlement dans les veines, suivie de prostration de forces.

*Veratrum*, si l'on a les mains et les pieds froids, avec tendance à la diarrhée.

*Sulphur*, si aucun des remèdes dont nous venons de parler, surtout après *pulsatilla*, ne remplit le but qu'on se proposait, et si la malade ressent une sensation de chaleur dans l'intérieur de la tête; grande disposition aux rêveries religieuses; amaigrissement; défaut d'appétit avec faiblesse après avoir mangé; vertiges; palpitations de cœur, et courte respiration en montant les escaliers; fièvre dans le repos. Il sera administré le soir, de la même manière qu'il est dit pour les autres remèdes.

### CHLOROSE OU PALES COULEURS.

On sait que cette maladie est très-fréquente chez les filles à l'âge de puberté et que les suites ordinaires en sont attribuées à la suppression ou à l'irrégularité des règles; c'est même à raison de cela que la chlorose est regardée comme le résultat de ce dérangement. Cet état de l'organisme a été aussi constaté chez les femmes d'un âge mûr, et quelquefois même chez les hommes d'un tempérament lymphatique et d'une constitution délicate.

La plupart des causes qui altèrent si souvent l'économie animale de la femme servent d'origine à cette maladie. Les plus communes se tirent du froid et de l'exposition à l'humidité, des habitudes sédentaires, du défaut d'exercice et d'un air frais; des pertes excessives de sang et d'autres fluides, de puissantes émotions de l'âme, des contrariétés et des soucis; des erreurs de régime, d'une nourriture substantielle insuffi-

sante, de l'usage trop fréquent des acides et de boissons stimulantes.

Comme cette affection est complexe et d'une très-sérieuse importance, puisqu'elle intéresse la santé en général, il n'y a qu'un médecin qui puisse entreprendre de la traiter, si la guérison est possible. — En attendant, on peut essayer les remèdes suivants :

*Pulsatilla* convient parfaitement aux femmes d'un tempérament lymphatique nerveux, d'une humeur douce et facile, et disposée à la mélancolie et aux larmes, notamment si la maladie reconnaît pour cause un refroidissement ou l'humidité, s'il y a fréquemment des maux de tête d'un seul côté, avec douleurs tiraillantes dans les dents et les oreilles; si les douleurs changent souvent et brusquement de place; front douloureux, pression à la nuque; pâleur générale alternant avec des bouffées de chaleur et dérangement des parties supérieures du corps, de la face notamment; respiration difficile, ressentiment de suffocation après le moindre effort; palpitation de cœur; froid ou chaleur des pieds ou des mains; relâchement des intestins; flueurs blanches; nausées et vomissements; sensations d'un poids dans l'abdomen; expectoration périodique d'un sang noir, caillé; faim avec répugnance pour la nourriture, grande fatigue, notamment des jambes.

*Sulphur* aura la préférence s'il y a pression dans le derrière de la tête; jusqu'à la nuque; congestion de la tête avec douleurs battantes; avec bruissements; boutons aux lèvres et sur le front; pâleur de la figure avec éruptions rouges sur les joues; maigreur; appétit vorace; renvois amers et brûlants; plénitude pressive et pesanteur sur l'estomac et l'abdomen; selles irrégulières, douleur dorsale; difficulté de respirer; grande faiblesse après avoir marché; fatigue, particulièrement des jambes; grande facilité à prendre froid. *Sulphur* convient surtout aux personnes irritables et ardentes, ou portées à la mélancolie et aux larmes.

*Bryonia,* s'il y a fréquemment des congestions à la tête et à la poitrine; saignement de nez; frissons, alternant quelquefois avec la chaleur; toux sèche; coliques, constipation; amertume de la bouche; langue chargée d'un enduit jaunâtre; sensation de souffrance de l'estomac, comme par suite d'un coup.

*Calcarea* guérit là où les autres remèdes n'ont pas suffi, lorsqu'il y a une très-grande difficulté de respirer; avec gonflement des extrémités; grande maigreur, etc.

*Ferrum* est utile soit après ou alterné avec *calcarea,* lorsque l'état de pâleur dure et s'accompagne d'une grande faiblesse, d'inappétence, de nausées, etc.; — lorsque la pâleur est générale, que les lèvres sont complétement décolorées, et que les battements du cœur sont irréguliers.

### SUPPRESSION DES RÈGLES.

Par suppression des mois ou des règles une fois bien établies, on entend la suspension ou la cessation temporaire de l'évacuation périodique du sang par une cause quelconque.— Le froid est la cause la plus commune de cette affection, parce que, en effet, les femmes y sont très-sujettes, à raison du peu de soin qu'elles prennent d'elles-mêmes pendant leur dérangement. Les émotions soudaines et fortes de l'âme, principalement le chagrin et le désespoir, peuvent aussi la produire, mais surtout lorsqu'il vient s'y joindre l'usage pernicieux des aliments salés, des boissons acides, et le refroidissement des pieds par l'eau pendant les règles. Diverses affections, celles de la poitrine, du foie, le rhumatisme et la plupart des inflammations locales deviennent autant de circonstances propres à favoriser cette suppression. Et ces maladies, considérées comme causes, peuvent se comporter de manière à produire ce fâcheux résultat (la suppression), soit pendant, soit avant ou après l'écoulement du flux menstruel. Si le flux s'arrête brusquement pendant son état, ou juste au moment de paraître, surtout par l'effet du froid, les symptômes de ces maladies en deviennent beaucoup plus violents que si la cause avait agi dans l'intervalle. Dans les cas les plus graves, il se manifeste

des accidents très-intenses, comme des spasmes douloureux de l'estomac et des intestins qui s'accompagnent souvent d'efforts de vomissements et de mal de tête ; en même temps il y a face rouge, délire, convulsions, hystérie, palpitation de cœur, difficulté de respirer, etc. Cet état de choses se complique quelquefois de fièvre et d'inflammations locales. Lorsque la suppression des mois a eu lieu dans l'intervalle par les mêmes causes, les suites n'en sont ni aussi soudaines, ni aussi alarmantes ; toutefois, après un laps de deux ou trois mois, la santé s'est affaiblie et le résultat prévu n'en est pas moins certain. Le sujet devient pâle, languissant et faible ; il perd son appétit et son animation ; sa physionomie est maladive et abattue ; les pieds et les articulations sont gonflés ; les symptômes nerveux se manifestent : palpitation de cœur, oppression de poitrine, flatuosités, etc., et la leucorrhée marche grand train. Chez les personnes prédisposées à la consomption et à d'autres maladies graves, la suppression des règles est un accident funeste qui demande sans retard une attention sérieuse.

*Aconitum,* si la suppression est le résultat de l'impression directe du froid, et si elle s'accompagne de congestion de la tête ou de la poitrine, rougeur des joues, douleur, évanouissement ou vertige en se relevant de la position couchée ; douleurs lancinantes et battantes de la tête avec délire ou stupeur ; plénitude du pouls ; impatience ; aggravation par le mouvement ; le froid soulage, le chaud augmente les souffrances. Lorsque la suppression est le résultat de la peur ou de la frayeur, *aconitum* sera donné sans délai ; et si l'amélioration qui s'ensuivra ne dure pas, *opium* ou *veratrum.*

*Bryonia,* s'il y a des vertiges tournoyants, avec pesanteur et pression vers le front, pires en restant debout et s'aggravant par le mouvement ; saignement de nez ; toux sèche ; frissons durant les douleurs ; chaleur de la tête ; douleur au creux de l'estomac après avoir mangé ; éructations amères et aiguës ; régurgitation des aliments après avoir mangé avec un bon appétit ; constipation ; douleurs tiraillantes dans la région inférieure de l'abdomen ; dou-

leur dans le dos; ces diverses souffrances sont augmentées par le mouvement et le toucher pressif. Ce remède convient particulièrement aux femmes non mariées, c est-à-dire, aux filles d'un tempérament fort.

*Belladonna* convient, après *aconitum*, aux sujets pléthoriques, avec congestion à la tête, épistaxis, et par tous les symptômes d'*aconitum* quand il n'a pas suffi.

*Nux moschata*, dans la suppression par suite de fatigue et de froid en même temps, particulièrement après s'être mouillé les pieds.

*Pulsatilla* est le remède principal dans cette maladie, surtout quand elle reconnaît pour cause l'humidité ou l'air froid, et si le sujet est doux et enclin aux larmes et à la tristesse; le mal de tête se fait sentir généralement d'un seul côté, avec douleurs tiraillantes, s'étendant à la face, aux oreilles et aux dents; palpitation de cœur; suffocation; lassitude; froid des mains et des pieds; bouffées de chaleur; nausées et vomissements; tendance à la diarrhée; pression dans la région inférieure de l'abdomen; urines fréquentes et leucorrhée.

*Veratrum* dans le mal de tête nerveux; affection hystérique; nausées fréquentes et vomissement : face pâle et de couleur terreuse; froid des pieds et des mains, ou du nez; grande faiblesse avec accès de défaillance.

*Sulphur*, si la femme a été sujette aux éruptions de la face, s'il y a endolorissements de toutes les parties du corps; manque de forces; abattement; épuisement après la conversation; grande susceptibilité à l'action de l'air frais; disposition du sommeil; la chaleur du lit aggrave les douleurs dans la nuit; obnubilations; vertiges en se levant; mal de tête d'un seul côté, ou au-dessous des yeux, ou dans la partie postérieure de la tête dans la direction de la nuque; chaleur et pesanteur de la tête; obscurcissement de la vue; aigreurs d'estomac; écoulement d'eaux par la bouche; pression de l'estomac; appétit vorace; consti-

pation avec efforts impuissants pour la selle; douleurs abdominales; leucorrhée avec démangeaisons; douleurs dans les reins; lassitude et fatigue des membres après la marche; irritabilité générale ou disposition à la mélancolie et à verser des larmes.

Si la suppression date de longtemps, notamment chez les femmes délicates et faibles, donnez *china*, *causticum*, *natrum muriaticum* et *arsenicum*.

Pour les *règles en retard*, ou *trop faibles* ou *trop courtes*, donnez selon les circonstances, *bryonia, causticum, cuprum, dulcamara, lycopodium, natrum muriaticum, pulsatilla, sulphur*.

Si la suppression se lie à des douleurs comme de rhumatisme dans les épaules et la poitrine, et que la femme ait des prédispositions à la consomption, adressez-vous sans retard à un médecin.

### DOULEURS OU COLIQUES MENSTRUELLES.

Il est des femmes qui sont sujettes à ces souffrances presque toute leur vie, depuis le commencement jusqu'à la fin de la menstruation. Le froid et un traitement vicieux de maladies antérieures leur servent d'origine. — Ces coliques menstruelles commencent quelquefois plusieurs heures ou même plusieurs jours avant que le flux sanguin soit établi. D'autres fois le contraire a lieu, les règles prennent sans douleurs, mais les douleurs ne tardent pas à se déclarer et arrêtent le sang. Ces souffrances continuent pendant un temps plus ou moins long; mais par suite d'un traitement convenable, le flux se rétablit ordinairement et coule sans interruption tout le temps qu'il doit durer. Il arrive aussi que les coliques ne cessent que lorsqu'une sorte de fausse membrane est expulsée ; alors les règles reprennent leur cours ou se terminent même avec l'expulsion de cette espèce de corps. Dans quelques cas, par un effet sympathique, les seins acquièrent beau-

coup de sensibilité, se gonflent et deviennent très-douloureux. — Les douleurs qui accompagnent une menstruation difficile sont de deux sortes : elles sont intermittentes et ressemblent aux douleurs d'accouchement ; ou bien elles sont continues, et se font sentir dans les reins, les hanches et les membres, semblables à celles qui accompagnent une menstruation régulière.

Les remèdes sont *belladonna*, *causticum*, *chamomilla*, *cocculus*, *coffea*, *lachesis*, *nux vomica*, *pulsatilla* et *veratrum*.

*Belladonna* est indiqué lorsque les douleurs précèdent le flux et s'accompagnent d'une violente congestion à la tête et du trouble de la vue ; visions qui donnent des peurs ; cris ; disposition à mordre et à déchirer toute chose ; rougeur et bouffissure de la figure ; douleur dans le dos ; sensation d'une pesanteur dans l'hypogastre comme si les organes allaient sortir par en bas ; efforts impuissants pour aller à la selle, avec épreintes.

*Chamomilla*, si les douleurs ressemblent à celles de l'enfantement avec une sensation de pression qui part des reins et se porte sur la partie antérieure et inférieure de l'abdomen ; coliques, avec sensibilité exquise de l'abdomen par le toucher ; perte d'une couleur noire et coagulée.

*Veratrum*, lorsque les règles sont précédées de coliques et de céphalalgie, et suivies après de diarrhée ; s'il y a faiblesse excessive ; bruissements des oreilles ; sensation constrictive de la gorge ; froid glacial du nez, des mains et des pieds.

*Coffea*, s'il y a une grande surexcitation nerveuse, et angoisses avec souffrances ; coliques excessivement douloureuses, avec plénitude et pression des intestins, avec spasmes qui se portent à la poitrine ; délire ; torsions convulsives des mains ; grincements de dents ; cris ; froid de tout le corps ; roideur et engourdissement ; gémissement avec difficulté de respirer.

*Lachesis* est d'un grand prix dans les menstrues difficiles ; spécialement s'il y a diarrhée avec épreintes, qui précède généralement le flux menstruel, et continue après qu'il a cessé.

*Cocculus,* s'il y a spasmes de l'abdomen ; fluatosités; nausées et abattement; coliques pressives, et crampes dans la poitrine.

*Causticum,* s'il y a des douleurs sécantes dans les reins, spasmes de l'abdomen; symptômes hystériques, et teinte jaune du corps.

*Pulsatilla* dissipe cette pesanteur qui se fait sentir dans l'abdomen comme par une pierre, avec violente pression dans la région inférieure et dans le dos, accompagnée de tiraillement et d'engourdissement dans les cuisses; vomissements de mucosités aigres; frissons et pâleur de la face; envies et efforts inutiles d'aller à la selle; fréquent désir d'uriner et leucorrhée.

*Nux vomica* améliore les douleurs crampoïdes de l'abdomen, si même elles sont accompagnées de nausées; douleurs de meurtrissure dans les os du front; spasmes de la matrice qui font effort sur le bas-ventre; chaleur, nausées et défaillances; insomnie; point dans le côté droit; fréquente envie d'uriner. *Nux vomica* est indiquée lorsque les règles sont précédées de douleurs tiraillantes dans les muscles postérieurs du cou, et chez les personnes irritables et passionnées, et qui font un usage habituel du café.

### RÈGLES TROP ABONDANTES.

*Ipecacuanha,* si l'écoulement se fait avec profusion et à la continue, surtout après l'accouchement; s'il est accompagné de pâleur, de soif, et du désir constant d'être entendu, avec le sentiment d'une grande prostration.

Lorsque le sang menstruel est excessif, ou qu'il dure plus qu'il ne faut, et s'accompagne de douleurs dorsales, et que ces douleurs portent sur l'abdomen, avec une ressemblance

aux douleurs d'enfantement, il ne faudra pas négliger de remédier à ces accidents. On commencera, c'est un point important, par garder une position horizontale ; dans beaucoup de cas, c'est indispensable.

Si le flux trop abondant vient d'une violence mécanique, une chute, un coup, etc., donnez *arnica.*

*Crocus,* l'un des plus précieux remèdes dans cette affection, particulièrement lorsque le sang est noir, surtout s'il est caillotté; qu'il est d'une grande abondance avec anticipation très-hâtive des règles.

*Platinum,* dans les cas d'un flux trop copieux, et consistant principalement en un sang brûnâtre ou noir, accompagné de douleurs lombaires, avec excitation générale et vénérienne.

*Chamomilla,* dans les règles d'un sang noir et en caillots, coulant par intervalle, avec douleurs et coliques sourdes, qui courent des reins sur l'abdomen ; à ces symptômes, ajoutez soif, froid des extrémités et défaillance.

*Nux vomica,* lorsque la menstruation est trop copieuse et reparaît avant la quatrième semaine; lorsqu'elle dure plus de quatre jours, s'arrête et reprend. Dans ce cas, défendez le café, le vin, le cidre ou l'eau-de-vie, la pâtisserie ou toutes choses stimulantes, pendant plusieurs mois.

*Ignatia* s'adapte parfaitement aux cas dans lesquels le flux dure trop longtemps et s'accompagne de bâillements et de symptômes hystériques.

*China,* pâleur ; faiblesse générale avec grande propension à transpirer ; paresse du corps ; gonflement des extrémités inférieures, des malléoles surtout, tête confuse avec bruissement des oreilles ; épuisement ; sang aqueux, ou caillé, sortant par intervalle, accompagné de douleurs crampoïdes dans la portion inférieure de l'abdomen.

*Sulphur* se donne deux ou trois fois dans l'intervalle des règles, en mettant entre chaque dose huit jours ; il

convient lorsque les autres remèdes n'ont pas suffi. — *Calcarea*, donné de la même manière, réussit parfaitement bien aussi, surtout après l'accouchement.

On n'a rien à ajouter spécialement ici par rapport aux *règles en avance* et de trop *longue durée*.— Les remèdes précédents, administrés selon les circonstances, y répondent d'une manière suffisante.

### CESSATION DES RÈGLES OU AGE CRITIQUE.

Cette époque de la vie du sexe féminin arrive vers l'âge de quarante-cinq ans; elle est, en général, plus tardive chez les femmes qui vivent dans l'aisance, tandis qu'elle avance chez celles qui mènent une vie dure. On en voit chez lesquelles cette révolution s'opère à trente-six ans, comme aussi chez d'autres où elle n'a lieu qu'après cinquante ans et même plus tard. Lorsque cet âge approche, les mois deviennent plus ou moins réguliers, soit quant au temps, soit quant à la quantité. La périodicité est plus courte, comme aussi elle peut être plus longue que de coutume. La quantité de sang qui se perd varie pareillement dans sa nature, sa consistance et ses mélanges. Les règles sont ou très-courtes, ou constituent une véritable maladie. Le flux se présente fréquemment à l'improviste, dure deux ou trois heures, et puis il s'arrête, sans aucun des symptômes propres à une suppression.

Quelquefois la marche progressive du changement d'état s'accomplit d'une manière si graduelle et avec si peu de trouble dans l'organisme, que la femme ne se doute pas qu'elle subit une nouvelle condition. Sa santé se fortifie et devient plus florissante que jamais.

D'autres femmes sont moins heureuses; elles éprouvent diverses souffrances, telles que vertiges, céphalalgie, bouffées de chaleur, état nerveux, pâleur et faiblesse; urines fréquentes, limpides et abondantes, ou colorées et en petite quantité; douleur dans la portion inférieure de l'abdomen (bas-ventre), dans le dos et les cuisses, courant le long des jambes avec une sensation de rampement; appétit irrégulier, lenteur de digestion, chaleur dans la partie inférieure de l'estomac et dans le dos; hémorrhoïdes fatigantes, et suppléant quelquefois aux règles; enflures des extrémités inférieures; gonflement du ventre, qui a lieu de

temps en temps sans s'accompagner des symptômes ordinaires propres aux flatuosités. De violentes démangeaisons dans les parties sexuelles ne sont pas rares alors.

Il ne faut pas, à l'occasion d'une légère irrégularité des règles à cet âge, faire intervenir la moindre action médicamenteuse, surtout si l'évacuation diminue. Un régime bien réglé est ce qui importe le plus dans cette circonstance, — aliments simples et d'une digestion facile, pris principalement parmi les végétaux; abstinence complète de toutes choses stimulantes; exercice en plein air conformément à la saison; bains; frictions sèches sur tout le corps. On évitera de dormir dans une chambre trop chaude et trop renfermée, ainsi que dans un lit trop mou. Dans tous les cas, il sera bon de porter la flanelle ou la soie sur la peau, on mettra le plus grand soin à ne pas s'exposer aux fâcheux effets des vicissitudes de l'atmosphère; en conséquence on se vêtira convenablement.

Les prétendus toniques et les remèdes dits fortifiants sont toujours nuisibles à cette époque; il faut donc savoir s'en passer.

*Lachesis* et *pulsatilla* sont les principaux remèdes homœopathiques contre les désordres de l'*âge du retour*. Si l'un d'eux ne suffit pas pour neutraliser les symptômes, il faudra les prendre alternativement, en mettant entre chaque dose un intervalle d'une semaine. — Il arrive très-souvent que l'un suffit sans l'autre; dans ce cas, chacun sera adapté aux symptômes propices.

*Bryonia*, *cocculus*, *ignatia* ou *sulphur*, conviennent dans quelques cas particuliers.

### FLUEURS BLANCHES, LEUCORRHÉE.

Cette maladie consiste dans une perte de mucus anormal des parties génitales, et affecte plus particulièrement les femmes adultes et celles qui touchent à l'âge du retour. On l'observe quelquefois chez les petites filles, et quelquefois aussi chez les femmes un peu âgées; dès le commencement, la patiente ne remarque qu'un léger écoulement de matière blanchâtre; il sort goutte à goutte, et s'accompagne dans les parties d'une sensation désagréable. Si on n'y fait nulle attention, comme c'est l'ordinaire, l'écoulement augmente en quantité, et devient, dans quelques cas, excessif.

Les femmes qui sont le plus sujettes à cette affection sont d'un tempérament nerveux, d'une complexion molle, à poitrine délicate et à prédisposition héréditaire. Les causes génératrices de cette maladie sont en général : accouchements laborieux, irrégularité des règles, emploi de purgatifs, corsets, veillées prolongées, usage immodéré du thé, du café et des épices; peu d'exercice, et quelquefois oubli dans les soins de propreté; présence de vers, et application, injection locale de quelque substance irritante. Les femmes qui sont habituées à cette affection l'éprouvent surtout avant et après les règles et pendant la grossesse. La sécrétion est moindre ou plus abondante, et varie en quantité et en qualité. Dans le commencement, elle n'a rien d'extraordinaire : on dirait que la sécrétion de mucus est à l'état normal; mais, plus tard, le mucus prend une consistance plus épaisse et une apparence gélatineuse, ou devient clair, laiteux et aigre. Dans la leucorrhée passée à l'état chronique, ce mucus devient purulent, et acquiert une couleur jaune; il est souvent verdâtre, et quelquefois d'une teinte brune. La perte ne s'effectue pas toujours à la continue, elle a lieu souvent d'une manière irrégulière et par émissions saccadées.

La leucorrhée, après une durée plus ou moins longue, se compose de certains symptômes; tels sont : douleur constante dans les reins et le dos; sensation d'impulsion vers et dans l'abdomen; souffrance dans les hanches; froid des extrémités; pâleur de la face; tristesse; perte d'appétit; éructations; symptômes nerveux; névralgies, etc.

La leucorrhée amène après elle des affections si graves de la matrice et des parties voisines, qu'on ne saurait trop s'empresser d'y porter remède. On a eu trop souvent sujet de regretter avec amertume d'avoir négligé de s'occuper de cette maladie dès le principe, alors qu'on pouvait la traiter avec espoir de succès. — Au premier signe de l'approche du mal, la malade s'attachera d'abord à corriger les causes prédisposantes, et autant qu'il est en son pouvoir, à éloigner les causes excitantes; telles sont : toutes choses qui agissent au détriment de la santé générale; et notamment, les corps étrangers introduits dans le vagin avec l'intention de soutenir la matrice; les pessaires, la malpropreté, etc. Cette affection peut tenir aussi à un état particulier de l'organisation.

On trouvera plus d'un avantage à se servir des injections dans le traitement de la leucorrhée.

*Calcarea*, s'il y a démangeaisons et brûlement, se faisant sentir avant les règles; pertes laiteuses qui disparaissent souvent après avoir uriné et s'accompagnent de sensation pressive sur la portion la plus basse de l'abdomen, et d'une descente ou chute de la matrice; si elle a lieu après avoir voulu faire effort pour soulever quelque chose de trop lourd; *leucorrhée corrosive, blanchâtre*, chez les *très-jeunes filles ;* il convient spécialement aux femmes lymphatiques, de la complexion des blondes et prédisposées à l'embonpoint, et qui ont des règles abondantes avec anticipation.

*Pulsatilla,* lorsque la perte est épaisse, comme de la crème; quelquefois corrosive; accompagnée de prurit vers l'époque critique; avant, pendant et après les règles; si elle est occasionnée par une peur; et chez les jeunes filles, avant que la menstruation soit bien établie.

*Cocculus,* leucorrhée avant et après les règles; pertes de mucosités sanguinolentes pendant la grossesse; leucorrhée semblable à des lavures de viande; avec coliques et flatuosités.

*Causticum* contre la leucorrhée profuse, ayant l'odeur du sang des règles, ou qui coule la nuit, accompagnée d'une douleur dans le dos et les reins; pâleur de toute l'habitude du corps, avec excoriation des parties.

*Natrum muriaticum,* lorsque la perte est abondante et consiste en un mucus transparent, blanchâtre et épais, ou s'il est cuisant; teint terreux, jaune de la figure; leucorrhée accompagnée de mal de tête, avec prédisposition à la diarrhée, avec évacuations claires et coliques.

*Sulphur,* dans les cas opiniâtres avec urines chaudes; pertes blanchâtres ou jaunâtres et corrosives; à la suite d'éruptions répercutées ou d'un rhumatisme incomplétement guéri.

### REMARQUES SUR LA GROSSESSE.

Pendant la durée de la grossesse, la femme doit considérer que les actes les plus futiles de sa part peuvent exercer une

grande influence sur l'avenir et la santé, et ajoutons, sur l'état moral et intellectuel d'un être qui lui est attaché par les liens les plus intimes et les plus chers, être qui doit attendre d'elle comme mère, et autant qu'il est en son pouvoir, une seconde constitution. Ainsi donc, pour atteindre à un tel but, il est du devoir d'une mère de faire la plus grande attention à sa nourriture, à ses vêtements et à l'exercice qui lui sied le mieux.

*Nourriture.* — Elle doit à cet égard observer la plus grande simplicité et s'abstenir des aliments et des boissons stimulantes, comme de tout ce qui tend à augmenter l'excitabilité du système nerveux. Elle évitera également de prendre trop de nourriture à la fois; car, il semble que la nature ait voulu prévenir la plénitude en excès par les nausées et les vomissements auxquels sont sujettes les femmes enceintes. Il n'est pas nécessaire non plus qu'elle serve ses goûts bizarres et ses appétits voraces; personne n'ignore qu'il en résulte le plus ordinairement des indigestions, des coliques et même des états convulsifs. A plus forte raison, devra-t-on s'opposer à l'usage contre nature de la chaux, de la magnésie, du café grillé, etc.

*Vêtements.* — Elle doit s'habiller selon la saison, et n'avoir aucun lien qui fatigue la taille ou toute autre partie du corps; les habillements auront plutôt de l'ampleur et une certaine laxité dans les attaches. Les corsages serrés [corsets] (1) sont on

(1) Il faut absolument que la femme comprenne toute son importance dans l'humanité. Qu'elle soit donc éclairée dans l'accomplissement de ses devoirs, comme mère; qu'elle soit même initiée aux mystères de sa propre organisation, pour que tous les doutes de son esprit soient dissipés. Aux conseils, aux avertissements du docteur Héring, ajoutons les enseignements du professeur Serres (*). Puissent ces conseils, ces avertissements, ces enseignements, si judicieux, être compris comme ils doivent l'être; le sort de l'homme y est intéressé.

« L'usage du corset est dangereux. Je dis l'usage, qu'on le remarque bien. Ici l'abus ne se sépare point de l'usage : l'hygiène proscrit l'un et l'autre.

« J'appellerai d'abord l'attention sur les effets les plus ordinaires que produit le corset.

« Généralement, il presse l'abdomen au niveau de la neuvième ou de la dixième côte. A cet endroit, il agit sur le foie, le comprime, le brise en quelque sorte; il en diminue, il en altère les fonctions. On sait combien, chez les femmes, les maladies du foie sont devenues, depuis

(*) Voyez aussi *Études historiques et médicales sur les corsets*, par le docteur H. Bouvier. Paris, 1853, in-8.

ne peut plus dangereux. L'expérience démontre, en effet, que la plupart des souffrances de l'enfant et de la mère proviennent de la compression continuelle et forcée de l'abdomen durant la gestation. Il n'y a pas de doute que le plus grand nombre

quelque temps, fréquentes, opiniâtres, graves. La cause de ces affections ne se cherche pas ailleurs que dans l'usage du corset.

« Il comprime la veine cave inférieure (veine ventrale); par suite, le sang stagne dans le ventricule droit, et ce ralentissement dans la fonction circulatoire occasionne l'étranglement des veines jugulaires. De là des spasmes, des évanouissements.

« Le corset est encore une cause de hernies, et on le comprend : cette armature baleinée s'oppose à l'ondulation naturelle des viscères de l'abdomen; elle les comprime d'une manière inégale, et ils tendent à s'échapper par les endroits qui leur offrent le moins de résistance.

« Mais ce n'est là qu'une partie des désordres causés par le corset; il en produit d'autres, de plus graves, et c'est l'utérus qui en est le siége.

« J'ai parlé déjà de l'utérus, de son anatomie, de ses fonctions. Cet organe est suspendu dans le bassin par le *ligament large* et le *ligament rond*. Ces ligaments maintiennent l'utérus à la manière des ressorts qui maintiennent la caisse d'une voiture. Je ne puis pas trouver de comparaison plus exacte; et il fallait qu'il en fût ainsi. Au moment de la grossesse, en effet, l'utérus se déplace, *voyage* dans l'abdomen : il n'est pas fixé aux parois du bassin; les ligaments, tout en le retenant, lui permettent de flotter.

« Avec le corset, voici ce qui arrive à l'utérus :

« Le corps baleiné refoule la masse intestinale de haut en bas ; alors l'utérus, organe flottant, est lui-même refoulé par les intestins; les ligaments le suivent dans le sens de la pression. De là ces abaissements de l'utérus, de là ces autres affections du même organe, affections terribles et si fréquentes, à Paris surtout, que bientôt les médecins n'y pourront plus suffire.

« On le voit, l'usage du corset n'est pas seulement funeste à celle qui le porte; si nous n'y prenons garde, il atteindra la race; car cette mode ridicule et meurtrière s'attaque à la source même de la vie, et tend à l'altérer.

« Sans doute, le corset n'est pas nouveau en France; mais, de toutes les formes qu'il a affectées, la plus dangereuse pour la santé est celle qui a été adoptée de nos jours.

« Nos dames, pour obtenir un plus grand évasement relatif des hanches, compriment le buste avec une énergie dont les âges précédents n'offrent point d'exemples. Au dix-huitième siècle, nos grand'-mères portaient des corsets. — Buffon appelle de pareils vêtements des *cuirasses;* — mais aussi elles portaient des paniers, et l'énorme développement de ces paniers permettait de donner plus d'ampleur aux corsets.

de difformités n'aient leur origine dans la vanité et les prétentions excentriques des mères.

*Exercice.* — Quant à l'exercice, nous l'avons déjà dit ici, il

« La mode était aussi ridicule que la nôtre, mais elle offrait bien moins de dangers. Nos grand'mères, qui portaient paniers, ont, après tout, produit la forte génération de 1789.

« J'ai dit que le corset finirait par altérer notre race, et je n'ai pas exagéré. — On sait que c'est par la femme que les qualités de la race se conservent. Ce fait est d'une observation constante.

« Français du dix-neuvième siècle, nous sommes les fils des femmes gauloises ; et nous devons être fiers de nos mères. Leur condition était bien supérieure à celle des femmes romaines. La Gauloise choisissait son époux : mariée, elle était l'associée de son mari ; elle avait la moitié des biens. L'éducation des enfants lui appartenait exclusivement ; quand le fils savait manier les armes, alors seulement elle le présentait à la tribu.

« Les Gaulois avaient ceci de très-remarquable pour un peuple à peine naissant à la civilisation, c'est qu'ils respectaient la femme. Partout où ce respect de la femme existe, soyez sûr que le peuple est éminemment perfectible, qu'il atteindra à de hautes destinées.

« Ce sont les générations de femmes gauloises qui, chez nous, ont conservé et perpétué la race, cette *race gauloise* dont vous m'entendez si souvent parler. Les conquérants romains, bourguignons, francs, sarrasins, ont eu beau s'abattre et s'implanter sur le sol, ils n'avaient point amené leurs femmes avec eux ; ils ont trouvé dans le pays conquis les femmes gauloises qui ne l'ont jamais quitté, et par elles l'élément gaulois a toujours survécu et a prédominé. Aussi ne vous étonnez pas de rencontrer dans notre race une unité de croyance, d'effort social qui persiste à travers les ténèbres du moyen âge, à travers les guerres, les fureurs des factions, et qui s'est retrouvée, cette unité, plus puissante que jamais au grand jour de la Révolution française. La Révolution a fait de cette unité un faisceau aujourd'hui indissoluble. Oui, nous sommes un peuple homogène par l'agglomération et les idées, homogène dans les âges. Les Gaulois du temps de César et nous, c'est le même peuple, que distingue le même trait moral : l'amour de l'égalité.

« Eh bien ! cette race énergique, intelligente, supérieure, cette race gauloise est-elle destinée à déchoir ? Oui, si la femme, conservatrice de la race, déchoit elle-même. Et le corset, cause perpétuellement agissante de maladies et d'atrophie, peut amener ce résultat, qui sera général ; car l'usage du corset est général dans les villes et tend même à se généraliser dans les campagnes.

« Luttez avec nous, mères, contre le despotisme de la mode ; luttez dans vos familles pour y abolir l'usage pernicieux du corset. Pour nous, nous lutterons toujours et partout. Médecins, notre famille, c'est l'humanité ! »

SERRES, *Cours d'anthropologie*.

est nécessaire pendant l'état de grossesse. Celui qu'on devra préférer sera la *promenade* à pied et au grand air; car il n'en est pas qui mette les muscles du corps plus en action. Cependant il ne faudra pas le prendre immédiatement après que le travail de la digestion sera commencé; le moment le plus convenable est deux ou trois heures après avoir pris un modeste dîner, soit pendant un temps doux, dans la journée ou vers le soir; on évitera avec soin l'humidité de la nuit en ne rentrant pas trop tard chez soi. La promenade en voiture ou à cheval est un exercice passif qui convient peu; et en outre il offre trop de chances pour des accidents qui peuvent être graves par eux-mêmes, et parce qu'il est précisément l'occasion de mille frayeurs. On mettra un égal soin à éviter les promenades trop longues, engagées par un temps trop incertain, la danse, la course, l'emploi d'efforts pour soulever des poids trop lourds, etc. L'avortement ou l'accouchement prématuré sont la suite de ce genre d'imprudence. On respirera un air pur, et la chambre à coucher sera grande et fréquemment ventilée. Il faut conserver la tranquillité d'âme sur toute chose; il est nuisible d'occuper trop sérieusement son esprit, comme aussi de passer de longues veillées. — Tout ceci s'adresse aux dames du grand monde; pour les femmes du peuple, elles doivent faire comme elles peuvent.

## DES INCOMMODITÉS DE LA GROSSESSE.

Quoique la grossesse soit un état parfaitement naturel, il n'en est pas moins troublé quelquefois par des désordres qui proviennent, soit d'une organisation imparfaite, soit des suites des divers traitements subis antérieurement. Il n'est donc pas inutile de faire connaître les moyens de remédier à ces déviations de la santé pendant l'état de grossesse.

Quelle que soit la croyance universelle à un état de pléthore, à une plénitude générale du système pendant la gestation, nous passerons outre; l'idée d'agir dans ce cas par déplétion est un véritable non-sens. — Disons seulement, au sujet de cette nécessité de la saignée en certains cas, tels que ceux qui concernent les femmes sujettes aux fausses couches, qu'elles doivent avant tout éviter d'être saignées; pour un cas dans lequel la saignée a paru justifier ce préjugé, cent ont rendu l'avortement plus inévitable.

L'irritabilité nerveuse qui complique si souvent l'état de gros-

sesse est susceptible d'être traitée avec succès; dès soins intelligents et judicieux préviennent la tempête qui menace la santé de la femme, en donnant à son système entier une impulsion vitale dans laquelle la santé ne laisse rien à désirer.

Nous allons maintenant parler des désordres qui peuvent avoir lieu dans la grossesse, et indiquer le traitement qui leur convient.

**Menstruation.** — La continuation des règles pendant la grossesse, incommodité comparativement très-rare, est fortuite, et doit être considérée plutôt comme un simple écart de la nature, que comme une maladie.

Lorsqu'une cause de souffrance dure depuis trop longtemps, elle produit la faiblesse, et la femme peut être sujette à l'incommodité en question; si elle s'accompagne, de douleur on aura recours à *crocus, platinum,* ou *cocculus,* ou *phosphorus.*

Pour l'indication spéciale de ces remèdes voyez « Coliques menstruelles ou règles trop abondantes ».

**Vertige et mal de tête.** — Quelquefois, dès la seconde semaine, mais généralement dans la troisième après la conception, la femme ressent dans la tête une étrange sensation de plénitude ou de pesanteur, qui s'accompagne d'engourdissement, et d'une sorte d'inaptitude pour tout mouvement. Si les effets de cette sensation augmentent, il s'ensuit une certaine légèreté de la tête, avec vertige, principalement le matin, un étourdissement avec obscurcissement de la vue en s'arrêtant; et en même temps scintillation devant les yeux; assoupissement ou un état opposé; céphalalgie avec pesanteur de tête ou de la nuque; disposition à se laisser tomber en avant si l'on s'arrête; palpitations du cœur, nervosité générale, etc. A ces symptômes viennent s'ajouter, dans quelques cas, des fadeurs d'estomac; l'appétit varie sur toute chose et diminue; l'odeur des aliments qu'on prépare inspire du dégoût; la vue des provisions pour la table excite des nausées; les mets que la malade préférait à tout lui font mal, et les choses pour lesquelles elle n'avait aucun goût sont celles qui lui plaisent et qu'elle mange avec avidité. Il est remarquable que ces désirs et ces répugnances ne résultent pas de l'expérience du moment, mais bien des caprices du goût. — La langue est généralement recouverte d'un enduit jaunâtre avec un peu de rougeur sur les bords et à la pointe. La bouche se remplit d'une salive sans saveur.

Il n'y a peut-être pas un seul cas de grossesse qui réunisse tous ces symptômes, mais il n'en est pas un qui n'en présente quelques-uns; ils ont cela de commun, qu'ils s'aggravent le matin; on rencontre aussi des femmes qui passent tout le temps de la gestation sans que leur santé soit troublée par rien d'extraordinaire.

*Aconitum,* vertige en se levant étant assis, comme par ivresse, et comme si l'on allait tomber; faiblesse en se levant d'une position couchée, avec obscurcissement de la vue; congestion du sang à la tête avec battement, et pression sur la région du front; douleurs sourdes à la tête; yeux rouges; étincelles, avec crainte de la lumière; taches noires devant les yeux. — Ce remède convient principalement aux personnes pléthoriques et d'un tempérament nerveux.

*Belladonna,* vertiges avec chancellements et tremblements; stupeur avec perte de connaissance; plénitude de la tête avec bruissement dans les oreilles, et crainte de tomber; le bruit irrite; pesanteur et pression sur la tête, ou sur le front au-dessus des yeux; douleurs expansives dans la tête, avec violent battement des carotides; injection des yeux, avec palpitation des paupières et rougeur de la face; éclairs devant les yeux; double vue des objets. Les symptômes qui réclament l'emploi de *belladonna* éprouvent généralement de l'aggravation le matin et répugnent au mouvement.

*Glonoine,* voyez ce qui a été dit de ce remède à l'article « Mal de tête ».

*Nux vomica,* vertige et embarras de la tête; étourdissement avec obscurité de la vue, et bourdonnements d'oreilles; douleurs déchirantes, tractives et tressaillantes de la tête, douleurs périodiques; souffrances de la tête particulières à la grossesse, avec constipation; dégoût pour les aliments accompagné de saveur insipide, ou acide, amère et putride de la bouche. — Ce remède convient aux per-

sonnes vives, violentes, principalement si elles mènent une vie sédentaire; si elles sont constipées et habituées au café. Les souffrances s'aggravent généralement le matin, après l'exercice et au grand air.

*Opium*, vertige en se levant; vertige avec stupeur, comme après une débauche ; sommeil imparfait, avec somnolence et face bouffie; respiration lente et lourde; illusion de l'imagination.

*Platinum*, le mal de tête qui augmente graduellement et cesse de même; mal de tête causé par une vexation ou un accès de colère; exspuition de salive fade ou douceâtre. — Ces souffrances, chez les femmes nerveuses et hystériques, s'aggravent par le repos et s'améliorent par le mouvement.

*Pulsatilla*, vertige, qui devient pire en s'arrêtant, avec une cécité momentanée, chancellement et crainte de tomber; mal de tête unilatéral, douleurs pulsatives et lancinantes dans la tête; mal de tête sympathique de l'estomac; mal de tête tous les jours; les souffrances sont suivies fréquemment de l'engourdissement des membres, et s'aggravent généralement le soir et avant minuit. — *Pulsatilla* convient particulièrement aux personnes d'un caractère doux et facile.

*Sulphur*, s'il y a congestion de la tête, avec douleur pulsatives, et sensation de chaleur à la tête, vertige, chancellement, principalement assis, ou après avoir mangé, suivi de nausées, de syncope, de faiblesse, et de saignement de nez; tête confuse, méditation difficile, avec aggravation le matin et le soir; maux de tête d'un seul côté, ou maux de tête occupant le sommet, le derrière ou le devant au-dessus des yeux, avec obscurcissement de la vue, maux de tête périodiques ou intermittents, aggravés le matin, ou le soir, ou la nuit. Les douleurs de tête augmentent par le mouvement, en se promenant en plein air, et par les méditations. Après l'emploi de ces différents re-

mèdes, la malade attendra plusieurs jours pour en observer les effets. S'il se déclare de l'amélioration, on s'abtiendra tant qu'elle durera. Si les symptômes reprennent de nouveau, il faudra répéter le remède. S'il n'y a pas d'amélioration, on passe à un autre.

**Mal au cœur.** — Les nausées, les vomissements, les crachements, la pituite de l'estomac, c'est tout un. — Ces incommodités si communes à l'état de grossesse commencent habituellement vers la sixième semaine et se prolongent, avec plus ou moins de force, jusque dans le cinquième mois. Après cette époque elles cessent généralement, mais pour reparaître sur la fin de la gestation, dans quelques cas, à la suite de la plus légère provocation. Les nausées et les vomissements ont lieu communément le matin, au saut du lit, et continuent deux ou trois heures durant. Après bien des efforts, on rend plein la bouche des mucosités d'un goût quelquefois tellement aigre, que les dents en sont agacées. Les aliments sont rarement rejetés, et les vomissements amènent souvent aussi une grande quantité de bile.

Nous n'oublierons pas de noter le crachement d'une salive écumeuse et une salivation si copieuse et si tenace, que, lorsqu'elle tombe sur le plancher, elle y forme de véritables flaques d'eau. Quelquefois cette salivation devient encore plus abondante et est suivie d'aigreurs et de déjections d'eaux de l'estomac (pituite).

*Ipecacuanha,* vomissements violents avec douleurs au creux de l'estomac; langue sale; vomissement de bile; vomissement avec soif; perte d'appétit et relâchement du ventre.

*Nux vomica,* vomissement avec vertige; impatience, mauvaise humeur; vomissement d'un mucus aigre; goût amer de la bouche; nausées continuelles; aigreur, écoulement d'eaux; hoquet; sensibilité douloureuse de l'estomac avec pression comme par une pierre; constipation, et tempérament irritable.

*Arsenicum* est utile lorsqu'il survient des vomissements excessifs après avoir mangé ou bu; s'il y a défaillance, grande faiblesse et maigreur considérable.

*Pulsatilla,* langue couverte d'un enduit blanchâtre; nausée insupportable avec envie de vomir; vomissement d'un mucus aigre et d'aliments; nausées venant de la gorge et de la bouche; éructations acides, amères ou rapportant le goût des aliments; goût amer ou aigre de la bouche après avoir mangé; nausée après avoir mangé; salivation; écoulement d'eaux de l'estomac; hoquet; pulsations au creux de l'estomac; envie fréquente d'uriner.

*Natrum muriaticum,* dans le cas opiniâtre de déjections d'eaux de l'estomac; griffement au creux de l'estomac, qui est douloureux au toucher; eaux salées qui montent constamment de l'estomac; perte du goût et de l'appétit.

*Nux moschata,* voyez ce remède ainsi que *veratrum,* à l'article « Affections de l'estomac ».

*Phosphorus* sera donné dans les cas semblables à ceux d'*arsenicum,* s'il avait paru ne pas suffire.

**Mal de dents.** — L'odontalgie est l'affection la plus commune qui paraisse dans la grossesse, elle en est quelquefois l'un des premiers symptômes. Elle peut exister pendant tout le temps de la gestation, mais d'ordinaire elle se manifeste par paroxysmes et par intervalles plus ou moins longs. Elle se fait sentir dans une ou plusieurs dents cariées, ou dans une dent parfaitement saine ou dans une partie de dent. La douleur est de nature névralgique. Avant de songer à extraire une dent, dans ces circonstances, il faut consulter un médecin.

Les remèdes qui réussissent le mieux sont : *calcarea, apium virus, mercurius, chamomilla, nux vomica, pulsatilla* et *staphysagria.* — Pour les cas particuliers, laissez-vous gouverner dans le choix du remède par la similitude de symptômes avec ceux du mal. (Voyez l'article « Mal de dents ».)

**Constipation.** — La constipation accompagne très-fréquemment la grossesse. On y remédie en général par l'exercice et un régime alimentaire composé plus particulièrement de végétaux, ainsi que par la boisson de beaucoup d'eau froide. Mais, si cela ne suffit pas, donnez *nux vomica,* une dose le soir et deux ou trois soirs consécutifs, ou, dans quelques cas, si c'est nécessaire, donnez *bryonia, opium, lycopodium,* ou *sulphur.* (Voyez « Constipation ».)

**Diarrhée.** — La diarrhée n'est pas aussi commune que la constipation dans la grossesse, mais elle est beaucoup plus grave ; il ne faudrait pas qu'elle durât longtemps. Elle dépend fréquemment de quelque cause accidentelle dont l'éloignement la fait cesser presque aussitôt.

Les meilleurs remèdes sont : *lycopodium, sulphur, dulcamara, antimonium crudum*, *nux vomica*, *pulsatilla* et *rheum*. (Voyez « Diarrhée ».)

**Prurit.** — Durant les premiers mois, quelquefois même jusqu'à la fin de la grossesse, les femmes sont fatiguées et tourmentées par des démangeaisons insupportables des parties génitales. On les attribue généralement à une augmentation dans la sécrétion de ces parties. Le mucus sécrété acquiert de l'âcreté; une efflorescence aphtheuse, semblable à celle qu'on remarque chez les enfants, se manifeste sur la surface interne des grandes lèvres et dans les parties voisines; elle pénètre quelquefois jusqu'à la hauteur et dans la direction de la matrice. Dans d'autres cas, les aphthes sont remplacés par une très-grande irritation des tissus qui prennent une couleur cuivrée et présentent comme de petites déchirures. De toutes ces surfaces, tourmentées par une irritation particulière, il s'échappe constamment une perte aqueuse viciée qui, lorsqu'elle s'accumule, s'accompagne d'un prurit indomptable. Cette maladie n'attaque pas seulement la femme enceinte, elle visite même celle qui ne l'est pas. Elle y est, toutefois, plus sujette durant la gestation et s'amende pendant les règles.

De fréquentes ablutions d'eau offrent un puissant moyen de soulager les malades et de préparer la guérison.

Les principaux remèdes sont : *bryonia*, *carbo vegetabilis*.

Dans la variété aphtheuse on donne la préférence à *carbo vegetabilis* et à *silicea*.

Dans la chaleur et la sécheresse des parties, à *bryonia* et *lycopodium*.

*Lycopodium* s'adapte principalement s'il y a un écoulement blanc ichoreux avec ou sans expulsion de vents de la matrice.

*Pulsatilla*, à chaque variété de la maladie, surtout si elle a lieu sur le déclin des règles.

*Mercurius*, si les démangeaisons sont violentes avec inflam-

mation et engorgement des lèvres; leucorrhée corrosive avec pression en bas et excoriation de tissus.

Afin de faire cesser promptement cette inopportune maladie dans son symptôme pruriteux, on pourra se laver de temps en temps les parties avec une solution légère de *borax.* — On se sert également avec succès d'eau acidulée avec le jus de citron.

**Hémorrhoïdes.** — Quoique cette maladie ne soit, en aucune façon, particulière à la grossesse, cependant il arrive souvent que certaines femmes en sont atteintes à cette époque à cause de la pression qui s'exerce sur l'utérus et de l'état de torpeur où sont tenus les viscères abdominaux. Il en résulte une gêne dans les fonctions du ventre et de la circulation sanguine locale.

Pour un traitement approprié, voyez l'article « Hémorrhoïdes ».

**Varices.** — Cette maladie consiste dans la dilatation et la distension des veines; elle n'est point exclusive à l'état de grossesse; elle existe en tout temps chez la femme, et quelquefois aussi chez l'homme. Mais comme cette maladie se rencontre fréquemment chez la femme enceinte, on doit considérer qu'elle est presque particulière à cet état. Elle se montre rarement dans la première gestation, mais on la remarque beaucoup plus souvent dans les grossesses subséquentes. Les veines variqueuses se font remarquer généralement vers les chevilles et peuvent s'établir à la jambe, et de là se porter au genou, comme aussi couvrir toute l'extrémité. L'affection peut être limitée à une seule jambe, comme aussi occuper les deux. L'état variqueux existe avec ou sans l'œdème, ou gonflement général des pieds et des extrémités inférieures.

Les veines variqueuses sont généralement superficielles, et prennent d'abord une couleur rougeâtre; plus tard, elles sont de couleur bleuâtre plombée et sont plus gonflées; elles deviennent bosselées, nouées. Elles acquièrent plus de grosseur lorsque la malade se tient debout; elles diminuent lorsqu'elle reste couchée.

Quand cette affection est légère, elle n'est point douloureuse; mais en augmentant, elle le devient, et enfin, les veines peuvent se crever et le sang s'épancher sous la peau, et même se faire jour extérieurement.

Comme la maladie est produite par une cause en quelque sorte mécanique, elle disparaît après la délivrance: la pres-

sion exercée sur les veines n'existant plus, tout rentre dans l'état naturel.

Si la distension est très-prononcée et que la maladie soit très-douloureuse, il est nécessaire que la femme reste étendue. On a recours alors à des lotions fréquentes d'eau froide ou d'eau légèrement alcoolisée. Si elle est obligée de se tenir debout, on pourra lui apporter quelque soulagement en lui appliquant à la jambe un bandage ou en lui faisant prendre un bas lacé. Si le bandage ou le bas lacé ne suffisait pas, il conviendrait d'appliquer le matin un bandage plus serré en commençant par l'orteil, et progressivement jusqu'à la partie la plus supérieure de la jambe, jusqu'au genou.

En aide aux moyens mécaniques que nous venons de faire connaître, on pourra employer avec succès les remèdes suivants :

*Pulsatilla* convient dans le plus grand nombre de cas, surtout s'il y a un gros développement des veines et de tout le membre, avec beaucoup de douleur et plus ou moins d'inflammation, ou lorsque les veines sont bleues et même tout le membre. *Arnica*, donné alternativement avec *pulsatilla*, est quelquefois très-avantageux.

*Lachesis* après *pulsatilla*, lorsque ce dernier n'a produit qu'un amendement dans la douleur et le gonflement, mais que la teinte bleuâtre est restée.

*Nux vomica*, avec constipation, coïncidant avec un tempérament hémorrhoïdaire et irritable.

*Arsenicum*, comme *pulsatilla*, mais avec sensation de brûlement dans les douleurs.

*Carbo vegetabilis* comme dans le précédent, si *arsenicum* n'a pas suffi.

*Lycopodium* dans les cas chroniques, lorsque les autres remèdes ont été insuffisants.

**Incontinence d'urines.** — Cette incommodité se manifeste dans tout le temps de la grossesse, et peut-être est-elle plus commune dans les premiers mois. Si ce désir n'est pas satisfait tout de suite, l'urine peut s'échapper involontairement. L'urine est fréquemment très-âcre et d'une odeur forte.

Les meilleurs remèdes sont : *pulsatilla*, *belladonna*, *china*, *silicea* ou *stramonium*.

Si les urines sont douloureuses : *pulsatilla*, *cocculus*, *phosphoric. acid.*, *nux vomica* ou *sulphur*.

**Douleurs dorsales et du côté.** — Après le cinquième mois de la grossesse, quelques femmes sont prises de douleurs dorsales, qui s'étendent aussi en profondeur dans le côté droit sous les côtes. Cette sensation est un mal incessant qui s'accompagne de chaleur. La malade ne peut rester longtemps assise ; la douleur est plus supportable après avoir passé une ou deux heures au lit. Elle cesse généralement vers le huitième mois. Les petites femmes y sont particulièrement beaucoup plus sujettes dans leur première grossesse.

Pour les douleurs dorsales, donnez *bryonia*, *rhus*, *belladonna*, *pulsatilla*, *nux vomica*, *causticum* ou *sulphur*.

Pour les douleurs du côté, *aconitum*, *chamomilla*, *pulsatilla* ou *phosphorus*.

**Crampes.** — C'est une affection très-incommode qui se fait sentir et devient pire vers le quatrième ou cinquième mois, et plus tard sur la fin de la grossesse.

Les crampes se font sentir dans les muscles de l'abdomen, dans le dos, les hanches et les extrémités inférieures.

Les remèdes les plus propres à éloigner les crampes des jambes, qui sont les plus fréquentes, sont : *colocynthis*, *hyoscyamus*, *calcarea*, *chamomilla*, *nux vomica* ou *sulphur*.

Celles du dos : *ignatia*, *rhus* ou *opium*.

Celles de l'abdomen : *nux vomica*, *pulsatilla*, *belladonna*, *hyoscyamus* ou *colocynthis*.

Celles des cuisses, *hyoscyamus*.

— des pieds, *calcarea*.

Pour les crampes des muscles de l'abdomen, prenez *belladonna*, *hyoscyamus*, *nux vomica* ou *pulsatilla*.

Lorsqu'elles attaquent le dos, prenez *ignatia*, *opium* ou *rhus*.

Les hanches, *colocynthis*, *graphites* ou *stramonium*.

Les cuisses, *hyoscyamus*.

Les jambes, *calcarea*, *chamomilla*, *nux vomica*, si c'est après minuit ; ou *sulphur*, si c'est le soir.

Les pieds, *calcarea*.

**Défaillance et attaques hystériques.** — Ces incommodités peuvent avoir lieu durant toute la grossesse, mais elles se manifestent particulièrement vers l'époque où l'enfant com-

mence à remuer. Les femmes robustes en sont attaquées, mais non pas aussi souvent que les femmes délicates et nerveuses. Ces accidents ne sont que passagers. La malade éprouve d'abord une sensation de langueur avec disposition au bâillement; tout paraît tourner autour d'elle; il y a obscurcissement de la vue, bruissement et tintement des oreilles; pâleur de la face; soupirs et insensibilité. Il n'y a pas, comme dans l'épilepsie, des mouvements convulsifs, la voix n'est pas étouffée et la malade ne se mord pas la langue. — Lorsque ces accès sont légers, il suffira, pour les rendre tolérables, d'être attentif au régime diététique, d'aller et de se promener au grand air; on les prévient aussi en écartant les causes accidentelles, telles que de rester dans une chambre trop chaude, ou d'être trop à l'étroit dans son corset, etc.

Ces affections peuvent également être causées par la frayeur, la colère ou un saisissement quelconque. Quelquefois même elles ont lieu sans aucune cause d'excitation extérieure.

*Aconitum* peut prévenir le retour des accès, lorsqu'ils ont lieu sur des femmes d'un tempérament sanguin et excitable.

*Coffea*, chez les femmes nerveuses; quand il y a grande excitation; spasmes de l'abdomen, respiration difficile, transpiration froide, etc.

*China*, dans un état de faiblesse générale, et particulièrement après de fortes hémorrhagies.

*Chamomilla*, contre l'hystérie à la suite d'un accès de colère.

*Nux vomica*, chez les femmes d'un tempérament passionné et colères, avec dérangement de l'estomac.

*Belladonna* est souvent employé après ou alterné avec *aconitum*, spécialement avec dispositions à avoir le sang à la tête.

*Pulsatilla*, chez les femmes douces qui se laissent facilement attendrir, et lorsque les accès sont accompagnés d'une grande *excitabilité*, avec disposition à se laisser abattre.

*Ignatia*, lorsqu'il y a céphalalgie intense, nausées et défaillance; frissons avec pâleur de la face; si la malade ne

peut supporter ni la lumière ni le bruit; distension de l'abdomen. Si cet état dure et se répète, faites dissoudre quelques globules d'*ignatia* dans de l'eau, et donnez-en deux cuillerées à café toutes les dix minutes, jusqu'à ce qu'elle soit mieux.

**Mélancolie.** — Sous cette dénomination, nous comprenons le *découragement*, la dépression des forces morales et intellectuelles.

Sans entrer dans le détail des symptômes à ce sujet, nous dirons en un mot que l'esprit dans un état aussi malheureux voit toujours les choses sous une mauvaise couleur et à travers un milieu défavorable. Dans cet état, la femme réalise dans ses propres sensations tous les symptômes pénibles dont elle entend parler, et s'étonne même qu'elle ne soit pas plus malheureuse. Des commères et des amis légers contribuent involontairement à augmenter cet état de souffrance, en lui rapportant toutes sortes d'accidents et de malheurs. — Entourez la malade de personnes judicieuses, dont la conversation enjouée et gaie la distraira de sa mélancolie et donnera le change à ses idées déraisonnables; qu'elle prenne de l'exercice au grand air et une nourriture convenable. Qu'elle use plus ou moins des remèdes suivants :

*Aconitum*, si la crainte de la mort prédomine, et si cet état malheureux de l'esprit a été causé par la frayeur.

*Belladonna*, grande agitation, inquiétude, la nuit; frayeur avec disposition à s'enfuir ou à se cacher; peur des revenants; rire involontaire et disposition à chanter ou à devenir furieuse avec rage; crainte de faire un effort; illusion des sens et visions effrayantes.

*Pulsatilla*, tristesse et larmes; douloureuse préoccupation d'une foule de petits soins; sensibilité au creux de l'estomac; insomnie; céphalalgie; aigreurs d'estomac; elle reste dans une humeur taciturne, elle entoure ses genoux avec ses mains et dit des choses folles; elle est capricieuse et se refuse à la conversation.

*Sulphur*, abattement d'esprit avec grand intérêt pour les sujets religieux; désespoir de se sauver dans le ciel; oubli

des noms propres, spécialement des mots dont elle veut se servir; disposition à la colère.

**Blessure ou avortement.**—Il y a des femmes qui sont susceptibles de se *blesser* à toutes les périodes de la grossesse; mais, toutefois, cet accident arrive le plus ordinairement entre le troisième et le quatrième mois. Mais lorsque l'avortement a lieu vers cette époque, il est sans danger; cependant, s'ils reviennent souvent, les pertes qu'ils occasionnent affaiblissent la constitution et préparent des maladies chroniques. Les blessures qui se déclarent plus tard sont beaucoup plus sérieuses, et entraînent souvent de véritables dangers.

Les femmes qui ont avorté une première fois deviennent facilement sujettes à cet accident. Les causes les plus ordinaires de l'avortement sont : des coups, des chutes, des émotions subites, l'abus des purgatifs; un exercice forcé; l'abus d'une nourriture et de boissons trop stimulantes; le défaut d'exercice, du grand air, etc.

Les symptômes suivants précèdent ou suivent cet accident : Frissons accompagnés de plus ou moins de fièvre; douleurs qui portent en bas; douleurs vives de l'abdomen; douleurs sécantes sur les reins, ou ressemblant à des douleurs d'enfantement; sortie de mucosités plus ou moins sanglantes, plus ou moins foncées ou caillebottées, suivie de l'écoulement d'un fluide clair. L'avortement se fait généralement pendant la manifestation de ces symptômes, et, s'il n'est pas empêché par les moyens appropriés, il met en péril la vie de la malade.

*Arnica*, si l'accident est provoqué par une cause externe, une chute, un coup, etc. Ce médicament sera donné sans délai.

*Apium virus* est aussi utile pour prévenir l'avortement que pour arrêter la perte de sang qui peut suivre; s'il y a des douleurs pressives sur l'abdomen; embarras dans les urines; mal de tête; montée de sang à la figure; éruption avec brûlement et picotement; sensation de brisement des parties situées dans les fausses côtes; tout le ventre sensible; douleur dorsale, particulièrement chez les femmes d'humeur changeante et d'un esprit jovial et gai, mais qui sont susceptibles de colère et de jalousie.

*Chamomilla* est particulièrement indiquée dans les tranchées violentes qui se portent des reins dans les hypochondres jusque vers le milieu du ventre, avec le besoin senti de pousser une selle ou d'uriner; ces douleurs sont périodiques et ressemblent à des douleurs d'enfantement, et ne tardent pas à être suivies de perte de sang, où l'on remarque quelques caillots; fréquents bâillements; frissons avec soif.

*Nux moschata*, si le sang est noir, épais et s'il augmente constamment en quantité, avec douleurs qui portent en bas, nausées, tiraillements dans les jambes, urines brûlantes; chez les femmes d'humeur changeante, dont les menstrues sont généralement irrégulières, qui s'enrhument facilement, et à peau sèche; le grand air ne peut être supporté; estomac faible.

*Secale*, très-utile après l'avortement, spécialement aux sujets faibles et délicats, ou lorsque la perte consiste en un sang fluide et noir et que les douleurs sont sans aucune énergie.

*Crocus*, particulièrement employé dans les cas où la perte est d'un sang noir et caillebotté, qui augmente par le moindre mouvement, avec une sensation de frémissement, comme si quelque chose remuait dans la région ombilicale; son usage est avantageux dans les cas qui marchent lentement et que les autres remèdes ont paru inefficaces.

*Ipecacuanha* contre l'avortement avec spasmes, mais sans perte de connaissance; écoulement profus et continuel d'un sang vermeil, accompagné d'une pression dorsale, et de douleurs sécantes vers le nombril; nausée ou vomissement; défaillance imminente; frisson et chaleur.

*Belladonna* convient au début dans les douleurs pressives et violentes, avec tension dans tout le bas-ventre, particulièrement vers la région inférieure, avec une sensation de contraction ou de gonflement, ou en même temps avec une pression en bas, comme si les parties géni-

tales (la matrice) allaient sortir, symptôme caractéristique de *belladonna ;* on ressent comme une douleur de brisure, de luxation, dans les reins; face rouge; stupeur, chaleur vers la tête; soif; palpitation; perte profuse qui n'est ni très-noire, ni très-rouge.

*Hyoscyamus* répond à l'état de spasme, avec mouvements saccadés et convulsifs, accompagnés de roideur dans tout le corps; perte de connaissance; hémorrhagie d'un sang rouge fluide, plus forte pendant les spasmes et la nuit.

*Platinum* est convenable si la perte est d'un sang noir, épais et caillé; douleurs dorsales qui passent sur les aines, avec pression intense qui affecte les parties génitales, devenues très-excitables; bon quelquefois après *ipecacuanha.*

*China* s'adapte particulièrement aux femmes faibles et épuisées, qui perdent du sang par intervalles, avec douleur qui pousse en bas, ou contre les douleurs spasmodiques de l'utérus; vertiges, somnolence, syncope; perte de connaissance et froid des extrémités. Ce remède est propre à rétablir les forces vitales et d'éloigner les symptômes du mal qui restent.

*Ferrum* est utile dans le cas d'avortement avec fièvre, douleurs d'accouchement et perte de sang.

*Nux vomica* et *bryonia* se donnent avec avantage quand la constipation est cause de l'accident.

*Administration des remèdes.* — A la première apparence des symptômes précurseurs de l'avortement, la malade se tiendra tranquille ou gardera son lit tant qu'il y aura du danger; on éloignera de son esprit tout motif d'excitation, et elle vivra d'un régime modéré. On choisira le remède approprié aux symptômes, et s'il n'y a pas d'amélioration après quelques heures ou le jour suivant, à la suite de la première dose, on la répétera. Si, après cette seconde dose, il n'y a pas encore amélioration, il faut chercher un autre remède. S'il y a du mieux, abstenez-vous du remède tant que le mieux durera; si les symptômes reparaissent, répétez le dernier remède encore une fois avant

de recourir à un troisième médicament. — Si les symptômes sont intenses et la perte abondante, dissolvez environ dix globules dans un verre plein d'eau et donnez-en une culilerée toutes les demi-heures ou plus souvent selon la nécessité, en espaçant les cuillerées au fur et à mesure de l'amélioration, et cessez toute médication avec la cessation de la perte.

**Perte de sang pendant et après la grossesse.** — C'est un accident assez fréquent pendant la grossesse et pendant les couches. — Les moyens ordinaires se montrent ici presque toujours nuisibles, même quand ils soulagent momentanément. Par exemple, l'eau froide, qui se montre efficace pour un moment, ne tarde pas à produire l'inflammation : c'est pourquoi ce moyen est particulièrement dangereux pendant les couches; les frictions éthérées occasionnent fréquemment des attaques de nerfs; l'alun détermine des indurations ou autres mauvaises maladies; la créosote donne des ulcères, etc. Le tamponnement ne sert de rien; il ne fait que mettre une digue au sang, car l'hémorrhagie ne s'arrête pas : elle se continue à l'intérieur. — Dans cette grave circonstance, il est essentiel que la femme reste étendue, qu'elle soit tranquille de corps et d'esprit, et qu'il règne autour d'elle le plus profond silence. Lorsque l'hémorrhagie se renouvelle, il convient de faire une forte ligature à la partie supérieure de la cuisse avec une serviette, et mieux encore avec un foulard; on en appliquera une seconde au bras. Il sera avantageux de faire prendre à la malade quelques cuillerées d'eau froide; et si la figure commence à pâlir et qu'on craigne un évanouissement, donnez quelques gouttes de vin pur, mais seulement quelques gouttes à la fois. Le vinaigre en olfaction a aussi son avantage, et dans beaucoup de cas on s'en sert utilement en friction sur le nez, les tempes et autres parties; mais il ne faut pas faire comme cela se pratique ordinairement, s'en servir en trop grande quantité; il suffira d'en prendre tout au plus une cuillerée à café dans le creux de la main, et d'y tremper les doigts pour ensuite faire les frictions convenables : c'est le moyen d'éviter à la malade l'impression trop forte du vinaigre, qui, dans ce cas, peut avoir des inconvénients.

Dans les hémorrhagies chroniques des femmes d'un certain âge et hors d'état de couches, il est indispensable de défendre pendant un an l'usage de boissons chaudes; par contre, on prescrira l'usage du lait froid quatre ou cinq fois par jour. Mais

la circonstance est toujours assez importante pour faire intervenir un médecin homœopathe.

Pendant la grossesse ou après la délivrance, on emploiera avec avantage la *teinture de cannelle*, — une goutte étendue dans une demi-tasse d'eau, après l'avoir agitée; — on en prendra une cuillerée à café toutes les fois qu'il y aura aggravation. Ce remède sera encore utile dans le cas où l'hémorrhagie serait la suite d'un effort, ou après avoir porté un fardeau, soit aussi après avoir étendu trop fortement les bras, ou fait un faux pas. Si l'on n'a pas de la teinture, on fera mâcher un peu de cannelle. Si ce moyen ne réussit pas assez promptement, donnez *arnica*. Il est un autre remède non moins important dans les fortes hémorrhagies qui surviennent après l'accouchement, c'est *secale cornutum* (seigle ergoté). A la dose d'un demi-grain, on lui a vu arrêter des pertes foudroyantes.

*Ipecacuanha* convient dans le cas d'une hémorrhagie continuelle très-abondante, particulièrement chez les femmes enceintes dont les règles n'ont pas été suspendues, avec douleurs sécantes autour du nombril, forte pression qui porte sur la matrice et à l'anus, avec froid et frissons de tout le corps, avec ondée de chaleur à la tête, faiblesse très-prononcée et envie de rester couchée; donnez ensuite *arnica*. Le remède principal dans les hémorrhagies qui peuvent se déclarer après l'accouchement est *ipecacuanha*. — *Chamomilla* sera donné après ce remède lorsqu'il n'aura produit que peu ou point d'amélioration, surtout si le flux sanguin est accompagné de douleurs semblables à des douleurs d'accouchement.

*Bryonia*, lorsque le sang sort en grande abondance et qu'il est d'un rouge foncé, s'il s'accompagne de douleurs pressives dans les reins, de céphalalgie, principalement dans les tempes, avec la sensation comme si la tête allait éclater.

*China* est un remède essentiel dans les cas les plus graves de ménorrhagie qui déterminent une grande faiblesse; lorsqu'il y a pesanteur de tête, vertiges, perte de connaissance et somnolence; lorsqu'il y a faiblesse soudaine, dé-

faillance, froid des extrémités, pâleur de la face, mouvements convulsifs de la bouche, convulsion des yeux, ou si la face et les mains deviennent bleues, ou s'il se déclare des tressaillements isolés dans tout le corps. — On peut en même temps frictionner légèrement le bas-ventre, ou appliquer sur les parties des compresses vinaigrées, et donner ensuite quelques gouttes de vin. — On doit aussi faire emploi de ce médicament lorsque le sang s'échappe par intermittence et avec spasmes, si les douleurs dont ces symptômes s'accompagnent ressemblent aux douleurs d'accouchement et se portent sur l'anus, et si l'hémorrhagie augmente de plus en plus. On l'emploiera pareillement lorsque les symptômes sont suivis de coliques, d'un besoin fréquent de rendre ses urines, et d'une tension sensible du bas-ventre.

*Hyoscyamus* convient lorsque la perte rouge s'accompagne de douleurs semblables à celles de l'accouchement avec tiraillement dans les cuisses ou les reins ; lorsqu'il se manifeste une chaleur générale avec pouls accéléré ou plein, avec gonflement des veines du dos des mains ou de la figure ; qu'il y a grande inquiétude, agitation excessive, tremblement dans tout le corps ou torpeur des membres, perte de connaissance, trouble de la vue, délire et soubresauts des tendons ou des extrémités, secousses et mouvements brisés des membres, alternés avec roideur des articulations.

*Belladonna,* lorsque le sang qui se perd n'est ni trop clair, ni trop foncé, et qu'on éprouve une pression aux parties génitales, comme si tout allait sortir, avec douleurs violentes dans les reins, comme de brisure, et accompagnées d'autres symptômes qui sont mentionnés à l'article « Avortement ».

*Platinum* est prescrit quand l'hémorrhagie reconnaît pour cause une violente émotion, que le sang est foncé, épais, mais sans être caillé ou coagulé ; douleur dans le

bas-ventre qui part des reins, avec pincements ou élancements qui se portent sur la région ombilicale, qui compriment les parties internes et rendent l'appareil génital très-sensible et exaltent les appétits.

*Ferrum* convient lorsque le sang est tantôt noir et caillé, tantôt clair et liquide, accompagné de douleurs comme d'enfantement, avec la face rouge, pouls ordinaire; après *ferrum*, *china* convient souvent.

*Apium virus* et *nux moschata;* voyez l'article « Avortement ».

Dans quelques cas, où le sang est très-épais et coagulé, et que les remèdes précédents paraissent insuffisants, faites sentir du *safran*, broyé entre les doigts.

**Hygiène des seins pendant la grossesse.** — Après l'accouchement, les seins deviennent souvent si malades que l'allaitement est quelquefois impraticable. C'est pourquoi il est essentiel de s'en occuper deux ou trois mois avant le terme de la gestation. En effet, on observe principalement durant la première grossesse, et sur les jeunes femmes, que les seins augmentent de volume, que le pourtour des mamelles prend une couleur foncée, et que même les mamelons grossissent et se portent en saillie plus que dans l'état naturel. Ce changement de volume et de condition des mamelons s'accompagne souvent de douleur et d'une excessive sensibilité. Excoriation, inflammation, crevasses, exfoliations farineuses, et un cercle de petits abcès, sont les affections les plus ordinaires auxquelles ces parties sont sujettes à l'état de gestation.

Durant les trois derniers mois de la grossesse, les seins seront bassinés dans toute leur étendue avec de l'eau froide, et cela tous les matins; ils seront ensuite séchés avec des serviettes un peu fermes. En cas de simple excoriation ou de *tendreté* des mamelons, il s'agira de les laver deux ou trois fois par jour avec de l'eau contenant quelques gouttes de *teinture d'arnica*, ou d'eau-de-vie. Dans quelques cas, un peu de *teinture de myrrhe* sera ajoutée avec avantage à l'eau-de-vie. Quant aux autres affections du bout des seins, on donnera selon les indications, à l'intérieur, les médicaments suivants :

*Aconitum* ou *chamomilla*, si les mamelons sont très-enflammés, et que la douleur ressemble à un mal de dent. Conviendront aussi *silicea* et *sulphur*.

*Sulphur*, dans le cas de brûlement, de picotement, de gonflement, de crevasse, d'éruptions farineuses, de petits boutons pustuleux. *Lycopodium*, *mercurius* ou *hepar* sont quelquefois également nécessaires.

**Fausses douleurs.** — Quelques femmes, avant d'arriver à terme, éprouvent des douleurs anticipées, c'est ce qu'on appelle *fausses douleurs*. Généralement, ces douleurs précèdent l'accouchement de quelques heures, de quelques jours et même de quelques semaines.

Elles diffèrent des douleurs vraies principalement par leur irrégularité, qui ne s'accordent pas avec les constructions de la matrice; elles sont reléguées dans l'abdomen, augmentent par la pression et le mouvement, et n'ont point la progression des douleurs vraies. Quelquefois il est difficile de distinguer les unes des autres. Dans cette circonstance, il faut se laisser guider par l'état ou durée de la grossesse; s'il y a encore une, deux ou trois semaines à attendre, il faut les calmer avec les remèdes appropriés.

Les causes probables de ces fausses douleurs sont la congestion du sang de la matrice, le refroidissement de l'abdomen, des émotions morales, des erreurs de régime, les vêtements, etc.

*Bryonia*, si ces douleurs proviennent d'un accès de colère, si elles occupent le dos et le bas-ventre; s'il y a constipation; tempérament irritable; aggravation par le mouvement.

*Nux vomica*. Douleur comme dans *bryonia*, de plus, comme si la région des hanches était meurtrie; constipation; si elles ont lieu principalement la nuit; aux personnes colères et passionnées, qui aiment les excitants, le café, etc.

*Pulsatilla*. Douleurs abdominales et dorsales, aggravées en se baissant, avec sensation de roideur et douleurs tiraillantes et picotantes dans les cuisses; constipation ou diarrhée; aux femmes douces et faciles et mangeant beaucoup de choses grasses et indigestes.

*Dulcamara*, lorsqu'elles dépendent du froid, et que les effets du froid ou de l'humidité sont aigus et violents et portent dans les lombes; arrivent ou s'aggravent la nuit.

*Aconitum* convient aux jeunes femmes d'une riche constitution, lorsque ces douleurs s'accompagnent d'un pouls fort, plein et fréquent, avec congestion de tête, face rouge et chaleur de la peau.

*Belladonna*, si les symptômes ressemblent au précédent; convient après ou alterné avec *aconitum*, et aussi lorsque ces douleurs ont quelque chose de spasmodique.

### TRAVAIL OU PARTURITION.

Les phénomènes douloureux qui président à la sortie de l'enfant s'appellent travail ou parturition. La corvée de la gestation dure trente-neuf semaines. Elle se divise en trois époques principales, en tant que rien ne trouble la marche ordinaire de la nature; et si l'on calcule correctement, on peut arriver à fixer avec certitude le terme de la grossesse d'après ce qui suit :

1° La dernière époque de la menstruation est le premier indice.

2° Le commencement des indispositions propres à la grossesse; elles ont lieu six semaines après la conception.

3° L'époque du mouvement du fœtus — cent trente-cinq jours de cette époque au travail. En outre, le ventre descend vers le huitième mois, et la femme, dans le dernier mois de la grossesse, est plus mince de la ceinture que dans les mois précédents.

Le travail s'annonce par des signes précurseurs. Le plus ordinaire et le meilleur est une légère diarrhée qui a lieu quelquefois deux ou trois jours avant, puis se manifestent divers symptômes nerveux, tels que de l'agitation sans cause sensible, une disposition à verser des larmes avec mélancolie; dans d'autres cas, c'est un certain découragement qui s'empare de l'esprit; ce sont aussi des douleurs vagues

qui traversent l'abdomen, avec un relâchement fréquent des urines, et finalement l'écoulement caractéristique du mucus rouge qui s'établit et précède l'accouchement. Alors commencent les douleurs d'une durée plus ou moins longue, et qui s'accompagnent fréquemment de frisson et de tremblements.

Tel est l'ensemble des phénomènes précurseurs de la parturition dans l'état le plus naturel, et comme ils doivent se passer sans danger et sans beaucoup de douleurs chez les femmes qui ne sont pas amollies par la civilisation. Sans qu'il soit nécessaire de revenir à la vie sauvage, nous ne saurions trop recommander une vie plus active et plus simple; le développement de nos facultés physiques et morales dans une mesure plus convenable, et de réformer des mœurs et des coutumes énervantes qui communiquent à l'énergie vitale, dans des moments de crise, un sentiment de terreur et de souffrance qui nous rend la vie amère. Si ces changements si désirables avaient lieu, on verrait disparaître dans les générations qui nous suivront, la plupart des difficultés et des infirmités qui existent et s'opposent maintenant à l'accomplissement normal des fonctions.

« On n'a pas l'intention d'entrer ici dans les détails de la parturition, ni de donner des conseils qui puissent répondre à toutes les phases de l'accouchement; on doit donc s'adresser à des personnes capables de ces soins spéciaux. Dans l'immense majorité des cas, la présence d'une sage-femme prudente et patiente sera mille fois préférable à la présence d'un homme, serait-il le plus sage et le plus éclairé de tous. Car après tout l'accouchement est un acte physiologique, une fonction naturelle, et la science n'a rien à faire là où les choses se passent régulièrement. L'*art* dit *des accouchements* est une sorte d'invention qui ne peut se justifier par quelques aberrations de la nature, où la science est alors obligée d'intervenir; car elle est pour les écarts et non pour la règle. La science a ses vanités et ses

prétentions, et l'homme d'un sens droit ne doit pas s'en laisser imposer par elle... Elle doit avoir aussi sa pudeur. »

**Douleurs lentes.** — Il arrive souvent qu'un accouchement est retardé beaucoup au delà de son terme, ou qu'il s'accompagne de grandes souffrances. Ce travail réellement laborieux a lieu chez les femmes en couches ou qui sont avancées en âge, ou qui sont d'une excessive délicatesse dans leurs formes corporelles et d'une surexcitabilité énorme.

Dans de pareils cas, les femmes trouveront un grand soulagement dans les remèdes suivants :

Lorsque ces douleurs sont trop violentes et portent au désespoir, donnez *coffea* en dilution, par cuillerées à café; si ses effets ne suffisent pas, ou ne sont que momentanés, donnez *aconitum;* lorsqu'en même temps il y a besoin constant d'aller à la selle, donnez *nux vomica;* s'il ne suffit pas, *chamomilla;* et si ce dernier n'amène pas de soulagement au bout d'une heure, *belladonna.*

Lorsque les douleurs sont irrégulières, lentes et insuffisantes, et que l'accouchement ne s'effectue pas, donnez *nux vomica,* surtout s'il y a un besoin constant dans la vessie et les urines.

*Nux moschata,* si les douleurs sont irrégulières, avec crampes légères; si la femme a pris froid et a la peau sèche.

Si ces douleurs sont trop faibles, ont lieu par intervalles, qu'elles diminuent en force et en fréquence, comme par impuissance de la matrice; accouchement accompagné de spasmes de l'estomac, vomissements, douleurs aiguës dorsales; sensations douloureuses dans les cuisses, donnez *pulsatilla;* si elles s'arrêtent subitement, et qu'elles soient remplacées par des symptômes pires, comme congestion de la tête, sommeil lourd avec ronflement, donnez *opium;* dans les cas où cette gravité ne s'observe pas, on peut administrer un peu de cannelle, ainsi que cela a été recommandé à l'article « Perte de sang ».

Gardez-vous de faire usage du *seigle ergoté,* qu'on donne ordinairement à fortes doses, qui tue quelquefois la mère

et l'enfant, ou les livre à des maladies de langueur (1). Si, dans les faibles douleurs d'enfantement, *pulsatilla* se montre inefficace, donnez alors *secale cornutum*, préparé homœopathiquement. D'ordinaire, l'accouchement ne tarde pas à se faire; sinon, répétez le même remède une heure après.

Pendant la marche du travail, que Dieu préserve la femme de toute sorte de drogues stimulantes, de toute boisson excitante : les spiritueux en accélérant la circulation préparent une hémorrhagie; l'infusion de camomille a aussi une tendance à produire cet accident; de même que le café, à cause de sa propriété de surexciter le système nerveux; l'opium retarde le travail à cause de sa vertu sédative; ainsi de suite de toutes les tisanes imaginables.

**Douleurs spasmodiques, crampes et convulsions.** — Dans l'accouchement laborieux on rencontre des cas qui se compliquent de douleurs excessives, d'un caractère nerveux, qui retardent matériellement le travail. Pour ces affections, employez les remèdes suivants :

*Chamomilla*, s'il y a des douleurs très-aiguës, sécantes, se portant de la région des reins dans les hypochondres, et s'accompagnant de convulsions spasmodiques, avec rougeur de la figure, particulièrement des joues, et une grande sueur; excitabilité des systèmes nerveux.

*Belladonna*, dans les douleurs excessivement violentes et tiraillantes portant en bas, avec mouvements convulsifs des membres, grande agitation et saccades constantes; congestion à la tête, avec dilatation et battements des vaisseaux sanguins; rougeur et bouffisure de la face et sueur profuse.

*Hyoscyamus*, contre les convulsions intenses avec évanouissements; angoisses et cris avec respiration difficile.

*Stramonium* contre les tremblements des membres sans perte de connaissance.

(1) Voyez *Bulletin de l'Académie de médecine*, t. X, p. 336, t. XV, p. 6

*Ignatia.* Tête confuse; douleurs spasmodiques avec compression; sensations de suffocation et convulsion.

*Ipecacuanka*, dans les convulsions spasmodiques; pâleur de la figure ou exsangue; nausées ou vomissements.

*Cocculus.* Crampes ou convulsions dans les membres ou tout le corps; crampes dans la région inférieure de l'abdomen, avec chaleur, rougeur et sans bouffisure de la face.

**Traitement après la délivrance.** — Dans cette circonstance, il est essentiel que la femme reste étendue, qu'elle soit tranquille d'esprit et de corps, et qu'il ne se fasse autour d'elle aucun bruit; point un trop grand jour, ni d'odeurs; qu'on parle à voix basse, qu'on ait en tout les meilleures attentions. Une heure ou deux après, s'il ne se passe rien de particulier dans son état, elle sera changée de lit. Des serviettes établies en bandage l'entoureront modérément, et le tout sera fait avec le plus grand soin.

Si le travail s'est opéré sans trop de difficulté, mais que l'accouchée accuse un endolorissement général, qu'on lui donne deux doses d'*arnica;* mais si les choses se sont passées de manière à fatiguer, à meurtrir, à déchirer les parties, faites l'application externe de compresses trempées dans une solution de *teinture d'arnica* (vingt gouttes dans un verre d'eau).

S'il reste une surexcitation nerveuse, qui prive la malade d'un sommeil dont elle a besoin, donnez-lui pour calmer cet état deux doses de *coffea,* et s'il y avait comme une petite exaltation fébrile, ce sera *aconitum.*

*Pertes après l'accouchement.* On trouvera, à l'article « Pertes de sang », tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour se conduire en pareil cas.

Les remèdes qui ont ici le plus de prix sont *china, chamomilla, crocus, platinum, belladonna* et la teinture de cannelle.

**Douleurs consécutives.** — Ces douleurs sont fréquemment occasionnées par les drogues qui ont été employées à haute

dose pendant le travail, ou par suite d'un accouchement prématuré et forcé par l'impatience du médecin ou de l'accouchée, lorsqu'ils n'ont pas laissé à la nature le temps d'employer ses propres forces. D'autres fois, ces douleurs proviennent de l'extraction trop précipitée et violente de l'arrière-faix, ce qui se pratique d'ordinaire, soit dit à la honte des médecins et des sages-femmes; on sait combien ces cas sont graves. On peut laisser l'arrière-faix jusqu'à vingt-quatre heures sans inconvénient; il est bien que cette expulsion ne se fasse pas vite, et qu'elle s'accomplisse naturellement. — Si le placenta reste trop longtemps à sortir, donnez *pulsatilla*, ce remède est très-important.

La plupart des maladies graves qui suivent les accouchements laborieux, ces affections de la matrice devenues si fréquentes, ces souffrances hystériques, ces fièvres lentes qu'on attribue au lait, etc., sont consécutives à des manœuvres contre nature, et ne reconnaissent pas d'autres causes.

Lorsque ces douleurs consécutives à l'accouchement naturel sont modérées et supportables, il n'y a rien à faire, car elles sont salutaires, et il vaut mieux qu'elles se fassent sentir un peu que trop peu. Mais plus ces douleurs sont courtes et faibles, plus facilement aussi l'accouchée peut en éprouver un mal sérieux; si elles sont violentes à ôter tout repos; s'il y a surexcitation nerveuse, donnez *coffea* une couple de fois, *arnica*, surtout si une sensation de contusion accompagne les douleurs, avec pression sur la vessie et rétention d'urines. Si une heure après il n'y a pas amélioration, donnez *chamomilla* après *arnica*, s'il y a en outre de l'agitation et si la malade est nerveuse et impatiente.

*Nux vomica* après ou alterné avec *chamomilla*, spécialement s'il y a une violente colique, surtout si l'accouchée est portée à la colère.

*Pulsatilla* convient particulièrement quand les douleurs durent longtemps ou qu'elles reviennent plusieurs jours de suite; quand le sujet est doux, qu'il éprouve des épreintes qui s'étendent au dos; s'il y a envie de vo-

mir; goût amer; désir de rester couché, et de pleurer.

*Belladonna*, quand les douleurs portent sur le bassin; avec chaleur et plénitude de la tête; disposition au sommeil; endolorissement et congestion du ventre.

*Secale* et *cuprum* sont expressément recommandés dans les très-grandes douleurs consécutives chez les femmes qui ont porté plusieurs enfants.

*Secale*, si la malade se plaint de brûlements, et qu'elle ne peut endurer la chaleur.

*Arsenicum* si elle se plaint de brûlements, mais si elle se sent améliorée par la chaleur.

*Apium virus* pour l'état de grande faiblesse et particulièrement après le moindre petit effort; si elle ne peut supporter la chambre fermée, ou la chaleur; si tout l'abdomen est endolori, et les tissus placés sous les côtes comme brisés, contusionnés.

*Durée des couches*. — La femme devenue mère ne devra se lever que le cinquième ou sixième jour après être accouchée; elle restera levée une partie de la journée; se recouchera, et le lendemain pourra se lever plus tôt et retarder de se remettre au lit, ainsi de suite.

Le régime alimentaire sera modéré; il devra se composer de pâtes légères, vermicelle, tapioca, fécules, etc., mêlés à un bouillon peu fort; de roties de pain au beurre, etc., tout stimulant en aliments ou en boisson doit soigneusement être écarté, de même que les odeurs et les parfums.

Les dix premiers jours seront passés à moitié étendue sur un lit de repos; pendant ce temps on n'admettra que peu de visites. Après ce temps, si la malade se sent assez forte, elle se promènera un peu dans sa chambre, ce qu'elle ne fera cependant qu'après la seconde semaine, et elle ne devra se permettre de se présenter sur la première marche de l'escalier qu'après trois semaines. Il y a certainement des femmes qui se sont relevées avant ce temps, il en est

d'autres aussi dont l'état exige une plus longue réclusion; au médecin, il appartient de décider en pareille circonstance. Il faut moins de précaution et de cérémonie pour les pauvres femmes du peuple ou de la campagne. Elles vont plus vite en ce genre d'affaires. Elles ne s'en trouvent pas plus mal en général. Pour les grandes dames, il faut une excessive prudence.

**Irrégularité des lochies.** — C'est cette perte naturelle qui suit la délivrance : si elle n'offre rien de particulier, il n'y a rien à faire; la nature y pourvoit.

Les lochies varient en quantité et en fluidité, selon les personnes; elles durent peu de jours; d'autres fois plus longtemps. Elles cessent ordinairement après le dixième jour. Au début, elles ressemblent aux règles par la couleur et la consistance, mais elles se décolorent graduellement; deviennent jaunâtres, puis blanches et finissent par cesser. — Lorsqu'elles durent trop longtemps, si elles sont profuses ou s'arrêtent subitement, pour n'importe quelle cause, adressez-vous au médecin.

*Crocus* est indiqué lorsque la perte dure trop de temps et en abondance, et est de consistance visqueuse et d'une couleur noirâtre ou de sang noir.

*Aconitum* convient si les lochies sont d'une couleur rouge; il suffit généralement pour les arrêter pendant deux ou trois jours sans qu'il soit besoin de donner d'autres remèdes.

Si *aconitum* est insuffisant, *calcarea* sera donné avec succès, spécialement si la perte s'accompagne d'un picotement dans la matrice.

*Bryonia*, pour la suppression des lochies avec mal de tête; plénitude et pesanteur de la tête, avec pression du front et des tempes, douleurs battantes dans la tête, après le mouvement; mal de reins avec émission rare d'urines chaudes. Donnez une dose du remède, attendez alors une demi-journée, et s'il n'y a pas de mieux, répétez-la une fois.

*Pulsatilla*, si la suppression est soudaine, par suite d'une cause accidentelle avec exacerbation fébrile, avec ou sans soif; céphalalgie semi-latérale; oppression de poitrine; chaleur partielle des parties supérieures du corps, avec froid aux pieds; désirs fréquents d'uriner; aggravation des symptômes le soir, et amélioration le matin. Ce remède convient aussi en cas de diminution des lochies, si elles ne sont pas entièrement supprimées.

*Dulcamara* sera utile pour rétablir les lochies supprimées par le froid ou l'humidité; il devra précéder ou suivre *pulsatilla*, et ce sera avantageux.

*Opium*, ainsi qu'*aconitum*, convient dans la suppression par une frayeur subite, accompagnée de congestion à la tête.

*Platinum*, si la suppression résulte d'une émotion morale, avec sécheresse et sensibilité exaltée des organes sexuels.

*Belladonna* est utile lorsque la perte dure trop longtemps et devient claire et mauvaise, en produisant excoriation des parties.

*Secale* a été recommandé dans le même cas.

**Fièvre de lait.** — Généralement la montée du lait se fait le troisième jour, quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard. Avant la formation du lait, les seins se gonflent tantôt moins, tantôt plus, et ils prennent quelquefois un tel développement qu'ils en deviennent douloureux; cela arrive surtout après le premier enfant.

Qu'on ait soin de ne pas tourmenter les seins; de les tirer ou de les frictionner même dans un but louable, celui de faire sortir le laiton; l'état de turgescence, qui précède la sécrétion du lait, est bien différent de celle qui existe après sa montée. Donnez :

*Arnica* à l'extérieur et à l'intérieur; — à l'extérieur en fomentation, par la teinture délayée dans de l'eau, — si les seins sont gonflés, durs et douloureux.

*Aconitum,* si les seins sont durs et bosselés; la peau sèche et chaude; la face rouge; la malade impatiente et découragée, et la fièvre toutes les quatre heures, jusqu'à amélioration.

*Bryonia* après *aconitum*, s'il y a eu amendement, mais sans faire cesser tous les symptômes, ou si quelques-uns restent et les autres non; constipation; mal de tête.

*Belladonna* sera administré après ou alterné avec *bryonia,* si une partie des symptômes continue encore.

*Chamomilla* s'applique principalement dans l'excessive sensibilité du système nerveux, avec impatience; *tendreté* des seins et avec inflammation des mamelons, d'où le lait ne peut sortir.

*Pulsatilla,* lorsque la sécrétion est interrompue ou entièrement supprimée, avec menaces d'accès de fièvre de lait. — Ce médicament exerce une influence très-salutaire sur le tempérament des femmes dans presque toutes leurs indispositions. Il est très-efficace pour rétablir l'harmonie de l'organisme à l'époque du sevrage.

*Rhus,* dans la plénitude douloureuse des seins avec souffrances rhumatismales de toute l'économie; gonflement, chaleur et dureté des seins, donnant mal de tête, roideur des articulations et autres incommodités. — *Rhus* est utile pour prévenir les suites de la suppression du lait, et pendant le temps du sevrage. — Comme applications locales, on peut se servir avec succès d'onction de saindoux chaud, et enveloppés que seront les seins d'une légère ouate.

Si la fièvre de lait est modérée, abandonnez-la à elle-même; mais, si elle devient trop forte, on peut la tempérer par *aconitum* et *coffea,* alternés toutes les six heures. Plus tard, il convient aussi de donner *belladonna, bryonia* et *rhus toxicodendron,* et pour cela voyez les symptômes qui leur sont propres. La plupart des accouchées n'ont pas de fièvre; il n'est même pas décidé entre les médecins si cette

fièvre existe réellement, ou si elle ne serait pas plutôt une fièvre traumatique par suite des lésions et souffrances inséparables du travail de l'accouchement : dans ce cas, on la traitera par *arnica*.

La femme dont le lait est rare, clair et mauvais, doit faire usage de *lentilles* tous les deux jours, mais sans être épicées, et préparées simplement au beurre.

IRRÉGULARITÉS DANS LA SÉCRÉTION DU LAIT. — 1° Si le **lait cesse d'être sécrété** par une cause quelconque, une émotion soudaine, l'impulsion du froid, qu'il en résulte un mouvement congestionnel, soit interne ou externe, vers la tête ou la périphérie du corps, et qu'il se développe des symptômes fébriles, donnez *pulsatilla;* et le lait ne tardera pas à reparaître. — Si tous les symptômes ne cessent pas, et qu'il en reste de fâcheux, donnez *calcarea*.

S'il vient à se manifester une fièvre réelle avec chaleur et sécheresse de la peau, pouls plein et vif, vous donnerez *aconitum*, qui sera continué jusqu'à amélioration. Si ces symptômes s'accompagnent d'une grande excitation avec agitation, donnez alternativement *coffea* et *aconitum*. Dans quelques cas, on a recommandé *bryonia, belladonna, rhus, arsenicum* ou *sulphur*.

2° La **sécrétion du lait est quelquefois si excessive** qu'il se perd en grande abondance et avec un grand développement des seins, et la perte excessive qu'il s'en fait peut amener la maigreur et la faiblesse. Dans ce cas, donnez *calcarea*, et s'il manque son effet, *phosphorus* ou *rhus*.

3° L'**écoulement involontaire du lait** devient une circonstance ennuyeuse pour la femme; elle en est toujours mouillée, et est plus sujette ainsi à se refroidir.

A moins qu'il n'y ait un défaut organique dans les mamelles, voici les remèdes qu'il faut employer :

*China*, lorsqu'il s'ensuit une grande faiblesse.

*Rhus*, si l'émission involontaire du lait dépend de l'engorgement des seins.

*Calcarea* ou *pulsatilla*, selon d'autres indications, s'emploieront très-utilement.

**Gerçures des mamelons.** — Les gerçures des mamelons peuvent se prévenir en ayant soin de les laver fréquemment avec de l'eau froide, un peu avant l'époque des couches; dès que le mal commence, on les lavera aussi avec un peu d'eau fraîche, où l'on aura fait dissoudre cinq à six globules d'*arnica*. Si cela ne remédie pas bientôt, donnez *sulphur* le soir et le matin, et continuez les lotions, mais avec la solution de *sulphur*; et si, deux jours après, il n'y a pas d'amélioration, donnez *calcarea* de la même manière que le précédent remède. Si tout cela reste encore sans effet, donnez *sulphur* à l'intérieur et *calcarea* à l'extérieur; et, quelques jours après, en cas que l'amélioration tarde à se manifester, donnez à l'intérieur *calcarea* et à l'extérieur *sulphur*. Il arrive quelquefois que ces excoriations se guérissent très-difficilement; dans tous les cas, il faudra se garder d'employer des substances toxiques en solution, comme l'alun, le vitriol, ou telle autre chose : il en reste toujours assez sur le bout des seins pour porter tort à l'enfant.

Si l'enfant ne veut pas teter, cela dépend ou des mamelons, ou du lait, ou de l'enfant lorsqu'il y a du lait. Dans ce cas, essayez de faire teter, gouttez le lait et donnez à l'enfant le bout du doigt trempé dans l'eau sucrée. Lavez en même temps le sein avec de l'eau fraîche, et saupoudrez les mamelons avec de la gomme arabique pulvérisée ou avec du sucre râpé. — Quelquefois l'enfant est porté instinctivement à prendre de l'eau froide, et c'est ce qui l'empêche de prendre le sein. D'autres fois, c'est la mère qui a mangé des choses salées ou épicées. Quelquefois le sein est très-chaud, et il faut le rafraîchir avec de l'eau fraîche, au moyen d'une serviette mouillée. — Du reste, un des plus grands obstacles à remédier à cet état des mamelons, c'est la nécessité de l'allaitement.

**Abcès du sein.** — Les abcès qui se déclarent sur les seins sont en général la suite d'un engorgement qui provient de la perte du lait; dans ce cas, c'est-à-dire, tant qu'il n'y a encore qu'engorgement, donnez *pulsatilla*. Si c'est par suite d'un engorgement purement laiteux, que l'enfant ait été mis trop tard au sein, ou qu'il ne tette pas assez, il faut alors faire en sorte de favoriser l'écoulement du lait. Le mieux serait de faire

sucer le sein par quelqu'un ; ou autrement il faut appliquer des ventouses ou toute autre chose d'analogue, si l'on n'a pas de ventouses. Si l'on n'obtient pas un résultat immédiat, ce n'est pas une raison pour ne pas revenir à cette manœuvre un peu plus tard. — Si la cause de cet engorgement tient à un coup ou à une émotion, comme à une contrariété ou à une frayeur, donnez alors un des remèdes réclamés dans l'un de ces cas. S'il persiste, ou qu'il tienne à d'autres causes, donnez un des remèdes indiqués ci-dessus, et gardez-vous bien de toute espèce de liniments et d'onctions, parce qu'ils aggravent l'état des seins, et occasionnent consécutivement des souffrances pulmonaires, qu'on a vu dégénérer en affections chroniques. Dès que l'engorgement a cessé d'être un obstacle à l'allaitement, présentez immédiatement l'enfant à la mère.

Donnez d'abord *bryonia*, que vous répéterez six heures après; si le troisième jour il n'y a pas encore d'amélioration, donnez *belladonna* aussi deux fois, surtout si l'abcès prend un caractère érysipélateux; si le sein, après quatre jours, reste induré çà et là, donnez *mercurius*, qui sera répété toutes les dix ou douze heures. — S'il reste rouge, donnez *bryonia*. Si la rougeur et le gonflement résistent, donnez *sambucus niger*, que vous répéterez six heures après. En même temps, on appliquera un emplâtre d'*extrait de sureau*. — Mais le remède par excellence, c'est *phosphorus*. Si l'engorgement vient à suppurer, continuez *phosphorus*, alterné quelquefois avec *hepar*. S'il n'y a pas d'amélioration après deux ou trois jours, donnez toutes les vingt-quatre heures une dose de *rhus*, jusqu'à ce qu'il y en ait; et si cela ne suffit pas, administrez *silicea*, que vous répéterez douze heures après, au cas qu'il n'y ait pas encore d'amélioration. — Si c'est le sein gauche qui est enflammé, engorgé et suppurant, c'est *bryonia* et *phosphorus* qui sont les remèdes principaux. Si c'est le sein droit, *belladonna*, plus tard aussi *rhus* et *calcarea*. — Pour la suppuration, c'est *hepar* qui convient. Dès que le mal s'améliore, sachez attendre, et ne reprenez les remèdes que si les symptômes reparaissent.

*Silicea,* dans les cas où la matière purulente est fétide, claire et aqueuse, si les abcès sont multiples et sans tendance à se cicatriser.

*Sulphur,* dans les cas invétérés, — où il se fait un écoulement profus de pus, avec émanation, fièvre lente, etc.

### ÉTAT DES INTESTINS PENDANT LES COUCHES.

**La constipation pendant les couches** n'exige aucun remède, quand bien même elle durerait cinq à six jours, parce que c'est une preuve que l'accouchée se rétablit et se fortifie; mais si la constipation va au delà de sept jours, donnez alors un remède indiqué contre cette indisposition, particulièrement *bryonia,* soit deux doses, une le matin, l'autre le soir; s'il n'y a pas d'effet après douze heures, répétez; et si après cette répétition il n'y a pas de résultat au bout de deux ou trois heures, donnez un lavement tiède, et mieux *nux vomica,* le soir, le lendemain matin, *sulphur.*

Si, pendant l'état de constipation, il s'ajoute d'autres symptômes réels et non imaginaires, donnez alors les remèdes que réclament les circonstances. Si toutefois la femme se laisse préoccuper trop vivement par des craintes vaines, qu'on lui donne tous les jours quelques cuillerées d'*huile fraîche d'amandes douces.* On peut aussi se servir d'une *décoction de lentilles,* qui réussit quelquefois à faciliter les selles, à la dose d'une tasse par jour.

**Diarrhée pendant les couches.** — Cette affection est grave. Qu'on s'attache avant tout à en rechercher les causes ou telles autres circonstances qui peuvent servir à faire choisir convenablement le remède; on le trouvera dans *pulsatilla, dulcamara, rheum, secale,* ou *antimonium crudum, hyoscyamus* ou *phosphoric. acid.*

Dans *dulcamara,* si la diarrhée provient d'une transpiration supprimée, d'un refroidissement ou de l'humidité; si elle est pire l'après-midi ou le soir, et que les douleurs cessent après l'évacuation.

*Pulsatilla,* si elle s'accompagne d'efforts inefficaces, s'il y a endolorissement des parties avec évacuation de ma-

tières muqueuses, douleurs à l'anus, frissons; si la diarrhée a lieu le plus souvent la nuit ou le matin de bonne heure.

*Hyoscyamus*, avec selles douloureuses et involontaires.

*Rheum*, si les selles sont d'une odeur aigre et fétide; s'il y a ténesme et douleur après avoir évacué; vers la nuit, grande faiblesse et crainte de la mort.

*Antimonium crudum*, pire la nuit et de bonne heure le matin; langue couverte d'une saburre blanchâtre avec éructations; aux femmes qui sont faciles à émouvoir ou qui sont tristes.

*Secale*, pour la diarrhée d'une mauvaise odeur et très-affaiblissante.

*Phosphoric. acid.* dans la diarrhée opiniâtre, qui dure depuis longtemps, avec selles aqueuses ou indolores et presque involontaires. — Voyez « Diarrhée ».

**Rétention d'urines.** — Quelquefois après la délivrance, surtout dans les premières couches et un travail laborieux, il se déclare une rétention ou une émission douloureuse des urines. Pour cela, voyez d'employer *arnica, pulsatilla, cepa, belladonna* ou *nux vomica*. Consulter le chap. x. Il suffit quelquefois, pour rétablir la régularité de la fonction, de se mettre sur la vapeur d'eau chaude émolliente.

**Faiblesse qui suit le sevrage.** — Quand la mère ne peut pas bien dormir, qu'elle se trouve du malaise le matin en se levant, qu'elle n'a pas d'appétit, qu'elle transpire même beaucoup ou qu'elle commence à souffrir un peu, qu'elle est très-sensible à la moindre impression de l'air, qu'elle maigrit beaucoup, on remédie à cet ensemble de symptômes par *china*. Il faut en même temps changer le régime, et, suivant l'appétit de la malade, on lui donnera à boire et à manger des substances mucilagineuses et amylacées ou féculentes, soit de l'orge ou seigle, ou du chocolat, ou du froment légèrement torréfié; mais, surtout, elle devra se nourrir de lentilles. Si la malade exhale comme une odeur de fièvre, qu'on la mette à l'usage du sagou, du salep, d'arrow-root, ou de la fécule de pomme de terre, ou de la fleur de farine, qu'on prépare en bouillie peu

épaisse, à laquelle on ajoutera du sucre et quelques gouttes de vin. On donnera cette nourriture matin et soir. L'essentiel pour la femme qui sèvre, est de prendre tous les matins quelque chose de nourrissant, même entre les principaux repas.

Quant à l'enfant, on peut le coucher avec sa mère, mais on devra s'attacher à régler tout de suite son sommeil et sa nourriture.

**Chute des cheveux.** — Il y a des femmes qui perdent leurs cheveux pendant l'allaitement.

Les remèdes suivants seront utilement employés : *sulphur*, *lycopodium* ou *calcarea*. Ils devront être répétés une ou deux fois par semaine, en commençant par *sulphur*.

# CHAPITRE XII.

## MALADIES DES ENFANTS (1).

### PREMIERS SOINS A DONNER A L'ENFANT.

1° Dans le cas où l'**enfant naît** avant l'arrivée de l'accoucheuse, la première chose à faire est de le placer dans une position où il puisse respirer librement; si le cordon est passé autour du cou, du corps ou des jambes, il sera dégagé pour assurer la circulation entre la mère et l'enfant, et il ne sera coupé que lorsqu'il respirera complétement. Enlevez l'enfant à toutes les saletés qui l'entourent; que la face, la bouche, les narines soient débarrassées du mucus qui les couvre, ce que l'on fera avec le bout du petit doigt enveloppé d'un morceau de linge fin. Ces choses étant faites, si l'enfant, est robuste et bien portant, il criera avec force, et sa peau passera de la couleur blanchâtre et blafarde au rose. Dès ce moment, il n'y a aucune raison de craindre pour la mère ou pour l'enfant ; ils

(1) Pour une étude approfondie des maladies des enfants, on consultera avec fruit l'ouvrage du docteur Fr. Hartmann : *Thérapeutique homœopathique des maladies des enfants*, traduit de l'allemand, par le docteur Léon Simon fils. Paris, 1853, 1 vol. in-8.

peuvent rester l'un et l'autre une ou deux heures dans cette situation sans danger. Toutefois, si l'enfant est arrivé faible ou qu'il ait été retardé au passage, ou qu'à raison de quelque négligence commise à l'égard des précautions que nous venons d'indiquer, la respiration n'a pas encore eu lieu, enveloppez le corps de l'enfant, ainsi que les membres, dans une flanelle ou un linge chaud, et appliquez sur la poitrine, avec la paume de la main, de l'eau fraîche ou de l'eau-de-vie ; si cela ne réussit pas, appliquez votre bouche sur la bouche de l'enfant, et envoyez dans les poumons votre souffle, ayant soin de lui fermer les narines avec les doigts. Si vous venez à sentir des pulsations dans le cordon ainsi que les battements du cœur, prenez alors patience et tout ira bien. Après que la respiration est complétement établie, il faut songer à lier le cordon. On y procédera de la manière suivante ; on prendra un fil plié en plusieurs doubles, que l'on passera autour du cordon à la distance de deux pouces environ du nombril ; on liera fortement. On placera une seconde ligature à un pouce au-dessus de celle-là, et puis on coupera avec une paire de ciseaux le cordon entre les deux ligatures, et l'enfant sera reçu dans une couverture chaude.

2° En arrivant au monde, le corps de l'enfant est plus ou moins couvert d'une couche de matière *blanchâtre grasse* qui adhère fortement. La meilleure manière de le **nettoyer**, c'est de commencer par enlever cette matière en frottant le corps avec un morceau de lard ou toute autre chose d'équivalent, ce que l'on continue jusqu'à ce que les deux substances soient complétement incorporées. Il suffit ensuite de nettoyer le corps avec un linge mouillé. Lorsque la peau est ainsi débarrassée de ce corps gras, on se servira d'un peu de savon fin pour enlever les restes. Cela fait, on séchera entièrement le corps avec un linge. Dans tous les cas, il faut s'abstenir de baigner l'enfant dans de l'eau trop fortement alcoolisée, pratique très-répréhensible.

3° Quant aux soins ultérieurs à donner au **cordon ombilical**, il faudra prendre un morceau de linge fin, long de six pouces sur trois de large, qui sera plié en cinq ou six épaisseurs, au milieu duquel on pratiquera un trou pour recevoir le cordon. Le cordon sera alors enveloppé d'une autre compresse, à la manière dont on panse un doigt malade. La première pièce de l'appareil étant placée dans le sens de la longueur du corps, le bout du cordon, maintenant enveloppé, est ren-

versé au-dessus du nombril ; et la partie inférieure de cette première pièce étant ramenée sur le cordon, le tout est assujetti par un bandage du corps. Le cordon ombilical tombe ordinairement du sixième au huitième jour.

4° Dans la très-grande majorité des cas, les intestins de l'enfant sont sollicités par le besoin de s'évacuer, ce qui arrive peu d'heures après la naissance. La matière qui s'échappe est d'un noir de bouteille mélangé de couleur verdâtre, et s'appelle **méconium.** Pour favoriser cette évacuation, ainsi que pour dégager la poitrine des mucosités qui la gênent, il suffira de donner à l'enfant deux ou trois cuillerées à café d'eau chaude édulcorée avec de la cassonnade. Le premier lait qu'il prend de sa mère remplit le même but; la couleur des selles change généralement et devient jaune après le cinquième jour.

Si cette évacuation ne se fait pas librement et aussi souvent qu'il est nécessaire pour la santé de l'enfant, donnez une dose de *nux vomica* le soir, et, si c'est nécessaire, une dose de *chamomilla* le lendemain.

5° Après un laps de dix ou douze heures, si la mère a du lait, on peut présenter **l'enfant au sein,** le bout du sein étant préalablement ramolli, assoupli, soit avec de l'eau et du lait, ou même de la salive, ou simplement de l'eau. Il est reconnu, en effet, que, dans la majorité des cas, l'enfant prend d'autant mieux que le mamelon est plus souple et que l'afflux du lait arrive plus facilement. — Le lait maternel est certainement l'aliment le plus nourrissant de l'enfant ; mais, lorsque la mère n'en a pas, il faut y suffire et imiter la nature autant que possible. Pour cela, prenez du lait fraîchement trait d'une vache, ajoutez-y un tiers d'eau chaude édulcorée avec un peu de sucre blanc ; donnez-en à l'enfant quelques cuillerées à café de temps en temps et aussi souvent que vous le jugerez nécessaire. Mais ne donnez jamais à l'enfant qui vient de naître aucune espèce de gruau, de panade ou autre nourriture cuite. On pourra lui donner deux ou trois cuillerées d'eau fraîche par jour, ou plus souvent, si l'eau paraît lui être agréable.

## MORT APPARENTE OU ASPHYXIE DES NOUVEAU-NÉS.

Les **nouveau-nés** arrivent quelquefois dans un état de **mort apparente.** Dans la plupart des cas, ils peuvent être

rappelés à la vie, si le travail de la parturition n'a pas été trop long. Que l'enfant soit bien portant ou presque mort, on ne doit jamais faire la section du cordon ombilical tant qu'on y sent par la pulsation la circulation du sang. On nettoiera la bouche avec le doigt enveloppé d'un linge, pour en sortir les mucosités qui s'y trouvent; le nez sera nettoyé avec plus de soin encore. L'enfant à l'état de mort apparente sera enveloppé dans des linges chauds; on frictionnera la poitrine et les mains avec une laine douce ou avec une flanelle. Si le cordon tarde à donner des pulsations, on le coupera comme chez l'enfant bien portant ; il sera mis dans un bain chaud; tout le corps sera immergé, excepté la face. Dans le bain, on continuera à frictionner la poitrine et les membres en les pressant doucement avec les mains, par une sorte de massage. — Si après cinq à dix minutes il ne donne pas signe de vie, on prendra sur la pointe d'un ciseau un peu de *tartre émétique* qu'on dissoudra dans un verre plein d'eau, et, sans attendre que la dissolution soit complète, on en mettra avec le doigt une seule goutte dans la bouche de l'enfant. Si après un quart d'heure il n'y a rien de changé, recommencez. Après un autre quart d'heure, mêlez à une tasse d'eau tiède une cuillerée à bouche de cette solution émétisée, et donnez-en un lavement à l'enfant. Durant ce temps, il faut s'abstenir de tous autres moyens, tels que frictions, olfactions, etc. Plus on précipite l'emploi de ces divers moyens, ou qu'on le fait sans ordre et sans méthode, moins on est sûr de réussir et de rappeler l'enfant à la vie. Si, après avoir procédé ainsi qu'il vient d'être dit, il n'y a pas de changement au bout d'une demi-heure, donnez *opium*, si la face est bleue; *china*, si elle est pâle ; faites-en dissoudre également quelques globules dans une tasse d'eau que vous administrerez en lavement. — Si cela n'a pas réussi après une ou deux heures, essayez *lachesis*. Deux à trois gouttes d'eau où l'on aura dissous un globule de *lachesis*, portées sur la langue, peuvent être utilement employées au moment où va commencer la déglutition. C'est alors le cas de mettre en pratique les moyens qui sont indiqués ailleurs pour faciliter la respiration. Dans l'intervalle, on peut faire couler sur la poitrine, et principalement sur le côté gauche, une petite douche d'eau froide qui tombera de la hauteur d'un mètre environ ; on y reviendra de temps en temps. Après cette manœuvre, on reprendra les frictions et le massage avec les mains chaudes, et l'on alter-

nera ces deux moyens pendant quelque temps. Les personnes âgées sont moins propres à faire cela que les jeunes, fortes et bien portantes. Dès que les signes de vie se manifestent, ce qui n'arrive quelquefois qu'après deux ou trois heures, il faut cesser tout de suite les frictions et les douches ; on laissera l'enfant immergé dans un bain chaud jusqu'à ce qu'il commence à respirer et à crier ; on l'enveloppera ensuite dans un drap bien chaud, et on le placera à côté de sa mère ou d'une jeune fille bien portante. Si la face de l'enfant est rouge et bleue, c'est le cas de donner par l'olfaction *aconitum* ; s'il est pâle, *china*.

### GROSSEUR ET ALLONGEMENT DE LA TÊTE.

Il est assez commun de voir la tête de l'enfant gonflée et allongée immédiatement après la naissance, principalement lorsque le travail a été difficile et lent; on remarque surtout une tumeur sur le derrière ou au sommet de la tête. Ceci n'est donc jamais qu'accidentel, et de là vient cette forme allongée dont il est question. Le tout disparaît naturellement en peu de jours. Dans le cas où cette difformité passagère prît de trop grandes proportions, lavez-la avec une solution de *teinture d'arnica*, deux ou trois gouttes dans un verre d'eau ; répétez ces lotions de temps en temps. Si après deux ou trois jours, il n'y a pas de mieux, donnez *rhus*. Si encore après deux jours l'état ne change pas, ponctionnez légèrement le point de la tumeur déclarée, et donnez de nouveau *arnica*. Si, par suite d'un traitement mal entendu, il se forme des ulcères, donnez *silicea*. — Comme il peut y avoir plus de mal qu'il n'en paraît, appelez votre médecin.

### DIFFORMITÉS CONGÉNIALES.

Qu'on ne se laisse pas aller trop *facilement à opérer les petits enfants* qui naissent difformes ; qu'on attende, à cet égard, le plus de temps possible. Il faut regarder à deux fois avant de tenter d'opérer sur la **langue**, à moins que cela n'empêche l'enfant de teter, même avec le petit bout du doigt. Qu'on ne touche pas non plus aux *excroissances*, aux *nævus* (envies), aux *doigts multiples* ; qu'on les laisse jusqu'à ce que l'enfant ait plus de force, car la plupart de ces excroissances ou tumeurs con-

géniales tombent d'elles-mêmes. Les *taches de naissances* disparaissent souvent aussi d'elles-mêmes, si l'on place intentionnellement les piqûres vaccinales sur ces taches. Les *doigts surnuméraires* des pieds ou des mains ont quelquefois une articulation commune, et, si l'on en fait l'ablation, le voisin ne peut qu'en souffrir. Les petits enfants succombent facilement à la suite des mutilations qu'on peut leur faire subir. On en a vu mourir consécutivement au simple percement d'oreilles.

Dans le cas où les *os de la tête* tombent l'un sur l'autre, et qu'ils restent dans cet état jusqu'au troisième jour, que l'enfant prend un air tout étranger, qu'il boit beaucoup et crie également ; s'il ne profite pas, maigrit, et se flétrit comme un nain arrivé à l'état de vieillard, donnez *opium* 30.

### GONFLEMENT DES SEINS OU MAMELLES.

Ce gonflement est souvent occasionné par une compression accidentelle du mamelon de l'enfant ; il est fréquemment aussi causé ou aggravé par une pratique hautement répréhensible des gardes ou nourrices qui expriment les mamelles, dans la fausse idée qu'il y a du lait. La mère doit être d'une active surveillance pour empêcher une pareille manœuvre ; il peut en résulter une véritable inflammation qui peut passer à la suppuration, et rendre chez les filles les seins impropres à remplir ultérieurement leurs fonctions.

Tenez sur les seins un linge fin humecté d'huile douce, et le plus souvent en peu de jours ce gonflement disparaîtra. — Mais si le sein, mais si le mamelon reste rouge, donnez *chamomilla*, plus tard *belladonna* ; si cela ne suffit pas, *bryonia* ; le tout à l'intérieur. S'il s'y forme un abcès contenant du pus, donnez *hepar sulphur.*, et quelques jours après *silicea* ; si c'est sur le côté droit de la poitrine, *belladonna* et *hepar sulphur.*, conviennent mieux ; si c'est sur le côté gauche, *bryonia* et *silicea*. — Mais avant tout *arnica*, si le mal provient d'une cause toute mécanique.

### OPHTHALMIE OU INFLAMMATION DES YEUX.

Les nouveau-nés sont sujets à une espèce d'inflammation des yeux et des paupières. En général, elle commence par les

paupières et gagne ensuite le globe de l'œil si on néglige d'y porter remède. Ses causes principales sont l'exposition des yeux à une trop vive lumière et à l'air froid, etc.

Les remèdes suivants suffisent à dissiper cette affection :

*Aconitum*, dans le cas surtout où l'inflammation résulte d'une vive lumière, si les yeux sont entièrement rouges et pleurent beaucoup.

*Belladonna* sera alterné avec *aconitum*, lorsque le blanc des yeux est très-rouge, avec paupières saignantes, et répugnance pour le grand jour.

*Ignatia*, dans les cas semblables à *aconitum*, après qu'il a été donné sans avantage.

*Chamomilla*, lorsque les paupières sont gonflées, sanglantes, et collées ensemble le matin par un mucus jaunâtre.

*Mercurius*, avec rougeur des yeux et des paupières; petites ulcérations jaunes sur les bords des paupières et écoulement de matière jaunâtre.

*Pulsatilla*, lorsqu'il y a un écoulement abondant en matière purulente des yeux, avec rougeur de tout l'œil et de l'intérieur des paupières.

*Calcarea* et *rhus* ont aussi leur utilité; comparez avec « Affection des yeux ».

*Euphrasia* est bon dans quelques circonstances de cette maladie, spécialement quand il y a accumulation de matière dans l'œil et intolérance de la lumière.

## ENCHIFRÈNEMENT OU CORYZA.

Dans *le nez bouché* ou l'**enchifrènement des enfants**, qui les empêche de respirer lorsqu'ils tettent, on leur oindra extérieurement le nez, soit avec la graisse de volaille ou l'huile d'amandes douces ou de la crème de lait; on fera bien aussi d'en mettre un peu dans l'intérieur, avec la barbe d'une plume.

*Nux vomica,* si le hoquet prévaut la nuit : — s'il continue sur le matin, *sambucus.*

*Chamomilla,* si l'empêchement est accompagné d'un écoulement aqueux abondant du nez.

*Calcarea,* si *chamomilla* ne réussit pas.

*Carbo vegetabilis,* si le mal est pire le matin ; *dulcamara,* s'il augmente au grand air.

*Mercurius,* s'il y a beaucoup d'éternûments avec matière épaisse du nez.

*Tartarus emeticus,* s'il y a râlement muqueux de la poitrine plus fort la nuit, et en même temps écoulement du nez.

### SUINTEMENT ET MALADIE DES OREILLES.

Cette affection, espèce d'échauffement ou d'excoriation, doit être traitée de la même manière. Abstenez-vous autant que possible d'y toucher avec de l'eau ; seulement lavez-les avec de l'eau chaude sans savon et par propreté ; nettoyez-les et séchez-les avec un linge fin, et saupoudrez-les avec la poudre d'amidon simple.

Donnez à l'enfant *calcarea,* ou *sulphur* alternativement, une seule dose, administrée le soir, deux ou trois fois, et attendez alors trois ou quatre jours ; s'il n'y a pas de mieux, donnez l'un des autres remèdes de la même manière.

Quelques enfants sont sujets à des **abcès** et à un **écoulement intérieur** des oreilles. Ce mal est générelement précédé par une grande souffrance : l'enfant crie et agite sa tête ; il a des sursauts dans son sommeil, et quelquefois une forte fièvre ; il porte involontairement sa main aux oreilles, et ne prend aucun repos.

*Chamomilla*, *mercurius, pulsatilla, sulphur* et *rhus* sont les remèdes appropriés. — *Pulsatilla* convient même après que l'écoulement s'est établi.

### CROUTE DE LAIT (IMPÉTIGO).

C'est une affection très-commune à l'enfance, et qui se carac-

térise par l'éruption d'un essaim de petites pustules blanches apparaissant par masses sur un fond rouge. Elles se manifestent d'abord sur la face, particulièrement sur les joues et le front, et s'étendent de là à tout le corps. En peu de temps elles deviennent jaunes ou brunes, et forment une légère croûte jaunâtre.

L'éruption est souvent accompagnée de tant de rougeur et d'intumescence autour des parties affectées, et d'une démangeaison si importune, que l'enfant en est excessivement agité et tourmenté, qu'il est porté à se frotter sans cesse; il enlève les croûtes, et aggrave ainsi son mal et le prolonge.

*Aconitum;* on commence par là lorsque la peau est rouge et enflammée et que le malade est très-agité.

*Rhus* vient après *aconitum*, si, après un laps de peu de jours, l'éruption paraît un peu améliorée.

*Sulphur* est convenable après *rhus*, lorsque celui-ci ne produit pas les avantages qu'on en attendait, ou que l'amélioration marche lentement. Ces deux remèdes peuvent être administrés dans quelques cas avec profit.

*Hepar, arsenicum* et *lycopodium* seront utiles dans les cas chroniques.

### TEIGNE MUQUEUSE (ECZÉMA).

Cette maladie, variété de la précédente, se caractérise par des plaques circulaires, couvertes d'une grande quantité de petits points ou pustules jaunâtres, qui naissent au niveau de la peau. Ces pustules se crèvent et forment les croûtes minces de la teigne. Les plaques supérieures s'unissent à des plaques sous-jacentes, et forment une sorte de lacis qui enveloppe quelquefois toute la tête. Ces incrustations s'épaississent et se durcissent par les superpositions qu'il s'en fait, et lorsqu'on veut les enlever, elles laissent voir dessous une surface rouge et luisante, qui est parsemée de petits boutons rouges un peu élevés. Les cheveux ne résistent pas à la durée du mal, ils tombent. Cette affection dure environ depuis l'âge de deux ans jusqu'à la puberté. Elle n'est pas limitée uniquement au cuir chevelu, elle peut s'étendre à la figure, au cou et à d'autres parties du corps; mais, dans ce cas, la guérison n'est pas aussi difficile que lorsqu'elle est bornée à la tête.

Cette maladie est, en général, très-opiniâtre; ce qui arrive principalement lorsqu'on la néglige à son début ou qu'elle a été traitée avec des onguents ou des emplâtres ou des lotions; ce n'est donc pas par là qu'il faut commencer, mais bien par les remèdes ci-après :

*Rhus* est le remède le plus propre au commencement de cette affection, qui ne tarde pas à l'améliorer.

*Sulphur* après *rhus*, lorsque l'éruption devient sèche et commence à s'exfolier.

*Staphysagria*, si elle devient humide et d'une mauvaise odeur, accompagnée d'un prurit très-incommode; il sera suivi de *rhus*, de nouveau.

*Arsenicum* sera utilisé, si, indépendamment des médicaments qui précèdent, la maladie empire par l'apparition d'ulcérations avec pus corrosif. Après *arsenicum*, *rhus* sera encore administré et produira un salutaire effet.

Si ces divers remèdes ne suffisaient pas à la guérison, on aurait recours aux suivants :

*Hepar*, spécialement lorsque la maladie s'étend au front, à la figure et au cou, ou lorsque les yeux et les paupières deviennent rouges ou s'enflamment ; ou *bryonia*, lorsque les glandes du cou ou de la partie supérieure de la poitrine s'engorgent, deviennent rouges et s'endolorissent ; ou, si elles sont gonflées et dures sans être douloureuses, *dulcamara*.

*Antimonium crudum*, une dose par jour pendant plusieurs jours sera d'un bon effet, surtout si la teigne est épaisse et s'est formée sur la tête et a gagné de là toute la figure, aggravée par le prurit de tout le corps.

Dans les cas les plus opiniâtres, *calcarea*, *lycopodium* et *sulphur* seront d'une grande utilité. Pour cela, on devra les administrer alternativement, soit deux, soit davantage.

Quant à l'administration du remède, voici ce qu'il y aura à faire : on donnera du remède choisi une dose par jour ou tous les deux jours, jusqu'à ce qu'il survienne une amélioration

dans les symptômes; on suspend alors le traitement tant que l'amélioration se poursuit, et l'on reprend le remède du moment où cette amélioration reste stationnaire, ou qu'il se déclare une nouvelle aggravation.—Lorsqu'il ne s'établit pas d'amélioration par suite de l'emploi d'un remède, après avoir attendu son action quelques jours, il faut en choisir un autre. Dans le cas d'une longue attente, les intervalles entre la répétition des doses seront considérablement éloignés, et on n'en donnera pas au delà d'une ou de deux doses par semaine.

Jusqu'à ce que le mal soit guéri, on aura égard à la plus grande propreté; la tête sera épongée deux fois par jour avec de l'eau tiède; les cheveux seront soignés sans relâche; le régime homœopathique sera tenu dans toute sa rigueur.

### TEIGNE FAVEUSE OU JAUNE (FURFURACÉE).

Cette affection, distincte de la précédente, ne peut se confondre non plus avec la croûte de lait.

Les enfants sont souvent incommodés par un amas de croûtes épaisses et fort sales, qui se développent généralement au sommet de la tête, et particulièrement sur le cuir chevelu. En soulevant un peu cette incrustation, on s'aperçoit que la peau est rouge et enflammée.

Il s'en dégage fréquemment une très-mauvaise odeur, et fatigue beaucoup l'enfant à raison de l'irritation et du prurit qui en résultent. En enlevant de force ces croûtes avec un peigne, on ne fait qu'aggraver le mal, qui devient par cette circonstance d'une plus longue durée; il renaît pour ainsi dire de cette violence exercée par le peigne.

La cause peut être attribuée à ce que l'on tient ces enfants trop chaudement, au défaut de propreté, ou parce que leur tête n'est pas régulièrement nettoyée chaque matin.

Donnez *sulphur* matin et soir, plusieurs jours de suite, et lavez la tête le jour suivant avec une légère solution de soude. Ces soins doivent être continués quelque temps.

### MILIAIRE.

Les enfants à la mamelle, comme ceux d'un âge supérieur, sont sujets à une éruption de petits vésicules de la grosseur

de la tête d'une épingle ; elles sont rouges et enflammées à la base et pleines d'un liquide aqueux. Après qu'elles sont crevées, elles se forment en croûtes et peuvent même dégénérer en petites ulcérations. Lorsque l'éruption se fait, il y a plus ou moins de fièvre, d'où il résulte pour les enfants les ennuis d'un prurit et d'un brûlement fort incommodes.

Cette affection se manifeste ordinairement pendant la chaleur de l'été ; elle peut aussi se développer si l'appartement de l'enfant est trop chaudement, ou s'il est trop couvert. — Cette incommodité peut être prévenue par des bains répétés, et par les soins à entretenir la ventilation de la chambre et en allégeant les vêtements.

Lorsqu'il y a de l'agitation et de la fièvre, quelques doses d'*aconitum* ou de *chamomilla* suffisent pour adoucir le mal. *Rhus* conviendra si l'éruption vient à s'étendre, et *arsenicum* et *sulphur*, si *rhus* n'a pas réussi. *Sulphur* sera donné à grands intervalles, si l'on veut le faire servir à titre de préservatif, mais après une dose préalable d'*aconitum*.

### EXCORIATIONS.

Elles ont lieu particulièrement entre les cuisses. Lavez l'enfant chaque jour avec de l'eau tiède, séchez-le et ne le frottez pas en l'essuyant. Tout ce qui vient de la pharmacie est nuisible, soit baumes, soit eaux aromatiques. Ces moyens les font disparaître momentanément, mais ils occasionnent souvent une maladie pire. Les enfants ne succombent jamais à cette affection ; il suffit de prendre patience, et de ne vouloir pas les en débarrasser trop promptement.

*Chamomilla* suffira dans la plupart des cas, lorsqu'elles n'ont pas été causées par des infusions de camomille, prises par la mère ou par l'enfant ; car, dans cette circonstance, donnez *pulsatilla* ou *ignatia*.

*Mercurius*, si l'excoriation est étendue, si la peau est jaune, que *chamomilla* n'a pu faire disparaître.

*Rhus*, s'il y a des taches rouges à la tête.

*Sulphur* ou *carbo vegetabilis* dans les cas obstinés.

*Arnica*, si elle tient au frottement des vêtements.

### APHTHES. MUGUET.

La propreté suffit dans la plupart des cas; il faut laver souvent l'enfant. Il vaut mieux lui éponger le corps que de lui nettoyer la bouche jusqu'au sang, comme le font quelques nourrices. Du reste, cela n'y peut rien, puisque les aphthes reviennent, et que les débris s'engagent dans le fond de la gorge, où l'on ne peut atteindre. On s'abstiendra de l'usage, au surplus, de toute espèce de suçons dont une mère attentive saura se passer. Il vaut encore mieux laisser crier l'enfant que de lui remplir la bouche avec ces petites poupées.

*Mercurius* est le premier remède à donner lorsque le mal commence à paraître, et quand il y a salivation et que l'aphthe a une tendance à s'ulcérer.

*Sulphur* suivra *mercurius*, lorsque celui-ci n'aura pas donné une guérison après peu de jours.

*Arsenicum* est indiqué dans les mauvais cas, et lorsque les deux remèdes ci-dessus n'ont pas réussi, que l'aphthe prend une couleur suspecte, livide, bleuâtre, accompagnée d'une grande faiblesse et de diarrhée.

*Bryonia* et *nux vomica* sont utiles dans quelques cas.

Le remède ordinaire employé par la vieille école, et qui est ici homœopathique dans plusieurs cas, c'est la poudre de borax mêlée à parties égales de sucre, et mis dans la bouche de l'enfant trois à quatre fois par jour. Or, une solution de quelques grains de borax dans un demi-verre d'eau, et dont on lavera la bouche de l'enfant avec un pinceau, peut avoir son utilité. Mais il ne faut pas continuer longtemps ce remède; il finirait par nuire.

### MAL DE GORGE.

Cette affection empêche souvent les enfants de teter; ils se jettent avec avidité sur les seins, prennent le mamelon, commençent à sucer, mais dès qu'ils veulent avaler la première gorgée, ils crient, ils ramènent le lait dans la

bouche d'où il sort ; ils sont généralement enroués. — S'ils sont dans un état de grande agitation, s'ils crient avant d'uriner et ont les joues ardentes, donnez *aconitum*. Si la figure est rouge, *belladonna* et *rhus*. *Rhus*, si la gorge est d'un rouge foncé, et qu'elle soit très-chaude sur le soir et qu'elle reste sèche ; si, en outre, ils ne transpirent pas ; — si les yeux sont rouges plus particulièrement à l'extérieur, et que *rhus* ne suffise pas, donnez *bryonia* ; — *belladonna* s'ils transpirent beaucoup, si la gorge paraît d'un rouge clair, si les yeux sont rouges à l'intérieur ; — si *belladonna* est insuffisant, donnez *mercurius*.

## HOQUET.

Le **hoquet**, chez les enfants, disparaît ordinairement par l'effet de la chaleur que ces petits êtres trouvent sur le sein de leur mère, et en leur donnant une ou deux fois une demi-cuillerée d'eau froide, ou bien en leur mettant dans la bouche une pincée de sucre ou un peu d'eau sucrée, et jamais de sirop : il pourrait occasionner des aigreurs et des flegmes. — Et si aucun de ces petits soins ne réussit, donnez une dose de *nux vomica* ; l'olfaction peut suffire.

## CRIS DES ENFANTS.

Si la mère veut se donner la peine de faire, à ce sujet, une recherche attentive, elle en trouvera la cause dans l'une des circonstances suivantes : ou l'enfant est piqué par une épingle, ou il est trop serré, n'importe où (faute assez ordinaire aux nourrices) ; ou il est gêné dans une position quelconque, par un pli ou par toute autre chose ; ou il a la jambe et le bras engourdis, et, dans ce cas, il faudra le frotter doucement ; ou il éprouve quelque part des démangeaisons ou des cuissons, et dans ce cas, qu'on le gratte légèrement, et en particulier sur la tête, ce qui procure un certain plaisir aux enfants ; ou il a froid et doit être réchauffé, ou il a trop chaud et doit être rafraîchi. Il suffira, le plus souvent, de donner quelques gouttes d'eau fraîche à l'enfant pour le calmer. Quelquefois aussi, il a pu lui tomber quelque chose dans l'œil ou dans l'oreille

(voyez : « Corps étrangers dans l'organisme »), ou il a un mal d'oreille, ou il ne peut dormir (voyez plus bas). Ce n'est qu'avec de la patience qu'on trouvera la cause de ces cris. — Mais si l'enfant crie jour et nuit et à tout propos, c'est un tort qu'on a de le croire méchant et capricieux et de le maltraiter. A cet égard, les animaux et les sauvages sont plus raisonnables, car il n'y a pas d'enfant au-dessous d'un an qui crie sans une cause réelle, et il est du devoir de ceux qui sont chargés de les surveiller et de les soigner de faire tout ce qu'il faut pour les calmer. Ce n'est que par un mauvais sentiment qu'on peut agir de rigueur contre un petit être qui n'a pas la conscience de son existence. Sa volonté ne commence à se manifester qu'à la dététention seulement, et c'est à cette époque, et lorsqu'il commence à aller seul, que l'on peut s'occuper de l'élever et d'agir sur ses volontés.

Ce qui est un crime, c'est de donner de l'opium ou d'une décoction de pavot aux enfants qui crient. Il vaudrait encore mieux les laisser crier jusqu'à extinction de force que d'en faire des mangeurs d'opium. Ces pauvres enfants ne deviennent jamais vieux ; ils ne sont ni bien portants, ni robustes, comme ils seraient devenus sans cela. La plupart restent imbéciles ou vicieux. C'est donc aux mères à prendre leurs précautions pour que les bonnes ou nourrices ne leur donnent pas de ces substances abrutissantes qui étouffent momentanément leurs cris, pour se ménager un sommeil paisible et non interrompu ; elles devraient comprendre tout ce qu'il y a de cruel et de malheureux pour des enfants à être traités de la sorte.

Quand les cris reconnaissent pour cause le mal de tête ou d'oreille, ou toute autre cause, donnez *chamomilla;* ce remède convient aussi quand les enfants, en criant, se roidissent et soulèvent le ventre, en portant la tête en arrière; il convient également quand ils crient et veulent être portés; s'ils sont agités et brûlants, donnez *coffea,* et plus tard *aconitum; belladonna* convient, lorsque les cris se prolongent trop longtemps; si les cris s'accompagnent de ténesme et d'évacuations aigres, donnez *rheum.*

Si les enfants crient de colère (ce qui est héréditaire pour quelques-uns), donnez *aconitum* ou *chamomilla,* et

voyez à l'article « Colère » ; si c'est par suite de crainte ou de frayeur, voyez aux articles respectifs : la cause reconnue vous indiquera le remède qui convient.

Donnez *tartar. emetic.*, dans les cris très-violents, accompagnés d'une sorte de rage qui porte les enfants à se débattre comme de petits fous ce qui est quelquefois la suite d'une maladie à laquelle ils viennent d'échapper ; s'ils ont la face rouge et courent çà et là, *aconitum*.

### AGITATION ET INSOMNIE.

Cet état reconnaît généralement pour cause une mauvaise alimentation prise par la mère, l'usage de choses échauffantes, comme par exemple, du café, de l'infusion d'anis, de toute infusion aussi peu convenable : il faut à l'enfant une nourriture bien adaptée à son état. L'insomnie dépend aussi de ce qu'il est couché peut-être la tête trop haute, car tous les petits enfants doivent avoir la *tête basse*.

*Coffea* suffira la plupart du temps pour faire cesser l'agitation, la chaleur de la peau, etc.

*Opium* lorsque *coffea* ne suffit pas ; lorsque surtout la figure est rouge.

*Chamomilla,* si l'agitation s'accompagne de flatuosités et de colique, avec tressaillement et des secousses des membres, ou d'un état fébrile avec rougeur de l'une des joues.

*Belladonna,* lorsque l'enfant paraît assoupi sans pouvoir dormir, ou tombe dans le sommeil pour un moment, en sort brusquement en poussant des cris.

*Pulsatilla* ou *ipecacuanha,* lorsque l'agitation provient d'un dérangement d'estomac.

*Nux vomica,* si elle est causée soit par la mère ou par l'enfant qui auraient pris un peu de café ou de la liqueur.

### SPASMES OU CONVULSIONS.

Lorsqu'un enfant est pris de convulsions et qu'il n'y a pas de

médecin à portée, mettez immédiatement ses jambes jusqu'au genou dans l'eau aussi chaude qu'il pourra la supporter, pendant cinq ou dix minutes, ou jusqu'à ce que l'attaque ait diminué en partie; ensuite l'enfant, après avoir été essuyé avec un linge sec, sera placé dans une couverture chauffée. Si la première immersion n'est pas suivie de soulagement, ou qu'il survienne une nouvelle attaque, on recommencera, et l'on fera tomber sur sa tête une petite douche d'eau froide à une hauteur de cinquante à soixante centimètres. Ce procédé sera employé plusieurs fois, jusqu'au rétablissement de l'enfant.

Lorsqu'il y a lieu d'attribuer les convulsions à une irritation de l'estomac ou des intestins, ou à la constipation, donnez immédiatement un lavement d'eau chaude, ou d'eau et de mélasse. Dans l'absence d'un médecin homœopathe, faites flairer le camphre; il ne peut que soulager. Mais la principale source d'une guérison est dans l'emploi des remèdes ci-après, dont le choix sera fait conformément aux symptômes et à la cause. — Le moment le plus favorable pour leur administration est celui qui suit la cessation de l'accès, à moins qu'il ne dure trop longtemps; dans ce cas, on n'attendra pas, et l'on procédera au traitement; si la première dose de médicament ne produit point d'effet, il faut en donner toutes les dix ou douze minutes, et tout le temps de la crise convulsive. Si les symptômes s'aggravent, répétez le même remède ou choisissez-en de plus appropriés, après une attente de demi-heure.

*Chamomilla* est indiqué s'il y a secousses convulsives dans les membres, tiraillements des muscles de la face et des paupières, avec mouvement continuel de la tête sur un seul côté, suivi d'assoupissement avec yeux à demi fermés, et perte du sentiment; rougeur d'une des joues et pâleur de l'autre, gémissement constant et soif insatiable.

*Belladonna*, dans l'éveil en sursaut des enfants ou s'il y a yeux hagards, pupilles dilatées, engourdissement plus ou moins prononcé des extrémités ou de tout le corps; sécheresse ou chaleur brûlante du front et de la pomme des mains; émission involontaire des urines après le réveil des sens; le plus léger attouchement provoque de nouveaux

spasmes. Les attaques sont quelquefois précédées par des sourires ou des éclats de rire.

*Ignatia* est le remède capital dans les convulsions de l'enfance, principalement si la cause en est inconnue, et si elles se manifestent par les symptômes que voici : réveil violent et soudain avec effroi; sommeil léger, d'où l'enfant sort avec un cri perçant et tremblant de tout le corps; lorsque les muscles de chaque membre sont convulsés ou qu'il y ait des convulsions musculaires isolées dans différentes parties du corps; lorsque les attaques ont lieu tous les jours à la même heure ou vers la même époque; s'il y a fièvre et transpiration.

*Coffea* est fréquemment utile chez les enfants faibles et nerveux, qui sont sujets aux convulsions sans cause apparente autre qu'un état de faiblesse.

*Ipecacuanha* convient aux enfants sujets à l'asthme, si dans ces attaques il y a nausées, vomiturition et vomissements ou diarrhée, et si l'attaque est précédée, accompagnée ou suivie par des tiraillements de membres.

*Cina* aux enfants délicats, sujets aux vers et au pissement au lit; spasmes de poitrine suivis de roideur des membres ou de tout le corps, et démangeaison au nez et à l'anus.

*Mercurius* dans les spasmes causés par les vers avec ballonnement et dureté du ventre ; secousses et roideur des membres; rapports, salivation, fièvre et peau moite, et grande faiblesse après l'accès. Ce remède doit être précédé ou sera suivi de *cina* avec avantage.

*Opium* s'adapte parfaitement aux convulsions produites par la frayeur et accompagnées d'un grand tremblement de tout le corps, avec secousses de membres et roideur pendant l'accès ; lorsque l'enfant est étendu sans sentiment, comme s'il était assommé, ou respiration gênée et difficile; ballonnement du ventre et suppression des selles.

*Hyoscyamus*, dans les convulsions causées par une

frayeur subite, avec contorsion spasmodique des muscles de la face et écume de la bouche.

*Rheum*, s'il y a contorsions et secousses des cuisses et du bassin.

*Stramonium*, dans les convulsions subites par l'effet d'une peur, ou s'il y a de la fièvre ou si elles sont la suite d'une éruption rentrée, avec agitation des membres et évacuation involontaire de l'urine et des selles.

*Sulphur* est spécialement utile dans les convulsions provenant d'une éruption chronique répercutée.

## DENTITION.

Comme la dentition a sur les maladies de l'enfance sa grande part d'influence, et qu'elle peut être la cause de la plupart d'entre elles, il est utile, pour comprendre cette influence, de connaître la durée de la sortie des dents. — C'est vers le sixième mois que commence l'évolution dentaire. Elle met un peu plus de deux ans à s'accomplir. Les premières dents qui sortent sont les incisives, celles du devant. Elles sont au nombre de huit. Ensuite viennent les quatre canines ou dents de l'œil pour les deux d'en haut, et dents de l'estomac pour celles de la mâchoire inférieure. Puis sortent successivement les grosses dents, les huit mâchelières : en tout vingt dents. — Cette éruption se fait graduellement et dans l'ordre qui vient d'être indiqué. Mais tous les enfants ne sont pas assez heureux pour voir le travail dentaire se poursuivre d'une manière régulière. Pour la plupart, la dentition se dévie de sa marche naturelle. — C'est précisément cette déviation qui donne lieu aux maladies qu'on observe fréquemment à cette époque de l'enfance, et qui ne manque pas de présenter quelquefois des phénomènes morbides qui ne sont pas sans danger.

On vient de dire que la dentition commence ordinairement vers les six premiers mois. Elle s'écarte quelquefois de la règle. Il y a des enfants qui doublent leurs dents peu de temps après leur naissance ; il y en a même qui en ont en naissant, d'autres dont les dents ne poussent qu'après une année.

Quoi qu'il en soit, la dentition s'annonce au moment où les enfants doublent les gencives, lesquelles démangent, deviennent blanchâtres, particulièrement sur les bords ; en même

temps qu'ils ont la bouche chaude, ils sont inquiets, agités, principalement la nuit ; ils éprouvent une chaleur fugace ; ils deviennent rouges et puis pâles ; dans cet état, ils portent tout à la bouche pour y mordre, ils mordent même en tetant, et tettent quelquefois difficilement ; les gencives se gonflent, deviennent chaudes et douloureuses.

L'incision est un fort mauvais moyen ; on ne doit y recourir, comme palliatif, que chez les enfants dont les parents sont atteints de scrofules ou de syphilis, et s'ils sont maladifs. Et encore on ne devra la mettre en pratique qu'après avoir essayé les remèdes que nous allons indiquer, parce qu'il vaut toujours mieux que la dentition se fasse d'elle-même. Si l'on en vient à l'incision, qu'elle soit faite légèrement et d'un trait superficiel ; mais avant qu'on s'assure que la dent est très-distincte sous le doigt. Si on le fait avant et trop tôt, l'incision se ferme, et laisse une cicatrice qui rend la sortie de la dent encore plus difficile. — Quand on n'a pas de lancette, on peut au besoin se servir d'un canif.

Pendant le travail de la dentition, la mère ou la nourrice doivent porter la plus grande attention au régime. Rien d'irritant, nourriture d'une digestion facile ; exercice convenable en bon air ; abstention de café et de liqueurs ; tranquillité d'esprit.

*Aconitum*, lorsqu'il y a fièvre avec beaucoup d'agitation, d'insomnie et de douleur, ce que démontrent les cris de l'enfant et la défense qu'il oppose.

*Belladonna* dans les convulsions causées par les dents ; la convulsion est suivie d'un profond sommeil, qui dure longtemps, ou jusqu'à ce qu'une autre ait lieu. L'enfant sort brusquement de son sommeil, comme s'il était effrayé, et regarde autour de lui avec une expression de terreur, avec une profonde altération dans l'expression des traits ; les pupilles sont dilatées, et l'enfant tressaille pour la moindre chose ; tout le corps est roide, avec chaleur brûlante dans la paume de la main et aux tempes.

*Calcarea*, lorsque la dentition se fait lentement chez les enfants d'une faible complexion et qui ont une tendance à devenir gras. Donnez un globule toutes les deux ou trois

semaines; ce remède est particulièrement utile lorsqu'il sort plusieurs dents à la fois.

*Chamomilla* s'adapte surtout aux diverses maladies qui visitent les enfants pendant le travail de la dentition, et spécialement lorsque l'enfant se trouve mal à l'aise la nuit; grande agitation; soif fréquente; secousses spasmodiques et trémoussements des membres pendant le sommeil; tressaillements au moindre bruit; chaleur générale; rougeur de l'une des joues et d'un œil; gémissements, plaintes, agitations; respiration courte, accélérée, bruyante; toux saccadée; bouche chaude et sèche; diarrhée avec selles aqueuses, claires et verdâtres, pire la nuit.

*Cina* convient aux enfants sujets au pissement nocturne, qui grincent des dents pendant le sommeil et de temps en temps, ont le ventre dur et ballonné, se frottent le nez et toussent comme dans la coqueluche.

*Coffea* aux enfants très-excitables, qui ne peuvent dormir; quelquefois chagrins, et d'autres fois trop joyeux avec un peu de fièvre.

*Ignatia*, lorsqu'il y a des secousses convulsives dans les muscles seulement; bouffées de chaleur fréquentes, quelquefois suivies de transpiration; l'enfant sort de son sommeil en poussant un cri et tremble de partout.

*Ipecacuanha*, utile lorsqu'il y a en même temps vomissements et diarrhées; selles mélangées de différentes couleurs.

*Mercurius*, adapté dans le cas d'une salivation abondante: rougeur des gencives et évacuations vertes intestinales avec épreintes.

*Sulphur* convient pour les selles blanchâtres ou chaudes et âcres, qui excorient les parties.

### JAUNISSE.

Cette maladie arrive quelquefois aux enfants, et se reconnaît à la coloration jaune du blanc des yeux, des urines d'abord,

et de la peau ensuite. Il y a souvent constipation, d'autres fois un peu de diarrhée avec selles jaunâtres. Cette maladie est causée par le refroidissement, et plus souvent par l'emploi dangereux des purgatifs que l'on administre malheureusement aux enfants dès leur naissance, par exemple le calomel, la rhubarbe, etc.

*Chamomilla* est le premier remède à donner; dans le plus grand nombre de cas, il suffit à la guérison.

*Mercurius* doit suivre *chamomilla*, lorsque les symptômes ont disparu en partie, ou lorsque le remède a été insuffisant.

*China*, lorsqu'il reste encore quelques symptômes qui ont résisté aux précédents remèdes.

*Nux vomica*, si la jaunisse se complique de constipation, et que l'enfant est très-irritable.

### COLIQUES.

Les enfants, notamment ceux qui sont d'une faible constitution, sont sujets aux coliques dans le mois qui suit leur naissance. Quelle qu'en soit d'ailleurs la cause, elles sont quelquefois si intenses qu'elles épuisent les forces de la mère et de l'enfant. Souvent la diarrhée vient à la suite.

Il y a une autre espèce de coliques qui attaque les tout petits enfants bien portants et les plus robustes. Elle est périodique et a lieu habituellement sur les cinq ou six heures après midi. Celle-ci s'accompagne de constipation, et souvent rien n'est changé dans l'état des selles. Cette indisposition ne nuit généralement pas à l'accroissement et à la santé de l'enfant, et cesse d'elle-même vers l'âge de trois mois.

*Chamomilla*, si les douleurs s'accompagnent de dévoiement; matières d'un vert jaunâtre et aqueuses; distension de l'abdomen, douleur de torsion; cris continuels, tiraillements des membres avec froid aux pieds. Ce remède sera donné en dilution dans l'eau, et répété jusqu'à ce que l'enfant soit soulagé.

*Ipecacuanha*, lorsque les cris de l'enfant sont déchirants, comme si on lui enlevait la peau; selles fermentées, d'une odeur putride : ce remède est très-convenable dans la plupart des souffrances de l'estomac et des intestins, chez les petits enfants.

*China*, lorsque les douleurs surviennent tard dans l'après-midi, avec dureté de l'abdomen; l'enfant crie et rit immédiatement après; les intestins sont en bon état ou les selles sont blanchâtres et caillebottées.

*Nux vomica*, lorsque l'attaque de colique s'accompagne de constipation.

*Pulsatilla*, très-utile dans les coliques flatulentes, spécialement si elles se font sentir le soir, ou à toute autre partie du jour; si élles sont accompagnées de frissons, de pâleur de la face; grondement de vents dans les intestins avec sensibilité de l'abdomen.

## CONSTIPATION.

**La constipation** chez les enfants provient souvent de la manière défectueuse dont vit la mère; il faut qu'elle en change. On n'attendra pas plus de vingt-quatre heures, sans constater de l'amélioration, si l'on procède ainsi qu'il suit : commencer par leur donner un lavement de lait tiède et d'eau; si cela ne suffit pas la première fois, mettez un peu de sucre ou du miel dans un second lavement, et en même temps faites usage des remèdes indiqués au chapitre X. Si *bryonia*, *nux vomica*, *opium* ou *antimonium crudum* ne suffisent pas, il convient alors d'administrer ces remèdes à la mère ou à la nourrice, et point à l'enfant; il devra en recevoir les effets par le lait maternel. — Qu'on se garde de donner des lavements avec de l'eau de savon.

## DIARRHÉE.

Les enfants bien portants, pendant qu'ils sont encore à la mamelle, ont ordinairement de trois à six selles dans l'espace de vingt-quatre heures; lorsqu'elles deviennent plus fréquen-

tes, et qu'elles changent de caractère, qu'elles sont vertes ou aqueuses, ou jaunes, ou brunes, ou blanches et écumeuses, ou mêlées de mucosités sanguinolentes, et que les enfants donnent des signes évidents de souffrance, il faut les soigner et donner les remèdes ci-après :

*Ipecacuanha,* lorsque la diarrhée a été provoquée par une surcharge d'estomac; s'il y a nausées et vomissements; pâleur de la face; cris fréquents; selles bilieuses, glaireuses, ou d'une couleur vert jaune, quelquefois brunâtres ou striées de sang et d'une odeur putride.

*Rheum* lorsqu'elle provient d'aigreur et que le ventre est ballonné et flatulent; colique, cris; ténesme avant et après la selle, qui est aqueuse, glaireuse, écumeuse et d'une odeur aigre; cette odeur aigre sort de tout le corps de l'enfant, et ne tient nullement à ce qu'il ne serait pas d'une grande propreté.

*Chamomilla,* si la diarrhée est très-liquide et bilieuse ou écumeuse, ou glaireuse ou d'une couleur blanchâtre, verdâtre ou jaunâtre, ayant quelquefois l'aspect d'œufs battus, et d'une mauvaise odeur, analogue à des œufs gâtés. La diarrhée est fréquemment accompagnée de coliques, les enfants sont d'une humeur chagrine, avec cris, insomnie, et jambes pliées et rapprochées du ventre, rougeur de la face ou d'une seule joue.

*China,* dans la diarrhée indolore à selles aqueuses et flatulentes; si elle offre l'aspect d'un lait non digéré.

*Belladonna* est fréquemment indiqué au début du mal lorsque l'enfant est porté au sommeil outre mesure, aussi il est inquiet et agité et sort brusquement de sa somnolence.

*Aconitum* dans la diarrhée avec fièvre; *opium* ou *aconitum,* si elle est provoquée par la peur.

Dans le cas de diarrhée opiniâtre suivi d'amaigrissement, adressez-vous à un médecin homœopathe.

### DIARRHÉE ESTIVALE OU CHOLÉRA DES ENFANTS.

Cette maladie, si commune et si fatale, livrée au traitement allopathique, se déclare plus ordinairement en été et en automne, et commence la plupart du temps par un malaise et des vomissements suivis de diarrhée. La matière des vomissements est formée d'abord des aliments pris et ensuite de mucosités; ou il n'y a que des vomituritions ou des efforts infructueux de vomir. Les évacuations intestinales sont très-fréquentes et prennent divers aspects, quelquefois elles sont verdâtres, claires et aqueuses, ou jaunâtres; d'autres fois, blanchâtres et glaireuses, mêlées de sang. Souvent les aliments sortent non digérés, et l'odeur est souvent très-mauvaise.

Si cette affection dure quelque temps, l'enfant perd l'appétit, ses chairs deviennent molles, et l'émaciation est souvent si grande que la peau se plisse et reste collée sur les os, la fièvre redouble tous les soirs, les yeux se creusent et restent à demi fermés dans le sommeil. La soif pour l'eau froide est généralement très-prononcée; tout, même ce qui est bon, est rejeté immédiatement par l'estomac. La tête et le ventre sont chauds, tandis que les mains et les pieds sont froids; l'abdomen est ballonné.

Les causes les plus communes se rapportent à un régime vicieux soit de la part de la mère ou de l'enfant, aux vicissitudes atmosphériques, aux changements intempestifs des vêtements, comme aussi à la dentition et à la privation d'air frais. Mais la dentition est probablement la cause la plus fréquente, car on a observé que c'est en général dans le second été que les enfants en sont atteints.

La nature de ces causes dicte les règles hygiéniques à suivre : nourriture simple et d'une digestion facile, vêtements chauds sans être trop lourds, exercice en plein air en évitant les transitions brusques de température, et exclusion des choses stimulantes, le vin, les acides, et diète pas trop végétale. Soit pour la mère, soit pour l'enfant, on aura le soin de renouveler l'air de la chambre à coucher. On ne saurait trop recommander de baigner journellement les enfants.

Il n'y a pas d'inconvénient à laisser prendre aux enfants lorsqu'ils en ont grande envie quelque peu de bœuf fumé, du jambon, etc. Ils le mâchent et sucent avec plaisir et profit ces substances qu'ils ne doivent pas avaler.

Plusieurs cas de choléra offrant du danger ont été guéris par des lavements de vieux son bouilli pendant une heure; il sera bouilli à le rendre gluant; vous en donnez ainsi en injection une demi-tasse toutes les trois à six heures. — Le beurre frais, non salé et fondu, donné par cuillerées, est aussi une bonne chose en pareil cas.

*Antimonium crudum,* lorsque la langue est chargée d'un enduit blanchâtre ou jaune; s'il y a sécheresse de la bouche avec soif; nausées avec vomiturition ou vomissement et toux; distension du ventre avec flatuosités; selles glaireuses et d'une mauvaise odeur; urines fréquentes.

*Arsenicum,* si l'enfant est faible, exténué, pâle et émacié, ballonnement du ventre; extrémités froides; perte d'appétit; nausées et vomissements; soif intense; diarrhée jaune et aqueuse, blanche ou *brunâtre* et mauvaise, qui s'aggrave la nuit, vers le matin, et après avoir mangé ou bu.

*Bryonia,* lorsque la diarrhée débute avec les premières chaleurs de l'été et s'accompagne d'une grande soif; vomissements d'aliments; nausées et vomissements après avoir mangé; diarrhée avec coliques; les selles, d'une odeur putride, sont ou blanchâtres ou foncées et marronnées.

*Carbo vegetabilis,* si *bryonia* ne produit qu'une amélioration momentanée, surtout si les évacuations sont très-claires et de mauvais caractère, accompagnés de brûlement et de beaucoup de douleur.

*Dulcamara,* si la diarrhée récidive avec la fraîcheur de l'atmosphère ou après avoir bu de l'eau froide pendant un temps chaud; soif violente pour l'eau fraîche; selles muqueuses, brunâtres ou verdâtres; aggravation la nuit.

*Ipecacuanha;* si on l'administre dès le principe, le mal peut être arrêté dans sa marche. Les symptômes qui indiquent ce remède sont principalement les nausées et les vomissements de la nourriture et de la boisson, ou de mucosités et de bile, suivis d'une diarrhée de matière fermentée

avec flocons de matière blanchâtre, teinte de sang ; langue chargée ; dégoût de tout aliment et soif ardente.

*Mercurius* lorsque la diarrhée s'aggrave la nuit et s'accompagne de colique, d'efforts d'aller et de transpiration ; évacuations rares, verdâtres, âcres et suivies de nausées et d'éructations ; si les enfants ont un grand désir de beurre.

*Calcarea*, s'ils ont une grande appétence pour les œufs.

*China*, lorsque la diarrhée survient après avoir pris de la nourriture ; selles très-fétides et notamment une partie non digérée des aliments, borborygmes, vents dans les intestins.

*Nux vomica* sera administré le soir ou le lendemain matin, si *ipecacuanha* s'est montré inefficace.

*Nux moschata*, voyez « Diarrhée ».

*Veratrum*, lorsque les nausées et les vomissements produisent une faiblesse qui va jusqu'à la défaillance, grand épuisement, vomissement et diarrhée ; vomissement après avoir avalé un peu de liquide ; le plus léger mouvement provoque les vomissements ; soif pour l'eau froide ; sensibilité au creux de l'estomac ; coliques avec brûlement et douleurs sécantes dans l'abdomen ; selles molles, brunâtres ou noirâtres, et petites évacuations insignifiantes de matière liquide.

*Sulphur* dans les cas qui durent déjà depuis quelque temps, principalement lorsque les évacuations intestinales sont fréquentes et verdâtres, claires et aqueuses ou blanchâtres et glaireuses.

### HERNIES OU EFFORTS.

Les enfants délicats et d'une faible constitution, sont plus sujets que les autres à la hernie. Dans ce cas, ils crient beaucoup et paraissent éprouver une grande souffrance. — Si dans la *hernie ombilicale* le nombril sort, ce qui arrive quelquefois, établissez autour du corps de l'enfant un petit appareil de compression. Si la compresse qui est appliquée sur le nombril ne peut être maintenue, il faut la fixer avec un emplâtre adhésif. Le pansement sera soigneusement fait ; la compresse,

qu'on changera souvent, sera remise exactement à sa place. Cela demande de la patience, et une mère ne doit jamais en manquer. En enlevant la compresse à chaque pansement, on ne négligera pas de contenir l'exomphale avec l'autre main.

Dans la *hernie inguinale*, on s'abstiendra de mettre un bandage; il serait nuisible. Il suffira presque toujours de *vomica* pour faciliter la guérison, ou, plus tard, *veratrum album*; quelquefois aussi *chamomilla*; si ces remèdes ne suffisent pas, donnez *sulphur*. Si l'on ne réussit pas, appelez un médecin homœopathe.

### DÉRANGEMENTS DANS LES URINES.

Dans la **rétention d'urines**, employez l'*olfaction du camphre* ou *aconitum*. S'il manque son effet, *pulsatilla*. Voyez le chapitre x.

En cas d'**incontinence d'urines**, lorsqu'elles sont fréquentes et copieuses, et n'ont ni odeur ni couleur, donnez *phosphoric. acid.*, et *silicea* quelquefois.

### PISSEMENT AU LIT.

Les médecins allopathes, par la seule raison qu'ils ne peuvent guérir cette incommodité, se sont fait l'absurde opinion que ce n'est qu'une mauvaise habitude, et qu'il n'y a qu'un seul moyen d'y remédier, c'est de punir les enfants, ou même de les fouetter. Mais c'est un procédé bon pour élever les petits chiens, et non pour faire l'éducation des enfants. Le pissement nocturne est causé dans le plus grand nombre de cas par une maladie qu'il faut s'attacher à guérir.

Et d'abord, les enfants ne devront rien manger qui puisse porter à la sécrétion des urines, comme asperges, céleri, concombres, melons d'eau, fruits crus, etc.; comme boissons fermentées, amères ou acides, soit même le thé, le café, le chocolat. Ils prendront le matin de l'eau et du lait, ou du cacao, et jamais rien la nuit; un peu d'eau, pour calmer l'âcreté des urines; il est souvent salutaire de leur faire manger un peu de beurre le soir. — Ne faites pas coucher les enfants immédiatement après le souper; qu'on les emporte pour environ une ou deux heures; habituez-les à uriner, et ils prendront ensuite eux-

mêmes cette habitude. Ceux qui sont un peu grands devront faire de la gymnastique; ceci les rend forts, et forcez-les à ne pas y manquer. Il est également utile d'engager les enfants à garder longtemps leurs urines, mais point trop cependant; cela pourrait devenir dangereux. Ce qu'il y a de mieux à faire en ce cas, c'est de leur faire faire une promenade à l'air frais. Donnez aux grands un verre pour mesurer leurs urines le matin, apprenez-leur à vaincre leur première envie d'uriner, et différez jusqu'au besoin pressant; et qu'ils prennent note de la quantité.

Les enfants ne doivent point rester couchés sur le dos; c'est là une cause de cette incommodité, et c'est à tort qu'on les contraindrait à dormir sur les reins. Il n'est personne en bonne santé qui prenne volontairement cette position, à moins qu'on ne soit très-fatigué. Alors toute les positions sont bonnes. En général, les enfants bien portants dorment sur le côté. Si donc, il y a des enfants qui dorment sur le dos, ils se trouveront bien d'user des remèdes : *pulsatilla, rhus, ferrum, sulphur, calcarea*; ou quelquefois : *bryonia, china, nux vomica, ignatia.* S'ils ne dorment pas sur le dos, on leur donnera *belladonna, mercurius, silicea*, *cina* ou *causticum.*

*Pulsatilla* aux enfants délicats et gracieux, qui pleurent facilement et changent promptement de couleur, comme de la pâleur à la rougeur; particulièrement s'ils ont les cheveux et les yeux châtain foncé; si les aliments gras les fatiguent; si leur urine est forte; si les petites filles ont un peu de leucorrhées et tachent leur linge; s'ils portent leurs mains sur l'abdomen ou leurs deux bras au-dessus de la tête; s'ils dorment couchés sur le ventre, comparez *calcarea, colocynthis* et *belladonna.* Donnez *nux vomica,* en un cas pareil, ou si les enfants deviennent facilement colères et obstinés, et particulièrement s'ils portent leurs mains au-dessus, ou au-dessous de la tête. *Rhus,* en cas pareil, si les enfants ont les cheveux blonds et les yeux bleus; si leur urine est âcre, et part trop vite dans le jour ou coule goutte par goutte. Comparez avec (*belladonna.*) Particulièrement si les exercices gymnastiques les fatiguent, et qu'ils aggravent l'état

du mal. Si *rhus* ne suffit pas, donnez *bryonia*, notamment s'ils sont chagrins, de mauvaise humeur.

*Ferrum* pour les enfants pâles, maigres et frileux, dont les pieds et les mains se refroidissent facilement; qui s'endorment le jour ou au moins le matin, rêvent beaucoup et n'aiment pas à se lever de bonne heure; s'ils sont constamment enrhumés du cerveau avec coryza; avec yeux faibles, qui se remplissent de larmes en marchant en plein air; et qui chaque fois qu'ils s'enrhument ont ou la diarrhée ou de la toux. Si *ferrum* ne suffit pas, et que la figure de l'enfant rougisse, s'il tient ses bras sur la tête et qu'il ait de l'agitation la nuit, donnez *china*.

*Sulphur* convient aux enfants pâles et particulièrement à ceux qui sont maigres, à gros ventre, et maladifs, qui n'aiment pas à être baignés, qui craignent d'être dans le bain et poussent des cris pour ne pas y entrer; qui ont un grand désir d'aliments aigres, acides, et répugnent aux sucreries. Il y a plus, *sulphur* est le principal remède, si vous restez incertain même dans le choix du remède approprié. Il sera donné en dilution, une dose tous les matins, et puis chaque fois que le mal viendra en récidive.

*Calcarea* aux enfants forts, gras, bouffis avec figure rouge, qui boivent beaucoup et suent facilement; qui se grattent la tête en dormant la nuit; s'ils ne lâchent leurs urines qu'une seule fois, et si durant le jour ils ont des besoins fréquents d'uriner, et ne rendent que peu chaque fois. *Calcarea* convient aux enfants à gros ventre, si *sulphur* n'a pas suffi; et aussi s'ils couchent sur leur ventre ou portent leurs bras sur la tête.

*Belladonna* aux enfants qui ne peuvent dormir sur le dos ou rarement; qui sont volontaires et d'un teint fleuri, qui crient pour rien, dorment les bras sur la tête ou la tête très-basse ou sur le ventre; notamment si l'urine s'échappe involontairement dans le jour, spécialement en restant debout, ou si l'urine s'écoule souvent et en grande abon-

dance, si elle est aqueuse et pâle ; s'ils transpirent facilement et s'enrhument pour peu de chose.

*Mercurius* dans des cas semblables, si les enfants transpirent par le moindre effort et tombent subitement dans un état de faiblesse, et s'ils ont un grand désir de beurre, ou si leur urine est chaude, âcre et d'une odeur forte.

*Silicea* pour les enfants à cheveux blonds et aux yeux bleus, particulièrement s'ils ont eu souvent les glandes du cou engorgées, ou si l'extrémité de leurs doigts est ulcérée à la racine des ongles; si, en général, ils guérissent mal des égratignures ou petites plaies qu'ils se font.

*Cina* s'ils portent la tête en arrière comme dans l'état de sommeil, si pendant le sommeil ils regardent en rêvant et sont effrayés ; si le nez leur démange.

*Causticum* est le principal remède pour les individus qui grandissent beaucoup, notamment pour les enfants aux yeux et aux cheveux noirs, s'ils urinent dans le premier sommeil ; si l'urine est forte ; si elle part souvent pendant le jour et la nuit, et aussi ils urinent en toussant, en éternuant et en marchant, etc. Pour les enfants qui ne peuvent rendre leurs urines et leurs selles que debout, moins facilement lorsqu'ils sont assis.

*Arsenicum* est quelquefois utile lorsque l'urine est chaude et d'une odeur putride; si les enfants tiennent leurs bras sur la tête et restent couchés sur le dos.

*Hepar*, si l'urine est âcre et chaude, et si la tête tombe en arrière pendant le sommeil.

*Carbo vegetabilis*, si l'urine est infecte.

*Dulcamara*, urine infecte, et si le pissement au lit est le résultat ou la suite d'une souffrance antérieure de la vessie.

*Colocynthis*, urine épaisse, les enfants portent les bras au-dessus ou au-dessous de la tête, et se retournent pour dormir sur le ventre.

Si dans ces divers remèdes l'on ne trouve pas de quoi donner quelque soulagement, consultez un médecin ho-

mœopathe. Il y a quelquefois d'autres souffrances qu'il faut prendre en considération et d'autres remèdes aussi.

### LEUCORRHÉE DES JEUNES FILLES.

De très-petites filles, soit négligence, soit toute autre cause accidentelle, sont sujettes à des écoulements d'un mucus blanchâtre, qui, venant du vagin, ressemble à la leucorrhée des filles adultes. De fréquentes ablutions d'eau légèrement chaude suffisent généralement pour les faire disparaître en peu de temps; sinon, donnez une dose de *calcarea* deux soirs successifs, et continuez les ablutions. Si c'est nécessaire, donnez *pulsatilla*; il y aura guérison.

### SEVRAGE.

C'est une règle générale que les enfants peuvent être sevrés vers le dixième mois.

Dès que la mère se sent faible, elle doit, dans l'intérêt de l'enfant, songer à suppléer à son lait; elle commencera par lui donner moins souvent le sein, surtout si ses menstrues viennent à réapparaître pendant l'allaitement; le sevrage pourra même avoir lieu plus tôt.

Le développement progressif de la dentition est un signe qui indique à la femme que son enfant peut se passer de son lait; c'est une preuve que ses organes digestifs ont déjà pris une certaine force pour digérer des aliments plus substantiels.

Mais on ne devra point songer au sevrage, si l'enfant souffre des dents ou s'il est atteint d'une maladie de son âge, à moins toutefois qu'il n'y ait des considérations majeures qui le rendent nécessaire.

A mesure que les dents commencent à travailler les gencives, l'enfant doit être habitué graduellement à une autre espèce de nourriture; dès que les gencives sont percées, il est déjà capable de supporter une alimentation un peu animalisée, soit quelques aliments végétaux, soit du bouillon, du pain, du lait, etc.

La meilleure saison pour le sevrage, c'est, le printemps, les mois de mars et avril; et c'est, en automne, octobre et no-

vembre. L'hiver et l'été sont beaucoup moins favorables à la santé de l'enfant.

Une fois le sevrage commencé, le sein ne sera plus présenté au nourrisson, que ce soit la nuit, ou le jour, quelles que soient d'ailleurs les idées théoriques qu'on se soit faites sur la cessation graduelle de l'allaitement. Faire différemment, ce n'est servir ni la santé de la mère ni celle de l'enfant. A moins d'une raison exceptionnelle, un état de maladie, par exemple, la mère ne devra jamais confier son enfant aux mains d'une autre personne, celle-ci comprendrait-elle encore mieux les soins et les sollicitudes du sevrage. Elle ne doit jamais non plus s'éloigner de la maison pendant qu'elle remplit une si douce tâche; si elle aime réellement son enfant, elle se conformera à ce conseil; elle en sera bien récompensée, car elle sentira son affection s'augmenter à mesure qu'elle mettra plus de constance à remplir ses devoirs de mère.

Le moyen le meilleur et le plus facile pour sevrer un enfant, c'est de le prendre dans le lit comme à l'ordinaire, de ne point changer ses habitudes, mais seulement de l'éloigner du sein. Quand on le lui a refusé une première fois, qu'on ne le lui présente plus. Il suffit de quarante-huit heures pour le faire à cette privation. — Donnez à l'enfant la nourriture à laquelle on l'a déjà accoutumé, et gardez-vous d'affriander son appétit avec des sucreries et autres douceurs.

Après le sevrage, le régime diététique de l'enfant sera simple et assez abondant; il se composera, comme on l'a dit plus haut, de panade, de pain, de lait et de substances farineuses, telles que arrow-root, tapioca, salep, pommes de terre, du pain beurré, et de temps en temps un peu de bœuf, de mouton, de la volaille, etc. Mais que ces petits repas soient bien réglés. Pour boisson, l'eau fraîche seule suffira.

Une fois que l'enfant ne prend plus le sein, la mère devra s'abstenir de manger une nourriture salée ou épicée, si elle veut prévenir une soif trop prononcée.

Elle devra s'attacher à diminuer la sécrétion du lait, en se privant de manger des substances trop nourrissantes, elle donnera la préférence à des aliments secs, et ne boira que de l'eau et en petite quantité. — Si les seins grossissent et se chargent de lait, frottez-les légèrement avec un morceau de lard, couvrez-les de coton et prenez une dose de *belladonna*, ou, s'il n'y a

pas d'amélioration, *rhus*. Afin de les délivrer de cette plénitude, il est quelquefois nécessaire de les teter.

*Pulsatilla* et *rhus* sont les deux meilleurs remèdes pour arrêter la sécrétion du lait. Ils seront employés alternativement deux fois le jour.

## CLAUDICATION.

Chacun le sait : il est des enfants qui ne peuvent marcher, parce qu'ils ont une jambe plus courte que l'autre. A la partie supérieure de la cuisse, il se forme autour de l'articulation une tumeur qui donne lieu plus tard à un ou plusieurs abcès. Cet état détermine la claudication. — Cette maladie est fort difficile à guérir ; quelquefois elle est incurable, quand elle dure depuis longtemps, parce que l'articulation a subi un changement de position organique, tel qu'on ne peut plus la faire rentrer dans les conditions normales. Voilà pourquoi les parents doivent faire la plus grande attention, afin qu'ils puissent appeler à temps un médecin homœopathe, pour qu'il ait à traiter cette affection à son début. On s'assurera, en questionnant l'enfant, s'il y a luxation ou fracture de l'articulation, ce que du reste la douleur et l'engorgement feront également connaître. Dans ce dernier cas, on donnera *arnica*, et l'on confiera l'enfant à un bon chirurgien. Mais si le mal arrive sans cause externe, s'il n'y a pas de douleur, et que l'enfant boite en marchant, et particulièrement de la cuisse, donnez tout de suite *mercurius* ; s'il n'y a pas d'amélioration au bout de deux ou trois jours, *belladonna*, et, quelques jours après, on donnera de nouveau *mercurius*, et puis encore *belladonna*, s'il n'y avait pas d'amélioration la première fois. — Qu'on se hâte de confier le malade à un médecin homœopathe : s'il n'y en a pas dans le voisinage, qu'on lui écrive ; et s'il n'en existe pas, essayez d'abord de donner *rhus* deux ou trois fois, étendu dans l'eau et par cuillerées à bouche, une par jour, jusqu'à ce qu'il y ait amélioration. Plus tard, on donnera *sulphur*, *calcarea*, et si cela ne suffit pas, *colocynthis*.

La claudication détermine souvent l'amaigrissement extrême, l'*atrophie* des enfants. Dans ce cas, le médicament le plus efficace est *sulphur* ; après, convient quelquefois *calcarea*, *arsenicum* et *nux vomica*.

### BÉGAIEMENT.

Quand les enfants commencent à bégayer, c'est le moment de corriger cette infirmité, parce que plus tard il est très-difficile d'y remédier. Il faut se garder de gronder les enfants, si l'on ne veut pas l'augmenter. On devra les faire approcher de soi tous les jours, pour leur apprendre à respirer lentement, et tenir par conséquent l'haleine aussi longtemps qu'ils peuvent ; comme aussi de la rendre avec lenteur, en battant les mains en cadence. Après cela, on leur fera prononcer quelques mots pendant l'expiration, et l'on se gardera bien de l'exiger pendant le temps de l'inspiration. L'enfant sera tenu à cet exercice pendant plusieurs mois et tous les jours, et il finira par perdre ce défaut. On peut aussi, dans ce cas, user utilement de quelques doses de *belladonna,* et ensuite *mercurius* ou *platinum, euphrasia* plusieurs fois, et plus tard *sulphur*.

### STRABISME.

Voyez « Maladies des yeux ».

### VACCINATION; VACCINE.

Dans la première édition de cet ouvrage, j'ai évité de parler de la vaccine. Hahnemann et ses premiers disciples ne virent là qu'un exemple probant de la loi homœopathique. La maladie du pis de la vache fut considérée par eux comme une maladie semblable à la petite vérole. — Mon opinion diffère un peu. Il n'y a d'indication franchement orthodoxe que celle qui se tire de la similitude des symptômes fournis d'une part par la maladie, et de l'autre par l'action pathogénétique des remèdes. Or, je n'ai jamais vu dans la vaccine qu'une action toxique, même lorsqu'elle se termine favorablement. Si donc j'ai élevé la voix contre la pratique de la vaccine, ce n'était que pour proposer un plan en vertu duquel je donnais à l'antidote de la petite vérole plus de certitude et d'efficacité, et cette proposition, quelque inouïe et étrange qu'elle pût être,

était toutefois basée sur le raisonnement et sur une récente expérience.

Dans une durée de vingt ans, les trois faits suivants ont été mis hors de doute :

1° La vaccine préserve de moins en moins chaque année de la petite vérole, que celle-ci ait conservé son vrai nom ou qu'elle en ait changé;

2° La vaccine est suivie de maladies qui deviennent de plus en plus fréquentes, débutent avec gravité et brusquement; durent longtemps et sont difficiles à guérir;

3° Nous apprenons d'année en année à guérir avec plus de certitude les varioleux par la méthode homœopathique.

Jusqu'à ce que le traitement homœopathique contre la petite vérole soit arrivé à ce point de perfection que tous les cas qui se présenteront soient guéris avec certitude, on doit continuer à vacciner, en choisissant de deux maux le moindre, et pour préférer plus tard le remède le plus sûr. En attendant, astreignons-nous à remplir strictement certaines conditions qui peuvent garantir les enfants du moindre danger et les sauver de la variole.

On prendra le virus-vaccin du bras d'un enfant bien portant, dont les parents, et la mère principalement, jouiront d'une bonne santé. — Le virus sera pris dans les derniers jours de la semaine où a été pratiquée la vaccination. C'est vers le sixième ou septième que la pustule est arrivée à son point de parfait développement, c'est-à-dire que le pus est encore clair et transparent comme de l'eau, et n'est, par conséquent, ni trouble ni purulent.

La piqûre de la pustule sera pratiquée avec une aiguille ou une lancette sur le côté, justement entre le point central et l'auréole. Comme l'intérieur de chaque pustule est formé de plusieurs petites cellules, il n'en sort qu'une seule goutte. Cette goutte doit être insérée dans le bras de l'enfant par la lancette, qui pénétrera dans le bras par une piqûre oblique; chaque piqûre sera faite sans éveiller la

sensibilité, si cela se peut; il n'est pas vrai de dire qu'ainsi pratiquée, il y a plus de certitude pour l'efficacité de l'opération. Le nombre de piqûres est sans importance; une suffit comme dix. Et plus on en fait, plus de temps l'enfant sera malade. Ainsi, en cela, ne faites que le nécessaire pour les très-jeunes enfants ou pour ceux qui sont faibles de complexion.

La meilleure époque pour vacciner est celle qui se trouve comprise entre le troisième et le douzième mois, époque vers laquelle les dents ne sont pas sorties. Si vous choisissez ce moment, ne faites qu'une piqûre.

S'il y a lieu, le virus-vaccin sera recueilli dans des tubes de verre; on pourra ainsi le garantir de toute altération et le transporter; mais, dans la plupart des cas, il perd sa vertu préservatrice.

Il ne faut jamais se servir du vaccin après le neuvième jour: il est déjà devenu épais, trouble ou purulent; encore moins du *pus desséché* ou passé à l'état de *croûte.* Les médecins qui propageaient la vaccine il y a cinquante à soixante ans se portaient garants de la préservation, mais aussi toutes les vaccinations étaient faites invariablement avec du *virus clair.*

On ne nie pas que la vaccine faite avec des croûtes vaccinales n'ait produit des pustules; mais il n'en est pas moins vrai qu'elles produisent aussi des maladies difficiles à guérir, ou qu'elles ne suffisent pas à la préservation; les pustules provenant de la vaccination par les croûtes ne suivent pas une marche régulière: elles vont quelquefois trop vite, d'autres fois trop lentement. Si la vaccination par les croûtes n'a pas de conséquences dangereuses, c'est purement accidentel; nous ne pouvons les assurer, parce que cela dépend du plus ou moins d'altération survenue dans la croûte qu'on a employée. Toute substance animale, qui est tout au moins putréfiée, est dangereuse prise à l'intérieur, mais elle l'est bien davantage introduite sous la peau,

et par cette voie dans le sang. Nous n'avons aucun moyen de reconnaître si une matière est ou n'est pas putréfiée ; et il n'y a pas une grande différence entre la croûte vaccinale et le milieu dans lequel est enveloppé un pus putréfié.

Ainsi donc, rejetez comme vicieuse et comme nuisible la méthode de procéder à la vaccination par les croûtes vaccinales. — Tant que cela dépendra de vous, vaccinez de bras à bras, dans les conditions que nous avons établies plus haut.

Hahnemann avait proposé de donner à chaque enfant vacciné une dose de *sulphur* aussitôt après la formation de la pustule, et si l'éruption venait à se multiplier sur le corps lorsque la pustule était déjà sèche, il en donnait une nouvelle dose.

Donnez *aconitum* dans la fièvre consécutive à la vaccination, et si elle est mauvaise, comme cela se voit quelquefois.

Le meilleur remède, confirmé par des centaines de cas, contre les mauvaises suites du virus-vaccin, est *siliçea*. — Ce médicament est surtout utile s'il y a des éruptions éparses çà et là, dans les glandes engorgées des aisselles, dans les boutons à la tête ; pour les engorgements rouges, enflammés et suppurants, situés aux bras, et s'étendant quelquefois à l'articulation des épaules, qui souvent mettent les enfants en péril, ainsi que dans les souffrances de longue durée ; fièvre lactique avec sueurs nocturnes, dartres éparses, boutons rouges à la figure, et surtout au cou ; et même avec convulsions qui se déclarent une ou deux semaines après l'opération ; ainsi que dans l'épanchement aigu qui succède au dessèchement de la pustule.

Pour ces divers cas, il suffira d'une seule dose ; il est rarement nécessaire de la répéter ; s'il le faut, un globule sera dissous dans un demi-verre d'eau ; on en donnera une cuillerée à café tous les jours ou tous les deux jours.

# CHAPITRE XIII.

## MALADIES DE LA PEAU (1).

### AFFECTIONS ÉRUPTIVES.

Il y en a de plusieurs espèces. Lorsque l'une de ces affections s'accompagne de fièvre, le malade doit prendre garde de ne pas prendre froid : il ne se tiendra pas trop chaud non plus ; ces deux états extrêmes sont nuisibles. S'il n'y a pas de fièvre, la maladie est sans aucune gravité. Toutefois il est encore bon d'éviter les refroidissements, et si l'on n'a pu le faire, qu'on prenne immédiatement des remèdes appropriés. Toute éruption rentrée accompagnée de fièvre doit être traitée comme l'affection elle-même ; et contre les éruptions d'un caractère indéterminé, on emploiera *ipecacuanha,* suivi de *bryonia* ou *cuprum.*

Lorsqu'une maladie éruptive règne épidémiquement dans une contrée, et qu'elle a déjà atteint une ou plusieurs personnes dans la même maison, et qu'en même temps d'autres individus se trouvent pris des premiers symptômes du mal, on dit alors que l'épidémie est à l'*état de prodromes.* Dans cet état des symptômes avant-coureurs du mal, il se produit des symptômes généraux : la poitrine se prend, la respiration devient difficile ; les malades éprouvent des vertiges, des éblouissements, des tremblements, des faiblesses d'estomac, des vomissements, des tranchées, de la diarrhée, de l'agitation, une grande inquiétude,

(1) Les maladies de la peau, par leur fréquence et leurs variétés, sont dignes d'une étude sérieuse ; aussi, obligé par le cadre de notre ouvrage de nous restreindre ici dans certaines limites, nous ne saurions trop recommander la lecture du nouvel ouvrage que vient de publier M. le docteur Jahr. *Du traitement homœopathique des maladies de la peau, et des lésions extérieures en général* Paris, 1850, 1 vol. in-8.

de la faiblesse et autres symptômes ; dans ce cas, donnez *ipecacuanha*, qu'on répétera quelques heures après. Par ce moyen, on fera sortir l'éruption ou l'on préviendra la maladie. Si l'éruption a lieu, elle ne tarde pas à se caractériser par ses symptômes propres, c'est le moment d'agir directement contre la nature de la maladie épidémique régnante, et d'employer les spécifiques, ou les moyens préservatifs, autrement dits prophylactiques.

Les enfants, et quelquefois aussi les adultes, sont atteints, particulièrement à la suite d'un refroidissement, d'une espèce d'éruption qui se caractérise par des taches rouges, lisses et de la grosseur d'une tête d'épingle ; elles sont apparentes, dans cet état la peau est froide ou chaude ; elles sont pruriantes et démangent la nuit, le sommeil en est troublé; le soir il y a des frissons, et la nuit de la chaleur. Les enfants sont alors très-agités, irritables ; ils sont inquiets et crient beaucoup.

Dans ce cas, donnez *aconitum*, qu'on pourra répéter après six ou douze heures ; et si le lendemain il n'y a pas d'amélioration, donnez *chamomilla*, et, après quelques jours, *sulphur*, si c'est nécessaire. A la suite des deux derniers remèdes, il se déclare ordinairement un mouvement de transpiration qu'on ne doit pas contrarier.

### URTICAIRE.

Elle consiste dans une éruption tantôt lisse et plate, tantôt élevée et semblable à des piqûres d'orties, accompagnées de démangeaisons et de picotements, et comme causés par des puces, particulièrement lorsque le malade se met au lit, dont la chaleur ne tarde pas à aggraver le mal. Son invasion est précédée par le défaut d'appétit ; nausées, vomissements, soif, langue chargée. Dans quelques cas la peau est très-chaude et sèche, et le pouls généralement accéléré. — Cette affection est causée généralement par un manquement au régime, souvent par l'usage de coquillages, ou par celui des amandes amères, du vinaigre, de la salade, des concombres, du miel, etc.

*Aconitum*, si l'éruption s'accompagne d'une forte fièvre, avec peau chaude et sèche, soif, langue chargée, pouls dur et vif, agitation et anxiété.

*Dulcamara*, si elle provient du froid ou de l'humidité, par un temps humide, ou lorsqu'elle s'accompagne de fièvre, goût amer de la bouche, diarrhée la nuit, langue sale, et avec tout cela prurit violent et brûlant.

*Pulsatilla*, lorsqu'elle reconnaît pour cause une mauvaise nourriture, et si elle est accompagnée d'un relâchement de ventre, le matin. Ce remède s'adapte aux femmes et aux personnes d'un caractère doux.

*Rhus*, lorsqu'elle est due à un état particulier de la constitution, et que l'invasion est provoquée par quelque chose d'inaccoutumé dans la nourriture.

*Bryonia*, si l'urticaire disparaît subitement de la surface de la peau et s'accompagne de la gêne de la respiration et d'une douleur dans la poitrine, etc.

*Belladonna* conviendra, si l'éruption s'accompagne d'un violent mal de tête et de la rougeur de la face; si les enfants crient beaucoup; si les taches sont d'un rouge jaunâtre, et si le frottement fait cesser la démangeaison.

*Apium virus*, si les taches sont d'un rouge lie de vin, ou pâles ou transparentes, avec beaucoup de gonflement, de prurit, d'élancement et de brûlement; si l'on ne peut supporter d'être frotté, et que l'on n'éprouve de soulagement que par de rudes frottements, si les enfants deviennent facilement méchants.

*Hepar* se donne lorsqu'il y a affection catarrhale, principalement rhume de cerveau, et pire sur un côté; si l'éruption commence par les bras et la poitrine; aggravation en plein air; aux personnes d'un caractère violent et irritable.

*Cepa*, accompagné de coryza; si l'éruption débute par les cuisses; amélioration au grand air; aux personnes qui tombent facilement dans l'assoupissement, qui sont craintives et anxieuses.

*Nux vomica*, si l'urticaire est due à l'usage des boissons alcooliques.

*Arsenicum*, si elle est causée par l'usage des fruits verts,

ou si, dans les cas graves, elle est pire la nuit; accompagnée d'une toux semblable au croup; il convient aussi dans les cas de répercussion.

*Calcarea,* lorsque l'éruption se montre plus apparente après s'être lavé à l'eau froide, ou qu'elle réapparaît subitement.

Il suffit quelquefois d'une goutte d'esprit de camphre sur un morceau de sucre pour dissiper cette affection, lorsqu'elle a fait irruption après avoir pris un fruit acide ou du vinaigre.

Toute application externe doit être évitée dans cette éruption comme dans toute autre. Une répercussion pourrait avoir des suites dangereuses.

Dans les formes chroniques de la maladie, servez-vous, selon le cas, de *calcarea, lycopodium, causticum, sulphur* et *carbo vegetabilis.*

### ROUGEOLE.

La rougeole est généralement précédée par des symptômes de catarrhe, tels que larmoiement, mucosités nasales; toux courte, sèche et fatigante; les yeux sont noyés dans un liquide tout particulier, et deviennent plus ou moins enflammés.

La fièvre est quelquefois très-forte; il survient souvent des nausées et des vomissements avec douleur pressive de l'estomac; les yeux sont sensibles à la lumière; la toux plus violente s'accompagne de raucité et de gêne dans la respiration, avec un sentiment de tension pénible de la poitrine.

Dans l'espace de deux à cinq jours, il se fait une éruption de petites taches rouges, d'une forme irrégulière, qui s'élèvent sur la peau peu sensiblement. On voit les premières traces de la rougeole d'abord à la figure, sur le front et sur les tempes; puis elles s'étendent de proche en proche à toute la face, au cou, à la poitrine et aux membres.

En exerçant avec le doigt une légère dépression sur les taches, la rougeur disparaît, mais pour revenir après, mais avec ceci de particulier que la rougeur reparaît du *centre à la circonfé-*

*rence*, tandis que c'est le contraire dans les autres maladies semblables, où elle reparaît de la *circonférence au centre*.

La rougeole cesse peu à peu à partir du cinquième au sixième jour, et quitte, dans le même ordre et progressivement, les surfaces qu'elle avait atteintes. La peau se couvre d'écailles qui tombent en farine, et les symptômes de catarrhe disparaissent pareillement.

*Aconitum* est le remède principal dans cette maladie; il est principalement indiqué pour la fièvre qui s'accompagne d'une peau chaude et sèche, avec tête brûlante, vertiges, rougeur des yeux, horreur d'une trop vive lumière.

*Pulsatilla*, s'il y a prédominance de symptômes de catarrhe et lorsque l'éruption se fait lentement; — s'il y a de l'abattement, donnez *sulphur*, et revenez ensuite à *aconitum*. On peut, selon le cas, alterner *aconitum* et *pulsatilla*.

*Belladonna* convient si la gorge s'embarrasse, s'il y a soif, difficulté d'avaler, douleurs lancinantes et piquantes dans le gosier; s'il y a toux sèche, aboyante ou spasmodique, aggravation la nuit et râle muqueux; s'il arrive que l'éruption cesse de sortir et qu'il y ait en même temps mal de tête et grande inflammation des yeux; congestion de la région cervicale.

*Euphrasia*, lorsque l'affection catarrhale prédomine, avec fluxion et inflammation des yeux et larmoiement abondant; si au même moment la fièvre augmente, alternez ce remède avec *aconitum*.

*Ipecacuanha*, très-convenable pour remédier aux vomissements, comme aussi à la gêne de la respiration.

*Bryonia*, lorsque l'éruption se fait incomplétement, ou lorsqu'il y a congestion pulmonaire, avec douleurs lancinantes et aiguës, augmentées en prenant une inspiration profonde; toux sèche et vibrante. — *Sulphur* en cas de congestion ou inflammation des poumons; *arsenicum*, si le mal ou le vomissement et l'oppression résistent à l'usage de l'*ipecacuanha*. Dans les cas les plus graves, avec

symptômes typhoïdes, on se servira avec utilité d'*arsenicum*, *bryonia*, *phosphorus* ou *rhus*.

La rougeole laisse souvent après elle des maladies beaucoup plus dangereuses qu'elle-même; on ne saurait donc apporter trop de soins à son traitement.

Chez les enfants scrofuleux, on voit se développer des inflammations et des engorgements glandulaires, notamment au cou; les yeux sont fréquemment affectés de maladies difficiles à guérir; et, de toutes, la plus grave est la phthisie pulmonaire.

Pour la toux consécutive à la rougeole, donnez *bryonia*, *sulphur*, *causticum*, *hyoscyamus*, *drosera* et autres remèdes recommandés dans la toux. (Voyez « Toux ».) Les engorgements des glandes du cou réclament *arnica*, *dulcamara* ou *mercurius*. Le brûlement et les picotements de la peau, *nux vomica*, *sulphur* et *arsenicum*. La tendreté de la peau, *mercurius*.

Lorsque la rougeole existe à l'état épidémique, l'usage de *pulsatilla*, tous les deux ou trois jours, dès le premier symptôme d'invasion (état catarrhal), pourra garantir de la maladie, ou du moins en atténuer les effets, si on ne l'évite pas.

### FIÈVRE SCARLATINE.

Dans la fièvre scarlatine, la peau est rouge, ou d'un rouge un peu jaune, comme une écrevisse bouillie. L'éruption met environ une semaine à se faire et se termine par la desquamation de la peau.

Elle débute par des nausées et des vomissements; il se déclare de légers frissons, avec sensation de rampement sur la peau qui est chaude; il y a soif, et souvent mal de tête, et plus ou moins de somnolence. L'éruption commence par les parties couvertes, et gagne ensuite le reste.

La bouche et le gosier sont rouges; la langue est généralement recouverte d'un enduit blanchâtre, et pointillée au bout.

Quelquefois la gorge est fortement prise, et les symptômes en sont, dès le début, assez graves. Les tonsilles sont engor-

gées; toute la gorge se couvre de mal de couleur grisâtre, terreuse ou jaunâtre; il prend une teinte noire, et la respiration est mauvaise.

Le fond de la gorge est quelquefois d'une couleur rouge foncée; il y a un engorgement considérable; il se déclare des ulcérations et la gangrène.

Quelquefois il se fait un écoulement, par le nez, les yeux et les oreilles, de mucosités corrosives; les glandes sublinguales et du cou s'enflamment et s'engorgent.

Dans ces circonstances, la scarlatine ne vient pas à la peau, elle ne sort pas, et le malade court un grand danger.

La scarlatine est souvent suivie d'hydropisie, de diarrhée, de bronchite, de tubercules des poumons, et autres maladies très-graves.

*Aconitum* doit s'administrer dès le début, avant que l'éruption ait commencé à se faire, tant que la fièvre est forte, le pouls vif, la tête chaude, les pieds et les mains froids; inquiétude dans les doigts et de tout le corps.

*Belladonna*, dans la forme simple de la fièvre scarlatine. Ce remède convient tout aussitôt que la langue et la gorge sont prises de sécheresse et de brûlement, et qu'il y a une grande altération avec difficulté d'avaler; lorsque la rougeur paraît dans la gorge et sur la langue, avec ou sans taches ou excoriations, pointillements blancs ou mucosités filantes; engorgement des amygdales; tension des joues et du cou; délire.

*Mercurius* après *belladonna*, lorsque celui-ci n'a pas amené un changement favorable, et qu'il y a ulcération des tonsilles, avec augmentation de mucosités, et gonflement de la langue, du gosier et des tonsilles.

*Lachesis*, si les enfants sont chagrins et irrités, s'ils battent leurs nourrices et renvoient tout le monde.

*Arsenicum*, si les ulcérations de la gorge deviennent livides sur le bord et donnent une mauvaise odeur; grande soif, insomnie et prostration extrême des forces.

Dans la forme maligne, *arsenicum*, *lycopodium* et *phosphoric. acid.* peuvent rendre de grands services.

On a recommandé de frotter les malades deux ou trois fois par jour avec du lard ; les enfants aiment beaucoup ce genre de frictions, et quand ils en ont fait l'expérience, ils ne demandent pas mieux.

Les maladies consécutives à la fièvre scarlatine sont beaucoup plus dangereuses qu'elle-même. — Si, chez les enfants, il se déclare des engorgements, et particulièrement au cou, donnez *rhus ;* si les glandes du cou s'engorgent des deux côtés, et que *rhus* n'ait pas réussi, donnez *arsenicum ;* si ces glandes crèvent et rendent une matière claire et mauvaise, *calcarea.* — Pour ces divers cas, appelez un médecin homœopathe.

Il est de la plus grande importance de garantir les malades et les enfants, surtout contre les refroidissements et contre les écarts de régime. Dès que la desquamation se fait, il faut les garantir du grand air. C'est le moment le plus propre à la contagion. Gare aux autres! Les enfants peuvent être baignés dans l'eau de son; seront couverts de flanelle et ne prendront de l'exercice que dans la chambre. Ils pourront manger du fruit, des pommes surtout, et rien de gras.

S'ils venaient à se refroidir, et que tout le corps se tuméfiât, donnez *arsenicum* ou *bryonia ;* plus tard et quelquefois *belladonna* ou *calcarea.* S'ils ressentent de la fraîcheur, *carbo vegetabilis.* S'ils se plaignent de la chaleur, ne peuvent rester dans une chambre chaude, et particulièrement si les urines déposent un petit sédiment blanchâtre, ou si les urines s'épaississent tant qu'elles sont chaudes, comme du blanc d'œuf, donnez *apium virus.*

*Belladonna* peut être considéré comme le remède préservatif de la fièvre scarlatine à l'état épidémique ; et comme agent modificateur de la maladie, si l'on en est pris. Il suffit d'en prendre une dose tous les deux jours, dès l'apparition des symptômes.

### FAUSSE SCARLATINE.

Elle se distingue de la précédente en ce que, dans celle-ci, l'éruption est d'une couleur sombre et presque violette, que l'impression du doigt n'y laisse pas de marque blanche, et que la peau est couverte de boutons miliaires que l'on sent très-bien en faisant courir la main dessus.

Les personnes qui éprouvent une fois cette affection n'en sont pas pour cela exemptes pour l'avenir.

Le mal de gorge dans la fausse scarlatine n'est pas aussi grave que dans la vraie. Elle peut même exister sans éruption et à son début et à son déclin.

*Aconitum* suffit généralement pour dissiper cette affection, à moins de complication avec d'autres maladies.

*Coffea* convient dans quelques cas, après ou alterné avec *aconitum*, s'il y a insomnie et agitation, ou s'accompagnant de mal de tête ou de douleurs des extrémités.

*Belladonna*, s'il y a complication avec la fièvre scarlatine, mal de gorge et affections de la tête, etc.

*Ipecacuanha*, suivi de *pulsatilla*, si c'est nécessaire, lorsqu'il y a nausées, vomissement et diarrhée.

*Bryonia*, lorsqu'il y a congestion de la tête avec respiration précipitée, douleur, etc. On donne avec avantage ce remède après *ipecacuanha*.

### PETITE VÉROLE VOLANTE.

Cette éruption est précédée durant un ou deux jours de plus ou moins de fièvre, de nausées ou de vomissements, etc.

Elle peut se passer, en général, des secours de l'art. Toutefois, s'il se déclare une forte fièvre, une dose ou deux d'*aconitum* suffisent; s'il y a congestion vers la tête avec céphalalgie, donnez *belladonna*. Si l'éruption est considé-

rable, *tartarus emeticus* ou *mercurius;* l'un et l'autre sont très-utiles.

### PETITE VÉROLE.

C'est l'affection la plus dégoûtante de toutes celles auxquelles l'homme est sujet. Comme les maladies éruptives, elle se communique par contagion et attaque rarement plus d'une fois la même personne durant sa vie. — La période d'incubation, qui est comprise entre le moment où il y a eu contagion et celui où se manifeste la fièvre, dure dix ou douze jours en général ; les termes extrêmes de cette période se trouvent entre le septième et le vingtième jour. — La fièvre débute par un frisson et s'accompagne de tous les symptômes connus : douleurs dans le dos, dans les os ; lassitude générale, chaleur et sécheresse de la peau, soif, toux, douleur épigastrique, photophobie, céphalalgie intense avec délire, prostration de forces, etc.; quarante-huit heures après la fièvre, se déclare l'éruption, qui commence toujours par la figure et le front. Le premier jour, l'éruption n'est point caractérisée, ce n'est que le suivant qu'elle se dessine nettement par la forme et l'élévation des boutons. Le quatrième jour, ils se remplissent. D'abord pleins d'une sérosité transparente, ils se dépriment au centre et ne tardent pas à devenir d'un bleu nacré, puis d'une couleur jaune plus ou moins prononcée. La suppuration s'établit le huitième jour. — Dès ce moment, la fièvre est déjà tombée, et avec elle les symptômes aigus du mal ; elle est remplacée par le travail de la dessiccation des pustules, qui a une durée de quatorze jours, lorsque la maladie a marché régulièrement. — Lorsque la maladie règne à l'état épidémique, les cas se compliquent et prennent une gravité dans les détails de laquelle nous ne devons pas entrer ici.

La **varioloïde** est une maladie qui n'est autre chose

qu'une atténuation de la petite vérole, contre laquelle a échoué la vaccine et l'inoculation. Elle est bénigne dans sa marche et dans sa durée, et laisse rarement des cicatrices. Son traitement est celui de la variole; seulement il doit être moins énergique.

*Traitement.* — La chambre du malade sera ventilée avec soin et ne sera pas trop chaude; on n'admettra qu'un petit jour, surtout pendant l'éruption. Les remèdes à employer sont :

*Aconitum*, dans les symptômes inflammatoires et au début, avec mouvements congestionnels sur divers organes, saignement de nez, yeux injectés, plénitude de la poitrine et battement de cœur, engourdissement et insomnie; insomnie surtout *avant l'éruption.*

*Belladonna*, s'il y a délire avec céphalalgie et photophobie, avant et pendant l'éruption des boutons; face rouge, horreur du bruit.

*Bryonia*, si le mal de tête et la douleur dorsale continuent, avec irritation de l'estomac, toux, constipation, ou si l'éruption est diffuse avec la sensation comme si les chairs étaient meurtries.

*Variolium* est un remède très-important; il en sera donné une ou deux doses, toutefois après *rhus*, *hepar* ou *sulphur*.

*Mercurius*, avec mal à la gorge, ulcérations des yeux et du nez, haleine fétide, transpiration, diarrhée.

*Rhus*, important sur la fin de la période fébrile et pendant le travail de l'éruption.

*Sulphur*, lorsque les pustules se remplissent et qu'il y a de vives démangeaisons.

*Tartarus emeticus*, avec assoupissement, avec bâillement, froideur et viscosité de la peau, ou douleur de l'estomac au moment de l'éruption.

ÉRYSIPÈLE.

C'est en vertu d'une règle antique qu'on dit que rien de gras ni d'humide ne peut convenir dans cette affection. Toute fomentation ou cataplasme est dangereux, et un médecin de la vieille école, pour peu qu'il soit rationnel, les proscrira. On ne doit appliquer que des topiques secs, tels que le coton en rame, dont on couvre les surfaces affectées; la *farine de seigle* et l'*amidon en poudre* calment les démangeaisons.

*Aconitum* est indiqué dans les cas où il se déclare beaucoup de fièvre, que la peau est chaude et sèche, avec soif.

*Belladonna*, dans l'érysipèle avec douleurs aiguës, lancinantes, chaleur, battements douloureux; rougeur qui commence par une petite tache et s'étend en rayonnant; intumescence. Il convient particulièrement dans l'érysipèle de la face; développement si excessif, que la boursouflure couvre les yeux et que les traits en sont effacés; mal de tête, peau chaude, sèche, insomnie et délire.

*Rhus*, s'il se manifeste par des plaques grandes ou petites, avec ampoules.

*Bryonia*, lorsque l'érysipèle attaque les articulations et que le mouvement augmente la douleur. *Sulphur* convient quelquefois après *bryonia*.

*Lachesis*, si les ampoules deviennent jaunes ou bleues.

*Apium virus*, s'il brûle et picote, et si les malades craignent d'être touchés; mauvaise humeur; la chaleur de la chambre fatigue.

*Pulsatilla* après *rhus*, particulièrement dans l'érysipèle ambulant, lorsque la rougeur se montre dans un endroit après en avoir quitté un autre; que la peau est d'une rougeur bleuâtre; s'il se porte à l'oreille, s'il se déclare après avoir mangé certaines choses, et qu'il y ait prédisposition acquise. *Bryonia* et *rhus* conviennent également dans cette espèce.

*Arsenicum*, lorsque l'érysipèle prend une teinte bleuâtre,

avec tendance à la gangrène, accompagnée d'une grande prostration.

*Carbo vegetabilis* s'administre quelquefois après *arsenicum.*

*Hepar*, *mercurius* et *phosphorus* conviennent lorsque l'érysipèle dégénère en abcès, qui est une de ses terminaisons.

*Arsenicum* et *sulphur* lorsqu'il passe à l'état d'ulcération. Et dans certains cas à forme chronique, on peut se servir avec avantage de *silicea*, *sulphur* et *hepar;* mais alors il vaut mieux consulter un médecin homœopathe.

Si l'érysipèle était répercuté, donnez *cuprum*, surtout si, après avoir eu une invasion bénigne, il reparaît avec plus de violence.

Toute affection chronique de la peau, telle que dartres, ulcères sanieux, etc., ne peut être traitée fructueusement que par un médecin homœopathe.

Les remèdes externes doivent être rarement employés, parce qu'ils sont souvent nuisibles. On doit toujours commencer par le traitement interne, et avoir égard surtout au genre de vie, car la cause de ces affections se lie ordinairement à des habitudes vicieuses de régime qu'on a contractées.

On devra se baigner et se laver souvent, et boire beaucoup d'eau ; car cette eau, sortant ensuite du corps, entraîne toujours quelque chose d'impur ; il ne faut jamais manger rien de fort, ni de trop cuit ; usez du sel avec ménagement, et du sucre à discrétion.

## DÉMANGEAISONS.

Les souffrances prurigineuses dépendent d'ordinaire d'autres souffrances d'après lesquelles il faudra se guider. Si elles existent seules, qu'on essaye d'abord de les calmer par des frictions sèches et des lotions d'eau chaude ou de savon. Si cela ne suffit pas, donnez *sulphur*. Si ces démangeaisons se bornent à une ou plusieurs parties isolées, mais qui forcent à se gratter jusqu'au sang, qu'on les frotte avec de l'huile d'olive fraîche. On opérera de la manière suivante : on étendra l'huile, et puis on frottera

avec la main jusqu'à siccité. Si c'est la nuit qu'on est particulièrement tourmenté par ce prurit incommode, qu'on se lave le soir avec de l'eau-de-vie. Si les démangeaisons deviennent universelles, qu'elles s'attaquent à des organisations délicates, comme les femmes ou les enfants, qu'on saupoudre tout le corps avec de la poudre d'amidon. Dans le cas où rien de tout cela ne soulagerait, prenez un mélange de camphre et d'amidon, ou simplement de l'*alcool camphré*, et lavez-en la partie prurigineuse, après avoir étendu l'un ou l'autre dans l'eau.

La plupart de ces affections seront traitées plus sûrement par les remèdes internes. Par exemple, si les démangeaisons commencent au moment de se déshabiller, donnez *nux vomica* ou *arsenicum.* Lorsqu'elles ont lieu en se mettant au lit, produisent la sensation des piqûres de puce, et qu'en grattant elles se déplacent, donnez *ignatia.* Si elles se manifestent par la chaleur du lit, *pulsatilla;* si cela ne suffit pas, donnez *mercurius*, particulièrement s'il y a aggravation pendant la nuit. S'il n'y a pas d'amélioration, donnez après quelques jours *sulphur*, et plus tard, *carbo vegetabilis.* Si avec les démangeaisons l'on ressent un violent brûlement, donnez *rhus* ou *apium virus* et après *hepar;* si après s'être gratté il sort du sang, donnez *mercurius* et *sulphur* alternativement tous les huit jours, jusqu'à complète guérison.

### GALE.

Il n'est pas difficile de faire disparaître la gale, et il ne faut pas une grande science pour obtenir une cure apparente; mais toute répercussion donne lieu à une autre maladie qui peut éclater après deux ou trois semaines comme plusieurs années après, et plus elle tarde à se manifester, plus le traitement en sera difficile. Il est donc très-imprudent de s'exposer à un tel danger (suppression brusque de la gale), alors même que les souffrances seraient encore plus importunes.

Parmi les espèces de gale qui font le tourment de l'homme, il y en a une qui est produite par la présence d'un très-petit insecte qui se loge sous l'épiderme; il y fait un sillon, et c'est là qu'il dépose ses œufs : de là l'éruption de petites vésicules caractéristiques de la gale. Chez les individus d'une grande propreté, on distingue et on observe cela dès le premier jour. On peut voir très-distinctement le sillon tracé par l'insecte, sans autre moyen que ses propres yeux, mais avec une certaine ex-

périence acquise à ce sujet. — Un bon moyen de préservation et de protection est le balsamier de la Mecque ; il suffit de mettre dans le lit quelques petites branches de cette plante. Le baume du Pérou, agité avec de l'eau, chasse les insectes et prévient l'infection. Mais si l'infection s'est déjà manifestée, employez la fleur de soufre dissoute dans l'esprit-de-vin. Vous prendrez une cuiller à thé de cette solution, vous la mêlerez à une bouteille d'eau, dont vous laverez matin et soir les parties atteintes du mal. S'il n'en résulte pas d'amélioration, donnez plus de force à la solution ; si vous signalez le sillon de la gale, lavez-le avec un peu d'alcool. — Si les boutons sont gros et pleins, le mieux est de les traiter avec l'eau mercurielle. — Dans le cas où ces diverses lotions seraient insuffisantes, et qu'il n'y eût point d'insectes, employez les remèdes suivants :

*Mercurius*, et peu de jours après *sulphur*, et même alternés ; s'il se déclare du mieux, il ne faut pas en prendre trop ; s'ils n'améliorent pas, passez aux remèdes suivants.

*Carbo vegetabilis* à jours passés, si la gale est sèche et les boutons petits, ou *hepar* une fois soir et matin.

Si les pustules sont grosses et humides, prenez *mercurius*, puis *sulphur*, et ensuite *causticum*, soir et matin, en solution. — Si les pustules sont étendues et deviennent jaunes et bleues, prenez *lachesis*, et répétez-le tant qu'il y aura aggravation.

Si la gale disparaît trop subitement, prenez *sulphur* et *arsenicum*, jusqu'à ce qu'elle reparaisse.

### TEIGNE (1).

Si, indépendamment de la tête, elle se montre sur le cou et sur la face, que les yeux mêmes en soient atteints, et qu'ils soient rouges et douloureux, donnez *hepar sulphur* ; si les glandes du cou et de la nuque sont engorgées, rouges

(1) Bien que dans le dernier chapitre il ait été question de cette affection, nous croyons ne pouvoir nous dispenser de reproduire ici les détails que nous avons donnés sur la *teigne* dans la précédente édition. Les motifs de cette détermination seront appréciés par tous, et, nous l'espérons, par le docteur Héring lui-même.

et douloureuses, donnez *bryonia;* si elles sont dures et sans douleur, donnez *dulcamara.* Si la teigne est humide et sent mauvais, donnez *staphysagria,* et plus tard *rhus.* Si le suintement est corrosif et produit des ulcérations, donnez *arsenicum;* et plus tard revenez à *rhus,* surtout si la teigne occupe la nuque. — Ces divers remèdes seront répétés tous les deux ou trois jours, et au cas qu'il n'y ait pas amélioration ou même en cas d'aggravation. On peut aussi faire dissoudre dans l'eau quelques-uns de ces globules pour en humecter les bords de la teigne. — Si le mal gagne toute la face, que la démangeaison soit universelle, et que la tête se couvre d'une calotte épaisse, donnez *antimonium crudum* 3, en dilution dans l'eau, tous les deux ou trois jours. Si la démangeaison est très-forte, et qu'elle porte les enfants à se gratter jusqu'au sang, on doit les empêcher de se faire mal en maintenant leur main dans une sorte de camisole. — Les démangeaisons les plus importunes seront atténuées par l'usage externe d'une légère *infusion de sureau,* dans laquelle on trempera des compresses, qu'on appliquera sur les parties pruriteuses; on continuera en même temps les remèdes à l'intérieur.

« La teigne est une affection qui méritait de la part des médecins plus d'attention que de dédains. Pourquoi cela? parce qu'il a été toujours plus difficile de l'étudier et la connaître que de la trouver sale et hideuse; de la traiter rationnellement que de la vouer aux médicastres de toute espèce.— Une maladie qui s'attaque aux enfants, et aux enfants des pauvres surtout, dont la marche lente et incomprise arrête le développement organique, et qui offre des formes extérieures aussi variées que variables, devait, cependant, paraître digne d'occuper l'esprit sérieux des princes de la science, car elle embrasse une question complexe de physiologie médicale. — Mais non, les choses humaines marchent si lentement, qu'on n'a pas le temps de méditer sur les choses de la nature. Cette marque de mépris dont la teigne est frappée ne vient donc que de ce qu'elle s'est montrée rebelle aux agents curatifs qu'on lui a adressés de tout temps. Et cette rébellion a paru si exorbitante, qu'elle lui a

valu d'être mise quelquefois au ban de la médecine officielle. Vouée à l'empirisme sans limite, c'est-à-dire à cette pratique aveugle qui s'inspire d'une expérience inculte et presque sauvage, elle n'est plus traitée, dans quelques hôpitaux, que par les sœurs de Charité, et cela contrairement aux règles qui font un devoir aux médecins de service de soigner indistinctement toutes les maladies. Les pauvres petits teigneux, traités sans contrôle, sont soumis à des traitements plus ou moins bizarres et très-souvent à l'application de la cruelle calotte, espèce de contrefaçon du scalp des sauvages de l'Amérique. — L'homœopathie, dont les bienfaits s'étendent à toutes nos misères, s'est occupée de la teigne, et a proposé des moyens curateurs toujours sûrs, toujours humains. A ceux qui sont indiqués en divers endroits de ce livre, nous sommes heureux d'ajouter ici une petite clinique qui nous a été communiquée avec une grâce et une bonté parfaites par une personne dont la modestie nous a fait l'obligation de supprimer le nom. Elle contient des détails pratiques qui mettront le lecteur à même de bien connaître les allures de la méthode d'application qui convient dans cette interminable maladie. »

PETITE CLINIQUE DE LA TEIGNE.

« 1° **Teigne faveuse.** Pustules en godets, croûtes sèches, blanchâtres, incrustées dans le cuir chevelu. Quand plusieurs pustules sont réunies et déjà un peu anciennes, elles perdent la forme caractéristique de la teigne faveuse, qui est de présenter des dépressions en forme de godets; mais les derniers caractères énoncés ci-dessus suffisent pour reconnaître le favus; et lorsqu'on commence le traitement homœopathique, comme il se manifeste au début une aggravation, on voit apparaître des pustules fraîches parfaitement caractérisées; lorsque plus tard la guérison commence à s'effectuer, les mêmes pustules perdent leur caractère et ne sont plus que de petites croûtes minces et plates. — Il est rare de trouver des poux avec ce genre de teignes. — Sur cent teignes, il y en a à peu près dix de faveuses. — Pour le temps du traitement, si l'affection n'est pas très-ancienne et n'occupe qu'une partie du cuir che-

velu, il faut un traitement de *huit ou dix mois;* mais si elle est très-chronique et que tout le cuir chevelu soit malade, il ne faut pas compter sur moins de *deux ans.* — Le médicament qui m'a paru l'emporter sur tous les autres, sans aucune comparaison, est *staphysagria* alterné avec *sulphur*. Dans quelques circonstances, *arsenicum* pourrait être employé avec efficacité, mais alors je crois qu'il faudrait qu'il fût fortement indiqué par les autres symptômes morbides que présenterait l'économie tout entière.

« 2° **Teigne granulée.** Boutons épars, croûteux, d'un jaune brun, un peu humides, affectant promptement une grande partie du cuir chevelu et se réunissant en forme de larges plaques. Les poux pullulent. On remarque quelquefois des pustules faveuses qui s'y mêlent. Ces deux sortes de teignes semblent avoir un grand rapport dans leur cause première. C'est encore *staphysagria* qui paraît en être le médicament spécifique. — On en rencontre à peu près 70 sur 100. Le traitement en général est de *cinq* ou *six mois au plus.*

« 3° **Teigne amiantacée.** Couche blanchâtre, quelquefois très-épaisse, mais sèche et farineuse, qui tombe en poussière et en petites pellicules. *Graphites* ou *calcarea,* alterné avec *sulphur,* sont les deux médicaments qui m'ont paru les plus efficaces. Ce sont, je crois, les symptômes généraux de l'économie entière qui devraient fixer le choix entre ces deux médicaments. — Je dois une très-belle cure à *graphites,* opérée en *six* ou *huit mois* sur un jeune homme de quinze ans. — La proportion est, je crois, de 2 pour 100. Je n'ai pas remarqué de poux.

« 4° **Teigne muqueuse.** Suppuration abondante du cuir chevelu avec ou sans croûtes. Le médicament principal est *lycopodium* seul, ou alterné avec *sulphur.*

« Souvent moins d'un mois de traitement suffit. — La proportion est de 5 pour 100.

« 5° Il existe un genre de **teigne d'un jaune verdâtre,**

se rapprochant un peu de la teigne granulée, quant à la forme, bien qu'il y ait peu de boutons épars et qu'ils se réunissent promptement en une seule croûte ; elle en diffère essentiellement, et ne se trouve que chez les blonds.— Elle est plus difficile à guérir que la granulée. Je ne saurais indiquer le meilleur remède, n'étant pas fixé moi-même. *Graphites*, dans une circonstance, a été efficace. — La proportion est à peu près de 2 pour 100.

« 6° **Affections pelliculeuses** (*teigne furfuracée*) de différentes formes que je n'ai pu encore assez étudier. — Cette forme de teigne est rebelle peut-être encore plus que la teigne faveuse. Si les pellicules sont blanches, sèches, ressemblant assez à celles qui se détachent d'une teigne amiantacée, *sulphur* et *calcarea* alternés seront, en général, les meilleurs médicaments ; mais ces affections pelliculeuses sont, pour la plupart, accompagnées d'excoriation du cuir chevelu et d'un léger suintement, quelquefois de croûtes rugueuses et épaisses. *Rhus* est, je crois, un des principaux médicaments contre ce genre d'affection, qui se rencontre plus particulièrement chez les bruns. — Contre les dartres humides, croûteuses, pelliculeuses, fixées particulièrement à la nuque, j'ai trouvé *pétrole* un remède efficace. — La proportion est à peu près de 15 à 20 sur 100.

« 7° Il se présente une grande variété de teignes qui n'affectent aucun caractère bien particulier et bien tranché. C'est à l'observateur à faire suivre le traitement qui, d'après les analogies, convient le mieux. Puis les teignes changent quelquefois de forme et quelquefois en présentent deux distinctes simultanément.

« La teigne est toujours accompagnée d'un *engorgement* plus ou moins considérable des glandes de la nuque et du cou ; les médicaments qui sont indiqués par la forme que la teigne revêt suffisent ordinairement contre cet engorgement. Lorsqu'il a persisté, après la guérison du cuir chevelu, je n'ai fait le plus souvent autre chose que continuer

un ou deux mois le même traitement ; d'autres fois, j'ai donné *barytum*; mais je n'ai pas eu occasion de remarquer qu'il fût préférable de donner ce médicament.

« **Traitement.** — J'ai toujours donné les médicaments à la douzième dilution, excepté *sulphur* et *rhus*, qu'il m'a semblé plusieurs fois préférable d'employer à la trentième. — J'ai donné à la dose de trois à quatre globules dans une cuillerée d'eau tous les cinq jours ; il m'a semblé que tous les huit jours la guérison marchait plus lentement ; et, d'un autre côté, je ne pouvais songer à donner à un intervalle plus rapproché que tous les cinq jours, puisqu'il faut bien laisser un temps moral aux médicaments pour agir. — Il n'y a que dans les teignes muqueuses avec suppuration abondante que j'ai donné *lycopodium* plusieurs matins de suite.

« Il me paraît indispensable d'alterner le médicament le plus approprié à l'affection que l'on a à combattre avec *sulphur*, parce que 1° tous les enfants atteints de la teigne sont plus ou moins scrofuleux, et que *sulphur* est un des médicaments les plus essentiels dans cette affection ; 2° parce que *sulphur*, portant beaucoup à la peau, empêche la disparition trop prompte du symptôme cutané et contribue aussi puissamment à la guérison radicale. Puis enfin, en troisième lieu, les autres médicaments produisent, il me semble, plus d'effet lorsqu'ils sont alternés avec *sulphur* qu'employés seuls et sans médicament intercurrent. Dans le commencement du traitement, il y a une aggravation dont le terme moyen est d'un mois, un peu plus ou un peu moins, selon que les glandes du cou sont plus ou moins engorgées. — Sous l'influence du traitement, le teint des malades, qui est souvent pâle et maladif, devient frais et annonce la santé. J'ai souvent rencontré en même temps des dartres sur différentes parties du corps ou des éruptions d'une mauvaise nature ; souvent aussi des diarrhées fréquentes ou un relâchement chronique du

ventre. Tous ces symptômes diminuent ou disparaissent entièrement sous l'influence du même traitement.

« **Traitement hygiénique.** — Couper les cheveux, au moins dans les parties malades; entretenir la propreté sans laver; passer une brosse sèche; changer souvent le linge qui enveloppe la tête. »

### FURONCLE, CLOU.

Il se forme sous la peau une petite tumeur rouge, dure et douloureuse, qui s'élève peu à peu, et prend les proportions d'une tumeur qui devient grosse comme une noisette, et quelquefois davantage; le centre, partie culminante, reste dur, avec couleur rouge foncé, et de ce point il sort un peu de pus mêlé de sang, qui laisse apercevoir le *bourbillon*, lequel se détache peu à peu; la douleur cesse, et le mal guérit spontanément : — tel est le furoncle.

Ne faites aucune application, si ce n'est un cataplasme de mie de pain réduite à une consistance convenable, ou de pulpe de pomme cuite. Plus on veut hâter la suppuration par des emplâtres attractifs, tels que miel, sucre, oignons cuits, etc., et moins on arrive à son but. Le mal se reproduit dans les endroits les plus gênants.

Il y a des tempéraments qui prédisposent à cette affection, qui s'accompagne fréquemment de fièvre aiguë et d'autres maladies.

*Arnica* diminue la douleur et l'inflammation, et prévient souvent la récidive.

*Sulphur* aux personnes chez lesquelles le furoncle se produit de temps en temps. Donnez une dose d'*arnica* tant que le mal est à l'état inflammatoire, et, dès qu'il est guéri, une dose de *sulphur*, donnée de loin en loin, est très-utile pour combattre efficacement la prédisposition aux furoncles.

*Belladonna*, s'il est d'un rouge vif, et d'apparence érysipélateuse; ou s'il s'accompagne de l'engorgement de glandes des aisselles ou des aines, avec soif, fièvre et mal de tête.

*Hepar*, dans le cas où la suppuration est trop lente, et de peu de chose.

*Mercurius*, si la suppuration est profuse, et que l'engorgement se dissipe lentement.

Ne cherchez pas à vous opposer à la sortie de clous par des purgatifs; ils pourraient porter le mal sur les intestins, et occasionner des accidents beaucoup plus graves.

### CHARBON OU FURONCLE MALIN.

Le charbon est une tumeur plus grosse et plus dure que le furoncle, s'étend davantage; il devient bleuâtre et s'ouvre sur plusieurs points; les douleurs sont plus violentes, et généralement il y a insomnie, prostration, manque d'appétit, etc. Après qu'il s'est ouvert, il n'y a pas de soulagement, et une partie de la peau détruite offre une plaie profonde. — Il s'observe généralement chez les personnes d'un certain âge, et se manifeste d'ordinaire au dos, auprès de l'épine dorsale et dans le voisinage de la tête, et s'attaque aux santés bonnes en apparence, mais qui sont minées sourdement; et s'il survient un traitement mal compris, le cas devient très-dangereux et même mortel.

*Arnica*, sera donné au début pour diminuer la douleur et pour l'arrêter dans sa marche; si on y parvient, *nux vomica* réussira à faire disparaître les autres symptômes, particulièrement chez les buveurs âgés.

*Arsenicum*, dès que le mal gagne en surface avec douleurs brûlantes, aggravées la nuit; faiblesse générale; insomnie et agitation la nuit; lorsque l'excavation est le siége d'une douleur violente et brûlante avec augmentation de la faiblesse; si le malade s'irrite et se désespère.

*Hepar*, si le malade est affaibli par une suppuration abondante; si tous les trous ou ouvertures du charbon donnent à la fois et se réunissent pour former une vaste excavation; s'il y a affaiblissement de la voix.

*Silicea*, si la douleur et le brûlement se modèrent; si le le malade a l'esprit assez tranquille ou s'il a un caractère patient; s'il ne peut dormir et a la tête chaude; si la peau s'enlève et suppure facilement.

*Lachesis*, s'il y a des taches ou de petites ampoules de couleur bleuâtre, et si les petits trous s'élargissent.

### PANARIS.

Il n'y a, dans ce cas, d'autre pansement externe à faire que l'emploi d'un cataplasme de mie de pain, détrempée dans du lait bouillant, ou de baigner le doigt jour et nuit dans l'eau froide ou chaude, comme on aimera mieux. — Mais les médicaments donnés à l'intérieur valent encore mieux que tout cela.

*Mercurius* doit être donné au début du mal, pour empêcher qu'il ne passe à suppuration. *Sulphur* vient après et complète fréquemment la guérison.

*Hepar*, lorsque la douleur devient violente, lancinante et qu'elle va grossissant. *Causticum* après *hepar*, si celui-ci n'a pas suffi.

*Silicea*, si *hepar* a procuré un peu d'amélioration, et que l'engorgement persiste.

*Lachesis*, dans le cas où les parties affectées sont d'un rouge foncé ou de couleur bleuâtre.

*Arsenicum*, si le mal prend l'aspect d'une grande irritation, ou noirâtre, avec douleur brûlante.

*Sulphur* et *silicea* peuvent être administrés alternativement, à un intervalle de six à sept jours ; on peut espérer ainsi s'opposer à la récidive.

Il arrive quelquefois qu'il y a nécessité d'ouvrir l'abcès pour soulager le malade ; lorsque le pus est formé, le soulagement a toujours lieu.

### ABCÈS.

Les **abcès** qui contiennent du pus seront traités de la même manière. Il est toujours préférable ici de ne point faire d'autre traitement que celui dont nous venons de parler. Le safran, les oignons, le miel, etc., ne font souvent qu'augmenter la douleur ou hâter la formation du pus, et la maladie se reproduit ou reparaît sous une autre forme. L'ouverture artificielle est nécessaire dans quelques cas, comme lorsqu'il n'y a pas de médecin que l'on puisse consulter, lequel n'y recourra que rarement. Mais si les remèdes que nous venons de recommander ici dans

le panaris ne suffisent pas pour dissiper la tumeur, et qu'elle tende alors à augmenter, il faut l'ouvrir. Cependant on ne fera pas cette opération tant que l'abcès est encore à l'état aigu. Dans ce cas, il faut attendre et se contenter de le panser à l'eau chaude ou froide, comme dans le panaris; et pour hâter sa maturité, on donnera *hepar* (3e tritur.) ou *mercurius*; il vaut mieux que le pus se fasse jour naturellement que d'ouvrir l'abcès avec une lancette. S'il y avait lieu d'opérer, et que l'abcès fût placé dans l'aine ou près de l'anus, un médecin ayant quelque expérience ne fera jamais l'ouverture d'une tumeur, si en y portant le doigt il sent un battement quelconque; pour cette sorte de tumeurs, il faut donner *sulphur*, *arsenicum* et *lachesis* à de longs intervalles, et le mieux est de consulter son médecin, parce que le cas est grave. Il en est de même pour toute espèce de cancers, ou tumeurs indurées avec douleurs lancinantes, qui donnent lieu plus tard au cancer. — On ne doit jamais faire d'applications externes dans ces divers cas.

Si l'on a affaire à l'induration des glandes du cou et de la nuque, on donnera *mercurius*, et quelques jours après, *dulcamara*, *calcarea*. On répétera ces remèdes quelques semaines après, s'il le faut; si cela ne réussit pas, consultez un médecin homœopathe.

### ENGELURES.

Les engelures sont l'effet du froid en hiver; elles continuent d'incommoder quelquefois jusqu'en été, mais particulièrement au printemps; les membres qui restent endoloris par la gelée, quoiqu'ils ne soient pas enflés, sont le siége ordinaire d'une démangeaison et d'un brûlement assez incommode, et quelquefois d'une vive douleur, et un des points du membre affecté se crève et saigne; tous ces accidents se guérissent par

*Pulsatilla*, si la peau prend la couleur d'un rouge obscur, bleuâtre ou livide, accompagné d'un violent brûlement avec démangeaison.

*Nux vomica*, si la couleur de la peau est d'un rouge clair.

*Sulphur*, si ces deux remèdes n'ont pas suffi.

*Chamomilla*, si, indépendamment du prurit et du brûlement, il y a des douleurs aiguës au siége même des engelures.

*Arsenicum*, pour les douleurs aiguës et brûlantes, ainsi que pour les engelures ulcérées qui sont irritées et dans une mauvaise condition.

Quant aux remèdes domestiques, qu'on fasse usage, dans les cas où la peau est ulcérée, de coton cardé, de bandes de fort papier trempées dans de la colle de poisson, que l'on appliquera chaudes; si la peau est rouge, douloureuse, et que la douleur s'augmente par le mouvement, on peut se servir d'huile de poisson et de graisse. — Si le mal s'étend aux mains, aux pieds et à la figure, servez-vous d'un onguent, que vous composerez en faisant fondre sur de la glace pilée du lard, que l'on fera égoutter à l'ardeur d'une chandelle. Mais si le mal est plutôt dans les os et dans les articulations, on fera usage d'un *onguent de lentilles* fait de la manière suivante :

Pulvérisez des lentilles bien choisies, et vous les verserez dans de la graisse d'oie fondue; mêlez exactement, et étendez ensuite sur du linge pour être appliquées sur les parties douloureuses. — On peut faire usage de ces divers moyens pour prévenir le mal, lorsqu'on y est prédisposé.

Toute personne qui est sujette aux engelures dès que le froid revient, doit s'abstenir, l'été comme l'hiver, de la viande de cochon, du rôti d'oie, et même des aliments préparés à la graisse.

## VARICES.

Les **varices** se produisent généralement aux pieds et aux jambes ou sur d'autres parties, mais particulièrement chez les femmes enceintes. Ce sont les veines superficielles et sous-cutanées, qui, en gonflant, deviennent rouges et puis bleues; elles augmentent dans la station ou par la compression d'une jambe par l'autre; elles diminuent dans la position couchée et se laissent comprimer sans douleur. Souvent elles grossissent considérablement et finissent par crever; il sort alors une grande quantité de sang, qui ne soulage pas. Dans ces circonstances, on fera bien d'appliquer un bandage méthodiquement compressif autour du membre, mais toujours modérément serré; le bas lacé remplit très-bien cette indication, mais cela ne peut suffire à la guérison. L'engorgement que l'on fait disparaître sur un point se porte sur d'autres, et va quelquefois s'éta-

blir sur des parties où l'on ne peut exercer aucune compression. — Il vaut mieux alors donner *arnica* et *pulsatilla* exactement toutes les semaines; si elles viennent à s'ulcérer, donnez *lycopodium*. (Voyez l'article « Varices » au chap. « Maladies des femmes ».)

### ULCÈRES.

Les **ulcères** sont des altérations de tissus en suppuration plus ou moins profondes, et dans lesquelles il se fait un suintement aqueux. — Le traitement de l'ulcère simple se réduit, chez les individus, du reste bien portants, à faire des onctions douces de décoctions mucilagineuses : le cérat simple est encore ce qu'il y a de mieux. On couvre ensuite la surface ulcérée avec une légère et fine compresse, pour garantir les tissus contre le frottement des habits. Dans quelques cas on devra préférer la charpie sèche, dans d'autres des cataplasmes froids faits avec du lait; et quelquefois aussi on se servira, pour tout pansement, d'eau froide ou de compresses mouillées; ces divers pansements seront souvent renouvelés, et l'on se contentera de les recouvrir avec un morceau de soie huilée ou de gutta-percha.

Quant aux ulcères chroniques, le mieux est de s'adresser à un médecin homœopathe. Les ulcères difficiles à guérir, ou qui se reproduisent de temps en temps, seront traités avec beaucoup de soin et longuement, car sans cela on s'exposerait à les voir se convertir en une maladie plus grave. Qu'on se garde, avant tout, de les faire sécher avec de l'acide sulfurique ou les préparations de plomb.

Lorsque l'ulcère est le siége de douleurs violentes, lancinantes et brûlantes, le premier soin à prendre pour les amender, c'est de placer et de tenir la partie dans une position élevée, et de l'arroser avec de l'eau chaude ou froide, avec des compresses mouillées, arrosage qu'on répète souvent. — Les ulcères de mauvais aspect seront pansés avec des cataplasmes de levûre de bière ou de mie de pain. Ces cataplasmes seront appliqués sur l'ulcère et renouvelés deux ou trois fois par jour.

Il y a des ulcères indolents et très-chroniques qui sont situés aux jambes et qui ne peuvent être traités que par le plus entier repos, ou par la compression du membre à l'aide d'un bandage qui prendra à l'orteil et sera monté jusqu'au-dessus de l'ulcère.

Pour les ulcères d'un vilain aspect et brûlants, donnez *arsenicum*; lorsqu'ils sont brûlants et ont une mauvaise odeur, *carbo vegetabilis*; lorsqu'ils s'étendent et se couvrent de petites ulcérations, *lachesis*.

Si les ulcères sont très-profonds, et qu'on ne puisse consulter un médecin homœopathe, on se servira de la *térébenthine* et non de l'essence. On prendra une demi-once de térébenthine de Venise, qu'on fera fondre à un feu doux, et à laquelle on ajoutera deux onces de cire jaune épurée; cela fait, on sèche l'ulcère dans toute sa profondeur avec un linge fin, puis on prend une cuillerée de cet onguent, et au moment où il commence à se prendre, à se durcir et à perdre de sa chaleur, on en remplit l'ulcère. On fera ce pansement tous les trois jours avec succès ; mais cela ne suffit pas toujours ; aussi convient-il de s'entourer des conseils d'un médecin homœopathe.

Les **ulcères des doigts du pied**, particulièrement chez les vieillards, et qui commencent par une sorte d'ampoule, qui les rend semblables à une brûlure, seront guéris par *silicea;* si les ulcères débutent par une couleur ardoisée, et s'ils s'entourent d'ecchymoses, ils guérissent par *arsenicum*, particulièrement lorsque la chaleur les soulage ; si la chaleur en augmente les souffrances, *secale cornutum*, pourvu que l'on y soit encore à temps. Les préparations de plomb sont, dans ce cas, toujours très-dangereuses.

Les **ulcères** placés autour d'**anciennes verrues**, les **cors aux pieds**, etc., guérissent ordinairement par *antimonium crudum*, comme aussi par d'autres remèdes appropriés. Les préparations de soufre ou de mercure parviennent à les sécher promptement, mais la mort peut s'ensuivre.

Quand on a la *peau* assez *mauvaise*, pour que la moindre égratignure passe facilement à l'état de suppuration, voyez, à la première partie, le chapitre IX.

Des ulcères très-douloureux peuvent être la suite d'**ongles rentrés** dans la chair. La manière ordinaire de les traiter consiste à exciser l'ongle du côté rentrant, et même avant qu'on le juge utile. Mais qu'arrive-t-il?... que l'ongle se régénère avec plus de force, et que c'est à refaire. Il ne faut recourir à ce procédé que dans le cas où le malade a absolument besoin de marcher. Il vaudrait mieux tâcher d'introduire entre l'ongle et la peau un peu de charpie fine avec une extrême précau-

tion. Les personnes adroites peuvent elles-mêmes faire ce pansement, ayant mis, au préalable, tremper les pieds. S'il y a des chairs baveuses, qu'on les saupoudre, matin et soir, avec du sucre finement râpé, et qu'on s'abstienne de marcher durant plusieurs jours, si c'est possible. — Il convient quelquefois de racler l'ongle sur son milieu avec un morceau de verre ou autre chose, et jusqu'à ce qu'il soit réduit à sa plus mince épaisseur. Si l'on racle avec du verre, qu'on y fasse grande attention, parce qu'il pourrait en rester de petits éclats; aussi faut-il avoir la précaution de souffler fréquemment dessus. Par ce moyen, les côtés de l'ongle guérissent plus vite et permettent de glisser plus facilement un petit morceau de linge dans la plaie. Lorsque les bords de l'ongle sont rugueux, qu'on les racle, mais qu'on ne les coupe pas.

Le seul moyen de guérir cette infirmité est de couper fréquemment les ongles, non dans la forme de l'orteil, c'est-à-dire en rond, mais dans le sens inverse, de manière que le milieu soit coupé le plus près possible de la chair, et que les deux côtés qui rentrent dans la chair soient épargnés. Il ne faut pas faire cette opération tout à la fois, mais peu à peu, et après avoir préalablement trempé les pieds dans l'eau chaude. De cette façon, le milieu de l'ongle se régénère avec plus de force, tandis que les côtés restent stationnaires. Si ces côtés s'allongent trop, on les coupera mais non aussi profondément que le milieu, et l'on coiffera le doigt avec une cape en peau pour le garantir du bas. Ce n'est qu'un an après qu'on laissera pousser l'ongle librement, mais on ne coupera jamais les ongles que carrément, c'est-à-dire qu'il ne faudra toucher aux coins qu'avec ménagement, c'est le moyen d'éviter leur rentrée dans les chairs; plus fermes, ils résistent à la compression de la chaussure qui les pousse à rentrer. — La plaie et l'inflammation, qui sont la suite de l'ongle rentré, guérissent ordinairement très-vite lorsqu'on a mis assez de charpie entre l'ongle et la chair. On ne négligera pas toutefois de faire le pansement avec une solution d'*arnica*. Si ce moyen ne réussit pas bien, ou que les parties commencent à s'ulcérer, donnez alors *nux vomica*. Il est quelques personnes qui donnent la préférence à *causticum* 3 ou 6, mis en dilution dans un quart de verre d'eau, où l'on trempe une compresse qu'on applique sur l'ongle et qu'on renouvelle trois ou quatre fois par jour. Cela suffit pour faire disparaître les chairs baveuses. —

S'il s'est déjà formé une ulcération rebelle aux moyens précédents, qu'on se garde toujours bien de faire arracher l'ongle ou de le faire fendre. Les douleurs atroces de cet arrachement seront épargnées au malade, si le médecin veut s'en donner la peine et y mettre le temps. On continuera à racler l'ongle lésé, de manière à le tenir en voie de guérison; on y parviendra d'autant mieux que l'on prendra des remèdes homœopathiques : ce sont entre autres *sulphur*, *arsenicum*, *silicea* et *carbo vegetabilis*. En détruisant la racine de l'ongle sur ses côtés avec le caustique, l'ongle lui-même est préservé.

### TANNES.

Les **tannes** sont des points noirs qui se fixent dans la peau, sur le nez principalement, ou dans le voisinage. On peut les extraire comme on ferait d'une épine. Pour cela, on graisse la partie, et puis on approche un fer chaud. La chaleur fait saillir la tanne, et une légère compression de la peau la fait sortir. Si l'on a soin de se laver la figure de temps en temps avec de l'eau chaude, et avec de l'eau froide tout de suite après, ces tannes ne se reproduisent plus aussi facilement.

### CORS.

Mettez les pieds dans l'eau chaude un quart d'heure, et coupez ensuite par tranches minces les cors avec un canif bien affilé, jusqu'à ce qu'ils commencent à faire mal; après, faites dissoudre quelques globules d'*arnica*, dans un peu d'eau, et lavez le cor. Si l'on répète cette opération souvent, ils finissent par disparaître; cependant, s'ils se régénèrent, prenez quelquefois *antimonium crudum*, et appliquez-en aussi une solution sur les cors préalablement taillés. Indépendamment d'*antimonium crudum*, on a recommandé le *rhus*, *bryonia*, *lycopodium*, *phosphoric. acid.* et *sulphur*, selon le tempérament, la constitution et d'autres circonstances. *Rhus*, quand il y a changement de temps.

On prend de ces médicaments une dose de loin en loin. Mais avant tout, qu'on s'abstienne de porter des chaussures étroites.

### SENSIBILITÉ DOULOUREUSE DES PIEDS.

Celle qui est la suite de la fatigue par les bottes ou les brode-

quins qui gênent les talons, ne sera traitée qu'à l'eau froide, et on donnera *cepa* à l'intérieur; on s'en trouvera bien après deux ou trois jours.

### VERRUES.

On a beau couper les verrues, elles reviennent certainement sans inconvénient d'abord, mais plus tard les suites en peuvent être fâcheuses, en particulier chez les enfants et les vieillards. Elles disparaissent facilement, surtout si elles sont charnues ou pédiculées par *causticum;* quand elles sont plates, dures et friables, placées près des ongles, par *antimonium crudum;* si elles se trouvent sur le dos des doigts, par *dulcamara;* sur les côtés, par *calcarea.*

### ENTAMURES PAR LE SÉJOUR AU LIT.

Cette sorte de lésion sera traitée par de fréquentes lotions d'eau froide; et en y maintenant des compresses, on parviendra à diminuer et peut-être à guérir la rougeur et les entamures. — Si l'eau seule ne suffit pas, on peut y ajouter quelques globules d'*arnica;* si la plaie se mortifie et prend un mauvais caractère, donnez *china,* et lavez la partie lésée avec une légère solution aqueuse de quina; ce n'est que quelques jours après que vous reprendrez les lotions d'*arnica;* si la plaie est trop étendue, appliquez dessus un cataplasme de carotte douce râpée.

## CHAPITRE XIV.

## DE QUELQUES MALADIES GÉNÉRALES.

### DOULEURS RHUMATISMALES ET GOUTTEUSES.

La goutte est difficile à guérir, mais les douleurs en peuvent être facilement adoucies. Le traitement homœopathique a ce grand avantage, qu'il peut ici comme ailleurs atténuer les souffrances qui sont la suite de l'emploi fatal des remèdes ordinaires, tels que : mercure, calo-

mel, valériane, digitale, colchique, opium, laudanum et autres drogues nuisibles qui ruinent la santé de l'homme pour toute la vie ; il épargne également aux goutteux ces tortures qu'on leur fait subir par le fait et par l'usage des cautères, vésicatoires, sétons, etc.

On remédiera facilement à une première attaque chez les buveurs de boissons fortes, par *nux vomica ;* s'il se déclare de la fièvre, par *aconitum,* que l'on pourra répéter après l'emploi d'autres remèdes, tels que *sulphur.* Lorsque la douleur de l'articulation ressemble à une douleur de luxation, avec un peu de rougeur, que le malade redoute le moindre attouchement, qu'il est inquiet, et que le membre lui semble reposer trop durement, donnez *arnica ;* si la rougeur s'étend beaucoup et est très-profonde, *belladonna ;* si la douleur se déplace facilement et se porte d'une articulation à l'autre, si elle s'améliore en laissant le membre à découvert, *pulsatilla.* Si néanmoins les douleurs s'aggravent après, prenez une tasse de café, et répétez *pulsatilla.* — Lorsque le malade se sent mieux en se couvrant, s'il est faible et qu'il ait maigri par l'effet de la maladie, donnez *arsenicum ;* si la face est très-pâle et a quelque chose de malheureux, et que la douleur soit lancinante et déchirante, pire la nuit, avec besoin instinctif de changer fréquemment le membre de place, donnez *ferrum* ou *rhus.* Si le mouvement empire les douleurs, donnez *bryonia ;* si c'est le toucher, *china ;* s'il y a nausée, que la langue soit blanche et chargée, *antimonium crudum,* et plus tard, si c'est nécessaire, un autre remède ; si les douleurs se renouvellent à chaque changement de temps, *calcarea.* Si ces souffrances traînent en longueur, donnez, dans tous les cas, *sulphur ;* et si, après *sulphur*, il y a aggravation, donnez *aconitum ;* si le membre reste roide, *colocynthis ;* si cette roideur tient à un engorgement goutteux chronique, *causticum* matin et soir, et, après cela, encore deux doses tous les huit jours pendant quatre à cinq semaines.

RHUMATISME AIGU OU AVEC FIÈVRE.

*Aconitum*, s'il y a forte fièvre, peau sèche et chaude, soif et rougeur des joues; douleurs violentes, lancinantes et déchirantes, pires la nuit; rougeur et engorgement luisant des parties affectées; aggravation des douleurs par le toucher; irritabilité extrême de l'organisme; besoin d'avoir les parties douloureuses à l'air, d'où il résulte un soulagement.

*Belladonna*, lorsque les douleurs occupent principalement les articulations, si elles sont lancinantes et brûlantes, aggravées la nuit et par le mouvement; gonflement excessif, et rougeur luisante des parties en souffrance; fièvre avec rougeur de la face; peau chaude, moite, et soif.

*Arnica*, lorsque les articulations semblent contusionnées, meurtries; engorgement dur, rouge et luisant, sensation comme si le membre était appuyé sur la dure; sensation comme si l'on était estropié, et rampement dans les organes malades; les douleurs s'aggravent par le plus petit mouvement; peur des personnes qui vous approchent, dans l'idée qu'on peut être touché.

*Bryonia*, si les douleurs sont lancinantes, tiraillantes, et tensives, si en changeant de place elles affectent plus les muscles que les os; gonflement rouge et luisant, et rigidité des parties; douleurs aggravées la nuit et par le mouvement le plus léger; transpiration profuse, froid et frissons, grande chaleur, mal de tête et dérangement de l'estomac; tempérament irritable ou passionné.

*Chamomilla*, lorsque les douleurs sont tractives et déchirantes, avec sensation d'engourdissement et de paralysie; elles s'aggravent la nuit; fièvre avec brûlement; chaleur partielle précédée de frissons; transpirations chaudes; désir de rester couché; grande agitation et jactation.

*Rhus* contre les douleurs déchirantes, brûlantes ou d'arrachement, avec sensation de faiblesse et de reptation

dans les membres affectés; gonflement rouge et luisant des articulations, avec rigidité et lancination lorsqu'on y touche; les douleurs sont pires dans le repos, et pendant un temps froid et humide. *Rhus* s'emploie souvent après *aconitum*, *arnica* et *bryonia*.

*Pulsatilla,* lorsque les douleurs s'aggravent le soir et la nuit au lit, dans une chambre chaude, ou en changeant de position; lorsqu'elles passent promptement d'une place à l'autre; sensation d'engourdissement dans les membres malades; les douleurs s'amendent à l'air frais; convient aux patients pâles et frileux.

*China,* lorsque les douleurs s'aggravent au plus petit attouchement; transpiration profuse; grande faiblesse, spécialement par suite de causes débilitantes, comme une perte de sang ou d'autres fluides essentiels à la vie.

*Hepar* et *lachesis* sont fréquemment utilisés dans les cas où d'autres remèdes en apparence appropriés n'ont pas suffi.

Lorsque la maladie attaque le cœur, on choisira, selon les symptômes, *aconitum*, *belladonna*, *arsenicum*, *lachesis*, *spigelia* ou *sulphur*.

*Mercurius* convient lorsqu'il y a tiraillement, déchirement, élancement et brûlement; quand il y a aggravation après minuit et vers le matin; quand l'air froid et humide augmente les douleurs, et qu'elles s'aggravent à la chaleur du lit; que les articulations sont enflées; lorsque les douleurs sont plutôt articulaires, et qu'on y ressent un mouvement pulsatif; ou qu'elles semblent plutôt fixées dans les os ou dans les jointures, et qu'elles se portent de là dans les parties charnues. Si le malade a déjà fait usage du calomel, et que *mercurius* ne le soulage pas promptement, donnez *lachesis*.

### RHUMATISME SANS FIÈVRE.

Il faut laisser traiter le *rhumatisme chronique* par un mé-

decin homœopathe ; mais, s'il n'est pas à portée, on peut donner, avec grand espoir de succès, une fois par semaine, les remèdes suivants :

Pour les douleurs qui sont excitées ou aggravées par le plus léger refroidissement, *aconitum*, *bryonia*, *calcarea*, *dulcamara*, *mercurius* ou *sulphur*. — Lorsque les douleurs sont provoquées par le temps chaud, *calcarea*, *dulcamara*, *rhus*, *lycopodium*, *hepar*. — Lorsque chaque changement de position cause une rechute, *calcarea*, *silicea*, *sulphur*, *dulcamara*, *rhus* et *lachesis*.

### LUMBAGO. — MAUX DE REINS.

*Aconitum*, s'il y a fièvre.

*Arnica*, si c'est par suite d'une cause externe, une chute, un effort, etc.

*Bryonia*, lorsque les douleurs dorsales sont intenses, forçant le malade à marcher courbé ; aggravées par le moindre mouvement, par l'air frais, et accompagnées d'un frissonnement général.

*Nux vomica*, lorsque les parties souffrantes sont comme meurtries, ou comme après une fatigue excessive, et lorsque le mouvement, particulièrement en se retournant au lit, aggrave la douleur la nuit ; accompagnées pareillement de faiblesse, lassitude, de constipation et d'humeur irritable.

*Belladonna* convient après *aconitum*, lorsque les douleurs sont profondes et s'accompagnent de pesanteur, de rongement ou de torpeur.

*Rhus*, lorsque les douleurs sont similaires à celles de *nux vomica*, mais s'aggravent par le *repos*.

*Pulsatilla*, lorsque les douleurs ressemblent à celles de *nux vomica*, mais avec cette différence qu'il faut qu'elles se manifestent chez des personnes d'un caractère doux.

*Mercurius*, contre les douleurs décrites plus haut, mais qui s'aggravent la nuit.

Rapprochez cet article avec celui qui est relatif aux « hémorrhoïdes ».

**Sciatique.** — Ses douleurs sont similaires à celles du lumbago ; mais elles se manifestent plus près de l'articulation de la cuisse, et se prolongent dans la direction inférieure de tout le membre, jusque dans les orteils.

*Aconitum*, lorsqu'il y a engourdissement du membre et des orteils.

*Colocynthis* est particulièrement indiqué dans cette affection, surtout si elle est fixée dans la *hanche droite*, ou si elle est provoquée par un accès de colère ou un sentiment d'indignation.

*Rhus*, lorsque les douleurs sont aggravées par le repos, et améliorées par le mouvement.

*Nux vomica*, lorsque la douleur s'accompagne d'engourdissement ou de contraction du membre ; lorsqu'il y a de la torpeur, avec frissonnements dans les parties malades.

*Ignatia*, contre les douleurs sécantes, particulièrement en mettant le membre en mouvement.

*Chamomilla*, lorsque les douleurs sont pires la nuit, et sont suivies d'une vive sensibilité.

*Arsenicum*, dans les cas où les douleurs sont aiguës, et tiraillantes avec sensation de froid dans les parties affectées ; si elles sont périodiques, et chez les sujets amaigris.

### CRAQUEMENT DANS LE COU.

C'est une affection rhumatismale douloureuse du cou. Elle est généralement causée par un courant d'air, ou un mouvement brusque de côté de la tête.

*Aconitum* et *belladonna* doivent suffire à sa guérison. S'ils ne guérissent qu'incomplétement, *cocculus*, *pulsatilla*, *rhus* ou *bryonia* feront le reste.

### CRAMPES DANS LES MEMBRES.

Les crampes dans le gras des jambes, à la plante des pieds,

aux orteils et autres parties, troublent le sommeil et peuvent aussi causer beaucoup d'ennui et de souffrances pendant la veille. Le meilleur moyen de les faire cesser, c'est de presser fortement les pieds contre le bois du lit ou contre le mur, ou de presser, ou de serrer n'importe quoi dans les mains. Les personnes sujettes aux crampes nocturnes les préviendront souvent en donnant à leur lit une légère inclinaison, de manière à avoir le corps plus élevé dans sa partie supérieure.

Une plaque de fer froid appliqué sur les parties sujettes aux crampes ne peut que soulager.

*Veratrum* pris le soir, avant de se coucher, et deux soirs de suite, prévient généralement la prédisposition à cette incommodité. S'il était insuffisant, on prendra de la même manière *sulphur* ou *colocynthis*.

*Rhus* est particulièrement indiqué dans les crampes de jour, et lorsqu'elles se déclarent étant assis.

*Rhus* ou *hyoscyamus*, lorsque les crampes arrivent en mettant desbottes ou autre chaussure.

*Cuprum*, pour les crampes nocturnes spécialement, qui saisissent particulièrement la plante des pieds, et portent les attaques dans différentes directions.

*Lycopodium*, pour celles qui surviennent en marchant.

*Colocynthis*, pour l'engourdissement et la douleur qui sont consécutifs à une attaque de crampe.

### ÉPILEPSIE. CONVULSIONS ÉPILEPTIQUES.

L'épilepsie et les convulsions générales ou partielles, sont si diverses qu'il est impossible de leur appliquer un traitement précis. Dans ce cas, *il faut toujours s'entourer des conseils et des soin d'un médecin homœopathe.*

Si la cause en est connue, il faut la prendre en considération, et donner les remèdes en conséquence.

*Opium* n'est pas seulement indiqué par suite d'un sentiment de peur ou de frayeur, mais aussi par suite de reproches, d'offenses et de criailleries.

*Ignatia* est le principal remède.

L'attaque peut souvent être prévenue par l'*olfaction du camphre*, lorsqu'on voit venir les symptômes précurseurs.

Durant l'accès, il n'y a rien à faire, rien à donner ; le flair des sels ou des eaux spiritueuses ne fait pas grand'chose, si ce n'est d'affaiblir les malades, ce dont on s'aperçoit plus tard. Les remèdes homœopathiques ne seront même pas administrés pendant l'attaque ; ils ne le seront qu'après l'accès et lorsqu'il aura totalement cessé.

La pratique ordinaire des médecins de la vieille école est de saigner dans les convulsions : on ne peut rien faire de pis; la saignée n'affaiblit pas seulement les forces vitales, mais rend les attaques plus fréquentes.

Pendant la crise, il faut dégager le malade des liens qui gênent la circulation, notamment la cravate ou le bouton de la chemise, du corset chez les femmes, etc. — Puis exercer quelques passes magnétiques dans toute la hauteur du corps, en les faisant partir du sommet de la tête. — On peut aussi dissoudre deux ou trois globules de *chamomilla*, et en donner par petites cuillerées ; le malade avalera ou n'avalera pas.

## CAUCHEMAR.

Le cauchemar est une affection si fréquente et si importune, qu'on ne doit rien négliger pour y porter remède quand on y est sujet. Avant tout, mangez peu le soir, et que ce ne soient que des aliments légers ; peu de vin ou de bière, point de café; tout au plus une tasse de thé noir, ou mieux encore, un peu de lait ou un bouillon. Il est aussi une bonne habitude, pour prévenir le cauchemar, c'est de prendre un bain chaque soir, ou plus simplement c'est de se laver chaque soir à l'eau froide; comme en été de se laver en plein air; en hiver, on se frottera, avec une serviette mouillée et froide, la tête, le cou, les épaules, le visage, la poitrine, l'abdomen, etc. On prendra l'habitude de boire un verre d'eau froide, avant de se coucher. Si l'on ne peut la supporter pure, on la prendra sucrée. Si cela ne suffit pas, il faut, en continuant de boire de l'eau, s'aider des remèdes suivants.

*Nux vomica* convient si la cause dépend de l'usage des liqueurs fortes, d'une nourriture trop abondante et trop

succulente ; d'une vie trop sédentaire ; on en prendra un globule le soir, avant de se mettre au lit.

*Aconitum*, lorsque, chez les enfants et les femmes, le cauchemar s'accompagne de chaleur, de soif, de palpitation de cœur, d'un mouvement de sang à la tête et à la poitrine, d'une respiration gênée, d'agitation, d'inquiétude et d'autres symptômes du même genre ; donnez-en un globule dilué, une cuillerée matin et soir. Il ne faut pas négliger de prendre ce remède après l'accès, surtout si l'on se sent de la chaleur et de la fièvre.

*Opium* convient lorsque le cauchemar se produit par une attaque très-violente, que le malade a les yeux à moitié ouverts, la bouche entr'ouverte, qu'il ronfle et râle, que sa respiration est irrégulière avec oppression, la face anxieuse avec sueur froide, que ses membres s'agitent convulsivement, qu'il pousse un cri ; répétez-le tant qu'il sera nécessaire.

*Pulsatilla*, lorsqu'on peut l'attribuer à une nourriture abondante, à l'usage de pâtisseries, etc.

Si, malgré cela, l'attaque revient, donnez *sulphur* en dilution, une cuillerée tous les matins, jusqu'à ce que le cauchemar cesse. Si l'on en a fait usage durant sept à huit jours, le suspendre une ou deux semaines ; si plus tard on est repris de la même affection, qu'on prenne *silicea* deux matins de suite.

### INSOMNIE.

L'insomnie dépend dans la plupart des cas, de la manière de vivre. Quelques individus ne peuvent dormir pour peu qu'ils aient mangé ; pour d'autres, c'est le contraire. L'exercice en plein air est toujours très-utile ; mais il ne faut pas excéder ses forces : on arriverait à un effet opposé. Et lorsque l'insomnie provient des événements du jour, qu'ils ont excité une vive satisfaction, donnez *coffea* ; si l'on en a été affecté avec un sentiment de frayeur et de terreur, donnez *opium* ; s'ils ont produit de l'inquiétude et de l'anxiété, *aconitum* ; s'ils ont causé du

chagrin ou de l'abattement, *ignatia*, etc., selon l'ordre et la nature des causes.

La cause la plus ordinaire de l'insomnie est l'usage abusif du café et du thé. (Voyez à ce sujet les remèdes indiqués dans ce livre à la première partie, au sujet de l'abus de ces boissons.) Quand on a trop mangé, *pulsatilla* est indiqué; *nux vomica*, quand on a ou trop chanté ou trop lu; — *chamomilla*, quand on a des flatuosités ou souffrances abdominales; — si, dans les rêves, on voit des figures ou diverses apparitions qui chassent le sommeil, donnez *opium*; si cela n'agit pas promptement, *belladonna*. — Aux enfants, donnez préférablement *coffea*; aux vieillards, *opium*.

Si la cause dépend d'un état particulier de souffrance, il faudra être très-attentif dans le choix du remède; il vaudra encore mieux s'adresser à un médecin homœopathe.

### HYDROPISIE.

Les différentes espèces d'hydropisie ne peuvent être traitées convenablement que par un médecin homœopathe: on a toujours assez de temps pour le consulter.

### LES FIÈVRES. — FIÈVRES INTERMITTENTES.

Elles sont communes selon les lieux et les saisons. C'est dans les contrées marécageuses, dans le voisinage des terres en voie de desséchement qu'elles règnent, ainsi qu'à l'entrée des jours secs du printemps et de l'automne. Quand on peut s'en éloigner à ces époques, on ne saurait mieux faire. Pour ceux qui n'ont pas cette faculté, qu'ils fassent attention à la manière dont est disposée et tenue leur chambre à coucher. Ils devront la tenir aussi propre et aussi sèche que possible; ils auront soin de la fermer le soir de bonne heure, et vers midi d'en renouveler l'air durant quelques heures; qu'ils isolent le lit en l'éloignant du mur, et en plaçant l'oreiller vers le sud. — Quant aux individus qui sont obligés de coucher dans des maisons humides, et particulièrement au rez-de-chaussée, ils devront placer leur lit sur une couche de charbon, sur laquelle la paillasse sera naturellement posée. Si l'on pouvait isoler le lit avec de vieux rideaux de soie, et s'envelopper avec ce tissu, cela n'en vaudrait que mieux. Dans cet isolement, on est moins accessible à l'humidité. — Ceux qui ont leur travail en plein air peuvent espé-

rer se garantir de la fièvre en portant sur la peau, et sur la région épigastrique, des *sachets* de *poudre de china*. Si l'on a déjà eu la fièvre, on en préviendra les récidives en *saupoudrant* les bas avec de *la fleur de soufre*.

L'essentiel est le *régime*. Qu'on ne mange rien qui pèse sur l'estomac; qu'on s'abstienne de toute chose frite ou rôtie au four, trop grasse ou mal préparée; qu'on donne la préférence aux viandes rôties à la broche; qu'on évite les aliments trop épicés, et qu'on ne mange que des légumes bien cuits. L'usage du sel n'est pas contraire; pendant le règne des fièvres, les pâtés sont des poisons. — Quant au jambon fumé, il vaut mieux le manger tel quel que de le préparer avec des sauces, ce qui le rend plus lourd à l'estomac. Les choses grasses et acides ne conviennent nullement pendant la saison des fièvres; les acides sont bons dans la chaleur estivale, et les corps gras en hiver. Les personnes qui sont sujettes aux fièvres doivent se tenir au régime le plus sévère, de même que celles qui viennent d'en être guéries, et cela à l'approche de l'époque où elles reparaissent, car celui qui a déjà eu une fois la fièvre la contracte plus facilement qu'un autre.

Pendant la période du froid, le malade sera convenablement couvert; il ne servirait de rien qu'il le fût excessivement; mais que les couvertures soient bien sèches. On peut envelopper les pieds et l'abdomen avec des étoffes de soie, si cela convient au malade. — Durant la période du chaud, on ôtera les couvertures; un simple drap peut être suffisant.

Afin de tempérer la chaleur fébrile, on fera bien d'essuyer le malade avec un linge mouillé et chaud; pendant la transpiration, on ne devra pas trop le couvrir; cependant il ne faut pas le laisser découvert. Après l'accès, on le changera de lit et de linge; le linge sera parfaitement sec; il sera froissé et chauffé par les mains d'une personne bien portante, et cela jusqu'à ce qu'il ait perdu l'odeur de lessive : ces précautions seront prises après chaque accès.

Si le malade se plaint de la soif, qu'on lui donne à boire de l'eau froide à discrétion; si l'eau n'est pas bonne, qu'on fasse de l'eau panée ou acidulée. S'il préfère boire chaud pendant le frisson, qu'on lui en donne; il n'y a nul inconvénient à ce qu'il prenne de l'eau gommée ou mucilagineuse. Lorsque le malade vomit beaucoup, et que le froid l'a laissé dans une grande faiblesse, donnez-lui du café pur. Pendant le stade de la chaleur,

l'eau froide sera préférée; mais si le malade est très-souffrant, et qu'il désire des choses acides, donnez-lui de la limonade préparée convenablement, mais en petite quantité. Pendant les sueurs, ne lui donnez que de l'eau froide.

Les fièvres intermittentes paraissent plus fatigantes dès les premiers accès que plus tard ; c'est qu'alors elles agissent plus violemment à l'intérieur, et que le malade n'en a pas la moindre conscience. Ces effets internes se manifestent par le gonflement ou la dureté de l'abdomen sous les côtes, et notamment à gauche. — Dans la première période, lorsqu'il reste des souffrances entre les accès, il est très-dangereux de vouloir couper la fièvre par le china; on ne doit le faire que dans le cas d'une extrême nécessité. Ici, la meilleure méthode est par le traitement homœopathique, et l'expérience journalière démontre son efficacité par la guérison qu'on obtient de ces fièvres. — Dans la seconde période, où la fièvre est confirmée, et qu'entre les accès il n'y ait pas de souffrance, il est plus difficile de la guérir; et si les remèdes homœopathiques venaient à ne pas suffire, on peut la couper par le *quinquina*, quoiqu'il puisse lui-même devenir cause de maladies consécutives. — Dans la dernière période, lorsque la rate et le foie sont enflés, qu'on se garde bien de faire usage du *quinquina* ou du sulfate de quinine ; dans la plupart des cas, il ne fait que hâter l'état d'hydropisie et d'autres maladies. Le traitement homœopathique ne peut agir que très-lentement dans cette circonstance, et le mieux est d'appeler un médecin homœopathe. Notre doctrine possède un grand nombre de remèdes pour guérir les fièvres; mais nous ne pouvons mentionner ici que les principaux, avec lesquels on peut, dès le principe et toujours, les guérir rapidement *sans aucun danger*. — Elle en possède pareillement pour remédier à l'état de souffrances consécutives à l'abus du quinquina ou de la quinine, et même de l'arsenic, substance qui entre dans la plupart des remèdes secrets pour le traitement des fièvres intermittentes.

Avant de passer outre, il faut signaler ce qui suit et en tenir compte. — Une règle fort importante dans le traitement des fièvres intermittentes, consiste à donner le médicament peu après la fin de l'accès; il est alors plus efficace; il lui reste plus de temps pour modifier l'organisme, sans l'attaquer d'une manière violente. — Si l'apyrexie (cessation temporaire de la fièvre) est courte, comme dans quelques cas de fièvres très-graves, ou si

elle est troublée par des désordres consécutifs au paroxysme précédent, donnez la dose aussitôt que la sueur commence à s'apaiser ou que les accidents du dernier accès diminuent.

Une autre règle non moins importante est de répéter le médicament plusieurs heures avant le paroxysme prochain. — N'est-on pas sûr de son choix, attendez et laissez passer cet accès. Immédiatement après, répétez le remède, ou si ce dernier a été insuffisant, donnez-en un autre qui convienne mieux.

Les personnes qui vivent dans des contrées marécageuses, ou sur les bords d'un canal, ou dans les lieux qu'on défriche et qu'on dessèche, et où règne la fièvre, doivent, dès qu'elles se trouvent indisposées, prendre *china*, 3 globules, et douze heures après, s'il n'y a pas d'amélioration, une seconde dose; elles observeront sévèrement le régime, et, si elles peuvent, feront bien de ne pas coucher dans le lieu même où existent ces fièvres. Si dans vingt-quatre heures il n'y a pas d'amélioration, entre tous les remèdes propices aux fièvres paludéennes et rémittentes, qu'on prenne *ipecacuanha*, et douze heures après, de nouveau *china* ; vingt-quatre heures après, il faut revenir à *ipecacuanha*, et ainsi de suite, en alternant, jusqu'à ce qu'il y ait amélioration. Si la fièvre revient malgré cela, qu'on la traite comme les autres fièvres.

Dans toutes les fièvres, il faut faire la plus grande attention aux symptômes, à la succession des périodes de froid, de chaud et de sueur, au degré de soif du malade, et à ce qui peut se passer entre les accès. C'est d'après cela qu'on choisira le remède approprié. Si l'on n'a pas de motif suffisant pour se prononcer particulièrement en faveur d'un remède, donnez d'abord deux globules d'*ipecacuanha*, et répétez-le toutes les trois ou quatre heures jusqu'au lendemain, et cela de manière à ce que la dernière dose soit prise trois heures avant le prochain accès. Si la fièvre manque, cessez le remède; mais comme la fièvre peut avoir le type tierce, donnez le lendemain la même dose d'*ipecacuanha* quelques heures avant l'heure où la fièvre pourrait venir. Si, malgré le remède, la fièvre a lieu, on ne peut manquer d'être fixé sur le type, et l'on sera plus en mesure de choisir le vrai remède. Ordinairement on le trouve parmi les suivants : *ignatia*, *nux vomica*, *china*, *arnica*, *cocculus* ou *cina*, *carbo vegetabilis*, *arsenicum*, ou tel autre. — Si l'on est encore incertain pour faire ce choix, revenez à *ipecacuanha* comme précédemment. — L'*ipecacuanha* est le remède qui régularise la fièvre intermittente,

lorsqu'on est incertain sur son type, ou qu'elle n'en a pas de déterminé.

Mais, après un troisième accès, il faut se prononcer pour un autre remède; ce sera presque toujours pour l'un de ceux qui viennent d'être indiqués.—Après un quatrième accès, choisissez un remède avec tout le soin possible. Lorsque les symptômes du premier accès sont semblables à ceux du remède, donnez-lui la préférence immédiatement. Or, nous devons le répéter : lorsqu'on n'a pas de motif pour choisir tel ou tel remède, donnez *ipecacuanha*, comme il a été dit plus haut, jusqu'à ce que votre choix puisse se faire définitivement, c'est-à-dire par la comparaison des symptômes du mal avec ceux du remède. — Si l'on s'arrête à l'un des médicaments ci-dessous indiqués, il faut l'administrer, une première fois, après la cessation de l'accès; la seconde fois, quelques heures avant l'invasion du prochain.

En cas de rechute, commencez par donner le remède qui répond à la cause qui fait récidiver la fièvre, et ensuite revenez au remède qui l'avait coupée; si cela ne suffit pas, passez à un autre.

Lorsque la fièvre a été aggravée ou détraquée par le quinquina, ou l'émétique, ou l'arsenic, il est très-difficile de la guérir; cependant on donnera dans ce cas *pulsatilla* comme remède principal, et puis *lachesis*, pour revenir à *pulsatilla*. On a vu aussi réussir assez souvent *belladonna* ou *ferrum*. (Comparez à cet égard tout ce qui a été dit des antidotes à l'article « Empoisonnement ».) C'est ainsi qu'on a employé avec un égal succès contre ces sortes d'accidents de fièvres intermittentes, *arnica, arsenicum, calcarea, capsicum, carbo vegetabilis, cina, ipecacuanha, mercurius, natrum muriaticum, sulphur, veratrum album*, etc.

Lorsque la fièvre reparaît une année après et à la même époque, donnez d'abord *lachesis*, ensuite *carbo vegetabilis* ou *arsenicum*, celui de ces médicaments qui convient le mieux.

Dans la fièvre quotidienne simple, qui a lieu régulièrement et sans complication, il faut porter une attention toute particulière au septième et au quatorzième jour, et s'assurer s'il n'y a pas à craindre une récidive; et alors, si elle survient, répétez tout de suite le remède qui avait fait cesser la fièvre dans son dernier accès. — Dans la fièvre tierce, faites également attention au quatorzième et au vingt-huitième jour. Dans la fièvre quarte, faites attention au vingtième et au quarante-deuxième. — Jus-

qu'à ces époques, les malades ne doivent pas s'écarter du régime sévère qui leur a été prescrit. — Car, règle générale : la maladie n'est pas guérie avec la cessation des symptômes ; elle continue à l'état latent sans qu'on puisse la constater. On conçoit dès lors que le moindre écart de régime puisse la reproduire ; et, en effet, la fièvre récidive.

Indépendamment de *china*, d'*ipecacuanha* et de *nux vomica*, on a employé en Amérique, dans ces dernières années, comme remèdes principaux, et qui ont mieux réussi que les autres, *arsenicum*, *carbo vegetabilis*, *natrum muriaticum* et *antimonium crudum*. — Dans les climats chauds, et durant les étés, on donnera préférablement *bryonia*, *carbo vegetabilis*, *arnica* et *lachesis*. Au printemps, après *lachesis* et *carbo vegetabilis*, on donnera *belladonna*, *natrum muriaticum* et *veratrum album*. Toutefois cette indication générale ne devra pas seule nous guider avec avantage dans le choix du remède ; elle ne doit nous déterminer que lorsqu'il y a doute entre deux remèdes.

Dans les fièvres quotidiennes, tierces et quartes, il convient de donner *china*, *ignatia*, *nux vomica*, *pulsatilla*, *arsenicum*, *carbo vegetabilis* et *natrum muriaticum*. Dans les fièvres quotidiennes et tierces du printemps et de l'été, ce sera, outre les remèdes ci-dessus indiqués, particulièrement *belladonna*, *calcarea*, *capsicum*, *cina*, *ipecacuanha*, *sulphur* et *veratrum album*. Dans la fièvre tierce, indépendamment de ces remèdes, on s'adressera aussi à *bryonia*, *antimonium crudum*, *arnica* et *staphysagria*. Mais, quelle que soit la période de la fièvre, les remèdes agiront efficacement s'ils répondent exactement aux symptômes.

*Ipecacuanha* convient lorsque la fièvre débute par des frissons intenses, ressentis dans l'intérieur de l'organisme ; si la période de froid est plus forte et s'aggrave par la chaleur extérieure (voy. *nux vomica*) ; lorsqu'il y a peu ou point de soif durant les frissons, mais beaucoup pendant la chaleur ; lorsqu'il y a nausées et vomissements (voy. *cina*), pendant et entre les accès, la langue étant peu chargée ou nette, avec oppression de poitrine avant ou pendant la fièvre (voy. *arsenicum*).

*Arsenicum* convient lorsque les diverses périodes ne sont pas bien distinctes, que les frissons et la chaleur arrivent

en même temps (comparez avec *nux vomica, pulsatilla* et *aconitum*), ou qu'ils changent souvent (voyez *china, veratrum album, nux vomica, mercurius* et *calcarea*), ou lorsque la chaleur est extérieure et que les frissons sont intérieurs (voyez *ignatia, nux vomica* et *lachesis*), et si cet ordre est renversé (*veratrum album* et *calcarea*); si la transpiration ne s'établit pas du tout ou ne se manifeste que quelque temps après la chaleur; — lorsque durant la fièvre il survient d'autres souffrances, ou qu'elles en sont aggravées; quand le malade tombe dans un état de faiblesse extrême (voyez *china*), ou qu'il y a vertiges, nausées, violentes et brûlantes douleurs de l'estomac, tremblement, palpitation de cœur, immobilité des membres ou douleurs insupportables; anxiété et insomnie; soif excessive, besoin fréquent de boire, mais peu à la fois; — lorsque pendant la période de froid le malade est contristé; lorsque par le moindre mouvement ou par la parole il éprouve des chaleurs fugaces; lorsqu'il ressent des spasmes et des oppressions de poitrine (voyez *ipecacuanha*), puis des douleurs universelles, envie de dormir, bouche amère et mal de tête. Durant la chaleur, inquiétude et pression frontale; pendant la sueur, bourdonnement d'oreilles; après la fièvre, mal de tête.

*China*, avant la fièvre, s'il y a nausée ou soif, appétit vorace, mal de tête, anxiété, palpitation de cœur, éternument ou autres symptômes; soif ordinairement entre les frissons et la chaleur, ou après la chaleur, ou pendant la transpiration, ou pendant le temps qui sépare les accès; frissons et chaleur alternés (voyez *arsenicum*); ou si la chaleur ne vient que longtemps après les frissons; s'il y a grande faiblesse pendant et après la fièvre (voyez *arsenicum*), sommeil agité pendant la nuit; si la face est jaune (voyez *lachesis*). Ce remède ne doit pas être administré s'il y a trop de soif pendant la période de froid ou de chaud. Il convient surtout dans les endroits marécageux, sujets

aux fièvres intermittentes, et sera donné aussi après l'apparition des symptômes ci-dessus.

*Ferrum*. Les symptômes ressemblent à ceux de *china*; mais ils s'accompagnent de congestion sanguine vers la tête, gonflement des veines, bouffissure autour des yeux, pression de l'estomac et de l'abdomen, surtout après avoir mangé, ou vomissement des aliments; tension du ventre, qui rend la respiration courte; en même temps on éprouve une grande faiblesse comme de paralysie; plénitude et dureté dans le côté droit ou gauche du ventre (comparez *lachesis*); commencement d'hydropisie et enflure des pieds.

*Arnica*, quand la période de froid vient généralement le matin ou avant midi; quand la soif est plus prononcée avant le froid; s'il y a tiraillements et douleurs dans les os avant la fièvre; que le malade ne peut garder aucune position, et qu'il en change toujours, en même temps grande indifférence ou stupeur, mauvaise odeur de la transpiration ou de l'haleine.

*Veratrum album*, avec froid général extérieur, sueurs froides, urines foncées, en même temps grande chaleur interne (voy. *calcarea*); ou frissons seulement, frissons avec soif, nausées; frissons et chaleur alternés (comparez *arsenicum* et *china*); avec vertiges, constipation (voyez *nux vomica*, *cocculus*, *staphysagria*, *belladonna*); ou vomissement et diarrhée pendant la chaleur ou pendant le froid; douleurs lombaires.

*Sambucus*, quand la transpiration est profuse et qu'elle dure jusqu'au prochain accès, et que, du reste, les symptômes sont semblables à ceux qui sont indiqués dans *ipecacuanha*, *arsenicum*, *china*, *ferrum*, *arnica* et *veratrum*.

*Antimonium crudum*, lorsque la langue est très-chargée, goût amer ou mauvais; renvois, dégoût, nausées, vomissements; quand il y a peu ou point de soif; qu'il y a constipation ou diarrhée.

*Bryonia*, quand les symptômes rappellent les précé-

dents, mais qu'il y a beaucoup de soif (voyez *chamomilla*), ou chaleur avant les frissons; si pendant la période de froid les joues sont rouges; bâillement et point de côté pendant la chaleur; s'il a plus de froid et de frissons que de chaleur, avec constipation ou diarrhée.

*Cina*, vomissements et appétit vorace, avant, pendant ou après la fièvre; soif pendant la chaleur, soif pendant le froid; face pâle durant le froid et la chaleur; démangeaison continuelle du nez.

*Ignatia*, lorsque la soif existe pendant le froid et point pendant la chaleur (voy. *carbo vegetabilis*); quand toute chaleur communiquée affaiblit les frissons (le cas contraire se trouve dans *ipecacuanha* et *nux vomica*); on ressent à l'extérieur une chaleur partielle sur certaines parties du corps, tandis que les autres sont froides ou glacées; c'est ainsi qu'on a les pieds froids pendant qu'on a le reste du corps chaud; ou mal de ventre avec horripilation; et ensuite chaleur avec faiblesse et sommeil.

*Rhus toxicodendron*, froid dans certaines parties et chaleur dans d'autres (voyez *ignatia*); ou chaleur avant et après les frissons; fièvre quotidienne, mais variant chaque jour, particulièrement le soir et la nuit; ensuite, vers minuit ou vers le matin; sueurs pendant la fièvre, ébullitions comme par des orties, mal de ventre avec diarrhée, pression au creux de l'estomac, palpitation de cœur et anxiété.

*Nux vomica*, grande débilité, besoin de rester couché et manque de force au commencement de la fièvre (voyez *china* et *arsenicum*). Douleur et chaleur à la tête. Bruissement dans les oreilles; rougeur des joues; soif et anxiété pendant la période de chaud; constipation, ensuite frissons et chaleur alternés; ou chaleur avant les frissons, ou chaleur extérieure avec frissons intérieurs, ou *vice versâ*. Le malade désire être couvert non-seulement durant le froid, mais aussi pendant le chaud et la sueur, car

autrement il a froid ; la chaleur extérieure ne le soulage pas.

*Chamomilla*, langue chargée (voyez *antimonium crudum* et *bryonia*), blanche ou jaune ; nausées, vomissements, ordinairement amers ; grande soif, même pendant la transpiration ; pression au cœur, douleur dans le côté droit, grand dégoût, chaleur et sueur plus marquées que le froid ; douleur dans le rein droit ; diarrhée ou selles molles, aqueuses.

*Pulsatilla*, souffrance de l'estomac (semblable à *antimonium crudum*, *bryonia* et *chamomilla*) ; et lorsque le plus petit désordre de l'estomac amène une rechute ; goût amer, vomissements de glaire, de bile et d'*aigreurs ;* point de soif ou seulement pendant la chaleur : ou tout à la fois frissons, chaleur et soif, qui sont généralement pires après midi et le soir, avec diarrhée. L'accès arrive l'après-midi ou le soir, et le malade se plaint de frissons tout le temps, ou après *lachesis*.

*Antimonium crudum*. Langue chargée ; goût amer ou mauvais ; éructations, nausées, vomissements, peu ou point de soif (comparez à *pulsatilla*), constipation ou diarrhée. Après, donnez *lachesis*, et s'il a été pris de la quinine.

*Coffea* convient aux sujets impressionnables qui souffrent d'une grande excitation nerveuse et dont la fièvre est modérée ; ou seulement chaleur et soif, face rouge avec activité, vivacité d'esprit ; soif, tant que dure la période de chaleur ; transpiration générale, selles molles ou diarrhée aqueuse.

*Cocculus*, dans la fièvre intermittente avec crampes ou spasmes de différentes espèces, particulièrement crampes d'estomac entre les accès, avec constipation opiniâtre, et grande surexcitation nerveuse.

*Natrum muriaticum* est un des meilleurs remèdes dans les fièvres intermittentes, mais ses effets doivent être attendus avec une grande patience pendant plusieurs jours. — Mal de tête intense pendant les frissons, ou plus fort durant la chaleur ; frissons de longue durée ; pendant la

période de chaleur, le malade reste presque sans connaissance; les yeux s'obscurcissent; il ne peut rien voir distinctement, même pendant l'apyrexie; éruption sur les lèvres après quelques accès, sans que pour cela la fièvre ait cessé entièrement (Comparez *ignatia* et *arsenicum album*); légère fièvre, qui dure pendant l'intermittence.

*Lachesis*, lorsque l'accès arrive dans l'après-midi et s'accompagne de violentes douleurs dans les membres et dans les os, ce qui fait que le malade peut à peine rester étendu et s'agite en tous sens pour trouver une position; ou avec oppression de poitrine, quelquefois suivie de mouvements convulsifs; pendant la période de chaleur, grand mal de tête, avec loquacité et face rouge; ou pendant la chaleur externe, frissons intérieurs, avec couleur blême de la face, jaunâtre, même dans le temps apyrétique; particulièrement lorsque les acides, les crudités, le vinaigre et autres choses semblables ont provoqué une rechute; ou lorsque la fièvre a été fréquemment coupée par le *china*, mais qu'elle revient, et qui pourrait dans ce cas être attaquée heureusement par *pulsatilla*. *Lachesis* convient surtout dans les fièvres du printemps ou du commencement de l'été.

*Belladonna* est convenable lorsqu'il est venu deux ou plusieurs accès dans les vingt-quatre heures; que la période de froid a été légère, et celle de chaleur violente; si la soif manque tout à fait, ou lorsqu'elle est très-violente, avec grande sensibilité et propension aux larmes; constipation, ou évacuations insuffisantes ou rares; quelquefois aussi avec violent mal de tête, chaleur ou stupeur.

*Hyoscyamus*. Symptômes semblables au précédent, mais avec toux sèche pendant la nuit, qui trouble le sommeil du malade.

*Nux moschata*. Langue chargée d'un enduit blanchâtre; peu de soif pendant la chaleur; sommeil dans la période de froid; si la chaleur extérieure est agréable, mais l'air extérieur fatigant; si les parties sur lesquelles le malade

est couché s'endolorissnt, si la rate est gonflée et dure.

*Hepar*. La fièvre s'accompagne de catarrhe, de toux et de souffrances de poitrine (avant ou après, souvent aussi *belladonna*); ou au début, goût amer, ensuite frissons et soif, et après chaleur avec sommeil.

*Glonoine*, si le sang monte à la tête, s'il y a comme une sensation de chaleur vague qui s'élève du creux de l'estomac à la tête; battement dans la tête, et sueur froide au visage; si l'accès finit avec la sueur qui est chaude.

*Mercurius*. Froid et chaleur alternatifs avec agitation; pendant la chaleur, anxiété et soif; transpiration mauvaise, profuse, aigre, avec palpitation de cœur.

*Sulphur*. Chaque soir, frissons; la nuit, chaleur; le matin, transpiration; fièvre, avec palpitation de cœur; fièvre, par suite d'une gale rentrée.

*Calcarea*, lorsque le froid et la chaleur alternent (souvent après *sulphur*); frissons extérieurs et chaleur interne (voyez *veratrum album*); face chaude et mains froides; d'abord chaleur à la face, et ensuite frissons; pendant la fièvre, vertiges, pesanteur de tête et des membres; douleurs tiraillantes et déchirantes dans les reins; inquiétude et anxiété. (Comparez à *sulphur* et *veratrum*.)

*Carbo vegetabilis*, avant ou pendant la fièvre, douleur dans les dents et dans les extrémités; soif seulement pendant les frissons et point durant la chaleur (voyez *ignatia* et *capsicum*); pendant la chaleur, vertiges, nausées et face rouge.

*Aconitum*, lorsque les frissons, ensuite la chaleur, se manifestent avec grande violence; chaleur se portant principalement au visage, à la tête, et avec anxiété; ou frissons et chaleur en coïncidence, les uns à l'extérieur, et l'autre à l'intérieur ou à la face; lorsque la chaleur est accompagnée de point de côté (voyez *bryonia*).

*Opium* convient particulièrement dans les fièvres intermittentes chez les personnes âgées et les enfants. — Sommeil lourd pendant la chaleur (voyez *natrum muriaticum*,

*ignatia*, etc.) ou durant le froid ; ronflement avec la bouche ouverte, mouvements convulsifs des extrémités ; congestion du sang à la tête, avec rougeur et bouffissure du visage ; constipation.

Si les fièvres ont lieu :

**Dans les endroits marécageux,** donnez : — Arnica, *arsenicum*, carbo vegetabilis, *china*, cina, ferrum, *ipecacuanha*, natrum muriaticum, rhus, veratrum.

**Dans les saisons humides et froides.** — Calcarea, carbo vegetabilis, china, lachesis, nux moschata, pulsatilla, rhus, sulphur, veratrum.

**Au printemps et en été.** — Antimonium crudum, *arsenicum*, *belladonna*, *capsicum*, carbo vegetabilis, *cina*, *ipecacuanha*, *lachesis*, natrum muriaticum, nux vomica, pulsatilla, *sulphur*, *veratrum*.

**En automne.** — Bryonia, china, nux vomica, rhus, veratrum.

**Dénaturées et aggravées** par de fortes doses de quinine. — *Arnica*, *arsenicum*, *belladonna*, calcarea, capsicum, carbo vegetabilis, cina, *ferrum*, *ipecacuanha*, *lachesis*, mercurius, natrum muriaticum, *nux moschata*, nux vomica, *pulsatilla*, sulphur, *veratrum*.

Si elles se manifestent par :

**Un accès chaque jour** (QUOTIDIENNE). — *Aconitum*, *arsenicum*, *belladonna*, *bryonia*, calcarea, *capsicum*, *carbo vegetabilis*, *china*, *ignatia*, *ipecacuanha*, *lachesis*, *natrum muriaticum*, *nux vomica*, *pulsatilla*, *rhus*, *sulphur*, *veratrum*.

— **à jours passés** (TIERCE). — Antimonium crudum, arnica, *arsenicum*, *belladonna*, *bryonia*, calcarea, capsicum, *carbo vegetabilis*, chamomilla, *china*, *ipecacuanha*, lachesis, natrum muriaticum, nux moschata, *nux vomica*, *pulsatilla*, *rhus*, veratrum.

— **tous les quatrièmes jours** (QUARTE). — Aconitum, arnica, *arsenicum*, carbo vegetabilis, ignatia, nux moschata, *pulsatilla*, *veratrum*.

— **tous les quinze jours.** — Arsenicum.

— **chaque année.** — Arsenicum, carbo vegetabilis, lachesis.

**Dans la soirée ou le soir.** — Aconitum, *arnica*, *arsenicum*, *belladonna*, *bryonia*, calcarea, *carbo vegetabilis*, ignatia, ipe-

cacuanha, *lachesis*, mercurius, nux vomica, *pulsatilla*, *rhus*, *sulphur*.

Si les fièvres ont lieu :

— **la nuit.** — Arsenicum, *belladonna*, calcarea, capsicum, *carbo vegetabilis*, *chamomilla*, hepar, *mercurius*, *nux vomica*, pulsatilla, *rhus*, sulphur, *veratrum*.

— **le matin.** — *Arnica*, arsenicum, *belladonna*, *bryonia*, *calcarea*, carbo vegetabilis, *chamomilla*, china, hepar, *lachesis*, mercurius, *natrum muriaticum*, *nux vomica*, sulphur, *veratrum*.

Si elles débutent par :

**Des frissons et le froid seulement.** — *Bryonia*, *capsicum*, *china*, coffea, hyoscyamus, ipecacuanha, *nux vomica*, *pulsatilla*, *veratrum*.

**Frissons et chaleur, mais sueurs point.** — Aconitum, *arnica*, *arsenicum*, *belladonna*, *bryonia*, capsicum, *carbo vegetabilis*, *chamomilla*, *ignatia*, *ipecacuanha*, mercurius, *nux vomica*, pulsatilla, *rhus*, *sulphur*.

**Frissons et sueurs, mais chaleur point.** — Arsenicum, bryonia, *pulsatilla*, *rhus*, sulphur, *veratrum*.

**Chaleur seulement, peu ou point de frissons et de sueurs.** — *Aconitum*, arsenicum, *belladonna*, *bryonia*, calcarea, coffea, *ipecacuanha*, lachesis, *nux vomica*, opium, pulsatilla, sulphur, *veratrum*.

**Chaleur et sueur, mais frissons point.** — Aconitum, *arsenicum*, belladonna, bryonia, *capsicum*, *carbo vegetabilis*, *chamomilla*, china, cina, *coffea*, hepar, ignatia, ipecacuanha, *nux vomica*, *opium*, pulsatilla, *rhus*, veratrum.

**Prédominance de la sueur.** — Aconitum, arsenicum, *belladonna*, *bryonia*, *calcarea*, carbo vegetabilis, *cina*, *hepar*, *mercurius*, natrum muriaticum, pulsatilla, *rhus*, *sambucus*, *sulphur*, *veratrum*.

**Frissons, chaleur et sueurs au même degré.** — *Aconitum*, *arsenicum*, *belladonna*, *bryonia*, *capsicum*, *chamomilla*, china, cina, hepar, *ignatia*, *ipecacuanha*, nux vomica, pulsatilla, *rhus*, sulphur, *veratrum*.

**Frissons, puis chaleur.** — *Aconitum*, *arnica*, bryonia, *belladonna*, capsicum, carbo vegetabilis, china, *cina*, *hepar*, hyoscyamus, ignatia, ipecacuanha, natrum muriaticum, *nux vomica*, *pulsatilla*, *rhus*, *sulphur*, veratrum.

**Chaleur d'abord, puis frissons.** — Belladonna, *bryonia, calcarea, capsicum, nux vomica*, pulsatilla, *sulphur.*

**Chaleur et frissons alternés.** — *Arsenicum*, belladonna, *bryonia, calcarea, china, mercurius*, natrum muriaticum, *nux vomica*, sulphur, veratrum.

**Chaleur et frissons en même temps.** — *Aconitum, arsenicum*, belladonna, bryonia, *calcarea, chamomilla*, china, *ignatia*, ipecacuanha, *mercurius, nux vomica, pulsatilla, rhus*, sulphur, veratrum.

**— chaleur à l'extérieur, frissons à l'intérieur.** — Aconitum, arsenicum, belladonna, calcarea, coffea, ignatia, lachesis, nux vomica, sulphur.

**— chaleur à l'intérieur, frissons à l'extérieur.**—Arnica, bryonia, china, mercurius, pulsatilla, rhus, veratrum.

**Sueurs avec frissons.** — Arsenicum, calcarea, nux vomica, pulsatilla, *sulphur.*

**Frissons, puis sueurs, sans chaleur.** — Bryonia, capsicum, *rhus, veratrum.*

**Sueurs et chaleur ensemble.**—Aconitum, *belladonna*, bryonia, *capsicum, chamomilla*, china, cina, *hepar*, ignatia, ipecacuanha, mercurius, *nux vomica, opium, rhus*, veratrum.

**Sueurs après la chaleur.**—*Arsenicum*, bryonia, carbo vegetabilis, *chamomilla*, china, cina, coffea, hepar, *ignatia, ipecacuanha*, opium, pulsatilla, *rhus*, sulphur, *veratrum.*

**Soif avant l'accès.** — Arnica, china, pulsatilla, sulphur.

**— pendant le frisson.** — *Aconitum*, antimonium crudum, arnica, arsenicum, *bryonia*, calcarea, *capsicum, carbo vegetabilis, chamomilla*, china, *cina*, hepar, *ignatia*, ipecacuanha, *natrum muriaticum, nux vomica, rhus*, sulphur, *veratrum.*

**— après le frisson, mais avant la chaleur.** — *Arsenicum*, china, pulsatilla.

**— et la chaleur ensemble.** — *Aconitum, belladonna, bryonia, calcarea*, capsicum, *chamomilla*, china, *hepar, hyoscyamus, lachesis, mercurius, natrum muriaticum*, nux vomica, pulsatilla, *rhus, sulphur*, veratrum.

**Soif nulle pendant la chaleur.** — *Arsenicum*, belladonna, *capsicum, carbo vegetabilis, china, ignatia, ipecacuanha*, lachesis, mercurius, *nux moschata*, nux vomica, pulsatilla, rhus, sambucus, sulphur, veratrum.

**Soif après la chaleur.** — China, nux vomica, opium, pulsatilla.

**Soif durant la sueur.** — Arsenicum, chamomilla, china, hepar, mercurius, natrum muriaticum, pulsatilla, rhus, *veratrum.*

— **après la sueur.** — Nux vomica.

*Affections concomitantes des fièvres intermittentes.*

**Douleurs dans les membres.** — Arsenicum, china, natrum muriaticum, nux vomica, rhus, veratrum.

**Grande faiblesse.** — Arsenicum, china, ferrum, hyoscyamus, lachesis, natrum muriaticum, nux vomica, rhus.

**Symptômes hydropiques.** — Arsenicum, china, ferrum.

**Assoupissement et somnolence.** — Belladonna, carbo vegetabilis, hyoscyamus, lachesis, opium, pulsatilla, rhus.

**Sommeil pendant les frissons.** — Natrum muriaticum, nux moschata.

— **pendant la chaleur.** — Ignatia.

— **avant les frissons.** — Arsenicum.

**Grande surexcitation nerveuse et mentale.** — Aconitum, arsenicum, belladonna, bryonia, chamomilla, coffea, ignatia, nux vomica, pulsatilla.

**Montée brusque du sang à la tête** (avec vertiges, délire, stupeur). — Aconitum, belladonna, bryonia, carbo vegetabilis, *glonoine,* hyoscyamus, lachesis, nux vomica, opium, pulsatilla, rhus.

**Violente céphalalgie.** — Arnica, arsenicum, belladonna, china, glonoine, ignatia, lachesis, *natrum muriaticum,* nux vomica, pulsatilla, rhus.

**Dérangement d'estomac.** — Antimonium crudum, arsenicum, belladonna, bryonia, chamomilla, china, ignatia, ipecacuanha, natrum muriaticum, nux vomica, pulsatilla, sulphur.

**Vomissements.** — Antimonium crudum, arsenicum, bryonia, china, cina, ignatia, nux vomica, pulsatilla.

— **durant les frissons.** — Bryonia, ignatia.

— **après les frissons.** — Arsenicum, nux vomica.

— **pendant la chaleur.** — Nux vomica.

— **de bile.** — Bryonia, ignatia, nux vomica.

— **de mucosités.** — China, ignatia, pulsatilla.

— **d'aliments.** — Ignatia.

**Langue avec enduit blanchâtre.** — Antimonium crudum, bryonia, nux moschata.

**— gluante, sèche pendant les frissons.** — Bryonia.

**Diarrhée.** — Arnica, arsenicum, chamomilla, china, ipecacuanha, pulsatilla, rhus, veratrum.

**Constipation.** — Arsenicum, bryonia, calcarea, mercurius, nux vomica.

**Rate indurée.** — Nux moschata.

**— douloureuse.** — Capsicum.

**Foie douloureux et gonflé.** — Arsenicum, china, mercurius, nux vomica.

**État catarrhal** (toux, etc.). — Aconitum, belladonna, bryonia, china, hepar, lachesis, mercurius, nux vomica, pulsatilla, rhus, sulphur.

**Oppression de poitrine et gêne de la respiration.** — Aconitum, antimonium crudum, arnica, arsenicum, bryonia, china, ferrum, hepar, ipecacuanha, lachesis, nux vomica, pulsatilla, sulphur.

Ces souffrances concomitantes ont lieu particulièrement :

**Avant l'accès.** — *Arnica, arsenicum*, belladonna, calcarea, *carbo vegetabilis, china*, cina, ignatia, *ipecacuanha, natrum muriaticum*, nux vomica, *pulsatilla, rhus*, sulphur.

**Pendant les frissons.** — Arnica, *arsenicum, bryonia*, calcarea, *capsicum*, carbo vegetabilis, *china*, cina, *hepar, ignatia*, ipecacuanha, lachesis, mercurius, *natrum muriaticum*, nux moschata, *nux vomica, pulsatilla, rhus, veratrum.*

**Pendant la chaleur.** — *Aconitum, arsenicum*, bryonia, *belladonna*, calcarea, capsicum, *carbo vegetabilis, chamomilla*, china, coffea, hyoscyamus, *ignatia*, ipecacuanha, lachesis, mercurius, *natrum muriaticum*, nux vomica, *opium, pulsatilla, rhus*, sulphur, veratrum.

**Pendant les sueurs.** — Aconitum, arsenicum, bryonia, chamomilla, lachesis, mercurius, nux vomica, opium, pulsatilla, rhus, sulphur, veratrum.

**Après l'accès.** — Arsenicum, bryonia, carbo vegetabilis, coffea, ignatia, lachesis, nux vomica, pulsatilla, rhus.

**Pouls intermittent.** — Arsenicum, china, lachesis, mercurius, natrum muriaticum, nux vomica, opium.

**Pouls manquant en apparence.** — Aconitum, arsenicum, carbo vegetabilis, hyoscyamus, opium, veratrum.

— **dur.** — Aconitum, belladonna, bryonia, hyoscyamus, nux vomica, sulphur.

— **petit.** — Aconitum, arsenicum, hyoscyamus, lachesis. mercurius, nux vomica, opium, veratrum.

— **lent.** — Belladonna, china, mercurius, opium, pulsatilla, rhus, sambucus, veratrum.

— **précipité.** — Aconitum, arsenicum, belladonna, bryonia, hyoscyamus, mercurius, pulsatilla, sulphur.

— **irrégulier.**—Aconitum, antimonium crudum, arsenicum, bryonia, china, hepar, lachesis, mercurius, natrum muriaticum, rhus.

— **plein.** — Aconitum, belladonna, bryonia, ferrum, hyoscyamus, lachesis, nux vomica, opium, pulsatilla, sambucus, sulphur.

— **mou.** — Carbo vegetabilis, china, veratrum.

— **tremblant.** — Arsenicum, mercurius, rhus.

### FIÈVRES PERNICIEUSES.

Ces fièvres, comme les intermittentes, sont dues à un mauvais air, appelées *miasmes*. Au début, elles seront traitées de la même manière que la *fièvre d'accès*. Mais elles ne peuvent l'être que par un médecin homœopathe. — Si le sang se porte brusquement à la tête, et qu'il en résulte la perte de connaissance, donnez *glonoine*; *aconitum*, rarement; *belladonna*, encore plus rarement, en comparant les symptômes établis aux articles « Conversion de la tête et mal de tête ».

### DE LA FIÈVRE JAUNE.

Si nous avons dit du choléra qu'il ne franchirait pas les limites que nous lui imposons par le soufre, dont nos bas doivent être saupoudrés en temps d'épidémie cholérique, nous pouvons en dire autant de la fièvre jaune. Mais comme c'est une maladie très-différente, nous avons à indiquer un moyen différent, car, ici, le soufre fomenterait le mal.

Dans le choléra, je recommande la *peur*, les *précautions* et le *soufre;* dans la fièvre, j'ai à prescrire l'*effroi*, l'*exercice* et le *charbon de bois*.

L'effroi chasse tout le monde; — que celui donc qui peut fuir, le fasse; le plus tôt ne sera que le mieux. Les malades eux-mêmes doivent déserter; ils ont à craindre l'agglomération.

La fièvre jaune a toujours un point central, ou plusieurs, d'où elle rayonne dans les environs; elle se communique par la respiration de l'air ambiant, qui tient en suspension le gaz délétère qui donne le mal, et dont l'action est plus ou moins pénétrante, selon les susceptibilités individuelles, exactement comme cela a lieu dans les maladies par infection. Ce gaz délétère, pour agir, doit se trouver dans un certain état de condensation, et n'agit que lorsqu'il est combiné et mêlé à une masse considérable d'air.

Ce miasme, cause de la fièvre jaune, diffère des autres miasmes : il est sans doute similaire aux miasmes des marais, source des fièvres intermittentes; mais il n'est pas, comme ceux-ci, limité à certaines localités : il se déplace avec l'air, et répand le mal et la mort partout où il passe.

Les cas isolés de fièvre jaune, qui éclatent particulièrement dans une atmosphère pure, dans un air plus élevé, plus frais et agité, ne répandent pas la maladie; il n'y a pas d'exemple à cet égard. — Aussi, dès qu'une épidémie se déclare, il faut s'empresser d'isoler les malades, et il faut le faire avant que ne s'éveille la panique, cette maladie de l'esprit pire que la maladie elle-même. Isoler le malade, c'est aussi faire la part du feu, qui embrase tout ce qui est combustible. Si l'on use de cette précaution, l'isolement, on empêche ainsi la propagation de l'épidémie. On s'éloignera donc de ce foyer d'infection, car, tous tant que nous sommes, nous sommes de la matière combustible.

J'admire la grandeur d'âme de tous ceux qui sont appelés à donner des soins aux malades dans cette terrible ma-

ladie ; j'admire surtout les médecins de la vieille école, qui accomplissent si pleinement leur devoir en présence d'un mal qu'ils ne peuvent conjurer, semblables à leur illustre prédécesseur, Galien, qui, aussitôt qu'il éclatait une épidémie, montait sur sa mule et s'en allait, muni de ses précieuses boîtes et suivi de ses esclaves, secourir les malades.

Mais quel déploiement de force morale et de science pour ne prescrire que le *calomel*, et par la seule raison que les malades ont les yeux jaunes et que le foie y est pour quelque chose ! car ils supposent gratuitement que le calomel agit sur le foie... — pour donner la *quinine*, qui remplit les Petites-Maisons d'idiots et de fous ; les maisons de Charité d'aveugles, de sourds et de boiteux, pour grever ainsi la société d'une charge nouvelle par suite de l'emploi de cette drogue !

La chose la plus pressée à faire est de détruire le miasme dans tous ses foyers de génération. On commencera par l'assainissement des lieux, le desséchement des marais, mais en temps opportun, et jamais durant l'état épidémique, en hiver et non en été ; par la désinfection des habitations malsaines, des bâtiments dans lesquels auront régné la fièvre jaune ou des maladies semblables. — Et c'est encore une des plus grandes absurdités de la vieille école que de croire que le chlorure de chaux, bon pour neutraliser certains miasmes, le soit également pour celui de la fièvre jaune, qui en diffère entièrement.

C'est encore par suite d'un vieux reste de superstition que les médecins se mettaient à la recherche d'un seul antidote pour la neutralisation de tous les poisons, et essayaient en même temps d'inventer un seul remède pour toutes les maladies. Toute substance qui est apte à en détruire une autre doit avoir avec celle-ci une affinité chimique. Des expériences faites à ce sujet ont convaincu qui a voulu l'être, que les chlorures combinés au miasme n'ont pas apporté la moindre modification à l'état des choses. Il

en est de même de toutes autres fumigations, même la plus ridicule, celle des feux dans les rues !

Mais le feu laisse après lui une substance qui, ainsi que la chimie l'a constaté depuis plus de cent ans, a la propriété très-particulière d'absorber les gaz : c'est le *charbon de bois ordinaire*. — Il est prouvé par l'expérience qu'une faible portion de charbon absorbe une quantité étonnante de gaz, surtout s'il est brisé, et encore mieux s'il est réduit en poudre et si répandu qu'il soit sur une grande surface. Et ce qu'on a particulièrement remarqué, c'est que les gaz morbifiques de cette classe à laquelle appartient le miasme de la fièvre jaune sont, par préférence, absorbés en grande quantité par le charbon. On a vu, en effet, quelques baquets remplis de poudre de charbon suffire à la désinfection de tout un navire. Ne parvient-on pas à assainir par ce moyen les eaux les plus corrompues ? Pourquoi ne s'en servirait-on pas pour purifier l'air des hôpitaux et la chambre d'un malade ? Si on ne l'a pas fait, pourquoi ne le ferait-on pas ?

Comme l'usage du charbon pourrait être prescrit et qu'il pourrait être rendu obligatoire par l'autorité, et afin d'en rendre les effets patents dans l'application générale, que l'on fasse publiquement l'expérience suivante, au sujet de l'utilité presque infaillible du charbon :

Mettez un rat mort dans une petite boîte en bois, sur une couche de charbon de trois pouces d'épaisseur, et remplissez ensuite la boîte avec cette poudre de charbon, de manière à couvrir le rat de quelques pouces. Tout le monde connaît l'horrible puanteur d'un rat mort. Eh bien ! placez cette boîte sur la table ronde de la chambre d'un conseil municipal, et priez tous les conseillers de venir journellement chacun à son tour exercer son odorat. Au jour de l'ouverture de cette boîte, ils ne trouveront, même après avoir enlevé la couche supérieure de charbon, d'autre odeur que celle d'un air renfermé; toute l'odeur sera

sortie en quelques minutes. Le rat pourri pourra être placé dans le parloir sans que personne s'en doute, et il n'en restera, après quelques semaines, que la peau, les poils, les muscles desséchés et les os.

Si une tombe a été remplie avec du charbon, dans une épaisseur de deux ou trois pieds, on peut l'ouvrir plus tard sans danger. Un corps, enfermé hermétiquement dans un cercueil, couvert de charbon, peut être déplacé sans inconvénient.

Mais laissons cela de côté; l'essentiel, ici, c'est la cessation prompte de la fièvre; tout cela est indépendant du traitement du malade ; et si tous les cas étaient traités par la méthode homœopathique, on s'apercevrait bientôt, en une seule semaine, de ses bons résultats. Or, ce n'est pas accidentellement, mais bien par suite d'une loi de la nature, qu'il existe un véritable antidote chimique, qui a tout à la fois la vertu de prévenir et celle de guérir, s'il est pris à l'intérieur; et ici l'élément chimique est l'analogue de l'élément dynamique. Il arrive, en effet, que, parmi les symptômes du *carbo vegetabilis* recueillis par Hahnemann, nous trouvons une similitude frappante avec le groupe de symptômes qui caractérise la fièvre jaune ; mais laissons aux médecins le soin d'examiner ce qu'il y de scientifique dans cette thèse; cela ne peut concerner tout le monde.

Le meilleur préservatif de la fièvre jaune est donc le *carbo vegetabilis* dans ses préparations homœopathiques; ses degrés d'atténuation et sa répétition ne peuvent être le sujet d'une grande importance; le temps et des observations attentives nous indiquent ce qu'il y a à faire à cet égard. Mais si on l'administre tout à fait au commencement de la maladie, il est suffisant. Une seule dose prise dans les plus hautes dilutions, a réussi dans plusieurs cas. Un malade qui, dès le premier jour, avait les gencives saignantes, se trouva bien de prendre une dose de la troisième trituration, toutes les six ou sept heures, pendant quelques jours.

Dès l'invasion de l'épidémie, pendant que dure la terreur panique, qu'on est fatigué et épuisé, on a vu plusieurs médecins homœopathes s'empresser de donner *aconitum* et *belladonna*, même alternés; je ne suis pas de cet avis : il n'y a pas une similitude suffisante ni avec l'un ni avec l'autre.

Voici, du reste, comment il convient de procéder. On débutera toujours par *carbo vegetabilis :* il sert de base au traitement. Car, après ce remède, les autres agissent plus favorablement. Si, après son administration, il se déclare des symptômes alarmants, donnez :

*Aconitum*, si la peau est sèche, la fièvre chaude, avec grande angoisse et jactation.

*Belladonna*, avec montées brusques du sang à la tête et à la poitrine, lorsque le mouvement aggrave les symptômes.

*Lachesis* (ou, selon quelques écrits, *crotalus*), dans la période extrême du mal, à l'état d'agonie.

*Arnica*, si le malade est tombé dans la stupeur, avec mauvais goût de la bouche; et qu'il dit être bien, lorsqu'on le questionne sur sa santé.

*Arsenicum*, pour l'état de grande agonie et les douleurs brûlantes; s'il n'est pas suffisant, *cantharis* en dilution dans l'eau.

## ÉVANOUISSEMENT. — SYNCOPE.

Cet accident, qui peut avoir sa gravité, s'appelle aussi **défaillance** ou **syncope**; il inspire en général beaucoup de frayeur aux personnes présentes, et dans leur préoccupation elles s'empressent d'employer toutes sortes de remèdes dont le malade ne retire aucun soulagement, mais bien au contraire de l'aggravation; on sait que de donner à respirer l'esprit de corne-de-cerf (ammoniaque liquide) avec excès, il peut s'ensuivre la mort. — La première règle est donc de ne pas trop se hâter. On commencera par dégager le malade de tous liens ou boutons qui peuvent le gêner; qu'on le mette ensuite dans une position commode, et qu'on écarte de lui tout ce qui, à la reprise de ses sens, pourrait lui être désagréable; ensuite qu'on lui asperge la face avec de l'eau froide; qu'on lui applique, en outre, des compresses

froides et mouillées sur la nuque et au creux de l'estomac. Si tout cela reste sans résultat, et que le malade devienne froid, faites-lui sentir de la teinture ou esprit de camphre.

Si la cause est connue, qu'on applique le remède approprié : par exemple, si la syncope a lieu par suite de la peur, donnez *coffea, opium* ou *aconitum ;* — si c'est une perte considérable de sang, ou la suite d'un affaiblissement quelconque, *china;* dans ce cas, un peu de bon vin est très-efficace, mais à très-petite dose, par gouttes; — après une forte et soudaine émotion morale, *ignatia* ou *chamomilla ;* — après la perte du sommeil, *cocculus.* — Lorsque ce sont des peines légères qui font couler en syncope, donnez *hepar ;* une violente douleur, *aconitum ;* quelquefois aussi *coffea, chamomilla.* Si les douleurs qui ont précédé l'évanouissement étaient de force à rendre fou, donnez *veratrum;* donnez le même remède si la défaillance a lieu par suite du moindre mouvement ; si elle survient le matin, *nux vomica,* et particulièrement aux personnes qui ont excédé leurs forces par un travail intellectuel ou par abus de boissons spiritueuses. *Nux moschata,* si l'évanouissement vient à la suite d'efforts et d'un refroidissement dans un temps humide, chez les individus qui se plaignent d'une grande faiblesse après avoir excédé leurs forces, particulièrement si, pendant qu'ils sont en état de syncope, ils éprouvent des palpitations de cœur, et puis qu'ils s'endorment facilement. — *Carbo vegetabilis* aux personnes qui ont abusé du mercure ; — si elle arrive après dîner, *nux vomica* convient encore, sinon *phosphoricum acidum ;* — si la faiblesse est précédée de vertiges, *chamomilla* ou *hepar ;* — de nausées, *ipecacuanha.*

Ces remèdes seront administrés en olfaction, et seulement par deux inspirations chaque fois, toutes les cinq ou dix minutes, si le premier flair a été sans effet. Choisissez ensuite, au besoin, un autre remède; mais si celui qu'on a employé d'abord a soulagé, et que ce soulagement n'a duré qu' un moment, répétez-le dès que le mal reprend. Si des

vomissements ont lieu après la reprise des sens, ne les empêchez pas. Si postérieurement le malade tombe dans le sommeil, laissez-le dormir : c'est un bien.

### LÉTHARGIE ET SOMNOLENCE.

La léthargie consiste, ainsi que la somnolence et autres états analogues, dans la perte de connaissance par suite de laquelle le malade reste dans un profond sommeil, souvent accompagné de ronflement, état dont il ne peut sortir. Pour le traitement, voyez plus bas à l'article « Apoplexie. »

### MORT APPARENTE OU ASPHYXIE.

Dans ces sortes de cas, on fait généralement, comme dans la syncope, la faute de précipiter sans réflexion les moyens d'action, de les donner avec trop de hâte, ou avec profusion, ou de ne rien faire du tout, et cela dans la supposition que tout moyen est inutile. Dans le cas de mort apparente subite par suite d'une cause extérieure, la vie peut bien n'être que suspendue (1); et si l'on agit alors comme sur un cadavre qu'on veut ressusciter, parce qu'on y suppose un reste de vie, on peut réellement donner la mort. — Il y a beaucoup d'états de maladie où la mort n'est certainement pas apparente, et que tout médecin expérimenté doit connaître; par contre, il y en a d'autres où la mort n'est réellement qu'une suspension de la vie, notamment chez les femmes enceintes ou chez les accouchées. — Il n'existe pas de signe plus certain de la mort que la décomposition du corps, qui, procédant de l'intérieur à l'extérieur, se manifeste aux yeux par des taches livides. Il est des cas où il est au moins incertain que la vie soit suspendue; cela se voit surtout si l'état de mort est sur-

(1) Voy. Bouchut. *Traité des signes de la mort et des moyens de prévenir les enterrements prématurés*. Paris, 1849, in-18.

venu subitement et sans cause appréciable, et dans lequel il n'existe pas encore un commencement de putréfaction. On devra alors s'abstenir de tout acte qui pourrait occasionner une mort réelle. Qu'on suspende donc tout préparatif d'ensevelissement, au moins jusqu'au troisième jour. Ce temps est ordinairement suffisant pour déterminer dans le corps des changements qui lèvent toute incertitude. S'il n'y a pas de signe de décomposition dès le troisième jour, on attendra encore, même une semaine, s'il le fallait.

Dans le cas où l'activité vitale a été suspendue par une cause extérieure violente, le corps doit être traité avec le plus grand soin, touché avec prudence et douceur : en faisant ainsi, on parvient souvent à rappeler à la vie des malheureux trouvés dans cet état de mort apparente. — On placera le sujet dans les conditions d'une douce chaleur; plus l'air est froid, moins on doit se hâter de le réchauffer; on ramènera graduellement la chaleur. Si la mort apparente a eu lieu par réfrigération, on devra le réchauffer encore avec beaucoup plus de ménagement, car, en général, il est nuisible de rétablir trop promptement la chaleur dans les corps en apparence inanimés. Il est également nuisible de les éprouver par des secousses électriques ou galvaniques, qui ne peuvent que déterminer la mort réelle. Il faut procéder par les frictions et le massage; on placera le corps dans un lieu où l'air soit sain et pur, et éloigné du bruit. Il ne faut rien précipiter; si la vie existe encore, elle ne s'éteindra pas si vite.

I. — **Mort apparente par inanition.** Les individus qui, par suite de la privation complète de nourriture, tombent d'inanition et semblent dans un état de mort, seront ranimés par de petits lavements de lait chaud, répétés souvent; dès que la respiration commence à se faire sentir, qu'on leur donne du lait goutte à goutte, plus tard par quelques cuillerées à café, et graduellement davantage. Ce n'est que lorsqu'ils commencent à demander eux-

mêmes, et qu'ils insistent, qu'on peut leur permettre quelques cuillerées de bouillie au pain, et plus tard du bouillon, ensuite quelques gouttes de vin. Avant de leur faire prendre un petit repas, il faut que le sommeil soit revenu, et que le malade y ait déjà puisé quelques forces. Il continuera encore à ne faire que de petits repas, et ce n'est que progressivement qu'il pourra se permettre de rentrer dans ses habitudes alimentaires. S'il mange trop vite et trop, il s'expose au danger de mourir.

II. — **Mort apparente** par suite d'une **chute** dans un précipice. Le malade devra être placé avec précaution sur un lit, la tête haute et dans un lieu tranquille; puis on lui mettra sur la langue quelques gouttes d'une solutien d'*arnica*, en attendant l'arrivée du médecin, qui aura à examiner s'il n'y a pas quelque fracture ou s'il reste encore quelques signes de vie. Il peut ouvrir la veine pour obéir au préjugé, mais il laissera couler quelques gouttes de sang à peine; car si, après la saignée faite à raison d'une chute, on est rendu à la vie, ce n'est pas le sang perdu qui l'aura rappelée ; elle serait revenue sans cela. Toutefois, il n'est pas absolument impossible que la saignée puisse concourir au rétablissement d'un blessé.

Si on a jugé convenable de ne pas y recourir, donnez de nouveau *arnica*, par la bouche et en lavements ; si le blessé se ranime par suite du sang perdu, donnez-lui d'abord *china* pour favoriser le rétablissement des forces et ensuite *arnica*. — Si le malade avait perdu beaucoup de sang par ses blessures, il est tout au moins intempestif de le saigner; on lui donnera *china* ou quelque peu de vin, mais seulement par goutte; plus tard, *arnica*.

III. — **Les individus étranglés, pendus, suffoqués** par **manque d'air** ou par **compression** doivent être déshabillés complétement; qu'ils soient couchés dans une position convenable, la tête un peu haute, et le cou tout à

fait libre et sans appui qui puisse le faire fléchir en avant ou en arrière; puis on pratiquera avec une flanelle chaude de légères frictions, qui seront continuées quelque temps; on donnera ensuite un lavement d'*opium*, dix à vingt globules délayés dans une suffisante quantité d'eau; il sera administré tout à la fois et poussé avec lenteur; on le répétera tous les quarts d'heure, puis on reviendra aux frictions, qui seront exercées sur les parties internes. On présentera de temps en temps un petit miroir devant la bouche et sous le nez, pour juger de l'état de la respiration. Qu'on écarte les paupières pour s'assurer, par la sensation subite du jour, du degré de dilatation des pupilles et de la sensibilité des yeux. On enveloppera les pieds avec des linges dans lesquels on aura placé une tuile ou un fer à lisser chauds; tout le corps sera entouré de la sorte ; c'est ainsi qu'on le réchauffera universellement.

Si, une ou deux heures après, il ne s'est pas opéré de changement, prenez une amande amère qui, après avoir été complétement broyée, sera mise dans un verre d'eau, avec laquelle on humectera la bouche et le nez, en tâchant d'en faire tomber quelques gouttes sur la langue ; le reste sera donné en lavement. — Si le lavement n'était pas gardé, qu'on en serve un second, mais avec une canule plus longue, et qu'on laissera en place quelques instants, ou bien encore on bouchera l'ouverture de l'anus avec le pouce. On peut également, dans la plupart des cas, faire pratiquer, par une personne bien portante, des passes magnétiques, qui se feraient du sommet de la tête à l'extrémité des pieds, comme il a été dit plus haut, au chapitre «Maladie des enfants.» — Qu'on ne s'arrête pas à l'opinion de ces gens qui tiennent cette pratique comme un non-sens; leur science ne leur permet pas de comprendre la vie autrement qu'à un point de vue étroit et vulgaire; qu'on se hâte de les éloigner au plus tôt.

IV. — **Des noyés.** On les fera déshabiller de suite ; on

leur nettoiera la bouche et la gorge, et puis on inclinera légèrement le corps et la tête, afin de faciliter l'écoulement de l'eau avalée ; on les couchera ensuite dans un lit chaud, enveloppés de couvertures chaudes, ou environnés de sable ou de cendres chaudes. En été, on peut exposer le noyé à l'action de la chaleur solaire, toujours enveloppé d'une couverture, la face exposée au soleil, et la tête légèrement couverte; on lui donnera ensuite un lavement, et l'on commencera à faire, avec des flanelles chaudes, des frictions qu'on continuera pendant deux heures entières. On peut également essayer encore ici des passes magnétiques. La saignée est un non-sens. — Si les frictions ou les lavements ne produisent aucun effet, on administrera *tartarus emeticus* sur la langue, et le même remède en lavement, une prise de la troisième trituration dans un demi-litre d'eau, ce que la pointe d'un canif peut en prendre, et l'on reprendra les frictions, que l'on fera durer longtemps. On a vu des personnes qui avaient passé une demi-journée dans l'eau, et qui sont revenues à la vie par des soins longs et infatigables. Celui qui tombe dans l'eau ne meurt pas de suite; ce n'est que longtemps après que la vie s'éteint, et ce n'est, généralement, que le troisième jour. Ce qui nous manque le plus ordinairement, dans ce cas, c'est la science ou la patience.

V. — **De la congélation.** Des personnes qu'on a trouvées gelées ont pu être rappelées à la vie après plusieurs jours. — Il faut enlever le corps avec la plus grande précaution, parce que la moindre violence pourrait déterminer la fracture de quelque membre. On exposera le sujet dans une chambre froide, inhabitée, ou dans une grange, pourvu qu'il n'y ait pas de courant d'air; il ne faut pas oublier, dans ce cas, que la chaleur, même modérée, est une cause de mort. — Qu'on le couvre entièrement de neige de quatre travers de doigt d'épaisseur, même le visage, en ne laissant que la bouche et les narines libres.

On placera le gelé de manière à ce que l'eau qui se fondra puisse s'écouler promptement, et l'on renouvellera la neige là où elle sera fondue. S'il n'y a pas de neige, on le mettra dans un bain froid, qu'on aura refroidi avec la glace. — Si la glace s'est prise au corps ou aux vêtements, il faut l'en détacher. — C'est ainsi qu'on réussit à dégeler les corps ; on voit, on acquiert la conviction qu'on y est parvenu lorsqu'ils deviennent mous et flexibles. On commencera ensuite par ôter les habits ; on les coupera plutôt que de les enlever de force et de risquer de rompre quelque organe. Dès que les membres deviennent souples, on fera des frictions avec la neige sur les parties ramollies, et l'on continuera jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges ; après les frictions, on mettra le malade sur un lit sec, et on le frottera avec des flanelles froides, etc. — Si après ce traitement on n'aperçoit aucun signe de vie, qu'on prenne un morceau de *camphre* ou quelques gouttes de l'*éther camphré ;* on les délayera dans l'eau pour en faire un lavement qu'on donnera. On répétera ce lavement tous les quarts d'heure. Si la vie se ranime sous l'empire des frictions ou du camphre, administrez alors des lavements tièdes de *café noir ;* et dès que la déglutition sera rétablie, donnez du café par petites cuillerées.

A mesure que les signes de la vie augmentent, éloignez tout ce qui est humide, et frottez le corps jusqu'à ce qu'il soit sec, mais jamais au point de produire la chaleur. Il faut que le malade se réchauffe de lui-même dans le lit ; on ne l'entourera donc pas d'une chaleur d'emprunt, à l'exception toutefois des petits enfants noyés, que l'on mettra au lit avec une personne saine.

On devra n'épargner ni peines ni soins pour ramener quelqu'un à la vie ; il s'agit quelquefois d'employer plusieurs heures pour obtenir ce résultat. — Il survient souvent alors des douleurs très-violentes. Dans ce cas, donnez *carbo vegetabilis,* qu'on répétera aussi souvent qu'il sera

nécessaire; s'il ne suffit pas, donnez *arsenicum album*. Si les douleurs sont lancinantes avec chaleur à la tête, administrez *aconitum* en dilution. Si le malade a envie de goûter du vin ou de l'eau-de-vie, il faut lui en donner, mais tout au plus par gouttes et de temps à autre, tant que cette envie peut durer.

Les personnes rappelées ainsi à la vie doivent pendant longtemps se méfier de la chaleur du poêle et du feu, parce qu'il en résulterait peut-être des maladies des os, qui ne se manifestent que l'été suivant.

VI. — **Accidents occasionnés par la foudre** (1). Les foudroyés seront placés, étendus à demi, en face du soleil, dans un trou fait dans la terre fraîchement remuée; ils en seront entièrement couverts, à l'exception de la figure. — Aussitôt qu'ils remueront les yeux, on devra faire de l'ombre sur leur tête. On leur mettra quelques globules de *nux vomica* sur la langue. Si, après une demi-heure, il n'y a pas signe de vie, on répétera ce remède. Un quart d'heure après on leur frottera la nuque avec une solution de *nux vomica;* après un autre quart d'heure, ayant dégagé le derrière du dos de la terre qui l'entoure, on administrera un lavement avec une nouvelle solution de dix à vingt globules de *nux vomica*. On bouchera dès lors l'anus avec du coton, afin d'empêcher la sortie du lavement, et l'on recouvrira le malade de terre; on le laissera dans cette positon jusqu'à ce qu'il commence à respirer, après quoi on lui dégagera la poitrine et on le mettra dans une chambre bien exposée à la lumière. — Si le malade ne pouvait être placé dans la terre fraîche, qu'on le tienne à un courant d'air frais, qu'on lui donne de l'eau fraîche à boire,

(1) Consultez sur ce sujet les importantes Recherches de M. le docteur Boudin (*Annales d'hygiène*. Paris, 1854 et 1855, t. II, p. 395, t. III, p. 241 et t. IV). — *Traité de Géographie médicale*. Paris, 1857, t. I, pag. 455 et suiv.

et qu'on donne *nux vomica*, comme il est dit plus haut.

Contre les souffrances consécutives, donnez *nux vomica* et *sulphur;* contre la cécité, *phosphorus*.

VII. — **La mort apparente,** par suite d'**émotions diverses,** — d'une grande mortification, *chamomilla;* — après un vif chagrin, *ignatia;* — après une grande colère et frayeur, *aconitum;* — après une peine d'amour avec désappointement et douleur au cœur, *lachesis*.

Dans les cas d'une mort apparente soudaine après de vives émotions, outre les remèdes indiqués, donnez *apium virus*, ou *glonoine*, si le visage est pâle. — *Apium virus*, lorsque la syncope débute par une faiblesse qui entraîne le malade à terre et tombe; quelquefois avec vomissements, particulièrement après une peine morale et une fatigue corporelle; — *glonoine*, quand le malade porte subitement sa main sur son cœur ou à la tête; après une sueur froide.

*Opium* est préférable, si le visage est bleuâtre.

TÉTANOS.

Dans cette affection, les malades sont tantôt entièrement roides, sans mouvement possible des membres ou des muscles; tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, leurs membres sont renversés et roidis en arrière, quelquefois à ce point que la nuque va toucher les talons. Lorsqu'on a à agir contre les symptômes du premier ordre, on emploiera *belladonna, lachesis, hyoscyamus, opium, ignatia* et *natrum muriaticum;* dans ceux du second, on aura recours à *opium, rhus* et *belladonna;* et pour le dernier cas, *rhus* et *ignatia* alternativement. *Lachesis* peut prévenir l'attaque lorsqu'on la voit s'approcher, et *natrum muriaticum* sera préféré lorsque la cause dépend d'une violente et persistante contrariété; *arnica, opium* et *hyoscyamus*, lorsque la cause est externe et traumatique; les autres remèdes s'administrent

selon le caractère et la valeur des symptômes. — Mais comme la maladie est très-grave et très-dangereuse, il faut s'empresser d'avoir un médecin.

## APOPLEXIE.

Comme il est fort important de prévenir une maladie très-grave par elle-même, et de prévenir en même temps la paralysie consécutive, nous devons faire connaître les signes précurseurs de l'apoplexie : ce sont une certaine pesanteur du corps, l'obscurcissement de la vue, bourdonnement et dureté d'ouïe inaccoutumée, somnolence ou grande propension au sommeil, sommeil qui est interrompu par des rêves pénibles pendant la nuit; ronflement; fréquents bâillements et fatigue après le moindre exercice; douleurs aiguës de la tête; vertiges, défaillances; grande irritabilité de caractère; affaiblissement brusque de la mémoire; oubli des mots et des choses; vision obtuse ou double; difficulté d'avaler; engourdissements ou picotements des extrémités; congestion du sang à la tête, avec battement des artères du cou; visage rouge, et pouls plein et vif, etc. Voyez « Congestion habituelle de la tête. »

Dans les cas d'apoplexie, la pratique ordinaire a recours à la saignée; il en résulte, en général, un rétablissement soudain, mais qui ne dure pas : le malade ne tarde pas à succomber. — Avis. Ouvrez les yeux du patient : si les pupilles sont étroites, ou si l'une d'elles est plus petite et l'autre dilatée, ne saignez pas; si elles sont très-dilatées toutes deux, ou si l'une d'elles est dilatée et l'autre d'une dilatation ordinaire, le malade peut être saigné; mais un médecin homœopathe éclairé et expérimenté le rétablira toujours sans la saignée.

Si le pouls est lent et plein, le visage rouge ou pâle, donnez *opium;* mettez-en quelques globules sur la langue du malade, et faisant dissoudre quelques autres globules

dans une bouteille d'eau, donnez-en un lavement; — si le pouls est très-faible, donnez *lachesis* de la même manière.

En général, choisissez un remède selon la nature de la cause, et particulièrement selon les symptômes qui précèdent l'attaque. Si elle est précédée par des nausées ou des envies de vomir, ou si le malade vomit lorsqu'il est revenu à lui, donnez *tartarus emeticus*, troisième trituration (la quantité que peut en tenir la pointe d'un canif, et que vous ferez dissoudre dans un verre d'eau), et administrez cette portion par cuillerée à dessert toutes les dix ou quinze minutes; s'il ne se déclare pas d'amélioration après une bonne demi-heure, donnez-la en lavement. — Du reste, choisissez selon les symptômes plus haut indiqués : *aconitum, veratrum, pulsatilla, phosphoric. acid., nux vomica, arsenium, antimonium crudum, hyoscyamus, arnica*, etc.

Les limites de cet ouvrage bornent là les détails au sujet de cette maladie ; mais on comprend qu'en pareil cas, il est indispensable de recevoir les soins d'un médecin homœopathe.

FIN

# TABLE INDICATIVE

## DES REMÈDES EMPLOYÉS, LEURS NOMS ET LEUR USAGE DANS LES MALADIES.

(Pour la pagination, voir la table des matières et des chapitres.)

ACONITUM. ACONITUM NAPELLUS. ACONIT NAPEL. Plante vénéneuse des montagnes d'Europe. Renonculacées, Juss.

Frayeur. Crainte ou peur. Contrariété. Colère. Irritabilité. Refroidissements. Coup de soleil. Fatigue. Excès. Indigestion. Embarras gastrique. Surcharge d'estomac. Boissons froides. Ivresse. Tabac. Infusions végétales. Cantharides. Soufre. Mauvais air. Peintures. Acides. Crapaud. Pustule maligne. Guêpes. Cousins. Lésion externe. Meurtrissure. Yeux pochés. Luxation. Fracture. Blessures. Trismus. Saignement des gencives. Brûlures. Yeux. Nez.

Vertige. Mémoire faible. Congestion de la tête. Mal de tête. Paupières. Ophthalmie. Cécité. Horreur de la lumière. Bourdonnement d'oreilles. Epistaxis. Coryza. Toux. Coqueluche. Croup. Congestion de la poitrine. Crachement de sang. Laryngite. Bronchite. Palpitations. Asthme. Pleurésie. Inflammation des poumons. Contusion de la poitrine. Esquinancie. Mal de dents. Névralgie faciale. Mauvais goût. Affection de la langue. Vomissement de sang. Inflammation d'estomac. Vers. Prurit à l'anus. Hémorrhoïdes. Dyssenterie. Choléra. Maladie du foie. Difficultés des urines. Hernie. Suppression des règles. Grossesse. Couches. Maladies de l'enfance. Dentition. Vaccination. Croûtes de lait. Urticaire. Rougeole. Scarlatine. Varioloïde. Petite vérole. Erysipèle. Goutte. Rhumatisme. Cauchemar. Insomnie. Fièvre intermittente, rémittente et congestive. Fièvre jaune. Syncope. Mort apparente. Apoplexie.

ANTIMONIUM CRUDUM. ANTIMOINE CRU. Sulfure d'antimoine.

Refroidissement. Echauffement. Excès. Embarras gastrique. Diarrhée. Mal de tête. Fièvre. Ivresse. Acides.

Vertige. Céphalalgie. Paupières. Yeux. Mal d'oreille. Oreilles. Mal de dents. Mauvais goût. Dyspepsie. Nausées. Inflammation de l'estomac. Hémorrhoïdes. Diarrhée. Grossesse. Après les couches. Chez les enfants. Ulcères. Cors. Verrues. Goutte. Fièvre intermittente. Apoplexie.

APIUM VIRUS. Extrait chimique du poison de l'abeille commune.

Refroidissements. Cantharides. Piqûres de guêpes. Blessures.

Vertige. Mémoire. Paupières. Yeux. Vue faible. Photophobie. Enrouement. Toux. Congestion de la poitrine. Asthme. Contusion de la poitrine. Esquinancie. Mal de dents. Langue (affection de la). Prurit à l'anus. Prolapsus de l'anus. Hémorrhoïdes. Diarrhée. Urines difficiles. Règles en retard. Grossesse. Après les couches. Urticaire. Scarlatine. Erysipèle. Prurit de la peau. Mort apparente.

ARNICA MONTANA. Arnique. Plante des montagnes d'Europe. Corymbifères, Juss.

Colère. Refroidissement. Fatigue. Longues veilles. Embarras gastrique. Mal de tête. Acides. Quinine. Polygala. Guêpes. Cousins. Coups. Entorse. Luxation. Fracture. Blessures. Gencives. Oreilles. Nez. Gosier. Peau. Estomac. Vertige. Mémoire faible. Congestion de la tête. Mal d'oreille, Bourdonnement. Dureté de l'ouïe. Nez. Gosier. Estomac. Peau.

Vertige. Mémoire. Congestion du sang à la tête. Mal d'oreille. Oreilles. Nez. Toux. Coqueluche. Croup. Crachement de sang. Entorse. Pleurésie. Pneumonie. Contusion de la poitrine. Mal de dents. Fluxion de la joue. Névralgie faciale. Mauvais goût. Mauvaise haleine. Affection de la langue. Dyspepsie. Nausées. Vomissement de sang. Prolapsus de l'anus. Pissement de sang. Grossesse. Après les couches. Chez les enfants. Rougeole. Furoncle. Charbon. Goutte. Rhumatisme. Pleurésie. Fièvre intermittente. Fièvre jaune. Mort apparente.

ARNICA TINCTURA. Teinture d'arnica.

Fatigue. Coups et blessures. Bosses à la tête. Luxation. Pansement après les couches. Troisième partie chez les enfants. Ulcères. Entamures au lit.

**ARSENICUM. ARSENICUM ALBUM.** Arsenic.

Peur. Vexation. Contrariété. Refroidissements. Fatigues. Perte d'humeurs. Indigestion. Boissons froides. Liqueurs brassées. Ivrognerie. Délire tremblant. Tabac. Aliments surs. Quinine. Mercure. Crapaud. Graisse vénéneuse. Pustule maligne. Morve. Morsure de serpent. Substance putride animale. Meurtrissure. Blessure. Brûlure. Estomac.

Mal de tête. Affections des paupières et des yeux; des oreilles; du nez. Coryza. Toux. Croup. Crachement de sang. Laryngite. Bronchite. Palpitations. Asthme. Pleurésie. Inflammation des poumons. Mal de dents. Fluxion des joues. Névralgie faciale. Mauvais goût. Haleine fétide. Scorbut. Affection de la langue. Nausées. Vomissement de sang. Inflammation de l'estomac. Congestion abdominale. Hémorrhoïdes. Dyarrhée. Dyssenterie. Choléra. Urines difficiles. Hernies. Règles tardives supprimées. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Urticaire. Rougeole. Scarlatine. Erysipèle. Prurit de la peau. Gâle. Charbon. Engelures. Panaris. Ulcères. Rhumatisme. Goutte. Fièvre intermittente. Fièvre jaune. Mort apparente. Apoplexie.

**BELLADONNA. ATROPA BELLADONNA.** Belladonne. Morelle furieuse. Plante vénéneuse. Solanées, Juss.

Frayeur. Crainte. Peur. Mortification. Colère. Refroidissements. Coup de soleil. Echauffement. Vie sédentaire. Boissons brassées. Ivrognerie. Délire tremblant. Café. Aliments acides. Laudanum. Quinine. Sénéga. Salsepareille. Soufre. Mercure. Plomb. Gaz délétère. Mauvais air. Foie de soufre. Iode. Vin adultéré. Essence de térébenthine. Coquillages. Morsure de serpent, de chien enragé. Lésions mécaniques. Meurtrissure. Trismus. Blessure de l'oreille, du nez, du gosier, de la trachée-artère, de l'estomac.

Vertiges. Mémoire. Sang à la tête. Mal de tête. Perte des cheveux. Affection des paupières et des yeux. Cécité. Photophobie. Strabisme. Oreillons. Mal d'oreille, aux oreilles, au nez. Coryza. Toux. Coqueluche. Croup. Congestion de poitrine. Crachement de sang. Bronchite. Palpitations. Asthme. Inflammation des poumons. Esquinancie. Mal de dents. Fluxion de la face. Névralgie faciale. Mauvais goût. Haleine fétide. Affection de la langue. Dyspepsie. Pyrosis. Nausées. Langueur d'estomac. Coliques. Inflammation de

l'estomac. Congestion abdominale. Vers. **Hémorrhoïdes. Diarrhée.** Dyssenterie. Choléra. Maladie du foie. Urines difficiles. Hernie. Menstruation tardive, supprimée, douloureuse. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Dentition. Encore chez les enfants. Urticaire. Rougeole. Scarlatine. Petite vérole volante. Petite vérole. Varioloïde. Erysipèle. Clou. Goutte. Rhumatisme. Insomnie. Fièvre intermittente. Fièvre congestive et rémittente. Fièvre jaune.

BRYONIA. BRYONIA ALBA. Bryone. Plante grimpante. Cucurbitacées, Juss.

Contrariété ou vexation. Colère. Refroidissement. Echauffement. Fatigue. Indigestion. Boissons aqueuses. Eau à la glace. Lait. Tabac. Aliments acides. Salsepareille. Sainbois. Mauvais air. Peinture. Acides. Vin frelaté. Essence de térébenthine. Graisse vénéneuse. Efforts. Faux pas. Entorse. Trismus. Saignement des gencives.

Mal de tête. Oreillons. Affection des yeux, des oreilles, du nez. Coryza. Toux. Coqueluche. Crachement de sang. Epistaxis. Bronchite. Asthme. Pleurésie. Inflammation des poumons. Esquinancie. Mal de dents. Fluxion des joues. Névralgie faciale. Mauvais goût. Mauvaise haleine. Dyspepsie. Nausées. Mal de cœur. Mal d'estomac. Inflammation d'estomac. Congestion abdominale. Diarrhée. Dyssenterie. Choléra. Constipation. Maladie du foie. Menstruation tardive, supprimée. Pâles couleurs. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Eruption. Urticaire. Rougeole. Scarlatine. Petite vérole. Erysipèle. Cors. Goutte. Rhumatisme. Fièvre intermittente.

CALCAREA. CALCAREA CARBONICA. Sous-carbonate de chaux. Extrait de la coquille d'huître.

Refroidissements. Excès. Lait. Ivrognerie. Délire tremblant. Aliments acides. Quinine. Mercure. Chevaux morveux. Coups. Brûlure. Yeux.

Vertiges. Chute de cheveux. Affection des paupières, des yeux. Orgelet. Vue longue. Vue. Mal d'oreille. Affection des oreilles, du nez. Enrouement, Toux. Laryngite. Mal de dents. Mauvais goût. Nausées. Mal d'estomac. Vers. Prurit à l'anus. Prolapsus de l'anus. Hémorrhoïdes. Diarrhée. Jaunisse. Règles trop abondantes. Pâles couleurs. Leucorrhée. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Dentition. Urticaire. Scarlatine. Abcès. Cors. Verrues. Goutte. Rhumatisme. Fièvre intermittente.

CALENDULA TINCTURA. CALENDULA OFFICINALIS. SOUCI DES JARDINS.

Corymbifères, Jus. Plaies ou déchirures.

CANTHARIDES TINCTURA. CANTHARIDE. Mouches cantharides.

Morsure de chien enragé. Brûlures.

CAPSICUM. CAPSICUM ANNUUM. POIVRE DE GUINÉE. Piment de jardin. Solanées, Juss.

Mal du pays. Désordres de l'estomac. Boissons aqueuses. Mal de tête. Enrouement. Toux. Capsicum. Mauvais goût. Scorbut. Etat sabural de l'estomac. Pyrosis. Nausées. Congestion abdominale. Picotement et démangeaison. Fièvre intermittente.

CARBO VEGETABILIS. CHARBON VÉGÉTAL. Charbon de bois.

Refroidissement. Echauffement. Veillées. Excès. Indigestion. Embarras d'estomac. Eau à la glace. Ivresse. Café. Quinine. Mercure. Alcalis. Brûlures.

Mémoire. Perte de cheveux. Vue courte. Amygdales. Affection des oreilles, des yeux. Enrouement. Toux. Coqueluche. Croup. Crachement de sang. Laryngite. Pneumonie. Mal de dents. Mauvais goût. Mauvaise haleine. Scorbut. Pyrosis. Nausées. Mal d'estomac. Flatuosités. Vers. Hémorrhoïdes. Dyssenterie. Choléra. Urines difficiles. Grossesse. Chez les enfants. Urticaire. Scarlatine. Erysipèle. Démangeaison à la peau. Gâle. Ulcères. Fièvre intermittente. Fièvre jaune. Syncope. Mort apparente.

CAUSTICUM. REMÈDE DE HAHNEMANN. Tiré de la chaux vive.

Aliments acides. Brûlure.

Affection des oreilles, du nez. Enrouement. Toux. Laryngite. Mal de dents. Mauvais goût. Colique. Dyssenterie. Menstruation supprimée, douloureuse. Flueurs blanches. Grossesse. Chez les enfants. Urticaire. Rougeole. Gale. Panaris. Ulcères. Verrues. Goutte.

CEPA, ALLIUM CEPA. OIGNON.

Refroidissements. Fatigue. Dérangement de l'estomac.

Mémoire. Mal de tête. Yeux. Mal d'oreille. Oreilles. Coryza. Toux. Asthme. Mal de dents. Névralgie faciale. Mauvaise haleine. Dyspepsie. Coliques flatuleuses. Urines difficiles. Hernie. Couches. Urticaire. Mal aux pieds.

CHAMOMILLA VULGARIS. MATRICARIA CHAMOMILLA. CAMOMILLE COMMUNE. Corymbifères.

Vexation ou contrariété. Colère. Irritabilité. Refroidissements. Embarras d'estomac. Ivresse. Café. Tabac. Valériane. Rhubarbe. Magnésie. Lésions externes. Fracture. Blessure. Brûlure. Gorge.

Vertige. Sang à la tête. Mal de tête. Affection des paupières, des yeux. Mal d'oreille. Affection des oreilles. Coryza. Enrouement. Toux. Croup. Bronchite. Palpitations. Asthme. Inflammation des poumons. Esquinancie ou angine. Mal de dents. Fluxion de la face. Mauvais goût. Haleine fétide. Dyspepsie. Pyrosis. Mal d'estomac. Coliques. Inflammation de l'estomac. Congestion abdominale. Hémorrhoïdes. Diarrhée. Dyssenterie. Choléra. Affection du foie. Jaunisse. Menstruation trop copieuse; douloureuse. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Dentition. Encore chez les enfants. Eruption. Engelures. Rhumatisme. Insomnie. Fièvre intermittente. Evanouissement. Mort apparente.

CHINA. CINCHONA OFFICINALIS. QUINQUINA. Ecorce du Pérou. Rubiacées, Juss.

Refroidissements. Fatigue. Longues veilles. Excès. Perte d'humeurs. Indigestion. Efforts. Boissons froides. Thé. Tabac. Aliments acides. Quinine. Digitale. Assa fœtida. Mercure. Arsenic. Fer. Meurtrissures. Blessures.

Vertiges. Mémoire. Sang à la tête. Mal de tête. Chute de cheveux. Affection des paupières et des yeux. Vue courte. Mal d'oreille. Affection des oreilles, du nez. Coryza. Toux. Coqueluche. Croup. Crachement de sang. Palpitations. Asthme. Inflammation des poumons. Congestion de la poitrine. Esquinancie. Mal de dents. Névralgie faciale. Mauvais goût. Scorbut. Dyspepsie. Pyrasis. Nausées. Mal d'estomac. Vers. Démangeaisons à l'anus. Hémorrhoïdes. Diarrhée. Dyssenterie. Choléra. Affection du foie. Jaunisse. Urines difficiles. Règles supprimées; trop copieuses. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Entamures au lit. Goutte. Rhumatisme. Fièvre intermittente. Syncope. Mort apparente.

CINA. ARTEMISIA SANTONICA. SEMEN-CONTRA. Plante d'Asie. Synanthérées, Juss.

Mal de tête. Nez. Toux. Croup. Coqueluche. Colique. Vers.

Démangeaison à l'anus. Chez les enfants. Dentition. Encore chez les enfants. Fièvre intermittente.

COCCULUS. MENISPERMUM COCCULUS. Coque du Levant. Plante vénéneuse de l'Inde. Ménispermes.

Surprise. Saisissement. Amours contrariés. Refroidissement. Longues veilles. Excès. Boissons froides. Café. Thé. Epices. Infusions végétales. Laudanum. Valériane. Magnésie. Acides. Acide prussique. Blessure.

Sang à la tête. Mal de tête. Oreilles. Crachement de sang. Palpitations. Asthme. Esquinancie. Mal de dents. Mauvais goût. Mal d'estomac. Menstruation douloureuse. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Dentition. Scarlatine. Insomnie. Fièvre intermittente. Evanouissement.

COFFEA. COFFEA ARABICA. Café moka cru. Rubiacées. Juss.

Contrariété. Irritabilité. Refroidissement. Fatigue. Excès. Désordre de l'estomac. Ivresse. Café. Thé. Epices. Infusions végétales. Laudanum. Valériane. Magnésie. Acides. Acide prussique. Blessure.

Sang à la tête. Mal de tête. Oreilles. Crachement de sang. Palpitations. Asthme. Esquinancie. Mal de dents. Mauvais goût. Mal d'estomac. Coliques menstruelles. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Dentition. Scarlatine. Insomnie. Fièvre intermittente. Syncope.

COLOCYNTHIS. CUCUMIS COLOCYNTHIS. Coloquinte. Plante des bords de la Méditerranée. Cucurbitacées, Juss.

Contrariété. Vexation. Refroidissement. Excès. Trouble de l'estomac. Liqueurs fermentées. Café. Rhubarbe. Magnésie. Trismus. Blessure.

Mal de tête. Yeux. Névralgie faciale. Mauvais goût. Coliques. Hémorrhoïdes. Diarrhée. Dyssenterie. Urines difficiles, Grossesse. Chez les enfants. Goutte. Rhumatisme.

CROCUS. CROCUS SATIVUS. Safran cultivé officinal. Iridée, Jussieu.

Yeux. Nez. Menstruation, abondante. Grossesse. Couches.

CUPRUM METALLICUM. Cuivre.

Irritabilité. Refroidissement. Tabac.

Mal de tête. Strabisme. Coqueluche. Mauvais goût. Vers. Choléra. Menstruation, tardive. Couches. Urticaire. Erysipèle. Rhumatisme.

DROSERA. DROSERA ROTUNDIFOLIA. ROSÉE DU SOLEIL. Droseracées, Juss.

Nostalgie.

Vue longue. Enrouement. Toux. Coqueluche. Croup. Rougeole.

DULCAMARA. SOLANUM DULCAMARA. DOUCE-AMÈRE. Plante rampante. Solanées, Juss.

Refroidissement. Excès. Mercure.

Sang à la tête. Yeux. Mal d'oreille. Oreilles. Coryza. Toux. Coqueluche.

EUPHRASIA. EUPHRASIA OFFICINALIS. EUPHRAISE. Casse-lunette. Scrophulariacées, Juss.

Affection des paupières, des yeux, de la vue. Coryza. Asthme. Chez les enfants. Rougeole.

FERRUM. FERRUM ACETICUM. ACÉTATE DE FER.

Refroidissement. Eau pour boisson. Boissons fermentées. Thé. Aliments acides. Quinine. Mercure. Arsenic.

Chute de cheveux. Yeux. Congestion de la poitrine. Crachement de sang. Pleurésie. Mauvais goût. Nausées. Démangeaison à l'anus. Diarrhée. Pâles couleurs. Grossesse. Chez les enfants. Goutte. Fièvre intermittente.

GLONOINE. NITRATE D'OXYDE DE GLYCÉRINE. PRÉPARATION CHIMIQUE. Tiré de la glycérine.

Frayeur. Irritabilité. Refroidissements. Coup de soleil. Lésions externes.

Sang à la tête. Mal de tête. Palpitations. Mal de dents. Grossesse. Fièvre intermittente. Fièvre avec congestion et rémittente. Mort apparente.

HEPAR. HEPAR SULPHURIS CALCAREUM. COMBINAISON CHIMIQUE DE CHAUX ET DE SOUFRE. Sulfure de chaux. Foie de soufre.

Colère. Refroidissements. Fatigue. Embarras gastrique. Iode. Mercure. Fer. Acides. Alcalis. Arsenic. Etain. Zinc. Morsure de serpent. Meurtrissure. Blessure. Trachée-artère. Estomac. Peau.

Vertiges. Sang à la tête. Céphalalgie. Chute de cheveux. Paupières. Orgelet. Lumière. Mal d'oreille. Affection des

oreilles, du nez. Coryza. Enrouement. Coqueluche. Croup. Laryngite. Bronchite. Pneumonie. Esquinancie. Mal de dents. Fluxion de la joue. Névralgie faciale. Mauvais goût. Scorbut. Dyspepsie. Embarras gastrique. Hémorrhoïdes. Jaunisse. Difficulté d'uriner. Couches. Chez les enfants. Urticaire. Petite vérole. Erysipèle. Démangeaison de la peau. Gâle. Furoncle. Charbon. Panaris. Abcès. Rhumatisme. Fièvre intermittente. Evanouissement.

HYDROPHOBIUM. EXTRAIT CHIMIQUE DU VIRUS.

De la rage, morsure de chien enragé.

HYOSCYAMUS. HYOSCYAMUS NIGER. JUSQUIAME. Plante vénéneuse. Solanées, Juss.

Chagrin. Mortification. Nostalgie. Morsure de chien enragé. Trismus. Gencives saignantes.

Paupières. Aveuglement. Strabisme. Oreillons. Oreilles. Toux. Croup. Crachement de sang. Pneumonie. Mal de dents. Névralgie faciale. Mauvais goût. Scorbut. Langue. Nausées. Inflammation de l'estomac. Vers. Urines difficiles. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Rougeole. Rhumatisme. Fièvre intermittente. Apoplexie.

HYPERICUM TINCTURA. HYPERICUM PERFORATUM. MILLE-PERTUIS VULGAIRE. Hypéricinées, Juss.

Coups de poignard. Blessures profondes.

IGNATIA. IGNATIA AMARA. FÈVE SAINT-IGNACE. Fruit vénéneux. Strychnées, Juss.

Frayeur. Chagrin. Peines d'amour. Irritabilité. Refroidissement. Excès. Eau pour boisson. Café. Thé. Tabac. Epices. Digitale. Trismus. Blessures. Gorge. Trachée-artère.

Sang à la tête. Mal de tête. Yeux. Toux. Crachement de sang. Palpitations. Asthme. Esquinancie. Mal de dents. Mauvais goût. Mal d'estomac. Coliques. Démangeaison à l'anus. Prolapsus à l'anus. Hémorrhoïdes. Menstruation, trop abondante. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Prurit à la peau. Abcès. Rhumatisme. Epilepsie. Insomnie. Fièvre intermittente. Mort apparente.

IPECACUANHA. CEPHAELIS IPECACUANHA. Plante originelle du Brésil. Rubiacées, Juss.

Refroidissements. Longues veilles. Surcharge d'estomac.

Indigestion. Lumière. Arsenic. Acide prussique. Antimoine. Opium. Blessures. Trachée-artère. Estomac.

Céphalalgie. Coryza. Toux. Coqueluche. Crachement de sang. Bronchite. Asthme. Pneumonie. Mauvais goût. Dyspepsie. Saburres de l'estomac. Nausées. Vomissement de sang. Inflammation d'estomac. Vers. Hémorrhoïdes. Diarrhée. Choléra. Menstruation, trop copieuse. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Dentition. Encore chez les enfants. Eruption. Rougeole. Scarlatine. Fièvre intermittente. Evanouissement.

LACHESIS. TRIGONOCEPHALUS LACHESIS. EXTRAIT CHIMIQUE DU VIRUS DU SERPENT A CROCHET.

Frayeur. Chagrin d'amour. Refroidissements. Intoxication. Délire tremblant. Aliments acides. Mercure. Antimoine. Pustule maligne. Morsure de chien enragé. Meurtrissure. Blessures. Estomac. Peau.

Mémoire. Affection des oreilles, des yeux. Coryza. Enrouement. Toux. Croup. Crachement de sang. Laryngite. Bronchite. Inflammation des poumons. Angine. Mal de dents. Fluxion faciale. Langue. Dyspepsie. Nausées. Inflammation de l'estomac. Vers. Hémorrhoïdes. Constipation. Affection du foie. Jaunisse. Hernie. Menstruation, tardive, douloureuse; âge critique. Grossesse. Scarlatine. Erysipèle. Gale. Charbon. Panaris. Ulcères. Rhumatisme. Fièvre intermittente. Fièvre jaune. Mort apparente. Apoplexie.

LYCOPODIUM. LYCOPODIUM CLAVATUM. LYCOPODE. SOUFRE VÉGÉTAL. Lycopodiacées, Juss.

Estomac.

Céphalalgie. Chute de cheveux. Nez. Croup. Pleurésie. Angine. Menstruation, tardive. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Urticaire. Scarlatine. Cors. Rhumatisme.

MERCURIUS. MERCURIUS SOLUBILIS HAHNEMANNI. PRÉPARATION MERCURIELLE DE HAHNEMANN.

Frayeur. Mortification. Nostalgie. Irritabilité. Refroidissements. Fatigue. Excès. Eau pour boisson. Ivresse. Tabac. Laudanum. Quinine. Assa fœtida. Salsepareille. Mézéréum. Rhubarbe. Soufre. Mercure. Plomb. Peintures. Opium. Spigélie. Piqûre de serpent. Trismus. Gorge. Peau.

Mémoire. Congestion de la tête. Mal de tête. Perte de cheveux. Affection des paupières, des yeux. Cécité. Lumière.

Amygdales. Mal d'oreille. Affection des oreilles, du nez. Coryza. Enrouement. Toux. Coqueluche. Crachement de sang. Laryngite. Bronchite. Pleurésie. Pneumonie. Commotion de la poitrine. Angine. Mal de dents. Fluxion de la face. Mauvais goût. Haleine mauvaise. Scorbut. Langue. Dyspepsie. Nausées. Coliques. Inflammation de l'estomac. Vers. Prolapsus de l'anus. Hémorrhoïdes. Diarrhée. Dyssenterie. Constipation. Affection du foie. Jaunisse. Rétention d'urines. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Dentition, Encore chez les enfants. Rougeole. Scarlatine. Varioloïde. Petite vérole. Erysipèle. Prurit à la peau. Gâle. Clou. Panaris. Abcès. Rhumatisme. Fièvre intermittente.

NATRUM MURIATICUM. Chlorure de sodium. Sel marin.

Fatigue. Aliments acides. Morsures d'insectes.

Pneumonie. Mauvais goût. Scorbut. Langue. Dyssenterie. Constipation. Règles supprimées. Fleurs blanches. Grossesse. Verrues. Fièvre intermittente.

NUX MOSCHATA. MIRISTICA MOSCHATA. Noix muscade. Laurinées. Juss.

Refroidissement. Fatigue. Excès. Intoxication.

Mémoire. Mal de tête. Toux. Palpitation. Mal de dents. Haleine mauvaise. Langue. Mal d'estomac. Diarrhée. Menstruation en retard; supprimée. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Fièvre intermittente. Évanouissement.

NUX VOMICA. Noix vomique. Apocynées. Juss.

Vexation; contrariété. Colère. Irritabilité. Refroidissement. Coup de soleil. Longues veilles. Heures tardives. Contention d'esprit. Excès. Perte de fluides vitaux. Embarras gastrique. Indigestion. Estomac dérangé. Eau à la glace. Lait. Ivresse. Café. Tabac. Épices. Aliments acides. Infusion végétale. Laudanum. Digitale. Valériane. Colchique. Rhubarbe. Magnésie. Plomb. Arsenic. Gaz délétères. Mauvais air. Phosphore. Alcool. Acide prussique. Antimoine. Opium. Estomac.

Vertiges. Mémoire. Sang à la tête. Mal de tête. Affections des paupières; des yeux. Vue longue. Mal d'oreille. Affections des oreilles; du nez. Coryza. Enrouement. Toux. Coqueluche. Croup. Congestion de la poitrine. Crachement de sang. Bronchite. Palpitation. Asthme. Pléurésie. Pneumonie. Commotion

de la poitrine. Esquinancie. Mal de dents. Mauvais goût. Haleine fétide. Dyspepsie. Pyrosis. Nausées. Mal de mer. Mal d'estomac. Vomissement de sang. Coliques. Vent. Inflammation d'estomac. Congestion abdominale. Vers. Prurit et Prolapsus à l'anus. Hémorrhoïdes. Diarrhée. Dyssenterie. Choléra. Constipation. Affection de foie. Jaunisse. Rétention d'urines. Hernies. Coliques menstruelles. Règles trop abondantes. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Urticaire. Rougeole. Prurit à la peau. Charbon. Engelures. Ulcères. Goutte. Rhumatisme. Cauchemar. Insomnie. Fièvre intermittente. Évanouissement. Mort apparente. Apoplexie.

OPIUM. PAPAVER SOMNIFERUM. Opium. Papaveracées. Juss.

Frayeur. Peur. Chagrin. Refroidissement. Excès. Eau à la glace. Ivresse. Délire tremblant. Épices. Digitale. Plomb. Gaz délétères. Mauvais air. Peintures. Antimoine. Camphre. Safran. Térébenthine. Lésions externes. Blessures. Trachée-artère. Estomac.

Sang à la tête. Mal de tête. Crachement de sang. Palpitations. Pneumonie. Mal de mer. Choléra. Constipation. Jaunisse. Hernie. Règles supprimées. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Épilepsie. Cauchemar. Insomnie. Fièvre intermittente. Syncope. Mort apparente. Apoplexie.

PHOSPHORUS. Phosphore.

Surcharge. Aliments acides. Graisse rance. Faux pas. Blessures.

Vertiges. Affections des yeux; du nez. Enrouement. Coqueluche. Croup. Congestion pulmonaire. Laryngite. Bronchite. Asthme. Inflammation des poumons. Mal de dents. Mal d'estomac. Choléra. Menstruation tardives. Grossesse. Couches. Rougeole. Erysipèle. Cors. Mort apparente.

PHOSPHORIC. ACIDUM. Acide phosphorique.

Chagrin. Fièvre d'amour. Mal du pays. Refroidissement. Longues veilles. Excès. Perte de fluides végétaux. Mercure. Graisse rance. Morve. Piqûres de serpents. Lésions externes. Fractures.

Mal de tête. Chute de cheveux. Vue courte. Mal d'oreille. Affections des oreilles; du nez. Toux. Mal de dents. Mauvais goût. Langue. Nausées. Diarrhée. Choléra. Couches. Scarlatine. Cors. Syncope.

PLATINUM. Platine.

Frayeur. Chagrin d'amour. Soucis. Colère. Excès. Plomb. Mal de tête; d'oreille. Névralgie faciale. Mal d'estomac. Dyssenterie. Constipation. Menstruation, trop copieuse. Grossesse. Couches. Chez les enfants.

PULSATILLA. PULSATILLA NIGRICANS. Anémone des prés. Coque lourde. Renonculacées. Juss.

Frayeur. Peur. Contrariété. Colère. Surexcitabilité. Refroidissement. Longues veilles. Contention d'esprit. Excès. Surcharge. Indigestion. Boissons froides. Café. Tabac. Infusions végétales. Quinine. Colchique. Cantharides. Rhubarbe. Magnésie. Soufre. Mercure. Fer. Acides. Alun. Étain. Faux pas. Brûlures. Oreilles.

Vertiges. Mal de tête. Affections de paupières; orgelet; yeux. Vue courte. Lumière. Oreille. Mal d'oreille. Nez. Coryza. Enrouement. Toux. Coqueluche. Congestion de la poitrine. Crachement de sang. Bronchite. Palpitations. Asthme. Pleurésie. Inflammation de poumons. Commotion de la poitrine. Angine. Mal de dents. Fluxion de la joue. Névralgie faciale. Mauvais goût. Haleine forte. Dyspepsie. Embarras gastrique. Pyrosis. Fer chaud. Nausées. Mal d'estomac. Vomissement de sang. Coliques. Flatuosités ; vents. Inflammation de l'estomac. Congestion abdominale. Vers. Hémorrhoïdes. Diarrhée. Dyssenterie. Constipation. Urines difficiles. Menstruation, tardive; supprimée; douloureuse; âge critique, de retour. Pâles couleurs. Leucorrhée. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Urticaire. Rougeole. Scarlatine. Erysipèle. Prurit de la peau. Engelures. Goutte. Rhumatisme. Cauchemar. Insomnie. Fièvre intermittente. Apoplexie.

RHEUM. RHEUM PALMATUM. Rhubarbe de Chine. Polygénées, Juss.

Refroidissement. Magnésie.

Mauvais goût. Saburres de l'estomac. Diarrhée. Grossesse. Couches. Chez les enfants.

RHUS. RHUS TOXICODENDRON. Sumac vénéneux. Térébinthacées, Juss.

Refroidissement. Fatigue. Boissons fermentées. Aliments acides. Quinine. Mézéréum. Mercure. Pustule maligne. Lé-

sions externes. Faux pas. Entorses. Blessures. Trismus. Saignement des gencives. Brûlure. Nez.

Vertiges. Mémoire. Sang à la tête. Mal de tête. Affections des paupières; des yeux. Strabisme. Mal d'oreille. Nez. Enrouement. Toux. Crachement de sang. Inflammation des poumons. Esquinancie. Mal de dents. Névralgie faciale. Mauvais goût. Congestion abdominale. Hémorrhoïdes. Diarrhée, Dyssenterie. Hernie. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Urticaire. Rougeole. Scarlatine. Petite vérole. Erysipèle. Prurit de la peau. Cors. Goutte. Rhumatisme. Fièvre intermittente.

RUTA. RUTA GRAVEOLENS. Rue de jardin. Rutacées, Juss.

Meurtrissures. Entorses. Trismus.
Vue courte. Nez. Prolapsus de l'anus.

RUTA TINCTURA. RUTA GROVEOLENS. Rue commune.

Meurtrissures; contusion.

SAMBUCUS. SAMBUCUS NIGRA. Sureau (fleurs de). Caprifoliacées, Juss.

Frayeur. Refroidissement. Fatigue. Entorse. Foulure.
Enrouement. Croup. Asthme. Fièvre intermittente.

SANGUINARIA. SANGUINARIA CANADENSIS. Sanguinaire. Papavéracées, Juss.

Mal de tête; migraine. Nez. Inflammation des poumons.

SECALE. SECALE CORNUTUM. Seigle ergoté. Ergot.

Trismus. Crachement de sang. Grossesse. Couches. Ulcères.

SILICEA. Silice. Caillou pur.

Refroidissement. Indigestion. Fatigue. Boisson aqueuse. Intoxication. Soufre. Mercure. Blessure. Saignement des gencives. Yeux. Gosier. Trachée-artère. Estomac. Peau.

Vertiges. Sang à la tête. Mal de tête. Chute de cheveux. Orgelet. Yeux. Vue longue. Cécité. Oreilles. Nez. Coryza. Enrouement. Toux. Crachement de sang. Esquinancie. Mal de dents. Mauvais goût. Haleine mauvaise. Vers. Prurit à l'anus. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Vaccination. Erysipèle. Charbon. Clou. Ulcères. Abcès. Rhumatisme. Cauchemar.

SPIGELIA. SPIGELIA ANTHELMINTHICA. Spigélie, poudre aux Vers. Gentianées, Juss.

Refroidissement.

Mal de tête et migraine. Palpitation. Névralgie faciale. Rhumatisme.

SPONGIA. SPONGIA TOSTA. Éponge brulée.

Ivresse.

Enrouement. Croup. Laryngite. Bronchite. Mauvais goût.

STAPHYSAGRIA. DELPHINUM STAPHYSAGRIA. Staphysaigre. Herbe aux poux. Renonculacées. Juss.

Peines d'amour. Névralgie. Vexation. Colère. Excès. Perte de fluides vitaux. Boisson aqueuse. Tabac. Aliments acides. Mercure. Blessures. Trismus.

Mémoire. Chute de cheveux. Orgeolet. Lumière. Oreilles. Nez. Toux. Crachement de sang. Palpitation. Mal de dents. Névralgie faciale. Mauvais goût. Fer chaud. Pyrosis. Mal de mer. Mal d'estomac. Dyssenterie. Constipation. Grossesse. Chez les enfants.

STRAMONIUM. DATURA STRAMONIUM. Pomme épineuse. Solanées, Juss.

Trismus.

Grossesse. Couches. Chez les enfants.

SULPHUR. Soufre.

Chagrin. Refroidissement. Fatigue. Contention d'esprit. Excès. Pertes de fluides. Boisson aqueuse. Lait. Ivresse. Aliments acides. Quinine. Valériane. Mercure. Morve. Indigestion. Brûlures. Yeux. Oreilles. Nez.

Vertiges. Mémoire. Sang à la tête. Mal à la tête. Affection des paupières; des yeux. Vue longue. Cécité. Lumière. Mal d'oreille. Oreilles. Nez. Coryza. Enrouement. Toux. Congestion à la poitrine. Crachement de sang. Laryngite. Bronchite. Palpitation. Asthme. Pleurésie. Inflammation des poumons. Contusion de la poitrine. Esquinancie. Mal de dents. Fluxion de la joue. Mauvais goût. Mauvaise haleine. Dyspepsie. Nausées. Vomissement de sang. Coliques. Vent. Inflammation de l'estomac. Congestion abdominale. Vers. Prurit à l'anus. Hémorrhoïdes. Diarrhée. Dyssenterie. Choléra. Constipation. Souffrance du foie. Hernies. Menstruation, tardive;

supprimée; trop copieuse. Age critique. Pâles couleurs. Fleurs blanches. Grossesse. Couches. Chez les enfants. Dentition. Chez les enfants. Vaccination. Urticaire. Rougeole. Petite vérole. Varioloïde. Erysipèle. Demangeaison de la peau. Gâle. Clou. Engelures. Panaris. Ulcères. Cors. Goutte. Rhumatisme. Cauchemar. Fièvre intermittente. Mort apparente.

TARTARUS EMETICUS. Tartre émétique.

Colère. Indigestion. Trachée-artère.

Coqueluche. Croup. Bronchite. Inflammation des poumons, Chez les enfants. Vaccine. Petite vérole. Mort apparente. Apoplexie.

VARIOLINUM. Extrait chimique du virus.

Petite Vérole.

VERATRUM. VERATRUM ALBUM. Ellebore blanc. Veratre. Colchicacées, Juss.

Frayeur. Peur. Contrariété. Irritabilité. Refroidissement. Fatigue. Surcharge. Boisson aqueuse. Délire tremblant. Café. Tabac. Aliments acides. Quinine. Arsenic. Mauvais air. Alun. Graisse rance, dégénérée. Effort. Trismus.

Mémoire. Mal de tête. Paupière. Yeux. Cécité. Lumière. Oreilles. Toux. Coqueluche. Croup. Crachement de sang. Palpitation. Asthme. Pneumonie. Esquinancie. Mal de dents. Névralgie faciale. Mauvais goût. Saburres gastriques. Inflammation de l'estomac. Congestion abdominale. Diarrhée. Dyssenterie. Choléra. Hernie. Menstruation, tardive; supprimée; douloureuse. Grossesse. Chez les enfants. Rhumatisme. Fièvre intermittente. Syncope. Apoplexie.

FIN DE LA TABLE INDICATIVE.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## C



## D

## E



## F

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

